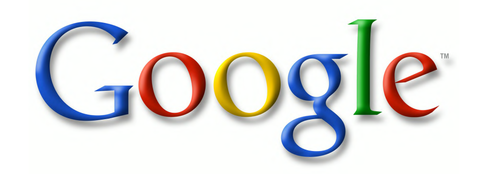
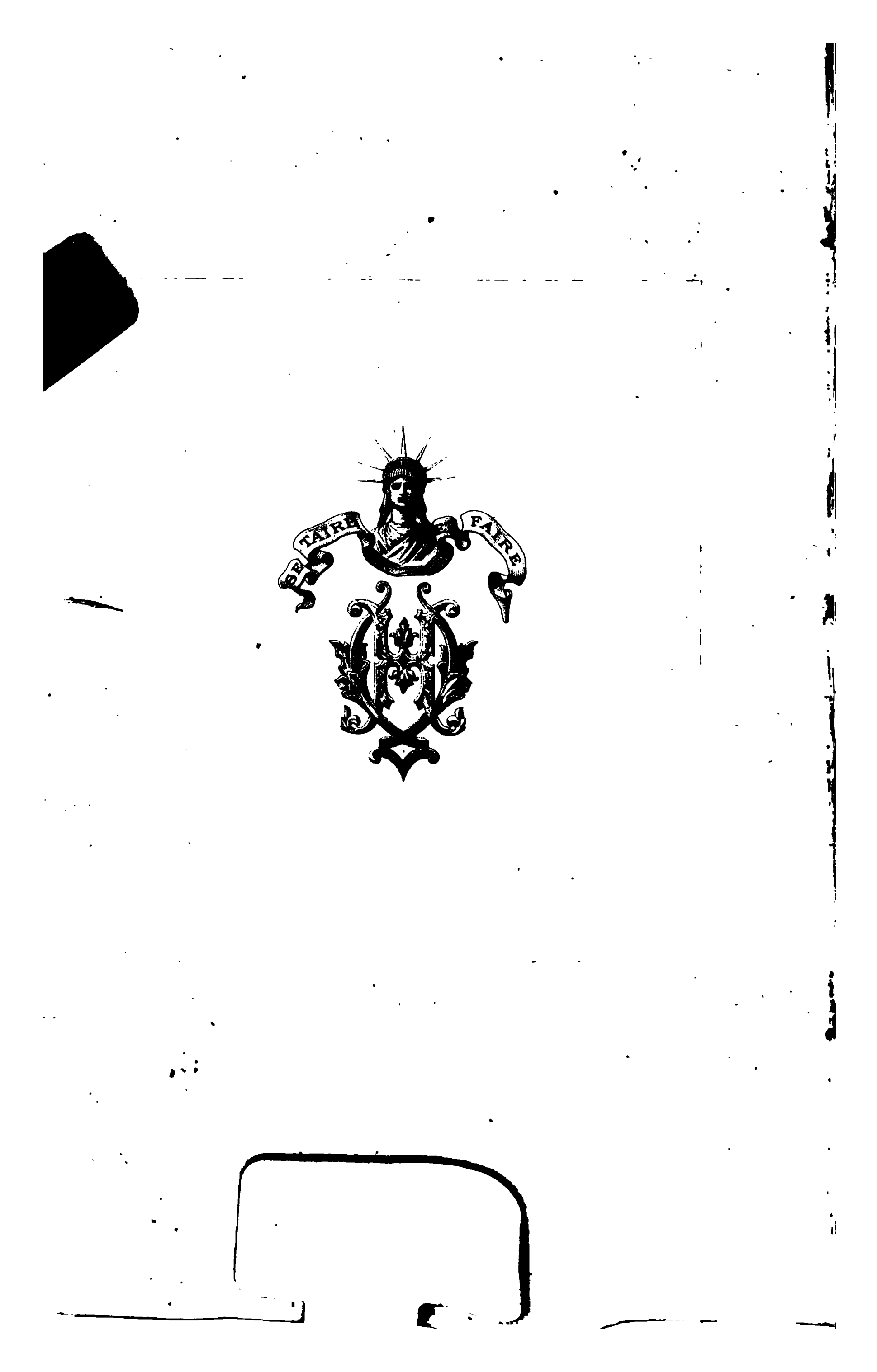



SE TAIRE
FAIRE

DICTIONNAIARE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-NEUVIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

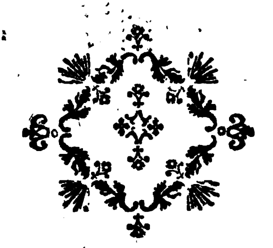
DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Étrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c.

TOME VINGT-NEUVIEME.



A PARIS,

Chez DELALAIN l'Aîné, Libraire, Rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

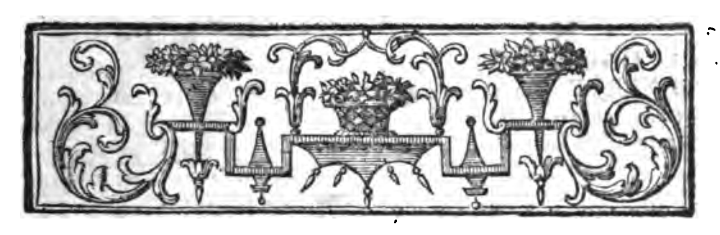
2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraison.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

INERVÆ URBS, lieu de Sicile près d'Himere. *Voy.* Athénée.

MINERVAL. *Voyez* Minervales.

MINERVALES, *Minervalia*, fêtes instituées chez les Romains en l'honneur de Minerve. On en célébroit une le trois de Janvier, l'autre le dix-neuf de Mars, & elles duroient chacune cinq jours. Les premiers jours se passoient en prieres & en vœux qu'on adressoit à la Déesse; les autres étoient employés à des sacrifices & à des combats de gladiateurs. On y représentoit aussi des Tragédies; & les Sçavans, par la lecture de divers ouvrages, y disputoient un prix fondé par l'empereur Domitien.

Pendant cette fête, les écoliers avoient vacances, & portoient à leurs maîtres des étrennes ou un honoraire nommé Minerval. *Hoc mense*, dit Macrobe, *mercedes exsolvebant Magistris, quas completus annus deberi fecit.* Les Romains, toujours délicats dans leurs expressions, avoient donné à ce salaire si légitime un nom tiré de celui

de la Déesse des beaux arts.

MINERVE [le mur de], *Minervæ murus*, Ἀθηνᾶς Τεῖχος, (a) nom d'un lieu du Péloponnèse ; il étoit dans l'Achaïe à quinze stades du port Panorme.

MINERVE, *Minerva*, (b) Ἀθηνᾶ, Ἀθήνη, la plus noble production de Jupiter, étoit la Déesse de la Sagesse, de la Guerre, des Sciences & des Arts. On peut donc assurer qu'elle est la seule des enfans de Jupiter, qui ait mérité de participer aux prérogatives attachées au rang suprême de la Divinité. Tous les Mythologues, tous les Poëtes en parlent ainsi. Il ne faudroit pour s'en convaincre, que lire l'hymne de Callimaque sur les bains de Minerve, qui est une des plus belles pieces de l'antiquité. On voit dans cet hymne, que Minerve donne l'esprit de Prophétie ; qu'elle prolonge les jours des mortels à sa volonté ; qu'elle procure le bonheur après la mort ; que tout ce qu'elle autorise d'un signe de tête est irrévocable, & que tout ce qu'elle promet arrive immanquablement. Car, ajoute le Poëte, elle est la seule dans le Ciel à qui Jupiter ait accordé ce glorieux privilege d'être en tout comme lui, & de jouir des mêmes avantages.

Non-seulement elle daigna conduire Ulysse dans ses voyages, mais même elle ne refusa pas d'enseigner aux filles de Pandare l'art de représenter des fleurs & des combats dans les ouvrages de tapisserie, après avoir embelli de ses belles mains le manteau de Junon. De-là vient que les dames Troyennes lui firent hommage de ce voile précieux qui brilloit comme un astre, & qu'Homere a décrit dans le sixieme livre de l'Iliade.

Cette Déesse ne dédaigna pas encore de présider au succès de la navigation ; elle éclaira les Argonautes sur la construction de leur navire, ou le bâtit elle-même selon Apollodore. Tous les Poëtes s'accordent à nous assurer qu'elle avoit placé à la proue le bois parlant, coupé dans la forêt de Dodone, qui dirigeoit la route des Argonau-

(a) Pauf. pag. 442.

(b) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 59. Hesiod. Deor. Generat. v. 886. & seq. Diod. Sicul. pag. 8, 142, 200, 226. & seq. Herod. L. I. c. 19. & seq. L. II. c. 175. Pauf. p. 2, 14, 26. & seq. Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 233. & seq. Just. L. II. c. 6. L. XX. c. 2. L. XXIV. c. 8. L. XLIII. c. 5. Q. Curt. L. III. c. 7, 12. L. IV. c. 13. L. VIII. c. 2, 11. Virg. Georg. L. I. v. 18. Æneid. L. II. v. 31, 189, 404. L. III. v. 531. L. V. v. 284. L. VI. v. 840. L. VII. v. 805. L. VIII. v. 409, 699. L. XI. v. 259. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 137. & suiv. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 30, 200, 301. Tom. IV. pag. 1, 2, 3. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 81. & suiv. Tom. II. pag. 362. & suiv. Tom. III. pag. 58, 59. Tom. IV. pag. 584. & suiv Tom. V. pag. 89, 99. & suiv. Tom. VI. pag. 527. Tom. VII. pag. 40. & suiv. Tom. VIII. pag. 318, 319. Tom. IX. p. 190. & suiv. Tom. XIII. pag. 263. Tom. XV. p. 379. & suiv. Tom. XVI. p. 33, 56. T. XVIII. p. 9.

tes, les avertissoit des dangers, & leur apprenoit les moyens de les éviter. Sous ce langage figuré, on voit qu'il est question d'un gouvernail qu'on mit au navire Argo.

Les Anciens ont reconnu plusieurs Minerves. Cicéron en admet cinq. » J'ai déjà parlé » dit-il, d'une Minerve, mere » d'Apollon; une autre, issue » du Nil, est honorée à Saïs, » ville d'Égypte; une troisie» me, dont j'ai parlé aussi, fille » de Jupiter; une quatrieme, » née de Jupiter & de Cory» phé, fille de l'Océan, nom» mée par les Arcadiens, Co» rie, & à qui l'on doit l'in» vention des chars à quatre » chevaux de front; une cin» quieme, que l'on peint avec » des talonnieres, eut pour pere » Pallas, à qui, dit-on, elle » ôta la vie, parce qu'il vou» loit la violer. »

Saint Clément d'Alexandrie, celui des Peres de l'Église qui connoissoit le mieux l'antiquité profane, & qui avoit lu un grand nombre d'Auteurs, dont le tems nous a enlevé les ouvrages, reconnoît aussi cinq Minerves, mais pour leurs parens, il differe un peu de Cicéron. » La premiere, dit-il, étoit » Athénienne, & fille de Vul» cain; la seconde Égyptien» ne, fille du Nil; la troisie» me, qui avoit Saturne pour » pere, avoit inventé l'art de » la guerre; la quatrieme, » fille de Jupiter; la cinquie» me enfin étoit fille de Pallas » & de Titanis, fille de l'Océan, » laquelle, après avoir ôté la » vie à son pere, l'écorcha & » se couvrit de sa peau. »

D'abord il se présente une énigme impénétrable au sujet de la naissance de cette Déesse. Jupiter, dit-on, après la guerre des Titans, se voyant, du consentement des autres Dieux, maître du Ciel & de la terre, épousa Métis qui passoit pour la fille la plus sage qui fût dans le monde; mais, la voyant près d'accoucher & ayant appris du Ciel qu'elle alloit mettre au jour une fille d'une sagesse consommée, & un fils à qui les destinées réservoient l'Empire du monde, il la dévora; & quelque tems après se sentant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui d'un coup de hache lui fendit le cerveau, d'où sortit Minerve toute armée, & dans un âge même assez avancé, de sorte qu'elle fut en état de secourir son pere dans la guerre des Géans, où elle se distingua beaucoup. Jupiter, suivant quelques Auteurs, étoit déjà marié avec Junon; & il ne forma le dessein de mettre Minerve au monde, que parce que Junon étoit stérile.

Cette fiction a toujours paru mystérieuse, & ceux qui ont entrepris de l'expliquer, se sont jettés dans différens partis. De sçavans Modernes ont cru qu'elle renfermoit les vérités les plus sublimes de la Philosophie, & cette parole qui avoit créé toute chose, c'est-à dire, l'idée

éternelle qui avoit été le modele de tout ce que l'Être souverain avoit mis au monde; qu'on avoit voulu marquer l'égalité de puissance entre cette Déesse & son pere, en lui donnant la redoutable égide, qu'aucun autre Dieu ne pouvoit porter; & que si on avoit dit qu'elle étoit la Déesse des Arts & des Sciences, c'est qu'elle étoit l'intelligence de son pere; enfin qu'on ne lui avoit consacré la chouette, le dragon & le coq, que pour marquer sa vigilance, & nous apprendre que la véritable sagesse ne s'endort jamais. Si on demande à ces Auteurs, où les Poëtes avoient pris ces hautes idées de la plus sublime Théologie, ils répondent que c'étoit dans les livres de Mercure Trismégiste, cet Auteur célebre qui sembloit avoir pénétré le mystere de la Trinité; mais, ces livres ne sont-ils pas supposés? D'autres disent que les Poëtes avoient puisé ces idées dans les livres de Moïse, dont les Égyptiens & les autres peuples voisins porterent la connoissance avec les colonies, dans la Grece; & qu'une connoissance confuse du verbe Éternel, fut le fondement des fables qu'ils débiterent sur ce sujet. Le P. Tournemine est de ce sentiment, puisqu'il dit quelque part que le nom d'Athéna ou Théna vient d'un mot Hébreu, qui signifie connoissance; & il trouve un grand rapport entre cette Déesse & le Verbe produit par voie de connoissance. D'ailleurs, ajoute-t-il, les Arcadiens disoient que Minerve étoit fille de Coryphé, terme qui signifie le sommet de la tête. Triton, de même, dans le dialecte Éolien, veut dire le crâne. On a dit aussi, pour la même raison, que son pere s'appelloit Cranaüs. Ce sçavant Auteur va plus loin encore; il est persuadé que le serpent, que les Vierges, qui servoient Minerve, portoient dans leurs processions, étoit une figure de celui qui trompa Éve. Mais, nous avons bien de la peine à nous rendre à ces idées. Les Païens avoient-ils la moindre connoissance de ces mysteres ineffables?

M. le Clerc, dans ses notes sur Hésiode, prétend que cette fable est fondée sur ce que Jupiter adopta cette fille, & prit soin de son éducation. Pour nous, nous en tenant à Hésiode qui la fait sortir du cerveau de Jupiter, nous remarquerons seulement qu'il ne s'agit pas dans cette fable, comme on le croit communément, de la sage Minerve, mais de la guerriere Pallas, puisque les épithetes que le Poëte lui donne, ne conviennent qu'à celle-ci. » Ce » Dieu, dit-il, fit éclorre de son » cerveau la Tritonis aux yeux » pers; elle est vive & vio- » lente, indomptable, aimant » le tumulte, le bruit, la guer- » re & les combats. »

Eusèbe assure que la fable de Minerve vient d'une fille qui parut sur les bords du lac Tri-

ton, & qui se rendit fameuse par les ouvrages de laine ; & comme les beaux arts sont les fruits de l'esprit, on eut raison de dire qu'elle étoit sortie du cerveau de Jupiter. Pausanias semble confirmer la tradition qu'a suivie Eusebe, lorsqu'il dit : » Quant à la Déesse, elle » a les yeux pers, ce que je » crois fondé sur une fable qui » a cours parmi les Libyens. » Car, ils disent que Minerve » étoit fille de Neptune & de » Tritonis, Nymphe d'un ma- » rais, & que pour cela on lui » a donné des yeux pers com- » me à son pere. » Cependant, comme l'antiquité varie beaucoup sur tous ces sujets, ceux d'Aliphere dans l'Arcadie, se vantoient, au rapport de Pausanias, que Minerve étoit née chez eux, & qu'elle y avoit été nourrie.

Enfin, la plus commune opinion est que Minerve étoit fille de Cécrops ; & comme elle se distingua dans les Belles-Lettres, & peut-être dans les armes, on la regarda après sa mort comme la Divinité qui y présidoit, & l'on ne la fit sortir du cerveau de son pere, que parce que les étymologies les plus naturelles de son nom, signifient ou conseil ou sagesse, ou esprit. Mais, tous les Sçavans ne conviennent pas de cette étymologie ; car, on fait venir le nom d'Athéné, ou d'*Athanatos*, immortel, ou de *Thanaï*, sçavant, ou d'*Athrena*, clairvoyant, ou de *Thena*, connoissance ; & celui de Minerve, anciennement Ménerve, est tiré de μένω, *maneo*, je demeure, ou de *minuere*, diminuer, ou de *minari*, menacer, ou de *monere*, avertir.

M. l'abbé Banier croit qu'il y a eu une Minerve plus ancienne que celle dont nous venons de parler, & qui étoit honorée à Saïs en Égypte, longtems avant Cécrops ; que ce Prince qui en étoit originaire, en porta le culte dans la Grece, & que ce n'est que dans la suite que cette Déesse fut confondue avec sa fille Athéné, à qui il avoit donné ce nom pour la consacrer à la Divinité que l'on adoroit dans sa patrie. Cette Minerve d'Égypte s'appelloit Neits, selon Platon & Eratosthene ; & c'étoit elle, suivant le premier de ces deux Auteurs, qui avoit fondé la célebre ville de Saïs, où les Grecs apprirent les cérémonies de son culte. Et comme les rois d'Égypte, au rapport de Lucien, portoient souvent les noms de leurs Dieux, celui de Nitocris, cette fameuse Reine qui se distingua pendant son regne autant par ses belles actions que par les monumens qu'elle fit élever, signifioit Minerve victorieuse.

Suivant d'autres Anciens, cette Minerve d'Égypte s'appelloit Ogga ou Onka ; & il faut convenir que leur opinion est mieux fondée que celle d'Eratosthene & de Platon. En effet, que le premier & le plus ancien nom de Minerve ait été

celui d'Ogga ou Onka, c'est un fait attesté par plusieurs Anciens. Euphorion le dit positivement dans Étienne de Byzance ; & Hésychius s'en exprime ainsi : *Athéné étoit nommée Onka à Thebes*. Le scholiaste de Pindare, qui parle d'un village de la Thébaïde, nommé Onka, pense de même qu'Hésychius; or, la ville de Thebes en Grece étoit une colonie Phénicienne. Eschyle est le premier qui nous ait appris ce nom de Minerve. Ethéocle en effet dit dans une des Tragédies de ce Poëte : » D'abord Onka, Pallas, cette » Déesse qui veut bien habi» ter près de nous aux portes » de cette ville, &c. »

Le Scholiaste de ce Poëte conclut de-là que Pallas étoit honorée chez les Thébains sous le nom d'Onka; or, d'où les Thébains avoient-ils appris ce nom, si ce n'est des Égyptiens & des Phéniciens que Cadmus avoit conduits dans la Béotie ? Nous disons des Égyptiens ou des Phéniciens, parce que les Anciens étoient partagés sur le païs d'où étoit venu Cadmus. Mais, d'où venoit ce nom d'Ogga, ou Onka? C'est un point sur lequel les Sçavans ne sont point d'accord, ainsi qu'on peut le voir dans Selden & Bochart. M. Fourmont paroît moins embarrassé que les autres. Onga, dit-il, qui est le nom Phénicien de Pallas, doit se trouver dans la famille de Chronos; or, Chronos, ou Saturne, selon lui, est incontestablement Abraham. Ce nom veut dire une jeune fille, ou une femme, ou une servante ; c'est donc le même, en ôtant l'*r*, que celui d'Agar, la mere du guerrier Ismaël.

D'après cela, il n'est pas douteux que Cicéron ne se soit trompé, lorsqu'il dit dans le passage que nous avons rapporté : *Minerva secunda, orta Nilo, quam Ægyptii Saitæ colunt ;* & ce qui prouve son ancienneté, c'est que chez les Égyptiens elle étoit la femme du Vulcain, le plus ancien & le premier de tous leurs Dieux; en quoi la mythologie Grecque, qui en faisoit une fille qui garda toujours sa virginité, étoit bien différente de celle d'Égypte. Les Libyens, qui avoient reçu des Égyptiens, selon le témoignage d'Hérodote, le culte de cette Divinité, en changerent toute l'histoire, comme le rapporte cet Auteur, & dirent que Minerve étoit fille de Neptune & du lac Tritonis; qu'elle s'étoit donnée à Jupiter, qui l'avoit adoptée pour sa fille, &c.

Nous devons ajouter avec le même Auteur, que les Libyens qui habitoient autour du lac Tritonis, célébroient tous les ans une fête solemnelle en l'honneur de Minerve, pendant laquelle les filles se partageoient en deux bandes, & se battoient à coups de pierre & de bâton, & qu'elles regardoient comme de fausses vierges celles qui mouroient de leurs blessures ; fête ancienne, selon ces peu-

ples, & qu'ils disoient avoir reçue de leurs ancêtres. Le même Auteur fait aussi mention d'une fête célébrée à Saïs en l'honneur de cette déesse.

Pallas, Minerve & Athéné n'étoient parmi les Grecs qu'une même divinité, avec cette seule différence, que Minerve étoit proprement la Déesse des sciences & des arts; & Pallas, qui avoit pris son nom du géant Pallas son pere, étoit celle qui présidoit à la guerre, ce qui la fait confondre quelquefois avec Bellone.

Plusieurs villes se distinguerent dans le culte qu'elles rendirent à Minerve, entr'autres Rhodes & Athenes; cependant, Saïs le disputoit à toutes les autres villes du monde; & cette Déesse y avoit un temple magnifique, dont Hérodote fait la description. Le même auteur parle aussi des temples, que cette Déesse avoit dans différentes villes de la Grece; mais, il paroît que l'isle de Naxos, quoique consacrée à Bacchus, se distinguoit par le culte qu'elle rendoit à Minerve, ainsi qu'on peut le prouver par trois médailles de cette isle, sur lesquelles elle paroît. Une de ces trois médailles, qui est dans le cabinet du Roi, a été expliquée par le P. Hardouin; & les deux autres se trouvent dans le *thesauro Britannico*.

Nous devons, à l'occasion de l'isle de Rhodes, expliquer en passant la fable qui dit que le jour de la naissance de cette Déesse, on vit tomber dans cette isle une pluie d'or; ce qui n'a d'autre fondement, sinon que Rhodes, qui s'étoit mise sous la protection de Minerve, excella dans l'art de faire de belles statues. On ajoute à la fable, que cette Déesse, piquée de ce que l'on avoit une fois oublié de porter du feu dans un de ses sacrifices, abandonna le séjour de cette isle, pour se retirer à Athenes; ce qui n'est fondé que sur ce que les Rhodiens ayant négligé le culte de la Déesse, & le soin qu'ils avoient de cultiver les beaux arts, les Athéniens commencerent dès-lors à s'y distinguer, & à prendre Minerve pour leur Patrone. En effet, ils lui dédierent un temple magnifique sous le nom de Parthénos, qui veut dire Vierge. Phidias l'orna d'une statue d'or & d'ivoire, qui étoit un chef-d'œuvre. Mais, ce qui rendoit le culte de Minerve plus solemnel encore, étoit la fête que les Athéniens célébroient en son honneur, & dont la célébrité attiroit des spectateurs de toute la Grece. Cette fête, que Meursius a décrite avec soin, s'appelloit Athénées, & avoit été instituée par Érichthonius, troisieme roi d'Athenes. Ensuite, lorsque Thésée eut rassemblé les douze bourgades de l'Attique, pour en faire une ville plus considérable, & que cette fête fut célébrée par les habitans de toutes ces bourgades, elle prit le nom de Panathénées.

Quoique Minerve ne regnât pas aussi souverainement dans la Laconie que dans l'Attique, elle avoit cependant son temple à Lacédémone comme à Athenes, dans un endroit élevé qui commandoit toute la ville. Tyndare en jetta les fondemens, Castor & Pollux l'acheverent. Ils bâtirent aussi le temple de Minerve Asia à leur retour de Colchos. Enfin, entre les temples qui lui furent consacrés dans tout le païs, celui qui portoit le nom de Minerve Ophthalmitis étoit le plus remarquable. Lycurgue le dédia sous ce nom dans le bourg d'Alphium, parce que ce lieu-là lui avoit servi d'asyle contre la colere d'Alcandre qui, mécontent de ses loix, voulut lui crever les yeux.

L'antiquité fait mention du différent qu'eut Minerve avec Neptune pour donner un nom à la ville d'Athenes. Les douze grands Dieux furent choisis pour être arbitres de ce différend, & ils réglerent que celui des deux qui pourroit produire la chose la plus utile à la ville, lui donneroit son nom. Neptune, d'un coup de trident, fit sortir de terre un cheval, & Minerve un olivier, ce qui lui fit adjuger la victoire, & elle donna son nom d'Athéné à la ville de Cécrops.

S. Augustin nous apprend après Varron, que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que Cécrops, en bâtissant les murs d'Athenes, trouva un olivier & une fontaine; que l'on consulta là-dessus l'oracle de Delphes, qui dit que Minerve & Neptune avoient droit de nommer la nouvelle ville, & que le peuple & le Sénat assemblés déciderent en faveur de la Déesse. Mais, selon quelques Auteurs, cette fable n'est fondée que sur le changement que fit Cranaüs, en faisant porter à sa capitale le nom d'Athéné sa fille, au lieu de celui de Posidonie qu'elle portoit, & qui étoit le nom de Neptune; & comme l'Aréopage autorisa ce changement, on feignit que Neptune avoit été vaincu par le jugement des Dieux.

Quoique ces deux explications ne manquent pas de vraisemblance, un habile homme en a imaginé une troisieme qui est encore plus satisfaisante. Les anciens peuples de l'Attique, dit-il, postérité de Céthim, gens sauvages & féroces, n'habitoient que les antres, & ne s'occupoient qu'à la chasse. Les Pélasges, qui se rendirent maîtres de leur païs, leur apprirent l'art de la navigation, & en firent des Pirates. Cécrops, originaire de Saïs en Égypte, y conduisit une colonie, abolit les mœurs barbares de ces peuples, & leur apprit la culture de la terre & des oliviers, pour lesquels le terrein se trouva propre. Il leur enseigna aussi à honorer Minerve, qui s'appelloit Athéné & qui étoit fort révérée à Saïs, & à qui l'olivier étoit consacré. Les Athéniens

regarderent depuis cette Déesse comme la protectrice de leur ville, & lui firent porter son nom. Athenes devint fameuse par l'excellence de son huile; le profit qu'on en retira, fit former le dessein de détourner le peuple de la piraterie, pour l'appliquer uniquement à la culture de la terre. Afin d'y réussir, on composa une fable, [c'étoit la maniere de proposer quelque chose au peuple] dans laquelle on supposa Neptune vaincu par Minerve, laquelle, au jugement même des douze grands Dieux, avoit trouvé quelque chose de plus utile que Neptune. Cette fable fut composée dans l'ancienne langue du païs, qui étoit la Phrygienne, mêlée de plusieurs mots Phéniciens; & comme dans ces deux langues le même mot signifie un cheval & un navire, ceux qui interpréterent cette fable, prirent ce mot dans la premiere signification, & parlerent d'un cheval au lieu d'un navire, qui étoit l'emblême de la fable, dont le but étoit de détourner le peuple de la piraterie. Sans cette méprise, ajoute ce sçavant homme, auroit-on donné le nom d'Hippius à Neptune, & auroit-on fait un cavalier du Dieu de la mer? Ou, pour le dire en un mot avec Vossius, ce fut un différend des matelots qui reconnoissoient Neptune pour leur chef, & du peuple qui s'attachoit au Sénat gouverné par Minerve, qui donna lieu à cette fable. Le peuple, au jugement de l'Aréopage, l'emporta, & la vie champêtre fut préférée à celle des Pirates; ce qui fit dire que Minerve avoit vaincu Neptune.

Quelque vraisemblables que paroissent ces explications, nous croyons que l'on peut encore en donner une plus naturelle, & qui convienne aux autres fables qui ressemblent à celle-là; car, ce différend entre les Dieux n'est pas le seul dont l'antiquité fasse mention. Pausanias rapporte que les Corinthiens disoient que le Soleil & Neptune avoient eu, au sujet de leur païs, une pareille dispute que celle de Neptune & de Minerve pour la ville d'Athenes, & qu'ils prirent pour juges de leur différend, Briarée qui adjugea l'isthme à Neptune, & le promontoire qui commandoit la ville, au Soleil, & depuis ce tems-là Neptune demeura en possession de l'isthme.

Les Argiens, au rapport du même Auteur, avoient parmi eux une autre fable pareille aux deux que l'on vient de rapporter. Ils disoient que Neptune avoit inondé une bonne partie de leurs terres, lorsque le fleuve Inachus & les autres arbitres prononcerent que ce païs devoit appartenir à Junon, & non à Neptune. Junon pria ensuite Neptune de faire cesser l'inondation, & le Dieu lui accorda cette grace; & à l'endroit par où les eaux de la mer se retirerent, les Argiens, pour con-

ferver la mémoire de cet évenement, bâtirent un temple à Neptune, qu'ils furnommerent Proclyftius. Ainfi, nous croyons qu'il s'agiffoit dans ces occafions & dans d'autres femblables, dont parle encore le même Auteur, de l'introduction du culte de ces Dieux dans ces païs-là, & des oppofitions qui fe formoient à cette occafion. On prenoit des arbitres, & celui des Dieux, dont le culte étoit établi par préférence à un autre, étoit cenfé avoir remporté la victoire ; ce qui eft bien fenfible, fur-tout dans les deux premiers exemples. Les Athéniens en effet qui préférerent d'abord l'agriculture au commerce maritime, honoroient plus particuliérement Minerve que Neptune ; & les Corinthiens, fitués entre deux mers, préférerent le culte de Neptune à celui d'Apollon, c'eft-à-dire, le commerce de la mer, aux fciences & aux beaux arts.

On donnoit à Minerve, dans fes ftatues & dans fes peintures, une beauté fimple, négligée, modefte, un air grave, noble, plein de force & de majefté. Son habillement ordinaire fur les médailles la repréfente comme protectrice des arts, & non pas comme la redoutable Pallas, qui, couverte du bouclier, infpire l'horreur & le carnage. Elle y paroît vêtue du péplum, habillement fi célebre chez les Poëtes, & qui défignoit le génie, la prudence, & la fageffe. D'autres fois, elle eft repréfentée le cafque en tête, une pique d'une main, & un bouclier de l'autre, avec l'égide fur la poitrine ; c'eft Pallas qu'on défigne ainfi.

Le cafque de Minerve eft différemment figuré fur les monumens qui nous reftent, ainfi qu'on peut le voir dans les Antiquaires ; mais, nous ne connoiffons que Paufanias qui dife que les Éléens furmontoient ce cafque d'un coq, parce que cet animal eft très-courageux, ou parce qu'il lui étoit confacré fous le nom d'Ergané. Paufanias, dans fes antiquités, parle d'une ftatue de Minerve qui avoit un fphinx dans le milieu de fon cafque, & des griffons aux deux côtés. Dans une médaille du Cabinet de la reine de Suede, le même cafque eft furmonté d'un char à quatre chevaux ; dans un autre du cabinet de M. Maffei, eft un ferpent ou dragon à replis tortueux, qui marche devant elle. On croit que ce pourroit bien être Minerve Poliade, honorée dans la roche d'Athenes, qui étoit gardée par un dragon ; nous fçavons d'ailleurs que les animaux, confacrés à cette Déeffe, étoient le dragon & la chouette. On voit en effet, fur nombre de ftatues de Minerve, des dragons fur fon cafque & fur fa poitrine, comme la chouette fur plufieurs de fes médailles. C'eft ce qui donna lieu à Démofthene, exilé par le peuple d'Athenes, de dire

en partant que Minerve se plaisoit dans la compagnie de trois vilaines bêtes, la chouette, le dragon & le peuple.

Nous n'insisterons point ici sur les divers noms ou surnoms qu'on a attribués à Minerve, parce qu'ils ont chacun leur article particulier dans ce Dictionnaire. Nous nous arrêterons seulement à ceux que Pausanias a recueillis, & que nous allons rapporter l'un après l'autre, en suivant l'ordre alphabétique.

MINERVE AGORÉA, (a) *Minerva Agoræa*, Ἀθήνη Ἀγοραῖα, ou Minerve qui préside aux marchés. Les habitans de Sparte avoient consacré un temple à Minerve Agoréa.

MINERVE D'AJAX. *Voyez* Minerve Éantide.

MINERVE ALALCOMENE, *Minerva Alalcomene*, (b) étoit ainsi appellée du culte qu'on lui rendoit dans la ville d'Alalcomene en Béotie. *Voyez* Alalcomene.

MINERVE ALÉA, *Minerva Alea*, Ἀθήνη Ἀλέα *Voyez* Aléa.

MINERVE AMBULIA, (c) *Minerva Ambulia*, Ἀθήνη Ἀμβουλία, avoit un autel à Lacédémone, près de celui de Jupiter Ambulius. *Voyez* Jupiter Ambulius.

MINERVE ANÉMOTIS, *Minerva Anemotis*, Ἀθήνη Ἀνεμῶτις. (d) du mot ἄνεμος, *ventus*, vent. Elle étoit honorée à Mothone ou Méthone, ville de Messénie. *Voyez* Méthone, ville de Messénie.

MINERVE APATURIE, (e) *Minerva Apaturia*, Ἀθήνη Ἀπατουρία, recevoit les honneurs divins dans l'isle de Sphérie. » Sphérus, dit Pausanias, qui, » selon les habitans, étoit l'écuyer de Pélops, y est inhumé; Éthra fut avertie en songe par Minerve d'aller rendre à Sphérus les devoirs que l'on rend aux morts. Étant venue dans l'isle à ce dessein, il arriva qu'elle eut commerce avec Neptune. Éthra, après cette aventure, consacra un temple à Minerve, surnommée Apaturie, ou la Trompeuse, & voulut que cette isle, qui s'appelloit l'isle de Sphérie, s'appellât à l'avenir l'isle Sacrée. Elle institua aussi cet usage, que toutes les filles du païs, en se mariant, consacreroient leur ceinture à Minerve Apaturie. »

MINERVE ARÉA, *Minerva Area*, Ἀθήνη Ἀρέα, (f) c'est-à-dire, Minerve qui a un autel sur la colline de Mars. Ceux d'Athenes & de Platées l'honoroient d'un culte particulier. *Voyez* Aréa.

MINERVE ASIA, *Minerva Asia*, Ἀθήνη Ἀσία. *Voyez* Asia.

MINERVE AXIOPŒNAS, *Minerva Axiopœnas*, Ἀθήνη Ἀξιόποινος, ou Minerve la ven-

(a) Pauf. p. 181.
(b) Pauf. p. 593.
(c) Pauf. p. 185.
(d) Pauf. p. 284.
(e) Pauf. p. 147, 148.
(f) Pauf. p. 52, 548.

gereſſe, (a) avoit un temple à Sparte. On prétend que ce fut Hercule qui le fit bâtir après la terrible vengeance qu'il tira d'Hippocoon & de ſes fils; & ce ſurnom vient, dit Pauſanias, de ce qu'autrefois les châtimens des hommes étoient appellés du nom de *pœne*, ποινὴ, d'où vient le mot Latin *pœna*. Il ſemble que du tems de Pauſanias le mot Grec n'étoit plus en uſage dans cette acception. Autrement, pourquoi diroit-il qu'autrefois on ſe ſervoit du mot *pœne* pour ſignifier un châtiment.

MINERVE CÉLEUTHÉA, *Minerva Celeuthea*, (b) Ἀθήνη Κελευθεία. Il y avoit à Sparte un temple de Minerve, où l'on dit qu'Ulyſſe conſacra une ſtatue à la Déeſſe ſous le nom de Minerve Céleuthéa, comme un monument de la victoire qu'il avoit remportée ſur les amans de Pénélope, & il fit bâtir ſous le même nom trois temples en trois endroits différens. Le nom de Céleuthéa vient de κέλευθος, *via, vicus*, une rue. Minerve Céleuthéa, parce que Minerve lui avoit promis la victoire dans la rue des Barrieres.

MINERVE CHALCIŒCOS, *Minerva Chalciœcos*, Ἀθήνη Χαλκίοικος. (c) Il y avoit à Sparte, ſur la plus haute colline de la ville, un temple de Minerve ſous les noms de Minerve Polliuchos, comme qui diroit Minerve la gardienne de la ville; & Chalciœcos, de χαλκὸς, *æs*, airain, & οἰκὸς, *domus*, maiſon.

Tyndare commença cet édifice; après lui, ſes enfans entreprirent de l'achever, & d'y employer le prix des dépouilles qu'ils avoient remportées ſur les Aphidnéens; mais, l'entrepriſe étant encore reſtée imparfaite, les Lacédémoniens longtems après conſtruiſirent un nouveau temple qui étoit tout d'airain, comme la ſtatue de la Déeſſe. L'ouvrier, dont ils ſe ſervirent fut Gitiadas, originaire & natif du païs; il avoit fait auſſi pluſieurs cantiques, & entr'autres un hymne pour Minerve ſur des airs Doriens. Au dedans du temple la plupart des travaux d'Hercule étoient gravés ſur l'airain, tant les aventures que l'on connoiſſoit ſous ce nom, que pluſieurs autres que ce Héros avoit courues volontairement, & dont il étoit glorieuſement ſorti. Là auſſi étoient gravés les exploits des Tyndarides, & ſur-tout l'enlevement des filles de Leucippe. Enſuite, on voyoit d'un côté Vulcain qui dégageoit ſa mere de ſes chaînes, & d'un autre côté Perſée prêt à partir pour aller combattre Méduſe en Libye; des Nymphes lui mettoient un caſque ſur la tête & des talonnieres aux pieds, afin qu'il pût voler en cas de beſoin. On n'avoit pas oublié tout ce qui

(a) Pauſ. p. 189.
(b) Pauſ. p. 181.
(c) Pauſ. p. 193. *& ſeq.*

avoit rapport à la naiſſance de Minerve ; mais, ce qui effaçoit tout le reſte, c'étoit un Neptune & une Amphitrite qui étoient d'une beauté merveilleuſe. On trouvoit enſuite une chapelle de Minerve Ergané. Aux environs du temple il y avoit deux portiques, l'un au midi, l'autre au couchant. Vers le premier, étoit une chapelle de Jupiter ſurnommé Coſmétès, & devant cette chapelle, le tombeau de Tyndare. Sur le ſecond portique on voyoit deux aigles éployés, qui portoient chacun une victoire ; c'étoit un préſent de Lyſandre & en même tems un monument des deux victoires qu'il avoit remportées, l'une près d'Epheſe ſur Antiochus, lieutenant d'Alcibiade, qui commandoit les galeres d'Athenes, l'autre encore ſur la flotte Athénienne qu'il défit entiérement à Egoſpotamos.

A l'aîle gauche du temple d'airain, il y avoit une chapelle qui étoit conſacrée aux Muſes, parce que les Lacédémoniens marchoient à l'ennemi, non au ſon de la trompette, mais au ſon des flûtes & de la lyre. Derriere le temple étoit la chapelle de Vénus Aréa, où l'on voyoit des ſtatues de bois auſſi anciennes qu'il y en eût dans toute la Grece. A l'aîle droite on voyoit un Jupiter en bronze, qui étoit de toutes les ſtatues de bronze la plus ancienne. Ce n'étoit point un ouvrage d'une ſeule & même fabrique ; il avoit été fait ſucceſſivement & par pieces, enſuite ces pieces avoient été ſi bien enchaſſées & ſi bien jointes enſemble avec des cloux, qu'elles faiſoient un tout fort ſolide. A l'égard de cette ſtatue de Jupiter, ils diſoient que c'étoit Léarque de Rhégium qui l'avoit faite ; ſelon quelques-uns c'étoit un éleve de Dipœne & de Scyllis, & ſelon d'autres, de Dédale même. De ce côté-là étoit un endroit nommé Scénoma, où l'on trouvoit le portrait d'une femme ; les Lacédémoniens diſoient que c'étoit Euryléonis, qui ſe rendit célebre pour avoir conduit un char à deux chevaux dans la carriere, & remporté le prix aux jeux Olympiques. A l'autel même du temple de Minerve, il y avoit deux ſtatues de ce Pauſanias qui commandoit l'armée de Lacédémone au combat de Platées ; de ce Pauſanias, dis-je, qui ſe voyant atteint & convaincu de trahiſon avoit été le ſeul qui ſe fût réfugié à l'autel de Minerve Chalciœcos, & qui n'y eût pas trouvé ſa ſûreté ; la raiſon qu'on en apportoit, étoit que Pauſanias ayant quelque tems auparavant commis un meurtre, n'avoit jamais pu s'en faire purifier. Les Lacédémoniens, par ordre exprès de l'oracle de Delphes, avoient depuis érigé deux ſtatues de bronze à ce Prince ; & encore aujourd'hui, dit Pauſanias, ils rendent une eſpece de culte au génie Epidote, dans la penſée que ce génie appaiſe la Déeſſe, qui au-

trement pourroit se ressouvenir de l'injure qu'ils lui ont faite en la personne de Pausanias, lorsqu'il étoit suppliant aux pieds de ses autels. Après ces statues, on en voyoit une de Vénus surnommée Ambologéra, celle-ci avoit été aussi érigée par l'avis de l'oracle, ensuite celles du sommeil & de la mort qui, au rapport d'Homere, étoient freres.

MINERVE CHALINITIS, *Minerva Chalinitis*, (*a*) Ἀθήνη Χαλινῖτις de χαλινὸς, *frenum*, un frein, avoit un temple à Corinthe. On avoit donné le surnom de Chalinitis à cette Déesse, parce qu'elle fut plus secourable à Bellérophon que toutes les autres Divinités, & qu'elle lui fit présent, entr'autres choses, du cheval Pégase, après avoir pris la peine de le dompter elle-même, & de lui mettre un frein. La statue de la Déesse étoit de bois à la réserve du visage, des mains & des pieds qui étoient de marbre blanc. Le temple de Minerve Chalinitis touchoit presque au Théâtre. Le tombeau des fils de Médée n'étoit pas éloigné de ce temple.

MINERVE CISSÉA, *Minerva Cissæa*, Ἀθήνη Κισσαία, (*b*) avoit une très-belle statue dans la citadelle d'Epidaure. Cisséa est formé du mot κίσσος, *hedera*, lierre, apparemment parce qu'il y avoit un lierre auprès de cette statue.

MINERVE CORIE, *Minerva Coria*, Ἀθήνη Κορία. (*c*) avoit un temple avec une statue sur une montagne près de Clitor en Arcadie. *Voyez* Corie.

MINERVE CORYPHASIA, *Minerva Coryphasia*, (*d*) Ἀθήνη Κορυφασία, dont on voyoit un temple à Pylos, ville située sur le promontoire de Coryphasium. C'étoit de-là que venoit sans doute à la Déesse le surnom de Coryphasia.

MINERVE CRANÉA, *Minerva Cranæa*, Ἀθήνη Κραναία, (*e*) avoit un temple à vingt stades d'Élatée, ville de la Phocide. Le chemin, qui y conduisoit, alloit en pente; mais, la pente en étoit si douce, que l'on y montoit sans s'en appercevoir. Quand on étoit arrivé, on voyoit un rocher assez escarpé qui ne paroissoit ni fort haut, ni fort grand; c'étoit sur ce rocher que le temple étoit situé. Il étoit accompagné de portiques où il y avoit des appartemens pour les Ministres du temple, & sur-tout pour le prêtre de Minerve. Ce Prêtre étoit choisi parmi les enfans qui n'avoient pas encore atteint l'âge de puberté, & il quittoit même le sacerdoce, avant que d'être parvenu à cet âge, de sorte que son ministere ne duroit pas plus de cinq ans, pendant lequel tems il étoit astraint à un certain genre de vie auprès du

(*a*) Pauf. p. 91, 92.
(*b*) Pauf. p. 138.
(*c*) Pauf. p. 487.

(*d*) Pauf. p. 285.
(*e*) Pauf. p. 679.

temple, & ne se lavoit que dans une espece de baquet à la maniere des Anciens. La Déesse étoit représentée comme allant au combat, son bouclier étoit copié d'après celui de la Minerve d'Athenes, que l'on appelloit par excellence la Vierge, & cette statue étoit un ouvrage des fils de Polyclès.

MINERVE CYDONIA, (a) *Minerva Cydonia*, Ἀθήνη Κυδωνία, étoit honorée dans l'Elide. » Dès » que vous avez passé l'Alphée, » lit-on dans Pausanias, vous » êtes sur les terres des Pi» séens. La premiere chose qui » s'offre à vous, c'est le som» met d'une haute montagne, » où vous voyez les ruines de » la ville de Phrixa, & d'un » temple de Minerve surnomée » Cydonia, dont il ne reste plus » qu'un autel. On dit que ce » temple avoit été bâti par » Clyménus, l'un des descendans » d'Hercule Idéen, qui étoit » venu de Cydonia, ville de » Crete sur les rives du Jardan. » Les Éléens disent aussi que » Pélops, avant que de com» battre contre Œnomaüs, » fit un sacrifice à Minerve Cy» donia. »

MINERVE CYPARISSIA, *Minerva Cyparissia*, (b) Ἀθήνη Κυπαρίσσια, étoit ainsi nommée du culte qu'on lui rendoit à Cyparissie, où cette Déesse avoit un temple. Minerve Cyparissia en avoit un autre au haut de la citadelle de la ville d'Asope.

MINERVE EANTIDE, (c) *Minerva Æantis*, Ἀθήνη Αἰαντίς, c'est-à-dire, la Minerve d'Ajax. » Au haut de la citadelle de » Mégare, dit Pausanias, se » voit encore un temple de » Minerve, sous le nom de » Minerve Victoire, & une » statue sous le nom de Mi» nerve d'Ajax; les gens du » lieu n'ont sçu me dire d'où » vient cette dénomination; » voici ce que pour moi j'en » conjecture. Télamon, fils » d'Eacus, épousa Péribée, fille » d'Alcathoüs; il en eut Ajax » qui succéda à Alcathoüs, & » qui, en prenant possession du » Royaume, dédia selon toutes » les apparences cette statue » à Minerve. »

MINERVE EQUESTRE, *Minerva Equestris*, la même que Minerve Hippia. *Voyez* Minerve Hippia.

MINERVE ERGANÉ, (d) *Minerva Ergane*, Ἀθήνη Ἐργάνη, c'est-à-dire, Minerve ouvriere, ou inventrice de ἔργον, *opus*, ouvrage. Il n'est pas surprenant qu'on appellât ainsi Minerve, puisqu'on la fait inventrice de plusieurs arts. Outre l'art de la guerre on lui attribue l'art de l'architecture. L'art de filer, de faire de la toile, de la tapisserie, & des étoffes de soie & de laine, lui est aussi attribué par les Anciens. Enfin, c'étoit elle qu'on croyoit avoir

(a) Pauf. p. 385.
(b) Pauf. p. 206, 286.
(c) Pauf. p. 79.

(d) Pauf. p. 42, 193, 313, 394, 581. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 25, 26.

été la premiere qui avoit enseigné à planter & à cultiver l'olivier. On lui a encore attribué l'invention des chariots & l'usage des trompettes & de la flûte, &c.

Minerve Ergané avoit une chapelle à Sparte. Elle étoit aussi honorée chez les Éléens. Le dernier des six autels qu'ils avoient érigés en l'honneur des douze Dieux, dans le temple de Jupiter, étoit consacré à Vénus & à Minerve Ergané. Les descendans de Phidias étoient chargés du soin de nettoyer la statue de Jupiter, & de la tenir toujours dans une grande propreté. Avant que de se mettre à l'ouvrage, ils faisoient un sacrifice à Minerve Ergané. Ceux de Thespies honoroient aussi cette Déesse, dont ils avoient une statue, à côté de laquelle étoit Plutus. Selon Pausanias, le coq étoit spécialement consacré à Minerve Ergané.

MINERVE ÉTHYIA, (*a*) *Minerva Æthyia*, Ἀθήνη Αἴθυια, c'est-à-dire, Minerve aux plongeons. Il y avoit en Grece, au bord de la mer, un lieu qui étoit de la dépendance de Mégare, & que l'on appelloit communément le rocher de Minerve aux plongeons. Le tombeau de Pandion étoit près de ce lieu.

MINERVE FORENSIS, *Minerva Forensis*, la même que Minerve Agoréa. *Voyez* Minerve Agoréa.

(*a*) Pauf. p. 9, 77.
(*b*) Pauf. p. 58, 60, 316, 530.
(*c*) Pauf. p. 213.

MINERVE HIPPIA, (*b*) *Minerva Hippia*, Ἀθήνη Ἱππία, ou Minerve à cheval, étoit honorée chez les Manthuréens ou les Manthyréens, parce que, disoient-ils, dans le combat des géans contre les Dieux, Minerve poussa son char contre Encélade. La statue de Minerve Hippia fut apportée de chez les Manthyréens à Tégée, où on lui donna dans la suite le nom de Minerve Aléa. *Voyez* Aléa.

Minerve Hippia étoit honorée en plusieurs autres endroits de la Grece. Elle l'étoit à Acharna bourg de l'Attique, & à Athenes même, où on lui avoit dédié un autel. Elle l'étoit encore à Olympie, où on lui avoit aussi dédié un autel, hors de la barriere.

MINERVE HIPPOLAITIS, *Minerva Hippolaïtis*, (*c*) Ἀθήνη Ἱππολαΐτις, étoit ainsi appellée à cause du culte qu'on lui rendoit à Hippola, où elle avoit une chapelle.

MINERVE HOSPITALIERE, *Minerva Hospitalis*, (*d*) Ἀθήνη Ξενία, étoit honorée à Sparte. Elle avoit une statue dans la place de cette ville.

MINERVE HYGIÉA, (*e*) *Minerva Hygiea*, Ἀθήνη Ὑγίεια, c'est-à-dire, Minerve Salutaire, ou Minerve de la santé. Elle étoit sur-tout honorée dans l'Attique. Les habitans du bourg d'Acharna lui rendoient un culte particulier. Dans la citadelle

(*d*) Pauf. p. 181.
(*e*) Pauf. p. 41, 60. Plut. T. I. p. 160.

d'Athenes

d'Athenes il y avoit une statue de Minerve Hygiéa. Plutarque en a fait mention. » Le portail & le vestibule de la citadelle, dit-il, furent achevés en cinq ans par Mnésiclès qui en étoit l'architecte. Pendant qu'on y travailloit, il arriva un accident merveilleux qui fit voir que la Déesse non-seulement ne s'opposoit pas à cet édifice, mais qu'elle l'agréoit & qu'elle l'honoroit de sa protection & de sa présence. Car, le meilleur de tous les ouvriers & le plus affectionné, s'étant laissé tomber du haut en bas, étoit à l'agonie, abandonné des Médecins, ce qui affligeoit & décourageoit extrêmement Périclès; mais, la Déesse s'apparut à lui en songe, & lui montra un remede avec lequel il eut bientôt remis sur pied le mourant. En mémoire de ce miracle, Periclès fit faire la statue de cuivre de Minerve Salutaire, ou de Minerve de la santé, & la plaça dans la citadelle, près de l'autel, qui, à ce que l'on dit, y étoit auparavant. »

MINERVE L'INVENTRICE, *Minerva Machinatrix*, (*a*) Α'θήνη Μαχανιτὶς étoit honorée dans l'Arcadie. Elle avoit un temple sur le chemin de Mégalopolis à Ménale. » Elle est, dit Pausanias, surnommée l'Inventrice & avec raison, puisque c'est à elle que les hommes doivent l'invention des arts, & toutes leurs bonnes pensées. » C'est la même que Minerve Ergané. *Voyez* Minerve Ergané.

MINERVE ITONIA, (*b*) *Minerva Itonia*, Α'θήνη Ι'τωνία, dont il y avoit un temple dans la Béotie sur le chemin d'Alalcomene à Coronée, avoit été ainsi appellée du nom d'Itonus, fils d'Amphictyon. C'est-là que se tenoient les États de la Béotie. On voyoit dans ce temple une Minerve & un Jupiter de bronze; c'étoient deux statues d'Agoracrite éleve de Phidias & l'objet de ses amours. Les statues des Graces étoient modernes, & y avoient été mises du tems de Pausanias. On dit qu'Iodamie, étant prêtresse de Minerve, entra de nuit dans le temple; que la Déesse s'apparut à elle portant sur sa robe la tête de la Gorgone Méduse & qu'Iodamie, n'eut pas plutôt jetté les yeux dessus, qu'elle fut pétrifiée. Depuis ce tems-là, une femme avoit soin de mettre tous les jours du feu sur l'autel d'Iodamie, en criant par trois fois en langage du païs, qu'Iodamie étoit vivante, & qu'elle-même demandoit du feu.

MINERVE LARISSÉE, (*c*) *Minerva Larissæa*, Α'θήνη Λαρισσαία, avoit un temple sur la

(*a*) Pauf. p. 513.
(*b*) Pauf. pag. 177, 593.
(*c*) Pauf. p. 429.

bord du fleuve Larisse; c'étoit de-là que lui venoit le nom de Larissée.

MINERVE LEMNIENNE, *Minerva Lemnia*, (a) Ἀθήνη Λημνία, recevoit les honneurs divins à Athenes. Il y avoit dans la citadelle de cette ville, une statue de Minerve Lemnienne, qui étoit constamment le chef-d'œuvre de Phidias, & qui portoit le nom de Lemnienne, parce que c'étoient les habitans de Lemnos qui l'avoient consacrée.

MINERVE LIMNADE, (b) *Minerva Limnas*, Ἀθήνη Λίμνας, avoit un temple sur la frontiere de la Laconie & de la Messénie, au bourg de Limné; & c'étoit pour cela qu'on lui donnoit le nom de Minerve Limnade. Téléclus, roi de Lacédémone, fut tué dans ce temple.

Nous croyons, au reste, que dans le texte de Pausanias, il faut lire Diane Limnade, & non pas Minerve Limnade. *Voyez* Diane Limnatis.

MINERVE MERE, *Minerva Mater*, Ἀθήνη Μήτηρ, (c) étoit honorée chez les Éléens. *Voyez* Badu.

MINERVE NARCÉA, (d) *Minerva Narcæa*, Ἀθήνη Ναρκαία, avoit un temple dans l'Élide. Elle prenoit son nom du Héros qui lui avoit consacré ce temple. C'étoit Narcée, fils de Bacchus & de Physcoa.

MINERVE ONGA, ou ONKA, *Minerva Onga*, *Onka*, Ἀθήνη Ὄγκα. *Voyez* Minerve Siga.

MINERVE OPHTHALMITIS, *Minerva Ophthalmitis*, Ἀθήνη Ὀφθαλμῖτις, (e) comme qui diroit Minerve qui nous conserve les yeux, de ὀφθαλμὸς, *oculus*, œil. Elle avoit un temple à Lacédémone dans la rue Alpia. On dit que c'est Lycurgue même qui avoit consacré ce temple à Minerve, en mémoire de ce que dans une émeute, ayant eu un œil crevé par Alcandre à qui ses Loix ne plaisoient pas, il fut sauvé en ce lieu-là par le peuple, sans le secours duquel il auroit peut-être perdu l'autre œil & la vie même. Il y a pourtant des Auteurs, & entr'autres Dioscoride, celui qui a fait un traité du gouvernement de Sparte, qui écrivent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdit pas l'œil, & qu'il ne fonda ce temple à Minerve que pour la remercier de sa guérison.

MINERVE OXYDERCE, *Minerva Oxyderces*. *Voyez* Minerve aux bons yeux.

MINERVE PANACHÉIS, *Minerva Panachæis*, (f) Ἀθήνη Παναχαιΐς, c'est-à-dire, Minerve protectrice de tous les Achéens. On avoit consacré à Minerve Panachéis une chapelle dans l'enciente du temple de

(a) Pauf. p. 51.
(b) Pauf. p. 170.
(c) Pauf. p. 291.
(d) Pauf. p. 318.
(e) Pauf. pag. 195. Plut. Tom. I. p. 46.
(f) Pauf. p. 436.

diane Laphria à Patra en Achaïe. La ſtatue de la Déeſſe étoit d'or & d'ivoire.

MINERVE PANIA, (*a*) *Minerva Pania*, Ἀθήνη Πανία, étoit honorée à Argos, où elle avoit une ſtatue dans un lieu d'exercice, nommé le Cylarabus.

MINERVE PARÉA, (*b*) *Minerva Parea*, Ἀθήνη Παρεία, avoit une ſtatue en pleine campagne ſur le chemin qui alloit de Sparte en Arcadie.

MINERVE PARTHÉNOS, *Minerva Parthenos*. *Voyez* Minerve Vierge.

MINERVE PÉONIENNE, *Minerva Pæonia*, Ἀθήνη Παιωνία, (*c*) étoit honorée dans un temple, ſitué à environ douze ſtades de la ville d'Orope, & conſacré à Amphiaraüs.

MINERVE PERSPICAX. *Voyez* Minerve aux bons yeux.

MINERVE AUX PLONGEONS. *Voyez* Minerve Éthyia.

MINERVE POLIADE, (*d*) *Minerva Polias*, Ἀθήνη Πολιάς, ou Minerve protectrice de la ville. Elle étoit ſur-tout honorée à Athenes, où elle avoit un temple remarquable par un nombre d'antiquités, dont on trouvera la deſcription ſous l'article d'Athenes.

Ceux d'Erythres avoient conſacré un temple à Minerve Poliade. Sa ſtatue étoit de bois, d'une grandeur extraordinaire, aſſiſe ſur une eſpece de trône, & tenant une quenouille des deux mains; la Déeſſe avoit ſur la tête une couronne ſurmontée de l'étoile Polaire. On croit que cette ſtatue étoit d'Endœus; & on en jugeoit par pluſieurs indices, mais ſur-tout par la maniere dont tout l'ouvrage étoit façonné, & encore plus par les Heures & les Graces de marbre blanc, & qui étoient expoſées à l'air.

Les Tégéates avoient auſſi conſacré un temple à Minerve Poliade. Ce temple étoit deſſervi par un Prêtre qui y entroit une fois chaque année; ils le nommoient auſſi le temple du Boulevard, parce que l'on y gardoit des cheveux de Méduſe, dont ils diſoient que Minerve Poliade avoit fait préſent à Céphée, fils d'Aléüs, en l'aſſurant que par-là Tégée deviendroit une ville imprenable. Apollodore nous apprend que l'on attribuoit aux cheveux de Méduſe une vertu toute particuliere. C'eſt pourquoi, Hercule donna à Stérope, fille de Céphée, une boucle de cheveux de Méduſe, en lui diſant qu'elle n'avoit qu'à montrer cette boucle aux ennemis pour les mettre en fuite.

Les Trœzéniens honoroient auſſi d'un culte particulier Minerve Poliade & Minerve Sthéniade. *Voyez* Minerve Sthéniade.

(*a*) Pauſ. p. 126.
(*b*) Pauſ. p. 202.
(*c*) Pauſ. p. 64.
(*d*) Pauſ. p. 48, 49, 142, 406, 531.

MINERVE POLIATIS, *Minerva Poliatis*, Ἀθήνη Πολιᾶτις, est la même que Minerve Poliade. *Voyez* Minerve Poliade.

MINERVE POLIUCHUS, *Minerva Poliuchus*, (*a*) Ἀθήνη Πολιοῦχος, de πόλις, *urbs*, ville, & ἔχω, *habeo*, je garde, je conserve. *Voyez* Minerve Chalciœcos.

MINERVE PROMACHORMA, *Minerva Promachorma*, Ἀθήνη Προμαχόρμα, (*b*) avoit un temple sur le sommet du mont Buporthmos dans le Péloponnèse.

MINERVE PRONAOS, *Minerva Pronaos*. *Voyez* Mercure Pronaüs.

MINERVE PRONŒA, *Minerva Pronœa*, (*c*) Ἀθήνη Πρόνοια, c'est-à-dire, Minerve la Prévoyante. Elle avoit un temple aux portes de Delphes. La statue de la Déesse, que l'on voyoit à l'entrée du temple, étoit de bronze & plus grande que celle qui étoit dans l'intérieur. C'étoit un présent des Massiliens. Peut-être faudroit-il lire Minerve Pronaos, auquel cas la Déesse auroit eu ce surnom, parce que sa statue étoit dans le vestibule du temple.

MINERVE SAITIS, *Minerva Saïtis*, Ἀθήνη Σαΐτις (*d*) c'est-à-dire, Minerve l'Égyptienne, ou qui étoit honorée à Saïs, ville d'Égypte. On avoit dédié un temple à Minerve Saïtis sur le mont Pontinus; mais, du tems de Pausanias, il n'en restoit plus que les ruines.

MINERVE SALPINX, *Minerva Salpinx*. *Voyez* Minerve Trompette.

MINERVE SALUTAIRE, *Minerva Salutaris*. *Voyez* Minerve Hygiéa.

MINERVE SCIRADE, (*e*) *Minerva Sciras*, Ἀθήνη Σκίρας. Il y avoit un temple de Minerve Scirade à Phalere, port d'Athenes. Ce temple avoit été bâti par un certain Scirus qui étoit un Prophete de Dodone, & de-là il avoit pris sa dénomination.

MINERVE SIGA, *Minerva Siga*, Ἀθήνη Σίγα. (*f*) Pausanias, parlant d'un certain lieu de la ville de Thebes en Béotie, s'exprime ainsi: » On y » voit un autel exposé à l'air » avec une statue de Minerve » consacrée, dit-on, par Cadmus. Cette statue peut servir » à désabuser ceux qui se persuadent que Cadmus étoit » d'Égypte, & non pas de Phénicie, car Siga, c'est le nom » de cette Minerve, est un » mot Phénicien, & nullement » Égyptien. »

Au lieu de Siga, Cantérus & Sylburge lisent Ὄγκα, & ils sont autorisés par le scholiaste d'Euripide & par Apollodore qui appellent la Minerve de Thebes, Ὄγκα, d'un mot Phénicien.

(*a*) Pauf. p. 193.
(*b*) Pauf. p. 150.
(*c*) Pauf. p. 623.
(*d*) Pauf. p. 555.
(*e*) Pauf. p. 2, 68.
(*f*) Pauf. p. 559, 560.

MINERVE STHÉNIADE, *Minerva Sthenias*, Α'θήνη Σθενίας, (a) *ou* Minerve forte, puissante, étoit honorée à Trœzene. » Althépus, fils de Neptune & de Léis, fille d'Orus, » ayant, dit Pausanias, succédé » à son aïeul, toute la contrée » prit le nom d'Althépie. Ce » fut sous son regne, disent-ils, » que Bacchus & Minerve disputerent entr'eux, à qui auroit le païs sous sa protection, » & que Jupiter les mit d'accord en partageant cet honneur entre l'un & l'autre; » c'est pour cela qu'ils honorent Minerve Poliade & » Minerve Sthéniade, donnant » deux noms différens à la même Divinité, & qu'ils réverent » Neptune sous le titre de Roi; » même l'ancienne monnoie de » ce peuple avoit d'un côté » un trident, & de l'autre une » tête de Minerve. » Nous en avons la preuve dans une Médaille frappée à Trœzene, & & rapportée par Goltzius, où l'on voit d'un côté un trident, comme le dit Pausanias. Le même Goltzius fait mention d'une autre Médaille des Trœzéniens avec ce mot ΠΟΛΙΑΣ, c'est-à-dire, *Minerva urbana*, Minerve protectrice de la ville.

Le temple de Minerve Sthéniade étoit dans la citadelle. La Déesse étoit représentée en bois, c'étoit un ouvrage de Callon, statuaire de l'isle d'Egine.

MINERVE SUNIADE, (b) *Minerva Sunias*, Α'θήνη Σουνίας, étoit ainsi nommée du promontoire de Sunium, où elle avoit un temple.

MINERVE TELCHINIA, *Minerva Telchinia*, (c) Α'θήνη Τελχίνια, avoit un temple à Teumesse, dans lequel il n'y avoit point de statue. On peut croire, dit Pausanias, que le surnom de Telchinia vient de ces Telchiniens qui habiterent autrefois l'isle de Chypre, & dont plusieurs passerent dans la Béotie où apparemment ils bâtirent ce temple à Minerve.

MINERVE TITHRONÉ, *Minerva Tithrone*, (d) Α'θήνη Τιθρωνὴ, recevoit les honneurs divins chez les Myrrhinusiens. Elle étoit ainsi nommée de la ville de Tithronium, dans la Phocide, d'où le culte ou la statue de cette Déesse avoit apparemment passé à Mirrhinunte.

MINERVE TRITONIA, *Minerva Tritonia*, Α'θήνη Τριτωνία, (e) étoit honorée chez les Phénéates. On voyoit dans leur citadelle un temple de Minerve Tritonia; mais, du tems de Pausanias, il n'en restoit plus que des ruines.

MINERVE TROMPETTE, *Minerva Tuba*, Α'θήνη Σάλπιγξ, (f) étoit honorée à Argos. » Près » du tombeau de Talaüs, fils » de Bias, vous verrez, dit

(a) Pauf. p. 141, 142, 146.
(b) Pauf. p. 1.
(c) Pauf. p. 569.
(d) Pauf. p. 59.
(e) Pauf. p. 478.
(f) Pauf. p. 122.

» Pausanias, le temple de Minerve Trompette, que l'on croit avoir été bâti sous ce titre par Hégélaüs, fils de Tyrrhene, lequel étoit fils d'Hercule & d'une Lydienne. Ce Tyrrhene fut l'inventeur de la Trompette; on dit qu'Hégélaüs son fils apprit à jouer de cet instrument à ces Doriens qui suivirent la fortune de Téménus, & qu'étant venu avec lui à Argos, il voulut que Minerve fût honorée sous ce nom. Devant le temple de la Déesse, on vous fera remarquer le tombeau d'Epiménide; car, selon eux, les Lacédémoniens dans le tems qu'ils faisoient la guerre aux Gnossiens, prirent Epiménide, & l'ayant tué parce qu'il ne leur prédisoit que des malheurs, ils lui donnerent la sépulture en ce lieu-là. »

MINERVE VICTOIRE, *Minerva Victoria*, Ἀθήνη Νίκη. *Voyez* Minerve Éantide.

MINERVE VIERGE, (*a*) *Minerva Virgo*, Ἀθήνη Παρθένος, étoit honorée chez les Athéniens. *Voyez* Minerve Cranéa.

MINERVE AUX BONS YEUX, *Minerva Perspicax*, Ἀθήνη Ὀξυδερκής, (*b*) avoit un temple à Argos, qui fut bâti par Diomede. Ce surnom venoit de ce que devant Troie au milieu du combat, Minerve dessilla les yeux à Diomede, & dissipa les épaisses ténebres dont il étoit environné.

MINERVE ZOSTÉRIA, *Minerva Zosteria*, (*c*) Ἀθήνη Ζωστηρία, de Ζωστήρ, *cingulum*, ceinture, étoit en grande vénération chez les Thébains en Béotie. » Auprès de la statue d'Amphitryon vous voyez, dit Pausanias, deux statues de Minerve dite Zostéria, parce qu'Amphitryon s'arma en ce lieu-là pour aller combattre Chalcodon & les Eubéens; car, les Anciens disoient ceindre des armes pour dire s'armer. Et quand Homere dit qu'Agamemnon par sa ceinture, ou par la maniere dont il étoit ceint, ressembloit au dieu Mars, il veut dire par son armure. »

MINERVE, *Minerva*, (*d*) nom que l'on a donné à des triremes.

MINERVIA, *Minervia*, (*e*) nom d'une légion Romaine, ainsi appellée de la déesse Minerve.

MINERVINE, *Minervina*, (*f*) femme de Constantin le Grand, fut mere de Crispus. Aurélius Victor & Zozime disent qu'elle n'étoit que concubine de l'Empereur; cependant, l'Auteur de son Panégyrique l'appelle femme de ce Prince.

MINERVIUM, *Minervium*,

(*a*) Pauf. p. 679.
(*b*) Pauf. p. 128.
(*c*) Pauf. p. 567.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 248.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 12.
(*f*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 241.

(a) ville d'Italie. Tite-Live & Velleius Paterculus en font mention. Le dernier en fait une colonie Romaine. Cette ville est appellée Athénæum par Denys d'Halicarnasse.

MINÉTRA, *Minetra*, (b) nom d'une Nymphe, selon quelques-uns.

MINEURE, *Minor propositio*; c'est dans l'École la seconde proposition d'un syllogisme en forme.

MINIO, *Minio*, (c) fleuve d'Italie dans la Toscane, avoit son embouchure, entre Gravisca & Centum Cellæ. Virgile en fait mention dans ce vers de l'Énéïde :

Qui Cærete domo, qui sunt Mi-
nionis in arvis.

Niger le nomme Migno, & Léander l'appelle Mugnone.

MINION, *Minio*, (d) le plus intime des confidens d'Antiochus le Grand. L'an 193 avant Jesus-Christ, ce Prince, sous prétexte de s'abandonner à la douleur que lui causoit la perte de son fils mort, depuis peu, s'en alla à Ephese, & s'enferma là avec Minion, délibérant en secret avec lui sur ce qu'il avoit à faire au sujet des propositions que lui avoient faites des Ambassadeurs arrivés de Rome, Minion, qui n'avoit qu'une foible connoissance des affaires étrangeres, & qui jugeoit de la puissance de son maître par les avantages qu'il avoit remportés sur ses ennemis, tant en Asie qu'en Syrie, ne doutoit nullement qu'Antiochus, à qui les Romains ne proposoient que des conditions injustes, n'eût autant de supériorité sur eux par la force de ses armes, qu'il en avoit par la bonté de sa cause. Le Roi évitoit de s'aboucher avec les ambassadeurs Romains, soit parce qu'il l'avoit fait jusques-là inutilement, soit parce que sa douleur le mettoit hors d'état de s'appliquer aux affaires; mais, Minion lui persuada de faire venir les ambassadeurs de Pergame à Ephese, se faisant fort de leur faire entendre raison.

Quand ils y furent arrivés, Minion leur ayant dit les raisons qui empêchoient le Roi de paroître en public, commença à entrer en conférence avec eux, en l'absence de ce Prince. Il avoit préparé ce qu'il avoit à dire; c'est pourquoi, prenant la parole avec assurance : » Romains, dit-il, le » dessein de rendre la liberté » aux villes Grecques, n'est » qu'un prétexte spécieux dont » vous couvrez votre ambition; » mais, vos actions ne s'accor- » dent point avec vos discours, » lorsque vous imposez à An- » tiochus des loix différentes » de celles que vous vous im-

(a) Tit. Liv. L. XLV. c. 16. Vell. Paterc. L. I. c. 15.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.
(c) Virg. Æneid. L. X. v. 183.
(d) Tit. Liv. L. XXXV. c. 15, 16. L. XXXVII. c. 40.

» posez à vous-mêmes. Car
» enfin, ceux de Smyrne &
» de Lampsaque sont-ils plus
» Grecs que ceux de Naples
» & de Tarente à qui vous
» faites payer tribut, & que
» vous obligez de vous four-
» nir des vaisseaux ? Pourquoi
» envoyez-vous tous les ans un
» Préteur avec les haches &
» les faisceaux à Syracuse &
» dans les autres villes Grec-
» ques de Sicile, pour y ren-
» dre la justice en votre nom ?
» Tout ce que vous pouvez
» dire pour justifier votre con-
» duite, c'est que vous avez
» vaincu ces peuples par la
» force de vos armes, & que
» vous usez sur eux du droit de
» conquête. Mais, Antiochus
» vous répond la même chose
» à l'égard des villes de Smyr-
» ne & de Lampsaque, & de
» celles de l'Éolide & de l'Io-
» nie, de qui il exige le tri-
» but & l'obéissance que ses an-
» cêtres leur ont imposés, après
» les avoir soumises à leur Em-
» pire. Voilà à quoi je vous
» prie de répondre, si vous vous
» piquez de justice, & que
» vous ne cherchiez pas un
» prétexte pour nous faire la
» guerre. Si Antiochus n'a pas
» de meilleurs moyens pour dé-
» fendre sa cause, répondit
» l'un des Ambassadeurs Ro-
» mains, au moins nous fait-il
» voir sa modestie, lorsqu'il se
» tient caché, & qu'il aime
» mieux les employer par la
» bouche d'un autre, que par
» la sienne. Car, quelle com-
» paraison entre les villes dont
» vous nous venez d'opposer la
» dépendance, & celles qu'An-
» tiochus retient sous sa puis-
» sance ? Depuis que ceux de
» Rhege, de Naples & de
» Tarente, ont été réduits sous
» notre Empire, ils n'en sont
» jamais sortis ; ils nous ont
» toujours payé le tribut, &
» rendu l'obéissance à laquelle
» nous les avions d'abord assu-
» jettis, sans que notre droit
» ait été révoqué en doute, ni
» souffert aucune interruption.
» Pouvez-vous soutenir qu'il
» en soit de même des villes
» de l'Asie à l'égard des ancê-
» tres d'Antiochus ? Pouvez-
» vous nier qu'elles n'aient sou-
» vent changé de situation, &
» que les unes n'aient été soumi-
» ses à Philippe, les autres à
» Ptolémée ; & que quelques-
» unes d'entr'elles n'aient joui,
» pendant un certain nombre
» d'années, d'une indépendan-
» ce que personne ne leur a
» contestée ? Car, si la servi-
» tude à laquelle l'iniquité des
» tems les a réduites, vous met
» en droit de leur ôter aujour-
» d'hui cette liberté dont elles
» sont en possession depuis tant
» d'années, qu'avons-nous ga-
» gné en délivrant la Grece de
» la tyrannie de Philippe, puis-
» que suivant le même raison-
» nement, ses descendans pour-
» ront faire revivre les droits
» qu'ils prétendront avoir sur
» Corinthe, Chalcis, Démé-
» triade, & sur tous les peu-
» ples de la Thessalie ? Mais,

» qu'est-il besoin que je plaide » la cause de ces villes, pendant que leurs députés sont » ici, & qu'on peut entendre » leurs raisons, & celles que » le Roi a à leur opposer ? »

Là-dessus, il fit appeller les députés des villes intéressées, à qui Eumene avoit eu soin de faire leur leçon, dans l'espérance que les Romains ajouteroient à ses États, tout ce qu'ils retrancheroient à ceux d'Antiochus. Tandis que les uns forment leurs plaintes, que les autres exposent leurs prétentions, & que personne ne se renferme dans les bornes étroites de la justice & de la vérité, cet examen qui devoit être paisible, dégénéra en une altercation tumultueuse; en sorte que les Ambassadeurs s'en retournerent à Rome aussi incertains qu'ils étoient venus, n'ayant voulu se relâcher sur aucun article, ni le Roi leur rien accorder de ce qu'ils exigeoient de lui.

MINITHÉE ou MINITHYE, *Minithaea*, *Minithya*, la même que Thalestris. *Voyez* Thalestris.

MINIUS CÉLER, *Minius Celer*, (*a*) nom d'une famille des plus distinguées de Capoue. Sténius & Pacuvius, chez qui logea Annibal, quand il vint à Capoue, étoient de cette famille.

MINIUS CERRINIUS, *Minius Cerrinius*, (*b*) fils de Paculla Minia, Dame Campanienne, fut initié par sa mere aux mysteres des Bacchanales. Il devint dans la suite un des principaux chefs de la conjuration qui fut formée par tous ceux qui étoient initiés à ces mysteres. Le complot ayant été découvert, l'an 186 avant Jesus-Christ, on jugea à propos d'envoyer Minius Cerrinius dans les prisons d'Ardée, avec ordre aux Magistrats de cette ville, de le faire étroitement garder, pour lui ôter non-seulement tous les moyens de s'enfuir, mais encore de se donner la mort. On ne dit point ce qu'il devint depuis. il y a apparence qu'il porta la peine due à sa trahison.

MINNÉENS. *Voyez* Minéens.

MINOA, *Minoa*, Μίνωα, (*c*) petite ville de Sicile, sur la côte méridionale de l'isle, de la dépendance d'Agrigente. Elle avoit été anciennement bâtie par Minos, roi de Crete, dans le tems que poursuivant Dédale, il fut reçu chez Cocalus, roi des Sicaniens. Du tems de Dion, cette ville appartenoit aux Carthaginois qui y avoient mis un Gouverneur nommé Paralus, ami de Dion, & qui le reçut à bras ouverts, lorsqu'il vint dans cette ville, l'an 357 avant Jesus-Christ. Hérodote fait de cette ville une

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 8.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 13. & seq.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 969. Diod. Sicul. p. 194, 515. Herod. L. V. c. 46.

colonie des Sélinusiens. *Voyez* Héraclée, ville de Sicile.

MINOA, *Minoa*, Μίνωα, (*a*) promontoire du Péloponnèse, dans la Laconie, près d'Epidaure. Le bassin, auquel il servoit d'abri, n'avoit rien de particulier, & n'étoit pas différent des autres qui se voyoient le long des côtes de la Laconie ; j'ai seulement remarqué, dit Pausanias, que le rivage de cette rade étoit plein de petits cailloux d'une beauté singuliere, soit pour la figure, soit pour la couleur.

Strabon fait mention d'une forteresse du nom de Minoa, que ce Géographe met dans la Laconie près d'Epidaure. Apparemment qu'elle étoit sur le promontoire du même nom.

MINOA, *Minoa*, Μίνωα, (*b*) isle de Grece dans le golfe Saronique, située vis-à-vis de Mégare, selon Thucydide. Les Mégaréens y avoient construit une tour qui leur servoit de rempart.

Cette isle fut nommée Minoa, parce que Minos s'y étoit arrêté quelque tems avec sa flotte, lorsqu'il vint pour punir la Grece. Elle fut prise sur les Mégaréens par Nicias, & destinée après cette conquête à servir de poste d'observation aux Athéniens. Ils y établirent une forte garnison, pour l'opposer aux entreprises & aux courses des peuples du Péloponnèse, qui y mettoient leurs galeres en embuscade ; & il fut ordonné & convenu que les Mégaréens ne pourroient jamais, sous quelque prétexte que ce fût, y faire aborder, ni arrêter aucun de leurs vaisseaux.

MINOA, *Minoa*, Μίνωα, (*c*) promontoire de Grece, près de Mégare. Strabon dit que ce promontoire formoit le port de Nisée.

MINOPENE, *Minopene*, (*d*) nom d'une Nymphe, selon quelques-uns.

MINOS I, *Minos*, Μίνως, (*e*) fils de Jupiter, ou plutôt d'Astérius, & d'Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, eut deux freres, Rhadamanthe & Sarpédon.

L'histoire de Minos I a été fort obscurcie, parce que la plupart des Anciens sont tombés sur ce sujet dans une erreur considérable, & n'ont reconnu qu'un Minos, quoiqu'il soit

(*a*) Pauf. p. 208, 209. Strab. p. 368.

(*b*) Thucyd. p. 207, 296, 297. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 127.

(*c*) Strab. p. 391.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

(*e*) Diod. Sicul. pag. 183, 237, 238. Strab. p. 476, 477, 479, 762. Plut. T. I. p. 9. Homer. Odyss. L. XIX. v. 178. *& seq.* Virg. Æneid. L. VI. v. 432, 433. Ovid. Metam. L. VII. c. 12. L. VIII. c. 1. Just. L. XX. c. 4. Pauf. pag. 161, 399. Herod. L. I. c. 173. L. VII. c. 69, 70. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 12, *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 36. *& suiv.* Tom. VI. pag. 244. *& suiv.* Antiq. expliq. par. D. Bern de Montf. Tom. I. pag. 40. T. V. pag. 136, 139. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 45. *& suiv.* Tom. VI. p. 194. T. VII. p. 12. T. IX. p. 182.

certain qu'il y en eût deux. Apollodore, Strabon, Plutarque, Eusebe & plusieurs autres, s'y sont mépris, ayant confondu le fils de Jupiter, ou plutôt d'Astérius, avec le fils de Lycaste, qu'Homere, Diodore de Sicile, & les marbres de Paros, ont très-bien distingué, dans deux de leurs époques, dont l'une regarde Minos I, & la seconde qui lui est postérieure d'environ cinquante ans, Minos II. Mais, ces mêmes Auteurs, si on en excepte ceux de la Chronologie, ainsi que la plupart des Modernes, après avoir établi ou supposé la distinction de ces deux Princes, se sont jettés, pour n'avoir pas assez étudié leur caractere, dans plusieurs contradictions, parlant du même Minos, tantôt comme d'un sage législateur, souvent comme d'un tyran cruel & barbare, parce qu'il est vrai en effet que le premier a été un Prince juste & équitable, & que le second, pour avoir vengé sur les Athéniens la mort d'un de ses fils, en a été fort décrié.

Il est important de bien distinguer ces deux rois de Crete, & de n'attribuer à chacun que les actions qui lui conviennent.

Après la mort d'Astérius, Minos monta sur le trône. Apollodore dit que Sarpédon & Rhadamanthe ses deux freres ayant voulu lui disputer la Couronne, il pria les Dieux de vouloir lui donner une marque de leur approbation; & que Neptune fit sortir de la mer un taureau d'une blancheur extraordinaire. Mais, cette aventure regarde Minos II, que cet ancien Auteur n'a pas distingué de Minos I, du moins dans ce qui nous reste de ses ouvrages. Paisible possesseur du Royaume, Minos épousa Itone, fille de Lictius, dont il eut deux enfans, Lycaste, qui lui succéda, & Acacallis, qui au rapport de Diodore de Sicile, fut mariée à Apollon, c'est-à-dire, apparemment, ou à quelqu'un de ses Prêtres, ou à un Prince qui par son goût pour les sciences, ou pour la musique, avoit mérité le surnom de Dieu. L'isle de Crete, peu connue avant le regne du Roi dont nous parlons, devint alors très-célebre.

Minos gouverna son peuple avec beaucoup de douceur & d'équité, & fit bâtir plusieurs villes, entre lesquelles on compte Cnossus & Phestus.

Mais, rien ne distingue tant ce Prince, que les loix qu'il donna aux Crétois, puisqu'elles l'ont toujours fait regarder comme un des plus grands Législateurs de l'antiquité. Pour donner plus d'autorité à ses loix, il se retiroit dans un antre de l'isle de Crete, où il feignoit que Jupiter son pere les lui dictoit; & il n'en revenoit jamais, au rapport de Nicolas de Damas, qu'il n'en rapportât quelque nouvelle loi; c'est-ce qui lui a fait donner par Homere la qualité de disciple de Jupi-

ter, Διὸς μεγάλου ὀαριστὴς, ce qu'Horace exprime ainsi :

Et jovis arcanis Minos admissus.

Josephe est le seul des anciens, que nous sçachions, qui ait dit que Minos avoit reçu ses loix d'Apollon, & qu'il avoit voyagé à Delphes pour les apprendre de ce Dieu.

Tous les autres Législateurs, pour le dire en passant, ont voulu autoriser leurs Loix de la même maniere. Mnévis, roi d'Égypte, attribuoit les siennes à Mercure ou Teutat ; Zamolxis, le législateur des Thraces, à la déesse Vesta ; Zoroastre, à son génie ; Numa Pompilius, à la nymphe Égérie qu'il alloit consulter dans la forêt d'Aricie ; Pythagore publia que Minos étoit descendu dans le royaume de Pluton ; Epiménide dit qu'il avoit dormi cinquante ans dans une caverne de l'isle de Crete ; & tous sans doute d'après Moïse, qui avoit reçu les tables de la Loi sur le mont Sinaï, avec tant d'éclat que la tradition s'en étoit répandue parmi tous les peuples. Maxime de Tyr a cru que cet antre où Minos se retiroit, étoit dans le mont Ida, mais Eusebe le place dans un autre endroit.

Strabon, après Ephorus, prétend que Minos demeura neuf ans en retraite dans la caverne dont nous venons de parler, & ce sçavant Auteur rapporte, pour prouver son opinion, le témoignage d'Homere ; mais, le passage où ce Poëte en parle, se lit différemment dans les Auteurs qui l'ont copié ; car, il peut d'abord signifier, comme cet Historien l'a cru, que Minos fut le disciple de Jupiter pendant l'espace de neuf années consécutives ; ou, comme Platon l'a interprété, que ce Prince alloit tous les neuf ans, écouter les leçons de Jupiter ; ou enfin, comme Nicolas de Damas l'a transcrit, que Minos qui regna neuf ans, fut le disciple de Jupiter.

La sçavante interprete d'Homere a prouvé dans ses notes, quel devoit être ici le véritable sens du Poëte, & que le mot de ἐννέωρος signifie chaque neuvieme année. Platon ne laisse aucun lieu d'en douter. » L'éloge, dit ce Philosophe, » qu'Homere fait ici de Minos » est fort court ; mais, il est si » grand, que ce Poëte ne le » donne à aucun de ses Héros . . . Il dit que Minos » étoit admis à son entretien » chaque neuvieme année, » ἐνάτῳ ἔτει, & qu'il alloit à » lui pour être instruit comme » un disciple par son Maître. » Puis donc qu'il n'y a point » d'autre Héros que lui, à qui » ce Poëte ait donné cet éloge, » d'être instruit par Jupiter, » il faut regarder cette louange, comme la plus grande & » la plus admirable de toutes » les louanges . . . . . . Minos alloit donc tous les neuf » ans, continue Platon, δι' ἐνάτου » ἔτους, dans l'antre de Jupi-

» ter pour y apprendre de nou» velles choses, ou pour ré» former, suivant l'exigence » des cas, ce qu'il avoit ap» pris dans la précédente neu» vieme année. » L'antre, où ce sage Prince se retiroit, fut appellé dans la suite, l'antre de Jupiter.

Toute l'antiquité a toujours fait grand cas des loix de Minos. Platon, Aristote, Diodore de Sicile, Pausanias, Plutarque, & plusieurs autres, se sont fort étendus sur ce sujet; & nous n'aurions jamais fait, si nous voulions rapporter ici tous les témoignages de ces Auteurs. Contentons-nous de dire que Lycurgue voyagea exprès dans l'isle de Crete, pour y recueillir les loix de Minos, & les donner aux Lacédémoniens; & & l'on doit juger par la sage police de ce peuple, par ses conquêtes, & par la grande réputation qu'il s'acquit, de l'équité des loix sur lesquelles Lycurgue se régla. On peut ajouter encore que Josephe, tout amateur qu'il étoit de sa nation, a avoué que Minos étoit le seul parmi les Anciens qui méritât d'être comparé à Moïse.

De sçavoir maintenant sur quel modele ce sage Prince s'étoit réglé lui-même, pour donner des Loix si salutaires à un peuple grossier & ignorant, c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner. Si nous en voulons croire M. Huet, la chose sera bientôt décidée, puisque selon ce sçavant Prélat, Minos est le même que Moïse; & voici le parallele qu'il en fait.

» Moïse & Minos vivoient à » peu près dans le même-tems. » Diodore de Sicile n'a donné » pour femme à Minos, Itone, » dont le nom veut dire an» cienne dans la langue Chal» daïque, que pour marquer » que ce Prince étoit très-an» cien. On ne fait venir de » Phénicie la mere du prince » Crétois, que parce que les » parens du législateur Hébreu » en étoient originaires. On » n'a fait regner celui-là en » Crete, que parce que celui» ci conduisit les Israëlites dans » la Palestine, dont le peuple » étoit quelquefois nommé Cré» tois, comme Bochart le re» marque après les Septante. » Minos n'eut pour frere que » Rhadamanthe, car Sarpédon » étoit fils de Laodamie, & » petit-fils de Bellérophon; » Moïse n'avoit aussi qu'un fre» re, nommé Aaron. Diodore » de Sicile ne donne que deux » enfans au législateur de Cre» te; celui des Hébreux n'en » avoit qu'un pareil nombre. » Le premier reconnoissoit avoir » reçu ses Loix de Jupiter; » Dieu avoit donné les siennes » au second. L'un s'entrete» noit avec le pere des Dieux » de la fable dans les antres » du mont Ida; l'autre avec » le dieu d'Abraham & de Ja» cob sur le mont Sinaï. Ho» mere ne donne qu'à Minos » l'honneur d'avoir eu Jupiter » pour maître; Dieu ne se dé-

» couvroit qu'à Moïse, & il » étoit le seul dépositaire de » ses volontés, Moïse les fai» sant exécuter par Aaron, » comme Minos par Rhada» manthe. Le roi de Crete n'a » passé pour être Roi de la » mer, que parce que le Lé» gislateur Hébreu commanda » aux flots de la mer Rouge, » de se retirer. Celui-là n'a » été regardé comme le juge » des enfers, terminant les dif» férends qui survenoient entre » les deux autres, que parce » que celui-ci établit un Con» seil pour être soulagé du dé» tail des affaires, se réservant » la connoissance des causes » les plus importantes. Hésio» de ne donne au roi de Crete » le sceptre d'or de Jupiter, » que parce que l'Écriture» Sainte parle de la verge mys» térieuse de Moïse. Josephe, » ajoute cet Auteur, a donc » eu raison de comparer ces » deux grands hommes, puis» qu'à parler avec exactitude, » il n'y a jamais eu d'autre » Minos que Moïse. »

Mais, avec le respect que nous devons à l'érudition de ce sçavant Prélat, le témoignage de toute l'antiquité est trop décisif, pour ne pas reconnoître d'autre Minos que le législateur des Hébreux; & sans entrer dans la critique de ce parallele, que nous avons même bien adouci, il y a bien des traits qui ne convaincront pas les incrédules.

Nous ne nions pas toutefois que Minos n'eût entendu parler de Moïse; sa mere étoit Phénicienne, & apparemment plusieurs personnes vinrent de ce païs s'établir en Crete de son vivant. Nous trouvons entr'autres un certain Atymnus, frere d'Europe, qui, au rapport de Solin, fut honoré après sa mort à Gortys, comme un Dieu. Peut-être, & c'est une conjecture que nous osons ici hazarder, que ce Prince entretint souvent son neveu des loix & de la police que Moïse avoit établies parmi le peuple Hébreu; qu'il l'aida même à rédiger le code de ses loix; & que c'est pour cela qu'il mérita les honneurs divins. On peut ajouter que Marnas, qui, selon Platon, étoit secrétaire de Minos, venoit aussi du même païs; du moins est-il sûr que les Phéniciens avoient un Dieu de ce nom, mais qui, étant la grande Divinité de la ville de Gaza, ne peut être le même que celui dont parle Platon. Quoi qu'il en soit, on peut raisonnablement conjecturer qu'une connoissance, quoique confuse, des loix de Moïse, servit de modele à celles du roi de Crete. *Voyez* Crete.

Minos, après avoir gouverné son peuple avec beaucoup de douceur & de modération, mourut dans l'isle de Crete, & y fut enterré. On mit sur son tombeau cette épitaphe :

ΜΙΝΩΟΣ ΔΙΟΣ ΤΑΘΟΣ

Minois F Jovis sepulchrum.

Mais, comme dans la suite ce nom de Minos se trouva effacé, & qu'il ne resta que les deux derniers mots de cette épitaphe, *Jovis sepulchrum*, les Crétois publierent que c'étoit le tombeau de Jupiter. Ce ne fut point, au reste, par l'injure des tems, ni par aucun autre accident que cette inscription se trouva mutilée, mais par la malice des Crétois, comme l'a fort bien remarqué autrefois le scholiaste de Callimaque. Ils vouloient se glorifier par-là de posséder le tombeau du pere des Dieux, qu'ils se vantoient d'avoir élevé pendant son enfance; ce que le poëte Callimaque leur reproche avec aigreur dans un hymne adressé à Jupiter, dont voici le sens: » Les Crétois sont toujours » menteurs, puisqu'ils se van- » tent d'avoir votre tombeau, » grand Roi, qui êtes toujours » vivant. » Et c'est à cet endroit de cet ancien Poëte, pour le dire en passant, que l'Apôtre fait allusion, lorsqu'il reproche au même peuple, avec les mêmes paroles que Callimaque, le défaut d'aimer à mentir.

Un Prince, qui avoit été si équitable pendant sa vie, devoit être honoré après sa mort; aussi les Poëtes, à qui il appartenoit de distribuer les emplois de l'autre monde, ne manquerent pas de l'établir juge de la cour souveraine de Pluton.

L'on sçait que les Grecs avoient puisé l'idée de leur enfer Poëtique chez les Égyptiens, & que lorsqu'ils voulurent, à l'exemple de cet ancien peuple, y établir des Juges, ils avoient choisi ceux d'entre leurs plus grands hommes, qui avoient vécu avec le plus d'intégrité; & qu'ils n'en avoient point trouvé qui méritassent mieux cet honneur, que Minos, Éacus, & Rhadamanthe. Ils partagerent ensuite leurs fonctions; Éacus, au rapport de Platon, jugeoit les Européens; Rhadamanthe, qui avoit quitté le séjour de Crete, pour aller s'établir en Asie, eut les Asiatiques pour son partage, où l'on comprenoit aussi les Africains; & Minos, comme le premier Président de la Cour infernale, décidoit les différends qui survenoient entre les deux Juges. Tous les Poëtes conviennent de cette supériorité de Minos sur ses Collegues. Homere le représente avec un sceptre à la main, assis au milieu des Ombres, dont on plaide les causes en sa présence; & Virgile ajoute qu'il tient à la main & remue l'urne fatale où est renfermé le sort de tous les mortels, pendant que le sévere Rhadamanthe fait exécuter dans le Tartare les jugemens que son frere prononce. Ainsi, à prendre les choses à la rigueur, Rhadamanthe n'est là qu'un Juge subalterne, & comme le Lieutenant-criminel de Minos.

Il n'est pas aisé de fixer l'époque du regne de Minos I. Si nous consultons les marbres d'Arondel, dont l'époque est un peu

mutilée, nous y trouverons que ce Prince vivoit du tems de Pandion, premier roi d'Athenes; ce que les Auteurs des remarques sur ces anciennes inscriptions, font tomber à l'an 1362 avant Jesus-Christ. Et ce qui sert à confirmer cette époque, c'est que les marbres joignent le regne de Minos, avec l'invention du fer par les Dactyles Idéens, lorsque les forêts du mont Ida s'étant embrasées, ils virent couler ce métal que le feu avoit fondu; évenement qui, suivant un ancien Chronologiste, cité par Saint Clément d'Alexandrie, doit tomber à l'an du monde 2743, en supposant que l'ere Chrétienne a commencé après l'an 4005.

Eusebe favorise encore ce sentiment, en mettant le regne de Minos à la 32e. année de celui de Pandion, qui est la 151e. année de l'ere Attique, c'est-à-dire, 26 ans plutard. Mais, nous croyons que ces sçavans hommes ont trop étendu les tems fabuleux, puisqu'il n'y a entre Minos I & Idoménée, qui, selon Homere & tous les Anciens, assista au siege de Troie, que cinq personnes, qui font quatre générations, Minos I, Lycaste, Minos II, Deucalion & Idoménée, qui étoit encore fort jeune. Ainsi, à compter avec Hérodote, trois générations pour un siecle, & une demi-génération pour Idoménée, il s'ensuivroit que Minos n'a vécu que 120 ans avant la guerre de Troie; & cette ville ayant été prise, selon l'opinion la plus probable, l'an 1184 avant Jesus-Christ, on doit fixer l'époque que nous cherchons, à l'an 1304 avant l'ere Chrétienne. On ne sçait pas au juste combien de tems a regné ce grand Prince, le passage où Homere semble lui donner 9 ans de regne, étant très-équivoque.

MINOS II, *Minos*, Μίνως, (*a*) fils de Lycaste, & petit-fils de Minos I, étant monté sur le trône de Crete, se rendit redoutable à ses voisins, fit plusieurs conquêtes dans les isles voisines, & devint enfin le maître de la mer. Thucydide, Apollodore, Diodore de Sicile, & les autres Anciens parlent des progrès que faisoit sa flotte, la plus nombreuse qu'on eût vue avant lui; & il auroit joui de la réputation de l'un des plus grands Princes de son tems, sans la malheureuse aventure que nous allons raconter. Elle troubla tout le repos de sa vie, & donna lieu aux Grecs de le déchirer par mille calomnies.

(*a*) Thucyd. p. 4. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 6. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 183. *& seq.* Strab. pag. 48, 273, 282, 373, 475. *& seq.* Pauf. pag. 29, 50, 51, 82, 403, 404. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III, pag. 445. Tom. VI, pag. 261. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 75. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 48, 49, 390, 391. Tom. IX. p. 117, 118, 182. *& suiv.* Tom. XIV. p. 203, 204.

La célébration des Panathénées, attirant à Athenes toute la Noblesse des environs, Minos voulut y envoyer son fils Androgée, & ce jeune Prince combattit dans ces jeux avec tant d'adresse & de bonheur, qu'il y remporta tous les prix; ce qui lui attira l'estime de tout le peuple, & l'amitié des fils de Pallas, frere d'Égée. Le commerce de ce jeune Prince avec les Pallantides devint suspect au roi d'Athenes, comme il n'avoit point encore fait reconnoître Thésée, & qu'il n'avoit point d'autres enfans, il craignit qu'avec le secours de Minos ils ne se missent en état de le détrôner; ainsi, ayant appris qu'Androgée alloit à Thebes, il le fit assassiner au bourg d'Œnée, sur les confins de l'Attique. Minos n'eut pas plutôt appris cette triste nouvelle, qu'il résolut de venger la mort de son fils. Apollodore remarque qu'il étoit alors dans l'isle de Paros, où il offroit un sacrifice aux Graces, & qu'il jetta de dépit la Couronne qu'il avoit sur la tête, & que depuis ce tems-là il ne porta plus de Couronne dans les sacrifices de ces Déesses. La flotte de Minos s'étant trouvée en état de partir, ce Prince fondit sur l'Attique, avant qu'on eût eu le tems de se préparer à le recevoir. Nisa, qu'Ovide par anticipation nomme Mégare, sentit le premier effort de ses armes. Cette ville, voisine d'Athenes, auroit long-tems arrêté l'ennemi, sans la perfidie de Scylla, fille de Nisus, qui trahit son pere. Les Poëtes disent que le sort de ce Prince dépendoit d'un poil rouge qu'il portoit sur sa tête, & que Scylla, amoureuse de Minos, le lui coupa pour le porter à son amant. On ajoute que ce Prince, détestant cette trahison, partit sans vouloir lui parler, & que Scylla s'étant jettée de désespoir dans la mer, les Dieux la changerent en alouette; c'est-à-dire, car cette aventure est véritable, au rapport de Pausanias, que cette Princesse eut quelque correspondance avec Minos pendant le siege; qu'elle lui donna avis des résolutions les plus secretes du Conseil; & qu'enfin elle l'introduisit dans la ville avec les clefs qu'elle prit, pendant que son pere dormoit, & dont apparemment Ovide a voulu parler sous le symbole de ce poil fatal.

Si nous en croyons Apollodore, Minos fit jetter lui-même Scylla dans la mer, ou selon Zénodote, il la fit pendre au mât de son vaisseau. M. Huet, pour soutenir le parallele entre Moïse & Minos, croit que cette aventure est la même que celle que rapporte Josephe au sujet de Tharbis, qui offrit à Moïse de lui livrer la ville qu'il assiégeoit dans l'Ethiopie, s'il vouloit l'épouser; mais, on renverseroit toute l'histoire, si à la moindre apparence on vouloit confondre des évenemens fort différens.

Toute celle de Minos est vraie, malgré les fables dont on l'a chargée, & elle est attestée par toute l'antiquité.

Après la prise de Nisa, Minos alla mettre le siege devant la ville d'Athenes, & il la trouva dans la derniere désolation. Le Ciel s'étoit déjà déclaré pour lui; une chaleur extraordinaire & une grande sécheresse avoient désolé toute la Grece. L'Oracle consulté avoit répondu qu'il falloit pour appaiser les Dieux, qu'Éacus devînt l'intercesseur de sa patrie, & les prieres de ce Prince avoient déjà commencé à les fléchir; mais, la ville d'Athenes & toute l'Attique n'en avoient pas été soulagées. En vain, les Athéniens se ressouvenant d'un ancien Oracle, qui leur apprenoit qu'ils seroient un jour délivrés d'une grande stérilité par le sacrifice de quelques étrangeres, avoient immolé auprès du tombeau du cyclope Cérafte, les filles d'Hyacinthe Lacédémonien, qui étoit depuis peu venu s'établir à Athenes; la désolation ne cessoit point; & la ville se trouvant encore plus pressée par la famine, que par les attaques de l'ennemi, on envoya encore une fois à l'Oracle; & on apprit que les Dieux ne cesseroient de l'affliger, qu'après qu'on auroit donné une entiere satisfaction au roi de Crete. Les Athéniens lui envoyerent donc sur le champ des Ambassadeurs en état de supplians, pour lui demander la paix; & ce Prince la leur accorda, à condition que tous les 9 ans, selon Plutarque & Ovide, ou tous les 7 ans, selon Diodore de Sicile & Apollodore, les Athéniens lui enverroient sept jeunes garçons & autant de jeunes filles. Cet article étant accepté de part & d'autre, Minos leva le siege & se retira en Crete, emmenant avec lui ceux que le sort rendit les premieres victimes du salut de leur patrie.

C'est ici que les Grecs pour rendre ce Prince odieux, publierent une fable qui fit tant de bruit dans la suite. Ils dirent que le roi de Crete destinoit les jeunes Athéniens qu'on lui envoyoit, à combattre dans un labyrinthe que Dédale avoit fait construire, contre le Minotaure, qui étoit le fruit de l'infame passion de Pasiphaé sa femme, pour un taureau blanc que Neptune avoit fait sortir de la mer; que Dédale, qui avoit été obligé de quitter le séjour d'Athenes pour venir s'établir en Crete, avoit favorisé ce fol amour de la Reine, de la maniere que le rapporte Apollodore, & qu'on n'entend que trop bien dans les vers de Virgile; que de ce commerce étoit né le Minotaure, monstre qui selon Euripide, cité par Plutarque, étoit moitié homme, moitié taureau, ce qu'Ovide exprime ainsi:

Semibovemque virum, Semivirumque bovem.

Tous les théâtres de la Grece retentirent dans la suite du bruit de cette intrigue.

Pour rendre cette fable plus vraisemblable, & y mêler quelque chose de surnaturel, on ajouta que Minos avoit coutume d'immoler à Neptune le plus beau de ses taureaux; qu'un jour il en vit un si beau qu'il en fut charmé; & qu'au lieu de le sacrifier, il le garda pour en avoir de la race; mais que ce Dieu de la mer en fut si irrité, qu'il inspira à Pasiphaé l'insensée passion dont nous venons de parler. Il est aisé de voir que c'est la haine des Grecs contre Minos, qui leur fit inventer cette fable. Platon dit à ce sujet, que les témoignages avantageux qu'Homere & Hésiode avoient rendus à ce grand Prince, ne lui servirent de rien contre la malignité de ses ennemis; & Plutarque ajoute qu'il est dangereux d'offenser une ville sçavante qui a toujours de quoi se venger.

Quoi qu'il en soit, Thésée ayant quitté le séjour de Trœzene où il avoit été élevé, s'offrit d'aller en Crete avec les autres Athéniens, sans tenter même la faveur du sort, comme nous l'apprennent Plutarque & Catulle contre le sentiment de Diodore de Sicile; ce qui paroît plus conforme au caractere de ce Prince, qui avoit entrepris de marcher sur les traces de son cousin Hercule. Ce jeune Héros, ayant obtenu de son pere la permission d'aller avec les autres jeunes gens qui avoient tiré au sort, se disposa à partir pour l'isle de Crete. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que sa bonne mine lui attira les regards d'Ariadne, fille de Minos, & cette Princesse lui donna un peloton de fil dont il se servit heureusement pour sortir du labyrinthe après la défaite du Minotaure, comme le rapportent Ovide & Catulle après tous les Historiens, qui, au rapport de Plutarque, sont d'accord en cela avec les Poëtes. Thésée, victorieux du Minotaure, sortit de l'isle de Crete, & emmena avec lui Ariadne.

Après l'évasion de Thésée, Minos pour se venger de Dédale qui avoit favorisé les amours de la Reine, le fit enfermer dans le labyrinthe avec son fils Icare. Comme il connoissoit toutes les avenues, il ne lui fut pas difficile de s'échapper; & ayant trouvé un vaisseau, que Pasiphaé lui avoit ménagé, il y attacha des voiles, dont l'usage n'étoit pas alors connu dans la Grece, comme Pausanias & Paléphate nous l'apprennent, & devança par ce moyen la galere de Minos qui se mit lui-même à le poursuivre à force de rames. Son fils Icare étant arrivé à une isle fort éloignée de la terre ferme, & ayant voulu descendre de sa barque avec trop de précipitation, tomba dans la mer & se noya; ou n'ayant pas sçu gouverner sa barque, ainsi que nous l'apprenons de Pausa-

nias, il périt près de l'isle de Samos.

Dédale, étant arrivé en Sicile, trouva près de Cocalus une retraite, que d'autres Princes lui avoient refusée, dans la crainte que Minos, qui étoit très-puissant sur mer, ne vînt le redemander à main armée, ce qui arriva en effet; car, ce Prince, après l'avoir cherché inutilement en plusieurs lieux, apprit qu'il étoit dans cette isle, & y étant arrivé peu de tems après, il fit sommer Cocalus de lui rendre son prisonnier. Celui-ci, ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité, ou plutôt, comme le remarque Diodore de Sicile, ne voulant pas se défaire d'un homme si célebre, & qui avoit signalé son séjour dans cette isle par plusieurs beaux ouvrages, fit prier Minos de venir à Camicus pour traiter de cette affaire à l'amiable. Ce Prince y alla, & y fut reçu d'abord avec toutes sortes de bons traitemens; mais, Cocalus l'ayant prié d'entrer dans le bain, on le mit dans une étuve, où il fut étouffé par la chaleur. C'est ainsi que Diodore de Sicile, & tous les Anciens avec lui, racontent cette mort.

Selon Hygin, Conon cité par Photius, Pausanias, Eusebe, Zénobius & quelques autres, ce furent les filles de Cocalus elles-mêmes, qui charmées des petits automates que Dédale leur faisoit pour les amuser, firent mourir Minos dans le bain; & cela ne doit pas paroître étonnant, puisqu'anciennement les filles, mêmes celles des Rois, baignoient leurs hôtes, comme nous l'apprend Athénée, qui ajoute qu'elles s'en acquitoient avec tant de retenue, que la modestie la plus exacte n'avoit pas lieu de s'en allarmer.

Le roi de Sicile, ayant excusé cette mort le mieux qu'il put, rendit le corps de Minos à ses soldats, qui l'enterrerent secrétement; & Diodore de Sicile remarque que pour mieux cacher le lieu de sa sépulture, ils bâtirent dessus un temple à Vénus, qui devint fort célebre. Ce même Auteur ajoute que quelques siecles après, lorsqu'on vint à bâtir près de-là les murs de la ville d'Agrigente, on découvrit ce tombeau, & après avoir recueilli les cendres de ce Prince, on les envoya dans l'isle de Crete. Ainsi mourut dans une terre étrangere Minos II, qui auroit joui de la réputation d'un des plus grands Princes de son tems, sans la haine des Poëtes tragiques, qui n'oublierent rien pour rendre sa mémoire odieuse.

Socrate, interrogé pourquoi un Prince qu'Homere & Hésiode avoient loué, a passé pour un Tyran, répond que c'est pour avoir déclaré la guerre à Athenes, & avoir exigé le cruel tribut, dont nous avons parlé. Voilà, dit-il, la source de tous les mauvais bruits qui ont couru à son sujet, quoiqu'il ait été d'ailleurs homme de bien; mais,

il faut observer que Platon & Socrate ont toujours confondu les deux Minos, attribuant au second ce qu'Homere n'avoit dit que du premier. Meursius, Marsham, & plusieurs autres, ont cru que c'est Minos II, qui fut le législateur de Crete & le juge des Enfers; deux qualités que nous venons de lui ôter, pour les donner à son grand-pere; & voici les raisons qui nous y ont déterminés.

Il n'est pas étonnant, d'abord, que les Anciens soient tombés dans cette méprise, puisqu'ils ont tous confondu les deux Princes dont nous parlons, ainsi que leurs aventures. Comme ils n'ont connu qu'un Minos, il a bien fallu qu'ils l'aient fait juge des Enfers & législateur de Crete; & qu'ils aient débité à son sujet les fables du Minotaure. Ils en usoient ainsi à l'égard de tous ceux qui avoient porté le même nom; ils chargeoient l'histoire du plus connu, & ordinairement du plus récent, des actions de tous les autres; celles de Jupiter de Crete, d'Hercule de Thebes, & de plusieurs autres, en sont des preuves convaincantes. Nous ne connoissons qu'Homere & Diodore de Sicile qui aient distingué les deux Minos; encore le vers du poëte Grec est fort équivoque; on ne sçait, comme l'a remarqué Madame Dacier, s'il a voulu dire que Jupiter fut le premier pere de Minos, ou qu'il fut pere du premier Minos. Mais, prenons-le dans le sens le plus naturel; car, quand il y auroit de l'ambiguité dans l'expression de ce Poëte, il est sûr qu'il n'a jamais voulu dire ce qui résulte du premier sens; & nous verrons dans la suite qu'il a prétendu que c'étoit l'ancien qui étoit le législateur de Crete & le juge des Enfers, puisqu'il appelle dans le dix-neuvieme livre de l'Odyssée celui qui avoit ces deux qualités, le fils & le disciple de Jupiter; ce qui ne sçauroit convenir à Minos II, qu'on sçait avoir eu Lycaste pour pere. Diodore de Sicile à la vérité distingue bien ces deux Princes, mais il n'a pas sçu distinguer de même ce qui appartenoit à chacun d'eux, puisqu'il fait du second le législateur de Crete & le juge des Enfers. Comme il n'a fait que compiler les anciens, souvent sans les examiner, ne se ressouvenant plus dans le cinquieme livre de ce qu'il avoit dit dans le quatrieme, il assure que Rhadamanthe & Sarpédon étoient freres de Minos II, quoiqu'il eût dit positivement qu'ils l'étoient du premier.

Mais, nous dira-t-on, citez-moi un Auteur qui ait dit positivement ce que vous avancez ici. Nous pourrions répondre d'abord que dans un point de critique, qui n'a pas été examiné à fond, il ne faut pas de témoignage formel des Anciens; la chose en ce cas-là seroit décidée, & il suffit de trouver une vraisemblance raisonnable,

pour fonder une opinion. Or, nous avons pour notre sentiment, plus que de la vraisemblance. Croira-t-on qu'un Prince qui dans sa jeunesse fit plusieurs conquêtes sur ses voisins, & se rendit maître de la mer, qui dans un âge plus avancé eut à venger par les armes la mort d'un fils, à punir l'infidélité d'une épouse, à châtier l'insolence d'un rival, à poursuivre un prisonnier fugitif & dont la mort fut prématurée, ait eu assez de tems & de tranquillité pour donner des Loix, & pour aller dans un antre pendant l'espace de 9 ans, ou de 9 ans en 9 ans, les méditer à loisir ? Il faut pour rédiger des Loix aussi salutaires que celles dont nous parlons, une longue paix, & on ne trouve que troubles & que chagrins domestiques dans la vie de Minos II. D'ailleurs, les Grecs auroient-ils regardé comme un sage Législateur, & mis à la tête des juges de l'Enfer, un Roi qu'ils tâchoient de noircir dans leurs satyres ? Leurs grands hommes auroient-ils voyagé dans l'isle de Crete, pour recueillir les loix d'un Prince qu'ils tournoient en ridicule sur leurs théâtres ? Auroient-ils associé à Eacus leur grand Héros en piété & en justice, un homme qu'ils regardoient comme un tyran & un persécuteur de leur nation. Mais, la chronique de Paros, qui distingue si nettement ces deux Princes, ouvrage fait par l'autorité publique, qui a été suivie par les Athéniens, sans parler des autres peuples qui en faisoient le même usage, ne vaut-elle pas au moins le témoignage formel d'un ou même de plusieurs Historiens, & n'est-elle pas même d'une plus grande antiquité que la plupart de ceux qu'on cite tous les jours pour des faits pareils ? C'est donc Minos, dont la sagesse & l'amour pour la justice ont été tant vantés, qui est le législataur & le juge de l'Enfer. Mais, un parallele exact de ces deux Princes, fondé sur les témoignages de l'antiquité les plus incontestables, va établir sans réplique leur distinction & leur caractere, de maniere à ne pouvoir plus s'y méprendre, ni dire que cette distinction n'est fondée que sur de simples conjectures.

Minos I étoit fils de Jupiter, ou plutôt d'Astérius & d'Europe, suivant les Auteurs que nous avons cités. Minos II étoit fils de Lycaste & d'Ida, fille de Corybas, comme Diodore de Sicile nous l'apprend. L'un avoit deux freres, Rhadamanthe & Sarpédon ; l'autre étoit fils unique. Le premier n'eut, selon Diodore de Sicile, que deux enfans, Lycaste & Acacallis ; le second, selon le même Auteur & Plutarque, en eut un plus grand nombre, Androgée, Glaucus, Deucalion, Molus, Phedre & Ariadne. La femme du premier s'appelloit Itone ; celle du second, Pasiphaé ; tout le monde en convient. L'un fut un Prince pacifique, aimant la justice & la retraite ;

l'autre aima la guerre, fit beaucoup de conquêtes, & ses malheurs domestiques ne lui laisserent pas un moment de repos; nous avons pour cet article une foule de témoins. Le premier, suivant l'époque onzieme des Marbres, vivoit du tems de Pandion I, roi d'Athenes; l'autre, suivant l'époque vingtieme, du tems d'Égée. L'un mourut & fut enterré dans l'isle de Crete; l'autre finit ses jours dans celle de Sicile. L'un vivoit 120 ou 130 ans avant la guerre de Troie; l'autre seulement 35, ou 40 ans. Peut-on souhaiter plus de marques de distinction, & des caracteres plus différens? Pour le premier, la voie des générations est la seule qui nous reste. Il y en a quatre depuis Minos I, Lycaste, Minos II, Deucalion & Idoménée, & deux seulement depuis Minos II, jusqu'à ce siege, auquel son petit-fils assista. Qu'on ne dise point que souvent les généalogies anciennes sont tronquées, parce qu'il seroit aisé de répondre, 1°. que nous n'avons d'autre regle pour fixer ces anciennes époques que celle des générations qui nous restent; 2°. que sur une simple possibilité on ne doit pas abandonner cette regle, & que par un *peut-être*, on renverseroit toute l'histoire de ces tems-là, comme de tous les autres; 3°. que la distance, que met entre ces deux Princes la chronique de Paros, convient parfaitement au nombre de ces trois générations.

MINOTAURE, *Minotaurus*, Μινώταυρος, (a) monstre célebre, digne fruit de l'union la plus bizarre & la plus honteuse dont il soit parlé dans la fable & dans l'histoire; car, s'il en faut croire les Poëtes & les Mythologues, Minos II, roi de Crete, avoit dans ses troupeaux un taureau d'une beauté extraordinaire, & qu'il aimoit fort. Selon la coutume du païs, il devoit le consacrer à Neptune, & ensuite le lui immoler; mais, à cette victime que demandoit le Dieu des mers, il en substitua une autre. Le Dieu, pour se venger de cette impiété, inspira à Pasiphaé, femme de Minos, un amour encore plus insensé pour ce même taureau. Dédale, confident de la Reine, voulut servir sa passion; il imagina de faire une vache d'airain, & la fit si ressemblante à une véritable, que Pasiphaé sçut en profiter; de-là ce monstre moitié taureau & moitié homme, qui eut le labyrinthe pour repaire, & qui dévoroit tous les ans ces malheureuses victimes que les Athéniens envoyoient à Minos, en satisfaction de la mort de son

(a) Diod. Sicul. pag. 183, 193. Pauf. p. 42, 51, 196. Plut. T. I. p. 6. *& seq.* Virg. Æneid. L. VI. v. 24. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 268. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 75. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 272. T. III. p. 48. T. IX. p. 182. *& suiv.*

fils Androgée. Minos sentit un opprobre qui rejaillissoit sur lui, & résolut d'en punir l'auteur; il renferma Dédale dans une étroite prison, où il ne lui laissa d'autre espérance que celle de finir bientôt sa vie par le dernier supplice. Icare son fils, compagnon de son infortune, l'augmentoit encore; ce fut alors, dit-on, que l'ingénieux Dédale, mettant en usage toute son industrie, trouva le moyen de se faire des aîles, de se les attacher avec de la cire, & d'en attacher de semblables à son fils; après quoi, la terre & la mer étant fermées pour eux, en dépit de la nature, ils tenterent de se faire un chemin dans les airs. Enfin, le Minotaure fut vaincu par Théfée, qui dut sa victoire à Ariadne, fille de Minos. Telles sont les fictions imaginées par les Poëtes au sujet de ce monstre. Exposons maintenant les faits historiques.

Pasiphaé avoit pris de l'inclination pour Taurus; que quelques-uns font l'un des secrétaires de Minos, & d'autres l'un de ses Lieutenans-généraux. Dédale favorisa leurs amours; il leur procura la liberté de se voir; il leur prêta même sa maison. Pasiphaé, étant accouchée d'un fils que quelques Auteurs nomment Astérius ou Astérion, comme le pere en étoit incertain, & qu'on pouvoit le croire de Taurus aussi-bien que de Minos, on l'appella Minotaure. Dédale, complice des amours de la Reine, encourut l'indignation de Minos, qui le fit mettre en prison. Pasiphaé l'en tira, en lui faisant donner un vaisseau, où Dédale s'étant embarqué pour échapper à la colere du Roi & à la flotte qui le poursuivoit, s'avisa de mettre une voile & des vergues ou antennes au bout d'un mât; Icare, sur un autre bâtiment, ne sçut pas le gouverner; il fit naufrage; & les flots ayant porté son corps dans une isle près de Samos, Hercule qui s'y trouva par hazard, lui donna la sépulture. Voilà tout le fondement de la fable de Pasiphaé, qui s'enferme dans une vache d'airain, pour avoir commerce avec un taureau, de la naissance de ce monstre qui a fait tant de bruit sous le nom de Minotaure, & du prétendu secret que trouva Dédale de fendre l'air avec des aîles comme un oiseau. Cinq ou six siecles après l'aventure arrivée, il plut aux Grecs, de la travestir, en la peignant avec les couleurs les plus noires. La mémoire de Minos devoit être odieuse surtout aux Athéniens, à cause du tribut également cruel & humiliant qu'il leur avoit imposé. Ils s'en vengerent selon toute apparence, en inventant cette fable, ou en lui donnant cours. Les Poëtes ensuite ne manquerent pas de l'employer comme une matiere qui pouvoit leur fournir de belles peintures & même de grands sentimens, témoins ces vers de Virgile:

Hic crudelis amor tauri, suppostaque furto
Pasiphaë, mistumque genus, prolesque biformis
Minotaurus inest, veneris monimenta nefandæ.

Et ces autres où il parle d'Icare :

Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro,
Bis patriæ cecidere manus.

Nous supprimons à regret les ingénieuses descriptions d'Ovide; car, quoi qu'en disent quelques Modernes, la fable, la fiction & tout ce qui est du ressort de l'imagination, sera toujours l'ame de la Poësie. Le prétendu esprit Philosophique dont quelques-uns s'applaudissent tant aujourd'hui, a beau rejetter ces ornemens, ils seront toujours précieux aux grands Poëtes, & ceux qui veulent qu'en vers la raison parle à la raison, montrent par-là même qu'ils n'ont ni le goût ni le talent de la vraie Poësie. Les innocens mensonges dont Homere, Virgile, le Taste & l'Arioste ont rempli leurs poëmes, plaisent à tous ceux qui ont quelque beauté d'esprit, & ne trompent personne, parce qu'on doit les regarder comme autant d'allégories ou d'emblêmes qui cachent tantôt un fait historique, tantôt une véritable morale. Le plus spirituel & le plus aimable de tous nos Poëtes a dit :

Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.

MINOTAURE, *Minotaurus*, Μινώταυρος, (a) fut longtems un signe militaire des Romains.

MINOUS, *Minous*, (b) nom d'un des mois que Lucien attribue aux habitans des isles fortunées. Dans ce mois, il y avoit double moisson.

MINTHE, *Minthe*, Μίνθη, que d'autres appellent Menthe. *Voyez* Menthe.

MINTURNENSES. *Voyez* Minturnes.

MINTURNES, *Minturnæ*, Μιντοῦρναι, (c) ville d'Italie, dans le Latium, située sur le fleuve Liris, un peu au-dessus de son embouchure. L'itinéraire d'Antonin la met à dix milles de Formies; & Strabon qui la place à quatre-vingts stades de cette ville, & à autant de Sinuesse, dit qu'elle étoit bâtie des deux côtés du fleuve. Pline dit la même chose, & ajoute que c'étoit une colonie Romaine.

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 89.
(b) Lucian. T. I. p. 753.
(c) Strab. pag. 233. Plin. Tom. I. p. 153. Tit. Liv. L. VIII. c. 10, 11. L. IX. c. 25. L. X. c. 21. L. XXVII. c. 38. Tacit. Hist. L. III. c. 57. Vell. Paterc. L. I. c. 14. Plut. T. I. pag. 427, 428.

Cette ville fut livrée aux Romains par la trahison de quelques particuliers, l'an de Rome 440, & 312 avant Jesus-Christ. On y envoya une colonie que seize ans après ; & Tite-Live prétend que ce fut depuis cette époque qu'elle prit le nom de Minturnes.

Elle est connue dans l'histoire par l'emprisonnement de C. Marius. Un Gaulois, qu'on avoit envoyé pour lui couper la tête, n'osa attenter sur lui, parce qu'il fut intimidé par des éclairs qui brilloient dans les yeux de ce vénérable vieillard. Ce fut après le rapport de ce prodige qu'il avoit vu, que les habitans de Minturnes étonnés firent sauver C. Marius.

Minturnes a été épiscopale. Aujourd'hui cette ville n'est plus qu'un cahos de ruines, d'aquéducs & d'amphithéatres, qui marquent que Minturnes étoit autrefois considérable.

MINUCIA, *Minucia*, (*a*) vestale. L'an de Rome 418, & 334 avant Jesus-Christ, cette vestale déjà suspecte d'une maumaise conduite, à cause de sa parure beaucoup plus élégante & plus ajustée qu'il ne convenoit à sa profession, fut à la fin accusée de libertinage devant les Pontifes par un de ses esclaves. Ces prêtres rendirent aussitôt contre elle un décret qui lui défendoit de se mêler davantage du service des Dieux, & de donner la liberté à ses esclaves, ou d'en renvoyer aucun. Comme elle fut trouvée coupable d'inceste, on la condamna à être enterrée toute vive auprès de la porte Colline, sur la droite de la voie sallée, dans un champ à qui ce crime & ce supplice firent donner le nom de scélérat.

MINUCIA [la Voie], (*b*) *Minucia Via*, chemin d'Italie ; ainsi nommé de L. Minucius qui l'avoit fait paver.

MINUCIA [la Famille], (*c*) *Gens Minucia*, famille Romaine. C'étoit une famille Patricienne, qui a produit plusieurs grands hommes.

Plusieurs écrivent Minutius par un *t*, & les médailles toujours Minucius par un *c*.

MINUCIUS [M.], *M. Minucius*, (*d*) fut choisi par le peuple, du tems de P. Valérius Publicola, pour être trésorier des deniers publics avec P. Véturius.

MINUCIUS [C], *C. Minucius*. (*d*) Tarquin le superbe, ayant été chassé de Rome, envoya demander qu'on lui rendît son argent & son bien, avec celui de ses amis & de ses parens, afin qu'au moins ils eussent de quoi vivre dans leur fuite. La plupart des Sénateurs paroissoient disposés à se montrer favorables à sa demande ; mais, L. Tarquinius Collatinus n'eut pas plutôt opiné à la lui accor-

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 15.
(*b*) Horat. L. I. Epist. 18. v. 20.
(*c*) Cicer. in Verr. L. III. c. 80.
(*d*) Plut. T. I. p. 103.
(*e*) Plut. T. I. p. 98.

der, que L. Junius Brutus, qui étoit un homme inflexible & fort emporté, courut à la place, en criant que son Collegue étoit un traître, & qu'il vouloit donner de quoi entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'étoit un crime que d'accorder même de simples provisions pour se nourrir dans leur exil. Là-dessus le peuple s'assemble, & un simple particulier, C. Minucius, prenant le premier la parole, exhorta L. Junius Brutus & les Romains à prendre bien garde que ces richesses ne combattissent plutôt pour eux contre les tyrans, que pour les tyrans contre eux. Cependant, les Romains furent d'avis que, puisqu'ils jouissoient de la liberté, pour laquelle seule ils avoient pris les armes, on ne devoit pas rejetter la paix pour ces richesses, & qu'il falloit les renvoyer avec les tyrans.

MINUCIUS [M.], *M. Minucius*, (*a*) fut créé Consul l'an de Rome 257, & 495 avant Jesus-Christ, & on lui donna pour collegue A. Sempronius. Six ans après, ils gérerent de nouveau la même charge.

MINUCIUS [P.], *P. Minucius*, (*b*) parvint au Consulat avec T. Géganius, l'an de Rome 262, & 490 avant Jesus-Christ. La République n'avoit point alors de guerre au dehors, ni de sédition au dedans; mais, elle fut attaquée d'un mal encore plus violent & plus redoutable. La retraite du peuple avoit empêché que les terres ne fussent cultivées comme à l'ordinaire, ce qui fit monter le bled à un prix excessif; d'où il s'ensuivit une famine égale à celle qu'éprouvent les villes assiégées, quand elles ont consumé leurs provisions, & qu'il ne peut y en entrer de nouvelles. Il en auroit couté la vie à tous les esclaves & au menu peuple, si les Consuls n'avoient eu la précaution d'envoyer acheter des bleds, non seulement dans l'Étrurie le long des côtes qu'on trouvoit sur la droite d'Ostie, & sur la gauche, en traversant le païs des Volsques jusqu'à Cumes, mais dans la Sicile; tant il est vrai que la haine des nations voisines les mettoit dans la nécessité de passer la mer, & d'avoir recours aux peuples qui habitoient hors de l'Italie. On en trouva à Cumes; mais, lorsqu'on l'eut embarqué, le tyran Aristodeme fit saisir les vaisseaux qui devoient le transporter à Rome, en représailles des biens des Tarquins, dont il se disoit héritier. A l'égard du païs des Volsques & du territoire de Pomptine, on eut si peu la liberté d'y en acheter, que peu s'en fallut que les peuples de ces cantons ne maltraitassent les pourvoyeurs de la République. Mais, celui que l'on acheta chez les Toscans, & qu'on fit venir sur le Tibre, arriva fort à propos, pour dé-

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 21, 34.

(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 34.

livrer le peuple de la faim qui le pressoit.

MINUCIUS [L.], *L. Minutius*, (*a*) fut créé Consul avec C. Nautius, l'an de Rome 296, & 456 avant J. C.

Cette année, une grande multitude de Sabins vint jusqu'aux murailles de Rome, & après avoir ravagé toutes les campagnes d'alentour, porta la terreur jusques dans le cœur de la ville. Alors, le peuple prit les armes avec tout le zele & l'empressement qu'on pouvoit désirer. C. Nautius marcha contre les Sabins, qu'il eut bientôt mis en fuite. Mais, L. Minucius n'eut ni autant de courage, ni autant de bonheur que son Collegue. Car, s'étant campé assez près des Eques, avant que d'avoir reçu aucun échec considérable, il prit le parti lâche & timide de se tenir renfermé dans ses lignes. Ce défaut de courage augmenta le courage des ennemis, comme il arrive ordinairement; de façon que la nuit suivante, ils se présenterent devant ses retranchemens, dans le dessein de l'y forcer; mais, n'ayant pu les prendre d'assaut, ils les assiégerent dans les formes. L. Minucius, avant que les issues en fussent exactement fermées de tous côtés, fit sortir cinq cavaliers par les intervalles qui restoient encore entre les postes des ennemis, & leur ordonna d'aller annoncer à Rome que le Consul étoit investi dans son camp avec toute son armée. Cette nouvelle, à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre, ne causa pas moins d'alarmes aux citoyens, que si la ville elle-même eût été assiégée. Ils firent revenir le consul C. Nautius. Mais, sa présence n'ayant pas été capable de les rassurer, on se détermina à créer un Dictateur, dont le courage & l'autorité pussent délivrer la République du péril qui la menaçoit. D'un consentement unanime, on jetta les yeux sur L. Quintius Cincinnatus, qui étoit actuellement occupé au-delà du Tibre à cultiver de ses mains un champ de quatre arpens, qui faisoit la plus grande partie de son bien.

Ce nouveau Général, ayant assemblé en peu de tems une armée, marcha en diligence au secours de L. Minucius. Les cris des Romains percerent du camp des Eques dans celui du Consul, & causerent autant d'effroi dans l'un que de joie dans l'autre. Car, les soldats du Consul ne doutant point qu'il ne leur fût venu du secours, sortirent en foule de leurs postes, & commencerent à menacer cet ennemi qu'ils craignoient si fort un moment auparavant. L. Minucius, secondant leur ardeur, leur dit qu'il étoit tems d'agir, & que ces cris annonçoient non-seulement que les leurs étoient arrivés, mais qu'ils en étoient déjà aux mains avce les Eques; & qu'il étoit persuadé que leur camp

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 25. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. 1. p. 378. *& suiv.*

étoit déjà attaqué par dehors. Ainsi, il leur ordonna de prendre sur le champ leurs armes & de le suivre. Ils commencerent le combat de nuit, & par des cris, tels qu'on en jette dans l'action, firent connoître aux légions du Dictateur qu'ils étoient aux prises. Déjà les Eques s'étoient mis en devoir d'empêcher les ouvrages que le Dictateur faisoit faire pour les enfermer, lorsque l'attaque des ennemis intérieurs les força d'abandonner les travailleurs, pour se tourner du côté du Consul, & empêcher qu'il ne s'ouvrît un passage à travers leur camp; & par ce moyen les assiégeans eurent la liberté, pendant le reste de la nuit, d'achever leurs travaux; Car, l'ennemi fut occupé jusques au jour avec les troupes du Consul. Dès que la lumiere parut, les Eques reconnurent qu'ils étoient investis par le Dictateur. Le Consul, avec ses seules troupes, étoit suffisant pour les accabler, lorsque celles de L. Quintius Cincinnatus, ayant achevé leurs ouvrages, commencerent à leur tomber encore sur les bras, & à attaquer leurs lignes. Alors, incapables de résister à deux ennemis en même tems, & espérant trouver dans les prieres un secours que leurs courages ne pouvoient plus leur procurer, ils supplioient tantôt le Dictateur, tantôt le Consul de ne pas pousser leur victoire jusqu'à l'extinction entiere de leur nation, & de leur permettre de se retirer sans armes dans leurs maisons. L. Minucius les renvoya au Dictateur, qui, dans sa juste indignation, les condamna à racheter leur vie par la perte de leur honneur.

Les Eques ayant été renvoyés presque nus, le Dictateur trouva leur camp rempli d'un riche butin, qu'il abandonna tout entier aux soldats qu'il avoit amenés avec lui; & prenant delà occasion de reprocher à ceux du Consul & au Consul lui-même, leur lâcheté & leur peu de résolution: » Soldats, dit-» il, vous qui sans nous deve-» niez la proie des Eques, vous » n'aurez point de part au bu-» tin qu'on a fait sur eux; & » vous, L. Minucius, en atten-» dant que vous ayiez pris les » sentimens qui conviennent à » un Consul, vous servirez dans » ces troupes en qualité de » lieutenant. » L. Minucius, sans répliquer, abdiqua le Consulat, & demeura dans l'armée officier subalterne. Lui & ses soldats se soumirent avec tant de douceur à un mérite dont ils reconnoissoient de bonne foi la supériorité, que plus sensibles au service qu'il leur avoit rendu qu'à la mortification qu'ils en avoient reçue, ils lui décernerent une couronne d'or du poids d'une livre, & lui donnerent les noms honorables de Patron & de Sauveur. Telles étoient les mœurs de ce tems-là.

MINUCIUS [Q.], (a) Q.

(a) Tit. Liv. L. III. c. 30.

Minucius, fut élevé au Consulat avec C. Horatius Pulvillus, l'an de Rome 297, & 455 avant J. C.

MINUCIUS [L.], *L. Minucius*, (*a*) l'un des Décemvirs, qui furent créés l'an de Rome 304, & 448 avant J. C.

MINUCIUS [L.], *L. Minucius*, (*b*) fut créé intendant des vivres l'an de Rome 315, & 437 avant Jesus-Christ. Un cruel ennemi qui attaqua Rome cette année, ce fut la famine; soit qu'elle fût un effet de l'intempérie des saisons, ou de la négligence des laboureurs, qui au lieu de cultiver leurs terres s'amusoient à écouter dans la place publique les harangues séditieuses des Tribuns; car, voilà les deux causes auxquelles on l'attribuoit. Mais, personne ne vouloit avoir tort. Les Sénateurs s'en prenoient à l'indolence du petit peuple; & les Tribuns, à la fraude & à la négligence des Consuls. A la fin, le peuple obtint, du consentement du Sénat, qu'on créât intendant des vivres L. Minucius, qui, à la vérité, mérita à la fin l'estime & la reconnoissance de ses citoyens, pour les avoir soulagés dans leur misere, mais rendit sa magistrature plus célebre, par l'occasion qu'elle lui fournit de conserver la liberté à ses citoyens, que par le soulagement qu'il apporta à leur misere. Au commencement, quoiqu'il eût envoyé divers députés chez les peuples voisins, pour faire venir des bleds à Rome, ou par mer, ou par terre, il ne réussit pas beaucoup, si ce n'est qu'il tira quelques provisions de la Toscane. Étant donc réduit à partager le mal entre les citoyens, il obligea ceux qui avoient des grains, d'exposer en vente ce qui excédoit leur fourniture pour un mois; & comme en retranchant aux esclaves une partie de ce qu'on leur donnoit pour leur subsistance, en accusant les marchands, & en les exposant à la colere du peuple, par des recherches si rigoureuses, il découvroit la misere plutôt qu'il ne la soulageoit; plusieurs particuliers, perdant l'espérance de conserver leur vie, plutôt que d'être plus longtems tourmentés par la famine, se couvrirent le visage, & se jetterent dans le Tibre la tête la premiere.

Ce fut en cette extrêmité que Sp. Mélius, Chevalier Romain, riche autant qu'on pouvoit l'être alors, forma un projet utile à la vérité, mais dont le motif étoit criminel, & les conséquences encore plus dangereuses. Par le moyen de ses hôtes & de ses cliens, il fit acheter de ses deniers la plus grande quantité de bled qu'il put dans la Toscane, ce qui fut sans doute un obstacle aux soins

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 35.

(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 12. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 485. *& suiv.*

que L. Minucius prenoit d'en amasser en qualité d'officier de la République, & commença à le faire distribuer à ceux qui en avoient besoin. Ayant charmé le peuple par cette libéralité particuliere, il marchoit la tête levée dans Rome, en se faisant remarquer, & traînant par tout à sa suite une populace reconnoissante, qui ne lui promettoit pas moins que le Consulat, pour prix de sa générosité. Mais, comme le cœur humain est insatiable, peu content de ce que la fortune lui offroit, & persuadé d'ailleurs qu'il lui faudroit arracher le Consulat aux Sénateurs malgré eux, il crut qu'il ne falloit pas s'en tenir là, & porta tout d'un coup ses espérances jusqu'au trône.

On étoit à la veille de tenir les assemblées pour la nomination des Consuls. Ce contretems le fit échouer; car, il n'avoit pas encore pris toutes les mesures nécessaires pour faire réussir un dessein de cette importance. Ceux qu'on choisit pour Consuls, furent T. Quintius Capitolinus pour la sixieme fois, l'homme du monde le moins commode pour les novateurs, & Agrippa Ménénius surnommé Lanatus. On leur associa L. Minucius, intendant des vivres, soit qu'il fût encore dans cette charge, ou qu'on l'y eût élevé pour la seconde fois; car, il n'y a rien de certain là-dessus, si ce n'est que dans les livres de toile de lin, L. Minucius étoit qualifié Intendant des vivres pendant ces deux années. Comme cet officier faisoit par ordre de la République ce que Sp. Mélius faisoit de son mouvement particulier, il lui fut aisé de découvrir ses menées, par le moyen des gens de même négoce & de même métier que l'un & l'autre employoit, & qui alloient dans les deux maisons. Quand il fut instruit à fond de ce qu'il vouloit sçavoir, il dénonça Sp. Mélius au Sénat, assurant qu'il faisoit un amas d'armes dans sa maison; qu'il y tenoit des assemblées secretes; & qu'il songeoit certainement à se faire Roi.

Dès qu'il eut cessé de parler, les plus considérables du Sénat, à l'envi les uns des autres, commencerent à blâmer les Consuls de l'année précédente, de ce qu'ils avoient souffert qu'un particulier fît des largesses au peuple, & tînt des assemblées dans sa maison; & ceux de l'année courante, de ce qu'ils avoient attendu qu'un intendant des vivres découvrît un complot, qui méritoit bien d'avoir un Consul pour dénonciateur, & même pour vengeur. Mais, T. Quintius Capitolinus répondit qu'on avoit tort d'accuser les Consuls, qui, ayant les bras liés par les loix de l'appel, n'avoient pas autant de forces que de courage, pour punir un crime si atroce comme il méritoit de l'être; que la République avoit besoin pour l'exécution, d'un homme dont la valeur fût éprouvée, & l'autorité sans

bornes; qu'ainsi il étoit d'avis qu'on créât L. Quintius Dictateur. Tout le monde fut de son avis. Ce souverain Magistrat ne tarda pas à faire porter à Sp. Mélius la peine qu'il avoit méritée.

Pour récompenser L. Minucius, on lui donna un bœuf aux cornes dorées, & on lui érigea une statue hors de la porte aux trois jumeaux. Le peuple, à qui il avoit fait distribuer les bleds de Sp. Mélius à très-vil prix, souffrit patiemment qu'on lui accordât ces honneurs.

Nous trouvons, dans quelques Auteurs, que ce L. Minucius passa de l'ordre des Patriciens dans celui du peuple; & qu'ayant été créé Tribun avec les dix qui étoient déjà en charge, il appaisa la sédition que le meurtre de Sp. Mélius avoit excitée. Pour nous, il ne nous semble pas vraisemblable que les Sénateurs aient souffert qu'on augmentât le nombre des Tribuns, encore moins que cette nouveauté ait été introduite par un Patricien; ni enfin que le peuple ait négligé depuis un droit dont il avoit une fois joui. Mais, ce qui réfute pleinement cette opinion, c'est la loi qu'on avoit portée peu d'années auparavant qui défendoit aux Tribuns de se choisir un Collegue.

MINUCIUS [M.], (a) *M. Minucius*, étoit Tribun du peuple l'an de Rome 354, & 398 avant Jesus-Christ. Quelques brouilleries l'avoient rendu lui & ses Collegues odieux au public; & comme ils craignoient pour leur fortune, ils détournerent l'orage qui les menaçoit sur M. Sergius & L. Virginius, Tribuns militaires de l'année précédente, en les appellant en jugement devant le Tribunal du peuple.

MINUCIUS [T.], *T. Minucius*, (b) fut créé Consul l'an de Rome 448, & 304 avant Jesus-Christ, & il eut pour collegue L. Postumius Mégellus. Ces deux Généraux furent envoyés tous deux contre les Samnites. Tantôt réunis ensemble, tantôt séparés, ils agirent toujours de concert, battirent en plusieurs rencontres les Samnites, & prirent sur eux plusieurs villes. *Voyez* Postumius [L.] Mégellus.

MINUCIUS [M.] FESSUS, *M. Minucius Fessus*, (c) l'un des cinq augures que l'on tira du corps du peuple, l'an de Rome 452, & 300 avant J. C.

MINUCIUS [M.] RUFUS, *M. Minucius Rufus*, (d) fut élevé au Consulat avec P. Cornélius l'an de Rome 531, & 221 avant Jesus-Christ. Ces deux Magistrats furent envoyés contre les peuples de l'Istrie, pirates de profession, qui avoient pris ou pillé quelques vaisseaux marchands

(a) Tit. Liv. L. V. c. 11.
(b) Tit. Liv. L. IX. c. 44. Roll. Hist. Rom. Tom. II. p. 303.
(c) Tit. Liv. L. X. c. 9.
(d) Tit. Liv. L. XXII. c. 8. *& seq.* Corn. Nep. in Annib. c. 5. Roll. Hist. Rom. T. III, pag. 51, 180. *& suiv.*

chands Romains. Ces foibles adversaires furent bientôt obligés de se soumettre.

L'an de Rome 535, & 217. avant Jesus-Christ, Q. Fabius Maximus ayant été nommé Dictateur, prit pour son maître de la cavalerie M. Minucius Rufus. Q. Fabius Maximus étoit un homme fort prudent. Il forma la résolution de ne point hazarder de combat, & il suivit constamment ce parti, malgré les efforts d'Annibal & les railleries des siens. Il trouva sur tout des obstacles à ses desseins en M. Minucius Rufus. C'étoit un homme que rien n'empêchoit de perdre la République, que l'état de subordination & de dépendance où il se trouvoit; un caractere bouillant & impétueux dans les conseils, arrogant & présomptueux dans ses discours. Il attaquoit Q. Fabius Maximus sans aucun ménagement, d'abord devant un petit nombre de personnes, bientôt tout publiquement. Il le traitoit de lâche & de timide, au lieu de prudent & de circonspect qu'il étoit, donnant à ses vertus le nom des vices qui en approchoient le plus. Ainsi, par un bas & noir artifice, qui ne réussit que trop souvent, & qui consiste à rabaisser ceux qui sont au-dessus de nous par leur place & par leur mérite, il établissoit sa réputation sur la ruine de celle de son Général.

Ses murmures & ses discours séditieux cesserent pendant quelques jours, parce que Q. Fabius Maximus qui suivoit Annibal, ayant fait marcher son armée plus vîte que de coutume, M. Minucius Rufus & ses partisans crurent qu'il se hâtoit d'aller au secours de la Campanie. Mais lorsqu'ils furent campés auprès du Vulturne, & que delà ils virent le plus beau païs de l'Italie en proie à l'ennemi, sur tout lorsqu'ils apperçurent de dessus le sommet du mont Massique tout le canton de Falerne & de Sinuesse ravagé, & toutes les maisons de campagne brûlées par les Carthaginois, sans que Q. Fabius Maximus, obstiné à garder les hauteurs, parlât en aucune façon de combattre; alors la sédition recommença plus fort que jamais. « Sommes-nous donc venus, » disoit M. Minucius Rufus » encore plus furieux qu'auparavant, chercher comme un » agréable spectacle la vue des » ravages affreux que souffrent » nos alliés? Si le motif de la » gloire & de l'intérêt ne peut » exciter notre courage, n'aurons-nous pas du moins compassion de nos concitoyens, » envoyés autrefois en colonie » à Sinuesse? Quoi! nous demeurons insensibles en voyant » au pouvoir des Numides & » des Maures ces mêmes côtes, » le long desquelles nos peres » auroient regardé comme un » déshonneur pour eux que les » flottes Carthaginoises navigeassent impunément? Il n'y » a que quelques mois qu'apprenant le siege & le danger

» de Sagonte, nous étions transportés d'indignation ; & nous voyons aujourd'hui tranquillement Annibal près d'escalader les murs d'une colonie Romaine ? Si du tems de nos ancêtres ce grand Général qui a mérité d'être appellé le second fondateur de Rome, s'étoit conduit comme fait maintenant ce nouveau Camille, qu'on a jugé seul digne de la dictature dans des conjonctures si fâcheuses, Rome seroit encore au pouvoir des Gaulois. Ne nous y trompons point. C'est folie de croire remporter la victoire en se tenant les bras croisés, ou par des vœux adressés au Ciel. Il faut faire prendre les armes aux troupes, les mener dans la plaine, & se mesurer avec l'ennemi. C'est en agissant, en cherchant le péril, que l'Empire Romain s'est accru, & non par cette conduite timide, à laquelle les lâches donnent le nom de prudence & de circonspection. »

Ces discours se répandoient dans l'armée, & il n'y avoit personne qui ne préférât de beaucoup M. Minucius Rufus au Dictateur. Les amis même de Q. Fabius Maximus, & ceux qui paroissoient le plus attachés à ses intérêts, lui conseilloient de mettre fin à ces bruits qui faisoient tort à sa réputation, en marquant quelque condescendance pour les officiers & les soldats, qui tous généralement demandoient avec ardeur qu'on les menât à l'ennemi. Mais, Q. Fabius Maximus, encore plus en garde contre les Romains que contre les ennemis, & regardant même les Romains comme les premiers adversaires par rapport auxquels il devoit se montrer invincibles, tint constamment la même conduite, pendant tout le reste de la campagne, malgré les bruits injurieux qu'il sçavoit qu'on avoit fait passer du camp jusques dans la ville, contre sa timidité & sa nonchalance prétendues.

Obligé quelque tems après de partir pour Rome, où les affaires de la religion le rappelloient, il employa non-seulement l'autorité, mais encore les conseils & presque les prieres, pour obtenir du Général de la cavalerie, que pendant son absence il ne tentât point la fortune ; « qu'il comptât plus sur la prudence, que sur le hazard, & qu'il imitât sa conduite, plutôt que celle de Sempronius & de Flaminius ; qu'il ne s'imaginât pas que ce fût un médiocre avantage, que d'avoir arrêté les progrès d'Annibal, & éludé ses artifices pendant toute la campagne ; que suivant la maxime des plus habiles & des plus sages Médecins, le repos faisoit souvent plus de bien aux malades, que les remedes violens ; que c'étoit avoir beaucoup gagné que d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi toujours victorieux

» jusques-là, & d'avoir enfin » repris haleine après tant de » défaites consécutives. » Après avoir donné inutilement ces avis à M. Minucius Rufus, il partit pour Rome.

Mais, M. Minucius Rufus ne se vit pas plutôt en liberté par l'absence de son Supérieur, qu'il fit descendre dans la plaine les troupes accoutumées à camper en sûreté sur les hauteurs; & il méditoit des projets conformes à son génie, tantôt de fondre sur les fourrageurs d'Annibal, répandus çà & là dans la campagne; tantôt d'attaquer son camp, dont il avoit tiré plus de la moitié de l'armée. Annibal s'apperçut bientôt que la méthode de faire la guerre avoit changé avec le Général dans le camp des ennemis. Et il jugea que desormais la témérité & l'emportement auroient plus de part que la prudence dans tous leurs mouvemens. Pour lui, voyant que les ennemis s'étoient approchés, il se contenta d'envoyer le tiers de ses soldats au fourrage, & retint le reste dans son camp. Ensuite, pour s'approcher lui-même des Romains, il alla se poster à deux milles de Géraunium, sur une éminence, d'où il leur faisoit connoître, étant exposé à leur vue, qu'il étoit prêt à défendre ses fourrageurs, si on les attaquoit. Peu de tems après, il apperçut une autre colline plus voisine des Romains, & qui commandoit leur camp. Il jugea bien que s'il se mettoit en devoir de s'en saisir pendant le jour, il seroit prévenu par les Romains, qui avoient moins de chemin à faire que lui. Ainsi, il envoya pendant la nuit quelques Numides, qui s'en emparerent. Mais, les Romains méprisant leur petit nombre, les en délogerent dès le lendemain, & s'y camperent eux-mêmes. Par ce moyen, il ne restoit plus entre les deux camps, qu'un espace fort médiocre. M. Minucius Rufus le remplit entiérement de ses troupes. En même-tems sa cavalerie, avec les soldats armés à la légere, étant sortie par le côté de son camp qui étoit le plus éloigné des ennemis, alla fondre sur leurs fourrageurs, dont elle fit un grand carnage, & mit le reste en fuite. Annibal n'osa pas tenter le combat, parce qu'avec le peu de troupes qui lui restoit, c'étoit beaucoup qu'il pût défendre son camp, s'y on entreprenoit de l'y forcer. Ainsi, pendant qu'une partie de son armée étoit absente, il prit le parti, en imitant la méthode de Q. Fabius Maximus, de se tenir sur la défensive & de temporiser. Il retira même ses troupes dans le camp qu'il avoit occupé auparavant auprès de Géraunium. Quelques Auteurs assurent qu'il se donna une bataille dans les formes; que du premier choc, les Carthaginois furent repoussés jusques dans leur camp; qu'en étant ensuite sortis avec beaucoup de vigueur, ils mi-

rent les Romains en déroute à leur tour; mais que ces derniers, secondés par Numérius Décimus, Samnite, qui vint à leur secours, retournerent aussitôt au combat; qu'Annibal, craignant des embûches, donna aux siens le signal de la retraite; que les Romains le poursuivirent; & qu'aidés des Samnites, ils prirent ce jour-là même deux forts sur les Carthaginois; qu'il y eut six mille hommes de tués du côté d'Annibal, & cinq mille de celui de M. Minucius Rufus; qu'enfin ce Général, après un avantage si médiocre, ne laissa pas d'écrire à Rome des lettres pleines de vanité, & d'y faire publier par ses partisans, qu'il avoit remporté une victoire complete.

Pendant plusieurs jours, on ne parla que de cette affaire dans les assemblées du Sénat & du peuple. Tout le monde s'applaudissoit de ce prétendu succès. Le Dictateur seul, au milieu de la joie universelle du peuple, n'ajoutoit foi ni à la renommée, ni aux lettres de M. Minucius Rufus. Il prétendoit que quand même tout ce qu'on publioit seroit véritable, il n'y avoit pas tant de sujet de se réjouir; qu'il craignoit beaucoup plus la prospérité du Maître de la cavalerie, que sa mauvaise fortune. Il ajouta même que s'il demeuroit Maître du commandement, il puniroit M. Minucius Rufus, pour avoir combattu contre sa défense.

Cependant, on proposa une nouvelle loi, en vertu de laquelle l'autorité du commandement seroit partagée également entre le Dictateur & le Maître de la cavalerie; & cette Loi passa. Q. Fabius Maximus étoit en chemin pour retourner à l'armée, lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenoient l'égalité, qu'on avoit mise entre lui & le Maître de la cavalerie; il continua sa route, bien persuadé qu'en partageant le commandement, on n'avoit pas partagé de même l'art de commander. Et il demeura toujours invincible aux attaques de ses ennemis, & à celles de ses citoyens.

La faveur du peuple avoit déjà rendu M. Minucius Rufus assez arrogant & assez insupportable même, avant qu'on lui accordât une si grande distinction. Mais, depuis qu'il l'eut reçue, il garda encore moins de mesures qu'auparavant. Il se vantoit, avec une hauteur & une arrogance extraordinaires, qu'il avoit vaincu non-seulement Annibal, mais encore Q. Fabius Maximus; que ce fameux Général, ce Dictateur célebre, seul jugé capable de rétablir les affaires ruinées de la République, avoit cependant été, par l'ordre du peuple Romain même, égalé à son inférieur, à celui qui lui devoit une parfaite obéissance; & cela, dans une République, où les Maîtres de la cavalerie avoient coutume de trembler à la vue des haches & des faisceaux du Dictateur. Que c'é-

toit un effet de son courage & de son habileté, autant que de son bonheur ; qu'il suivroit donc son penchant, aussi-bien que sa fortune, quand même le Dictateur voudroit persévérer dans une inaction & une lenteur, qui avoient été si évidemment condamnées par le jugement des hommes & des Dieux. Ainsi, dès le premier jour qu'il se rencontra avec Q. Fabius Maximus, il lui déclara qu'il falloit avant toutes choses, qu'ils convinssent de la maniere dont ils useroient de l'autorité qu'on venoit d'égaler entr'eux ; que pour lui il croyoit que le meilleur étoit qu'ils eussent tour à tour le commandement absolu sur les troupes pendant un jour, ou un plus long espace de tems si on vouloit ; afin que chacun d'eux pût opposer à l'ennemi, non-seulement sa tête & sa prudence, mais encore ses forces & ses bras, lorsqu'il se présenteroit quelque occasion de le combattre. Q. Fabius Maximus ne goûta point cet expédient. Il étoit convaincu que la partie de la République qui seroit confiée à M. Minucius Rufus deviendroit le jouet de sa témérité. Il avoua qu'il étoit dans l'obligation de lui faire part du commandement, mais non pas de le lui céder tout entier ; que tant qu'il en auroit la liberté, il gouverneroit, avec sa prudence ordinaire, la partie de l'armée qui lui seroit échue ; qu'ainsi il partageroit les troupes avec M. Minucius Rufus, & non pas les jours du commandement ; & que s'il ne pouvoit pas sauver l'armée entiere, il en sauveroit au moins une partie. Il demeura ferme dans cette résolution ; & lorsqu'il eut fait consentir M. Minucius Rufus à ce que, suivant la coutume qui se pratiquoit entre les Consuls, ils partageassent également les légions, ils tirerent au sort ; & la premiere avec la neuvieme échut à M. Minucius Rufus ; la seconde & la troisieme, à Q. Fabius Maximus. La cavalerie & les troupes Auxiliaires des alliés & du nom Latin, furent partagées de même. M. Minucius Rufus voulut aussi avoir son camp séparé d'avec celui de Q. Fabius Maximus.

Annibal, qui sçavoit tout ce qui se passoit chez les ennemis, par le moyen des déserteurs & de ses espions, ressentit une double joie, après qu'il eut appris cette égalité de puissance. Car, la témérité de M. Minucius Rufus, devenue libre, étoit une proie assurée pour lui ; & la prudence de Q. Fabius Maximus avoit perdu la moitié de ses forces. Il y avoit entre le camp de M. Minucius Rufus & celui d'Annibal une éminence dont la situation étoit telle, que celui qui s'en empareroit le premier, devoit avoir un grand avantage sur son ennemi. Annibal pouvoit, sans coup férir, prendre ce poste dont il connoissoit l'importance. Mais, il ne se hâta pas, aimant mieux qu'il lui fournît une occasion

de combattre M. Minucius Rufus, persuadé que ce Général ne manqueroit pas d'accourir pour l'empêcher de s'en saisir le premier. Il n'y avoit pas un seul buisson dans tout le terrein qui étoit au milieu d'eux. C'est pourquoi, au premier coup d'œil, on le jugeoit inutile pour des embûches. Mais, au fond, il étoit d'autant plus propre à ce dessein, que dans une vallée si nue on ne croyoit pas qu'il y eût rien à appréhender; car, il y avoit par intervalles des enfoncemens imperceptibles de loin, dont quelques-uns pouvoient contenir & cacher jusqu'à deux cens hommes. Annibal plaça dans ces cavités cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie, avec défense de se montrer. Mais, de peur que le mouvement indiscret de quelqu'un d'entr'eux, ou l'éclat de leurs armes, ne découvrissent la fraude dans une plaine si raze, il attira les yeux & l'attention de l'ennemi sur un petit nombre de ses gens, qu'il envoya dès le matin pour occuper l'éminence dont nous avons parlé. Les Romains mépriserent cette poignée d'ennemis. Il n'y eut point d'Officier dans l'armée de M. Minucius Rufus qui ne s'offrît pour les aller chasser de ce poste. M. Minucius Rufus lui-même crie aux armes; & à la tête des plus téméraires & des plus étourdis, il court du côté de cette colline, avec une fierté aussi ridicule, que les menaces qu'il fait de loin aux Carthaginois. Il lâche d'abord contre eux les soldats légérement armés, qu'il fait suivre un moment après de toute sa cavalerie; & voyant que les Carthaginois recevoient aussi du renfort, il s'avance lui-même avec toutes ses légions. Annibal, de son côté, à mesure qu'il voyoit les siens plier, leur envoyoit des secours d'infanterie & de cavalerie; ce qui fit qu'insensiblement ils en vinrent à une bataille dans les formes, où ils combattirent de toutes leurs forces. Les soldats armés à la légere des Romains, qui s'avançoient de bas en haut, furent renversés les premiers sur la cavalerie qui les suivoit; & après lui avoir communiqué la terreur qui les emportoit, ils se réfugierent vers les étendards des légions. L'infanterie, quoiqu'entourée de gens effrayés, restoit seule intrépide; & si elle avoit combattu dans un poste moins désavantageux, & qu'il n'y eût point eu de supercherie, le succès des jours précédens lui avoit tellement enflé le courage, qu'elle étoit en état de bien disputer la victoire. Mais, les troupes qu'Annibal avoit mises en embuscade, étant venues tout d'un coup l'attaquer par derriere & par les flancs, y causerent tant de désordre & d'effroi, qu'il ne resta à personne, ni assez de courage pour combattre, ni aucune espérance de se sauver par la fuite.

Q. Fabius Maximus jugea d'abord de la frayeur des soldats par les cris qu'il entendit ; & un moment après, voyant de loin toute l'armée en déroute : » Ah ! S'écria-t-il, j'avois bien prévu que la témérité deviendroit bientôt la victime de la prudence & de la ruse. Celui, qu'on a égalé à Q. Fabius Maximus, voit maintenant Annibal au dessus de lui par son bonheur & par son courage. Mais, remettons les reproches à un autre tems. Maintenant, prenez les armes, soldats. Sortons au plutôt de nos retranchemens. Allons arracher des mains de nos ennemis la victoire, & de la bouche de nos concitoyens, l'aveu de leur faute. » Une partie des soldats de M. Minucius Rufus avoit été tuée, & le reste ne songeoit qu'à fuir, lorsque l'armée de Q. Fabius Maximus leur porta & leur fit voir un secours, qu'ils reçurent comme s'il leur fût venu du Ciel. C'est pourquoi, avant même que le Dictateur fût à la portée du trait & en état d'attaquer, sa vue seule arrêta, & la fuite précipitée des Romains, & la trop grande furie des Carthaginois. Ceux, qui s'étoient dispersés de différens côtés, après avoir rompu leurs rangs, revinrent se joindre aux troupes de Q. Fabius Maximus, qui s'avançoient en bon ordre. Ceux, qui fuyoient en corps, après avoir ouvertement tourné le dos, firent volte face ; & tantôt lâchant pied à dessein, pour mieux se rétablir, tantôt faisant tête à l'ennemi, ils arriverent jusqu'à l'armée du Dictateur ; en sorte que les troupes vaincues, & celles qui étoient encore toutes fraîches, ne faisant plus qu'un corps, alloient ensemble fondre sur les Carthaginois, lorsqu'Annibal fit sonner la retraite, ne dissimulant pas que s'il avoit vaincu M. Minucius Rufus, Q. Fabius Maximus, à son tour, l'avoit vaincu lui-même.

M. Minucius Rufus, ayant ainsi passé la journée, entre la bonne & la mauvaise fortune, ne fut pas sitôt rentré dans son camp, qu'il assembla ses soldats, & leur parla en ces termes ; » J'ai souvent ouï dire, mes amis, que parmi les hommes qui sont au dessus du commun, on doit donner le premier rang à celui dont la prudence sçait mettre en mouvement les ressorts qui font réussir les grandes entreprises. Que le second appartient à celui qui est capable de bien exécuter les ordres qu'on lui donne ; mais que celui, qui n'a ni assez de capacité pour commander, ni assez de docilité pour obéir, doit être regardé comme un homme absolument inutile à la société. Pour nous, puisque la nature nous a refusé ce premier degré de mérite, renfermons-nous dans le second ; & en attendant que nous ayions acquis le grand art de gouverner, prenons

» le parti de suivre les ordres
» & les conseils d'un homme,
» qui a plus de sagesse & de
» lumieres que nous. Rejoi-
» gnons-nous à Q. Fabius Ma-
» ximus. Allons lui rendre dans
» sa tente l'obéissance & le
» respect qui lui sont dûs. Lorsq
» que je l'aurai salué du nom
» de pere, qualité qu'il mé-
» rite par son rang, & par le
» bienfait que nous avons reçu
» de lui; ne manquez pas de
» saluer, comme vos patrons,
» ceux dont les armes & les
» bras viennent de vous sauver
» la vie & la liberté; & si nous
» n'avons pu nous signaler au
» jourd'hui par notre bonne
» fortune, signalons-nous au
» moins par notre bon esprit &
» par notre reconnoissance. »

Aussitôt, il se mit à leur tête, & marcha droit au camp du Dictateur. Q. Fabius Maximus & les siens furent surpris de le voir avancer de leur côté, ne sçachant pas la cause de ce mouvement. Lorsque M. Minucius Rufus fut arrivé, il fit poser ses étendards auprès du tribunal du Dictateur; & se présentant le premier à lui, il le salua avec beaucoup de respect, en lui donnant les noms de pere & de maître; pendant que ses soldats rendoient à ceux de Q. Fabius Maximus tous les honneurs que les Cliens doivent à leurs patrons. Alors, prenant la parole: « Grand Dictateur, dit-il,
» je ne suis redevable que de
» ma vie à ceux qui m'ont don-
» né la naissance, & auxquels
» je viens de vous égaler au-
» tant que j'ai pu, par les ter-
» mes dont je me suis servi en
» vous parlant. Mais, je vous
» dois, à vous, & ma vie,
» & celle de tous mes officiers
» & de tous mes soldats. Ainsi,
» je casse tout le premier le dé-
» cret par lequel j'ai été élevé
» à un rang, que je regarde
» comme un fardeau pour moi,
» plutôt que comme un hon-
» neur. Je rentre sous votre
» autorité & sous vos auspices.
» Je vous rends ces drapeaux
» & ces légions, persuadé que
» je fais une action utile &
» glorieuse pour vous, pour
» moi, & pour les deux armées,
» dont l'une doit son salut à
» l'autre. Je vous supplie d'ou-
» blier tout ce qui s'est passé,
» & de me permettre d'exer-
» cer, sous vos ordres, la
» charge de Maître de la ca-
» valerie, & de conserver à
» ceux-ci le rang qu'ils tien-
» nent dans les troupes. » Après ce discours, les soldats des deux armées s'embrasserent. Les gens de Q. Fabius Maximus reçurent ceux de M. Minucius Rufus dans leurs tentes avec beaucoup de bienveillance & d'amitié; & ce jour qui avoit été presque funeste à la République, se passa dans les applaudissemens & dans la joie. M. Minucius Rufus périt l'année suivante à la bataille de Cannes.

MINUCIUS [M.], *M. Minucius*, (a) étoit Tribun du peu-

(a) Tit. Liv. L. XXIII. c. 21.

ple, l'an de Rome 536 & 216 avant Jesus-Christ. Comme on manquoit alors d'argent à Rome, il fit porter une Loi, en vertu de laquelle on créa trois banquiers, ou caissiers, qui devoient recevoir celui que les particuliers voudroient bien prêter à la République; sçavoir, L. Emilius Papus qui avoit été Consul & Censeur, M. Atilius Régulus qui avoit passé deux fois par le Consulat, & L. Scribonius Libo, alors Tribun du peuple.

MINUCIUS [Q.], *Q. Minucius*, (*a*) lieutenant d'Appius Claudius, eut part à tout ce qui se passa au siege & à la prise de Capoue, l'an de Rome 541, & 211 avant Jesus-Christ.

MINUCIUS [Q.] RUFUS, *Q. Minucius Rufus*, (*b*) étoit Edile du peuple, l'an de Rome 551, & 201 avant Jesus-Christ. Au sortir de l'Edilité, il fut nommé Préteur, & envoyé dans le païs des Bruttiens.

Il écrivit un jour au Sénat, pour lui marquer que pendant la nuit on avoit pillé les trésors de Proserpine dans son temple de Locres; mais qu'on ne trouvoit aucun indice qui pût découvrir les voleurs. Le Sénat fut indigné de voir que l'on commît de si énormes sacrileges, & que la rigueur avec laquelle on venoit de punir les attentats de Q. Pléminius, ne fût pas capable de réprimer l'audace & l'impiété des hommes. On chargea le consul C. Aurélius d'écrire à Q. Minucius Rufus, que le Sénat vouloit qu'on informât contre les scélérats qui avoient pillé le temple de Proserpine, de la même façon que le préteur M. Pomponius avoit fait quatre ans auparavant, contre Q. Pléminius & ses complices; qu'on remît dans le trésor sacré l'argent qui seroit retrouvé; qu'on suppléât ce qui y manqueroit, & que pour appaiser la colere de la Déesse, on fît les mêmes sacrifices d'expiation, que les Pontifes avoient ordonnés à l'égard du premier de ces sacrileges. Tout cela fut exécuté, parce que Q. Minucius Rufus découvrit les voleurs, & que par la confiscation de leurs biens il remit dans le trésor du temple tout l'argent qu'ils en avoient enlevé. L'année suivante on lui continua le commandement dans le païs des Bruttiens.

Deux ans après, il fut élevé au Consulat, avec C. Cornélius Céthégus. Nos deux Généraux, après avoir achevé leurs levées, & s'être acquittés de tous leurs devoirs envers les hommes & les Dieux, partirent tous deux pour la Gaule. C. Cornélius Céthégus marcha par le plus droit chemin contre les Insubriens qui étoient actuellement sous les armes avec les Cénomanes leurs alliés. Q. Minucius Rufus, prenant sur la gauche, s'en alla vers la mer

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 33.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 4, 6, 12, 23. L. XXXII. c. 1, 27. & seq. L. XXXIII. c. 22, 23. L. XXXVII. c. 55. L. XXXIX. c. 54.

inférieure ; & tournant du côté de Genes, il attaqua les Liguriens les premiers. Il prit sur eux les villes de Clastidium & de Litubium, & accepta la reddition volontaire des Célélates & des Cerdiciates, deux peuples de la même nation. Déjà les Romains avoient réduit sous leur puissance toutes les nations, situées en deçà du Pô, excepté les Boiens & les Ilvates, dont les premiers étoient Gaulois, & les autres Liguriens. On faisoit monter à quinze le nombre des villes qui s'étoient rendues, & à vingt mille celui de leurs habitans. De-là le Consul mena ses légions sur les terres des Boiens.

Dès avant l'arrivée des Consuls, les Boiens avoient passé le Pô avec leur armée, & s'étoient joints avec les Cénomanes & les Insubriens, pour opposer toutes leurs forces réunies aux ennemis, croyant, comme on le leur avoit fait entendre, que les Consuls feroient aussi la guerre sans se séparer. Mais, quand ils apprirent que l'un des deux ravageoit les terres des Boiens, la discorde se mit aussitôt parmi eux, les Boiens voulant que tous ensemble ils courussent au secours de leur païs, & les Insubriens protestant qu'ils ne s'éloigneroient point du leur. Ainsi, s'étant séparés, les Boiens partirent pour aller défendre leurs campagnes, tandis que les Insubriens & les Cénomanes se camperent sur les rives du fleuve Mincius. Ces derniers, ayant été attaqués bientôt après par C. Cornélius Céthégus, furent défaits, & perdirent un nombre considérable des leurs. Mais, Q. Minucius Rufus, qui avoit commencé par porter le fer & le feu dans tout le païs des Boiens, voyant qu'ils avoient abandonné les Insubriens, pour venir défendre leurs terres, se tint renfermé dans son camp, ne doutant pas qu'il ne lui fallût combattre les ennemis, & les Boiens auroient infailliblement pris le parti de lui donner bataille, s'ils n'avoient été effrayés par la défaite des Insubriens, dont ils apprirent la nouvelle. C'est pourquoi, abandonnant leur camp & leur chef, & se dispersant dans les différens bourgs, pour aller défendre leurs biens particuliers, ils obligerent le Consul de changer la méthode avec laquelle il avoit résolu de faire la guerre. Car, ne comptant plus la terminer par une seule action, il se remit à ravager les campagnes, à brûler les maisons, & à forcer les bourgs & les châteaux. Ce fut en ce tems-là qu'il brûla Clastidium, après quoi il mena ses légions contre les Ilvates, peuple Ligurien, le seul qui ne se fût pas soumis, mais qui, apprenant la réduction des Insubriens, & la consternation qui empêchoit les Boiens de tenter le sort d'un combat, se rendit à la fin comme les autres. L'hiver avoit déjà commencé lorsqu'on reçut à

Rome les lettres dans lesquelles les Consuls exposoient les heureux succès qu'ils avoient eus dans la Gaule. M. Sergius, préteur de la ville, en fit premiérement la lecture devant les Sénateurs, & ensuite, par leur ordre, dans l'assemblée du peuple Romain. On ordonna que les temples seroient ouverts pendant quatre jours, & que dans tout ce tems, on rendroit aux Dieux les actions de graces qui leur étoient dues.

Les deux Consuls, à leur retour à Rome, ayant demandé dans le temple de Bellone, où le Sénat leur donnoit audience, qu'on leur accordât le triomphe pour les services qu'ils avoient rendus à la République, les deux Tribuns du peuple, C. Atinius Labéo & C. Ursanius, exigerent qu'ils exposassent séparément & l'un après l'autre, les raisons qu'ils avoient de prétendre à cet honneur; que pour eux ils ne permettroient pas que leur demande fût commune, & pour ainsi dire, solidaire; n'étant pas raisonnable que la même récompense fût accordée à des actions qui ne la méritoient pas également. Alors, Q. Minucius Rufus dit que son Collegue & lui avoient eu conjointement la province d'Italie, & qu'ils avoient fait la guerre l'un & l'autre avec beaucoup d'union & de concert; & C. Cornélius Céthégus ajouta que les Boiens ayant passé le Pô pour venir secourir contre lui les Insubriens & les Cénomanes, c'étoit son Collegue qui par les hostilités qu'il avoit exercées sur leurs terres, les avoit forcés de repasser ce fleuve pour aller défendre leur païs. Les Tribuns avouerent que C. Cornélius Céthégus avoit fait de si grandes actions, qu'il n'étoit pas moins juste de lui accorder le triomphe, que de rendre aux Dieux immortels les actions de graces qui leur étoient dues; mais que ni lui, ni aucun autre citoyen, n'avoient jamais eu le crédit & l'autorité, après avoir obtenu cet honneur pour soi-même, de le faire accorder à un Collegue qui n'avoit rien fait pour le mériter; que Q. Minucius Rufus n'avoit livré dans la Ligurie que de légers combats, qui à peine méritoient qu'on s'en souvînt & qu'on en parlât; & que dans la Gaule il avoit perdu un grand nombre de soldats.

Tous les Sénateurs, d'un consentement unanime, décernerent le triomphe à C. Cornélius Céthégus; & Q. Minucius Rufus, après avoir sondé l'esprit des Sénateurs sur son affaire, comme il vit qu'ils lui étoient tous opposés, déclara qu'il triompheroit sur le mont Albain, en vertu de l'autorité Consulaire dont il étoit revêtu, & à l'exemple de plusieurs personnages illustres qui avoient usé de ce droit avant lui. Il y triompha en effet des Liguriens & des Boiens, mais avec moins de distinction que son Collegue,

par rapport aux actions qu'ils avoient exécutées, & au lieu où se fit cette cérémonie; outre que tout le monde sçavoit que l'argent qui y fut employé, n'avoit pas été tiré du trésor par l'autorité du Sénat. Cependant, il y fit paroître autant de drapeaux, de chars & de dépouilles que C. Cornélius Céthégus; & même les sommes qu'il étala aux yeux des spectateurs, furent à peu près égales, car elles montoient à deux cens cinquante-quatre mille as de cuivre, & cinquante-trois mille deux cens deniers d'argent. Il fit aussi aux soldats, aux Centurions & aux cavaliers de son armée, la même libéralité dont C. Cornélius Céthégus avoit usé à l'égard des siens.

Il fut depuis un des dix Commissaires qu'on envoya en Asie pour en régler les affaires; ce qui arriva l'an de Rome 563, & 189 avant Jesus-Christ. On avoit laissé à ces Magistrats la liberté de décider par eux-mêmes, les contestations qui ne pourroient être remises à un autre tems. Six ans après, on fit partir pour la Gaule trois députés, & Q. Minucius Rufus étoit de ce nombre.

MINUCIUS [Q.] THERMUS, Q. *Minucius Thermus*, (*a*) étoit Édile Curule avec Ti. Sempronius Longus, l'an de Rome 554 & 198 avant Jesus-Christ. Les jeux Romains furent représentés par ces deux Magistrats, pendant quatre jours. L'année suivante, Q. Minucius Thermus fut un des Triumvirs qu'on chargea d'aller établir cinq colonies sur les côtes maritimes, sçavoir, deux aux embouchures des fleuves Vulturne & Linterne, une à Putéoles, une autre au lieu nommé *castrum Salerni*, & une autre enfin à Buxentum.

Q. Minucius Thermus fut ensuite créé Préteur, & envoyé dans l'Espagne citérieure. On étoit inquiet à Rome au sujet de la guerre de cette Province, lorsqu'on reçut des lettres par lesquelles Q. Minucius Thermus mandoit au Sénat qu'il avoit combattu en bataille rangée, près de la ville de Turbe, contre deux généraux Espagnols, Budare & Béfaside, qu'il leur avoit tué douze mille hommes, qu'il avoit fait Budare prisonnier, & mis tout le reste des ennemis en déroute. La lecture de cette lettre rassura les esprits allarmés de cette guerre qu'on croyoit beaucoup plus dangereuse. A son retour à Rome, Q. Minucius Thermus obtint les honneurs du triomphe, ou plutôt de l'ovation, & fit porter dans le trésor trente-quatre mille huit cens livres d'argent, soixante-dix-huit mille deniers d'argent au char attelé

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 27, 29. L. XXXIII. c 24, 26, 44. L. XXXIV. c 10, 45, 54, 55. L. XXXV c. 3, 11, 20, 21. L. XXXVI. c. 38. L. XXXVII. c. 46, 55. L. XXXVIII. c. 41, 46, 49. Corn. Nep. in Annib. c. 8. Roll. Hist. Rom. T. IV. p. 189. & *suiv.*

de deux chevaux, & deux cens soixante-dix-huit mille livres d'argent d'Osca.

Il parvint au Consulat avec L. Cornélius Mérula, l'an de Rome 559 & 193 avant Jesus-Christ. Cette année, on annonça des tremblemens de terre si fréquens, que les citoyens étoient las non-seulement de ces mauvaises nouvelles, mais encore des sacrifices & des cérémonies par lesquels on ordonnoit que se fît l'expiation de ces prodiges. Car, on ne pouvoit ni tenir les assemblées ordinaires du Sénat, ni travailler aux affaires courantes de la République, les Consuls étant uniquement occupés du soin d'appaiser la colere des Dieux. Enfin, les Décemvirs ayant eu ordre de consulter les livres de la Sibylle, en conséquence de leur réponse, on ordonna des processions pour trois jours consécutifs. Tous les citoyens d'une même famille alloient faire leurs prieres dans tous les temples, ayant des couronnes sur leurs têtes; mais, les Consuls défendirent par un édit que personne n'annonçât un nouveau tremblement de terre, jusqu'à ce qu'on eût achevé le sacrifice qu'on offroit, à l'occasion de celui qui avoit été annoncé auparavant.

Le département de la Ligurie étant échu à Q. Minucius Thermus, il ne manqua pas de se trouver à Arrétium le jour même qu'il avoit ordonné à ses soldats de s'y rendre. De-là il conduisit son armée partagée en quatre bataillons, à Pises, & entra dans cette ville que son arrivée venoit de sauver, les ennemis étant allés camper au-delà du fleuve, environ à trois milles de ses murailles. Dès le lendemain, il passa lui-même le fleuve, se campa à mille pas des ennemis, & de son poste, défendoit les terres de ses alliés, en tombant sur les troupes qu'ils envoyoient pour les ravager. Mais, il évitoit de leur donner bataille avec une armée nouvellement levée, & composée de différentes especes de soldats qui ne se connoissoient pas encore assez, pour se fier les uns aux autres. Les Liguriens, fiers de leur nombre, se présentoient souvent en bataille, prêts à décider tout d'un coup de la victoire, & cependant envoyoient plusieurs détachemens considérables, pour piller les confins du païs ennemi en différens endroits en même-tems; & quand ils avoient rassemblé une quantité de bétail & d'autre butin, ils avoient un corps de troupes tout prêt qui conduisoit le tout dans leurs bourgs & dans leurs châteaux.

Un jour, comme Q. Minucius Thermus conduisoit son armée par un passage fort étroit, les Liguriens s'emparerent de l'issue par où il lui falloit sortir. Le Consul, voyant le chemin fermé par devant, se mit en devoir de retourner sur ses

pas ; mais, une partie de leurs troupes avoient aussi bouché la gorge par où il y étoit entré, ce qui rappella dans son esprit le souvenir, & retraça à ses yeux l'image des embûches de Caudium. Q. Minucius Thermus avoit parmi les troupes Auxiliaires de son armée, environ huit cens Numides. Celui qui les commandoit, s'offrit de s'ouvrir un passage à travers les ennemis ; il demanda qu'on lui fît seulement connoître quelle étoit la partie de leur païs la plus peuplée. Que c'étoit de ce côté-là qu'il se jetteroit, & mettroit sur le champ le feu à leurs bourgs & à leurs châteaux ; & que par-là il les forceroit d'abandonner le poste dont ils s'étoient emparés, pour courir au secours de leurs familles & de leurs biens. Le Consul le combla de louanges, & lui promit de bien récompenser un service si important. Aussitôt, les Numides monterent à cheval, & se mirent à caracoller jusqu'aux corps-de-garde des Liguriens, sans cependant attaquer aucun d'eux. Au premier coup d'œil, rien n'étoit plus méprisable que cet escadron. Il étoit composé d'un petit nombre d'hommes & de chevaux, tous aussi maigres les uns que les autres. Les cavaliers étoient sans ceintures, & n'avoient pour armes que de simples javelots ; les chevaux sans mords, couroient d'une façon difforme, ayant l'encolure roide, & la tête basse & allongée. Pour augmenter le mépris, ils se laissoient tomber à dessein de dessus leurs chevaux, se donnant en spectacle, & s'exposant à la risée de l'ennemi. Les Liguriens, qui d'abord se tenoient sur leurs gardes dans leurs postes, prêts à se défendre, si on les eût attaqués, se déchargerent la plupart de leurs armes, & se mirent à considérer les bras croisés, une manœuvre qui leur paroissoit ridicule. Cependant, les Numides avançoient en caracollant, puis s'enfuyoient ; mais peu à peu ils se laissoient emporter, comme malgré eux, & comme s'ils n'eussent pu retenir leurs chevaux, plus près de la sortie du défilé, jusqu'à ce qu'enfin ils forcerent les Liguriens de s'ouvrir & de les laisser passer. D'abord, ils mirent le feu au premier bourg qu'ils trouverent sur leur route, & delà s'étendant dans la plaine, l'allumerent de toutes parts, tuant tous ceux qui leur tomboient sous leur main. Les Liguriens du lieu où ils étoient campés apperçurent d'abord la fumée de ces incendies ; un moment après, ils entendirent les cris des malheureux qu'on brûloit & qu'on massacroit dans les bourgs & villages ; enfin, les vieillards & les enfans, qui avoient pu échapper à la fureur des Numides, vinrent jetter l'allarme & l'épouvante dans tout le camp. Alors, la plupart des Liguriens sans prendre conseil, ni attendre l'ordre de personne, coururent chacun de leur

côté, pour défendre les biens & les personnes qui leur appartenoient, en sorte qu'en peu d'heures leur camp se trouva abandonné; & le Consul délivré du péril, continua son chemin, & arriva où il avoit dessein de se rendre.

L'année suivante, on lui continua le commandement des troupes qu'il avoit dans la Ligurie; & pour les recruter, on ordonna une levée de quatre mille fantassins & de cent cinquante cavaliers Romains; & on exigea des alliés cinq mille fantassins & deux cens cinquante cavaliers. Q. Minucius Thermus combattit les Liguriens aux environs de Pises, leur tua neuf mille hommes, & rechassa ceux qui avoient pris la fuite, jusques dans leur camp, qu'il attaqua vigoureusement jusqu'à la nuit; mais, ils s'y défendirent bravement, & à la faveur des ténebres se retirerent loin de-là. Quand le jour fut venu, les Romains s'en emparerent, mais ils y trouverent peu de butin, parce que les ennemis avoient eu soin de l'envoyer dans leur païs, à mesure qu'ils l'enlevoient dans les campagnes. Depuis cette journée, Q. Minucius Thermus ne leur donna point de relâche. Étant passé du territoire de Pises dans la Ligurie, il mit tout à feu & à sang dans leurs forts & dans leurs bourgs; & les soldats Romains s'enrichirent des dépouilles de la Toscane, que ces pillards avoient fait porter dans leurs maisons.

Dans la suite, les Liguriens ayant mis sur pied une nouvelle armée en vertu de la Loi sacrée, vinrent tout d'un coup pendant la nuit fondre sur le camp de Q. Minucius Thermus. Ce Général tint ses soldats sous les armes jusqu'au jour, fort attentif à empêcher que l'ennemi ne forçât par quelque côté ses retranchemens, où il demeura renfermé. Dès que le jour parut, il sortit sur eux par deux portes en même-tems. Mais, il ne repoussa pas les Liguriens de ce premier effort, comme il l'avoit espéré. Ils disputerent la victoire pendant plus de deux heures. Cependant, comme il continuoit à lâcher contr'eux différens bataillons successivement, & que ceux des siens qui étoient las, étoient relevés par des gens frais, les Liguriens épuisés des fatigues du combat & d'une longue veille, tournerent enfin le dos. Il leur tua plus de quatre mille hommes, & n'en perdit pas trois cens, tant des Romains, que des alliés. Malgré cela, à son retour à Rome, on lui refusa le triomphe.

Peu de tems après, il fut choisi pour être un des Commissaires qu'on fit partir pour l'Asie, afin qu'ils réglassent les affaires de cette contrée. Il périt depuis dans un combat contre les Thraces, l'an de Rome 564, & 188 avant Jesus-Christ.

MINUCIUS [M.] RUFUS,

M. Minucius Refus, (*a*) fut élevé à la Préture l'an de Rome 555 & 197 avant Jesus-Christ, & charge de rendre la justice aux etrangers. Trois ans après, il fut un des Commissaires qu'on envoya dans le païs des Bruttiens, pour y établir une colonie des Latins. L'année suivante, il eut ordre de partir pour l'Afrique avec P. Scipion l'Africain & C. Cornélius Céthégus. Ces trois députés étoient chargés de déterminer quelques contestations survenues entre Masinissa & les Carthaginois. Mais, après avoir entendu & pesé les raisons de part & d'autres, ils s'en retournerent à Rome sans avoir rien décidé. Peu de tems après, M. Minucius Rufus fut encore un des Commissaires à qui on donna la commission d'aller établir une colonie à Vibon. Cette derniere colonie étoit composée de trois mille sept cens hommes de pied, & de trois cens cavaliers, auxquels on distribua, sçavoir, à chacun des gens de pied, quinze arpens de terre, & le double aux cavaliers.

MINUCIUS [P. & Q.], *P. & Q. Minucius*, (*b*) servirent tous deux en qualité de Tribuns des soldats, contre les Gaulois, l'an de Rome 559, & 193 avant Jesus-Christ.

MINUCIUS [L.] MYRTILUS, *L. Minucius Myrtilus*, (*c*) fut livré par ordre du Préteur de la ville aux Ambassadeurs des Carthaginois qui l'accusoient de les avoir maltraités, & il fut emmené à Carthage, l'an de Rome 564, & 188 avant Jesus-Christ.

MINUCIUS [L.], *L. Minucius*, (*d*) étoit Lieutenant de Q. Fulvius Flaccus dans l'Espagne citérieure, l'an de Rome 564, & 188 avant Jesus-Christ. Il fut député cette année à Rome par son Général avec deux Tribuns des soldats. Après qu'ils eurent rendu compte à l'assemblée des deux combats que Q. Fulvius Flaccus avoit gagnés sur les Celtibériens, & de la réduction de toute cette nation, ils ajouterent que cette Province étant tout-à-fait tranquille, il n'étoit pas nécessaire qu'on y envoyât cette année ni l'argent, ni les vivres qu'on avoit coutume d'y faire passer. Enfin, ils demanderent qu'on rendît aux Dieux les actions de graces qui leur étoient dues pour les heureux succès des armes de la République, & qu'il fût permis à Q. Fulvius Flaccus, en s'en retournant à Rome, de remener avec lui l'armée qui avoit si bien servi sous lui, & sous les Préteurs qui l'avoient précédé. Ils ajouterent que cette demande, outre qu'elle étoit juste, étoit encore nécessaire, les soldats ne voulant pas absolument rester davantage dans la Province,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 27. L. XXXIV. c. 53, 62. L. XXXV. c. 40.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 5.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 42.
(*d*) Tit. Liv. L. XL. c. 35, 36.

&

& paroissant déterminés, ou à s'en aller sans congé, ou à se soulever contre lui, s'il se mettoit en devoir de les y retenir, ce qui auroit des conséquences très-pernicieuses.

Le préteur T. Sempronius, qui devoit aller prendre la place de Q. Fulvius Flaccus pour empêcher qu'on ne le privât du secours de l'ancienne armée, s'adressant à L. Minucius; » Je » vous demande, lui dit-il, » vous qui dites que cette Pro- » vince est entiérement paisi- » ble, si vous êtes bien con- » vaincu que les Celtibériens » demeureront toujours soumis, » & qu'on n'aura plus besoin » de troupes dans cette partie » de l'Espagne? Si vous ne pou- » vez pas ni vous persuader » vous-même, ni assurer au Sé- » nat que ces Barbares seront » fideles, & que par consé- » quent votre avis soit qu'il y » faille tenir des soldats, con- » seilleriez-vous au Sénat d'y » envoyer des recrues, en sor- » te qu'on ne congédie que ceux » qui ont acquis le rang d'É- » mérites, & qu'on mêle les » nouvelles levées avec les » vieilles bandes, ou de reti- » rer entiérement les ancien- » nes légions, pour y en faire » passer de nouvelles; vous » qui sçavez que les étrangers » mêmes les plus dociles & les » plus modestes, ont coutume » de se soulever, quand ils » voyent qu'on ne leur oppo- » se que des apprentifs? » L. Minucius répondit aux questions de T. Sempronius, que ni lui, ni quelque autre que ce fût, ne pouvoit deviner quelle étoit actuellement, & quelle seroit dans la suite l'intention des Celtibériens; qu'ainsi il ne pouvoit nier que le meilleur parti qu'on pût prendre, c'étoit d'envoyer une armée dans le païs d'une nation Barbare, peu accoutumée à l'obéissance, & sur la fidélité de laquelle il ne falloit pas trop compter, dans le tems même qu'elle paroissoit soumise; qu'il ne pouvoit pas décider non plus s'il falloit laisser dans cette Province les anciennes légions, ou en envoyer de nouvelles pour les remplacer; qu'il falloit s'en rapporter sur cet article à celui qui pouvoit connoître la sincérité des Celtibériens & la docilité des soldats, en cas qu'on voulût les retenir en Espagne; que si on jugeoit des sentimens des derniers, par les discours qu'ils tenoient entr'eux, ou par les cris qu'ils poussoient, quand ils entendoient haranguer le Préteur, ils avoient déclaré assez haut & assez publiquement qu'ils retiendroient leur Général dans la Province, ou qu'ils le suivroient en Italie. Ce démêlé n'eût pas de plus grandes suites; & T. Sempronius partit pour l'Espagne citérieure.

MINUCIUS [T.] MOLLICULUS, (a) *T. Minucius Mol-*

(a) Tit. Liv. L. XL. c. 35, 37.

liculus, fut créé Préteur, l'an de Rome 572, & 180 avant Jesus-Christ, & eut la charge de rendre la justice aux étrangers. Mais, il fut emporté cette même année par une maladie contagieuse.

MINUCIUS [L.] THERMUS, *L. Minucius Thermus*, (*a*) avoit servi dans l'Istrie en qualité de Lieutenant du consul A. Manlius Vulson, l'an de Rome 574, & 178 avant Jesus-Christ.

MINUCIUS [T.] RUFUS, *T. Minucius Rufus*, (*b*) étoit préteur des Thessaliens, l'an de Rome 581, & 171 avant Jesus-Christ.

MINUCIUS [M.] RUFUS, *M. Minucius Rufus*, (*c*) fut élevé au Consulat avec Sp. Postumius Albinus, l'an de Rome 642, & 110 avant Jesus-Christ, & eut pour département la Macédoine. Son Collegue fut chargé de celui de la Numidie.

MINUCIUS, *Minucius*, (*d*) certain personnage, dont la mort a donné lieu à Cicéron de s'étendre beaucoup sur la loi des héritages.

MINUCIUS [Q.], *Q. Minucius*, (*e*) chevalier Romain, dont Cicéron parle avec beaucoup d'éloge, dans une de ses oraisons contre Verrès.

MINUCIUS, *Minucius*, (*f*) triompha des Scordisques, & son triomphe, au rapport de Velleius Paterculus, fut fort éclatant. Ce Minucius fit faire des Portiques qui furent longtems célebres.

MINUCIUS THERMUS, (*g*) *Minucius Thermus*, fut Tribun du peuple avec Caton d'Utique.

MINUCIUS [L.], (*h*) *L. Minucius*, lieutenant de Cn. Pompée. Pendant que Jules César faisoit le siege de la ville d'Atégua en Espagne, on jetta un jour du haut des murs un billet où étoient écrits ces mots : *Lucius Minucius à César. Si tu veux me sauver la vie, puisque Pompée m'abandonne, je te servirai, avec le même courage & la même fidélité que je l'ai servi.* L'Historien n'en dit pas davantage de ce L. Minucius. Il nous apprend seulement que la ville se rendit peu de tems après, sur la parole que Jules César lui avoit donnée, de sauver la vie à tous les habitans.

MINUCIUS [L.] BASILUS, *L. Minucius Basilus*, (*i*) un de ceux qui entrerent dans la conspiration contre Jules César, l'an de Rome 708, & 44 avant Jesus-Christ. Il fut assassiné l'année suivante par ses Esclaves, qui ne pouvoient souffrir sa cruauté. On remarque qu'il avoit servi autrefois dans les

(*a*) Tit. Liv. L. XLI. c. 8.

(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 54.

(*c*) Sallust. in Jugurth. c. 25. Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 326.

(*d*) Cicer. in Verr. L. III. c. 80. & seq.

(*e*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 48.

(*f*) Vell. Paterc. L. II. c. 8.

(*g*) Plut. Tom. I. pag. 772.

(*h*) Hirt. Pans. de Bell. Hispan. pag. 841.

(*i*) Cæs. de Bell. Gall. L. VI. p. 249, 250. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 46, 186, 187.

Gaules sous Jules César, en qualité de Lieutenant, circonstance qui montre une ingratitude des plus noires.

MINUCIUS THERMUS, (a) *Minucius Thermus*, chevalier Romain, fut accusé comme complice de Séjan, l'an de Jesus-Christ 32. Il n'avoit pourtant pas abusé, pour s'élever, de l'amitié que Séjan avoit pour lui; circonstance qui le rendoit d'autant plus digne de compassion. Il fut néanmoins condamné; mais, pour se tirer d'affaire, il se joignit lui-même aux délateurs, & en fit la fonction, en accusant un certain Junius Africanus, Gaulois du païs des Santones.

MINUCIUS JUSTUS, (b) *Minucius Justus*, Préfet de camp de la septieme légion, durant les troubles occasionnés par la guerre que se faisoient Vitellius & Vespasien. Il eût été tué un jour à Padoue par les soldats irrités de sa sévérité, plus grande qu'il ne convenoit dans une guerre civile, si les autres officiers ne l'eussent arraché de leurs mains pour l'envoyer à Vespasien.

MINUCIUS, *Minucius*, (c) faux Dieux que les Païens imploroient pour toutes les petites choses, comme pour les petits ouvrages, pour les petites affaires, pour les petits discours, enfin pour les minuties. Minucius avoit un petit Temple à Rome, près de la porte Minutia, ainsi nommée du nom de ce Dieu.

MINUSCULAIRE, *Minuscularius*, nom d'un office des finances chez les Romains. C'étoit un commis des fermiers & des gens d'affaires, ou petit sous-fermier.

MINUTIA, *Minutia*, (d) lieu où la massue d'Hercule fut, selon Lampride. Cette Massue étoit d'airain. Cicéron, dans sa seconde Philippique, parle d'un Portique, qu'il appelle *porticus Minutia*.

MINUTIUS PROTHYMUS, *Minutius Prothymus*, (e) un des chefs de la troupe des Comédiens qui jouerent les Adelphes de Térence, sous les édiles curules Q. Fabius Maximus & P. Cornélius Africanus.

MINYAS, *Minyas*, Μινύας, (f) fils de Chrysès, donna son nom aux peuples sur lesquels il regnoit. Ce Prince eut des revenus si considérables, qu'il surpassa tous ses prédécesseurs en richesses; c'est le premier Roi dont nous ayions connoissance, qui ait bâti un édifice pour y déposer son trésor. Il faut que les Grecs aient toujours plus admiré les merveilles étrangeres que celles de leur propre païs, puisque leurs plus

(a) Tacit. Annal. L. VI. c. 7.
(b) Tacit. Hist. L. III. c. 7.
(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 335.
(d) Cicer. Philipp. 2. c. 89.
(e) Terent. T. II. p. 248.
(f) Pauf. pag. 597 & seq. Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 506. T. VI. p. 348.

célebres Historiens ont décrit les pyramides d'Égypte avec la derniere exactitude, & qu'ils n'ont rien dit du trésor royal de Minyas, ni des murs de Tirynthe qui n'étoient pas moins admirables que ces pyramides.

» Quant au trésor de Minyas, » dit Pausanias, c'est une des » merveilles de la Gréce, & un » édifice aussi superbe qu'il y » en ait dans tout le reste du » monde. Il est tout de marbre, » c'est une espece de rotonde » dont la voûte se termine in» sensiblement en pointe, & » l'on dit que la pierre la plus » exaucée de l'édifice, est celle » qui en régle toute la sym» métrie & la proportion. »

Minyas eut pour fils Orchomene qui lui succéda. Ce fut de ce dernier que la capitale du païs prit le nom d'Orchomene. Pausanias dit que l'on voyoit encore de son tems dans cette ville le tombeau de Minyas.

MINYÉE, *Minyeus*, Μινύειος. *Voyez* Orchomene.

MINYÉES, *Minyæa*, (*a*) fêtes qui furent instituées par les Orchoméniens, que l'on appelloit auparavant Minyens.

MINYEIUS, ou MINYIUS, *Minyeius*, *Minyius*, Μινυήιος, Μινύιος, (*b*) fleuve dont parle Homere. C'est le même que l'Anigrus. *Voyez* Anigrus.

Pausanias dit qu'Hercule, à la sollicitation d'Augée, trouva le moyen de faire passer le Minyeius par l'Élide; & que ce fleuve, venant à se déborder, emporta tous les fumiers qui infectoient la campagne. Nous remarquerons que Strabon dit que c'étoit le Pénée, mais peut-être ce fleuve avoit-il deux noms. Il pouvoit être appellé Minyeius, ἀπὸ τοῦ μένειν, à cause du séjour que ses eaux firent sur les terres des Éléens. C'est du moins l'étymologie que Strabon donne du nom de Minyéius. Nous ne sçavons si elle en paroîtra meilleure; car, pour nous nous la trouvons bien forcée. Aussi Strabon en donne-t-il une autre immédiatement après. Il dit que le Minyeius a pu être appellé ainsi du nom du prince Minyée.

MINYENS, *Minyæ*, Μινύαι, (*c*) peuple de Béotie, ainsi nommé de Minyas un de leurs Rois. Ils furent ensuite appellés Orchoméniens. *Voyez* Orchoméniens.

MINYENS, *Minyæ*, Μινύαι, (*d*) peuple du Péloponnèse, dans l'Arcadie, selon Pausanias, & dans l'Élide selon Strabon. Ils étoient une colonie de ceux dont il est parlé dans l'article précédent.

Strabon nous apprend qu'ils partirent d'Orchomene sous la conduite de Chloris mere de Nestor; que comme ils étoient de la race des Argonautes,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 220.

(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 721. Pauf. pag. 289, 296. Strab. p. 346, 347.

(*c*) Pauf. p. 268, 597.

(*d*) Pauf. pag. 597. Strab. pag. 337, 347, 414.

ayant été chassés de Lemnos, ils se retirerent à Lacédémone, & delà dans la Triphylie qui faisoit partie de l'Élide; & qu'ils s'établirent aux environs d'Arene, dans le païs qu'on appella depuis Hypésie. Quelques-uns de ces Minyens, s'étant embarqués avec Théras, fils d'Autésion, arriverent dans une isle située entre la Cyrénaïque & la Crete; ils y bâtirent une ville, à laquelle ils donnerent le nom de leur chef, & ce nom resta même à l'isle entiere.

MINYTUS, *Minytus*, (*a*) l'un des fils que l'on attribue à Niobé.

MIPHIBOSETH, *Miphiboseth*, Μεμφιβοσθὲ, (*b*) fils de Saül & de sa concubine Respha. David livra Miphiboseth aux Gabaonites, pour être crucifié devant le Seigneur, en expiation de la cruauté exercée par Saül contre les Gabaonites.

MIPHIBOSETH, *Miphiboseth*, Μεμφιβοσθὲ, (*c*) fils de Jonathas, fut nommé autrement Méribbaal, ainsi que nous l'avons dit dans l'article de Méribbaal. Miphiboseth étoit encore tout jeune, lorsque Jonathas son pere fut tué à la bataille de Gelboé. La nourrice de cet enfant fut si effrayée de cette nouvelle, qu'elle laissa tomber l'enfant, qui demeura boiteux toute sa vie par cet accident. Lorsque David se vit paisible possesseur du Royaume, il fit faire la recherche de ceux qui pouvoient rester de la maison de Saül, afin qu'il leur pût faire du bien, en considération de Jonathas son ami. On lui dit qu'il y avoit un fils de Jonathas, nommé Miphiboseth, dans la maison de Siba. Le Roi, l'ayant fait venir, lui dit: » Je veux » vous combler de biens, à cau» se de Jonathas votre pere; » je vous ferai rendre tous les » héritages de Saül votre aïeul, » & vous mangerez toujours à » ma table. » En même-tems, il dit à Siba, qu'il avoit donné à Miphiboseth tous les biens qui avoient appartenu à Saül, & lui commanda d'avoir soin de cultiver ses champs, & de fournir la nourriture à Micha, fils de Miphiboseth; mais qu'à l'égard de Miphiboseth, il seroit nourri de la table du Roi. Ainsi, il demeura à Jérusalem, & mangea à la table de David.

Quelques années après, lorsqu'Absalom se révolta contre son pere, & le contraignit de sortir de Jérusalem, Miphiboseth dit à Siba de lui préparer une monture, pour accompagner David, parce qu'étant boiteux, il ne pouvoit l'accompagner à pied. Siba non-seulement le refusa, mais alla trouver David avec deux ânes chargés de provisions, & lui dit que Miphiboseth, au lieu de venir avec lui, pour accom-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 107.

(*b*) Reg. L. II. c. 21. v. 8, 9.

(*c*) Reg. L. II. c. 4. v. 4. c. 9. v. 1. & *seq.* c. 16. v. 1. & *seq.* Paral. L. I. c. 8. v. 34.

pagner le Roi dans sa suite, étoit demeuré à Jérusalem, en disant que la maison d'Israël alloit lui rendre en ce jour le Royaume de son pere. Alors, David dit à Siba, qu'il lui donnoit tout ce qui étoit à Miphiboseth. Lorsque le parti d'Absalom fut dissipé & que David revint à Jérusalem, Miphiboseth alla au devant du Roi; il parut en sa présence comme un homme dans le deuil, n'ayant ni lavé ses pieds, ni fait sa barbe, ni pris aucun soin de ses vêtemens. Le Roi lui dit: « Miphiboseth, pourquoi n'êtes-vous pas venu avec moi? » Il répondit: Mon Seigneur » & mon Roi, Siba mon serviteur n'a pas voulu m'obéir; car, étant incommodé » des jambes comme je le suis, » je lui avois dit de me préparer un âne pour vous suivre; & au lieu de le faire, » il est venu m'accuser devant » mon Seigneur. Mais pour » vous mon Seigneur & mon » Roi, vous êtes comme un » ange de Dieu; faites de moi » ce qu'il vous plaira; car, toute la maison de mon pere n'a » mérité que la mort, & au » lieu de cela, vous m'avez » donné place à votre table. » Quel sujet aurois-je donc de » me plaindre & de vous importuner encore? Le Roi lui » dit: C'est assez; ce que j'ai » ordonné subsistera; vous & » Siba, partagez les biens. Miphiboseth répondit: Je veux » bien qu'il ait tout, puisque » je vois mon Seigneur & mon » Roi, heureusement revenu » dans sa maison. »

On ne sçait pas le tems de la mort de Miphiboseth, qui laissa un fils, nommé Micha.

MIRACLE, *Miraculum*; dans un sens populaire, prodige, ou évenement extraordinaire qui nous surprend par sa nouveauté.

Miracle, dans un sens plus exact & plus philosophique, signifie un effet qui n'est la suite d'aucune des loix connues de la nature, ou qui ne sçauroit s'accorder avec ces loix. Ainsi, un miracle étant une suspension de quelqu'une de ces loix, il ne sçauroit venir d'une cause moins puissante que celle qui a établi elle-même ces loix.

Les Théologiens sont partagés sur la notion du vrai Miracle. M. Clarke, dans son traité de l'existence de Dieu, tom. III. chap. XIX, définit le Miracle un évenement singulier, produit contre le cours ordinaire, régulier & uniforme, des causes naturelles, par l'intervention de quelque être intelligent supérieur à l'homme.

M. l'abbé Houteville, dans son traité de la religion Chrétienne, prouvée par les faits, liv. I. chap. V, dit que le Miracle est un résultat de l'ordre général de la Méchanique du monde, & du jeu de tous ses ressorts. C'est, ajoute-t-il, une suite de l'harmonie des loix générales que Dieu a établies pour la conduite de son ouvrage; mais, c'est un effet

rare, surprenant, qui n'a point pour principe les loix générales, ordinaires, & connues, qui surpassent l'intelligence des hommes, dont ils ignorent parfaitement la cause, & qu'ils ne peuvent produire par leur industrie. Il appuie cette idée sur ces deux passages de Saint Augustin : *Nec enim ista* [Miracula] *cùm fiunt, contra naturam fiunt, nisi nobis quibus aliter naturæ cursus innotuit, non autem Deo cui hoc est natura quod fecerit.* De Genesi, ad litter. lib. v. cap. XIII. & dans le liv. XXI. de la Cité de Dieu, chap. VIII. *Quomodo est contra naturam quod Dei fit voluntate, cùm voluntas tanti utique conditoris conditæ cujusque rei natura sit ? Portentum ergo fit non contra naturam, sed contra quam est nota natura.*

L'idée commune qu'on a du vrai Miracle, dit D. Calmet, dans sa dissertation sur les vrais & les faux Miracles, est que c'est un effet qui surpasse les regles ordinaires de la nature; comme de marcher sur les eaux, de ressusciter un mort, de parler tout à coup une langue inconnue, &c. Un faux Miracle au contraire est un effet qui paroît, mais qui n'est pas au-dessus des loix ordinaires de la nature.

Un Théologien moderne distingue le Miracle pris dans un sens populaire, le Miracle pris dans un sens général, & le Miracle pris dans un sens plus propre & plus étroit. Il définit le premier avec S. Augustin: *Miraculum voco quidquid arduum aut insolutum supra spem vel facultatem mirantis apparet.* Lib. de utilit. Credend. cap. XVI. Le second, avec Saint Thomas : *Dicitur tamen quandoque Miraculum largè quod excedit humanam facultatem & considerationem, & sic dæmones possunt facere Miracula.* Et le troisieme, il le définit avec le même Saint Docteur : *Miraculum propriè dicitur quod fit præter ordinem totius naturæ creatæ, sub quo ordine continetur omnis virtus creata.* I. part. quæst. 114. art. 4°. Ainsi, il adopte pour le Miracle proprement dit cette définition de Salmeron, tom. VI. tract. I. pag. 1. *Miraculum propriè dictum est res insolita supra naturæ potentiam effecta.* Musson, lection. Theolog. de relig. part. II.

On pourroit encore définir le Miracle proprement dit, un effet extraordinaire & merveilleux, qui est au-dessus des forces de la nature, & que Dieu opere pour manifester sa puissance & sa gloire, ou pour autoriser la mission de quelqu'un qu'il envoie. C'est ainsi que Moïse a prouvé la sienne, & que Jesus-Christ a confirmé la vérité de sa doctrine.

Spinosa, qui définissoit le Miracle un évenement rare, qui arrive en conséquence de quelques loix qui nous sont inconnues, a nié qu'il pût rien arriver au-dessus des forces de la nature, rien qui pût troubler l'ordre des choses; & la raison qu'il apporte pour contester la possibilité des Miracles, est que

les loix de la nature ne sont autre chose que les décrets de Dieu. Or, ajoute-t-il, les décrets de Dieu ne peuvent changer, les loix de la nature ne peuvent donc changer. Donc les Miracles sont impossibles, puisqu'un vrai Miracle est contraire aux loix connues & ordinaires de la nature.

Dans le systême de l'abbé Houteville, ce raisonnement ne conclut rien, puisque les Miracles y sont une suite des loix générales de la nature. Mais, dans celui de M. Clarke & des autres Théologiens, il suppose faux; car, Spinosa s'est formé une idée trop bornée de la volonté de Dieu, s'il prétend qu'elle soit tellement immuable qu'elle ne soit plus libre. Les Miracles entrent dans l'économie de ses desseins; il les a arrêtés de toute éternité pour le moment qui les voit naître, *opera mutat*, *consilia non mutat*, dit Saint Augustin. Ou bien Spinosa joue sur l'équivoque de ces termes, *loix de la nature;* comme si ces loix de la nature étoient différentes de la volonté de Dieu, ou qu'un miracle détruisît ces loix de la nature. Un Miracle est un effet de la volonté de Dieu, mais d'une volonté libre & particuliere, qui produit un effet différent de ceux qu'elle produit, en suivant le cours ordinaire & connu de la nature. Cette interruption ou cette suspension ne marque dans Dieu ni caprice, ni imperfection, mais une toute-puissance & une souveraineté conformes à l'idée que nous avons de sa nature.

L'existence des Miracles est attestée non-seulement dans l'ancien & dans le nouveau Testament, mais encore depuis Jesus-Christ jusqu'à nous, par des témoignages précis des auteurs Ecclésiastiques. Saint Augustin sur-tout en raconte un grand nombre opérés de son tems, dont il parle, ou comme témoin oculaire, ou comme instruit par ceux qui en avoient été témoins. Il assure que dans la seule ville d'Hippone, il s'étoit fait soixante-dix Miracles depuis deux ans qu'on y avoit bâti une chapelle en l'honneur de Saint Étienne, premier martyr.

Il y a sur cette matiere deux excès très-fréquens à éviter; l'un est l'aveugle crédulité qui voit en tout du prodige, & qui veut faire servir l'autorité des vrais Miracles, de preuves de la vérité de tous les Miracles indistinctement, sans penser que par cette voie l'on n'établit point la réalité de ceux-ci, & qu'on énerve la force des autres. Une disposition encore plus dangereuse, est celle des personnes qui cherchent à renverser toute l'autorité des Miracles, & qui pensent qu'il n'est point convenable à la sagesse de Dieu d'établir des loix qu'il seroit si souvent obligé de suspendre. En vain, ils alleguent les faux Miracles en preuves contre les véritables. Il

faut ou s'aveugler & tomber dans le Pyrrhonisme historique le plus outré, ou convenir qu'il y en a eu de cette derniere espece, & même en assez grand nombre pour prouver que dans des occasions extraordinaires, Dieu a jugé cette voie nécessaire pour annoncer aux hommes ses volontés, & manifester sa puissance. L'Église même, en exigeant notre soumission sur les faits bien avérés, nous donne par sa propre conduite l'exemple de ne pas admettre sans examen tous les faits qui tiennent du prodige, & nous pouvons croire comme elle que Dieu ne les opere pas sans nécessité ou sans utilité.

MIRMILLONS. *Voyez* Myrmillons.

MIRPYRIOS ALIXENTROM, (a) termes qui se lisent sur un ancien monument, pour *Mercurius Alexandrum.*

MISAAM, *Misaam*, Μισαὰλ, (b) un des enfans d'Elphaal, de la tribu de Benjamin.

MISACH, *Misach*, Μισὰχ; (c) c'est le nom Chaldéen que l'on donna à Misaël, un des compagnons de Daniel. *Voyez* ci-après Misaël.

MISAEL, *Misaël*, Μισαὴλ, (d) fut l'aîné des fils d'Oziel, de la tribu de Lévi.

MISAEL, *Misaël*, Μισαὴλ, (e) un des trois compagnons de Daniël, à qui l'on donna dans la cour de Nabuchodonosor le nom Chaldéen de Misach. Il fut un de ceux qui furent jettés dans la fournaise ardente, & qui en furent miraculeusement délivrés. Ils avoient été établis par le roi Nabuchodonosor, sur les ouvrages de la campagne, dans la province de Babylonie; mais, lorsqu'il s'agit de la fidélité qu'ils devoient à Dieu, ils aimerent mieux désobéir au Roi, que de déplaire à Dieu, en adorant les Idoles.

MISAGENE, *Misagenes*, (f) fils de Masinissa, fut envoyé par son pere au secours des Romains contre Persée, avec mille cavaliers, autant de gens de pied, & vingt-deux éléphans. Après la défaite de Persée, comme Misagene s'en retournoit en Afrique, il fut assailli sur la mer Adriatique, d'une tempête qui dispersa sa flotte, & le porta lui-même avec trois de ses vaisseaux à Brundusium, où il resta malade. Dès qu'on en eut appris la nouvelle à Rome, on fit partir le questeur L. Stertinius, avec ordre de faire à Misagene des présens de la valeur de cent cinquante marcs d'argent. Cet Officier fut en même-tems chargé de lui louer un hôtel dans cette ville, de lui fournir abondamment tous les secours dont il auroit be-

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II, pag. 143.
(b) Paral. L. I. c. 8. v. 12.
(c) Dani. c. 1. v. 7.
(d) Exod. c. 6. v. 22.
(e) Dani. c. 1. v. 7. c. 3. v. 12. & seq.
(f) Tit. Liv. L. XLII. c. 29, 61. L. XLIV. c. 4. L. XLV. c. 14.

soin pour recouvrer sa santé, & les provisions nécessaires pour sa subsistance & celle de tout son monde, enfin de faire préparer des vaisseaux pour le conduire sûrement jusqu'en Afrique. On distribua à chacun de ses cavaliers un marc & demi d'argent, & cinq cens sesterces en especes.

MISANTHROPE, *Misanthropus*, Μισάνθρωπος, (*a*) titre d'un dialogue de Lucien. C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans être assisté de personne, quoiqu'il eût fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend à Jupiter qui, touché de compassion, lui envoie le Dieu des richesses, pour le tirer de la nécessité où il étoit.

Voici le portrait que Lucien trace du Misanthrope. » Grands » Dieux, qu'est-ce que je vois? » Veillé-je, ou si je dors? D'où » peut venir tant d'or, en des » lieux si reculés? Ne sont-ce » point aussi des charbons ar- » dens? Non c'est de l'or très- » pur & très-fin, qui étincelle » comme du feu. Viens, cher » ami, que je t'embrasse après » une si longue absence. Je crois » maintenant tout ce que les » Poëtes ont dit de Jupiter & » de Danaë; car, je ne vois » point de pucelle qui n'ouvrît » son sein à une chose si aima- » ble & si précieuse. O Midas » & Crésus, vous n'avez été » que des coquins auprès de » moi! C'est tout ce que peut » faire le grand roi de Perse, » que de m'égaler, & le trésor de » Delphes ne vaut pas le mien. » Consacrons ici mon hoyau » & mes haillons à la Pauvreté. » Car, je vois bien que je n'en » aurai plus que faire, & que » je vivrai désormais dans la » gloire & dans l'opulence. » Mais, non, retirons-nous plutôt » en quelque petit coin du mon- » de, pour y vivre tout seul à no- » tre aise, & y bâtir une tour, » pour enfermer notre trésor. » Car, je ne veux plus vivre » que pour moi. Loin d'ici tous » ces noms d'amis, de parens, » d'alliés, tout cela n'est que » chimere. La Patrie même me » passera pour un fantôme. Je » ne veux plus avoir de consi- » dération pour personne, ni » aimer d'autre que moi-même. » Tous les hommes seront dé- » sormais mes ennemis; leur » rencontre me sera funeste; » je mettrai un grand désert » entr'eux & moi, & ne ferai » jamais ni paix ni treve avec » eux. Quand je sacrifierai, je » ne traiterai personne. Autant » que j'ai été libéral & com- » plaisant, autant je deviendrai » cruel & barbare. Si le feu » prend quelque part, bien loin » d'y porter de l'eau, j'y jetterai » de l'huile. Si quelqu'un crie » à l'aide en se noyant, je » l'enfoncerai, au lieu de lui » tendre la main. Voilà main- » tenant mes dogmes, & les » maximes de ma politique.

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 56. *& seq.*

» Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Misanthrope, c'est de quoi je ne me soucie point ; je serai bien aise pourtant, avant que de me retirer, qu'on sçache que je suis riche, afin qu'on en creve de dépit. Mais, qui l'a déjà dit à tout le monde ? On accourt ici de tous côtés. Retirons-nous sur cette montagne, pour y être plus en sûreté. Toutefois, j'aime mieux encore me communiquer pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager davantage ceux que je vois, par le mépris que j'en ferai. Qui est celui-ci qui s'avance le premier ? C'est le parasite Gnathon, qui me tendit dernierement une corde, comme je lui demandois du pain, sans se souvenir des grands repas qu'il a faits autrefois chez moi. Je suis bien aise qu'il soit venu le premier, pour être le premier puni. «

MISCELLANEA, *ou* MISCELLANIA, (*a*) terme par lequel Juvénal semble entendre divers spectacles donnés dans un jour de réjouissance, & entremêlés sans aucun ordre.

MISÉENS, *Misæi*, Μισαῖοι, (*b*) surnom que Diodore de Sicile donne aux Mégaréens de Sicile. Mais, Palmérius, fondé sur l'autorité d'Aristophane, lit avec raison Niséens. Cette dénomination venoit aux Mégaréens de leur ancien roi Nisus.

MISENE [le Promontoire de], *Miseni*, *Misenum Promontorium*, Μισηνὸν ἀκρωτήριον, (*c*) promontoire d'Italie, sur la côte de Campanie, situé dans le voisinage de Cumes. L'origine du nom de ce Promontoire étoit fabuleuse. Virgile dit qu'on l'appella de la sorte, après que Misene, trompette d'Énée, y eut été enterré. Tacite nomme ce Promontoire, & les deux Plines nous apprennent qu'il y avoit une ville du même nom. On lit dans Pline l'ancien : *Cumæ Chalcidensium*, *Misenum portus Baiarum*. Pline le jeune, en parlant de l'embrasement du mont Etna, dit : *Ego Miseni relictus .... tum demum excedere oppido visum*. Enfin, Suétone & Florus font entendre qu'il y avoit aussi un port à Misene. Les habitans de la ville s'appelloient *Misenenses*, selon Tacite.

Il y avoit aux environs de Misene un grand nombre de maisons de plaisance, dans l'une desquelles mourut l'empereur Tibere. On se rappelle le trait de ce Prince, rapporté par Phedre. Comme Tibere se promenoit un jour dans de fort beaux jardins qu'il avoit à Misene, un

(*a*) Juven. Satyr. 11. v. 20.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 269.

(*c*) Strab. pag. 242. *& seq.* Tit. Liv. L. XXIV. c. 13. Virg. Æneid. L. VI. v. 234, 235. Plin. Tom. I. pag. 154. Tom. II. pag. 102. Plin. Jun. L. VI. Epist. 20. Tacit. Annal. L. IV. c. 5. L. XIV. c. 3. L. XV. c. 46, 51. Hist. L. II. c. 9, 100. L. III. c. 56. Flor. L. I. c. 16. Cicer. de Orat. L. II. c. 33. Phæd. L. II. Fabul. 5. Plut. Tom. I. pag. 424, 930.

de ses esclaves, fort propre, du nombre de ces gens qui sont les officieux, & qui avoit sa robe retroussée jusqu'à la ceinture, avec une écharpe de toile d'Égypte, dont les franges tomboient négligemment, ayant un arrosoir en main, crut rendre un grand service à l'Empereur, de répandre de l'eau dans les allées qui étoient fort poudreuses, & s'en faisoit un mérite; mais, il se fit moquer de lui. Ensuite, par certains détours qu'il connoissoit, il courut rafraîchir une autre allée, par laquelle le Prince devoit passer. Tibere connut bientôt le personnage, & vit bien dans quel esprit il agissoit, & qu'il se flattoit de belles espérances. Approchez, lui dit-il. Il accourut plein de joie, & crut qu'il alloit être bien récompensé; mais, ce Prince quittant sa gravité, lui dit d'un air railleur: » Ce que vous venez de faire » est fort peu de chose, & » vous pouviez vous épargner » la peine que vous vous êtes » donnée. Allez, il en coute » plus que cela pour avoir de moi » un soufflet. » Tibere tenoit en effet ces gens-là dans la dépendance le plus qu'il pouvoit, & n'aimoit point à affranchir, ni à accorder des graces; & même depuis qu'il eut été obligé d'affranchir le comédien Actius, dit Suétone, il ne donna aucun spectacle, afin qu'on ne prît point delà occasion de lui demander quelque chose, & il se trouva rarement à ceux que les autres donnerent.

Le promontoire de Misene conserve encore aujourd'hui son ancien nom. Il s'appelle Capo di Miseno. On le trouve à l'orient du cap de Posilipo, & à l'occident de l'isle Ischia.

MISENE, *Misenus*, (*a*) qui n'eut jamais son égal dans l'art d'emboucher la trompette, & d'exciter par des sons guerriers l'ardeur des combattans, passoit pour être fils d'Éole, dieu des vents, parce que le vent est nécessaire à celui qui sonne de la trompette.

Autrefois compagnon du grand Hector, Misene le suivoit dans les combats, & s'y distinguoit également par sa trompette & par sa lance. Lorsqu'Hector eut été tué par Achille, dédaignant de marcher sous un capitaine d'un rang inférieur, il s'attacha à Énée. Ayant fait retentir les rivages du son perçant de son instrument, l'insensé osa défier les Dieux de la mer. Triton, s'il est permis de le croire, jaloux de son talent, le saisit, & le plongea dans les flots. Tous les Troiens, troublés de cet accident, gémissoient autour de son corps. Il fut sur-tout regretté d'Énée. On prépare un bûcher d'une hauteur extraordinaire; on pénetre dans une antique forêt, profonde retraite des bêtes féroces; les sapins sont renversés; les chênes re-

(*a*) Virg. Æneid. L. III. v. 239, 240. L. VI. v. 149. & seq.

tentissent sous les coups redoublés de la coignée ; les frênes succombent ; les grands ormes roulent du sommet des montagnes ; on scie & on fend le bois abattu. Énée exhortoit au travail, & donnoit lui-même l'exemple.

On éleve donc un bûcher, qu'on entrelace de bois résineux & de plusieurs branchages. On plante à l'entour de tristes cyprès ; on place les armes brillantes du mort au haut de la pyramide funebre ; on apporte des cuves d'eau bouillante ; on lave & on embaume son corps glacé ; on le couvre de ses habits ordinaires de couleur de pourpre, & on le couche sur un lit. Triste ministere ! les uns le portent sur leurs épaules jusqu'au haut du bûcher ; les autres qui représentent ses parens, en détournant les yeux y mettent le feu. On jette ensuite dans les flammes de l'encens, de l'huile d'olive, & de la graisse des viandes immolées. Lorsque le bois eut été consumé, & que la flamme eut disparu, on recueille les os & les cendres ; on les lave avec du vin, & le prêtre Chorinée les renferme dans une urne de bronze. Ensuite, prenant un rameau d'olivier, qu'il trempe dans l'eau, il fait trois fois le tour de l'assemblée, asperse & purifie les assistans, & prononce enfin les derniers mots. Énée fit élever à son ami un superbe tombeau, sur lequel on voyoit en relief une trompette & une rame, armes du mort. Ce monument fut placé sur une haute montagne, appellée depuis le promontoire de Misene, nom que ce lieu porte aujourd'hui, & portera dans tous les sicles, dit Virgile.

On voit dans ce qu'on vient de lire toutes les cérémonies des obseques des Anciens.

MISENENSES. *Voyez* Misene.

MISERE [la], *Miseria*, (*a*) dont les Anciens avoient fait une Divinité, étoit fille de l'Érebe & de la Nuit.

MISÉRICORDE [la], (*b*) *Misericordia*, Ἔλεος, que les Anciens avoient mise au nombre de leurs Divinités. Il y avoit dans la place publique d'Athenes, un autel consacré à cette Déesse. Hé, comment ne regne-t-elle pas dans tous les cœurs !

» La vie de l'homme, dit » Pausanias, est si chargée de » vicissitudes, de traverses & » de peines, que la Miséricorde est la Divinité qui méritoit d'avoir le plus de crédit ; » tous les particuliers, toutes » les nations du monde, devroient lui offrir des sacrifices, parce que tous les particuliers, toutes les nations, » en ont également besoin. » Son autel, chez les Athéniens, étoit un lieu d'asyle, où les Hé-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 361.

(*b*) Pausf. pag. 29. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 58. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 218, 219.

raclides se réfugierent lorsqu'Eurysthée les poursuivoit après la mort d'Hercule, & les privileges de cet asyle subsisterent très-long-tems.

Les Romains éleverent aussi un temple à la Miséricorde, sur le modele de celui d'Athenes, & l'appellerent asyle par excellence, parce que c'étoit un lieu de sûreté pour les criminels, ou pour les malheureux qui étoient poursuivis de leurs ennemis.

MISGOLAIDE, *Misgolaïdas*, Μισγολαΐδας (*a*) un de ceux qui exercerent la charge d'Éphore chez les Lacédémoniens.

MISGOLAS, *Misgolas*, (*b*) Μισγολας, Athénien, fils de Naucrate, étoit du bourg de Colytte. Eschine fait mention de Misgolas dans sa harangue contre Timarchus.

MISOR, *Misor*, (*c*) ville de la Palestine, dans la tribu de Ruben. Elle fut donnée aux Lévites de la famille de Mérari. On ne lit pas Misor dans l'Hébreu de Josué, ni même dans les Paralipomenes. Il y a quelque apparence que Misor est mis pour Jasa. Aquila & Symmaque ont pris Misor pour une plaine; & en effet ce terme se met quelquefois pour une campagne.

MISOR, *Misor*, (*d*) étoit, selon Sanchoniathon, fils d'Amynus & de Magus, & il fut pere de Thaautus, le Thoot des Égyptiens, le Thogit des Alexandrins & l'Hermès des Grecs. On croit que Misor signifie un homme libre.

MISPHA, *ou* MIZPHAT, termes qui en Hébreu signifient une hauteur où l'on plaçoit une sentinelle, ou simplement un lieu d'où l'on pouvoit voir de fort loin. C'est delà qu'est venu le nom de Mizphat ou Masphath, donné à quelques villes de la Palestine.

MISPHAT, *Misphat*. (*e*) On lit dans la Génese, que les rois Chodorlahomor, Amraphel, &c. après avoir parcouru le désert de Pharan, vinrent à la fontaine de Misphat, appellée aussi Cadès. Misphat, en cet endroit, s'écrit autrement que Mizphath, marqué plus haut, & signifie le jugement. On ne lui donna ce nom que depuis que Moyse en eut tiré les eaux qui furent nommées les eaux de contradiction, & que Dieu y eut exercé son jugement contre Moyse & Aaron, qui ne le glorifierent pas devant le peuple, comme ils devoient.

MISPILA. *Voyez* Mespila.

MISSILIA, *Missilia*, présens en argent qu'on jettoit au peuple. On enveloppoit l'argent dans des morceaux de draps, pour qu'ils ne blessassent pas. On faisoit de ces présens aux couronnemens. Il y eut des tours bâties à cet usage. Quelquefois, au lieu d'argent, on distribuoit des oiseaux, des noix, des dattes, des figues. On

(*a*) Xenoph. p. 462.
(*b*) Eschin. Orat. in Timarch. p. 266.
(*c*) Iosu. c. 19. v. 36.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 162.
(*e*) Genes. c. 14. v. 7.

jetta aussi des dés. Ceux qui pouvoient s'en saisir, alloient ensuite se faire délivrer le bled, les animaux, l'argent, les habits désignés par leur dé. L'empereur Léon abolit ces sortes de largesses, qui entraînoient toujours beaucoup de désordres. Ceux qui les faisoient se ruinoient; ceux qui s'attroupoient pour y avoir part, y perdoient quelquefois la vie. Les largesses véritables, c'est le soulagement des impôts. Donner à un peuple qu'on écrase de subsides, c'est le revêtir d'une main, & lui arracher de l'autre la peau.

MISSIO, c'est-à-dire, Congé. Il y en avoit quatre sortes principales. 1.° Celui, qui se donnoit à ceux qui avoient fini le tems ordinaire du service, qui étoit de dix ans, *Missio honesta*. 2.° Celui, qui se donnoit pour raison d'infirmité, *Missio causaria*. 3.° Celui, qui se donnoit pour quelque faute considérable, pour laquelle on étoit chassé ignominieusement, & déclaré indigne de servir, *Missio ignominiosa*. 4.° Enfin le congé qui s'obtenoit par grace & par faveur, *Missio gratiosa*.

MISULAMES, *Misulami*, Μισουλάμοι. *Voyez* Misulanes.

MISULANES, *Misulani*, (a) peuple de l'Afrique propre, selon Pline & Ptolémée. Ce dernier écrit Misulames pour Misulanes, & place ce peuple à l'occident de la grande Syrte, au pied du mont Audus & au-dessus des Natabutes. Tacite, qui écrit Musulanes dit que c'étoit une nation courageuse & voisine des déserts de l'Afrique. Tacfarinas fut déclaré chef de cette nation, qui, à sa sollicitation, prit les armes contre les Romains, sous l'empire de Tibere.

MITELLA, *Mitella*, espece de bonnet qui s'attachoit sous le menton. C'étoit une coeffure de femme, que les hommes ne portoient qu'à la campagne. On appella aussi Mitella des couronnes d'étoffe de soie, bigarrées de toutes couleurs, & parfumées des odeurs les plus précieuses. Néron en exigeoit de ceux dont il étoit le convive. Il y en eut qui coûterent jusqu'à 4000000 de sesterces.

MITHIR, *Mithir*, (b) terme qui se lit dans un ancienne inscription. On croit que ce terme a été mis pour celui de *Mithræ*, Mithras.

MITHRA, *Mithra*. *Voyez* Mithras.

MITHRADATE, *Mithradates*, Μιθραδάτης, (c) officier Perse, dont il est parlé dans Xénophon, qui, dans un endroit, le fait gouverneur de la Lycaonie & de la Cappadoce.

MITHRAS, *Mithras*, (d)

(a) Plin. Tom. I. pag. 248. Ptolem. L. IV. c. 2. Tacit. Annal. L. II. c. 52. L. IV. c. 24.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 428.

(c) Xenoph. p. 305. *& seq.*

(d) Herod. L. I. c. 131. Plut. Tom. I. p. 631. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 328, 501. Tom. III. pag. 167. *& suiv.* Tom. V. p. 374. Antiq. expliq.

Μίθρας, Divinité Persane, que les Grecs & les Romains ont confondue avec le soleil, & qu'ils ont cru être le principal objet du culte des Perses. Mais, Hérodote, beaucoup mieux instruit de la religion & des mœurs Persanes, que tous les Écrivains qui l'ont suivi, nous en donne une idée fort différente. Les Perses, dit-il, n'ont ni temples, ni statues, ni autels; ils traitent ces pratiques d'extravagance, parce qu'ils ne pensent pas, comme les Grecs, que la nature des Dieux ait rien de commun avec celle des hommes. Ils sacrifient à Jupiter sur le sommet des plus hautes montagnes, & donnent le nom de Jupiter à toute la circonférence du Ciel. Ils offrent encore des sacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau, & aux Vents. Telle est, continue-t-il, l'ancienne religion du païs; mais, ils y ont joint, dans la suite, le culte de la Vénus céleste, ou Uranie, qu'ils ont emprunté des Assyriens & des Arabes. Les Assyriens l'appellent Mylitta, les Arabes Alitta, & les Perses Mitra. On voit par ce passage d'Hérodote, que le culte de Mithras étoit un culte nouveau, emprunté des étrangers, qui avoit pour objet, non le Soleil, mais la Vénus céleste, principe des générations & de cette fécondité par laquelle les plantes & les animaux se perpétuent & se renouvellent.

Le nom de Mithras doit donc être pris pour celui de l'Amour, & en ce sens il convient parfaitement avec l'idée que les Anciens avoient de la Vénus céleste. Porphyre assure que le Mithras des Perses présidoit aux générations, & il rapporte à cette idée les différens attributs joints à la représentation de Mithras dans l'antre qui lui étoit consacré, antre mystique, dont nous voyons une image sur quelques bas-reliefs & sur quelques pierres gravées.

Quoiqu'à certains égards le soleil puisse être considéré comme le principe & la cause Physique de toutes les générations, ou du moins de la chaleur qui leur est nécessaire, les Perses ne l'ont jamais confondu avec Mithras. Le mot *Mithras* n'entre dans aucune des différentes dénominations qu'ils donnent à cet astre; & les Mages postérieurs protestent que ni eux ni leurs ancêtres n'ont jamais rendu de culte au soleil, aux élémens & aux parties de l'univers matériel; & que leur culte n'a jamais eu d'autre objet que le Dieu suprême, & les intelligences qui gouvernent l'univers sous ses ordres. Les Mages de l'Inde, que rien n'auroit obligé de déguiser la doctrine contraire, si elle eût fait partie de leur religion, parlent là-dessus, comme ceux qui ont

par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 367. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 231. *& suiv.* Tom. XVI. pag. 270. *& suiv.*

vécu

vécu au milieu des Mahométans.

Les nations situées à l'occident de la Perse, accoutumées à un culte dont les objets étoient grossiers & sensibles, avoient fait une idole du Mithras des Perses ; les plus spirituels le confondoient avec le feu & le soleil. L'idée, que Strabon s'étoit formée de la religion des Perses, étoit réglée sur celle des Mages de la Cappadoce, où il étoit né, & dont la plûpart avoient associé Mithras avec Omanès, Anaïtis, Pharnak, & les autres divinités Cappadociennes & Arméniennes. La façon, dont lui & Tacite ont parlé des Juifs, nous montre que les plus habiles parmi les Grecs & les Romains ne pouvoient concevoir qu'il y eût une religion sans idoles & sans divinités particulieres ; à les en croire, les Juifs adoroient l'air & le ciel matériels. Mais, cette réflexion nous meneroit trop loin.

L'on ne sçauroit douter que les Romains n'aient regardé Mithras & ne l'aient honoré comme le soleil ; les inscriptions, qui sont sur les monumens qui représentent cette Divinité, *Deo Soli invicto Mithræ*, *au Dieu Soleil l'invincible Mithras*, en font foi. Cette épithete d'invincible est souvent donnée au soleil sur d'autres monumens, & elle marque que cet astre eit le premier & comme le maître de tous les autres. Il seroit inutile de citer les auteurs Grecs & Latins, qui assurent que ce Dieu représentoit le soleil ; ils en conviennent tous ; & leur sentiment étant conforme à ce que nous apprennent à ce sujet les inscriptions que l'Antiquité nous a transmises, il n'y a nul lieu d'en douter.

Mithras, selon quelques-uns, étoit né d'une pierre ; ce qui marque, dit Alcander dans un manuscrit de la bibliotheque Barberine, cité par M. del Torré, le feu qui sort de la pierre, quand on la frappe. En effet, quand le feu est éteint dans une maison, le moyen le plus prompt pour le faire renaître, c'est de frapper une pierre à feu. Mithras né de la pierre, souhaitant d'avoir un fils, & ayant de l'aversion pour les femmes, coucha, dit Plutarque, avec une pierre, & en eut un fils qui fut appellé Diorphus.

Plutarque assure que ce furent les Pirates vaincus & dissipés par Cn. Pompée, qui firent connoître aux Romains le culte de Mithras. Ces Pirates étoient un amas de bandits & d'aventuriers de différentes nations, que l'espoir de s'enrichir par le brigandage avoit réunis, assez semblables à ces boucaniers & à ces forbans, qui ont commis, du tems de nos peres, tant de désordres dans l'une & l'autre Inde ; mais, on auroit peine à imaginer qu'il y eût eu parmi eux des Perses, des Parthes ou des Assyriens. Ces pirates étoient des Pisidiens, des Ciliciens, des Cypriens, & peut-être des Syriens ; nations, chez

qui le culte de Mithras n'étoit point reçu. Ainsi, ce que dit Plutarque ne doit être pris que pour une conjecture avancée au hazard.

Le plus ancien exemple du culte de Mithras chez les Romains, se trouve, à ce que nous croyons, sur une inscription datée du troisieme consulat de Trajan, ou de l'an 101 de l'ere Chrétienne. C'est la dédicace d'un autel au soleil, sous le nom de Mithras, *DEO SOLI MITHRAE*. Sur une autre inscription qui ne porte point de date, Mithras est l'assesseur ou le compagnon du soleil. *DEO... MITHRAE ET SOLI SOCIO*. Il falloit cependant que ce culte ne se fût pas établi en Syrie & dans les païs voisins de l'Égypte. C'est ce qui résulte de l'ouvrage d'Origene contre Celse. Ce défenseur du Paganisme joignoit les Mithriaques, ou les Prêtres & les Dévots de Mithras, aux Métragyrtes, ou Prêtres vagabons de Cybele, aux diseurs de bonne aventure & à ces especes de sorciers, qui abusoient les simples par les fourberies & par les prestiges, dont ils accompagnoient leurs sacrifices à Hécate & aux autres génies malfaisans. Il parloit encore des antres sacrés de Mithras qui étoient dans la Perse, & des représentations du Ciel, des planetes & des étoiles, qu'on y montroit aux initiés. Mais, tout cela étoit si peu connu d'Origene, un des hommes les plus sçavans de son siecle, qu'il soupçonne que c'étoient des choses imaginées par Celse. Les bas-reliefs & les pierres gravées qui subsistent encore aujourd'hui, nous montrent que le soupçon d'Origene étoit mal fondé. Il faut néanmoins conclure delà que le culte de Mithras, quoiqu'établi à Rome dès l'an de Jesus-Christ 101, n'étoit pas encore connu en Égypte & en Syrie au tems d'Origene, mort l'an de Jesus-Christ 263, & dont la célébrité avoit commencé vers l'an 228. Ainsi, il n'est nullement étonnant que saint Clément d'Alexandrie, qui a fleuri vers l'an de Jesus-Christ 194, selon Eusebe, n'ait point parlé de Mithras.

Le culte de cette Divinité étoit cependant commun à Rome, où l'on célébroit même ses mysteres. On voit dans les collections de Gruter & de Reinésius, plusieurs dédicaces faites à Mithras; & Lampride, dans la vie de Commode, fait mention des mysteres de Mithras, *Sacra Mithriaca*. Commode a regné depuis l'an de Jesus-Christ 180 jusqu'à l'an 192. Ces mysteres devoient même avoir déjà une certaine célébrité dans l'occident, au tems de saint Justin, qui dans sa seconde apologie & dans son dialogue avec Tryphon, parle de l'antre sacré de Mithras, de ses mysteres & d'une espece de communion que recevoient les initiés. La seconde apologie de saint Justin fut présentée à l'em-

pereur Antonin l'an de Jesus-Christ 142. Tertullien, qui a fleuri peu après vers l'an de Jesus-Christ 200, s'étend aussi sur les mysteres de Mithras.

On lit sur une inscription trouvée en Corinthie, dans les ruines de Solva, aujourd'hui Solfeld près de Clagenfurt, que le 8.e des calendes de Juillet, sous le consulat de Gordien & d'Aviola, l'an de Jesus-Christ 239, on répara un ancien temple de Mithras, ruiné par le tems. Porphyre, qui vint à Rome l'an de Jesus-Christ 263 prendre les leçons de Plotin, parle beaucoup de Mithras, dans les ouvrages qui nous restent de lui. Enfin, saint Jérôme fait mention de la destruction de l'antre sacré de Mithras à Rome, l'an de Jesus-Christ 378.

Les monumens, qui nous restent de Mithras, & qui sont en très-grand nombre, ont tous été faits en Italie, & nous n'avons aucune figure Persane de ce Dieu; car, nous ne croyons pas qu'on le trouve dans celles que Chardin, & après lui Corneille le Brun, ont copiées à Chilminear, qu'on croit avoir été l'ancienne Persépolis. Cependant, quelques Antiquaires ont cru le voir dans trois de ces figures, qui représentent trois hommes de bout avec de longues barbes, ayant sur la tête une espece de bonnet, semblable à un turban applati par le haut. Ces trois Prêtres enfoncent un poignard dans le ventre de trois animaux, qu'on croit être un lion, un griffon & un cheval; le fait est incontestable pour les deux premiers; quant au troisieme, il paroît bien par la tête & par les pieds que c'est un cheval, mais la queue est différente de celle de cet animal.

Si le Dieu Mithras étoit ainsi représenté par les Perses, il falloit que les Romains, qui en reçurent le culte & les mysteres, eussent bien changé la maniere de le peindre; car, il nous reste plusieurs monumens de cette Divinité, qui ne ressemblent gueres à celui que nous venons de décrire. Ces monumens ont été pour la plupart déterrés à Antium, aujourd'hui Nettuno, & expliqués sçavamment par M. Del Torré, depuis Évêque d'Hadria. On en trouve quelques autres dans la galerie Justinienne & dans d'autres Antiquaires, & avec cela quelques inscriptions dans Gruter. Toutes ces images se ressemblent, à cette différence près, que les unes sont plus chargées de figures que les autres.

La premiere, & en même tems celle qui paroît la plus composée, étoit dans la maison d'Octavio Zéno. Elle représente un jeune homme avec un bonnet Phrygien, une tunique, & un manteau qui sort en voltigeant de l'épaule gauche. Ce jeune homme tient le genou sur un taureau atterré; & pendant qu'il lui tient le muffle de la main gauche, il lui plonge de la droite un poignard dans le cou. Au côté droit de ce monu-

ment sont deux jeunes garçons, dont les habits & les bonnets sont semblables à ceux de Mithras, qui est sur le taureau. Chacun de ces deux jeunes hommes tient un flambeau, l'un élevé, l'autre baissé en terre par le bout allumé. Un chien s'avance vers le cou du taureau, comme pour lécher le sang qui sort de la plaie. Auprès du chien est un serpent étendu & sans action. Un lion, couché auprès du serpent, y paroît aussi sans aucune action marquée. Sous le ventre du Taureau est un scorpion, qui de ses deux pinces tient les parties du taureau. Devant la tête de cet animal est un arbre, où est attachée une torche allumée, & d'où pend une tête de bœuf. Derriere Mithras est un arbre avec un scorpion, & un flambeau, dont le bout allumé est tourné en bas. Plus haut, vis-à-vis la tête de Mithras, est un corbeau.

Le couronnement de ce bas-relief est encore fort singulier. C'est une suite de figures sur la même ligne, dont la premiere est un soleil rayonnant, avec des aîles, & monté sur un char tiré par quatre chevaux, qui paroissent extrêmement agités, & regardent les quatre parties du monde. Près du char est un homme nu, qu'un serpent entortille à quatre replis depuis les pieds jusqu'à la tête. On voit après cela trois autels flamboyans, & entre ces autels trois grandes phioles quarrées; puis un autre homme nu, entortillé, comme le premier, d'un serpent; ce dernier a des aîles, & une pique à la main gauche. On trouve ensuite quatre autels, avec autant de phioles. La lune sur son char, traînée par deux chevaux, qui paroissent extrêmement fatigués, termine ces figures. Elle est debout sur son char, avec des aîles, & ayant sur sa tête la figure d'un croissant.

Nous avons décrit dans le dernier détail ce bas-relief, parce qu'il contient presque tout ce qui est sur les autres. C'est toujours un jeune homme, qui égorge un taureau, toujours les mêmes symboles, quoiqu'en moindre quantité; à la seule différence près, que sur l'un des bas-reliefs, qui est celui de la vigne Borghese, on lit sur la cuisse de l'animal l'inscription : *Soli Deo invicto Mithræ*, & près de l'endroit où Mithras lui enfonce le poignard, ces mots barbares *Nama Sebezio*. Ainsi, en expliquant cette figure, nous aurons une connoissance exacte de ce qui est représenté sur les autres, que l'on peut voir dans les Antiquaires.

La simple description des figures, qui représentent Mithras, annonce évidemment qu'il s'agit du soleil, de sa puissance, & de ses influences. Stace, dans une invocation qu'il fait à cet astre, & son sçavant Commentateur, ont bien compris cette mythologie. » Soleil, lit-on » dans Stace, soyez-moi favo-

» rable. Soit que je vous invo-
» que sous le nom de Titan,
» ou sous celui d'Osiris, ou sous
» celui de Mithras, lorsque
» dans les antres de la Perse,
» vous pressez les cornes d'un
» taureau rebelle, & qui fait
» tous ses efforts pour ne pas
» vous suivre. »

Luctatius, interprétant ce passage, dit que ce sont les Perses qui les premiers ont honoré le Soleil dans des cavernes & dans des antres, & cela pour marquer que cet astre s'éclipse quelquefois; que le taureau, dont Mithras tient les cornes avec une main, [ce qui est aussi dans quelques monumens, mais non dans celui que nous venons de décrire] marque la lune, qui, indignée de suivre son frere, va au devant de lui, & cache sa lumiere; mais, le soleil par cette action violente, fait voir sa supériorité sur cette planete. Quelques Anciens ont cru que le taureau signifioit la terre, & que le poignard que Mithras lui enfonce dans le cou, marquoit que le soleil par ses rayons perçoit la superficie de la terre, & la rendoit féconde. Que le soleil ait été regardé par les Anciens comme le maître & le dominateur de tous les astres, & qu'on ait cru qu'il en régloit le cours, c'est une chose incontestable, comme nous le prouverons dans la suite par les témoignages de Cicéron & de Macrobe, si toutefois il est nécessaire de le prouver. Mais que la lune, à cause de son croissant, ait été représentée par les cornes du taureau, c'est ce qu'on ne sçauroit prouver; encore moins que le Taureau ait figuré la terre, & que l'action du soleil, qui lui enfonce le poignard, soit le symbole de ces rayons qui portent par-tout la fécondité; ce sont des allégories trop forcées, & qui n'ont nul fondement. Nous sçavons tout ce que Thomas Hyde, M. Del Torré, & quelques Antiquaires ont dit sur ce sujet, & on nous dispensera de les copier; mais, tout bien considéré, voici ce que nous pensons de tous ces monumens de Mithras, qui incontestablement étoit le même que le soleil, non-seulement chez les Perses, mais aussi chez les Grecs & chez les Romains.

Ces derniers, qui porterent plus loin que les autres le culte de ce Dieu, avoient établi des mysteres en son honneur, comme nous le dirons dans la suite; & c'étoit dans la célébration de ces mysteres, que Mithras étoit honoré sous les différens symboles que les monumens représentent. Il n'est pas douteux qu'ils n'aient voulu y marquer le cours de cet astre, sa puissance, & ses autres opérations. Nous regardons donc les monumens qui nous restent de ce Dieu, non comme les représentations du sacrifice réel d'un taureau qu'on lui avoit immolé, mais comme une espece de planisphere céleste, par lequel on vouloit marquer la force du so-

leil, en le peignant dans l'attitude d'un jeune homme, qui enfonce un poignard dans le cou d'un des plus forts & des plus fiers animaux. Voilà sans doute la raison pour laquelle on a gravé sur les bas-relifs les signes & les constellations. On voit dans l'ouvrage de M. Hyde sur un de ces monumens, le cancer, le scorpion, le serpent, le chien, le dauphin, la fleche, & le dragon, plusieurs étoiles très-bien marquées, & encore le lion, & plusieurs signes du zodiaque, comme aussi les planetes, du moins leurs symboles.

En effet, la fleche y peut représenter Mars; le caducée, Mercure; la foudre & l'aigle, Jupiter; la faulx, quoiqu'un peu moins reconnoissable, Saturne; & l'oiseau, qui ressemble à une colombe, Vénus. Ces cinq planetes, jointes au soleil & à la lune, qui sont au haut du bas-relief, forment les sept planetes; & il est évident en effet, qu'on a voulu les représenter sur ce planisphere, avec les signes du zodiaque & quelques-unes des constellations. C'étoit donc le ciel, sur lequel le soleil domine, par rapport à nous, qu'on a voulu représenter, dans les bas-reliefs que nous expliquons.

Mais, que signifie l'action de Mithras, qui, sous la figure d'un jeune homme fort & robuste, égorge le taureau, comme il paroît dans tous ces monumens, ou qui, dans un autre rapporté par M. Hyde, est debout sur cet animal, tenant un poignard de la main droite, & un globe de l'autre? Voici ce que nous pensons. Le Soleil, après avoir parcouru presque sans force & sans chaleur les signes Méridionaux, pendant l'hiver, reprend une nouvelle vigueur, lorsqu'il approche de notre Tropique, au commencement du printems, parcourt le Bélier; & entrant dans le signe du Taureau, il marque sa force en l'égorgeant. C'est alors en effet que la nature prend une nouvelle vigueur; car, selon Macrobe, le véritable printems, est lorsque, comme le rapporte Virgile, le Soleil entre dans le signe du Taureau. *Vernum tempus jam obtinet, cùm dicente Virgilio*:

Candidus auratis aperit cùm cornibus annum Taurus, &c.

Voilà, pour le dire en passant, ce qui fit mettre sur la jambe de ce même Taureau, l'inscription, *Deo Soli invicto Mithræ*; inscription répétée sur les autels de ce Dieu, & sur d'autres monumens qui le représentent, avec peu de changemens, comme *Soli invicto Mithræ*, *numini invicto Soli Mithræ ara, &c.* Tout cela marquoit que le Soleil, vainqueur de ce signe, alloit désormais porter la chaleur & la fécondité, & faisoit espérer une abondante récolte, comme le dit Jacques Gronovius en expliquant ces mêmes figures. Cette fécondité est désignée en-

core plus clairement sur un de ces marbres, où la queue du taureau, à son extrêmité, a des épis de bled. Les autres figures, qui accompagnent ces monumens de Mithras, sont aisées à expliquer. Le cancer, qui ronge les parties du taureau, marque son empressement à chasser ce signe, le Soleil devant le parcourir bientôt après. Le serpent, étendu au bas de la figure du lion, est le serpentaire, qui occupe une si grande partie dans le Ciel. Les autres signes du zodiaque sont là pour marquer que le Soleil doit les parcourir pendant l'été. Le lion, qui étoit un des symboles particuliers de Mithras, comme il paroît par une antique, sur laquelle il est représenté sous la figure d'un lion, avec son étoile & cette inscription, *Leo Mithriacus*, doit sur-tout y être, comme il y est en effet, le Soleil étant dans sa plus grande force, lorsqu'il entre dans ce signe; & il se trouve dans le marbre que nous expliquons, au-dessus du cancer, parce qu'effectivement le Soleil y entre en sortant de ce signe. Les autres étoiles & les constellations y sont aussi, comme devant être dans un planisphere céleste.

Les deux jeunes hommes, vêtus & coëffés comme Mithras, dont l'un tient élevé son flambeau allumé, pendant que l'autre le tourne vers la terre pour l'éteindre, sont certainement, comme les Antiquaires l'ont dit de concert, des symboles du Soleil levant & du Soleil couchant, & il est inutile de s'y arrêter davantage. On doit penser la même chose des deux flambeaux, l'un élevé, & l'autre baissé vers la terre, qui dans un des monumens de Mithras, sont attachés à deux arbres, l'un devant, l'autre derriere le taureau égorgé. On ne peut pas douter non plus que les deux étoiles qui sont sur la tête des jeunes hommes, dont nous venons de parler, dans un marbre expliqué par Gruter, ne soient l'étoile du matin & celle du soir, comme le dit ce sçavant Antiquaire dans un de ces marbres rapportés par Thomas Hyde. Le jeune homme, qui tient le flambeau élevé, est debout, & il doit être dans cette attitude, comme devant porter la lumiere sur la terre. Celui qui éteint son flambeau, est assis, & paroît accablé de tristesse, pour marquer que sa lumiere va disparoître; & que la terre étant dans les ténebres & dans l'obscurité, les hommes vont être livrés au chagrin & à l'inquiétude.

Des deux arbres, auxquels sont attachés les flambeaux, l'un [& c'est celui qui est du côté du Soleil levant] n'a que des fueilles, pendant que celui qui est au Soleil couchant, est chargé de fruits; ce qui marque le printems & l'automne.

Le Soleil sur son char, au haut du marbre, dont les chevaux paroissent agités, mar-

que le Soleil à midi, & dans toute sa force ; comme la Lune aussi sur son char, & dont les chevaux semblent si fatigués, qu'il y en a même un qui est couché, signifie que le Soleil l'éclipse, & l'oblige de se cacher.

Les deux figures, entortillées de serpens, marquent l'obliquité de l'Écliptique ; ce qu'on peut confimer par un monument singulier, que D. Bernard de Montfaucon a fait dessiner, sur lequel on voit les signes du zodiaque coupés par un serpent, qui en fait le tour à plusieurs replis.

Les autels & les phioles, qui forment une espece de corniche au haut de ce marbre, nous apprennent l'usage dont ils étoient dans les mysteres de Mithras, qui étoient toujours accompagnés de sacrifices.

Le corbeau, qu'on voit dans ce même marbre, doit être regardé comme un oiseau consacré au Soleil, ou à Mithras, ainsi qu'il est sûr par tous les Anciens, qu'il l'étoit. Les Prêtres mêmes de Mithras étoient appellés Coraces, terme qui veut dire des corbeaux, & Hiérocoraces, ou corbeaux sacrés, à cause de cet oiseau qui étoit consacré à ce Dieu ; comme ils sont aussi appellés Léontiques, parce que le lion étoit, ainsi que nous venons de le dire, son symbole particulier.

Les autres figures de Mithras, rapportées par les Antiquaires, peuvent s'expliquer aisément. Il y en a deux fort singulieres dans le voyage d'Italie de D. Bernard de Montfaucon. L'une représente un homme avec une tête de lion, qu'un serpent, après avoir entortillé son cou & ses épaules, surpasse de toute sa tête. *Superat capite & cervicibus altis.* Cette figure a quatre aîles, dont deux sont baissées vers la terre, & les deux autres élevées vers le Ciel. De la gueule du lion sort une longue bandelette, qui flotte au gré du vent. L'autre figure est montée sur un globe ; le serpent l'entortille depuis le bas du globe jusqu'au-dessus de la tête, & se repliant sur le devant, il met la sienne dans sa gueule. Cette figure a aussi quatre aîles disposées de même, c'est-à-dire, deux baissées & deux élevées ; mais, au lieu de flambeau, elle tient deux clefs des deux mains. Ces deux figures sont incontestablement le dieu Mithras. Plusieurs Auteurs assurent qu'on le représentoit avec la tête d'un lion, ainsi que nous l'apprenons de Tertullien & de Saint Jérôme. Luctatius même, dont nous avons parlé ci-devant, dit que Mithras en habit Persan, avoit la tête d'un lion, ornée d'une tiare, & qu'il tenoit des deux mains les cornes d'un taureau ; sur quoi il est bon de remarquer en passant, que quoiqu'on trouve des figures de ce Dieu avec la tête d'un lion, comme sont les deux que nous expliquons, il n'est pas représenté ainsi sur les monumens où il égorge le taureau.

Quoi qu'il en soit, les autres

ſymbobles de ces deux figures peuvent s'expliquer ainſi. Les quatre aîles montrent la rapidité du cours du Soleil; les deux, qui ſont élevées vers le Ciel, marquent le lever de cet aſtre ; & les deux qui ſont baiſſées, ſon coucher; le ſerpent qui entortille ces figures, l'obliquité du cours du Soleil, qui eſt la même que celle de l'Écliptique, d'où cet aſtre ne ſort jamais. Les clefs, qui ſont dans les mains de l'une de ces deux figures, ſignifient que le Soleil ouvre & ferme le jour, & qu'il eſt le maître de la nature. Enfin, le globe qu'elle tient ſous ſes pieds, nous apprend que cet aſtre en fait le tour, & répand ſa lumiere & ſes influences favorables ſur-tout l'Univers.

Remarquons, avant que de paſſer outre, que ſur un marbre de la galerie Juſtinienne, & ſur deux autres, dont l'un eſt rapporté dans l'ouvrage de M. Del Torré, & l'autre dans Béger, les figures de Mithras qui égorge le taureau, ſont aîlées, ainſi que la figure du jeune homme qui porte une torche allumée ; ce qui ne fait que confirmer ce que nous avons avancé, qu'on vouloit marquer par-là, avec quelle rapidité le Soleil faiſoit le tour du monde. Il y a auſſi quelques variétés ſur ces anciens monumens, qui ne ſont peut-être que l'effet du caprice de l'ouvrier. Ainſi, quelquefois les deux jeunes hommes qui portent les deux flambeaux allumés, les tiennent tous deux tournés en haut, quelquefois tous deux tournés vers la terre ; quelquefois auſſi celui de ces deux jeunes hommes que nous avons dit marquer le jour naiſſant, ſe trouve derriere le taureau, pendant que celui qui repréſente le coucher du Soleil, ſe trouve devant.

Voilà, à ce que nous croyons, l'explication la plus vraiſemblable de tous les ſymboles qui accompagnent la figure de Mithras, ſi toutefois on n'aime mieux dire que ce Dieu paroît au milieu de ces figures, monté ſur un taureau qu'il égorge, pendant que deux jeunes autres Mithras ſont, l'un devant, l'autre derriere, pour marquer le lever, le coucher, & le midi, tems auquel le Soleil eſt dans ſa plus grande force ; ce qui eſt très-bien exprimé par ſon action ſur le taureau, l'un des plus forts & des plus courageux des animaux.

Nous ne diſſimulerons pas cependant qu'il y a des Mythologues, qui prétendent que le taureau déſigne la Lune, & que le Soleil, en tenant l'animal par les cornes, ſemble forcer cette planete à le ſuivre; ainſi qu'il paroît que Stace a voulu le faire entendre par ce vers :

Indignata ſequi torquentem cornua Mithram ;

Ou, ce qui revient à peu près à la même idée, qu'on a voulu par ce ſymbole nous apprendre,

que le Soleil eſt le Modérateur de tous les aſtres, & le Maître de leurs mouvemens. Martianus Capella, en parlant du Soleil, s'exprime ainſi :

Nam medium tu curris iter dans ſolus amicam
Temperiem ſuperis, compellens atque coërcens
Sidera ſacra Deum, cùm legem curſibus addis.

Cicéron, parlant du même aſtre, dit qu'il eſt le chef & le conducteur de tous les autres, *dux, princeps, & moderator luminum reliquorum ;* ce que Macrobe explique ainſi : » Le Soleil, dit-il, eſt appellé le » Modérateur des autres, parce » que c'eſt lui qui regle leurs » cours ; de ſorte que quand » ils s'en ſont éloignés, à une » certaine diſtance il les force » de revenir ſur leur route, » & de s'en rapprocher. »

Il eſt bon d'obſerver que parmi les bas-reliefs de Mithras il s'en trouve trois, l'un tiré de la galerie Juſtinienne, l'autre de Béger, & le troiſieme rapporté par M. Del Torré, où au lieu du jeune homme qui égorge le taureau, c'eſt une femme avec des aîles qui fait cette opération. Dans deux de ces marbres ſont les deux jeunes hommes qui portent les flambeaux, pour déſigner le matin & le ſoir ; dans celui de Béger, il n'y a qu'un autel. Ces trois monumens ne repréſentent point Mithras, & nous n'y voyons ni les ſignes, ni les conſtellations qui ſont ſur les autres. Il faut donc en revenir au ſentiment d'Hérodote, qui dit que les Perſes honoroient, ſous le nom de Mithras, la Vénus céleſte, dont le culte leur étoit venu des Aſſyriens. Car, c'eſt-elle ſans doute, & non une Victoire, comme l'a cru Béger, qui eſt repréſentée ſur ces trois bas-reliefs. De-là on peut conclure que les Romains, qui avoient reçu des Perſes la connoiſſance & le culte de Mithras, employoient auſſi dans leurs myſteres, les types & les repréſentations de la Vénus céleſte, honorée par cet ancien peuple.

Nous devons obſerver, 1°. que les bas-relifs que l'on vient d'expliquer, repréſentent des antres & des cavernes, qui ſont très-reconnoiſſables pour la plupart, parce que c'étoit dans des cavernes & dans des antres qu'on célébroit les myſteres de Mithras.

2°. Que le culte de Mithras, avant que d'arriver en Grece & à Rome, avoit paſſé des Perſes dans la Cappadoce, où Strabon qui y avoit voyagé, dit qu'il avoit vu un grand nombre de Mages.

3°. Que le même culte avoit auſſi pénétré dans la Médie, puiſque Lucien, dans ſon Dialogue du conſeil des Dieux, dit que Mithras étoit un dieu Mede. » Ce » Mithras, dit-il, qui porte un » candys & une tiare, qui ne » ſçait pas parler Grec, & qui » n'entend pas même quand on » boit à ſa ſanté. »

4°. Que quand les Perses disoient que Mithras étoit né d'une pierre, cela signifioit, ou le feu qui sort de deux cailloux qu'on frappe l'un contre l'autre, ou que c'étoit de cette maniere qu'on avoit eu l'usage du feu; ce qui revient à la fable rapportée par Plutarque, qui dit que Mithras, né lui même d'une pierre, & souhaitant d'avoir un fils sans le commerce des femmes, avoit couché avec une pierre, de laquelle il avoit eu un fils nommé Diorphus, ou la lumiere.

5°. La fable par laquelle on apprenoit que Mithras étoit un voleur de bœufs, qu'il conduisoit dans des antres, signifioit, comme le dit Porphyre, que le Soleil qu'on regardoit comme l'auteur de la fécondité de toute la nature, opéroit cette fécondité d'une maniere cachée. Car, comme les voleurs, dit cet Auteur, cachent avec soin les choses qu'ils ont dérobées, de même la chaleur du Soleil, source de la fécondité, ne la procure que d'une maniere cachée & invisible.

MITHRENE, *Mithrenes*, (a) lieutenant de Darius. Ce Prince lui avoit confié le Gouvernement de la citadelle de Sardes. Mais, lorsque Mithrene apprit qu'Alexandre le Grand approchoit de la place, & qu'il n'en étoit plus qu'à quelque soixante-dix stades, il alla au devant de lui avec les premiers de la ville, pour lui livrer & la ville & la citadelle avec l'argent que l'on y gardoit. Alexandre fit de grands honneurs à Mithrene, & le tint auprès de lui en grande considération, pour attirer les autres par son exemple. Quelque tems après, il lui donna le gouvernement de l'Arménie. Il est nommé Mithinne dans Diodore de Sicile.

MITHRES [C. CURTIUS], *C. Curtius Mithres*, (b) en faveur duquel Cicéron écrivit une lettre de recommandation à P. Servilius.

» C. Curtius Mithres, dit
» Cicéron, est comme vous sça-
» vez affranchi de Posthumius
» mon bon ami; mais, il m'ho-
» nore & me respecte autant que
» son Patron même. Toutes les
» fois que j'ai été à Ephese,
» j'ai été reçu chez lui comme
» chez moi-même; & il est ar-
» rivé bien des choses où j'ai
» reconnu sa bonne volonté
» & sa fidélité. Ce qui fait que
» quand j'ai affaire en Asie
» pour moi, ou pour quelqu'un
» de mes amis, j'ai coutume
» de m'adresser à lui, de
» l'employer où j'ai besoin
» de son ministere, & de me
» servir de sa maison & de
» son bien, comme si c'étoit à
» moi. Je vous marque ces cho-
» ses avec plus d'étendue, pour
» vous faire connoître que je
» vous écris, non d'un manie-
» re commune, ni par parade

(a) Quint. Curt. L. III. c. 12. L. V. c. 8. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6. Diod. Sicul. pag. 573.

(b) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 69.

» de mon crédit, mais comme » pour un homme qui est de » mes plus intimes amis. Ainsi, » je vous prie de l'aider & de » lui faire plaisir pour l'amour » de moi, dans le procès qu'il » a contre un particulier de » Colophon pour un fond de » terre, & dans ses autres af- » faires, autant que vous le » pourrez en conscience & » sans vous incommoder; quoi- » qu'à vrai dire, comme je con- » nois sa modestie & sa rete- » nue, je ne crois pas qu'il » vous soit aucunement à char- » ge. Si par ma recommanda- » tion jointe à sa probité, il » peut vous porter à avoir quel- » que considération pour lui, » il croira être au-dessus de » tout. Je vous prie donc, au- » tant que je puis vous prier, » de le prendre sous votre pro- » tection, & de le mettre au » nombre de ceux que vous ho- » norez de votre amitié. Cepen- » dant, je m'emploirai soi- » gneusement & avec affection » à tout ce que vous souhai- » terez de moi, & où je croi- » rai qu'il ira de votre honneur » & de vos intérêts. »

MITHRÈS, *Mithres*, Μίθρης, le même que Mithras. *Voyez* Mithras.

MITHRIAQUES, *Mithriaca*, (*a*) nom que l'on a donné aux mysteres de Mithras.

Comme les Perses n'avoient point de temples, & qu'ils célébroient les fêtes de Mithras dans des cavernes, ainsi qu'ils l'avoient appris de leur législateur Zoroastre, qui le premier, selon le témoignage de Porphyre, avoit choisi pour cela un antre arrosé de fontaines, & couvert de verdure, les Romains, à leur exemple, célébroient les mêmes mysteres de ce Dieu, dans des antres & dans des cavernes; & quand cela ne paroîtroit pas par les marbres mêmes qui nous restent, & qui représentent Mithras dans un antre, & que toute l'antiquité ne seroit pas, comme elle l'est, d'accord sur ce sujet, les inscriptions qui nous restent, ne laisseroient aucun lieu d'en douter. On voit en effet encore les noms de quelques-uns de ceux qui avoient consacré des antres à ce Dieu. *Deo Soli invicto Mithræ Sosimus speleum constituit. Speleum Tib. Claudius voti compos dedit.*

Rien n'étoit égal aux peines, aux tourmens, aux fatigues qu'il falloit essuyer pour être initié aux mysteres de ce Dieu. On éprouvoit celui qui demandoit cette initiation, en lui imposant des choses si difficiles, que souvent il y succomboit & mouroit dans l'exécution. Nonnus disoit qu'il falloit passer par quatre vingts sortes d'épreuves. Pour ne pas effaroucher ceux qui se présentoient pour être initiés, on commen-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 201. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 270. *& suiv.*

çoit, dit cet Auteur, par les épreuves les moins difficiles. D'abord, on les faisoit baigner, puis on les obligeoit de se jetter dans le feu; ensuite, on les reléguoit dans un lieu désert, où ils étoient soumis à un jeune rigoureux, qui, selon Nicétus, duroit cinquante jours. Après cela, continue Nicétus, on les fustigeoit pendant deux jours entiers, & on les mettoit pendant vingt autres dans la neige. Lorsqu'on avoit passé par toutes ces épreuves, on étoit admis aux mysteres de Mithras. Parmi les autres cérémonies de l'initiation, on mettoit un serpent dans le sein de celui qui vouloit participer aux mysteres de ce Dieu ; & Arnobe dit que ce serpent étoit d'or. On sçait que cet insecte, qui reprend tous les ans une nouvelle vigueur, en changeant de peau, étoit un des symboles du Soleil, dont la chaleur se renouvelle au printems, lorsqu'il commence à parcourir les signes septentrionaux.

Ces mysteres, au reste, étoient également abominables & impies, puisqu'on y immoloit des victimes humaines, comme l'insinue Porphyre. Il est vrai que l'empereur Adrien abolit la coutume d'y immoler des hommes, mais Commode la rétablit, puisque selon Lampride, il souilla par l'homicide les mysteres de ce Dieu, *sacra Mithriaca homicidio vero polluit.* Il est vrai qu'on ne peut pas conclure de ce passage que cet homicide fût un véritable sacrifice; mais, le fait que raconte Socrate dans son histoire Ecclésiastique, ne laisse aucun lieu de douter qu'on n'immolât des victimes humaines à Mithras, puisque cet Auteur rapporte que les chrétiens d'Alexandrie, ayant découvert un antre fermé depuis long-tems, dans lequel la tradition portoit qu'on avoit autrefois célébré les mysteres dont nous parlons, ce que prouvoit encore le nom de Mithrius, que portoit ce lieu, on y trouva des os & des crânes d'hommes, qu'on en retira, pour les faire voir au peuple de cette grande ville.

Nous avons dit que ces mysteres étoient aussi impies qu'abominables. En effet, pour leur donner plus de crédit dans les premiers siecles du Christianisme, tems auquel ils furent le plus en vogue, on voulut imiter les saintes pratiques des Chrétiens, principalement le Baptême & le mystere de l'Eucharistie, & pour cela on jettoit de l'eau sur les initiés, & on leur présentoit du pain & du vin, afin, disoit-on, de les régénérer & de leur donner une nouvelle vie. Nous ne citerons pour le prouver que le seul Tertullien, quoique bien d'autres Auteurs aient dit la même chose. *Per lavacrum*, dit-il, *Mithras signat illic in frontibus milites suos, celebrat panis oblationem, & imaginem resurrectionis induit*, &c.

La principale fête de Mi-

thras étoit celle de sa naissance, qu'un calendrier Romain plaçoit au 8 des calendes de Janvier, c'est-à-dire, au 25 Décembre, jour auquel, outre les mysteres qu'on célébroit avec la plus grande solemnité, on donnoit aussi les jeux du Cirque, qui étoient consacrés au Soleil, ou à Mithras. Il est vrai que le Calendrier ne nomme pas ce Dieu, & qu'il dit simplement, 8. *Cal. Jan. invicti*, c'est-à-dire, le jour de la naissance de l'invincible; mais, les Sçavans ont fort bien jugé par l'épithete d'*invicti*, qui lui est si souvent donnée dans les inscriptions & sur les marbres, qu'il s'agissoit de Mithras. Il ne faut pas cependant sur cette particularité s'imaginer qu'on ait affecté de célébrer cette fête le jour où l'Église célebre celle de la naissance de Jesus-Christ; encore moins dire avec le P. Hardouin que les Chrétiens d'occident aient, à cause de cette fête, transféré à ce même jour celle de Noël, qu'ils célébroient, dit-il, au mois de Septembre. Car, le sçavant évêque d'Hadria, M. Del Torré, démontre que la fête de la naissance de Jesus-Christ a toujours été fixée par l'église Latine, au 25 Décembre. La seule raison qu'eurent les Romains pour fixer le jour de la naissance de Mithras au même jour, étoit tirée de la Physique & de l'Astronomie. Ils vouloient marquer par-là que le Soleil, après s'être éloigné de notre hémisphere depuis l'équinoxe d'automne, alloit après le solstice d'hiver se rapprocher, & porter par-tout la chaleur & la fécondité.

Le culte de Mithras fit de grands progrès. De Rome il se répandit dans toute l'Italie, & de-là il passa dans les autres Provinces de ce vaste Empire. Les marbres & les inscriptions, qu'on a trouvés en tant d'endroits différens, le prouvent sans replique. Car, sans parler de ceux qu'on a découverts à Antium, à Naples, à Milan, & dans plusieurs autres villes d'Italie, ainsi qu'on peut le voir dans Gruter, ni de celui, qui, selon M. Spon, a été déterré à Lyon, on en a trouvé d'autres chez les Daces, dans la Pannonie, où Aurélius Justinianus rétablit un temple de ce Dieu, chez les Noriques, peuples voisins de la Carinthie. Socrate & Sozomene nous apprennent que les Égyptiens, & en particulier les peuples d'Alexandrie, honoroient la même Divinité. S. Epiphane parle d'un prêtre de Mithras dans l'isle de Crete; ainsi, on ne peut pas douter que le culte de ce Dieu n'ait été très-étendu. Il dura aussi très-long-tems, & il ne fut pas détruit, lorsque les Empereurs embrasserent le Christianisme, puisque nous avons des inscriptions, où il est fait mention de ceux qui célébrerent ces mysteres du tems de Valens & du jeune Valentinien, l'an 376, comme il pa-

rple par les Consulats qui y sont désignés. Enfin, ce culte fut entiérement aboli par les soins de Gracchus, Préfet du Prétoire.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιτριδάτης, nom qui a été commun à plusieurs Princes & à quelques grands hommes, que nous allons faire connoître.

ROIS DE PONT du nom de Mithridate.

MITHRIDATE I, *Mithridates*, Μιτριδάτης, (*a*) fils d'Ariobarzane I, vivoit environ quatre cens ans avant Jesus-Christ.

On croit que ce Mithridate est celui dont parle Justin, & & qui avoit formé une entreprise sur Héraclée, de concert avec Cléarque banni de cette ville; Mithridate fut trahi par Cléarque, qui l'arrêta, & ne lui rendit la liberté qu'au moyen d'une grosse rançon, qui lui servit à lever des troupes, avec lesquelles il se rendit maître d'Héraclée. Le commencement de la tyrannie de Cléarque est de l'an 364 avant Jesus-Christ. Ainsi, l'aventure de Mithridate est de quelqu'une des années précédentes.

Diodore de Sicile ne nous apprend point à qui ce Mithridate avoit succédé; mais, on peut suppléer à son silence, par un mot échappé à Xénophon. Cet Historien termine sa Cyropédie par une réflexion générale sur la corruption des mœurs & du gouvernement des Perses; & pour preuve, il cite l'exemple d'un Mithridate qu'on a vu, dit-il, obtenir la faveur du Roi, en lui livrant son pere Ariobarzane. Ce passage n'a pas besoin d'explication, parce que Xénophon ne mit la derniere main à sa Cyropédie que dans un âge très-avancé, & il mourut vers l'an 360 ou 359 avant Jesus-Christ.

Cornélius Népos, rapportant la mort du Satrape Datamès, fils de Camissarès, dit qu'il fut assassiné par un des Seigneurs révoltés, qu'il nomme Mithridate, fils d'Ariobarzane. Ce Mithridate n'est point différent de Mithridate I, puisque la mort de Datamès doit être arrivée vers l'an 361 avant Jesus-Christ. *Voyez* Datamès.

MITHRIDATE II, *Mithridates*, Μιτριδάτης. (*b*) étoit fils d'Ariobarzane II. C'est celui que Diodore de Sicile, sous l'an 316 avant Jesus-Christ, nomme parmi les alliés d'Eumene, & qu'il dit être descendu de l'un des sept Persans conjurés contre le Mage, & auquel sa bravoure avoit acquis une grande célébrité. Sous l'an 302 il en parle encore, & dit qu'Antigonus, dans le parti duquel il étoit, le soupçonnant d'une intelligence avec

(*a*) Just. L. XVI. c. 4. Diod. Sicul. p. 500. Corn. Nep. in datam. c. 4, 10, 11. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 11. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 75. *& suiv.*

(*b*) Diod. Sicul. p. 692, 791. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 71. *& suiv.*

Cassandre, le fit tuer lorsqu'il étoit avec lui dans la Mysie; il ajoute qu'il avoit été pendant 35 ans Souverain des villes de Cius & de Carine, situées l'une & l'autre en Mysie. Sa Dynastie ou Principauté passa à son fils, nommé Mithridate comme lui.

MITHRIDATE III, *Mithridates*, Μιτριδάτης, (a) fils du précédent. Il n'eut pas plutôt pris possession des États de son pere, qu'il les augmenta par les conquêtes qu'il fit dans la Paphlagonie & dans la Cappadoce; c'est ce même Mithridate qu'Appien nomme le fondateur, Κτιστής, & il est le premier des Rois de Pont, qui ait été véritablement souverain, ses prédécesseurs ayant été dépendans, ou du roi de Perse, ou des successeurs d'Alexandre.

Il est parlé, dans Plutarque & dans Appien, de ce Mithridate le fondateur dont le regne dura 36 ans; mais, ils mêlent à leur récit plusieurs choses peu exactes. Ils font mention l'un & l'autre du songe Prophétique qui annonçoit la grandeur future de ce jeune Prince, & sur la foi duquel Antigonus résolut de le faire périr. Diodore de Sicile nous apprend cependant qu'Antigonus méprisoit beaucoup les songes & les présages; ce qui doit rendre ce conte très-suspect. Démétrius, fils d'Antigonus, découvrit, dit-on, à Mithridate le péril où il étoit, & l'engagea à quitter la Cour. Plutarque, donnant à ce Mithridate le titre de fils d'Ariobarzane, fait voir qu'il l'a confondu avec son pere, nommé Mithridate comme lui; d'ailleurs, il dit qu'il étoit du même âge que Démétrius, qui n'avoit alors que 22 ans, ainsi que Diodore de Sicile nous l'apprend, & que le suppose le récit de Plutarque. Cependant, Mithridate, fils d'Ariobarzane, regnoit depuis 35 ans, & il falloit qu'il eût commencé l'an 336 avant Jesus-Christ, au plus tard, c'est-à-dire, deux ans avant la naissance de Démétrius, l'an 334. D'ailleurs, Hiéronyme de Cardie, cité par Lucien, prétend que ce Mithridate le fondateur mourut âgé de 84 ans. Diodore de Sicile dit qu'il avoit regné 36 ans; il commença au plutôt l'an 301, ainsi il est mort l'an 266, & il doit être né l'an 350; il étoit donc âgé de 50 ans, l'an 301, lorsque son pere fut mis à mort, & il avoit 29 ans de plus que Démétrius; ce qui fait voir qu'il n'étoit pas du même âge que lui, comme l'a cru Plutarque. Appien assure que Mithridate le fondateur étoit du sang royal de Perse, & que les rois de Pont & de Cappadoce avoient une même origine.

(a) Plut. Tom. I. pag. 890. Appian. pag. 249. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 71. & suiv.

MITHRIDATE,

MITHRIDATE IV, *Mithridates*, Μιτριδάτης, (*a*) a dû regner vers l'an 250 avant Jesus-Christ. Ce Prince épousa une fille de Séleucus Callinicus, roi de Syrie, dont il eut Laodice qui fut mariée à Antiochus le Grand.

MITHRIDATE V, *Mithridates*, Μιτριδάτης, (*b*) surnommé Évergete, étoit fils de Pharnace. Il est le premier de sa race qui ait fait alliance avec les Romains. Il leur avoit fourni quelques secours dans la troisieme guerre de Carthage, & dans celle contre Aristonic. Il reçut en récompense la grande Phrygie, démembrée des États des rois de Pergame sur laquelle il avoit déjà d'anciennes prétentions. Son pere Pharnace avoit ajouté à son Royaume la ville de Sinope, conquête importante, & qui devint la résidence des rois de Pont, & la capitale de leurs États. Mithridate Évergete périt dans cette ville, par la conspiration de quelques Seigneurs de sa Cour, laissant deux fils, dont l'aîné qui suit, étoit dans sa douzieme année. Cette mort, & par conséquent le commencement du regne de Mithridate le Grand, peuvent se rapporter à l'an de Rome 629.

Il nous reste une médaille de Mithridate Évergete, sur laquelle on voit la date 173, ΡΟΓ. sans autre caractere. En supposant, comme il y a beaucoup d'apparence, que l'ere des rois de Pont avoit commencé à la fin de l'an 306, ou dans le courant de l'an 305 avant Jesus-Christ; la date de 173 tombera sur l'an 134 avant Jesus-Christ. Mithridate Évergete, ayant envoyé du secours aux Romains, lors de la troisieme guerre Punique, regnoit déjà vers l'an 148 ou 149.

MITHRIDATE VI, *Mithridates*, Μιτριδάτης, (*c*) fils du précédent, naquit l'an 132 avant Jesus-Christ. Il fut d'abord surnommé Eupator, & ensuite le Grand. L'histoire a remarqué que l'année de l'avénement de Mithridate Eupator à la Couronne, aussi bien que celle de sa naissance, fut signalée par l'apparition d'une Comete, qui fut vue pendant soixante-dix jours, & dont l'éclat étoit si vif que tout le Ciel sembloit être en feu; car, dit-

(*a*) Just. L. XXXVIII. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 12.

(*b*) Just. L. XXXVII. c. 1. L. XXXVIII. c. 5. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 12. T. V. pag. 199, 210. Hist. Rom. Tom. V. pag. 582. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. p. 479. Tom. XIX. p. 83.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 413. Appian. p. 171. *& seq.* Just. L. XXXVII. c. 1. *& seq.* L. XXXVIII. c. 1, 2. *& seq.* L. XL. c. 2. Plut. Tom. I. p. 381, 465. *& seq.* Vellei. Paterc. L. II. c. 18, 40. Dio. Cass. pag. 2, 3. *& seq.* Tacit. Annal. L. II. c. 55. L. III. c. 62, 73. L. IV. c. 14, 36. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 12. Tom. V. pag. 210, 324 *& suiv.* Hist. Rom. Tom. V p. 443, 444, 581. *& suiv.* Tom. VI. pag. 68. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 354, 355, 358, 350. Tom. V. p. 179. *& suiv.* Tom. X. pag. 480, 481. T. XIV. p. 304. *& suiv.* T. XIX. p. 72. *& suiv.*

on, sa grandeur [en y comprenant sans doute la chevelure, ou la queue] remplissoit la quatrieme partie du Ciel, sa lumiere effaçoit celle du Soleil même; & lorsqu'elle se levoit ou se couchoit, il lui falloit l'espace de quatre heures, soit pour se développer, soit pour se cacher entiérement. Nous laissons aux Astronomes à juger si cette description n'est point exagérée, & si la flatterie n'a pas embelli la Comete pour relever la gloire du Prince, dont on prétendoit qu'elle avoit présagé la grandeur. Ce qu'il nous convient d'observer, c'est que les Cometes ont avec raison perdu aujourd'hui de leur crédit, qui n'a jamais eu d'autre fondement, qu'une admiration stupide pour tout ce qui est extraordinaire, & la manie de vouloir pénétrer l'avenir, dont Dieu seul s'est réservé la connoissance.

Il est certain que la situation, où se trouva Mithridate commençant à regner, n'annonçoit pas ce qu'il devint dans la suite. Rien ne paroissoit moins terrible; un Royaume nullement comparable à plusieurs de ceux dont les Romains avoient déjà triomphé; un Roi enfant, & exposé aux embûches continuelles de tuteurs perfides, qui tenterent toutes les voies imaginables pour le faire périr. C'est pourtant dans cet état d'obscurité & de foiblesse que se forma le plus grand Roi de l'Univers, supérieur infiniment à tous les Princes ses contemporains, & dont les exploits égalent ceux des plus illustres conquérans des siecles qui l'avoient précédé; ennemi le plus redoutable que Rome ait eu depuis Annibal, qui soutint contre les Romains, parvenus alors au plus haut degré de leur puissance, une guerre de trente ans avec differens succès; & qui, ayant eu en tête les plus habiles généraux, L. Sylla, L. Lucullus, Cn. Pompée, à mesure qu'il étoit vaincu, acquéroit de plus grandes forces, & devenoit plus terrible par ses pertes & par ses disgraces.

La mauvaise volonté de ses tuteurs tourna à son avantage. Ils essayerent de lui faire monter un cheval farouche & indompté, l'obligeant de courir & de s'exercer au javelot en même-tems. Sa force & son adresse le préserverent de tout danger; & il devint le meilleur cavalier de son Royaume. Ils eurent recours ensuite au poison. Mais, le jeune Prince, qui se défioit d'eux, se précautionna par l'usage des contrepoisons; & seul entre tous les hommes, il contracta l'habitude de prendre du poison tous les jours, après s'être muni d'antidote; de façon que dans le désespoir de ses affaires, lorsqu'il voulut s'empoisonner, il ne put parvenir à mourir par cette voie. La nécessité lui avoit même fait acquérir de grandes connoissances en ce genre; & il fut l'inventeur de plusieurs especes,

de contrepoisons, dont un a retenu son nom. Enfin, comme il appréhenda que ses ennemis ne voulussent exécuter par le fer ce qu'ils avoient manqué par le poison, il s'éloigna entiérement des villes; & sous prétexte d'une forte passion pour la chasse, il vécut, s'il en faut croire Trogue Pompée abrégé par Justin, sept ans entiers dans les forêts; sans entrer non-seulement dans aucune ville, mais même sous aucun toit rustique, passant les nuits dans les bois, souvent sans que personne connût l'endroit de sa retraite; du reste s'exerçant à poursuivre, à fuir, à combattre les bêtes féroces; & par ces violens exercices, il acquit une force de corps & une vigueur de santé, qui le mirent en état de résister à toutes les fatigues, & qui ne l'abandonnerent point même dans la vieillesse.

Cette vie étoit fort propre à lui inspirer une férocité de caractere, qui dégénérât en cruauté; & les dangers, auxquels il se voyoit continuellement exposé de la part de ceux qui avoient le plus de raison d'être attaché à sa personne, devoient encore aigrir son humeur. Aussi fut-il cruel à l'excès. Non-seulement il fit mourir, lorsqu'il eut repris l'autorité, ses tuteurs qui le méritoient bien, mais il n'épargna pas même sa mere qu'il soupçonna apparemment d'avoir trempé dans leurs mauvais desseins. Il ôta aussi la vie à son frere, craignant sans doute en lui un concurrent. Ses fils, ses filles, ses femmes éprouverent en différens tems sa barbarie, comme nous le dirons dans la suite. Nous ne parlerons pas de ses cruautés contre les Romains, quoique la guerre ait aussi ses loix, & que même entre ennemis on doive respecter les droits de l'humanité.

Il devint encore, par une suite de cette même éducation sauvage & laborieuse, grand buveur & grand mangeur; & c'est ce qui, selon quelques-uns, lui fit donner le surnom de Dionysius ou de Bacchus. D'autres Auteurs donnent à ce surnom une origine plus honorable, suivant les idées Payennes. Ils disent que lorsqu'il étoit encore au berceau le tonnerre tomba si près de lui, qu'il brûla ses langes & quelques parties de ses cheveux, sans lui faire aucun mal; & que cette aventure, qui ressemble à ce que la fable raconte de Bacchus, lui fit appliquer le nom de ce Dieu. Quoi qu'il en soit, ce qui est constant c'est que Mithridate non-seulement buvoit beaucoup, mais s'en piquoit tellement qu'un jour dans un repas il fit proposer un prix pour celui qui l'emporteroit par cet endroit sur les autres convives, & le prix lui fut adjugé. Belle victoire pour un Roi! au reste, il ne paroît pas que les plaisirs de la table lui aient fait négliger ses affaires, l'ambition étoit sa passion dominante; & elle se manifesta de bonne heure.

Il ne se vit pas plutôt paisible possesseur de ses États, qu'il songea non à les gouverner, dit Justin, mais à les agrandir. Si cet Auteur a prétendu en cela, comme il y a apparence, lui donner un éloge, il s'est assurément bien trompé. Les premiers exploits de Mithridate furent contre les Scythes, & les autres nations barbares, & même quelques colonies Grecques, qui habitoient le nord du Pont-Euxin. Il subjugua toute cette côte jusques au Bosphore & aux Palus-Méotides. De si grands succès lui enflerent le courage, & lui firent concevoir le projet de la Monarchie universelle. Strabon, Auteur très-judicieux, & très-bien instruit de ce qui regarde ce Prince, dit que dès-lors il pensa à pénétrer par cette route jusqu'à la mer Adriatique pour aller attaquer les Romains. Mais, les affaires d'Asie l'appellerent ailleurs, & lui offrirent des conquêtes plus faciles & plus sensées. Dans ses premieres guerres, où il avoit eu affaire à des peuples féroces, son corps s'étoit endurci de plus en plus contre les fatigues, & son courage contre les dangers. Ses troupes, accoutumées à traverser des déserts & de grands païs incultes, & à souffrir la faim & la rigueur du froid, étoient devenues invincibles sous un Roi puissant & belliqueux, qui le plus souvent marchoit à leur tête. Ainsi, elles devoient avoir bon marché des Asiatiques, nations de tout tems efféminées & amollies à l'excès par les délices du païs.

L'Asie mineure étoit alors divisée en plusieurs États, qui, sans être sous la domination directe des Romains, respectoient néanmoins leur grandeur, & en recevoient presque la loi. Surtout, dès qu'il naissoit quelque trouble, quelque querelle entre les peuples de ces contrées, les Romains ne manquoient pas de s'en rendre les arbitres, & leurs avis étoient des ordres. Mithridate, Prince fier & ambitieux, bien loin de souffrir patiemment cette domination, ne pensoit à rien moins qu'à se substituer en leur place. Il comptoit pour peu d'envahir les États de ses voisins, dont réellement aucun n'étoit en état de lui résister. C'étoit aux Romains qu'il en vouloit; & ne pouvant douter qu'il ne se les attirât pour ennemis, dès qu'il entreprendroit de s'étendre, parce qu'ils étoient toujours attentifs à empêcher l'oppression des foibles, & l'agrandissement de ceux qui pouvoient leur faire ombrage, il forma tout d'un coup son plan de les chasser entiérement de l'Asie. Pour être à portée d'attaquer avec avantage la province Romaine, il voulut s'instruire par ses yeux. Il en fit le voyage, déguisé avec quelques amis; il la parcourut toute entiere sans être connu de personne, examinant les villes, les postes importans, les passages des rivieres, & tout ce qui

pouvoit lui en faciliter la conquête.

Il avoit contre eux un sujet de guerre tout prêt, fondé sur ce qu'ils lui avoient ôté la grande Phrygie, qui avoit été donnée à son pere en récompense des services rendus par lui dans la guerre contre Aristonic. Les Romains prétendirent que c'étoit M' Aquillius, qui, de son chef, & gagné par les présens de Mithridate Évergete, lui avoit fait don de cette province; & ils profiterent du bas-âge de son fils pour l'en priver, & déclarer la Phrygie un païs libre. En effet M' Aquillius avoit été accusé de concussion à son retour d'Asie. Ainsi, la conduite des Romains n'étoit pas destituée d'une apparence au moins de justice. Mais, il est aisé de penser quelle plaie un pareil traitement avoit faite dans le cœur de Mithridate, & quel ressentiment il en conservoit. Il ne suivit pas néanmoins aveuglément les mouvemens de sa vengeance. Il aima mieux qu'elle fût plus lente, pourvu qu'elle en devînt plus sûre. Il laissa à son projet le tems de mûrir, & il résolut de s'agrandir de proche en proche, & d'acquérir le plus de force qu'il lui seroit possible, pour être en état d'attaquer une puissance aussi formidable que celle des Romains. Il avoit des prétentions sur la Paphlagonie; & ayant fait un traité avec Nicomede, ils la conquirent ensemble & la partagerent entre eux. Aussitôt les Romains prennent l'allarme, & envoyent une ambassade pour ordonner aux deux Rois de remettre la nation des Paphlagoniens en son premier état. Mithridate répondit fiérement que ce païs lui appartenoit, & avoit appartenu autrefois à son pere par droit de succession; & sans s'effrayer des menaces des ambassadeurs, il s'empara en même-tems de la Galatie.

Cette affaire n'eut pas cependant de suites importantes, mais les entreprises de Mithridate sur la Cappadoce opérerent enfin une rupture ouverte entre lui & les Romains. Il n'y eut point de crime qu'il ne commît pour se rendre maître de ce Royaume, qui étoit tout-à-fait à sa bienséance, & qui confinoit au sien. Il fit assassiner le roi Ariarathe, qui étoit son beau-frere, ayant épousé Laodice, sœur du roi de Pont. Il tua de sa propre main le fils aîné du même Ariarathe, dans une entrevue qu'il avoit ménagée frauduleusement. Il détrôna le second de ses neveux, qui en mourut de chagrin. Enfin, n'osant pas se mettre en possession de la Cappadoce en son propre nom, il en établit Roi un de ses fils, âgé seulement de huit ans, à qui il fit prendre le nom d'Ariarathe, & qu'il vouloit faire passer pour fils, ou plutôt petit-fils de celui qui étoit mort dans la guerre d'Aristonic.

Nicomede voyoit d'un œil jaloux cet agrandissement de

Mithridate. Il fit de grands efforts pour l'empêcher, ou du moins pour avoir sa part de la proie. Enfin, n'ayant pu y réussir par la force, il eut recours à la fourberie. Laodice, sœur du roi de Pont, & mere des deux Rois légitimes de Cappadoce, outrée de se voir persécutée par son frere, s'étoit jettée entre les bras de Nicomede, & l'avoit épousé. L'ambition & la vengeance leur suggérerent le dessein de supposer un troisieme Ariarathe, frere des deux précédens, à qui ils prétendirent que le royaume de Cappadoce appartenoit; & Laodice fit exprès un voyage à Rome pour appuyer la fraude auprès du Sénat. Mithridate ne céda point en impudence à ses ennemis, & envoya à Rome des ambassadeurs pour assurer que le Roi établi par lui étoit véritablement du sang royal de Cappadoce, & issu de l'ancien Ariarathe. Le Sénat ne fut point la dupe de ces fraudes grossieres, qui se détruisoient & se démasquoient mutuellement; & conformément aux anciennes maximes de la politique Romaine, toujours attentive à affoiblir les Rois, & à se gagner les peuples par le don d'une liberté qui avoit moins de réalité que d'apparence, il fut dit que Mithridate & Nicomede abandonneroient l'un la Cappadoce, l'autre la Paphlagonie, & que ces deux païs seroient libres à l'avenir. Nous ne sçavons pas quel effet eu le décret du Sénat pour ce qui regarde la Paphlagonie. Mais, les Cappadociens ayant déclaré que leur nation ne pouvoit subsister sans Roi, le Sénat leur permit de s'en élire un, tel qu'ils le jugeroient à propos. Leur choix tomba sur Ariobarzane, qui fut confirmé par le Sénat, & dont la postérité regna jusqu'à la troisieme génération.

L. Sylla fut chargé de mettre le nouveau Roi en possession de la Cappadoce. La chose n'étoit pas sans difficulté. Mithridate, il est vrai, n'osoit pas résister ouvertement aux décrets du Sénat; mais, il faisoit agir sous main un certain Gordius, dont il s'étoit servi autrefois pour assassiner le roi Ariarathe son beau-frere, & qu'il avoit depuis établi tuteur de son faux Ariarathe. Il avoit en dernier lieu travaillé à le faire élire Roi par les Cappadociens; & quoique l'affaire eût manqué, Gordius ne laissa pas d'avoir un parti dans le Royaume, avec lequel il osa tenir tête à L. Sylla. Le Romain n'eut pas de peine à le vaincre & à le chasser; & la Cappadoce, soumise à un Roi ami de Rome, & dépendant des Romains, échappoit entiérement à Mithridate. C'est ainsi que L. Sylla commençoit à s'essayer contre le roi de Pont, & préludoit, pour ainsi dire, à la vive guerre qu'il devoit lui faire quelques années après.

Le nouvel affront, que les Romains avoient fait souffrir à

Mithridate, irrita ce courage altier. Mais, comme il n'étoit pas moins politique qu'entreprenant, avant que de se déclarer ouvertement leur ennemi, il résolut de s'assurer d'un allié puissant & voisin. Tigrane, roi d'Arménie, avoit fort étendu par ses conquêtes le Royaume de ses peres, & formé un grand État. Mithridate lui fit d'abord épouser sa fille Cléopatre. Après quoi craignant encore que le projet d'une guerre contre les Romains ne l'effrayât, il résolut de le compromettre avec eux sans qu'il s'en apperçût; & il lui détacha Gordius, qui vint implorer son secours pour être rétabli dans la Cappadoce, qu'il prétendoit lui appartenir, faisant envisager en même tems à Tigrane la facilité de détrôner un Roi foible & mal affermi tel qu'Ariobarzane. Le roi d'Arménie, amorcé par cette proposition, qui flattoit son ambition & sa vanité, se laissa engager à ce que souhaitoit Mithridate. Il envoya deux de ses Généraux avec une armée contre Ariobarzane, qui, sentant la partie trop inégale, & d'ailleurs n'étant pas guerrier, dès qu'il vit l'orage près de fondre sur lui, rassembla ses effets & s'enfuit à Rome.

Dans le même tems, Nicomede Philopator étant venu à mourir, sa succession causa des troubles dans la Bithynie. Il laissoit deux fils, dont l'aîné, nommé Nicomede comme son pere, fut reconnu & appuyé des Romains. Mithridate soutint l'autre, qui se nommoit Socrate; & comme il étoit sur les lieux, il lui donna de si puissans secours, que Nicomede fut détrôné, & vint à Rome joindre ses plaintes à celles d'Ariobarzane. Les Romains étoient alors dans un très-grand embarras. C'étoit le fort de la guerre sociale, qui les mettoit dans l'impossibilité de pourvoir aux besoins de païs si éloignés. Ils envoyerent néanmoins des commissaires, à la tête desquels étoit M' Aquillius. Ces commissaires avoient ordre de rétablir les rois Nicomede & Ariobarzane, & pour cela de se faire aider non-seulement par L. Cassius, proconsul d'Asie, mais par Mithridate lui-même. Car, ce Prince n'avoit point paru directement dans tous ces mouvemens, dont il étoit cependant l'ame.

Mithridate se conduisit avec beaucoup de sagesse. Il n'avoit garde de contribuer à rétablir dans leurs États des Princes qu'il avoit détrônés; mais, ne voulant point paroître rompre le premier avec les Romains, il demeura tranquille, & laissa M' Aquillius & L. Cassius, avec les troupes qu'ils purent ramasser, remettre Nicomede sur le trône de Bithynie, & Ariobarzane sur celui de Cappadoce. Pendant cette inaction apparente, il se fortifioit puissamment. Il fit une ligue avec Tigrane, par laquelle il fut convenu entre eux que dans les

conquêtes qu'ils feroient ensemble, les villes & les païs appartiendroient à Mithridate, & que les hommes & le butin appartiendroient au roi d'Arménie. Mithridate, comme l'on voit par ce traité, ne prenoit pas mal ses avantages. Mais, Tigrane avoit aussi son objet, qui étoit de peupler Tigranocerte, qu'il bâtissoit actuellement, & dont il vouloit faire une des plus grandes villes de l'univers. Le roi de Pont fit aussi entrer dans ses intérêts les Gallogrecs, les Sarmates, les Bastarnes, les Scythes. Il tira de nombreuses troupes de ces différens peuples ; & il arma en un mot presque toute la haute Asie contre les Romains. Avec de si puissans préparatifs, il se contentoit seulement d'observer leurs démarches, sans faire aucun acte d'hostilité, cherchant à mettre de son côté les apparences de la justice & du bon droit. Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut une ambassade des peuples d'Italie, qui l'invitoient à venir joindre ses forces aux leurs. Mais, les affaires d'Asie étoient trop brouillées pour qu'il fût possible à Mithridate de s'en éloigner, & le fruit qu'il en espéroit étoit plus présent & plus certain.

L'occasion qu'il attendoit lui fut bientôt fournie par l'avidité des généraux Romains. Dès qu'ils eurent rétabli les rois de Bithynie & de Cappadoce, ils ne cesserent de les presser de faire quelque entreprise contre Mithridate, pour engager la guerre. Ces deux Princes n'y avoient aucune inclination, craignant d'irriter de nouveau un ennemi, dont ils avoient déjà éprouvé les forces. Mais enfin Nicomede, qui avoit promis de grandes sommes aux Généraux & aux commissaires Romains pour obtenir son rétablissement, & qui les leur devoit encore, pressé d'ailleurs par un grand nombre d'autres Romains qui lui avoient prêté de l'argent, se résolut malgré ses répugnances à leur donner satisfaction. Il entra donc en armes dans le païs qui obéissoit au roi de Pont, & fit le ravage jusqu'à la ville d'Amastris, sans trouver de résistance. Car, Mithridate, fidele à son plan, étoit bien aise d'avoir de justes sujets de plaintes, & de laisser aux Romains le personnage d'Aggresseurs.

Dès que Nicomede se fut retiré, Mithridate, pour mettre les Romains dans leur tort, leur fit porter ses plaintes par un ambassadeur, qui eut grand soin d'abord de leur faire valoir la qualité d'allié du peuple Romain, que Mithridate & son pere avoient constamment portée. Il allégua en preuve de la fidélité de son maître à garder cette alliance, la soumission avec laquelle il s'étoit laissé dépouiller de la grande Phrygie & de la Cappadoce, sur lesquelles il prétendoit avoir des droits bien acquis. Il ajouta que c'étoit dans ce même esprit de respect pour les Romains qu'il

avoit souffert la derniere insulte de Nicomede, quoiqu'il eût des forces plus que suffisantes pour la repousser. Il conclut qu'il falloit, ou que les Romains forçassent le roi de Bithynie à lui faire satisfaction, ou qu'ils consentissent que Mithridate se fît justice à lui-même.

Après que Pélopidas, c'étoit le nom de l'ambassadeur de Mithridate, eut ainsi parlé, les ambassadeurs de Nicomede, qui étoient présens à l'audience, prirent la parole. Ils n'eurent pas de peine à prouver la justice des armes de leur maître, & de la vengeance qu'il avoit tirée d'un ennemi qui avoit armé contre lui son propre frere. Mais, ils triompherent surtout à faire voir, & par toute la conduite du roi de Pont, & par les immenses préparatifs qu'il avoit faits, que ses desseins avoient un objet plus haut & plus important que la Bithynie, & que c'étoit aux Romains qu'il en vouloit. Ils terminerent leurs discours en exhortant les Romains à ne point prendre le change. » Il est de votre sagesse, leur dirent-ils, de ne » point attendre qu'il plaise à » Mithridate de s'avouer votre » ennemi ; mais, vous devez » considérer plutôt ses actions, » que son langage. Gardez-» vous de livrer vos vrais & » solides amis à un Prince qui » n'observe avec vous que les » dehors d'une amitié simulée ; » & ne souffrez pas que celui » qui est autant votre ennemi » que le nôtre, annulle le ju-» gement porté par vous tou-» chant la Bithynie, & en em-» pêche le Roi légitime de jouir » de votre bienfait. » Pélopidas répliqua, consentant à prendre le Romains pour arbitres par rapport aux anciennes querelles entre Mithridate & Nicomede, mais persistant à leur demander justice des derniers actes d'hostilité du roi de Bithynie, dont ils avoient été eux-mêmes témoins.

Les Romains ne laisserent pas de se trouver embarrassés sur la réponse qu'ils avoient à faire. Ils étoient très-résolus d'appuyer Nicomede, & ce n'étoit que pour la forme qu'ils avoient écouté l'ambassadeur de Mithridate. Mais, d'un autre côté, l'alliance avec ce Prince subsistoit encore. Ils n'avoient point d'infraction des traités, au moins évidente, à lui reprocher. Ils s'envelopperent donc dans une réponse ambigue, qu'Appien rapporte en ces termes : » Si Mi-» thridate a été lésé par Nico-» mede, nous en sommes fâ-» chés ; mais, nous ne souffri-» rons pas que Nicomede soit » attaqué, ce qui seroit tout-» à fait contraire aux intérêts » de la République. » Pélopidas, qui sentit que les Romains évitoient de s'expliquer, eut beau presser pour obtenir une déclaration plus précise. Il fallut qu'il s'en retournât sans autre éclaircissement.

Mithridate prit la réponse

des Romains pour un déni de justice. Ainsi, ne ménageant plus rien, il envoya son fils Ariarathe en Cappadoce avec une puissante armée ; & quoique Mancinus, l'un des commissaires du Sénat, fût présent sur les lieux & soutînt Ariobarzane, le combat se livra, & Ariarathe victorieux rentra en possession du royaume de Cappadoce. Mithridate, après avoir fait sentir aux Romains qu'il ne les craignoit pas, leur renvoya le même Pélopidas, chargé d'instructions plus fieres que les précédentes. Il avoit ordre de se plaindre hautement, non de la République & du Sénat, mais des généraux Romains qui étoient en Asie, & devant qui il parloit. Il prétendit que ce qui venoit de se passer en Cappadoce, étoit le fruit & le digne salaire de leur injustice & de leurs mauvais procédés envers son maître, dont il exalta la puissance, l'étendue de ses domaines, les alliés qu'il s'étoit faits, les forces de terre & de mer qu'il avoit assemblées. Il leur reprocha que c'étoit à eux une grande imprudence d'engager leur République dans une guerre contre un Roi si puissant, pendant qu'ils avoient peine à résister aux armes de leurs alliés d'Italie, qui attaquoient le centre de leur empire. Il les menaça de porter contre eux ses plaintes au Sénat, & les somma de venir rendre compte de leur conduite. Enfin, comme Mithridate se disoit toujours ami de Rome, Pélopidas déclara en son nom que si on lui faisoit justice de Nicomede, il étoit prêt à donner du secours aux Romains contre les Italiens révoltés. » Sinon, ajouta-t-il en finissant, » renoncez enfin à de faux semblans d'amitié, ou bien allons » en jugement devant le Sénat. »

Les généraux Romains furent extrêmement piqués de la hauteur de ce discours, qui les attaquoit personnellement. Ils répondirent avec non moins de fierté, qu'ils défendoient à Mithridate, soit d'attaquer Nicomede, soit de s'immiscer dans les affaires de la Cappadoce, où ils alloient eux-mêmes rétablir incessamment Ariobarzane. En congédiant l'ambassadeur avec cette réponse, ils lui déclarerent qu'il étoit inutile qu'il revînt davantage, s'il n'apportoit la soumission entiere de son maître aux loix qu'ils lui prescrivoient. Mais, comme ils ne comptoient gueres sur cette soumission, ils assemblerent des forces de toutes parts, dans la Phrygie, dans la Paphlagonie, & dans les autres païs voisins ; & joignant ces troupes avec les troupes Romaines qu'avoit à ses ordres le proconsul d'Asie, ils en formerent trois corps d'armée, dont ils se partagerent le commandement. C'est ainsi que trois généraux Romains, sans ordre du Sénat, ni décret du peuple, entreprirent une guerre d'une si grande importance & dont les

fûites furent funestes à tant de peuples.

L'imprudence de ces généraux Romains étoit d'autant plus grande, que la puissance & les préparatifs de Mithridate étoient formidables. Il avoit de ses propres forces deux cens cinquante mille hommes de pied, quarante mille chevaux, cent trente chariots armés de faulx, trois cens vaisseaux pontés, & cent autres de moindre forme. Ajoutez d'habiles Généraux, tels que Néoptoleme & Archélaüs, qui étoient freres, Dorylaüs, & quelques autres, tous formés par un long exercice de la guerre, & sur lesquels néanmoins Mithridate ne se reposoit pas tellement, qu'il ne voulût tout voir par ses yeux, & conduire lui-même toutes les entreprises importantes. La plupart des rois d'Orient étoient dans ses intérêts. Tigrane étoit son gendre, & lui fournissoit des troupes. Les Rois des Parthes, de Syrie & d'Égypte le favorisoient. Il avoit amassé à grands frais des provisions immenses de toute espece; & pour sa flotte il avoit fait venir des pilotes d'Égypte & de Phénicie, païs où la marine avoit été de tout tems cultivée avec succès. De si grandes forces promettoient de grands avantages sur des ennemis mal préparés & presque pris au dépourvu; & il ne se trompa pas dans ses espérances. Ses Généraux remporterent d'abord une illustre victoire sur Nicomede près d'un fleuve nommé Amnias, dans la Paphlagonie. Le camp du roi de Bithynie fut pris avec un très-riche butin & grand nombre de prisonniers. Le fruit de cette victoire fut pour Mithridate la conquête de la Paphlagonie; il la soumit en passant, & vint se camper au mont Scoroba sur les frontieres de la Bithynie. Les Romains éprouverent bientôt eux-mêmes la valeur de cet ennemi, qu'ils avoient d'abord méprisé. Nicomede, ayant ramassé les débris de sa défaite, s'étoit joint avec M' Aquillius. Mais, aux approches de l'armée de Mithridate, & en conséquence d'une petite action, où cent cavaliers Sarmates en avoient défait huit cens Bithyniens, la peur saisit ces troupes déjà effrayées de leur premiere disgrace, & elles se disperserent.

Cette seconde victoire ouvrit tout le païs à Mithridate. Ce Prince n'eut qu'à se présenter pour recevoir les soumissions de tous les peuples, qui venoient avec empressement lui rendre leurs hommages. Car, en conquérant habile, il avoit pris soin de se gagner leur affection, traitant avec beaucoup de douceur tous les prisonniers Asiatiques qui étoient tombés entre ses mains. Ainsi autrefois Annibal, en même-tems qu'il exerçoit les plus grandes rigueurs sur les prisonniers Romains, avoit accablé de caresses & de témoignages de bonté ceux des Latins & des autres

peuples d'Italie que le fort des armes réduisoit sous sa puissance. Cette conduite réussit parfaitement à Mithridate. Les villes à l'envi l'invitoient à les honorer de sa présence, l'appellant, selon l'usage impie de ces tems de ténebres, leur Dieu & leur Sauveur. Toute la Bithynie fut soumise en peu de jours. Delà Mithridate entra dans la Phrygie, qui appartenoit aux Romains ; & il voulut prendre son logement où l'avoit autrefois pris Alexandre ; présage heureux, & en même-tems comparaison qui flattoit sa vanité.

Il n'oublia rien pour faire goûter sa domination à tant de païs nouvellement conquis ; & joignant la libéralité effective aux caresses, il accorda aux villes une remise générale de tout ce qu'elles devoient, soit au Gouvernement, soit à des particuliers, & une exemption de tributs pour cinq ans. Les trésors immenses de leurs anciens Rois dont il s'empara, & les amas de provisions de guerre & de bouche qu'il trouva partout, le mirent en état de se montrer bienfaisant & magnifique sans se priver des ressources nécessaires pour avancer la guerre & ses conquêtes. Jusqu'à son entrée dans la Phrygie, Mithridate n'avoit point attaqué directement les Romains, mais seulement leurs alliés. Ce fut alors qu'il leva le masque, & se déclara ouvertement ennemi de Rome. Entreprenant la guerre contre un peuple redouté, il crut devoir encourager ses troupes ; & Justin nous a conservé la harangue que Trogue Pompée lui mettoit à la bouche dans cette occasion. Nous nous contenterons d'en donner un abrégé, & d'en rapporter seulement les traits qui nous ont paru les plus remarquables.

Mithridate prouve d'abord à ses soldats que les Romains ne sont point invincibles, leur citant à ce sujet, non-seulement les avantages qu'ils viennent eux-mêmes de remporter sur ces fiers ennemis, mais les grandes victoires de Pyrrhus, d'Annibal, des Gaulois. Il leur peint la situation actuelle de Rome, luttant avec peine contre les Italiens rebelles, & déchirée par les divisions domestiques. Il conclut de cet exposé qu'il faut profiter de l'occasion, saisir le moment de s'agrandir à leurs dépens, » de » peur, ajoute-t-il, que si nous » demeurons tranquilles pen- » dant qu'ils sont embarrassés, » nous n'ayions ensuite plus » de peine à soutenir leurs ef- » forts, lorsqu'ils seront libres » & dégagés de tout ce qui les » occupe aujourd'hui. Car, il » n'est point question de déli- » bérer s'il nous faudra avoir » la guerre avec eux, mais si » nous prendrons notre tems, » ou si nous attendrons le leur. » C'est ainsi qu'il passe au dénombrement de tous les outrages qu'il prétend lui avoir été faits par les Romains, & qui équivalent, selon lui, à une dé-

claration de guerre; la Phrygie, la Paphlagonie, qu'ils lui ont enlevées, la Cappadoce qu'il avoit conquise, & dont ils l'ont forcé de faire sortir son fils. » Ils m'ont ravi ma » conquête, dit-il, eux qui » ne possedent rien qui ne soit » acquis par les armes. »

Il termine ce détail par les insultes qu'ils lui ont fait faire par Nicomede, l'attaquant ainsi de gaieté de cœur & sans sujet. » Car, ce n'est point, » ajoute-t-il, aux prétendues » injures que les Rois leur ont » faites, c'est à la Majesté même » de ce titre auguste qu'ils en » veulent. C'est ainsi qu'ils ont » maltraité Eumene, dépouillé » son fils Aristonic, & fait une » guerre implacable au petit-» fils du grand roi Masinissa, » l'infortuné Jugurtha en qui » ils ont si peu respecté la mé-» moire de son aïeul, qu'ils » l'ont donné ignominieusement » en spectacle dans leur triom-» phe pour le faire mourir en-» suite dans une prison. Telle » est la haine qu'ils ont décla-» rée à tous les Rois, sans » doute parce qu'eux-mêmes » ils n'ont eu que des Rois » dont les noms les font rougir, » des pâtres Aborigenes, ou » des augures du païs des Sa-» bins, des exilés de Corinthe, » des esclaves des Toscans, » ou enfin des superbes, titre le » plus honorable & le plus dis-» tingué entre leurs Rois. Ils » ont raison de raconter avec » complaisance que leurs fon-» dateurs ont été alaités par une » louve. Car, ce peuple est » tout entier un peuple de loups, » insatiable de sang & de car-» nage, toujours famélique, » ravisseur altéré de richesses » & d'Empires. »

A cet odieux portrait qu'il fait des Romains, Mithridate oppose un éloge magnifique de sa propre noblesse, qui remonte du côté paternel jusqu'à Cyrus & à Darius, & par les femmes jusqu'à Séleucus Nicator, fondateur du royaume de Syrie, & à Alexandre le Grand; de la noblesse des nations qui lui obéissent, & qui n'ont jamais éprouvé le joug d'une domination étrangere; de ses exploits contre des peuples indomptables, tels que les Scythes, qui avant lui n'avoient jamais trouvé de vainqueur. Enfin, il flatte ses soldats par l'espérance des riches dépouilles de l'Asie, dont il vante la douceur du climat, la fertilité du terroir, la multitude & la beauté des villes; » en sorte, » leur dit-il, que je vous me-» ne moins à une guerre, qu'à » un perpétuel jour de fête; » & que sur cette entreprise » il ne peut vous rester qu'un » seul doute, c'est de sçavoir » si elle est plus facile ou plus » capable de vous enrichir. »

Ce discours, qui respire la haine & le mépris contre les Romains, & en même-tems la confiance de vaincre, n'étoit pas de la part de Mithridate une vaine rodomontade. Les ef-

fets y répondirent. Tout plia sous ses armes, ou brigua son amitié. Il soumit la Phrygie, la Mysie, l'Asie proprement dite, la Lycie, la Pamphylie, la côte d'Ionie, en un mot tout le païs qui s'étend jusqu'à la mer; & afin qu'il ne manquât rien à sa gloire, deux généraux Romains tomberent en sa puissance, & devinrent ses prisonniers. Ce furent Q. Appius & M' Aquillius. Mithridate, regardant ce dernier comme le principal auteur de la guerre, lui fit souffrir les derniers outrages. Il le fit passer en revue devant les troupes, & le donna en spectacle au peuple monté sur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il étoit M' Aquillius. D'autres fois, il le faisoit marcher à pied, les mains liées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînoit. Enfin, il lui fit couler dans la bouche du plomb fondu, & le fit périr au milieu des tourmens.

Mithridate, parcourant ses nouvelles conquêtes, étoit reçu par-tout avec les acclamations les plus flatteuses. Les Ephésiens se distinguerent entre les autres, par des marques singulieres de haine contre les Romains, comme nous le dirons plus bas; dequoi ils furent bientôt après punis sévérement.

Ce fut dans cette course que Mithridate ayant pris Stratonicée, ville de Carie, vit la vertueuse Monime, que l'Euripide de la France a rendue si célebre parmi nous. L'ambition ne remplissoit pas tellement le cœur de ce Prince, que l'amour n'y trouvât place. Frappé de la beauté de Monime, il lui envoya quinze mille pieces d'or, croyant par cet indigne salaire triompher de sa vertu. Elle refusa ses offres, & résista à toutes ses sollicitations. Il fallut que Mithridate l'épousât solemnellement & lui donnât le titre de Reine avec le Diadême.

Lorsque les nouvelles de ce qui se passoit en Asie furent venues à Rome, on n'y délibéra pas un moment sur le parti qu'il falloit prendre. La guerre fut résolue malgré l'extrême détresse où s'étoit trouvée la République à l'occasion de la révolte des peuples d'Italie, qui n'étoit pas encore bien appaisée. L. Sylla fut chargé de la guerre contre Mithridate. Mais, tandis que les discordes civiles retiennent ce Général en Italie, Mithridate eut tout le tems, & d'étendre sa puissance, & d'inonder l'Asie du sang des Romains. Car, ce fut pour lors qu'il fit cet horrible massacre, qui rendra son nom détestable à jamais. Il envoya des ordres à tous les gouverneurs des Provinces ou des villes qui lui obéissoient, portant qu'à un certain jour marqué, qui devoit être le même par-tout, ils fissent main-basse sur tout ce qui se trouvoit de Romains ou Italiens en Asie, hommes, femmes, enfans, affranchis. Le même décret ordonnoit qu'on jettât les corps

sans sépulture ; que les biens fussent partagés entre ceux qui les tueroient, & le Roi ; que ceux qui entreprendroient de les cacher ou de les ensevelir, fussent condamnés à une amende ; & qu'au contraire on accordât des récompenses à ceux qui les découvriroient, la liberté aux Esclaves, aux Débiteurs la remise de la moitié de leurs dettes, & ainsi des autres.

La maniere dont cet ordre sanguinaire fut exécuté, fit bien voir, comme le remarque Appien, que la révolte de l'Asie étoit moins l'effet de la crainte des armes de Mithridate, que de la haine contre les Romains. Les Asiatiques se porterent à les égorger avec une barbarie & une fureur incroyables. On les arrachoit des asyles les plus sacrés, on coupoit les mains de ceux qui embrassoient des statues; on tuoit les enfans en présence de leurs meres, puis on les massacroit elles-mêmes avec leurs maris. Et cette cruauté étoit universelle. De tous ceux qui reconnoissoient Mithridate, il n'y eut que les peuples de la petite isle de Cos qui épargnerent les malheureux Romains, & leur permirent de demeurer en sûreté dans le temple d'Esculape. Il périt dans ce carnage quatre-vingt mille Romains; quelques-uns néanmoins échapperent ou se déguiserent.

La cruauté des Asiatiques contre les Romains ne demeura pas long-tems impunie. Bientôt Mithridate lui-même leur donna lieu de s'en repentir, par la tyrannie violente qu'il exerça sur eux; & dans la suite L. Sylla vainqueur les traita de maniere à leur apprendre qu'il falloit toujours respecter les Romains, jusques dans leurs plus extrêmes disgraces. Entre toutes les villes, soit de la terre ferme, soit des isles d'Asie, deux seules demeurerent fidelles aux Romains, Magnésie & Rhodes. Cette derniere reçut avec joie ceux qui avoient pu se sauver du carnage général de l'Asie, & leur ouvrit un asyle qui les mit en sûreté. Mithridate en forma inutilement le siege, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru risque d'être pris lui-même dans un combat naval, où il perdit plusieurs de ses vaisseaux.

Pendant ce siege, deux traits nous donnent lieu de remarquer dans Mithridate un caractere prompt à la vengeance, mais reconnoissant des services qui lui avoient été rendus. Dans le combat naval dont il vient d'être fait mention, pendant que Mithridate fait avancer son vaisseau tantôt vers un endroit, tantôt vers l'autre, pour animer les siens, ou leur donner du secours, un vaisseau de sa flotte, qui étoit de l'isle de Chio, par la malhabileté sans doute de ceux qui le montoient vint frapper le sien, & le mit en quelque danger. Le Roi irrité fit pendre le pilote & le contre-maître, & étendit par la suite les effets de sa colere sur toute

l'isle de Chio, comme nous le dirons bientôt. Cette rigueur est sans doute condamnable. Mais, on ne peut s'empêcher de louer beaucoup ce qu'il fit par rapport à Léonicus, sujet fidele, qui avoit témoigné un grand zele pour son Prince dans des occasions périlleuses. Ce Léonicus ayant été pris dans quelque une des actions du siege de Rhodes, Mithridate pour le ravoir seul rendit tous les prisonniers Rhodiens qu'il avoit dans son camp.

Lorsqu'il eut été forcé d'abandonner l'entreprise sur Rhodes, il se retira à Pergame, laissant Pélopidas en Lycie avec une armée pour réduire la ville de Patare, & quelques autres de ces quartiers, qui refusoient de le reconnoître. Pendant le séjour qu'il fit à Pergame, partagé entre les affaires & les plaisirs, si les charmes de Monime l'occupoient beaucoup, il pensoit néanmoins aussi à augmenter ses troupes, à amasser toute sorte de munitions de guerre & de bouche, & de plus à pourvoir à la sûreté de ses conquêtes au dedans, en récompensant ses amis & ses serviteurs, & leur distribuant des trésors, des villes, des États; en écartant les ennemis domestiques; en dissipant les conjurations qui s'étoient formées contre sa personne; & en faisant une perquisition exacte de tous ceux qui conservoient de l'attachement pour les Romains, qu'il regardoit pour cette raison comme capables de remuer en leur faveur & contre la nouvelle domination.

Il travailloit en même-tems a étendre encore sa puissance, devenant plus avide, selon le caractere de l'esprit humain, à mesure qu'il acquéroit davantage. Maître de l'Asie, il forma le dessein d'envahir la Grece. Il n'y passa pas néanmoins en personne. Pergame lui étoit un centre, d'où il gouvernoit toute sa vaste Monarchie, & dirigeoit ses nouvelles entreprises. Un de ses fils résidoit par son ordre dans l'ancien domaine de ses peres. Un autre fut envoyé en Thrace & en Macédoine avec une armée; & plusieurs de ses Généraux, dont le principal étoit Archélaüs, vinrent par mer en Grece, & commencerent par soumettre les Cyclades, l'isle d'Eubée, & toutes les autres isles qui se trouverent dans ces mers jusqu'au promontoire de Malée. La ville même d'Athenes reconnut Mithridate; & ce Prince fut redevable d'une si importante conquête à un misérable Sophiste qui se nommoit Aristion.

On a dit que dans le tems que L. Sylla partoit d'Italie, Mithridate qui étoit pour lors à Pergame, eut des présages effrayans; entr'autres, qu'une victoire que l'on faisoit descendre avec des machines pour mettre une Couronne sur la tête de ce Prince, lorsqu'elle étoit tout près de lui, se démonta, & que la Couronne étant tombée,

bée, roula sur le théâtre, & se brisa en morceaux. Cet accident, qui n'avoit rien que de très-naturel, & qui prouvoit seulement le peu d'habileté du Machiniste, fut regardé comme un présage funeste qui fit frissonner toute l'assemblée, & découragea Mithridate lui-même. Pour nous, contentons-nous d'observer dans ce petit évenement, comment ce qui avoit été imaginé par une flatterie raffinée pour satisfaire la vanité du roi de Pont, ne servit qu'à le chagriner & à l'humilier.

Bientôt L. Sylla lui donna d'autres inquiétudes. Dès qu'il fut arrivé en Grece, où il reçut quelques renforts de troupes Étoliennes & Thessaliennes, il marcha droit à Athenes, résolu d'en former le siege, & d'ôter cette importante place à Mithridate. L'entreprise n'étoit point aisée. La ville d'Athenes étoit forte, & de plus avoit son port, le célebre Pirée, qui faisoit une place à part & très-bien fortifié. La ville & le port étoient joints par un double mur qui en assuroit la communication. Le général Romain se rendit maître de l'une & de l'autre. Athenes fut livrée au pillage & à toute la fureur du soldat, & le Pirée brûlé. L. Sylla marcha ensuite à la rencontre des généraux de Mithridate, qu'il vainquit en bataille rangée, près de Chéronée. Il eut bientôt après occasion de remporter une seconde victoire aussi éclatante que la premiere. Car, Mithridate qui avoit fait des levées immenses, avoit une armée de quatre-vingt mille hommes toute prête, qu'il fit partir sous la conduite de Dorylaüs, dès qu'il eut avis de la défaite de Chéronée. Le nouveau Général joignit l'ancien à Chalcis, & ils passerent ensemble dans la Béotie. C'est là qu'ils furent vaincus de nouveau par L. Sylla devant Orchomene.

D'un autre côté, les affaires de Mithridate n'alloient pas trop bien en Asie. Les victoires de L. Sylla avoient réchauffé le parti Romain dans ce grand païs; & Mithridate, ayant voulu arrêter le mal par des cruautés de toute espece, n'avoit fait que l'aigrir. Il avoit commencé par s'assurer de tous ceux qui lui étoient suspects. Entr'autres, il avoit fait amener ou engager à se rendre près de lui les Tétrarques des Gallogrecs, & tous leurs enfans & leurs proches au nombre de soixante. Ces Princes se voyant éloignés de leur païs, gardés étroitement, & traités avec beaucoup de rigueur, conspirerent contre lui. Leur complot fut découvert; & ils furent tous massacrés à l'exception de trois qui se sauverent avec beaucoup de peine, dont l'un étoit le célebre Déjotarus. Mithridate s'empara de leurs richesses, mit garnison dans leurs villes, & envoya Eumachus pour gouverner en son nom & sous son autorité

la Gallogrece. Mais, les trois Princes qui avoient échappé à sa cruauté, eurent bientôt rassemblé sous leurs drapeaux leurs anciens sujets, ils chasserent Eumachus, & se remirent en possession de tout le païs.

L'isle de Chio éprouva aussi de la part de Mithridate les plus horribles traitemens. Il se souvenoit toujours de ce vaisseau, qui au siege de Rhodes avoit heurté violemment le sien. De plus, il paroît que dans cette isle il y avoit un grand nombre de partisans des Romains. Il confisqua d'abord les biens de plusieurs; qui s'étoient enfuis dans le camp de L. Sylla. Puis il envoya des Commissaires pour faire des recherches contre ceux qui pouvoient être encore soupçonnés de favoriser le parti de Rome. Enfin, il s'en prit à toute la ville, qui fut traitée de la maniere la plus indigne. Zénobius, par le moyen duquel cela s'étoit exécuté, ne tarda pas à porter la peine de sa cruauté. Ayant entrepris de traiter la ville d'Ephese comme il avoit fait celle de Chio, il tomba dans ses propres pieges; & non-seulement les Ephésiens se précautionnerent contre la surprise, mais ils surprirent le perfide lui-même, & l'ayant mis en prison ils l'y firent mourir. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres grandes villes de ces cantons, qui chasserent les gouverneurs de Mithridate; de sorte que ce Prince fut obligé d'employer la force pour les réduire. Et malheur à celles qui succomberent. Il sévit contre elles avec la plus grande rigueur. En même-tems, pour prévenir de semblables révoltes dans les païs qui lui obéissoient encore, il accordoit aux débiteurs l'abolition de leurs dettes, aux esclaves la liberté, & aux étrangers le droit de bourgeoisie dans les villes où ils étoient établis; comptant se faire ainsi des créatures, qui lui demeureroient d'autant plus sûrement fidelles, qu'un changement de maître les priveroit infailliblement des bienfaits dont il les faisoit jouir. Toutes ces rigueurs, toutes ces mesures d'une politique habile, ne purent empêcher qu'il ne se fît plusieurs conspirations contre lui, à l'occation desquelles il y eut jusqu'à seize cens personnes mises à mort dans les différentes villes de l'Asie.

Cependant, Mithridate allarmé de la défaite entiere de deux aussi grandes armées que celles qu'il avoit envoyées en Grece, donna ordre à Archélaüs d'entamer une négociation avec L. Sylla, qui en reçut les premieres ouvertures avec une grande joie, & il fut convenu que Mithridate abandonneroit l'Asie proprement dite & la Paphlagonie; qu'il rendroit la Bithynie à Nicomede, & la Cappadoce à Ariobarzane; qu'il payeroit aux Romains dix mille talens, & qu'il leur donneroit soixante-dix vaisseaux armés en guerre; que L. Sylla de son

côté lui confirmeroit la possession de ses anciens États, & le feroit reconnoître allié des Romains.

Comme le général Romain étoit en marche avec Archélaüs, pour s'avancer vers l'Hellespont, il reçut la réponse de Mithridate, qui acquiesçoit à la plupart des conditions du traité, mais vouloit retenir la Paphlagonie, & refusoit absolument de livrer ses vaisseaux. Les Ambassadeurs ajoutoient que le Roi auroit obtenu meilleure composition de Flavius Fimbria, s'il se fût adressé à lui. Cette comparaison piqua L. Sylla jusqu'au vif; & bien loin d'admettre les restrictions proposées : » Que dites vous, ré» pondit-il aux Ambassadeurs? » Votre maître nous chicane sur » la Paphlagonie & sur quel» ques vaisseaux, lui que je » pensois devoir me remercier » à genoux, si je lui laissois » la main droite, dont il a signé » l'ordre pour massacrer cent » mille Romains. Qu'il cesse » de me citer Flavius Fimbria. » Je vais passer en Asie, & » tout à la fois je châtierai » Flavius Fimbria, & je for» cerai Mithridate de changer » de langage. » Archélaüs, qui étoit présent à cette audience, se jetta aux pieds de L. Sylla, le priant avec larmes d'appaiser sa colere, & s'offrant d'aller trouver Mithridate. » Je » lui ferai, dit-il, ratifier le » traité en entier, ou je me » tuerai à ses yeux. »

Flavius Fimbria avança bien la conclusion du traité, par la vive guerre qu'il fit à Mithridate. Ayant marché droit à Pergame, il obligea ce Prince de sortir de cette ville avec précipitation, & de se retirer à Pitane sur la mer. Le Romain l'y poursuivit encore; & l'ayant assiégé du côté de la terre, comme il n'avoit point de vaisseaux, il fit proposer à L. Lucullus, qui actuellement étoit avec sa flotte dans la mer Égée, de venir fermer le port de Pitane, lui représentant que Mithridate ne pouvoit leur échapper, & qu'ils auroient conjointement la gloire de prendre prisonnier le plus grand ennemi de Rome, & de terminer la guerre par un exploit qui effaceroit ceux de L. Sylla. C'en étoit fait de Mithridate, si L. Lucullus eût prêté l'oreille à cette proposition. Mais, soit par attachement pour L. Sylla à qui il ne vouloit pas enlever sa conquête, soit par aversion pour Flavius Fimbria, dont la scélératesse lui faisoit horreur, il refusa d'entrer dans ce projet, & Mithridate passa par mer à Mitylene. Dans une si grande extrêmité, ce Prince sentit qu'il ne lui restoit plus d'autre ressource, que de conclure la paix avec L. Sylla. Archélaüs fut renvoyé pour annoncer à ce Général que Mithridate se soumettoit, & demandoit seulement une entrevue. Ce fut près de la ville de Philippes qu'Archélaüs trouva L. Sylla, qui continua sa route

jusqu'à Seste. Là L. Lucullus, qui étoit maître de la mer, & qui s'étoit rendu à Abyde, fit passer l'armée sur ses vaisseaux.

Mithridate & L. Sylla se virent près de Dardanum dans la Troade, chacun à la tête de leurs troupes, mais à quelque distance, n'ayant amené que peu de personnes pour les accompagner au lieu même de la conférence. Le Roi vint au devant du Proconsul, & lui présenta la main. L. Sylla, avant que de recevoir sa politesse, lui demanda s'il exécuteroit les articles arrêtés avec Archélaüs. Mithridate, ayant quelque tems gardé le silence : » Parlez, lui » dit le Romain. C'est à celui » qui a demandé l'entrevue à » s'expliquer. Pour le vain» queur, il lui suffit d'écouter. » Mithridate entreprit alors de se justifier, & de rejetter tout ce qui étoit arrivé, partie sur les destinées, partie sur la faute même des Romains. » J'avois » entendu dire, reprit L. Sylla, » que vous étiez un habile Ora» teur; mais, vous venez de » m'en donner à moi-même » une bonne preuve, en trou» vant des couleurs spécieuses » à une aussi mauvaise cause » que la vôtre. » Il réfuta ensuite toutes ses raisons, il lui reprocha toutes ses cruautés, & il termina son discours par lui demander encore une fois s'il tiendroit tout ce qu'Archélaüs avoit promis en son nom. Mithridate lui ayant répondu qu'il s'y soumettoit, alors L. Sylla lui tendit la main & l'embrassa. Il lui présenta en même-tems Nicomede & Ariobarzane, qu'il avoit amenés pour les réconcilier avec lui. Mithridate exécuta sur le champ les conditions du traité, livra à L. Sylla soixante-dix vaisseaux de guerre, lui remit les prisonniers Romains, lui paya la somme convenue, c'est-à-dire, deux mille, ou selon quelques-uns trois mille talens, & s'en retourna dans son royaume de Pont, n'ayant tiré d'autre fruit de ses vastes & ambitieuses entreprises, qu'une puissance momentanée, qui disparoissoit comme un songe, & dont il ne restoit rien de réel, que les maux infinis qu'il avoit faits à une grande partie de l'Univers.

Ce Prince, aussitôt après la paix conclue avec L. Sylla, alla faire la guerre aux habitans de la Colchide, qui s'étoient révoltés. Ceux-ci lui demanderent son fils Mithridate pour Roi; & dès qu'il leur eut accordé leur demande, ils mirent bas les armes, & rentrerent dans le devoir. Le roi de Pont, défiant & soupçonneux, s'imagina que la révolte de la Colchide pouvoit être l'effet des intrigues de son fils, qui avoit voulu se procurer un Royaume. Il étoit dangereux de devenir l'objet des soupçons de Mithridate. Sa politique cruelle ne pardonnoit à personne. Il manda son fils; & ce jeune Prince, trop crédule, étant venu se remettre entre ses mains, il le fit charger de chaî-

nes d'or, & peu de tems après il lui ôta la vie. Il entreprit ensuite de réduire les habitans du Bosphore, qui s'étoient révoltés en même-tems que ceux de la Colchide ; & à cette occasion, il fit de si grands préparatifs d'hommes & de vaisseaux, qu'il donna lieu à tout le monde de penser qu'il avoit bien plus les Romains en vue, que ses sujets rebelles. D'ailleurs, quoiqu'il eût promis par le traité de rendre la Cappadoce à Ariobarzane, il y conservoit encore plusieurs places fortes.

L. Licinius Muréna, qui avoit été laissé par L. Sylla dans l'Asie, avec les légions de Flavius Fimbria, fut bien aise d'avoir ces raisons ou ces prétextes de renouveller la guerre. Car, selon Appien, il désiroit passionnément le triomphe. Étant donc entré dans la Cappadoce, il marcha vers Comane, ville célebre par un temple de Bellone, qui étoit extrêmement révéré dans le païs, & prodigieusement riche. Il tailla en pieces quelques troupes de cavalerie de Mithridate, s'empara de la ville, & pilla le temple. A ces premieres hostilités, le roi de Pont envoya une ambassade vers L. Licinius Muréna, pour lui représenter qu'il agissoit contre le traité tout récemment conclu, & pour le sommer de s'y conformer. Il avoit mal choisi ses ambassadeurs. C'étoient des philosophes Grecs, qui, au lieu de soutenir les intérêts de leur maître, travailloient à le décrier & à le rendre odieux. Le général Romain, qui vouloit la guerre, ne devoit pas en être détourné par une pareille ambassade. Il usa même en cette occasion d'une insigne mauvaise foi, si le récit d'Appien est véritable. Comme le traité entre L. Sylla & Mithridate n'avoit point été écrit, & qu'on s'étoit contenté d'en exécuter les conditions de part & d'autre, L. Licinius Muréna dit qu'il ne les connoissoit point, continua ses courses & ses ravages, & prit des quartiers d'hiver dans la Cappadoce.

Cependant, Mithridate porta ses plaintes à Rome ; &, en attendant la réponse, il eut même la patience de laisser L. Licinius Muréna poursuivre ses hostilités. Enfin, Calidius arriva, apportant non un décret du Sénat par écrit, mais un simple ordre verbal à L. Licinius Muréna de cesser de faire la guerre à Mithridate. Au moins tel fut le langage que Calidius lui tint en public. Mais, ils se virent tête à tête ; & L. Licinius Muréna continua la guerre. Peut-être le Sénat n'étoit-il pas fâché que ce Général harcelât le roi de Pont, résolu de l'approuver s'il réussissoit, ou de le désavouer si le succès étoit contraire. L. Licinius Muréna traversa donc le fleuve Halys, comme pour aller à Sinope, qui étoit le lieu de la naissance de Mithridate, & la capitale du Royaume de ses peres. Mi-

thridate, se voyant poussé à bout, envoya Gordius contre le général Romain, & il le suivit lui-même bientôt après avec de grandes forces. Les armées se rencontrerent près de l'Halys, le fleuve entre deux. Ce qui résulte du récit le plus favorable au général Romain, c'est que Mithridate eut d'abord l'avantage, mais qu'ensuite les ennemis s'étant ranimés, on se sépara à armes égales. Il paroît que les deux partis s'attribuerent la victoire, sans qu'ils eussent néanmoins grand lieu de s'en glorifier, puisqu'ils s'éloignerent comme de concert, & se retirerent de deux côtés bien opposés; Mithridate vers la Colchide, & L. Licinius Muréna dans la Phrygie.

Cependant, Mithridate, qui étoit fastueux, voulut célébrer cette prétendue victoire par un sacrifice solemnel à la maniere des Perses, dont il tiroit son origine. Voici la description que nous en donne Appien. » On éleve sur une haute montagne un amas prodigieux de » bois; & les Rois eux-mêmes » portent les premiers bois qui » doivent servir comme de fondement à tout l'édifice. Au-» dessous & autour de ce bûcher on en dresse un second, » qui occupe moins d'espace. » Sur celui d'enhaut on place » les offrandes qui doivent être » consumées en l'honneur des » Dieux, miel, vin, lait, hui-» le, & parfums. Sur celui » d'enbas, on sert un repas » pour ceux qui prennent part » au sacrifice. Ensuite, on al-» lume ces piles énormes; & » c'est un véritable incendie, » dont la flamme s'apperçoit » de dessus la mer à quarante » lieues de distance, & qui em-» brase tellement l'air des en-» virons, qu'il n'est pas possi-» ble pendant plusieurs jours » d'approcher de l'endroit où » la fête a été célébrée. »

L'action, que nous venons de rapporter, fut la derniere de cette guerre. L. Sylla étant devenu Dictateur, envoya défense à L. Licinius Muréna de la pousser davantage. A. Gabinius qui lui portoit cette défense, étoit aussi chargé de réconcilier les rois Mithridate & Ariobarzane. Tout s'exécuta conformément aux ordres du Dictateur; & Mithridate, pour mettre le sceau à la réconciliation, donna un grand repas à Ariobarzane & à A. Gabinius. Dans ce repas, il proposa des prix, selon sa coutume, pour ceux qui boiroient ou mangeroient plus que les autres, ou qui l'emporteroient soit pour le chant, soit en combat de plaisanteries. A. Gabinius fut le seul qui ne prit aucune part à ces disputes indécentes, & il conserva ainsi la dignité de son caractere & de sa nation.

L'an de Rome 677, & 75 avant Jesus-Christ, Mithridate songeant à renouveller pour la troisieme fois la guerre contre les Romains, cherchoit de toutes parts des appuis & des alliés

pour soutenir le poids d'une pareille entreprise. Il avoit alors à sa cour deux Romains fugitifs, L. Fannius & L. Magius, anciens compagnons & amis de Flavius Fimbria. Leur haine pour L. Sylla leur avoit servi de recommandation & d'entrée auprès de Mithridate, & ils se maintenoient dans sa faveur par la flatterie. Comme ils avoient été autrefois attachés au parti dont Sertorius soutenoit les restes, & que la gloire de ce Capitaine voloit jusqu'aux extrêmités de l'Orient, ils inspirerent à Mithridate la pensée de faire alliance avec lui. Le roi de Pont saisit cette idée, & les flatteurs ne manquerent pas de lui en exagérer les avantages. Ils le comparoient à Pyrrhus, & Sertorius à Annibal ; & ils avançoient avec confiance que Rome, attaquée à l'orient & à l'occident, jamais ne seroit en état de faire face des deux côtés, ni de résister au plus grand des Rois, appuyé du plus habile des Généraux. Mithridate envoya donc des ambassadeurs à Sertorius en Espagne, avec ordre de lui offrir de l'argent & des vaisseaux, & de demander pour le Roi la restitution de l'Asie, qu'il avoit été obligé d'abandonner par le traité avec L. Sylla.

Sertorius donna audience à ces ambassadeurs, à la tête de son Sénat; & lorsqu'ils se furent retirés, il mit l'affaire en délibération. Tous furent d'avis d'accepter les offres du Roi. Mais, Sertorius pensa tout autrement. Il dit qu'il ne prétendoit point l'empêcher de s'emparer de la Bithynie & de la Cappadoce, païs toujours gouvernés par des Rois, & sur lesquels les Romains n'avoient aucune ancienne prétention ; mais que pour l'Asie mineure, qu'ils possédoient légitimement, lorsque ce Prince avoit entrepris de la leur enlever, dont il avoit été ensuite chassé par Flavius Fimbria, & à laquelle il avoit renoncé par un traité solemnel, jamais il ne consentiroit qu'elle retombât au pouvoir de Mithridate. » Car, ajouta-t-il, je » dois faire servir ma puissance » à l'agrandissement de la Ré» publique, & non pas m'a» grandir de ses pertes & de » son abaissement. Un homme » de courage désire sans doute » de vaincre avec gloire ; mais, » s'il faut employer des voies » honteuses, il croiroit même » acheter la vie trop cher à ce » prix. » Telle fut la réponse que rapporterent à Mithridate ses ambassadeurs, & qui le surprit étrangement. » Quels or» dres, s'écria-t-il, m'enver» roit donc Sertorius, prési» dent du Sénat de Rome, puis» que banni, proscrit, & relé» gué sur les côtes de la mer » Atlantique, il met des bor» nes à mon Royaume, & me » menace de la guerre si j'en» treprends sur l'Asie? »

Le traité se conclut aux conditions prescrites par Sertorius. Il fut dit que Mithridate auroit

la Bithynie & la Cappadoce; que Sertorius lui enverroit un Général & des troupes, & qu'il recevroit du Roi trois mille talens avec quarante vaisseaux. Sertorius fit partir effectivement pour l'Asie un de ses Sénateurs, qui se nommoit M. Marius.

Ce fut vers ce même tems que mourut Nicomede, roi de Bithynie, qui par son testament fit le peuple Romain son héritier; nouveau sujet de querelle avec Mithridate, dont l'ambition dévoroit depuis long-tems ce Royaume, & qui devoit trouver très-mauvais que les Romains s'en emparassent. Ils le firent néanmoins, & réduisirent la Bithynie en province Romaine. Ce fut alors que Mithridate éclata, & entreprit sa troisieme guerre contre les Romains avec plus de confiance encore que les précédentes, parce que ses préparatifs étoient, sinon plus grands, du moins bien mieux entendus. Car, dans la premiere guerre, il avoit eu plus de faste que de forces réelles. Ses troupes étoient belles à l'œil, mais hors ce vain éclat tout en étoit méprisable. Le mauvais succès l'instruisit; & dans l'occasion présente il s'en tint à l'essentiel & au solide. Au lieu de cette multitude innombrable de Barbares de différentes nations & de différentes langues, dont les cris confus & les fanfaronnades ne pouvoient épouvanter tout au plus que les Asiatiques; au lieu d'armes toutes brillantes d'or & de pierres précieuses, qui sont de riches dépouilles pour les vainqueurs, plutôt qu'une défense pour ceux qui les portent, il mit sur pied cent vingt mille hommes de bonnes troupes, formées en légions à la Romaine, & leur donna des épées semblables à celles des Romains, & des boucliers fermes & épais. A ces troupes de pied il joignit seize mille hommes de cavalerie, dont les chevaux étoient forts & bien exercés, plutôt qu'ornés superbement, & cent chariots armés de faulx. Ajoutez un nombre prodigieux de valets, de pionniers, de vivandiers, & autres sortes de gens nécessaires pour le service d'une si grande armée. Le tout ensemble se montoit à plus de trois cens mille hommes. Il équipa aussi une flotte de quatre cens voiles dans le même goût; c'est-à-dire, que ses bâtimens n'étoient plus ornés de tentes dorées, ni de chambres, ni de bains magnifiques pour ses femmes & ses concubines, mais remplis d'armes offensives & défensives, & montés par de braves guerriers. Il fit enfin d'abondantes provisions de vivres, & distribua en différens magasins le long des côtes plus de neuf millions de boisseaux de bled. Ce fut avec cet appareil qu'il attaqua la Bithynie par terre & par mer en même-tems, après avoir tâché de se rendre les Dieux favorables, en offrant un sacrifice à Jupiter arbitre de la guerre, selon

le rit accoutumé, & en faisant jetter dans la mer, pour honorer Neptune, un attelage de chevaux blancs. Les Romains envoyerent contre lui les deux Consuls, M. Cotta & L. Lucullus, chargeant l'un de défendre la Bithynie, l'autre de pousser Mithridate & de porter la guerre dans son Royaume.

M. Cotta fut bientôt exposé à un très-grand danger par son imprudence. Étant venu en Bithynie, & se trouvant vis-à-vis de Mithridate, qui avoit aussi fait entrer son armée dans ce Royaume, il voulut avoir seul la gloire de vaincre l'ennemi. Il crut que les occupations, qui retenoient L. Lucullus dans la province d'Asie, étoit une circonstance favorable dont il falloit profiter pour s'assurer le triomphe. Mais, aussi lâche dans l'exécution que téméraire dans le projet, il se fit battre auprès de Chalcédoine par mer & par terre en un même jour, & perdit dans ces deux malheureuses actions quatre mille Romains, & plus de soixante vaisseaux.

Mithridate, animé par ce double avantage, entreprit le siege de Cyzique, ville de la Propontide, qui soutenoit vigoureusement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître, il s'ouvroit un passage de la Bithynie dans l'Asie mineure, qui lui auroit eté très-avantageux pour y porter la guerre avec toute la sûreté & la facilité possibles. C'étoit pour cela qu'il vouloit la prendre. Pour y réussir, il l'investit par terre avec trois cens mille hommes divisés en dix camps, & par mer avec quatre cens vaisseaux. L. Lucullus l'y suivit bientôt, & commença à s'emparer d'un poste sur une hauteur qui étoit pour lui de la derniere importance, parce qu'il lui facilitoit les convois, & lui donnoit le moyen de couper les vivres à l'ennemi. Il n'avoit que trente mille hommes de pied & deux mille cinq cens chevaux. La supériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effrayer, le rassura, persuadé que les provisions manqueroient bientôt à cette multitude innombrable. Aussi, en exhortant ses troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur couteroit pas une goutte de sang. C'est en quoi il mettoit sa gloire; car, la vie des soldats lui étoit précieuse.

Le siege fut long, & poussé avec la derniere vigueur. Mithridate battoit la place de tous côtés avec des machines sans nombre. La résistance ne fut pas moins vigoureuse. Les assiégés firent des prodiges de valeur, & mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus industrieuse peut inventer pour repousser l'attaque des ennemis, soit en brûlant leurs machines, soit en les rendant inutiles par mille obstacles différens qu'ils y opposoient. Ce qui leur inspiroit ce courage, étoit la confiance extrême qu'ils avoient en L.

Lucullus, qui leur avoit fait dire qu'ils pouvoient se tenir assurés, s'ils continuoient de se défendre avec la même valeur, que leur place ne seroit point prise. En effet, L. Lucullus s'étoit si bien posté, que sans en venir à une action générale, qu'il évita toujours avec grand soin, il fit souffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ses convois, en faisant charger à propos les partis qu'il envoyoit au fourrage, en battant des détachemens qu'il faisoit de tems en tems. En un mot, il sçut si bien prendre avantage de toutes les occasions qui s'offroient, il affoiblit si fort l'armée des assiégeans, & usa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, ayant fermé toutes les avenues par où elle en pouvoit tirer, qu'il la réduisit à une extrême famine. Les soldats ne trouvoient plus à manger que des herbes, & quelques-uns même allerent jusqu'à se nourrir de chair humaine. Mithridate, qui passoit pour le capitaine le plus rusé de son tems, au désespoir qu'un Général qui ne pouvoit pas avoir encore beaucoup d'expérience, lui eût si souvent donné le change par de fausses marches & de feints mouvemens, & l'eût vaincu sans tirer l'épée, fut enfin obligé de lever honteusement le siege, après y avoir passé près de deux ans. Il s'enfuit par mer, & ses Lieutenans conduisirent son armée par terre vers Nicomédie. L. Lucullus les poursuivit, & les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille sur la place, & fit une infinité de prisonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cens mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivant l'armée.

Mithridate, après avoir levé le siege de Cyzique, se rendit à Nicomédie, d'où il passa par mer dans le Pont. Il laissa une partie de sa flotte & dix mille hommes de ses meilleures troupes dans l'Hellespont, avec trois de ses meilleurs Généraux. L. Lucullus, avec la flotte Romaine, les battit deux fois; la premiere à Ténédos, l'autre à Lemnos, dans un tems où la flotte ennemie ne pensoit à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie, & à porter l'allarme & les ravages jusques sur les côtes de Rome. Il leur tua presque tout leur monde dans ces deux combats; & dans le dernier il prit les trois Généraux, dont l'un étoit M. Marius, ce Sénateur Romain, dont il a déjà été question.

Mithridate avoit souffert presque autant par la tempête dans son passage sur le Pont Euxin, que dans la rude campagne où il avoit été si maltraité. Il y avoit perdu presque tout le reste de sa flotte & des troupes qu'il ramenoit pour défendre ses anciens États. Quand L. Lucullus arriva, il travailloit vivement à de nouvelles levées, pour se défendre contre cette

attaque qu'il avoit bien prévue. L. Lucullus, en arrivant dans le Pont, alla, sans perdre de tems, former le siege d'Amisus & d'Eupatorie, deux des principales villes du païs, fort proches l'une de l'autre. La derniere, toute nouvellement bâtie, étoit nommée Eupatorie, à cause du surnom d'Eupator que portoit Mithridate. Il y faisoit même sa résidence ordinaire, & en vouloit faire la capitale de ses États. Non content de ces deux siéges formés tout à la fois, L. Lucullus fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Thémiscyre sur le Thermodon, qui n'étoit pas moins considérable que les deux autres.

Pendant que les Romains attaquoient ces trois places, Mithridate qui avoit déjà formé une nouvelle armée, se mit en campagne de fort bonne heure au printems. L. Lucullus laissa le commandement des sieges d'Amisus & d'Eupatorie à L. Muréna, fils de celui dont nous avons déjà parlé, & marcha contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions, mais à la troisieme il fut défait entiérement, & obligé de prendre la fuite, sans avoir ni un seul valet, ni un seul écuyer qui fût resté auprès de lui, ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses eunuques l'ayant apperçu à pied au milieu de la troupe des fuyards, descendit de son cheval, & le lui donna. Les Romains étoient si près de lui, qu'ils le tenoient presque déjà; & s'ils le manquerent, ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie, qu'ils poursuivoient depuis si long-tems, avec tant de travaux, tant de dangers, & de si grands combats, & priva L. Lucullus du seul prix de toutes ses victoires. Mithridate, dit Cicéron, imita habilement la maniere dont autrefois, dans le même Pont, Médée s'étoit dérobée à la poursuite de son pere. On dit que cette Princesse, ayant coupé en pieces le corps de son frere Absyrte, répandit ses membres dans les endroits par où son pere la poursuivoit, afin que le soin de recueillir ces membres dispersés, & la douleur que lui causeroit un si triste spectacle, arrêtassent la rapidité de sa course. Mithridate, de même en fuyant, laissa sur les chemins une grande quantité d'or, d'argent, & de choses précieuses, qu'il avoit reçues de ses ancêtres, ou qu'il avoit lui-même amassées dans les guerres précédentes; & pendant que les soldats s'amusoient à recueillir ces trésors, le Roi leur échappa des mains. Ainsi, le pere de Médée fut retardé dans sa poursuite par la tristesse, & les Romains par la joie.

Après cette déroute des ennemis, L. Lucullus prit la ville

de Cabires, & plusieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de Princes proches parens du Roi, qui y étoient détenus. Comme ces malheureux se tenoient pour morts depuis long-tems, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de L. Lucullus, leur paroissoit moins une délivrance, qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du Roi, nommée Nyssa; & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise. Car, les autres sœurs de ce Prince & ses femmes, qu'on avoit envoyées plus loin du danger, & qui se croyoient en sûreté & en repos, moururent toutes misérablement, Mithridate leur ayant envoyé dans sa fuite par l'eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Ces morts affligerent extrêmement L. Lucullus, qui étoit d'un caractere doux & humain. Il passa outre, & continua de poursuivre Mithridate; mais, ayant appris qu'il avoit quatre journées sur lui, & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas; & après avoir subjugué quelques peuples, & pris quelques places du voisinage, il envoya App. Claudius a Tigrane lui redemander Mithridate. Tigrane répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre sa femme; que son union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au triomphe de L. Lucullus; & que si les Romains étoient assez injustes pour lui faire la guerre, il sçauroit bien se défendre, & les en faire repentir.

Ce Prince, dans les commencemens, n'avoit pas seulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût son beau-pere; mais, le traitant avec le dernier mépris & la derniere arrogance, il le tenoit éloigné, & le faisoit garder, comme un prisonnier d'État, dans des lieux marécageux & mal sains. Mais, après l'ambassade d'App. Claudius, il l'avoit fait venir à la cour avec toute sorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là, dans une conversation secrete qu'ils eurent dans le palais seuls & sans témoins, ils guérirent leurs soupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejetterent la faute.

Cependant, L. Lucullus irrité de la réponse de Tigrane, s'étoit mis en marche & s'avançoit vers ce Prince. Les deux armées se rencontrerent le 6 Octobre de l'an de Rome 683, & 69 avant Jesus-Christ. Mais, Tigrane prit la fuite dès le commencement de l'action. Mithridate ne se trouva point à la bataille, parce qu'il s'étoit imaginé que L. Lucullus useroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit usé contre lui. Ainsi, il ne marchoit que len-

tement & à petites journées; pour joindre Tigrane. Mais, ayant rencontré sur son chemin quelques Arméniens qui fuyoient tout éperdus & épouvantés, il se douta de ce qui étoit arrivé; & ensuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nus & blessés, il fut entiérement informé de de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très-pitoyable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, & releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillerent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés. Ils envoyerent implorer l'assistance des peuples voisins, & sur-tout des Parthes qui étoient les plus proches, & en mêmetems les plus en état de les secourir dans ce pressant besoin. Mithridate écrivit à leur Roi une lettre, que Salluste nous a conservée, & qui se trouve dans ses fragmens. Nous en rapporterons ici une partie.

LETTRE DE MITHRIDATE à Arsace, roi des Parthes.

» Tous ceux qui, dans un » état de prospérité, sont invités à entrer avec quelqu'un » en société de guerre, doivent considérer, en premier » lieu s'il leur est libre d'avoir » la paix; puis, si ce qu'on » leur demande est conforme à la » justice, à leur intérêt, à leur » gloire. Vous pourriez jouir » d'une paix tranquille & perpétuelle, si les Romains n'étoient » des ennemis toujours attentifs à saisir les occasions favorables pour faire la guerre, & que nuls crimes n'arrêtent. Il n'est pas douteux » qu'une victoire remportée » sur eux, ne vous fasse un » grand nom. Il peut paroître » ne point convenir que je » vous propose, de faire alliance avec Tigrane, ou de » vous joindre, puissant comme vous êtes, à un Prince » qui se trouve dans l'état » malheureux où je suis. Mais, » j'ose avancer que ces deux » motifs, votre ressentiment » contre Tigrane qui tout récemment a porté les armes » contre vous, & l'état peu » avantageux de mes affaires, » loin d'être contraires à ma » demande, doivent l'appuyer » & m'être favorables, si vous » en voulez juger sainement. » Car, pour Tigrane, comme » il sçait vous avoir donné un » juste sujet de plainte, il acceptera sans peine toutes les » conditions qu'il vous plaira » lui imposer; & pour moi, » je puis dire que la fortune, » en m'enlevant presque tout

» ce que je possédois, m'a mis » en état de donner aux autres » de bons conseils, &, ce qui » est fort désirable pour ceux » qui sont dans la prospérité, » je puis, par mes malheurs » mêmes, vous servir d'exem- » ple, & vous porter à pren- » dre de plus justes mesures » que moi. Car, ne vous y » trompez point; c'est à tous » les peuples, à toutes les na- » tions, à tous les Rois de la » terre, que les Romains en veu- » lent; & deux motifs, égale- » ment anciens & puissans, leur » mettent les armes dans les » mains contre eux, l'ambi- » tion effrénée d'étendre leurs » conquêtes, & la soif insatia- » ble d'amasser des richesses. »

Mithridate ensuite fait un long dénombrement des Princes & des Rois qu'ils ont accablés les uns après les autres. Il rapporte ses premiers avantages contre les Romains, & ses derniers malheurs. Puis il continue ainsi : » Examinez maintenant, » je vous prie, si, lorsque nous » aurons été accablés, vous se- » rez plus en état de résister aux » Romains; & si vous croyez » qu'ils doivent borner leurs » conquêtes à mon païs. Je sçais » que vous êtes puissant en hom- » mes, en armes, & en riches- » ses; & c'est pour cela que » nous cherchons, nous à nous » fortifier de votre alliance, » eux à s'enrichir de vos dé- » pouilles. Au reste, le dessein » de Tigrane est, pour ne pas » attirer la guerre dans son » Royaume, que nous allions » avec toutes mes troupes, qui » certainement sont bien aguer- » ries, porter la guerre au loin, » & attaquer nous-mêmes en » personnes l'ennemi dans son » propre païs. Nous ne pou- » vons donc ni vaincre, ni être » vaincus, sans que vous même » couriez un grand risque. Igno- » rez-vous que les Romains, » quand du côté de l'occident » ils se sont vus arrêtés par » l'océan, ont tourné les ar- » mes de notre côté? Qu'à » compter depuis leur fondation » & leur premiere origine, ils » n'ont eu rien que par violen- » ce, maisons, femmes, terres, » domaine? Vil amas de gens » de toute espece, sans patrie, » sans parens, il se sont établis » pour le malheur du genre hu- » main. Ni loix humaines, ni loix » divines ne les empêchent de » tourmenter & de ruiner alliés » & amis, peuples éloignés & » voisins, pauvres & riches. Ils » comptent pour ennemi tout » ce qui n'est pas serf, & encore » plus tout ce qui porte le nom » de Roi. Car, peu de peuples » s'accommodent d'un Gouver- » nement libre & indépendant; » mais, le grand nombre ai- » ment mieux vivre sous des » maîtres qui les gouvernent » avec équité. Nous leur som- » mes suspects, parce que nous » leur disputons l'autorité, & » que nous pouvons repousser » & venger leurs injustices. » Pour vous, qui avez sous vo- » tre pouvoir Séleucie la plus

» grande des villes, & la Perse » le plus riche & le plus puissant des Royaumes, que devez-vous attendre d'eux, si- » non tromperie pour le présent, & guerre pour l'avenir? » Les Romains portent leurs » armes contre tous les peu- » ples, mais sur-tout contre » ceux de qui ils esperent tirer » de plus riches dépouilles. Ils » sont devenus grands à force » d'entreprendre & de tromper, & en semant guerres sur » guerres. Par cette voie ils feront tout périr, ou périront » eux-mêmes. Il ne sera pas » difficile de les ruiner, si vous » du côté de la Mésopotamie, » nous du côté de l'Arménie, » nous enveloppons leur armée, » qui se trouvera sans vivres » & sans secours. La prospé- » rité des armes Romaines ne » s'est soutenue jusqu'à ce jour » que par la faute des Rois, » qui n'ont pas eu la prudence » de connoître bien cet ennemi » commun, & de se liguer en- » semble contre lui. Ce sera » pour vous une gloire immor- » telle, de vous être montré » l'appui de deux grands Rois, » & d'avoir vaincu & détruit les » brigands des nations. C'est à » quoi je vous invite & vous » exhorte, en vous avertis- » sant d'aimer mieux partager » avec nous par une salutaire » alliance la victoire contre un » ennemi commun, que de souf- » frir que l'empire Romain s'é- » tende de plus en plus par no- » tre ruine. »

Il ne paroît pas que cette lettre produisît sur l'esprit de Phraate l'effet que Mithridate en pouvoit espérer. Ainsi, les deux Rois se contenterent de leurs propres troupes. Leur armée étoit de soixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avoit bien exercés à la maniere des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne. Ces deux Rois avoient soin, à tous les mouvemens qu'ils faisoient, de prendre un bon terrein pour leur camp, & de le bien fortifier, pour n'y être pas attaqués par L. Lucullus; & aucun des artifices dont il usa, ne put les engager au combat. Leur dessein étoit de le miner peu à peu, de harceler ses troupes dans leurs marches pour les affoiblir, de lui enlever ses convois, & de l'obliger par-là à quitter le païs faute de vivres. L. Lucullus, n'ayant pu, par toutes ses ruses, les attirer en pleine campagne, employa un nouveau moyen qui lui réussit. Il se donna donc un grand combat où les Romains remporterent encore une pleine victoire. Il se trouva trois Rois dans l'armée d'Arménie, dont Mithridate fit le plus mal. Car, ne pouvant supporter la vue des légions Romaines, dès qu'elles chargerent, il fut des premiers à prendre la fuite; ce qui jetta si fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit absolument courage; & ce fut la principale cause de la perte de la bataille.

Cependant, peu de tems après, ce Prince avec quatre mille hommes de ses propres troupes, & un égal nombre d'Arméniens que lui fournissoit Tigrane, se mit en devoir de reconquérir ses États, & il y réussit en partie, aidé moins encore de son courage, & de l'affection des peuples pour leur Roi légitime & naturel, que des vices de ses ennemis. Car, les Commandans que L. Lucullus avoit laissés dans ces païs nouvellement soumis, s'y conduisirent avec négligence, & de plus firent haïr par leurs exactions le gouvernement Romain. Ainsi, Mithridate trouva une entrée facile dans le Pont. Fabius Adrianus, étant venu à sa rencontre, fut vaincu & mis en déroute, de façon que le corps de troupes qu'il commandoit auroit été entiérement dissipé ou détruit, si le roi de Pont, pendant qu'il paye de sa personne & s'expose avec la hardiesse d'un jeune guerrier, quoiqu'âgé de près de soixante-dix ans, n'eût reçu deux blessures qui le mirent hors de combat, l'une au genou d'un coup de pierre, l'autre d'une fleche qui vint le frapper un peu au dessous de l'œil. Cet évenement rallentit l'ardeur & le feu des vainqueurs; & ce qui restoit de Romains avec leur chef, gagnerent le fort de Cabires, où ils se renfermerent.

Mithridate ne fut pas longtems retenu par ses blessures. Il se fit panser par des Agariens, nation Scythique, qui avoit, dit Appien, le secret de guérir les plaies avec le venin des serpens. Nous laissons à discuter aux maîtres de l'art ce fait, que nous rapportons tel que nous le trouvons dans notre Auteur. Le roi de Pont ne fut pas plutôt guéri, qu'il alla assiéger Fabius Adrianus. Mais bientôt, il apprit que Triarius arrivoit avec tout ce qu'il avoit pu rassembler promptement de troupes. Il ne crut pas devoir l'attendre, & se retira. Triarius le poursuivit jusqu'à Comanes, & remporta même sur lui un petit avantage, qui termina la campagne. Au retour du printems, Mithridate, qui avoit sans doute reçu des recrues considérables, entreprit de chasser entiérement Triarius du royaume de Pont, avant que L. Lucullus eût le tems de venir à son secours. Le Romain se tint quelque tems sur la défensive, & il évitoit le combat. Le Roi, pour l'y forcer, se prépara à aller attaquer un château où étoient tous les gros bagages de l'armée Romaine. Cette démarche lui réussir. Les soldats de Triarius, ne voulant pas perdre leurs bagages, forcerent à combattre leur Commandant, qui lui-même se laissa aussi flatter de l'espérance de vaincre en l'absence de son Général. Les deux armées se rencontrerent à trois mille pas de distance de *Ziéla*, ou *Zéla*, ville qui est devenue célebre par cette action dans l'histoire Romaine. Triarius fut entiérement

tiérement défait ; & il ne se sauva du carnage quelques restes de son armée, que parce que Mithridate fut encore blessé. Comme ce Prince avoit parmi ses troupes beaucoup de gens habillés & armés à la Romaine, il ne se défia point d'un Centurion, qui s'approcha de lui, & qui, dans le tems qu'il y pensoit le moins, lui perça la cuisse de son épée. Le Centurion fut tué sur le champ. Mais, le Roi étiot si violemment blessé, qu'il fallut l'emporter en hâte ; & ses Généraux firent sonner la retraite, & cesserent de poursuivre les vaincus. Cette défaite fut la plus sanglante que les Romains aient éprouvée dans tout le cours de la guerre contre Mithridate ; & Cicéron a eu raison de dire que ce Prince, après avoir été vaincu . fit plus qu'il n'eût osé espérer lorsqu'il avoit toutes ses forces. Il resta sept mille Romains sur le champ de bataille, parmi lesquels on compta vingt-quatre Tribuns, & cent cinquante Centurions. Le même Cicéron, sans entrer dans aucun détail, nous donne encore une idée plus forte de la perte que firent les Romains en cette occasion, lorsqu'il dit que L. Lucullus en apprit la nouvelle par le bruit public, & non par aucun soldat qui fût échappé de la bataille.

L'année suivante, qui étoit l'an de Rome 686, & l'an 66 avant Jesus-Christ, on envoya contre Mithridate Cn. Pompée. Ce nouveau Général ne trompa point les espérances que l'on avoit conçues de lui ; & la ruine de Mithridate fut l'affaire d'une campagne. Le général Romain profita d'abord de la flotte nombreuse qu'il avoit à ses ordres, pour ôter toute ressource à l'ennemi du côté de la mer ; & il borda de vaisseaux toutes les côtes depuis la Phénicie jusqu'au Bosphore. Le roi de Pont, affoibli par les pertes qu'il avoit faites, ne pouvoit se soutenir que par le secours de ses alliés, & il comptoit sur l'amitié de Phraate, roi des Parthes, & de Tigrane, roi d'Arménie. Cn. Pompée détacha de lui le roi des Parthes ; & par une circonstance tout-à-fait heureuse pour le progrès des armes Romaines, le fils de Tigrane se révolta contre son pere. Ce jeune Prince étoit gendre de Phraate, & s'étant retiré chez son beau-pere, il l'engagea à épouser sa querelle, & rentra en Arménie avec les Parthes. Ainsi, Tigrane se trouva hors d'état de secourir Mithridate, quand même il l'auroit voulu ; & de plus il conçut de violens soupçons contre lui, & se persuada que le Prince rebelle, qui étoit petit-fils du roi de Pont, étoit appuyé secrétement par son grand-pere. Mithridate se trouva donc seul obligé de résister à toutes les forces des Romains. Il n'avoit que trente mille hommes de pied, & trois mille chevaux ; & avec ces troupes il gardoit

l'entrée de son Royaume, résolu d'éviter le combat, & de tâcher de couper les vivres à l'ennemi ; à quoi il espéroit réussir d'autant plus aisément, que tout le païs avoit été ravagé par L. Lucullus.

Cn. Pompée se mit promptement en marche pour aller à lui, ayant grossi ses forces de presque toutes celles que L. Lucullus avoit commandées, & en particulier des légions de Flavius Fimbria. En partant il dépêcha Métrophane à Mithridate, pour sonder les dispositions de ce Prince, & voir si on pourroit l'amener à se soumettre. Mithridate ne refusa point d'entrer en négociation, & envoya de son côté des Ambassadeurs à Cn. Pompée. Mais, les conditions proposées par le général Romain furent étrangement dures. Il exigeoit que Mithridate livrât tous les transfuges, & se rendît lui-même à discrétion. Ce Prince étoit trop fier pour ne pas rejetter avec indignation l'article qui le regardoit. Il n'avoit garde de se déshonorer par une si honteuse bassesse. Mais, les transfuges, qui avoient vu partir & revenir les Ambassadeurs, & qui se douterent ou furent instruits de ce qui se proposoit par rapport à eux, se soulevèrent, & entraînerent dans leur mécontentement les troupes Nationales, qui sentoient le besoin qu'elles avoient de ces étrangers. La sédition fut portée si loin, que Mithridate courut risque de sa personne. Il appaisa néanmoins les esprits, en protestant qu'il ne livreroit jamais ceux qui lui avoient rendu service, & même que jamais il ne feroit de paix avec les Romains ; qu'il nourriroit toujours contre eux une haine implacable, & leur feroit une guerre éternelle. Il ajouta que les Ambassadeurs, qu'il avoit envoyés à Cn. Pompée, étoient moins des Ambassadeurs que des espions, & qu'il n'avoit point eu du tout la pensée de traiter de paix.

Cependant, Cn. Pompée arriva, & se disposa d'abord à l'attaquer. Mais, ne voyant pas jour à le déloger aisément des postes qu'il avoit occupés, & craignant la disette, il se rabattit sur la petite Arménie, qui étant dégarnie de troupes, lui offroit une facile conquête. Mithridate, à qui appartenoit cette Province, fut obligé d'y suivre l'ennemi : & il se campa avantageusement sur une hauteur, dont l'accès étoit difficile, & le mettoit en état de n'être point forcé à combattre. Là, ce Prince bien retranché, & tirant ses vivres commodément de ses derrieres, pendant qu'il faisoit battre la plaine par sa cavalerie, & enlevoit souvent les convois de ses ennemis, auroit pu donner bien de la peine à Cn. Pompée. Mais, il quitta ce poste, parce qu'il y manquoit d'eau. Ce fut une faute. Il ne l'eut pas plutôt abandonné, que Cn. Pompée s'en

empara; & la verdure dont la colline étoit couverte ayant fait conjecturer au général Romain, qu'il devoit s'y trouver des sources, il fit creuser des puits, qui se remplirent d'eau, & en fournirent en abondance à tout le camp. La nature du païs, qui étoit couvert & coupé de vallons, fit naître à Cn. Pompée l'idée d'une embuscade. Elle lui réussit. La cavalerie de Mithridate se laissa attirer assez loin pour être enveloppée en queue par un gros de Romains, qui avoit été caché à ce dessein dans un vallon. Elle y périt presque toute entiere; & ce fut une grande perte pour le roi de Pont, qui en tiroit beaucoup de service, & qui jusqu'alors avoit eu beaucoup de supériorité sur les Romains.

Le succès du premier combat, livré par Cn. Pompée, peut être regardé comme ayant décidé de la victoire. Car, de ce moment, les Romains eurent plus de facilité d'amener des vivres dans leur camp, & en même-tems ils en devinrent plus hardis à harceler & à fatiguer l'armée de Mithridate, qui se trouvoit destituée du secours de sa cavalerie. Ce Prince s'obstinoit à refuser le combat. Cn. Pompée entreprit de l'enfermer par des lignes de six à sept lieues d'étendue, & fortifiées de redoutes d'espace en espace. Mithridate demeura ainsi comme assiégé pendant quarante-cinq jours. Enfin, pressé par la disette, voyant que Cn. Pompée soumettoit tout le païs des environs, & apprenant qu'il lui venoit des renforts considérables, il fut réduit à songer à la fuite. Il s'arrangea habilement pour l'exécution de ce dessein, & trompa la vigilance de Cn. Pompée. Il partit pendant la nuit, laissant des feux allumés dans son camp, & après avoir pris la précaution barbare de tuer les malades & les blessés.

Dès le lendemain, Cn. Pompée se mit à sa suite. Mais, Mithridate ne marchoit que de nuit, & le jour il se tenoit bien enfermé dans son camp; en sorte que Cn. Pompée ne pouvoit attaquer pendant le jour un ennemi qui ne se montroit jamais alors en campagne. D'un autre, côté, il n'osoit engager un combat nocturne, parce qu'il ne connoissoit point les lieux. Il fut pourtant obligé de prendre ce dernier parti, lorsqu'il vit que le roi de Pont alloit passer l'Euphrate, & entrer dans le royaume de Tigrane. Comme il étoit instruit de la route que les ennemis devoient tenir, il fit une marche forcée & secrete en même-tems, au moyen de laquelle les ayant passés pendant la nuit, il vint se poster sur leur chemin dans un endroit où il trouva quelques hauteurs, qui devoient donner à ses troupes de l'avantage dans le combat.

Mithridate étoit si mal servi en espions, qu'il ne sçut rien de cette marche de Cn. Pompée; & ses troupes, étant par-

ties sur le soir à l'ordinaire moins attentives & moins sur leurs gardes que jamais, parce qu'elles comptoient se trouver bientôt en païs de sûreté, vinrent donner imprudemment dans l'armée Romaine. On peut juger quels furent leur surprise & leur effroi; & Cn. Pompée prit soin d'achever de les troubler, en faisant sonner la charge par toutes les trompettes ensemble, & en ordonnant à tous ses soldats de jetter de grands cris. En même-tems, une nuée de traits de toute espece partit de dessus les hauteurs occupées par les Romains, & mit le désordre & la confusion dans une armée, qui étant arrangée pour la marche & non pour la bataille, se voyoit attaquée subitement pendant les ténebres, & ne voyoit pas même ses ennemis.

Le mal devint encore plus grand, lorsque les Romains, après les premieres décharges, vinrent s'approcher en bon ordre de ces troupes déjà à demi-vaincues. La lumiere de la Lune, qui s'éleva en ce moment, réjouit un peu les Barbares; & ce fut au moins pour eux une consolation d'appercevoir ceux qui les attaquoient. Mais, leur joie fut courte; & cette lumiere leur fut plutôt nuisible qu'avantageuse. Car, comme la Lune étoit fort près de l'horizon, les corps des Romains qui l'avoient à dos, jettoient une ombre très-grande devant eux, ce qui trompoit les soldats de Mithridate, en sorte que prenant les ombres pour les corps ils perdoient presque tous leurs coups, pendant que les Romains voyoient nettement & distinctement leurs ennemis, sur le visage desquels la Lune donnoit en plein. Un combat si inégal ne put pas durer long-tems. Bientôt les Barbares prirent la fuite & se dispersérent laissant plus de dix mille des leurs sur la place. Le nombre des prisonniers ne fut pas beaucoup moindre. Mithridate, lorsqu'il vit la déroute de son armée, songea à se mettre en sûreté, & avec huit cens chevaux il se fit jour à travers les Romains. Cette escorte ne l'accompagna pas long-tems; & tous s'étant dispersés, il se trouva réduit à fuir lui quatrieme. Mais, il recueillit sur sa route environ trois mille hommes de pied & quelque cavalerie étrangere; & avec cette troupe il arriva à un fort, appellé Synoria, qu'il avoit fait construire sur les frontieres de la grande Arménie. C'étoit un des lieux où il renfermoit ses trésors. Il y prit six mille talens, provision bien utile à un Prince fugitif. Pour ce qui est des riches habillemens qu'il y trouva, il les distribua à ses amis; & il leur donna aussi à chacun du poison, afin qu'ils fussent maîtres de leur sort, & qu'ils pussent s'empêcher, s'ils craignoient moins la mort que la honte, de tomber vivans au pouvoir des Romains.

Son dessein étoit de passer dans la grande Arménie, & de

chercher un asyle auprès de Tigrane. Mais l'Arménien, aigri par les soupçons dont nous avons parlé, & d'ailleurs trop peu généreux pour se charger de la défense d'un malheureux ami, fit arrêter les courriers que Mithridate lui avoit envoyés pour lui demander la permission d'entrer dans ses États; & il se porta même jusqu'à mettre sa tête à prix, promettant cent talens à quiconque la lui apporteroit. Mithridate, se voyant privé de toute autre ressource que celle qu'il pouvoit trouver en lui-même, se résolut d'abandonner ce qu'il étoit hors d'état de défendre; & laissant au vainqueur le Royaume de ses peres & toutes les conquêtes par lesquelles il l'avoit arrondi, il prit son parti de tenter la derniere espérance qui lui restoit en se retirant dans le Bosphore, où regnoit son fils Macharès. Les ennemis étoient maîtres de la mer. Ainsi, Mithridate ne pouvoit aller au Bosphore que par terre; & le chemin étoit capable d'effrayer le courage le plus hardi, tant par sa longueur, que par les obstacles d'un climat sauvage, & habité par des peuples belliqueux, dont la plupart n'avoient pas lieu de lui vouloir du bien. Rien ne rebuta ce Prince. Il gagna les sources de l'Euphrate, passa le Phase, & vint à Dioscuriade sur le Pont Euxin, où il séjourna pendant l'hiver. Delà il se mit en route lorsque le printems commençoit; & arriva enfin dans le Bosphore, ayant vaincu toutes les difficultés, tant celles que lui opposoit la nature du païs même, que celles que lui susciterent les Barbares qui l'habitoient. Sa patience infatigable d'une part, & de l'autre, tantôt la terreur de son nom, tantôt la force des armes, lui ouvrirent tous les passages. Cn. Pompée envoya d'abord de la cavalerie & quelques troupes armées à la légere pour le poursuivre. Mais, lorsqu'il apprit que ce Prince avoit passé le Phase, il renonça à l'espérance de l'atteindre, & il fonda, dans le lieu où il l'avoit vaincu, une ville qu'il appella Nicopolis, c'est-à-dire, ville de la victoire.

Dans un fort que Mithridate avoit construit avec grand soin, & travaillé à rendre imprenable, Cn. Pompée trouva les mémoires de ce Prince; & il les parcourut avec plaisir, parce qu'il y apprit à connoître le caractere de celui qu'il avoit vaincu. Il y vit que Mithridate avoit fait empoisonner un grand nombre de personnes, entre autres Ariarathe, l'un de ses fils, & Alcée de Sardes, qui dans une course de chevaux avoit eu le malheur de le surpasser. Il y trouva les explications de plusieurs songes, soit du Roi lui-même, soit de ses femmes; tant les hommes, même les plus élevés par leur rang & par leurs connoissances, [car Mithridate étoit très-

sçavant] semblent faits pour se repaître de chimeres. On gardoit aussi en ce même lieu des lettres licentieuses de Monime à Mithridate, & de Mithridate à Monime. C'est encore par cette voie que Théophane disoit qu'avoit été découvert le prétendu discours de Rutilius à Mithridate pour l'exhorter à faire massacrer les Romains.

Parmi tant de papiers & de pieces, qui font assurément peu d'honneur à Mithridate, il s'en trouva d'un genre bien différent. Ce Prince étoit curieux & même habile en médecine. Ainsi sur tout ce qui appartient à cette science, sur les vertus des médicamens, & la maniere d'en faire usage, il avoit ramassé des observations de toutes les provinces de ses États, qui pendant un tems avoient embrassé une grande partie de l'univers. Ce recueil parut à Cn. Pompée un trésor précieux, dont il devoit faire part à sa nation, & il le fit traduire en Latin par un de ses affranchis. Ainsi, dit Pline, de qui nous tenons ce fait, la victoire de Cn. Pompée sur Mithridate ne fut pas moins utile au genre humain, qu'à la République Romaine. Cn. Pompée vint ensuite à Amisus, où il avoit indiqué le rendez-vous des Rois & des députés des peuples d'Asie, dont il alloit régler le sort. Il s'y trouva douze Rois Barbares, & un bien plus grand nombre de princes & d'ambassadeurs. Là, comme si Cn. Pompée eût eu dessein de consoler L. Lucullus, & de lui donner sa revanche, il tomba dans le même ridicule qu'il lui avoit reproché. Il avoit raillé impitoyablement ce Général, sur ce qu'il avoit agi en vainqueur, avant que d'être sûr de la victoire, & pendant que son ennemi avoit encore des forces considérables. Il en fit autant lui-même, & tandis que Mithridate non-seulement étoit vivant, mais assembloit dans le Bosphore des troupes nombreuses, Cn. Pompée distribuoit ses dépouilles. Il réduisit le Pont en forme de province Romaine.

Cependant, l'arrivée de Mithridate dans le Bosphore, faisoit trembler son fils Macharès. Ce jeune Prince, quelques années auparavant, avoit négocié avec L. Lucullus, qui l'avoit reconnu Roi, ami, & allié des Romains. C'étoit une offense qu'il n'espéroit pas que son pere lui pardonnât. Il connoissoit son courroux inexorable, & il étoit instruit par plus d'un exemple que le sang de ses fils ne lui coutoit rien pour rétablir sa sûreté. Ainsi, quoiqu'il eût envoyé au-devant de Mithridate quelques-uns de ses amis pour lui faire des excuses & tâcher de le fléchir, il n'osa pas l'attendre ; & lorsqu'il le sçut peu éloigné, il passa le détroit, & vint dans la Chersonnèse Taurique, ayant même pris la précaution de brûler les vaisseaux qu'il ne lui fut pas

possible d'emmener, afin que son pere n'eût pas de quoi le poursuivre. Il ne put néanmoins échapper à la vengeance de Mithridate. Quelques-uns de ceux qui étoient auprès de lui, furent gagnés par l'espérance de l'impunité & d'une récompense. Macharès fut tué par eux, ou, selon Appien, se voyant trahi ; il se tua lui-même. Mithridate, par une injustice assez bizarre, ne fit grace à aucun de ceux qu'il avoit mis auprès de son fils, & pardonna à ceux que le jeune Prince s'étoit attachés par lui-même, disant que ces derniers ne lui devoient rien, puisque ce n'étoit pas lui qui les avoit placés.

Après la mort de Macharès, le roi de Pont passa dans la Chersonnèse ; & s'y étant rendu maître du fort de Panticapée, situé précisément sur le détroit, il y commit un autre parricide, bien plus inexcusable que le précédent. Car, pour se venger de Stratonice, qui avoit livré à Cn. Pompée un château, rempli de toutes sortes de richesses, il fit mourir le fils qu'il avoit eu d'elle, & dont elle avoit voulu assurer la vie en se ménageant l'amitié des Romains. Xipharès fut égorgé sur le rivage, à la vue même de sa mere, qui, au rapport d'Appien, étoit de l'autre côté du détroit. Dans ce même tems, il dépêcha des ambassadeurs à Cn. Pompée, pour offrir de payer tribut aux Romains, si on vouloit le rétablir dans le Royaume de ses peres. Cn. Pompée répondit qu'il falloit que Mithridate vînt faire sa soumission en personne, à l'exemple de Tigrane. Le Prince fugitif ne délibéra pas un moment sur la proposition qu'on lui faisoit d'une telle bassesse. C'est à quoi, dit-il, on ne réduira jamais Mithridate. Mais, je pourrai envoyer quelques-uns de mes enfans & des principaux Seigneurs de ma cour. Cette négociation n'eut point de suite, & Mithridate continua ses préparatifs pour renouveller la guerre.

Il levoit beaucoup de monde, sans distinction de libres & d'esclaves. Il fabriquoit des armes & des machines ; & pour avoir des matériaux, il faisoit couper les arbres même fruitiers, & tuer les bœufs dont on se servoit pour le labourage, parce que les nerfs de ces animaux étoient utiles pour les machines & les arcs. Il faisoit aussi des levées d'argent très-onéreuses aux peuples, qui déjà effrayés & désolés par un tremblement de terre, le plus horrible qui fût jamais, & encore foulés & maltraités par leur Souverain, changerent en haine & en indignation le respect qu'ils avoient conservé pour lui jusques dans sa mauvaise fortune. Ce qui les aigrissoit sur-tout, c'étoient les violences & les vexations des ministres chargés de l'exécution des ordres du Prince ; & Mithridate n'étoit pas en état de remédier à ces injustices,

parce qu'étant actuellement malade, & ayant le visage tout couvert d'ulceres, il se renfermoit dans son palais avec trois eunuques qui le soignoient, & qui étoient les seules personnes qui le vissent. On ne laissa pas de lui rassembler durant ce tems des forces considérables ; soixante cohortes de six cens hommes chacune, tous gens d'élite ; & de plus une grande multitude d'autres soldats en qui l'on mettoit moins de confiance. Il avoit aussi des vaisseaux ; & ses Généraux lui avoient soumis plusieurs postes & châteaux aux environs du Bosphore. Lorsqu'il fut en état d'agir lui-même & de conduire ses affaires, il envoya des troupes à Phanagorée, place située sur le détroit du côté de l'orient, afin d'être absolument maître du canal, dont il dominoit lui-même le côté de l'occident par le fort de Panticapée.

Castor, homme de bas lieu, qui commandoit dans Phanagorée, rompit les mesures de Mithridate, en livrant cette place aux Romains. L'exemple de Castor fut suivi des Commandans de plusieurs autres places des environs ; & Mithridate, qui voyoit les trahisons devenir si fréquentes, & qui en craignoit toujours de nouvelles, voulut s'assurer de l'amitié des rois Scythes, en leur donnant quelques-unes de ses filles en mariage avec de riches présens, pour obtenir d'eux des troupes. Mais, l'escorte de soldats qui conduisoit les Princesses, tua les eunuques sous la garde desquels elles étoient, & les livra elles-mêmes au pouvoir des Romains. Outre que l'infortune attire aisément l'infidélité, les gens de guerre ne souffroient qu'avec indignation la confiance qu'avoit Mithridate dans les eunuques, & l'autorité qu'il leur donnoit.

Tout fondoit autour de Mithridate, & il ne montra jamais un plus grand cœur. Ce fut alors qu'il pensa sérieusement à exécuter un projet, dont l'idée lui étoit venue depuis long-tems, c'est-à-dire, à pénétrer en Italie par terre, gagnant d'abord le Danube à travers les nations Scythiques, qui occupoient le païs depuis les Palus-Méotides jusqu'à ce grand fleuve, ensuite traversant la Thrace, & enfin l'Illyrie, qui le mettoit au pied des Alpes. Ce projet est effrayant, soit que l'on considere la longueur immense d'une route de cinq à six cens lieues, ou les difficultés que présentoient les passages des rivieres, les montagnes, les défilés, les forêts ; ou la nécessité de combattre tant de nations féroces, qui ne devoient pas voir tranquillement entrer sur leurs terres une armée nombreuse commandée par un Roi d'un si grand nom ; ou enfin le terme de l'entreprise, qui étoit d'attaquer les Romains dans le centre de leur Empire & de leurs forces. Aussi tant que le systeme des affaires d'Asie laissa quelque

espérance à Mithridate, il ne pensa point à effectuer cette idée. Mais, dans la situation désespérée où il se trouvoit actuellement, c'étoit-là son unique ressource, résolu comme il étoit de mourir en Roi plutôt que de vivre dégradé. D'ailleurs, il espéroit que la plûpart des obstacles qui effrayoient dans le projet, s'évanouiroient dans l'exécution. Il y avoit grand nombre de nations Gauloises établies autour du Danube & des rivieres qui s'y jettent. Mithridate avoit entretenu de longue-main des liaisons avec ces peuples; & il comptoit non-seulement n'être point arrêté par eux, mais les avoir pour alliés, & grossir son armée des troupes qu'ils lui fourniroient. L'exemple d'Annibal, qu'il avoit toujours admiré, lui rehaussoit le courage; & cela d'autant plus qu'il lui sembloit que les conjonctures étoient bien plus favorables pour lui, qu'elles ne l'avoient été pour le général Carthaginois. Les feux de la guerre sociale encore mal éteints, Spartacus, un vil gladiateur, qui avoit ramassé dans l'Italie même assez de forces pour faire trembler Rome, voilà ce qui le portoit à espérer que lorsqu'il paroîtroit dans le païs à la tête d'une armée formidable, les peuples s'empresseroient à se ranger autour de ses drapeaux.

Telles étoient les pensées que Mithridate rouloit dans son esprit; mais, ses soldats étoient dans des sentimens différens. La seule idée d'une entreprise si vaste & si étrange les épouvantoit : » Et quand même, disoient ils, à travers mille fatigues & mille dangers nous » parviendrions à achever une » si longue & si pénible marche, quels fruits pourrions-nous en attendre? Nous n'avons pu soutenir les Romains » dans notre propre païs; comment les vaincrons-nous dans » le cœur de leur Empire? » C'est ici un parti de désespoir; le Roi ne cherche qu'une mort honorable, & non » pas le succès d'un dessein, » dont il sent lui-même l'impossibilité. » Cependant, malgré toutes leurs répugnances, la crainte & le respect les contenoient dans le devoir, & les empêchoient d'éclater. Un fils de ce Roi infortuné anima à la révolte des soldats qui demeuroient soumis. Pharnace, que Mithridate avoit toujours distingué entre ses autres enfans, & dont il avoit déclaré plusieurs fois qu'il prétendoit faire son successeur, conspira contre son pere, & résolut de lui arracher la couronne & la vie. L'ambition & la crainte concoururent à lui faire prendre ce funeste dessein. Mithridate, aigri par ses malheurs, & par tant de perfidies qu'il éprouvoit de toutes parts, devenoit plus cruel que jamais. La mort récente de Xipharès, à qui il n'y avoit rien à reprocher que la trahison de sa mere,

étoit un nouvel avertiſſement bien capable d'intimider Pharnace. Mais de plus, ce Prince ſouhaitoit de ſe conſerver au moins les débris de la fortune de ſon pere ; & il prévoyoit que le projet de marcher vers l'Italie, s'il commençoit à s'exécuter, alloit vraiſemblablement lui faire tout perdre, en rendant les Romains irréconciliables avec toute la maiſon de Mithridate. Il ſe réſolut donc, pour mériter leur faveur, à commettre un horrible parricide ; & il engagea d'abord ſecrétement quelques mécontens à entrer dans ſes intérêts & dans ſes vues.

Mithridate fut informé du complot ; car, il avoit des eſpions auprès de ſon fils, qui obſervoient toutes les démarches du Prince ; & il envoya ſur le champ quelques-uns de ſes gardes pour l'arrêter. Mais, ſelon la remarque d'un Hiſtorien, le Roi, d'ailleurs ſi grand & ſi habile dans l'art de gouverner, ne ſçavoit pas que les armes & la multitude des ſujets ne ſervent de rien à celui qui n'a pas pris ſoin de mériter leur amour ; & qu'au contraire, plus il a de forces, plus, ſi elles ne ſont pas fidelles, il a lieu de trembler. Ceux, qu'il avoit envoyés pour ſe ſaiſir de Pharnace, ſe laiſſerent gagner ; & le Prince les ayant joints aux premiers Conſpirateurs, alla d'abord ſolliciter les transfuges Romains, qui formoient un corps de troupes le plus voiſin de Mithridate, quoique campé hors de la ville de Panticapée. Il leur repréſenta le danger propre & perſonnel auquel ils étoient expoſés, ſi on les menoit en Italie. Il leur fit eſpérer toute ſorte de douceurs & de bienfaits de ſa part, s'ils vouloient s'attacher à lui. Les tranſfuges prêterent ſans peine l'oreille à de pareils diſcours, & ſe déclarerent pour Pharnace. Il attira à ſon parti avec la même facilité les autres camps répandus autour de Panticapée ; & à la tête de cette multitude de rebelles, il vint à la pointe du jour ſe préſenter devant la place.

Dès que le ſignal eut été donné par les cris que jetterent les transfuges, en un inſtant la révolte devint générale. Ceux mêmes qui n'avoient eu juſques-là aucune connoiſſance du complot, furent entraînés par l'exemple. Le mépris pour un Roi malheureux, l'eſpérance de voir changer leur fortune ſous un nouveau Gouvernement, dans quelques-uns la crainte de ſe trouver ſeuls, s'ils s'opiniâtroient à une réſiſtance inutile, tous ces motifs firent un effet ſi prompt & ſur les troupes de terre, & ſur les ſoldats de marine, que Mithridate ſe vit abandonné de tous, excepté de ceux qui étoient avec lui dans la ville. Bientôt la ville même lui échappa. Quelques Officiers, qu'il avoit détachés pour s'informer de la cauſe du tumulte qu'il entendoit, ayant paſſé avec

leurs soldats du côté de Pharnace, les habitans lui ouvrirent les portes; en sorte que le Roi fut réduit à se renfermer dans le château.

De-là il envoya demander aux Mutins ce qu'ils prétendoient. Ils répondirent avec une audace extrême, qu'ils vouloient que Pharnace regnât; qu'il leur falloit un jeune Roi, & non pas un vieillard gouverné par des eunuques, & qui ne faisoit connoître sa puissance que par les cruautés qu'il exerçoit sur ses amis, sur ses Généraux, sur ses enfans. Mithridate tenta encore une derniere ressource, & s'avança lui-même pour parler aux rebelles. Mais, les soldats qui étoient sortis avec lui, suivirent le torrent, & offrirent leurs services au parti contraire. Les transfuges, qui étoient toujours à la tête, fiers de leur nombre & de leurs forces, leur déclarerent qu'ils ne les recevroient point, s'ils ne prouvoient leur zele par quelque coup d'éclat, & en même-tems ils leur montroient du doigt Mithridate. Ce malheureux Prince, dans une telle extrêmité, n'eut d'autre parti à prendre que de s'enfuir dans sa forteresse, où il ne rentra qu'avec grande peine, ayant eu son cheval tué sous lui. Dans le moment toute la multitude des révoltés proclama roi Pharnace; & faute de diadême, quelqu'un ayant tiré d'un temple voisin une large bande de papier d'Égypte, la lui ceignit autour de la tête. L'infortuné Mithridate du haut d'une tour voyoit tout ce qui se passoit. Il envoya coup sur coup plusieurs de ceux qui restoient autour de lui à Pharnace, pour lui demander la vie, & la permission de se retirer en sûreté. Comme aucun ne revenoit, enfin réduit à la nécessité de mourir, il s'écria: » Dieux vengeurs des peres, s'il est vrai » que vous existiez, & qu'il » y ait une justice au Ciel, » faites qu'un jour Pharnace » s'entende à son tour prononcer son arrêt de mort par ses » enfans. »

Alors, ayant appellé ceux de ses officiers & de ses gardes, qui jusques-là lui étoient demeurés fideles, il loua leur générosité, & leur ordonna d'aller se rendre auprès du nouveau Roi. Pour lui, il descendit dans l'appartement où étoient ses femmes & ses filles, fit préparer du poison, le leur présenta, & se disposa à en prendre lui-même. Deux de ses filles, Mithridatis & Nyssa, qui devoient être mariées aux deux Ptolémées, l'un roi d'Égypte, l'autre roi de Chypre, voulurent avoir la consolation de mourir avant leur pere, & se hâterent de prendre le poison. Elles expirerent promptement. Mais, la précaution dont avoit usé Mithridate, en se munissant de contrepoison dès sa plus tendre jeunesse, empêcha ou du moins amortit l'effet du poison qu'il avoit pris; de sorte qu'il fut obligé de recourir à son épée,

dont il se perça. La blessure fut légere. Sa main étoit affoiblie, & par l'âge, & par le poison qu'il venoit de prendre. Il couroit donc risque de ne pouvoir trouver la mort qu'il cherchoit, lorsqu'il vit entrer un officier Gaulois, qui se nommoit Bituitus, & qui à la tête d'une troupe de soldats avoit forcé les murailles du château. » Brave guerrier, lui dit Mithridate, tu m'as rendu de grands services, dans le tems que tu combattois sous mes ordres. Tu m'en rendras un plus grand, si tu veux m'achever, & me préserver par-là de la honte de tomber vivant au pouvoir des Romains, & d'être mené par eux en triomphe. » Bituitus lui obéit ; & ceux qui l'accompagnoient, porterent encore à Mithridate plusieurs coups de leurs lances & de leurs épées. Mort déplorable pour un si grand Roi, & doublement malheureuse, parce que c'étoit un fils qui l'avoit ordonnée. La justice divine se servit du crime de Pharnace pour commencer à punir dès cette vie les cruautés dont Mithridate s'étoit rendu coupable ; & le parricide commis en sa personne vengea en particulier celui qu'il avoit commis lui-même sur sa mere. Ce Prince mourut l'an de Rome 689, & 63 avant Jesus-Christ. D'autres le font mourir un an plutôt.

DIGRESSION

Sur les éloges qui lui ont été donnés, ainsi que sur son caractere & son mérite.

Mithridate a été beaucoup loué. Cicéron l'appelle le plus grand des Rois depuis Alexandre ; & Velleius Paterculus, enflé à son ordinaire, après avoir dit qu'il n'est permis ni de le passer sous silence, ni d'en parler indifféremment, ajoute qu'il fut courageux dans la guerre, admirable par ses vertus, grand dans certains tems de sa vie par sa fortune, toujours grand par les sentimens, Général par la conduite, soldat par les actions de main, un second Annibal par sa haine contre Rome.

On ne peut en effet lui refuser un génie vaste, & capable de former les plus grandes entreprises, un courage élevé, une fermeté d'ame à l'épreuve des difficultés & des disgraces, un esprit de ressource, qui lui donna moyen plus d'une fois de se rétablir après d'horribles pertes. Il joignoit à ces talens la bravoure personnelle, & les blessures qu'il reçut plus d'une fois dans les combats en sont la preuve. Mais, nous ne voyons point d'exploits dans sa vie qui lui assurent le mérite de grand & excellent capitaine. Nous le voyons vainqueur des nations Asiatiques, & même des Romains mal commandés. Mais, dès que ceux-ci ont à leur tête d'habiles Généraux,

la guerre devient pour lui une suite de défaites & d'infortunes, sans mêlange presque d'aucun bon succès; & il ne paroît pas avoir fait beaucoup acheter la victoire, ni à L. Lucullus, ni à Cn. Pompée. Nous ne parlons point de L. Sylla, qui ne combattit jamais contre Mithridate en personne.

Quant à l'habilete dans le Gouvernement politique, si la douceur en fait une partie essentielle, comment déférer cette gloire à un Prince cruel à l'excès.

On peut donc dire que dans le mérite de Mithridate il y a plus de pompe & de faste, que de réalité. L'ambition, l'audace, la hauteur, qualités imposantes, ont fait toute sa réputation. Mais, ce qu'il y a de véritablement & solidement estimable en lui, nous paroît se réduire à bien peu de chose.

La Littérature lui doit pourtant des hommages. Outre ce que nous avons dit des recherches & des collections qui furent faites par son ordre sur la Médecine, & de l'étude qu'il fit lui-même de cette science, Appien le vante comme habile dans les arts des Grecs; & Pline nous apprend une singularité remarquable en genre de connoissances dans un Prince occupé du Gouvernement d'un vaste Empire, & qui a presque toute sa vie été en guerre. C'est que Mithridate qui comptoit dans l'étendue de ses États vingt-deux langues différentes, les sçavoit toutes, les parloit avec facilité, & n'eut jamais besoin d'interprete pour donner audience à aucun de ses sujets.

Pour ce qui est des qualités du corps, il avoit la taille & le maintien héroïques. Haut de stature, & armé avantageusement, il se présentoit au combat de bonne grace, & en même-tems d'une façon propre à inspirer la terreur aux ennemis. Il s'acquittoit merveilleusement de tous les exercices, & il conserva jusqu'à la fin & la vigueur & l'adresse nécessaires pour lancer le javelot, manier un cheval, & courir avec une telle diligence, qu'il fit plusieurs fois avec des relais mille stades en un jour. Il sçavoit même conduire les chariots, & gouvernoit seize chevaux à la fois, attelés à un même char. Il vécut environ soixante-douze ans, & en regna soixante. On a beaucoup varié sur le nombre des années que dura la guerre qu'il fit aux Romains, & que quelques-uns ont porté jusqu'à quarante ans, ou même plus. Dans l'exacte vérité, depuis ses premieres hostilités jusqu'à sa mort, l'espace n'est que de vingt-six ans. Mais, avant que d'entrer en action, il y avoit long-tems qu'il s'y préparoit.

ROIS DES PARTHES

du nom de Mithridate.

MITHRIDATE I, *Mithridates*, Μιθριδάτης, étoit

fils de Priapatius. Phraate, son frere aîné, (*a*) lui laissa la Couronne en mourant, préférablement à ses propres enfans, parce qu'il reconnut en lui plus de mérite & plus de capacité pour bien gouverner les peuples, persuadé qu'un Roi, lorsqu'il est maître du choix, doit être plus attentif au bien de l'État qu'à l'avancement de sa famille, & oublier en quelque sorte qu'il est pere, pour se souvenir seulement qu'il est Roi.

Mithridate, après avoir subjugué les Medes, les Élyméens les Perses, les Bactriens, poussa encore ses conquêtes jusques dans l'Inde, & au-delà des bornes de celles d'Alexandre; & après avoir défait Démétrius, il s'assujettit aussi la Babylonie & la Mésopotamie, de sorte que son Empire eut depuis ce tems-là pour bornes l'Euphrate à l'occident, & à l'orient le Gange.

Il mena Démétrius son prisonnier dans toutes les Provinces qui tenoient encore pour le roi de Syrie, dans la vue de les obliger de se soumettre à lui, en leur montrant celui qu'ils avoient regardé comme leur libérateur, réduit à un état si bas & si honteux. Après cela, il le traita comme un Roi; il l'envoya en Hyrcanie, qui lui fut assignée pour sa résidence, & lui donna sa fille Rhodogune en mariage. Cependant, il étoit toujours regardé comme prisonnier de guerre, quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Son fils Phraate, qui lui succéda, le traîta de la même sorte.

On remarque en particulier de ce Mithridate, qu'ayant subjugué plusieurs nations différentes, il prit de chacune ce qu'elle avoit de meilleur dans ses loix & dans ses coutumes, & qu'il en fît un excellent corps de loix & de maximes d'État pour le gouvernement de son Empire. C'est-là faire un bel usage de ses victoires, d'autant plus louable qu'il est rare & presque inoui, d'être plus attentif à profiter des sages coutumes des peuples vaincus, qu'à s'enrichir de leurs trésors. C'est par ce moyen que Mithridate donna des fondemens solides à l'empire des Parthes, qu'il lui procura une consistance ferme, qu'il lia étoitement les Provinces conquises, qu'il les réunit dans un même corps de Monarchie qui se soutint pendant plusieurs siecles sans se démentir malgré la diversité des nations: On peut le regarder comme le Numa des Parthes, qui apprit à cette nation belliqueuse à tempérer une bravoure féroce par la discipline, & à mêler l'autorité sage des loix à la force aveugle des armes.

MITHRIDATE II, *Mithri-*

(*a*) Just. L. XLI. c. 5, 6. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 187, 188, 272.

dates, Μιθριδάτης, (*a*) fils d'Artabane, mérita à cause de ses belles actions le surnom de Grand. Ce Prince déclara la guerre aux Arméniens, & dans le traité de paix qu'il fit avec eux, il obligea leur Roi à lui envoyer Tigrane son fils pour ôtage.

Antiochus Eusebe se réfugia chez Mithridate, qui le rétablit en possession d'une partie du royaume de Syrie deux ans après.

C'est ce même Mithridate, qui envoya Orobaze vers L. Sylla pour demander à faire amitié & alliance avec les Romains, & qui le fit mourir à son retour pour avoir cédé la place d'honneur à L. Sylla.

Démétrius Euchere, qui regnoit à Damas, assiégeant Philippe son frere dans la ville de Bérée, y fut vaincu & pris par les troupes des Parthes qui étoient venues au secours de Philippe, & mené prisonnier chez Mithridate, qui le traita avec toute sorte d'honneurs. Il y mourut de maladie.

Mithridate II mourut, après avoir regné quarante ans, & fut généralement regretté de tous ses sujets. Les troubles domestiques, dont sa mort fut suivie, & qui affoiblirent considérablement l'empire des Parthes, firent sentir encore davantage la perte qu'on avoit faite.

Justin dit de ce Prince, qu'enflammé d'un noble désir de la gloire, il acquit le surnom de Grand par ses hauts faits, & une réputation beaucoup au-dessus de celle de tous ses aïeux, quelque illustres qu'ils eussent été. Il vint à bout par sa valeur de plusieurs guerres qu'il entreprit contre ses voisins, & joignit aux États des Parthes ceux de plusieurs peuples qu'il subjugua. Il combattit même quelquefois contre les Scythes, & par les avantages qu'il remporta sur eux il vengea les insultes que ses ancêtres en avoient reçues.

MITHRIDATE III, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*b*) l'aîné des enfans de Phraate, succéda à son pere, l'an 56 avant Jesus-Christ. Ce Prince, ayant été chassé de son Royaume, ou par ses propres sujets à qui il s'étoit rendu odieux, ou par l'ambition de son frere Orode, s'adressa à A. Gabinius, qui commandoit en Syrie, pour le rétablir sur le trône, mais inutilement. Il prit les armes pour se défendre. Assiégé dans Babylone, & vivement pressé, il se rendit à Orode, qui, ne considérant en lui qu'un ennemi & non un frere, le fit égorger. Par sa mort, Orode se vit possesseur paisible du trône.

ROIS DU BOSPHORE
du nom de Mithridate.

MITHRIDATE I, *Mithridates*, Μιθριδάτης, de la race des

(*a*) Just. L. XLII. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 206, 226, 227, 273, 326.

(*b*) Dio. Cass. p. 116. Just. L. XLII. c. 4. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 273, 274.

Tetrarques Gallogrecs, (a) quoique né dans la ville de Pergame, d'où le furnom de Pergaménien lui eſt attribué dans l'hiſtoire. Sa mere, qui avoit un mari, & ne laiſſoit pas d'être concubine du grand Mithridate, fut bien aiſe de faire paſſer ſon fils pour le fils de ce Roi ſi fameux, & elle lui en donna le nom. Ce qui eſt certain, c'eſt que le roi de Pont aima beaucoup cet enfant, qu'il le prit dans ſon camp tout petit, lui fit donner une éducation royale, & le tint auprès de ſa perſonne pendant un grand nombre d'années.

Mithridate de Pergame, qui avoit apporté en naiſſant d'heureuſes diſpoſitions, profita beaucoup à l'école d'un ſi grand maître. Il joignit au courage une habileté peu commune dans l'art militaire; & s'étant depuis attaché à Jules Céſar, il tenoit un rang diſtingué entre ſes amis, lorſqu'il arriva avec lui à Alexandrie. Dès que Jules Céſar vit naître la guerre, il l'envoya en Syrie & en Cilicie lui aſſembler des forces. Mithridate s'acquitta avec fidélité & avec zele de cette commiſſion; & trouvant les peuples favorablement diſpoſés, il n'eut pas beſoin de beaucoup de tems pour former une armée nombreuſe, à la tête de laquelle il s'avança vers Péluſe. Antipater, miniſtre d'Hyrcan, étoit dans cette armée avec trois mille Juifs; & ſelon le témoignage de Joſephe, il rendit aux Romains de grands ſervices dans cette expédition.

Péluſe ne put tenir contre Mithridate. Quoiqu'il y eût une forte garniſon dans cette place, qui étoit la clef de l'Égypte du côté de la Syrie, elle fut emportée d'aſſaut le même jour qu'elle avoit été attaquée. Le plus court chemin de Péluſe à Alexandrie auroit été d'aller d'orient en occident ſuivant une ligne parallele à la mer. Mais, tout ce païs eſt tellement coupé de bras du Nil & de canaux, que la marche devenoit également fatigante & périlleuſe pour Mithridate. C'eſt ce qui l'obligea de remonter juſqu'à la tête du Delta, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit où le Nil commence à ſe partager en deux grandes branches. Memphis, l'ancienne ville royale de l'Égypte, ouvrit ſes portes à Mythridate, & lui donna un paſſage ſur le Nil.

Ptolémée, averti de l'approche de cette armée, envoya des troupes pour l'arrêter, & empêcher la jonction avec Jules Céſar. Les Commandans du premier détachement qui arriva, avides d'enlever à ceux qui venoient après eux l'honneur de la victoire, ſe hâterent d'attaquer Mithridate, qui étoit bien retranché. Cette faute, ſi commune dans la guerre, & tant de

(a) Hirt. Panſ. de Bell. Alexand. p. 707. & ſeq. Dio. Caſſ. p. 204. & ſeq. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 425, 429, 430. Hiſt. Rom. T. VII. p. 433. & ſuiv.

fois

fois punie par les disgraces, eut ici le succès qu'elle méritoit. Les Égyptiens furent repoussés avec perte, & ils auroient pu être entiérement détruits, si la connoissance qu'ils avoient des lieux, & la facilité de regagner les barques qui les avoient amenés, ne les eussent dérobés au vainqueur. Le second détachement, ayant ramassé les débris du premier, se trouva encore en état d'empêcher Mithridate d'aller en avant.

Jules César & le roi d'Égypte, ayant appris ces nouvelles, partirent presque en même-tems, l'un pour recueillir Mithridate, l'autre pour le surprendre & l'accabler. Quoique Ptolémée, qui avoit une grande multitude de barques, & la commodité de remonter tout droit le fleuve, fût arrivé le premier, il ne put cependant rien entreprendre avant la venue de Jules César, & la jonction se fit sans difficulté.

Dans la suite, Jules César en réglant les affaires de l'Asie, priva Déjotarus d'une partie de la Galatie, dont il fit présent à Mithridate, qu'il chargea de faire la guerre à Asandre, & qu'il nomma roi du Bosphore, après qu'il l'auroit conquis. Jules César se proposoit, en établissant Mithridate roi du Bosphore, d'opposer un Prince vaillant & fidele à des Rois Barbares & ennemis, qui étoient voisins de cette frontiere.

MITHRIDATE II, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (a) descendant du grand Roi du même nom, fut établi par Claude roi du Bosphore; & comme Polémon étoit en possession de ce païs, Claude le dédommagea en lui donnant une partie de la Cilicie.

Mithridate, dont le caractere étoit turbulent & ambitieux, ayant voulu brouiller, se fit chasser de ses États par les Romains, & Cotys son frere fut mis en sa place. La fuite & le renversement de la fortune de Mithridate ne lui abattirent point le courage. Il parcourut toutes les nations barbares de ces contrées, d'abord pour y chercher un asyle, & ensuite pour les animer même à prendre en main sa querelle, & à l'aider à se rétablir dans son Royaume. Il vint à bout de former ainsi une armée. Mais du reste, ses efforts furent malheureux. Vaincu & privé de toute ressource, il se résolut à se jetter entre les bras d'Eunone Roi des Adorsés, qui s'étoit allié avec les Romains contre lui; & il entreprit de faire de ce Prince son intercesseur auprès de Claude. Il vint se présenter tout d'un coup à Eunone, dans l'équipage le plus convenable à sa triste fortune; & se mettant à genoux: » Vous voyez » devant vous, lui dit-il, Mi-

(a) Dio. Cass. p. 670. Tacit. Annal. L. XII. c. 15. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 118, 114 *& suiv.* Tom. III. pag. 9, 10.

» thridate, que les Romains » cherchent en vain depuis si » long-tems. Traitez comme il » vous plaira l'héritier des » Achéménides. Ce titre est le » seul avantage dont mes en- » nemis n'aient pu me dépouil- » ler. » Eunone, touché de l'état d'un si noble suppliant, & admirant la fierté qu'il conservoit encore dans ses malheurs, le releve avec affection, le loue d'avoir pris confiance en sa générosité, & lui promet ses bons offices auprès de l'empereur Romain. Il écrivit en effet à Claude pour implorer sa clémence en faveur de Mithridate, qui se soumettoit à tout, demandant seulement qu'on lui épargnât l'ignominie du triomphe & la mort.

L'empereur Claude se portoit assez volontiers à user de clémence envers les Princes étrangers. Mais, il étoit piqué contre Mithridate, & il balança s'il accepteroit ses offres en lui promettant sûreté pour sa vie, ou s'il le poursuivroit jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de sa personne par les armes, pour en tirer une vengeance éclatante. Son Conseil lui représenta les difficultés & le peu de fruit qu'il y avoit à espérer d'une guerre dans des contrées aussi sauvages que celles qui environnoient les Palus-Méotides. Il se rendit donc à cet avis, & répondit à Eunone, que Mithridate méritoit les plus grands supplices, & que la puissance ne manquoit pas aux Romains pour punir un rebelle; mais que la maxime de Rome avoit toujours été de montrer autant d'indulgence pour les supplians, que de fermeté & de hauteur contre les ennemis armés; que pour ce qui regardoit le triomphe, il supposoit la victoire sur des Rois & des peuples qui eussent fait résistance, & que ce n'en étoit pas un digne objet qu'un fugitif, sans retraite & sans ressource.

Mithridate fut donc amené à Rome; & lorsqu'il parut devant l'Empereur, il soutint sa fierté. Claude lui ayant parlé avec menaces, il répondit : *Je n'ai point été renvoyé vers vous; j'y suis revenu. Si vous en doutez, rendez-moi la liberté, & tâchez de me reprendre.* Il supporta l'humiliation de son état avec un air intrépide, & on ne le vit point déconcerté, lorsque placé près de la tribune aux harangues, il fut donné en spectacle à la multitude. Cet évenement appartient à l'an de Jesus-Christ 49.

Mithridate demeura depuis à Rome. Un jour, il s'avisa de tourner en ridicule la tête chauve & les rides de Galba; & il disoit que de loin ce bon vieillard paroissoit quelque chose aux Romains, mais que vu de près, il seroit jugé l'opprobre des jours, pendant lesquels il auroit porté le nom de César. Mithridate paya de sa vie cette raillerie. Il fut mis à mort par ordre de Galba, comme complice de Nymphidius Sabinus.

UN SEUL ROI

des Medes du nom de Mithridate.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*a*) Prince qui ne nous est connu que parce qu'il se trouva, en qualité d'allié de Mithridate VI, roi de Pont, à une bataille contre les Romains, l'an 68 avant Jesus-Christ. Les Asiatiques furent vaincus, le roi de Pont ayant été le premier à prendre honteusement la fuite.

UN SEUL ROI

d'Arménie du nom de Mithridate.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*b*) frere de Pharasmane, roi d'Ibérie, devenu lui-même roi d'Arménie sous Tibere par la protection des Romains, prisonnier à Rome sous Caius, avoit été renvoyé en Orient par Claude dès la premiere année du regne de cet Empereur, l'an de Rome 792. Il paroît qu'il trouva en arrivant ses États envahis par les Parthes. Il lui fallut attendre pour s'en remettre en possession une occasion favorable, qui ne se présenta que sept ans après, l'an de Rome 798, sous le quatrieme consulat de Claude. Cette occasion fut la guerre civile entre les deux freres, Gotarze & Bardane.

Pendant que les forces des Parthes se tournoient contre elles-mêmes, Mithridate soutenu des Romains & des Ibériens entra en Arménie; il en chassa Démonax, qui en étoit gouverneur pour les Parthes; & bientôt il eut reconquis tout le païs, se servant des Romains pour forcer les places, & de la cavalerie Ibérienne pour battre la campagne. Cotys, que Caligula avoit fait roi de la petite Arménie, entra en concurrence avec Mithridate, & il avoit un parti. Mais, des défenses venues de Rome l'arrêterent tout court; & Mithridate fut universellement reconnu. Les Romains le mirent également à couvert des attaques de Bardane, non par de simples ordres, auxquels le roi des Parthes n'auroit pas déféré, mais par menaces. Vibius Marsus, gouverneur de Syrie, lui notifia que s'il inquiétoit Mithridate, il auroit à soutenir la guerre contre les Romains. Bardane fut contraint de plier.

Le nouveau Roi auroit joui tranquillement de sa Couronne, si du sein de sa famille un dangereux ennemi ne s'étoit élevé contre lui. Il avoit toujours vécu en bonne intelligence avec Pharasmane son frere. Mais, ce dernier avoit un fils que l'ambition dévoroit, & qui ne pouvoit supporter la condition privée dans laquelle il étoit obligé de vivre. Rhadamiste, c'étoit

(*a*) Dio. Cass. p. 6. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 237.

(*b*) Tacit. Annal. L. VI. c. 31. & *seq.* L. XI. c. 8, 9. L. XII. c. 44. & *seq.* Dio Cass. pag. 637, 638, 670. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 593. & *suiv.* Tom. II. pag. 117, 202. & *suiv.*

le nom de ce jeune Prince, joignant à la force du corps & à une taille avantageuse, l'habileté dans tous les exercices usités parmi ceux de sa nation, & une réputation brillante, qui déjà s'étendoit au loin, souffroit impatiemment qu'un pere âgé lui retînt pendant trop longtems le Royaume d'Ibérie, qui même lui sembloit trop petit pour remplir ses vœux. Comme il ne s'en cachoit point, & tenoit ouvertement ces discours audacieux, Pharasmane craignant de trouver dans son fils un rival, qui avoit pour lui la vigueur de l'âge & l'amour de la nation, résolut de tourner les vues & les espérances de Rhadamiste vers l'Arménie, qu'il lui représenta comme une proie digne de lui. » C'est moi, lui » dit-il, qui ai chassé les Par» thes de l'Arménie, & qui l'ai » donnée à Mithridate. Repre» nez un bien conquis par les » armes de votre pere. Mais, » commencez par la ruse; il » n'est pas encore tems d'em» ployer la force. »

Mithridate étoit frere & gendre de Pharasmane. Ainsi, le projet de le détrôner renfermoit plusieurs crimes à la fois. Mais, l'ambition n'en connoît point, lorsqu'ils lui sont nécessaires pour la satisfaire. Rhadamiste feignant d'être mal avec son pere, & de ne pouvoir supporter une belle-mere dont il étoit mortellement haï, se retire chez son oncle, qui le reçut à bras ouverts, & le traita comme l'un de ses fils. Le perfide neveu suit son plan, & sollicite secrétement les premiers des Arméniens à la révolte, pendant que Mithridate, qui ne s'en défioit aucunement, prenoit à tâche de le décorer & de l'élever en honneur. Il est à croire que ce fut alors qu'il le fit son gendre, en lui donnant sa fille Zénobie en mariage. Au bout de quelque tems, Rhadamiste se supposant rentré en grace auprès de son pere, retourne en Ibérie, & annonce à Pharasmane que tout ce qui pouvoit se faire par sourdes pratiques étoit en état, & qu'il falloit désormais employer les armes pour achever l'entreprise. Pharasmane imagina un prétexte frivole pour déclarer la guerre à son frere, & il envoya son fils en Arménie à la tête d'une armée. Mithridate, pris au dépourvu & attaqué en même-tems par la trahison & par la force, ne put résister, & il fut réduit à s'enfermer dans le château de Gornéas, où les Romains tenoient garnison.

Des Barbares tels que les Ibériens ignoroient absolument la partie de l'art militaire qui regarde les sieges, & au contraire les Romains y étoient très-sçavans. Ainsi, Rhadamiste n'auroit jamais réussi à forcer la place, & à se rendre maître de la personne de Mithridate, si le gouverneur Romain, Cœlius Pollion, n'eût été une ame vénale, qui se laissa gagner par argent. Un Centurion, qui se

nommoit Caspérius, s'opposa autant qu'il lui fut possible à cette indigne manœuvre. Mais, il crut prendre un bon parti de faire conclure une treve, qui lui donna la facilité d'aller sommer Pharasmane de retirer ses troupes, ou, en cas de refus, solliciter du secours auprès de Numidius Quadratus, gouverneur de Syrie. L'éloignement de Caspérius mit Cœlius Pollion en liberté de pousser son intrigue. Il pressa vivement Mithridate d'entendre à un accommodement; & n'ayant pu vaincre ses justes défiances, il souleve les soldats de la garnison, & les engage à demander à capituler, & à déclarer que, si on ne le fait pas, ils abandonneront un poste où ils ne peuvent plus tenir. Ce fut une nécessité à Mithridate de céder à cette menace; on convient du jour & du lieu pour une entrevue, & il sort de la place. Dès que Rhadamiste l'apperçut, il courut à lui, l'embrassa avec une effusion de tendresse, & lui fit mille protestations de respect & d'obéissance, comme à un second pere. Il lui jura de plus qu'il n'emploieroit contre lui ni le fer, ni le poison; & en même-tems il l'entraîna dans un bois voisin, où l'on avoit fait, disoit-il, les apprêts d'un sacrifice, pour rendre les Dieux témoins & garans de la paix qu'ils alloient conclure.

Les Rois de ces contrées observoient une cérémonie fort singuliere dans les traités qu'ils faisoient ensemble. Ils se prenoient réciproquement la main droite, & se faisoient lier ensemble les deux pouces. Le nœud arrêtant la circulation, ils se piquoient légérement l'extrêmité du pouce, & suçoient mutuellement le sang qui sortoit par l'ouverture. Rien de si respectable pour eux que de pareils traités, scellés par le sang des parties contractantes.

Dans l'occasion dont il s'agit, celui qui avoit la commission de lier les pouces des deux Princes feignit de tomber, & saisissant les genoux de Mithridate, il le renversa par terre. D'autres accourent, & le chargent de chaînes. Il est traîné comme un criminel à la vue d'une foule infinie de peuples, qui se vengeant de la dureté de son gouvernement l'accabloient d'injures & de reproches. Quelques-uns néanmoins étoient touchés d'un si déplorable changement de fortune. Sa femme & ses enfans le suivoient, remplissant l'air de leurs plaintes & de leurs cris.

Rhadamiste garda ses prisonniers, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres de son pere. Les crimes ne coutoient rien à Pharasmane. Il préféra sans difficulté une couronne à la vie de son frere & de sa fille. Seulement il s'épargna le spectacle de leur mort, & ordonna à son fils de s'en défaire sur les lieux. Rhadamiste, comme s'il eût respecté son serment, ne voulut se servir ni du fer ni du poison,

Il fit étouffer son oncle & sa sœur entre deux matelats. Les fils de Mithridate furent aussi mis à mort, parce qu'ils avoient pleuré sur le désastre de ceux à qui ils devoient la vie.

UN SEUL ROI de Comagene, du nom de Mithridate.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, un des Princes alliés de M. Antoine. Il se trouva en personne à la fameuse bataille d'Actium.

Autres Grands Hommes du nom de Mithridate.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, fils de (*a*) Gazabar, ou plutôt, Mithridate, trésorier, car c'est la signification littérale de Gazabar, remit par l'ordre de Cyrus, à Sassabasar, prince de Juda, les vaisseaux du Temple que ce Prince rendoit aux Juifs qui s'en retournoient à Jérusalem.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*b*) un de ceux qui signerent la lettre que l'on écrivit à Artaxerxe, roi de Perse contre les Juifs, pour les empêcher de rétablir les murs de Jérusalem.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*c*) eunuque & grand-chambellan de Xerxès I. Artabane, capitaine des gardes de ce Prince, ayant formé le dessein de l'assassiner, communiqua son projet à Mithridate, qui avoit toute la confiance de son maître. Comme Mithridate étoit parent & ami d'Artabane, il prêta volontiers la main à cette entreprise. Mais, il porta dans la suite la peine qu'il avoit méritée. Artaxerxe Longue-main le fit mourir du supplice des Auges, l'un des plus cruels qui aient jamais été inventés.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*d*) seigneur Perse, qui porta le premier coup à Cyrus le jeune, en le frappant de sa javeline à la tempe, près de l'œil. Comme le roi Artaxerxe croyoit avoir tué Cyrus de sa propre main, & qu'il vouloit que tout le monde le crût aussi, il envoya de grands présens à Mithridate, & commanda à ceux qu'il chargea de ces présens de lui dire : *Le Roi t'honore de ces présens, parce qu'ayant trouvé la couverture du cheval de Cyrus, tu la lui as apportée.*

Peu de tems après, Mithridate périt malheureusement par sa sottise ; car, invité à un festin où étoient les eunuques du Roi & ceux de sa mere Parysatis, il y alla vêtu de la robe que le Roi lui avoit donnée, & or-

(*a*) Esdr. L. I. c. I. v. 8. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 358.
(*b*) Esd. L. I. c. 4 v. 7.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 278. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 260, 261, 266.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 1016, 1018, 1019. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 566, 595, 596. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 80.

né de tous les joyaux d'or dont il lui avoit fait présent. Quand on fut à table & qu'on eut commencé à boire, le plus considérable des eunuques de la reine Paryfatis, fe mit à lui dire : » Ah Mithridate, la belle » & magnifique robe que le » Roi t'a donnée! Les beaux » bracelets! Les beaux carcans ! Quel cimeterre ! En » vérité le Roi t'a rendu bien» heureux. Il t'a fait un fujet » d'admiration & d'envie pour » tous les hommes. » Mithridate, qui étoit déjà échauffé par le vin : » Eh qu'eft-ce que » tout cela, lui dit-il, mon » cher Sparamixas? Je me mon» trai digne de bien plus gran» des & plus belles récompen» fes le jour de la bataille. » A ces mots, Sparamixas fouriant : » Je ne te parle point » par envie, lui dit-il, mais » comme les Grecs difent en » proverbe que la vérité eft » dans le vin, fouffre que je te » parle franchement. Quel fi » grand & fi éclatant exploit » eft cela, mon cher, d'avoir » ramaffé la couverture du che» val de Cyrus qui étoit tom» bée, & de l'avoir portée au » Roi? » Quand l'eunuque lui parloit ainfi, ce n'eft pas qu'il ne fçût la vérité, mais il vouloit le faire parler devant des témoins. Il excita donc par ce reproche la légereté & la vanité de cet homme, que le vin avoit rendu babillard & peu circonfpect dans fes difcours, & qui n'étant plus maître de fa langue, dit : » Vous autres, » vous parlerez tant qu'il vous » plaira de couvertures de che» val, & de telles autres fotti» fes. Mais moi, je vous dis bien » clairement & bien expreffé» ment que Cyrus a été tué de » cette main. Car, je ne lui ti» rai pas mon coup en vain, » comme avoit fait Artagerfe, » mais je lui enfonçai ma jave» line au plus près de l'œil » dans la tempe, & avec tant » de roideur, que je lui per» çai la tête de part en part, » & le jettai par terre, de forte » qu'il mourut de ce feul coup. » Tous les autres qui étoient à table, prévoyant déjà à ce difcours, la mort & la fin malheureufe de Mithridate, baifferent les yeux; & celui qui donnoit le repas, prenant la parole, dit à Mithridate : » Ne » fongeons qu'à boire & à » faire bonne chere en ado» rant la fortune du Roi, & » laiffons là tous ces difcours » qui font au-deffus de nous. »

Mais, le fouper ne fut pas plutôt fini, que l'eunuque alla tout rapporter à Paryfatis, & Paryfatis en alla informer le Roi qui entra dans une furieufe colere, comme fe fentant démenti par-là, & perdant ce qu'il y avoit de plus beau, de plus glorieux, & de plus agréable pour lui dans fa victoire; car, il vouloit que tous les Grecs & tous les Barbares fuffent perfuadés que dans le fort de la mêlée, il avoit reçu une bleffure de la main de

son frere, & qu'il lui en avoit fait une autre dont il l'avoit tué. Il ordonna donc qu'on fît mourir Mithridate, & le condamna au supplice des Auges. Il avoit été satrape de la Lycaonie & d'une partie de la Cappadoce.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (a) fils d'Antiochus le Grand. L'an 197 avant Jesus-Christ, son pere le fit partir avec son frere Ardue à la tête d'une armée, avec ordre de l'attendre à Sardes. Antiochus se disposoit alors à porter la guerre en Europe.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης (b) fils de Mithridate VI, fut chargé de défendre la Bithynie contre les Romains, l'an 85 avant Jesus-Christ. Son pere, en le chargeant de cette commission, lui avoit donné pour Conseil trois de ses plus illustres Généraux, Taxile, Diophante, & Ménandre. Le jeune Mithridate eut d'abord quelque léger avantage sur Flavius Fimbria; mais, ayant été bientôt entiérement défait, il fut contraint de s'enfuir à Pergame auprès de son pere, & d'abandonner tout le païs au vainqueur.

Quelques années après, les habitans de la Colchide s'étant révoltés, Mithridate tourna ses armes contre eux; mais, les Colques lui demanderent son fils Mithridate pour Roi, & l'ayant obtenu, rentrerent aussitôt dans l'obéissance. Le Roi, s'imaginant que cette démarche étoit un effet des intrigues de son fils, en prit de l'ombrage; & l'ayant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, & peu après le fit mourir. On voit ici combien l'esprit de domination est ombrageux, & combien un Prince qui s'y abandonne, devient soupçonneux contre son propre sang, toujours prêt à se porter aux plus funestes extrêmités, & à sacrifier aux plus légeres défiances ce qu'il a de plus cher.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (c) proche parent de Monese, cet illustre fugitif qui s'étoit retiré auprès de M. Antoine, & qui avoit reçu de lui trois villes en présent, vint un jour dans le camp du général Romain, & demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui sçût la langue des Parthes ou celle des Syriens. On lui amena un certain Alexandre d'Antioche qui étoit particuliérement attaché à M. Antoine. Dès qu'ils furent en présence, Mithridate déclara qui il étoit, dit que Monese l'envoyoit pour leur rendre un grand service en revanche des plaisirs qu'il avoit reçus de M. Antoine; & après ce préambule il demanda à Alexandre,

(a) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 19.
(b) Appian. pag. 214. Roll. Hist. Hist. Tom. V. pag. 351, 352. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 68, 69.
(c) Plut. Tom. I. pag. 937, 938. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 408. & *suiv.*

s'il ne voyoit pas cette chaîne de hautes montagnes qui paroissoient dans le lointain. Alexandre lui ayant répondu qu'il les voyoit : » C'est sous ces » montagnes, continua Mithridate, que les Parthes vous » dressent des embûches avec » toutes leurs troupes ; car, » au-dessous, il y a de grandes » plaines où ils vous attendent, » après vous avoir trompés en » vous persuadant de prendre » ce chemin & de quitter celui des montagnes. Il est vrai » que par celui des montagnes » vous essuierez la même soif » & les mêmes fatigues auxquelles vous êtes déjà tout » accoutumés. Mais, si M. » Antoine prend celui de la » plaine, il doit être assuré » que là l'attendent les malheurs de M. Crassus. » En finissant ces mots il se retira; & les Romains se conformerent à l'avis que Mithridate venoit de leur donner.

Il revint quelque tems après, & parlant au même Alexandre, il leur conseilla qu'après que l'armée se seroit un peu reposée, elle se remît promptement en marche, & qu'elle se hâtât de gagner la riviere, parce que les Parthes ne les poursuivroient que jusques-là, & ne passeroient pas plus avant. Alexandre alla rapporter cet avis à M. Antoine, & M. Antoine le chargea de quantité de coupes & de flacons d'or pour en faire présent à Mithridate qui, après en avoir pris autant qu'il en put cacher sous sa robe, se retira.

MITHRINNE, *Mithrinnes*, Μιθρίννης. *Voyez* Mithrene.

MITHROBARZANE, (a) *Mithrobarzanes*, Μιθροβαρζάνης, étoit beau-pere de Datamès, qui avoit levé l'étendard de la révolte contre les Perses. Comme Mithrobarzane commandoit la cavalerie dans l'armée de son gendre, voulant s'attirer les bonnes graces du Roi, & songeant pour l'avenir à sa sûreté, se détacha la nuit à la tête de ses escadrons, & marcha du côté où campoient les ennemis auxquels il avoit fait sçavoir dès la veille son dessein, & le tems auquel il devoit l'exécuter. Au moment que Datamès apprit cette défection, il assembla ses soudoyés, & leur promettant des récompenses proportionnées au courage qu'ils marqueroient en cette occasion, il atteignit les transfuges dans le tems qu'ils se joignoient à l'armée du Roi ; & se jettant également sur les cavaliers qui le trahissoient, & sur les troupes ennemies qui recevoient ces traîtres, il fit main-basse sur les uns & sur les autres. Le Général de l'armée du Roi qui ne comprenoit rien dans cette aventure, soupçonna le beau-pere de Datamès de lui avoir dressé une ambuscade à lui-même ; & il ordonna à ses troupes de re-

(a) Diod. Sicul. pag. 505. Corn. Nep. in Datam. c. 6.

pouffer ces cavaliers, au lieu de les recevoir. Mithrobarzane, attaqué ainfi des deux côtés, & regardé de part & d'autre comme un traître, tomba dans une cruelle incertitude, & n'ayant pas même le tems de fe reconnoître, il prit le parti de fe défendre des deux côtés. Ainfi, combattant contre les uns & contre les autres, il fit d'abord un grand carnage. Cependant, après une perte de plus de dix mille hommes dans ce mal entendu, Datamès fit fonner la retraite & ceffer toute pourfuite. Entre les cavaliers déferteurs, les uns revinrent d'eux-mêmes à Datamès ; ils obtinrent de lui le pardon de la faute que Mithrobarzane leur avoit fait faire ; mais, environ cinq cens autres, qui ne fçurent quel parti prendre, furent environnés par les troupes de Datamès & percés à coups de trait. Datamès, qui avoit déjà une grande réputation en fait de guerre, l'augmenta beaucoup par la préfence d'efprit & par la valeur qu'il avoit marquée, en cette occafion ; de forte qu'Artaxerxe, qui eut bientôt la nouvelle de cet évenement particulier, redouta encore davantage un rebelle fi dangereux, & pour fe défaire de lui plus promptement, il le fit affaffiner en fecret.

MITHROBARZANE, (a) *Mithrobarzanes*, Μιθροβαρζάνης, un des généraux de Darius. Il commanda les Cappadociens dans un combat contre Alexandre, où il fut tué avec plufieurs autres illuftres capitaines des Perfes, l'an 334 avant Jefus-Chrift.

MITHROBARZANE, *Mithrobarzanes*, Μιθροβαρζάνης, (b) un des généraux de Tigrane, roi d'Arménie. Ce Prince, enflé d'un fot & incroyable orgueil, s'étoit imaginé que L. Lucullus n'oferoit jamais s'avancer jufqu'à lui ; & cependant celui-ci étoit près de l'atteindre. Mithrobarzane, un de ceux qui avoient le plus d'accès auprès du Roi, eut affez de courage pour lui dire la vérité, & lui annoncer l'arrivée de L. Lucullus. Tigrane, toujours ivre de fa grandeur, lui donna trois mille chevaux & un corps nombreux de fantaffins, avec ordre de lui amener vif le Général des ennemis, & de marcher fur le ventre aux autres. La commiffion étoit plus aifée à donner qu'à exécuter. Mithrobarzane s'y comporta en brave homme. Lorfqu'il approchoit, une partie de l'armée de L. Lucullus dreffoit le camp, & l'autre étoit encore en marche. Ce Général craignit d'être attaqué dans cette pofition, & il détacha Sextilius à la tête de feize cens chevaux, & d'un pareil nombre tant de foldats des légions que d'infanterie légere,

(a) Diod. Sicul. pag. 673.

(b) Plut. Tom. I. p. 508. Roll. Hift. Anc. Tom. V. p. 370, 371. Hift. Rom. T. VI. p. 223.

le chargeant d'observer les Arméniens, & de les empêcher d'avancer, mais sans combattre. Il ne fut pas possible à Sextilius de suivre cet ordre. Mithrobarzane vint fondre sur lui avec furie, & le força de se mettre en défense. Le combat s'engagea; Mithrobarzane y fut tué sur la place; le reste s'enfuit & fut taillé en pieces, l'an 69 avant Jesus-Christ.

MITHROPAUSTE, *Mithropaustes*, Μιθροπαύστης, (a) cousin-germain du roi Artaxerxe I. Démarate de Sparte ayant demandé à ce Prince la permission de se promener à cheval dans la ville de Sardes avec la thiare sur la tête, Mithropauste le prenant par la main, lui dit: *Mon ami, cette thiare royale n'apporte point avec elle de cervelle qu'elle puisse couvrir; tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne serois pourtant pas Jupiter.*

MITOYENS [DIEUX]. *Voyez* Médioximes.

MITRA, *Mitra*, Μίτρα, (b) nom de Vénus Uranie chez les Perses. *Voyez* Mithras.

MITRE, *Mitra*, Μίτρα, (c) sorte de coëffure particuliere aux dames Romaines. Ce que le chapeau étoit aux hommes, la mitre l'étoit aux femmes. Elle étoit plus coupée que la mitre que nous connoissons, & avoit comme elle ces deux pendans qu'elles ramenoient sur leurs joues. Servius sur ce vers de Virgile, où Iarbas reproche à Énée ses vêtemens efféminés:

Mæonia mentum Mitra, crinemque madentem
Subnexus,

ajoute: *Mitra Lydia; nam utebantur & Phryges & Lydii mitrâ, hoc est, incurvo pileo, de quo pendebat etiam buccarum tegimen.*

Cet ornement dégénéra peu à peu; peut-être avoit-il l'air de coëffure trop négligée; les femmes qui avoient quelque pudeur n'oserent plus en porter, ce ne fut plus que le partage des libertines. Juvénal s'en expliquoit ainsi, lorsqu'il reprochoit aux Romains le langage & les modes des Grecs, qu'ils tenoient eux-mêmes des Assyriens.

Ite quibus grata est pictâ lupa barbara mitrâ.

On assure même que *mitram solvere*, vouloit dire métaphoriquement faire perdre la virginité à une fille.

Il y a de quoi admirer le caprice du goût & la bizarrerie de la mode, qui font servir les mêmes choses à nos cérémonies les plus augustes & à l'appareil de la galanterie, & qui mettent sur la tête de nos plus respectables ministres du Seigneur, les mêmes ornemens à peu près dont se paroient les courtisannes.

(a) Plut. Tom. I. pag. 126.
(b) Herod. L. I. c. 131.
(c) Virg. Æneid. L. IV. v. 216. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 44. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 235.

Ainsi, par un exemple de mode tout opposé à celui-ci, le voile qui d'abord n'avoit été d'usage que dans les fonctions du temple, devint une espece de coëffe, sous laquelle les dames Romaines ramassoient leurs cheveux bien frisés & bien ajustés. Les progrès du luxe produisirent cet effet, changerent la destination du voile, & firent servir à la vanité ce qui n'avoit été qu'un ornement de cérémonies & de sacrifices.

MITRÉE, *Mitræus*, Μιτραῖος, (a) fils d'une sœur de Darius, fut mis à mort par Cyrus.

MITTENDAIRES, *Mittendarii*, nom que l'on donnoit à des Commissaires qui étoient envoyés dans les Provinces, en certaines occasions importantes, pour avoir l'œil sur la conduite des Gouverneurs provinciaux, & en faire leur rapport au préfet du Prétoire qui seul avoit le droit d'y remédier. On appelloit aussi Mittendaires, des Officiers que le préfet du Prétoire envoyoit dans les Provinces, pour voir ce qu'il y avoit à faire & ordonner des réparations. Les Mittendaires faisoient leur rapport au Préfet, qui prononçoit suivant l'exigence des cas. Ils avoient aussi quelquefois leur commission directement de l'Empereur. Ils s'appellerent aussi *Missi*, envoyés.

MITYLENE, *Mitylene*, (b) Μιτυλήνη, ville de l'isle de Lesbos, située entre Méthymne & Malie. Elle étoit éloignée de soixante-dix stades de Malie, & de cent vingt de Canes. On comptoit aussi cent vingt stades de Mitylene aux Arginuses. Cette ville étoit la plus grande de celles qui étoient dans l'isle. Les uns en attribuoient la fondation à Mitylene, fille de Macaris; les autres, aux Éoliens. Diodore de Sicile prétend que cette ville fut bâtie par l'amazone Myrine, qui lui donna le nom de sa sœur. Il y avoit deux beaux ports, selon Strabon.

Nous remarquerons que c'est une chose assez étonnante que les auteurs Grecs & Latins écrivent Μιτυλήνη, *Mitylene*, & que dans les anciennes médailles on lise Μυτιλήνη, c'est-à-dire, Mytilene, par une transposition de voyelles; ce qui est, selon les apparences, la véritable orthographe. Il y a, à ce que dit Holsténius, une inscription dans le palais de Médicis, où l'on lit ces mots : ΘΕΟΙ ΑΚΡΑΙΟΙ ΜΥΤΙΛΗΝΑΙΩΝ; dans une autre on lit ceux-ci

(a) Xenoph. p. 454.

(b) Strab. p. 605, 617, 618. Diod. Sicul. pag. 132, 314, 315. Thucyd. p. 172. & *seq.* Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. pag. 142. Plin. Tom. I. pag. 282. Tom. II. pag. 595, 632. Pauf. pag. 504. Corn. Nep. in Thrasyb. c. 4. Horat. L. I. Ode 6. v. 1. Cæs. de Bell. Civil. L. III. pag. 675. Q. Curt. L. IV. c. 5. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 21. Diod. Sicul. p. 132. Vell. Paterc. L. I. c. 4. L. II. c. 18. Plut. T. I. p. 85, 494, 641. Herod. L. II. c. 178. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 377. & *suiv.*

ΜΥΤΙΛΗΝΑΙΩΝ ΠΕΡΓ. ΟΜΟΝΟΙΑ ; & dans une médaille rapportée par le P. Hardouin, on trouve ce mot ΜΥΤΙΛΗΝΗ. Peut-être les Anciens ont-ils écrit de l'une & de l'autre maniere ; car, on a dans Gruter, une inscription en cette sorte :

CIVIUM ROMANORUM
QUI MITYLENIS NEGOTIANTUR.

Mais, comme Gruter ne marque point en quel lieu se trouve cette inscription, on peut douter qu'elle soit exacte. Il est vrai qu'on lit dans quelques Auteurs anciens *Mytilenæ* au pluriel, & cette leçon vient à l'appui de l'inscription de Gruter.

La ville de Mitylene étoit puissante & très-peuplée ; & les Belles-lettres y florissoient. Horace la met au rang des villes les plus célebres dans ce vers :

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenem.

Elle fut en quelque maniere la patrie des Sçavans. Pittacus, l'un des sept Sages de la Grece, le poëte Alcée, Sapho, la dixieme Muse, étoient de Mitylene. Il y avoit tous les ans dans cette ville des combats, où les Poëtes disputoient le prix de la Poësie en récitant leurs ouvrages. La Philosophie & l'éloquence y étoient également cultivées ; ce qui fit que M. Marcellus choisit cette ville pour son exil, selon que Cicéron & Séneque nous l'apprennent.

Cette ville eut beaucoup à souffrir de la part des Athéniens dans la guerre du Péloponnèse. Tous les Lesbiens ayant résolu, la quatrieme année de cette guerre, de quitter l'alliance des Athéniens, ceux-ci n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils firent partir sur le champ quarante galeres, qui s'avancerent vers Mitylene. Les habitans extrêmement surpris, parce qu'ils n'avoient encore rien de prêt, ne laisserent pas, pour imposer à l'ennemi par une bonne contenance, de sortir du port avec leurs vaisseaux ; mais, ayant été repoussés, ils parlerent d'accommodement, & les Athéniens y prêterent l'oreille, dans l'appréhension de n'être pas assez forts pour faire rentrer l'isle dans son devoir. On fit dont une suspension d'armes, pendant laquelle les Mityléneens envoyerent des députés à Athenes. La crainte de ne pouvoir obtenir leur demande, leur en fit dépêcher en même-tems d'autres à Lacédémone pour demander du secours. Leur prévoyance n'avoit pas été vaine. La réponse, qu'on rapporta d'Athenes, fut peu favorable. Mais, les Lacédémoniens ne purent envoyer qu'un petit nombre de galeres au secours de Mitylene. Les Athéniens cependant y avoient envoyé un renfort de troupes de mille

soldats pesamment armés, par le secours desquels ont fit une contrevallation, avec des forts aux endroits les plus commodes; de sorte qu'elle se trouva bloquée par mer & par terre au commencement de l'hiver. Dans le besoin pressant où se trouverent les Athéniens d'avoir de l'argent pour presser ce siege, ils se virent contraints de se cottiser eux-mêmes, ce qu'ils n'avoient point encore fait, & y firent tenir deux cens talens.

Les Mityléncens, manquant de tout, & ayant inutilement attendu le secours que les Lacédémoniens leur avoient fait espérer, se rendirent à condition qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne jusqu'au retour des députés qu'on enverroit à Athenes, & que cependant on laisseroit entrer les troupes dans la ville. Quand les Athéniens en furent maîtres, les factieux, qui d'abord avoient eu recours à la franchise des autels, furent conduits à Ténédos, & quelque tems après menés à Athenes. On y mit en délibération l'affaire des citoyens de Mitylene. Comme leur révolte avoit extrêmement aigri le peuple, parce qu'elle n'avoit été précédée d'aucun mauvais traitement, & qu'elle paroissoit n'avoir été l'effet que de leur haine contre les Athéniens, dans le premier mouvement de colere on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitans, & à réduire les femmes & les enfans en servitude, & l'on fit partir sur le champ une galere pour mettre le décret à exécution.

La nuit donna lieu aux réflexions. La sévérité parut excessive, & poussée au-delà des justes bornes. On se représenta le sort de cette malheureuse ville, abandonnée toute entiere au carnage, & l'on se repentit d'avoir confondu les innocens & les coupables. Ce changement subit des esprits donna quelque lueur d'espérance aux députés de Mitylene, & ils obtinrent des Magistrats qu'on remît de nouveau l'affaire en délibération. Cléon, auteur du premier décret, homme violent, & d'une grande autorité parmi le peuple, soutint son sentiment avec beaucoup de force & de chaleur. Diodore, qui avoit déjà contredit Cléon dans la premiere assemblée, le fit encore ici plus vivement. Après avoir décrit d'une maniere touchante & pathétique le déplorable état de Mitylene, livrée aux troubles & aux tourmens d'une cruelle inquiétude dans l'attente d'une sentence qui devoit décider de la vie ou de la mort des habitans, il fit ressouvenir les Athéniens de la réputation de bonté, de douceur, & de clémence qui leur avoit fait jusques-là tant d'honneur, & qui les avoit distingués si glorieusement entre tous les autres peuples.

Les opinions furent partagées, & l'avis de Diodore

ne l'emporta que de quelques voix. On fit partir sur l'heure même une seconde galere. Elle fut pourvue de tout ce qui pouvoit hâter sa course, & les députés de Mitylene promirent une grande récompense à ceux qui la conduisoient, si elle arrivoit à tems. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. Ils ne quitterent point leurs rames pour prendre leur nourriture, mais ils mangeoient & buvoient en ramant, & dormoient tour à tour; heureusement le vent leur étoit favorable. La premiere galere avoit eu un jour & une nuit d'avance; mais, comme elle portoit une triste nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y avoit répandu la consternation. Elle augmenta infiniment, quand on eut lu en pleine assemblée l'arrêt de mort prononcé contre les citoyens. Ce ne furent que cris & hurlemens dans toute la ville. Dans le moment qu'on se préparoit à exécuter l'arrêt, on apprit qu'il étoit arrivé une seconde galere. Tout fut suspendu. On convoqua de nouveau l'assemblée; & la lecture de l'arrêt qui accordoit la grace fut écoutée avec un silence & une joie, qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer.

Pour les factieux que l'on avoit pris, ils furent tous exécutés, quoiqu'ils fussent au nombre de plus de mille. La ville ensuite fut démantelée, les vaisseaux livrés, & toute l'isle, excepté la ville de Méthymne, partagée en trois mille parts, dont on consacra trois cens au service des Dieux; le reste fut distribué au sort à des habitans d'Athenes qu'on y envoya, à qui ceux du païs donnerent deux mines de revenu pour chaque part, moyennant quoi ils demeurerent possesseurs de l'isle, quoiqu'ils n'en fussent plus les propriétaires. Les villes, qui appartenoient aux Mitylénéens sur la côte d'Asie, furent réduites à l'obéissance d'Athenes.

La ville de Mitylene eut aussi depuis beaucoup à souffrir de la part des Romains pendant la guerre contre Mithridate. Après la défaite de ce Prince, elle fut la seule qui demeura en armes; mais, les Romains la prirent à la fin & la ruinerent entiérement. L'avantage de sa situation la fit pourtant bientôt rétablir, à quoi contribua beaucoup la liberté que Cn. Pompée voulut bien lui rendre. Cette liberté lui fut confirmée par les Empereurs. Trajan affectionna cette ville, l'embellit & lui donna son nom.

On ne perdra jamais la mémoire de cette ville parmi les Antiquaires; les cabinets sont remplis de médailles de Mitylene, frappées aux têtes de Jupiter, d'Apollon, de Livie, de Tibere, de Caius César, de Germanicus, d'Agrippine, de Julie, d'Adrien, de Marc-Aurele, de Commode, de Crispine, de Julia Domna, de Cara-

calla, d'Alexandre Sévere, de Valérien, de Gallien, &c.

Saint Paul passa à Mitylene en allant de Corinthe à Jérusalem ; ce fut pendant ce voyage qu'il fut arrêté dans cette derniere ville l'an de J. C. 58.

Personne ne doute que Castro qui est aujourd'hui la capitale de l'isle de Lesbos, n'ait été bâtie sur les ruines de Mitylene ; aussi n'y voit-on que bouts de colomnes, la plupart de marbre blanc, quelques-unes de gris cendré, d'autres de granit. Il y en a de cannelées en ligne droite, d'autres en spirale; quelques-unes sont en ovale, relevées de plattes bandes, comme celles du temple de Délos. Mais, celles de Mitylene ne sont pas cannelées sur les côtés. Il n'est pas croyable combien dans les ruines de cette ville, il reste de chapitaux, de frises, de piédestaux, de bouts d'inscriptions fort maltraitées, en quelques-unes desquelles on lit le mot *Gymnasiarque* ; ce qui rappelle le souvenir du fameux Épicure qui enseignoit publiquement à Mitylene à l'âge de trente-deux ans, comme nous l'apprenons de Diogene Laërce. Aristote y fut aussi pendant deux ans, suivant le même Auteur.

MITYLENE, *Mitylene*, Μιτυλήνη, fille de Macaris, bâtit, dit-on, la ville de Mitylene, à qui elle donna son nom.

MITYLÉNÉENS, *Mitylenæi*, Μιτυληναῖοι, étoient les habitans de Mitylene. *Voyez* Mitylene.

MITYS, *Mitys*, (a) fleuve de Macédoine, à peu de distance de la ville d'Agasse, selon Tite-Live. Les Romains camperent près de ce fleuve, l'an 169 avant J. C.

MIZRAIM, *Mizraïm*. *Voyez* Mesraïm.

M N

MNA. *Voyez* Mine.

MNASCIRÈS, *Mnascires*, Μνασκίρης, (b) roi des Parthes, vécut quatre-vingt-seize ans. Il eut pour successeur Sinatroccès.

MNASÉAS, *Mnaseas*, (c) Μνασέας, un des généraux de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part à la réduction des Argiens.

MNASÉAS, *Mnaseas*, (d) Μνασέας, ami de Phayllus, général des Phocéens. Ce Général, se voyant près de sa fin, choisit Mnaséas pour guider la jeunesse & l'inexpérience de Phalécus son neveu, qui, par sa mort, devenoit chef des Phocéens. Mnaséas étoit un homme très-versé dans le métier des armes, prudent, attentif, vigilant, &, par toutes ces qualités, plus propre qu'aucun autre à former un grand capitaine.

A Quelque tems delà, les Béotiens, voulant essayer si le

(a) Tit. Liv. L. XLIV. c. 7.

(b) Lucian. T. II. p. 639. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 273.

(c) Freinsh. Suppl. in Curt. L. I. c. 5.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 188, 189.

jeune

jeune général des Phocéens avoit déjà bien profité des leçons de son sage Gouverneur, vinrent, à la faveur de la nuit, l'attaquer dans son camp à l'improviste & avec tant de chaleur, qu'ils tuerent plus de deux cens de ses soldats & Mnaséas lui-même, ce qui étoit enlever au jeune Général toute sa force & tout son Conseil.

MNASILE, *Mnasilus*, (*a*) Berger, ou Satyre, qui se joignit à Chromis & à Églé pour lier Silene. Le mot *Mnasile* vient de μνάω, qui signifie faire ressouvenir. *Voyez* Silene.

MNASILOCHUS, *Mnasilochus*, le même que Mnésilochus.

MNASINOUS, *Mnasinoüs*, Μνασινους, (*b*) fils de Pollux & de Phébé. On voyoit une statue équestre de Mnasinoüs à Argos dans le temple de Castor & de Pollux. Elle étoit de bois d'ébene, & de la façon de Dipœnus & de Scyllis. Le cheval étoit aussi d'ébene, à la réserve d'une petite partie, qui étoit d'ivoire. Mnasinoüs étoit représenté de la même maniere dans un temple d'Amycles, ville de la Laconie.

MNASIPPE, *Mnasippus*, (*c*) Μνάσιππος, fut chargé du commandement de la flotte que les Lacédémoniens envoyerent dans l'isle de Corcyre, l'an 374 avant Jesus-Christ. Cette flotte étoit composée de soixante-cinq vaisseaux chargés de quinze cens soldats. Ayant pris terre à l'isle, Mnasippe reçut d'abord tous les bannis de la ville, & en s'avançant vers le port, il se saisit de quatre vaisseaux Corcyréens. Comme il en poursuivoit trois autres, l'équipage échoué y mit le feu, pour les rendre inutiles aux ennemis. Quand Mnasippe fut descendu, il battit les habitans quoique postés sur une hauteur avantageuse, & répandit une grande terreur dans toute l'isle. Mais ce Capitaine s'étant rendu odieux à ses troupes par sa hauteur, sa dureté, son avarice, en fut fort mal servi, & il perdit la vie dans un combat. Selon Diodore de Sicile, il fut tué par Ctésiclès, que les Athéniens avoient envoyé au secours des Corcyréens.

MNASISTRATE, *Mnasistratus*, (*d*) de la ville de Léontium, étoit un très-honnête homme, au rapport de Cicéron.

MNASITHEUS, *Mnasitheus*, Μνασίθεος, (*e*) un de ceux qui se joignirent à Aratus pour chasser le tyran Nicoclès.

MNASON, *Mnason*, (*f*) Μνάσων, dont il est parlé dans un dialogue de Lucien.

MNASON, *Mnason*, (*g*)

(*a*) Virg. Eclog. 6. v. 13. & seq.

(*b*) Pausf. pag. 125, 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. Tom. VI. p. 164. Tom. VII. p. 131.

(*c*) Xenoph. pag. 584. & seq. Diod. Sicul. pag. 481. Roll. Hist. Anc. T. III, p. 350, 351.

(*d*) Cicer. in Verr. L. V. c. 90.

(*e*) Plut. T. I. p. 1030.

(*f*) Lucian. T. II. p. 484.

(*g*) Actu. Apost. c. 17. v. 5. c. 21. v. 16.

M άσων, dont il est parlé dans les actes des Apôtres ; c'étoit un ancien disciple, Juif de naissance, converti par Jesus-Christ même, & mis au rang des soixante-douze disciples. S. Paul logea chez lui à Jérusalem, l'an de J. C. 58. Plusieurs exemplaires Latins le nomment Jason ; d'autres, Nason ; mais, son véritable nom est Mnason. Il est différent de Jason, hôte de S. Paul à Thessalonique.

MNEMÉ, *Mneme*, Μνήμη, (*a*) l'une des muses. Ce mot veut dire la mémoire. *Voyez* Muses.

MNÉMON, *Mnemon*, (*b*) Μνήμων, surnom qui fut donné à Artaxerxe II, à cause de sa mémoire. Ce mot vient de *μνάομαι*, *recordor*, je me ressouviens.

MNÉMOSYNE, *Mnemosyne*, Μνημοσύνη, (*c*) Déesse de la mémoire. Elle étoit fille du Ciel & de la Terre, & sœur de Saturne & de Rhéa.

On attribue, dit Diodore de Sicile, à la Titanide Mnémosyne l'art du raisonnement, & l'imposition des noms convenables à tous les êtres, de sorte que nous les indiquons, & que nous en conversons sans les voir ; invention pourtant que d'autres attribuent à Mercure. Mais, on accorde généralement à Mnémosyne le premier usage de tout ce qui sert à rappeller la mémoire des choses dont nous voulons nous ressouvenir, & son nom même l'indique assez.

Jupiter, selon les Poëtes, devint amoureux de Mnémosyne, & la rendit mere des neuf muses. Pline parle d'un excellent tableau de cette Déesse, fait par Philiscus ; & Pausanias nomme une fontaine sacrée du même nom, dans la Béotie.

MNÉSARCHIDÈS, *Mnesarchides*, Μνησαρχίδης, (*d*) dont Démosthene fait mention dans une de ses harangues.

MNÉSARQUE, *Mnesarchus*, Μνησάρχος, (*e*) fils de Pythagore, tint quelque tems l'école de son pere, avec son frere Télauge. Eusebe est de ce sentiment dans sa chronique ; mais, Diogene Laërce ne donne à Pythagore qu'un fils qui est Télauge.

MNÉSARQUE, *Mnesarchus*, Μνησάρχος, (*f*) Chalcidien, dont fait mention Eschine dans sa harangue contre Ctésiphon.

MNÉSARQUE, *Mnesarchus*, Μνησάρχος, (*g*) dont Cicéron fait mention, avoit pris les leçons de Panétius. Ce Mnésarque étoit un Philosophe Stoïcien ; il avoit une idée singuliere de l'éloquence. Il prétendoit que tous ceux que l'on appelloit orateurs, n'étoient autre chose que des

(*a*) Plin. Tom. II. pag. 708.
(*b*) Corn. Nep. in Reg. c. 1.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 232. Pauf. pag. 4, 604. Plin. Tom. II. pag. 708. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 194, 201. Tom III. pag. 281, 480, 481. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 22, 109, 110. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 4, 9.
(*d*) Demosth. Orat. in Theocr. p. 854.
(*e*) Diog. Laërt. p. 594.
(*f*) Æschin. Orat. in Ctésiph. p. 441.
(*g*) Cicer. de Orat. L. I. c. 24, 41.

ouvriers qui avoient la langue prompte & bien exercée ; que personne ne pouvoit être orateur, s'il n'étoit sage ; que l'éloquence, qui ne consistoit que dans l'art de bien parler, étoit elle-même une vertu ; que celui qui étoit doué d'une vertu, l'étoit de toutes, parce que les vertus sont égales entr'elles & semblables ; qu'ainsi celui qui étoit éloquent, possédoit toutes les vertus, & parconséquent étoit sage.

MNÉSARQUE, *Mnesarchus*, Μνησάρχος, (a) dont Lucien fait mention dans un de ses dialogues.

MNÉSICLÈS, *Mnesicles*, (b) Μνησικλῆς, dont Démosthene fait mention dans ses harangues contre Bœotus.

MNÉSILOCHUS, *Mnesilochus*, Μνησίλοχος, (c) un des trente tyrans que ceux de Lacédémone donnerent aux Athéniens.

MNÉSILOCHUS, *Mnesilochus*, Μνησίλοχος, (d) étoit de son tems le plus puissant des Acarnaniens. Mnésilochus dont Antiochus avoit acheté l'amitié à force de présens, non content de travailler lui-même à concilier à ce Prince la faveur de sa nation, avoit encore engagé Clytus, qui en qualité de Préteur, étoit alors à la tête des affaires, à entrer avec lui dans les mêmes vues. Ils introduisirent ensemble le Roi dans la ville de Médion, qui étoit située dans le cœur de l'Acarnanie. Dans la suite, Mnésilochus fut livré aux Romains, suivant une des conditions du traité conclu entre ce peuple & Antiochus, l'an 188 avant Jesus-Christ.

MNÉSIMAQUE, *Mnesimacha*, Μνησιμάχη. (e) fille de Lysippus, fut mariée à Midylidès.

MNÉSINOÉ, *Mnesinoe*, (f) nom que porta Léda, selon Plutarque.

MNÉSIPHILUS, *Mnesiphilus*, Μνησίφιλος, (g) Phréarien, qui, selon Plutarque, donna des leçons à Thémistocle. » Je » ne me souviens point, dit M. » Dacier, d'avoir rien lu ailleurs touchant ce Mnésiphilus, & c'est une chose assez » surprenante, qu'un homme, » qui avoit été si habile dans » l'art qui enseigne à gouverner les États, & qui avoit eu » pour disciple Thémistocle déjà avancé dans le gouvernement de la République, soit » entiérement inconnu. Il n'en » est parlé que dans cet endroit » de Plutarque, qui l'appelle » Phréarien, c'est-à-dire, Athénien du bourg de Phréar. » Ce Mnésiphilus n'étoit ni un orateur, ni un de ces philoso-

(a) Lucian. T. I p. 968.
(b) Demosth. Orat. in Bœot. p. 1001. & seq.
(c) Xenoph. p. 461.
(d) Tit. Liv. L. XXXVI c. 11, 12. L. XXXVII. c. 45. L. XXXVIII. c. 38.
(e) Demosth. Orat. in Leochar. pag. 1643.
(f) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 305.
(g) Plut. T. I. p. 112.

phes qu'on appelloit Physiciens; mais, il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de sagesse, & qui n'étoit autre chose que la science qui apprend à bien gouverner, & qui rend la prudence vigoureuse & agissante; & il s'y attachoit comme à une secte établie par Solon, & qui avoit passé de main en main jusqu'à lui. Ceux qui vinrent ensuite, la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la dispute, & la firent passer de l'action aux paroles toutes nues; c'est pourquoi, au lieu de Sages, ils furent appellés Sophistes. Il est vrai que Thémistocle se mêloit déjà du gouvernement de la République, lorsqu'il fréquenta Mnésiphilus.

Les premiers Sages étoient proprement de grands politiques, qui s'attachoient à donner des regles & des préceptes pour le gouvernement des États. Thalès fut le premier qui poussa les spéculations au-delà des choses d'usage, & qui renonçant à la politique, s'attacha à la Physique. Tous les autres, comme dit Plutarque dans la vie de Solon, n'acquirent cette réputation de sagesse que par leur grande habileté dans la science qui traite du gouvernement des États; car, cette science étoit la seule qui fût honorée du nom de sagesse.

Les Sophistes n'étoient pas des orateurs, des avocats, dont la profession n'a rien que de noble & d'honnête; mais, c'étoient des déclamateurs & des disputeurs, gens moitié menteurs & moitié philosophes, qui s'exerçoient sur tout dans le genre démonstratif, qui, comme dit Cicéron, est le domaine des Sophistes, plus propre à la pompe qu'au combat, tout consacré aux gymnase & à la palestre, & banni du barreau à cause du mépris que l'on avoit pour lui. *Quod proprium Sophistarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnasiis & palæstræ dicatum, spretum & pulsum foro.* Orator *ad M. Brutum.*

Plutarque dit fort bien que ceux qui vinrent après Mnésiphilus, commencerent à corrompre cette secte de Sages, instituée & suivie par Solon. En effet, Protagoras, qui florissoit vers l'Olympiade 84, fut le premier à qui on donna le nom de Sophiste. Et voici le portrait qu'en a fait Diogene Laërce. « Il institua, dit-il, les disputes publiques, mêla le Sophisme à la Philosophie, se mettant peu en peine du sens & de la pensée; il disputa contre des mots, & établit ce genre superficiel de dispute, qui est en vogue présentement, comme Timon le dit en ces termes: *Protagoras, cet homme mêlé, qui sçait très-bien l'art de la dispute.* » Quand Timon appelle Protagoras *homme mêlé*, il veut dire qu'il étoit moitié déclamateur & moitié philosophe. « Ce fut le premier, continue Diogene Laërce qui changea la ma-

» niere de Socrate, &c. » Cette race de Sophistes ne venoit que de naître quand Platon vint au monde ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient si souvent joués dans ses écrits. Que ne devoit pas faire Platon pour venger Socrate, & quels efforts la vrai Philosophie n'étoit-elle pas obligée de faire pour étouffer ces monstres qui l'ont toujours déshonorée, & qui l'ont presque entiérement proscrite ? Malheureusement elle n'a pu en venir à bout.

MNÉSIPTOLEME, *Mnesiptolema*, Μνησιπτολέμα, (*a*) fille de Thémistocle. On dit que Thémistocle, ayant évité un grand danger par le secours de la mere des Dieux, bâtit à cette Déesse dans la ville de Magnésie, un temple qu'il appella le temple de Dindymene, & lui consacra sa fille Mnésiptoleme, qu'il fit grande Prêtresse. Elle étoit née de la seconde femme de Thémistocle, & elle fut mariée à Archeptolis qui étoit son frere de pere.

MNÉSITHÉE, *Mnesitheus*, Μνησίθεος, (*b*) Athénien, du bourg d'Alopece. Il en est fait mention dans une harangue de Démosthene.

MNÉSITHÉE, *Mnesitheus*, Μνησίθεος, (*c*) célebre médecin, dont on voyoit le tombeau dans l'Attique sur les bords du Céphise. On dit, au rapport de Pausanias, que ce médecin consacra plusieurs statues à des Divinités, & particuliérement une à Bacchus.

MNÉSITHÉE, *Mnesitheus*, Μνησίθεος, (*d*) fameux sculpteur, étoit de Sicyone.

MNÉSITHÉE, *Mnesitheus*, Μνησίθεος, (*e*) vieillard fort avare. » J'assistai hier, dit Jupiter » dans un dialogue de Lucien, » avec quelques autres au sacrifice que fit Mnésithée pour » être échappé du naufrage. » Lorsque la cérémonie fut » achevée, chacun se retira ; » mais, comme il n'étoit pas » tard, j'allai faire un tour au » Céramique, rêvant à la mise» re de notre condition, & à la » mauvaise chere qu'on nous » avoit faite. Car, à quinze » ou seize que nous étions, » Mnésithée ne donna qu'un » vieux coq tout cathereux, & » trois ou quatre grains d'en» cens pourri, après nous » avoir promis dans le péril » des hécatombes. »

MNÉSITHIDE, *Mnesithides*, Μνησιθείδης. (*f*) l'un des trente tyrans qui furent donnés par les Lacédémoniens à ceux d'Athenes.

MNESTER, *Mnester*, (*g*) fameux Pantomime, que Caligula aimoit à la fureur. On vit souvent ce Prince baiser

(*a*) Plut. T. I. p. 127, 128.
(*b*) Demosth. Orat. in Midi. p. 616.
(*c*) Pauf. p. 69. Plin. T. II. p. 235.
(*d*) Plin. Tom. II. pag. 708.
(*e*) Lucian. T. II. p. 200.
(*f*) Xenoph. p. 461.
(*g*) Tacit. Annal. L. XI. c. 36. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 86, 136, 156, 185.

Mnefter en plein fpectacle; & fi lorfque cet Hiftrion jouoit, il furvenoit un tonnerre qui empêchât de l'entendre, Caligula s'emportoit avec fureur contre le Ciel & contre Jupiter; fi quelqu'un faifoit le moindre bruit, l'Empereur fe faifoit amener le coupable & le fouettoit de fa main.

Mnefter fut aimé de Meffaline; mais, il craignoit les fuites d'un engagement criminel avec l'Impératrice. Elle lui fit ordonner par Claude d'obéir à Meffaline en tout ce qu'elle lui commanderoit. Malgré cela ce commerce fut la caufe de la perte de Mnefter. Lorfque Claude eut été informé des défordres affreux auxquels fe livroit Meffaline, il fit arrêter & punir du dernier fupplice tous ceux qui y avoient eu quelque part. Plufieurs fénateurs & chevaliers Romains périrent avec beaucoup de conftance. Il n'y eut que Mnefter qui tergiverfa; il tenta même de fe défendre. Pendant qu'on lui déchiroit fes habits, il crioit que c'étoit malgré lui qu'il étoit devenu criminel; que l'Empereur pouvoit fe fouvenir de l'ordre qu'il lui avoit donné d'obéir en tout à Meffaline. Claude avoit fi peu de fermeté, qu'il étoit ébranlé par ce difcours, & prêt à fe laiffer fléchir. Mais, fes affranchis lui repréfenterent qu'après avoir montré de la févérité contre tant d'illuftres perfonnages, il ne convenoit pas de mollir à l'égard d'un Hiftrion; & que peu importoit que ce fut malgré lui ou volontairement que Mnefter eût commis de fi grands crimes. Ainfi, il fut mis à mort.

MNESTER, *Mnefter*, (*a*) un des affranchis d'Agrippine. Pendant qu'on brûloit le corps de cette Princeffe, qui avoit été mife à mort par les Satellites de Néron, Mnefter fe perça de fon épée, & s'élança au milieu des flammes, foit par affection pour fa maîtreffe, foit par la crainte d'une mort, qui pourtant n'auroit pas été plus cruelle que celle qu'il fe donnoit à lui-même

MNESTHÉE, *Mneftheus*, Mν[illegible]. *Voyez* Ménefthée.

MNESTHÉE, *Mneftheus*, M[illegible]σθεὺς, (*b*) capitaine Troyen, fils de Clytius de la ville de Lyrneffe, & frere d'Acmon, fuivit Énée en Italie. Virgile le donne pour la tige des Memmius, illuftre famille Romaine.

Dans les jeux funebres qu'Énée donna en Sicile à l'occafion de la mort de fon pere Anchife, Mnefthée fe diftingua au combat des vaiffeaux. Il commandoit la Baleine, Sergefte le Centaure, & Gyas la Chimere. Un accident, arrivé à ce dernier, fit efpérer à Mnefthée & à Sergefte, qu'ils pourroient le vaincre. Sergefte s'approche

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 9. Crév. Hift. des Emp. Tom. II. p. 314.

(*b*) Virg. Æneid. L. IV. v. 288. & *feq.* L. V. v. 116. & *feq.* L. IX. v. 171. & *feq.* L. X. v. 129. & *feq.* L. XII. v. 384. & *feq.*

de la borne, & devance Mnesthée, mais seulement de la longueur de sa galere. La proue de la baleine serre toujours les flancs du Centaure. Mnesthée, parcourant les bancs de ses rameurs, leur disoit : » Courage, » braves compagnons du grand » Hector, vous, qu'après la » ruine d'Ilion j'ai choisi pour » monter mon vaisseau. Déployez ici cette vigueur mâle, ce courage, qui vous » sauva des rapides courans du « promontoire de Malée, des » fureurs de la mer Ionienne, » des Syrtes de Gétulie, & de » l'écueil de Charybde. Dieu » des mers, fais triompher celui qu'il te plaira; Mnesthée » ne prétend point à la victoire. Cependant s'il étoit possible .... Ah! du moins, mes » compagnons, n'ayons pas la » honte d'être des derniers. » Encouragés par ce discours, ils forcent de rames; la galere gémit sous leurs efforts; ils s'épuisent; ils se mettent hors d'haleine, & des ruisseaux de sueurs les inondent.

Un accident leur procura l'avantage, auquel ils aspiroient. Sergeste, furieux de se voir surpasser par Mnesthée, tourne sa proue vers les rochers à fleur d'eau, pour s'approcher de la borne. Malheureux! Il est arrêté par ces rochers, contre lesquels il heurte. Ses rames se brisent, & sa proue fracassée demeure suspendue. Les matelots se levent aussitôt, poussent de grands cris, s'arment de crocs & de longues perches, pour dégager le navire, & tâchent de tirer de l'eau les débris flottans de leurs rames brisées. Mnesthée, réjoui du malheur de Sergeste, en devient plus ardent. Il invoque les vents; ses rameurs redoublent de vîtesse, & sa galere semble glisser sur l'onde. Il laisse loin derriere lui l'infortuné Sergeste, luttant contre les écueils qui ont fait échouer son vaisseau, s'efforçant de se dégager des bancs de sable, essayant d'avancer avec des rames brisées, & implorant en vain du secours. Pour lui il tâche de vaincre Gyas, dont la pesante galere, dépourvue de pilote, est enfin contrainte de céder. Mnesthée n'a plus enfin d'autre rival que Cloanthe. Mais, Cloanthe a presque achevé sa course. Mnesthée s'efforce de l'atteindre. Tout le rivage retentit de cris & lui applaudit, & ces acclamations l'encouragent. Dans la galere de Cloanthe, on ne compte pour rien l'avantage dont elle jouit, si elle ne remporte le prix; dût-il en couter la vie à tous ceux qui la montent. Cependant, la chiourme de Mnesthée, animée par le succès, ne désespere point de vaincre Cloandre. Ils le peuvent parce qu'ils croyent le pouvoir. Peut-être que les galeres de ces deux rivaux seroient arrivées ensemble au port, si Cloanthe, étendant ses bras, n'eût adressé cette priere aux Dieux de la mer. » Divinités, qui regnez sur

» cet Empire, & à qui appartient ce champ de bataille, » je fais vœu de vous immoler » sur le rivage, au pied de » vos autels, un taureau blanc, » dont je jetterai les entrailles dans les flots, avec une » libation de vin. » Les Néréïdes, toute la troupe de Phorcus, & la nymphe Panopée, entendirent sa voix au fond des eaux. Palémon lui-même, prêtant son bras puissant, pousse le navire, qui, plus rapide que le vent, ou qu'une fleche légere, vole vers le rivage, & entre enfin triomphant dans le port. C'est ainsi que Mnesthée perdit la victoire & ne mérita que le second prix. Énée lui donna pour cela un corselet, ornement & défense tout à la fois, tissu d'une triple maille d'or, que sous les murailles de Troie, il avoit lui-même enlevé à Démolée, dans un combat singulier au bord du Simoïs.

Au combat de l'arc Mnesthée eut à peu près le même avantage qu'il avoit eu au combat du vaisseau. Il lui étoit échu par le sort de tirer le second. Le but étoit une colombe placée au haut d'un mât, où elle étoit liée par le pied avec une ficelle. Mnesthée, quand son tour fut venu, levant son arc, décocha son trait. Mais, il n'atteignit point l'oiseau. Il coupa seulement la ficelle. La colombe en liberté s'envole & fuit dans les nues. Mais, sur le champ, Eurythion fait partir son dard, & l'atteint. Mnesthée obtint cependant la récompense qu'il avoit méritée, pour avoir coupé la corde & mis la colombe en liberté.

Il se couvrit de gloire dans les guerres d'Italie par les grands exploits qu'il y fit, mais surtout en mettant un jour en fuite Turnus, qui étoit venu attaquer les Troyens jusques dans leur camp.

MNESTHÉE, *Mnestheus*, Μνεσθεὺς, (*a*) étoit pere de cet Apollonius, qui fut envoyé par le roi Antiochus en Égypte, pour assister au couronnement de Ptolémée Philométor.

MNESTHÉE, *Mnestheus*, Μνεσθεὺς, (*b*) secrétaire de l'empereur Aurélien. L'an de Jesus-Christ 275, il devint suspect à ce Prince, non sans raison, d'extorsions & de rapines; & il le menaça de le punir. Mnesthée sçavoit parfaitement qu'Aurélien ne menaçoit pas en vain, & il résolut de le prévenir. Dans cette vue, il imagina une noire fourberie. Il s'étoit habitué à contrefaire la main de l'Empereur, & il dressa, en imitant son écriture, une liste des noms des principaux Officiers de l'armée, comme destinés à la mort par Aurélien. Il y mêla les noms de

(*a*) Maccab. L. II. c. 4. v. 21.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 61, 62.

quelques-uns qui avoient de légitimes raisons de craindre la colere du Prince, avec ceux de sujets fideles, dont les services si mal récompensés allumoient l'indignation ; & il y ajouta le sien propre, afin d'accréditer son rapport. Ceux, qui se virent écrits sur cette liste fatale, préoccupés des rigueurs d'Aurélien, n'eurent point de soupçon de la fraude. Ils se concerterent ; & ayant épié un moment où l'Empereur sortoit sans être bien accompagné, ils se jetterent sur lui & le tuerent. L'armée, au milieu de laquelle il avoit été tué, le vengea ; & Mnesthée, principal auteur de l'attentat, fut exposé aux bêtes.

MNESTRA, *Mnestra*, (*a*) Μνήστρα, une des maîtresses de Cimon l'Athénien.

MNÉSUS, *Mnesus*, Μνήσος, (*b*) un des capitaines Troyens, qui furent tués par Achille.

MNÉVIS, *Mnevis*, Μνεῦις, (*c*) taureau, ou bœuf consacré au Soleil. Il étoit honoré à Héliopolis en Égypte. Il étoit noir, hérissé, & selon le sentiment de plusieurs, pere d'Apis.

M O

MOAB, *Moab*, Μωὰϐ, (*d*) fils de Loth & de sa fille aînée. On peut voir dans la Génese les circonstances de sa conception & de sa naissance, arrivée vers le même-tems que celle d'Isaac, fils d'Abraham & de Sara, c'est-à-dire, vers l'an du monde 2108, & avant Jesus-Christ 1892. Moab fut pere des Moabites qui habiterent à l'orient du Jourdain & de la mer Morte, sur le fleuve Arnon. *Voyez* l'article suivant.

MOABITES, *Moabitæ*, (*e*) Μωαϐῖται, peuples descendus de Moab, fils de Loth. Leur demeure fut au-delà du Jourdain & de la mer Morte, aux deux côtés du fleuve Arnon. Leur capitale étoit située sur ce fleuve, & se nommoit Ar, Aréopolis, Ariel de Moab, ou Rabbath Moab, c'est-à-dire, capitale de Moab, ou Kir Hareseth. c'est-à-dire, ville aux murs de brique.

Ce païs avoit d'abord été possédé par les géans Émim. Les Moabites le conquirent sur eux ; & les Amorrhéens dans la suite en reprirent une partie sur les Moabites. Moïse fit la conquête de ce qui étoit aux Amorrhéens, & le donna à la tribu de Ruben. Les Moabites furent épargnés par Moïse, & Dieu lui défendit de les attaquer ; mais, il y eut toujours une grande antipathie entre les

(*a*) Plut. T. I. p. 481.

(*b*) Homer. Iliad. L. XXI. v. 210.

(*c*) Strab. pag. 803, 805. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 309, 334.

(*d*) Genes. c. 19. v. 30. *& seq.*

(*e*) Genes. c. 19. v. 37. Numer. c. 22. v. 2. *& seq.* c. 25. v. 1. *& seq.* Deuter. c. 2. v. 9. *& seq.* c. 23. v. 3. *& seq.* Judic. c. 3. v. 12. *& seq.* c. 11. v. 15. Reg. L. II. c. 8. v. 2. *& seq.* L. IV. c. 3. v. 4. *& seq.* Isaï. c. 15. v. 1. *& seq.* Jerem. c. 9. *& seq. Capitib.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 21, 221. 298. *& seq.*

Moabites & les Israëlites, qui produisit de grandes guerres. Le fameux devin Balaam engagea les Hébreux dans l'idolâtrie & dans l'impudicité, par le moyen des filles de Moab; & Balac, roi de ces peuples, fit ce qu'il put pour obliger Balaam à maudire le peuple du Seigneur. Les Moabites ayant eu la dureté de refuser aux Israëlites le simple passage dans leur païs, & ne leur ayant pas voulu donner du pain & de l'eau dans une extrême nécessité, Dieu pour les punir ordonna qu'ils n'entreroient point dans l'assemblée de son peuple jusqu'à la dixieme génération. Eglon, roi des Moabites, fut un des premiers, qui opprima Israël après la mort de Josué. Aod tua Églon, & les Israëlites chasserent les Moabites de leur païs. Hannon, roi des Ammonites, ayant fait outrage aux ambassadeurs de David, ce Prince lui fit la guerre, & assujettit Moab & Ammon à son Empire; ils y demeurerent jusqu'à la séparation des dix tribus. Alors, les Ammonites & les Moabites entrerent sous l'obéissance des rois d'Israël, & y demeurerent jusqu'à la mort d'Achab. Joram, fils d'Achab, roi d'Israël, accompagné des rois de Juda & d'Édom, attaqua les Moabites, les vainquit & les mit en fuite, ravagea leur païs, & assiégea leur capitale. Mais, ayant vu que le roi de Moab, poussé de désespoir, étoit sur le point d'immoler son fils, les trois Rois leverent le siege & se retirerent

On ne voit pas distinctement quel fut l'état des Moabites depuis ce tems; mais, Isaïe au commencement du regne d'Ézéchias, les menace d'un malheur qui devoit leur arriver trois ans après sa prédiction, & qui regarde apparemment la guerre que Salmanasar, roi d'Assyrie, fit aux dix tribus & aux peuples de-delà le Jourdain. Amos leur prédit encore de grands malheurs, qui sont ceux qu'ils souffrirent sous Ozias & Joathan, rois de Juda, ou ceux que Salmanasar leur fit souffrir, ou enfin la guerre que leur fit Nabuchodonosor, cinq ans après la ruine de Jérusalem. Nous croyons que ce Prince les mena au-delà de l'Euphrate, comme les Prophetes les en avoient menacés, & que Cyrus les y envoya, ainsi que les autres peuples captifs. Après le retour de la captivité, nous les voyons se multiplier, se fortifier, de même que les Juifs & les autres peuples voisins; toujours soumis aux rois de Perse, puis assujettis à Alexandre le Grand, & successivement aux rois de Syrie & d'Égypte, & enfin aux Romains. Il y a même assez d'apparence que dans les derniers tems de la République des Juifs, ils obéissoient aux rois Asmonéens, & ensuite à Hérode le Grand.

Les principales divinités des Moabites étoient Chamos & Béel-Phégor. Chamos étoit le

Soleil ; & Béel-Phégor étoit le dieu Adonis. L'Écriture parle aussi en quelques endroits de Nébo, de Baal-Méon, & de Baal-Dibon, comme les dieux des Moabites ; mais, il y a assez d'apparence que ce sont plutôt les noms des lieux où Chamos & Phégor étoient honorés, & que Baal-Dibon, Baal-Méon & Nébo, ne sont autre chose que Chamos adoré à Dibon, à Méon & sur le mont Nébo.

MOAGETE, *Moagetes*, (*a*) tyran de Cibyre, étoit l'homme du monde le plus décrié pour ses perfidies & ses cruautés. L'an de Rome 563, & 189 avant Jesus-Christ, Cn. Manlius Vulson, n'étant pas éloigné de Cibyre, & ne voyant cependant venir aucun Ambassadeur, de la part du Tyran, prit le parti d'envoyer devant C. Helvius avec quatre mille hommes de pied & cinq cens chevaux, pour sçavoir quelle étoit sa disposition. Cet Officier, en entrant sur les terres du Tyran, rancontra ses députés qui venoient lui déclarer que leur maître étoit prêt à se soumettre à tout ce qu'il voudroit ; qu'il le prioit seulement d'entrer dans son païs comme ami, & d'empêcher ses soldats de piller ; & ils lui apportoient de sa part une gratification de quinze talens. C. Helvius promit à Moagete qu'il garantiroit ses terres du pillage, mais il lui ordonna d'envoyer des Ambassadeurs au Consul, ce qu'il fit. Cn. Manlius Vulson ayant entendu de leur bouche le même compliment que Moagete avoit fait à C. Helvius : » votre maître, leur dit-il, » ne m'a encore donné aucune » preuve de sa bonne volonté » envers les Romains ; & j'ap» prends de tout le monde qu'il » est d'un caractere à mériter » notre colere plutôt que notre » amitié. » Les députés, effrayés de ce discours, répondirent au Consul que toute la grace qu'ils lui demandoient, étoit qu'il voulût bien recevoir leurs présens, & permettre à Moagete de venir le trouver, pour se justifier en personne des crimes dont ses ennemis l'avoient accusé. Avec le consentement de ce Général, il vint le lendemain dans le camp, vêtu & accompagné comme le particulier dont la fortune eût été des plus médiocres. Il parla à Cn. Manlius Vulson d'un ton humble & d'une voix entrecoupée, exagérant sa pauvreté & celle des villes qui lui étoient soumises ; car, outre Cibyre, il étoit maître de Sylée & d'Alimne. Il assuroit que de leurs dépouilles & des siennes, tout ce qu'il pourroit tirer iroit à peine à vingt-cinq talens. » Ah ! pour le coup, dit le » Consul, voilà une impuden» ce qui ne peut plus se sup» porter. Quoi ! après avoir » tâché de m'en imposer par

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 14.

» tes Ambassadeurs, tu viens » toi-même me tenir des discours pleins d'artifices & » de mensonges pour me tromper? Crois-tu me persuader » que vingt-cinq talens ruineront un Tyran aussi cruel & » aussi avare que toi? Si dans » trois jours tu ne m'en comptes cinq cens, attends-toi » de voir ravager tes campagnes, & d'être toi-même assiégé dans ta ville. » Malgré ces menaces, il continua longtems sa feinte & sa dissimulation; & tantôt il faisoit l'étonné, tantôt il employoit les prieres, ou versoit des larmes, pour engager le Consul à se relâcher. Enfin, en marchandant bassement avec lui, il vint jusqu'à la somme de cent talens, & à la quantité de vingt mille mines de froment, au lieu de dix qu'il avoit offertes. Le tout fut fourni dans l'espace de six jours.

MOBONNAI, *Mobonnai*, (*a*) de la ville de Husati, étoit un des braves de l'armée de David.

MOCHONA, *Mochona*, (*b*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. D. Calmet juge que c'est la même que Méchanum, que saint Jérôme, *in locis ad Bethmaca*, place entre Eleuthéropolis & Jérusalem, à huit milles de la premiere de ces deux villes.

MOCHORI, *Mochori*, Μαχὶς, (*c*) fut pere d'Ozi, de la tribu de Benjamin.

MOCILLA [L. Julius], (*d*) *L. Julius Mocilla*, ancien Préteur, que T. Pomponius Atticus entreprit de protéger de tout son pouvoir avec son fils, après la bataille de Philippes.

MODE, *autrefois* Mœuf, *Modus*, terme de Grammaire.

Divers accidens modifient la signification & la forme des verbes, & il y en a de deux sortes; les uns sont communs aux verbes & aux autres especes de mots déclinables; tels sont les nombres, les cas, les genres & les personnes, qui varient selon la différence des mêmes accidens dans le nom ou le pronom qui exprime le sujet déterminé auquel on applique le verbe.

Il y a d'autres accidens qui sont propres aux verbes, & dont aucune autre espece de mot n'est susceptible; ce sont les tems & les Modes; les tems sont les différentes formes qui expriment dans un verbe les différens rapports d'existence aux diverses époques que l'on peut envisager dans la durée. Ainsi, le choix de ces formes accidentelles dépend de la vérité des positions du sujet, & non d'aucune loi de Grammaire; & c'est pour cela que dans l'analyse d'une phrase le Grammairien n'est point tenu de ren-

(*a*) Reg. L. XXIII. c. 23. v. 27.
(*b*) Esdr. L. II. c. 11. v. 28.
(*c*) Paral. L. I. c. 9. v. 8.
(*d*) Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 11.

dre compte pourquoi le verbe y est à tel ou tel tems.

Les Modes semblent tenir de plus près aux vues de la Grammaire, ou du moins aux vues de celui qui parle. Périzonius compare ainsi les Modes des verbes aux cas des noms. *Eodem planè modo se habent Modi in verbis, quo casus in nominibus. Utriquè consistunt in diversis terminationibus pro diversitate constructionis. Utrique ab illa terminationum diversa forma nomen suum accepere, ut illi dicantur terminationum varii casus, hi Modi. Denique utrorumque terminationes singulares appellantur à potissimo earum usu, non unico.*

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que l'on puisse établir entre les cas & les Modes un parallele soutenu, & dire, par exemple, que l'indicatif dans les verbes répond au nominatif dans les noms, l'impératif au vocatif, le subjonctif à l'accusatif, &c. On trouveroit peut-être entre quelques-uns des membres de ce parallele, quelque analogie éloignée; mais, la comparaison ne se soutiendroit pas jusqu'à la fin, & le succès d'ailleurs ne dédommageroit pas assez des attentions minutieuses d'un pareil détail. Il est bien plus simple de rechercher la nature des Modes dans l'usage que l'on en fait dans les langues, que de s'amuser à des généralités vagues, incertaines & stériles.

I. On remarque dans les langues deux especes générales de Modes, les uns personnels les autres impersonnels.

Les Modes personnels sont ceux où le verbe reçoit des terminaisons par lesquelles il se met en concordance de personne avec le nom ou le pronom qui en exprime le sujet. *Facio, facis, facit*, je fais, tu fais, il fait; *facimus, facitis, faciunt*, nous faisons, vous faites, ils font, c'est du Mode indicatif. *Faciam, facias, faciat*, je fasse, tu fasses, il fasse; *faciamus, faciatis, faciant*, nous fassions, vous fassiez, ils fassent, c'est du Mode subjonctif; & tout cela est personnel.

Les Modes impersonnels sont ceux où le verbe ne reçoit aucune terminaison pour être en concordance de personne avec un sujet. *Facere, fecisse*, faire, avoir fait, c'est du Mode infinitif; *faciens, facturus*, faisant, devant faire, c'est du Mode participe; & tout cela est impersonnel.

Cette premiere différence des Modes porte sur celle de leur destination dans la phrase. Les personnes en Grammaire, considérées d'une maniere abstraite & générale, sont les diverses relations que peut avoir à la production de la parole le sujet de la proposition; & dans les verbes ce sont les diverses terminaisons que le verbe reçoit selon la relation actuelle du sujet de ce verbe à la production de la parole. Les Modes personnels sont donc ceux qui servent à énoncer des propositions,

& qui en renferment ce que les Logiciens appellent la copule, puisque c'est seulement dans ces Modes que le verbe s'identifie avec le sujet, par la concordance des personnes qui indiquent des relations exclusivement propres au sujet considéré comme sujet. Les Modes impersonnels au contraire ne peuvent servir à énoncer des propositions, puisqu'ils n'ont pas la forme qui désigneroit leur identification avec leur sujet considéré comme tel. En effet, *Dieu est éternel*, *sans que nous comprenions*, *vous auriez raison*, *retire-toi*, sont des propositions, des énonciations complettes de jugement. Mais, en est-il de même, quand on dit *écouter*, *avoir compris*, *une chanson notée*, *Auguste ayant fait la paix*, *Catilina devant proscrire les plus riches citoyens?* Non, sans doute, rien n'est affirmé ou nié d'aucun sujet, mais le sujet tout au plus est énoncé; il faut y ajouter quelque chose pour avoir des propositions entieres, & spécialement un verbe qui soit à un Mode personnel.

II. Entre les Modes personnels, les uns sont directs, & les autres sont indirects ou obliques.

Les Modes directs sont ceux dans lesquels seuls le verbe sert à constituer la proposition principale, c'est-à-dire, l'expression immédiate de la pensée que l'on veut manifester.

Les Modes indirects ou obliques sont ceux qui ne constituent qu'une proposition incidente, subordonnée à un antécédent qui n'est qu'une partie de la proposition principale.

Ainsi, quand on dit *je fais de mon mieux*, *je ferois mieux si je pouvois*, *faites mieux*, les différens Modes du verbe *faire*, *je fais*, *je ferois*, *faites*, sont directs, parce qu'ils servent immédiatement à l'expression du jugement principal que l'on veut manifester. Si l'on dit au contraire, *il est nécessaire que je fasse mieux*, le Mode *je fasse* est indirect ou oblique, parce qu'il ne constitue qu'une énonciation subordonnée à l'antécédent *il*, qui est le sujet de la proposition principale, c'est comme si l'on disoit *il que je fasse mieux est nécessaire.*

Remarquez que nous disons des Modes directs, qu'ils sont les seuls dans lesquels le verbe sert à constituer la proposition principale; ce qui ne veut pas dire que toute proposition dont le verbe est à un Mode direct, soit principale, puisqu'il n'y a rien de plus commun que des propositions incidentes dont le verbe est à un Mode direct. Par exemple, *la remarque que je fais est utile*, *les remarques que vous ferez*, *seroient utiles*, &c. Nous ne prétendons donc exprimer par là qu'une propriété exclusive des Modes directs, & faire entendre que les indirects n'énoncent jamais une proposition principale, comme nous le

difons ensuite dans la définition que nous en donnons.

Si nous trouvons quelques locutions où le Mode subjonctif, qui est oblique, semble être le verbe de la proposition principale, nous devons être assurés que la phrase est elliptique ; que le principal verbe est supprimé ; qu'il faut le suppléer dans l'analyse, & que la proposition exprimée n'est qu'incidente. Ainsi, quand on lit dans Tite-Live : (a) *Tum verò ego nequicquam hac dextra Capitolium arcemque servaverim*, *si*, &c. il faut réduire la phrase à cette construction analytique : *Tum verò* (res erit ita ut) *ego servaverim nequicquam Capitolium arcemque*, *si*, &c. C'est la même chose quand on dit en François, *qu'on se taise ;* il faut sous-entendre *je veux*, ou quelque autre équivalent.

III. Nous avons en François trois Modes personnels directs, qui sont l'indicatif, l'impératif, & le subjonctif. *Je fais* est à l'indicatif, *fais* est à l'mpératif, *je ferois* est au suppositif.

Ces trois Modes également directs, different entre eux par des idées accessoires ; l'indicatif exprime purement l'existence d'un sujet déterminé sous un attribut ; c'est un Mode pur ; les deux autres sont mixtes, parce qu'ils ajoutent à cette signification primitive d'autres idées accessoires accidentelles à cette signification. L'impératif y ajoute l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle ; Le suppositif, celle d'une hypothèse.

Les Grecs ni les Latins n'avoient pas le suppositif ; ils en suppléoient la valeur par des circonlocutions que l'ellipse abrégeoit. Ainsi, dans cette phrase de Cicéron : (b) *Profectò & esse deos*, *& hæc tanta opera deorum esse arbitrarentur*, le verbe *arbitrarentur* ne feroit pas rendu littéralement par *ils croiroient*, *ils se persuaderoient ;* ce seroit *ils crussent*, *ils se persuadassent*, parce que la construction analytique est (*res est ita ut*) *arbitrarentur*, &c. Ce Mode est usité dans la langue Italienne, dans l'Espagnole, & dans l'Allemande, quoiqu'il n'ait pas encore plu aux Grammairiens de l'y distinguer, non plus que dans la nôtre, excepté l'abbé Girard.

IV. Nous n'avons en François de Mode oblique que le subjonctif, & c'est la même chose en Latin, en Allemand, en Italien, & en Espagnol. Les Grecs en avoient un autre, l'optatif, que les copistes de Méthodes & de Rudiment vouloient autrefois admettre dans le Latin sans l'y voir, puisque le verbe n'y a de déterminaisons obliques que celles du subjonctif.

Ces Modes different encore entre eux comme les précé-

(a) Tit. Liv. L. VI. c. 14.

(b) Cicer. de Natur. Deor. L. II. c. 37.

dens ; le subjonctif est mixte ; puisqu'il ajoute à la signification directe de l'indicatif l'idée d'un point de vue grammatical ; mais, l'optatif est doublement mixte, parce qu'il ajoute à la signification totale du subjonctif l'idée accessoire d'un choix, d'un désir.

V. Pour ce qui concerne les Modes impersonnels, il n'y en a que deux dans toutes les langues qui conjuguent les verbes ; sçavoir, l'infinitif & le participe.

L'infinitif est un Mode qui exprime d'une maniere abstraite & générale l'existence d'un sujet totalement indéterminé sous un attribut. Ainsi, sans cesser d'être verbe, puisqu'il en garde la signification, & qu'il est indéclinable par tems, il est effectivement nom, puisqu'il présente à l'esprit l'idée de l'existence sous un attribut, comme celle d'une nature commune à plusieurs individus. *Mentir, c'est se déshonorer*, comme on diroit, *le mensonge est déshonorant. Avoir fui l'occasion de pécher, c'est une victoire*, comme si l'on disoit, *la fuite de l'occasion de pécher est une victoire. Devoir recueillir une riche succession, c'est quelquefois l'écueil des dispositions les plus heureuses*, c'est-à-dire, *une riche succession à venir est quelquefois l'écueil des dispositions les plus heureuses.*

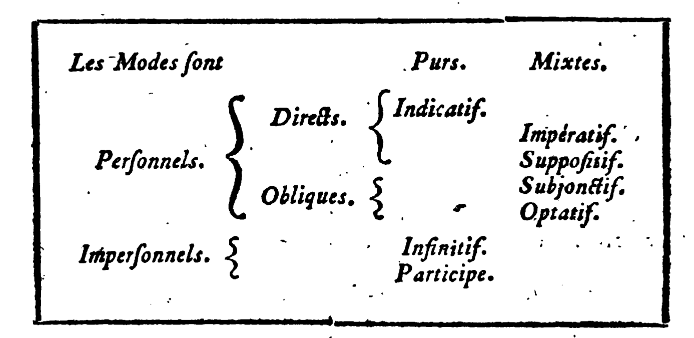
Le participe est un Mode qui exprime l'existence sous un attribut, d'un sujet déterminé quant à sa nature, mais indéterminé quant à la relation personnelle. C'est pour cela qu'en Grec, en Latin, le participe reçoit des terminaisons relatives aux genres, aux nombres, & aux cas, au moyen desquelles il se met en concordance avec le sujet auquel on l'applique ; mais, il ne reçoit nulle part aucune terminaison personnelle, parce qu'il ne constitue dans aucune langue la proposition que l'on veut exprimer. Il est tout à la fois verbe & adjectif ; il est verbe puisqu'il en a la signification, & qu'il reçoit les inflexions temporelles qui en sont la suite. *Precans*, priant, *precatus*, ayant prié, *precaturus*, devant prier. Il est adjectif, puisqu'il sert comme les adjectifs, à déterminer l'idée du sujet par l'idée accidentelle de l'évenement qu'il énonce, & qu'il prend en conséquence les terminaisons relatives aux accidens des noms & des pronoms. Si nos participes actifs ne se déclinent point communément, ils se déclinent quelquefois, ils se sont déclinés autrefois plus généralement ; & quand ils ne se seroient jamais déclinés, ce seroit un effet de l'usage qui ne peut jamais leur ôter leur déclinabilité intrinseque.

Puisque l'infinitif figure dans la phrase comme un nom, & le participe comme un adjectif, comment concevoir que l'un appartient à l'autre & en fasse partie ? Ce sont assurément deux Modes différens, puisqu'ils présentent la signification du verbe

sous

tous différens aspects. Par une autre inconséquence des plus singulieres, tous les Méthodistes qui dans la conjugaison joignoient le participe à l'infinitif, comme en étant une partie, disoient ailleurs que c'étoit une partie d'oraison différente de l'adjectif, du verbe, & même de toutes les autres; & pourtant l'infinitif continuoit dans leur systême d'appartenir au verbe. Scioppius, dans sa Grammaire philosophique, *de participio*, pag. 17, suit le torrent des Grammairiens, en reconnoissant leur erreur dans une note.

Voici le systême figuré des Modes, tel qu'il résulte de l'exposition précédente.



Voilà donc trois Modes purs, dont l'un est personnel & deux impersonnels, & qui paroissent fondamentaux, puisqu'on les trouve dans toutes les langues qui ont reçu la conjugaison des verbes. Il n'en est pas de même des quatre Modes mixtes; les Hébreux n'ont ni suppositif, ni subjonctif, ni optatif: le suppositif n'existe point en Grec ni en Latin; le Latin ni les langues modernes ne connoissent point l'optatif; l'impératif est tronqué par tout, puisqu'il n'a point de premiere personne en Grec ni en Latin, quoique nous ayions en François celle du pluriel; qu'au contraire il n'a point de troisieme personne chez nous, tandis qu'il en a dans ces deux autres langues; qu'enfin il n'a point en Latin de prétérit postérieur, quoiqu'il ait ce tems en Grec & dans nos langues modernes. C'est que ces Modes ne tiennent point à l'essence du verbe comme les quatre autres; leurs caracteres différenciels ne tiennent point à la nature du verbe; ce sont des idées ajoutées accidentellement à la signification fondamentale; & il auroit été possible d'introduire plusieurs autres Modes de la même espece, par exemple, un Mode interrogatif, un Mode concessif, &c.

Sanctius ne veut point reconnoître de Modes dans les verbes,

& nous ne voyons guere que trois raisons qu'il allegue pour justifier le parti qu'il prend à cet égard. La premiere, c'est que *Modus in verbis explicatur frequentiùs per casum sextum*, *ut* mea sponte, tuo jussu feci; *non rarò per adverbia*, *ut* malè currit, benè loquitur. La seconde, c'est que la nature des Modes est si peu connue des Grammairiens, qu'ils ne s'accordent point sur le nombre de ceux qu'il faut reconnoître dans une langue, ce qui indique, au gré de ce Grammairien, que la distinction des Modes est chimérique, & uniquement propre à répandre des ténebres dans la Grammaire. La troisieme enfin, c'est que les différens tems d'un Mode se prennent indistinctement pour ceux d'un autre, ce qui semble justifier ce qu'avoit dit Scaliger *Modus in verbis non fuit necessarius*. L'auteur de la Méthode Latine de P. R. semble approuver ce systême, principalement à cause de cette troisieme raison. Examinons les l'une après l'autre.

1.° Sanctius, & ceux qui l'ont suivi, comme Scioppius & M. Lancelot, ont été trompés par une équivoque, quand ils ont statué que le Mode dans les verbes s'exprime ou par l'ablatif ou par un adverbe, comme dans *mea sponte feci*, *benè loquitur*. Il faut distinguer dans tous les mots, & conséquemment dans les verbes, la signification objective & la signification formelle. La signification objective, c'est l'idée fondamentale qui est l'objet de la signification du mot, & qui peut être commune à des mots de différentes especes; la signification formelle, c'est la maniere particuliere dont le mot présente à l'esprit l'objet dont il est le signe, laquelle est commune à tous les mots de la même espece, & ne peut convenir à ceux des autres especes. Ainsi, le même objet pouvant être signifié par des mots de différentes especes, on peut dire que tous ces mots ont une même signification objective, parce qu'ils représentent tous la même idée fondamentale; tels sont les mots *aimer*, *ami*, *amical*, *amiablement*, *amicalement*, *amitié*, qui signifient tous ce sentiment affectueux qui porte les hommes à se vouloir & à se faire du bien les uns aux autres. Mais, chaque espece de mot & même chaque mot ayant sa maniere propre de présenter l'objet dont il est le signe, la signification formelle est nécessairement différente dans chacun de ces mots, quoique la signification objective soit la même. Cela est sensible dans ceux que l'on vient d'alléguer, qui pourroient tous se prendre indistinctement les uns pour les autres sans ces différences individuelles qui naissent de la maniere de représenter.

Or, il est vrai que les Modes, c'est-à-dire, les différentes modifications de la signification objective du verbe, s'ex-

priment communément par des adverbes ou par des expressions adverbiales ; par exemple, quand on dit *aimer peu*, *aimer beaucoup*, *aimer tendrement*, *aimer sincérement*, *aimer depuis long-tems*, *aimer plus*, *aimer autant*, &c. il est évident que c'est l'attribut individuel qui fait partie de la signification objective de ce verbe, en un mot, l'amitié qui est modifiée par tous ces adverbes, & que l'on pense alors à une amitié petite ou grande, tendre, sincere, ancienne, supérieure, égale, &c. Mais, il est évident aussi que ce ne sont pas des modifications de cette espece qui caractérisent ce qu'on appelle les Modes des verbes ; autrement chaque verbe auroit ses Modes propres, parce qu'un attribut n'est pas susceptible des mêmes modifications qui peuvent convenir à un autre. Ce qui caractérise nos Modes n'appartient nullement à l'objet de la signification du verbe, c'est à la forme, à la maniere, dont tous les verbes signifient. Ce qui appartient à l'objet de la signification se trouve sous toutes les formes du verbe ; & c'est pourquoi dans la langue Hébraïque la *fréquence* de l'action sert de fondement à une conjugaison entiere, différente de la conjugaison primitive. La *réciprocation* de l'action sert de fondement à une autre, &c. Mais, les mêmes Modes se retrouvent dans chacune de ces conjugaisons, que nous appellerions plus volontiers des voix. Ce qui constitue les Modes, ce sont les divers aspects sous lesquels la signification formelle du verbe peut être envisagée dans la phrase ; & il faut bien que Sanctius & ses disciples reconnoissent que le même tems varie ses formes selon ces divers aspects, puisqu'ils rejetteroient comme très-vicieuse cette phrase Latine, *nescio utrùm cantabo*, & cette phrase Françoise, *je crains qu'il ne vient ;* il faut donc qu'ils admettent les Modes, qui ne sont que ces différentes formes des mêmes tems.

2.° Pour ce qui concerne les débats des Grammairiens sur le nombre des Modes, nous avouons que nous ne concevons pas par quel principe de logique on en conclud qu'il n'en faut point admettre. L'obscurité qui naît de tous ces débats vient de la maniere de concevoir des Grammairiens qui entendent mal la doctrine des Modes ; & non pas du fond même de cette doctrine ; & quand elle auroit par elle-même quelqu'obscurité pour la portée commune de notre intelligence, faudroit-il pour cela renoncer à ce que les usages constans des langues nous en indiquent clairement & de la maniere la plus positive ?

3.° La troisieme considération sur laquelle on insiste particuliérement dans la Méthode Latine de P. R. n'est pas moins illusoire que les deux autres. Si l'on trouve des exemples où le subjonctif est mis au lieu de

l'indicatif, de l'impératif & du suppositif, ce n'est pas une substitution indifférente qui donne une expression totalement synonyme ; & dans ce cas-là même le subjonctif est amené par les principes les plus rigoureux de la Grammaire. *Ego nequicquam Capitolium servaverim ;* c'est, comme nous l'avons déjà dit, *res erit ita ut servaverim*, ce qui est équivalent à *servavero*, & non pas à *servavi ;* & l'on voit que *servaverim* a une raison grammaticale. On nous dira peut-être que de notre aveu le tout signifie *servavero*, & qu'il étoit plus naturel de l'employer que *servaverim*, qui jette de l'obscurité par l'ellipse, ou de la langueur par la périphrase. Cela est vrai, sans doute, si on ne doit parler que pour exprimer didactiquement sa pensée ; mais, s'il est permis de rechercher les graces de l'harmonie, qui nous dira que la terminaison *rim* ne faisoit pas un meilleur effet sur les oreilles Romaines, que n'auroit pu faire la terminaison *ro ?* Et s'il est utile de rendre dans le besoin son style plus intéressant par quelque tour plus énergique ou plus pathétique, qui ne voit qu'un tour elliptique est bien plus propre à produire cet heureux effet, qu'une construction pleine ? Un cœur échauffé préoccupe l'esprit, & ne lui laisse ni tout voir ni tout dire.

Si les considérations qui avoient déterminé Sanctius, Ramus, Scioppius & M. Lancelot, à ne reconnoître aucun Mode dans les verbes, sont fausses, ou inconséquentes, ou illusoires ; s'il est vrai d'ailleurs que dans les verbes conjugués il y a diverses manieres de signifier l'existence d'un sujet sous un attribut, ici directement, là obliquement, quelquefois sous la forme personnelle, &c. ; enfin, si l'on trouve dans toutes ces manieres différentes les variétés principales des tems qui sont fondés sur l'idée essentielle de l'existence ; c'est donc une nécessité d'adopter, avec tous les autres Grammairiens, la distinction des Modes, décidée d'ailleurs par l'usage universel de toutes les langues qui conjuguent leurs verbes.

Mode, *Modus Concentûs*, (a) terme de Musique ; c'est la disposition réguliere de l'échelle, à l'égard des sons principaux sur lesquels une piece de musique doit être constituée, & ces sons s'appellent les cordes essentielles du Mode.

Le Mode differe du ton, en ce que celui-ci n'indique que la corde, ou le lieu du systême qui doit servir de fondement au chant, & le Mode détermine la tierce & modifie toute l'échelle sur ce ton fondamental.

Le Mode tire son fondement de l'harmonie ; les cordes essentielles au Mode sont au nombre de trois, qui forment ensemble

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 174. *& suiv.*

un accord parfait; 1.° La tonique, qui est le son fondamental du Mode & du ton. 2.° La dominante, qui est la quinte de la tonique. 3.° La médiante, qui constitue proprement le Mode, & qui est à la tierce de cette même tonique. Comme cette tierce peut être de deux especes, il y a aussi deux Modes différens. Quand la médiante fait tierce majeure sur la tonique, le Mode est majeur; & mineur, si la tierce est mineure.

Les Anciens different prodigieusement les uns des autres sur les définitions, les divisions & les noms de leurs Modes, ou tons comme ils les appelloient. Obscurs sur toutes les parties de la musique, ils sont presque inintelligibles sur celle-ci. Ils conviennent, à la vérité, qu'un Mode est un certain systême, ou une constitution de sons, & que cette constitution n'est autre chose qu'une octave avec tous ses sons intermédiaires; mais, quant à la différence spécifique des Modes, il y en a qui semblent la faire consister dans les différentes affections de chaque son de l'octave, par rapport au son fondamental, c'est-à-dire, dans la différente position des deux semi-tons plus ou moins éloignés de ce son fondamental, mais gardant toujours entre eux la distance prescrite. D'autres au contraire, & c'est l'opinion commune, mettent cette différence uniquement dans l'intensité du ton, c'est-à-dire, en ce que la série totale des notes est plus aigue ou plus grave, & prise en différens lieux du systême; toutes les cordes de cette série gardant toujours entre elles les mêmes rapports.

Selon le premier sens, il n'y auroit que sept Modes possibles dans le systême diatonique; car, il n'y a que sept manieres de combiner les deux semi-tons avec la loi prescrite, dans l'étendue d'une octave. Selon le second sens, il y auroit autant de Modes possibles que de sons, c'est-à-dire, une infinité; mais, si on se renferme de même dans le genre diatonique, on n'y en trouvera non plus que sept, à moins qu'on ne veuille prendre pour de nouveaux Modes, ceux qu'on établiroit à l'octave des premiers.

En combinant ensemble ces deux manieres, on n'a encore besoin que de sept Modes, car si l'on prend ces Modes en différens lieux du systême, on trouve en même-tems les sons fondamentaux distingués du grave à l'aigu, & les deux semi-tons différemment situés, relativement à chaque son fondamental.

Mais, outre ces Modes, on en peut former plusieurs autres, en prenant dans la même série & sur le même son fondamental, différens sons pour les cordes essentielles du Mode. Par exemple, quand on prend pour dominante la quinte du son principal, le Mode est authentique; il est plagal, si l'on choisit la quarte, & ce sont proprement

deux Modes différens sur la même corde fondamentale. Or, comme pour constituer un Mode agréable il faut, disent les Grecs, que la quarte ou la quinte soient justes, ou du moins une des deux, il est évident que l'on a dans l'étendue de l'octave, cinq fondamentales sur chacune desquelles on peut établir un mode authentique, & un plagal. Outre ces dix Modes, on en trouve encore deux, l'un authentique qui ne peut fournir de plagal, parce que sa quarte fait le triton, l'autre plagal, qui ne peut fournir d'authentique, parce que sa quinte est fausse. C'est ainsi qu'il faut entendre un passage de Plutarque, où la musique se plaint que Phrynis l'a corrompue, en voulant tirer de cinq cordes, ou plutôt de sept, douze harmonies différentes.

Voilà donc douze Modes possibles dans l'étendue d'une octave ou de deux tétracordes disjoints; que si l'on vient à conjoindre les tétracordes, c'est-à-dire, à donner un bémol à la septieme en retranchant l'octave, ou si l'on divise les tons entiers par des intervalles chromatiques, pour y introduire de nouveaux Modes intermédiaires, ou si, ayant seulement égard aux différences du grave à l'aigu, on place d'autres Modes à l'octave des précédens, tout cela fournira divers moyens de multiplier le nombre des Modes beaucoup au-delà de douze; & ce sont-là les seules manieres selon lesquelles on peut expliquer les divers nombres de Modes admis ou rejettés par les Anciens en différens tems.

L'ancienne musique ayant d'abord été renfermée dans les bornes étroites du tétracorde, du pentacorde, de l'exacorde, de l'eptacorde, & de l'octacorde, on n'y admit que trois Modes, dont les fondamentales étoient à un ton de distance l'une de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le Dorien; le Phrygien tenoit le milieu; le plus aigu étoit le Lydien. En partageant chacun de ces tons en deux intervalles, on fit place à deux autres Modes, l'Ionien & l'Éolien, dont le premier fut inséré entre le Dorien & le Phrygien; & le second entre le Phrygien & le Lydien.

Dans la suite, le systême s'étant étendu à l'aigu & au grave, les musiciens établirent de part & d'autre de nouveaux Modes, qui tiroient leur dénomination des cinq premiers, en y ajoutant la préposition *hyper*, sur, pour ceux d'enhaut, & la préposition *hypo*, sous, pour ceux d'enbas. Ainsi, le Mode Lydien étoit suivi de l'Hyperdorien, de l'Hypérionien, de l'Hyperphrygien, de l'Hypéréolien, & de l'Hyperlydien en montant; & après le Mode Dorien venoient l'Hypolydien, l'Hypoéolien, l'Hypophrygien, & l'Hypodorien, en descendant. On trouve le dénombrement de ces quinze Modes dans Alypius, musicien Grec. Voici leur ordre

& leurs intervalles exprimés par les noms des notes de notre musique :

1. *Si* . . . . Hyperlydien.
2. *Si bémol*. Hypéréolien.
3. *La* . . . . { Hyper-Mixolien. Hyperphrygien.
4. *La bémol*. { Hypériastien. Hypérionien. Mixolidien aigu.
5. *Sol* . . . { Mixolydien. Hyperdorien.
6. *Fa dièse* . Lydien.
7. *Fa* . . . . { Lydien grave. Éolien.
8. *Mi* . . . Phrygien.
9. *Mi bémol*. { Iastien. Ionien. Phrygien grave.
10. *Ré* . . . { Dorien. Hypomixolydien.
11. *Ut dièse* . Hypolydien.
12. *Ut* . . . { Hypolydien grave. Hypoléolien.
13. *Si*. . . . Hypophrygien.
14. *Si bémol* . { Hypoïastien. Hypoïonien. Hypophrygien.
15. *La* . . . { Hypodorien. Commun. Locrien.

De tous ces Modes, Platon en rejettoit plusieurs comme capables d'altérer les mœurs. Aristoxene, au rapport d'Euclide, n'en admettoit que treize, supprimant les deux plus élevés, sçavoir l'Hypéréolien & l'Hyperlydien.

Enfin, Ptolomée les réduisoit à sept, disant que les Modes n'étoient pas introduits dans le dessein de varier les chants, selon le grave & l'aigu, car il étoit évident qu'on auroit pu les multiplier fort au-delà du nombre de quinze, mais plutôt afin de faciliter le passage d'un Mode à l'autre par des intervalles consonnans & faciles à entonner. Il renfermoit donc tous les Modes dans l'espace d'une octave, dont le Mode Dorien faisoit comme le centre ; de sorte que le Mixolydien étoit une quarte au-dessus de lui, & l'Hypodorien une quarte au-dessous ; le Phrygien, une quinte au-dessus de l'Hypodorien ; l'Hypophrygien, une quarte au-dessous du Phrygien ; & le Lydien, une quinte au-dessus de l'Hypophrygien ; d'où il paroît qu'à compter de l'Hypodorien qui est le Mode le plus bas, il y avoit jusqu'à l'Hypophrygien l'intervalle d'un ton ; de l'Hypophrygien au Dorien un semi-ton ; de ce dernier au Phrygien un ton ; du Phrygien au Lydien encore un ton, & du Lydien au Mixolydien un semi-ton ; ce qui fait l'étendue d'une septieme en cet ordre :

1. *Sol* . . . . Mixolydien.
2. *Fa dièse* . . Lydien.
3. *Mi* . . . . Phrygien.
4. *Ré* . . . . Dorien.

5. *Ut dieſe* . . Hypolydien.
6. *Si* . . . . Hypophrygien.
7. *La* . . . . Hypodorien.

Ptolémée retranchoit donc tous les autres Modes, prétendant qu'on n'en pouvoit placer un plus grand nombre dans le ſyſtême d'une octave, toutes les cordes qui la compoſoient ſe trouvant employées. Ce ſont ces ſept modes de Ptolémée qui, en y joignant l'Hypomixolydien ajouté, dit-on, par l'Aretin, font aujourd'hui les huit tons de notre plain-chant.

Telle étoit la notion la plus ordinaire qu'on avoit des tons ou Modes dans l'ancienne muſique, entant qu'on les regardoit comme ne différant entr'eux que du grave à l'aigu; mais, ils avoient outre cela d'autres différences qui les caractériſoient encore plus particuliérement. Elles ſe tiroient du genre de Poëſie qu'on mettoit en muſique, de l'eſpece d'inſtrument qui devoit l'accompagner, du rhythme ou de la cadence qu'on y obſervoit, de l'uſage où étoient certains chants parmi certaines nations; & c'eſt de cette derniere circonſtance que ſont venus originairement les noms des Modes principaux, tels que le Dorien, le Phrygien, le Lydien, l'Ionien & l'Éolien.

Il y avoit encore dans la muſique Grecque d'autres ſortes de Modes, qu'on auroit pu mieux appeller ſtyles ou manieres de compoſition. Tels étoient le Mode tragique deſtiné pour le théâtre, le Mode nomique conſacré à Apollon, & le Dithyrambique à Bacchus.

MODÉRATUS [L. JUNIUS] COLUMELLE, *L. Junius Moderatus Columella*, (*a*) natif de Gadès en Eſpagne, vivoit ſous l'empire de Claude, vers l'an de Jeſus-Chriſt 42. Il écrivit à Rome des livres de l'Agriculture, intitulés, *de re ruſtica*, & un autre *de arboribus*. Nous avons encore tous ces livres, qui ſont fort eſtimés. Pline le fait Auteur d'un autre ouvrage ſur les anciens ſacrifices pour les biens de la terre.

Il y a des critiques qui diſtinguent deux Columelles, l'un orateur Romain, l'autre philoſophe Grec Pythagoricien; & c'eſt, ſelon les mêmes critiques, ce dernier qui étoit de Gadès. Il ſeroit difficile de s'aſſurer du cas qu'on doit faire de cette conjecture; & dans le cas où il y auroit eu un Columelle différent du Philoſophe, il ſeroit également difficile de ſçavoir auquel des deux on doit attribuer les ouvrages dont on vient de faire mention.

MODESTINUS [HÉRENNIUS] *Herennius Modeſtinus*, (*b*) célebre Juriſconſulte, diſciple d'Ulpien, floriſſoit ſous

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 465, 744. T. II. pag. 55. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III, p. 128, 129. Tom. IX. pag. 140.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 530. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 296.

Alexandre, & a vécu jusqu'au tems de Gordien. Il est appellé le dernier Oracle de la jurisprudence, parce qu'il ferme la succession de ces sçavans Jurisconsultes, dont les décisions ont acquis l'autorité de Loix, & & font la plus belle partie du droit Romain. Ainsi, avec Alexandre périt, ou du moins s'éclipsa la jurisprudence, qui seule de toutes les belles connoissances avoit survécu à la ruine des autres, tombées dès longtems auparavant. Les Loix s'accordent mal avec les armes; & où la force peut tout, l'autorité des sages s'anéantit.

MODIA, *Modia*, (*a*) riche veuve, sans enfans. Son héritage étoit fort ambitionné.

MODIMPÉRATOR, *Modimperator*, celui qui désignoit dans un festin les santés qu'il falloit boire, qui veilloit à ce qu'on n'enivrât pas un convive, & qui prévenoit les querelles. On tiroit cette dignité au sort. Le Modimpérator des Grecs s'appelloit Symposiarque; il étoit couronné.

MODIN, *Modin*, Μωδεΐν, (*b*) bourg de Palestine, dans la tribu de Dan, d'où étoient Matthathias & ses fils, si connus sous le nom de Maccabées. Ce lieu, célebre dans l'Écriture-Sainte, ne devoit pas être loin de la mer, puisque les mariniers pouvoient voir de leurs vaisseaux, le mausolée qu'on érigea en l'honneur de Matthathias. Eusebe dit que Modin n'étoit pas éloigné de Diospolis, & que de son tems on y voyoit encore les tombeaux des Maccabées. Saint Jérôme sur le chapitre trentieme d'Isaïe, insinue que c'étoit peu de chose que ce lieu, puisqu'il le nomme simplement un petit village, *Viculus*.

Un voyageur Moderne prétend que Modin étoit situé entre Emmaüs & Rama sur une montagne, où l'on ne voit plus aujourd'hui qu'un monceau de pierres qui en marquent les ruines.

MODIOLUM, *Modiolum*, espece de bonnet à l'usage des femmes Grecques. Il ressembloit à un petit sceau, ou à la mesure appellée Modiolus.

MODIOLUS, *Modiolus*; c'étoit la quatrieme partie du Modius. C'étoit aussi un vaisseau à boire, & un sceau à puiser de l'eau. C'étoit la configuration qui avoit rassemblé ces objets sous une même dénomination.

MODIUS [M.], *M. Modius*, (*c*) chevalier Romain, dont parle Cicéron dans une de ses oraisons contre Verrès.

MODIUS. (*d*) Les Romains avoient une mesure qu'ils appelloient Modius; ce n'étoit que pour mesurer des choses solides ou seches. Le Modius contenoit la troisieme partie

(*a*) Juven. Satyr. 3. v. 130.
(*b*) Maccab. L. I. c. 2. v. 1, 15. c. 13. v. 30.
(*c*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 82.
(*d*) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 322.

d'une Amphore, ou vingt-six livres & deux septiers pesant d'eau & de vin. On ne sçait pas quel poids de bled il contenoit. On donnoit ordinairement aux esclaves quatre de ces mesures par mois. Le Modius, ou boisseau étoit la sixieme partie de la mesure Attique, nommée Médimne.

MODULE, terme emprunté de l'architecture par les Médaillistes, pour fixer par des grandeurs déterminées leurs médailles, & en composer les différentes suites dans les Médailliers ; ainsi, ils ont réduit toutes les grandeurs des médailles de bronze à trois Modules, qu'ils nomment des pieces de grand, de moyen, de petit bronze, & on écrit par abréviation G. B. M. B. P. B.

MŒNICAPTUS, *Mœnicaptus*, (a) roi des Gaulois, fut tüé dans un combat, l'an de Rome 538, & 214 avant Jesus-Christ.

MŒRIADÈS, *Mœriades*, Μοιριάδης, (b) dont il est fait mention dans une harangue de Démosthene.

MŒRICHUS, *Mœrichus*, (c) Μοίριχος, Corinthien. C'étoit un homme fort vieux, mais qui avoit un grand nombre de vaisseaux, & à qui son cousin qui n'étoit pas moins riche ni moins vieux que lui, avoit accoutumé de dire : *Il faut que je t'enterre, ou que tu m'enterres ?* Car, ils s'étoient entredonnés par testament tout leur bien; & les Devins, aussi bien que les Oracles, assuroient tantôt l'un, tantôt l'autre, qu'il survivroit à son compagnon. Cependant, ils moururent tous deux en même-tems, & leur succession échut à des gens de qui les Devins ni les Oracles n'avoient point parlé.

MŒRIOS, *Mœrios*, Μοίριος, le même que Mœris. *Voyez* Mœris.

MŒRIS, *Mœris*, Μοίρις, (d) fameux lac d'Égypte, situé à environ soixante-douze milles de Memphis, à l'occident du Nil.

De tous les ouvrages des rois d'Égypte, le plus grand & le plus admirable étoit le lac de Mœris; aussi Hérodote le met-il beaucoup au-dessus des pyramides & du labyrinthe. Comme l'Égypte étoit plus ou moins fertile, selon qu'elle étoit plus ou moins inondée par le Nil, & que dans cette inondation le trop & le trop peu étoient également funestes aux terres, le roi Mœris, pour obvier à ces deux inconvéniens, & pour corriger autant qu'il se pourroit les irrégularités du Nil, songea à faire venir l'art

(a) Tit. Liv. L. XXIV. c. 42.
(b) Demosth. Orat. in Aphob. p. 899.
(c) Lucian. T. I. p. 243, 244.
(d) Strab. pag. 789, 809. & seq. Diod. Sicul. pag. 33, 34. Herod. L. II. c. 69, 148, 149. L. III. c. 91. Pomp. Mel. pag. 58. Plin. Tom. I. pag. 254, 258. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 17, 18, 68. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 250.

au secours de la nature. Il fit donc creuser le lac qui depuis a porté son nom. Ce lac, selon Hérodote & Diodore de Sicile, dont Pline ne s'éloigne pas, avoit de tour trois mille six cens stades, c'est-à-dire, cent quatre-vingts lieues, & de profondeur trois cens pieds. Deux pyramides, dont chacune portoit une statue Colossale placée sur un trône, s'élevoient de trois cens pieds au milieu du lac, & occupoient sous les eaux un pareil espace. Ainsi, elles faisoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, & montroient qu'un lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme sous un seul Prince.

Voilà ce que plusieurs Historiens ont marqué du lac de Mœris sur la bonne foi des gens du païs; & M. Bossuet, dans son discours sur l'histoire universelle, rapporte ce fait comme incontestable. Pour nous, nous avouons que nous n'y trouvons aucune vraisemblance. Est-il possible qu'un lac de 180 lieues d'étendue ait été creusé sous un seul Prince? Comment & où transporter les terres? Pourquoi perdre la surface de tant de terrein? Comment remplir ce vaste espace du superflu des eaux du Nil? Il y auroit bien d'autres objections à faire. Nous croyons donc qu'on s'en peut tenir au sentiment de Pomponius Méla, d'autant plus qu'il est appuyé par plusieurs relations modernes. Il ne donne de circuit à ce lac que vingt mille pas, qui font sept ou huit de nos lieues.

Ce lac communiquoit au Nil par le moyen d'un grand canal, qui avoit plus de quatre lieues de longueur, & cinquante pieds de largeur. De grandes écluses ouvroient le canal & le lac, ou les fermoient selon le besoin.

Pour les ouvrir ou les fermer, il en coutoit cinquante talens, c'est-à-dire, cinquante mille écus. La pêche de ce lac valoit au Prince des sommes immenses. Mais, sa grande utilité étoit par rapport au débordement du Nil. Quand il étoit trop grand, & qu'il y avoit à craindre qu'il n'eût des suites funestes, on ouvroit les écluses, & les eaux ayant leur retraite dans ce lac ne séjournoient sur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraisser. Au contraire, quand l'inondation étoit trop basse, & menaçoit de stérilité, on tiroit de ce même lac par des coupures & des saignées une quantité d'eau suffisante pour arroser les terres. Par ce moyen les inégalités du Nil étoient corrigées; & Strabon remarque que de son tems, sous Pétrone, gouverneur d'Égypte, lorsque le débordement du Nil montoit à douze coudées, la fertilité étoit fort grande; & lors même qu'il n'alloit qu'à huit coudées, la famine ne se faisoit point sentir dans le païs; sans doute parce que les eaux du lac sup-

pléoient à celles de l'inondation par le moyen des coupures & des canaux.

Le roi Mœris avoit donné à sa femme tout le revenu de la pêche de ce lac pour le seul entretien de ses ajustemens & de ses parfums. Ce revenu montoit à un talent par jour; car, il y avoit jusqu'à vingt-deux especes de poissons qui s'étoient multipliés de telle sorte, qu'un nombre infini d'ouvriers, occupés tous les jours à les saler, suffisoient à peine à cette fonction.

MŒRIS, *Mœris*, Μοῖρις, un des rois d'Égypte. *Voyez* l'article précédent.

MŒRIS, *Mœris*, Μοῖρις, (*a*) étoit roi de la Pathalie, lorsqu'Alexandre le Grand arriva dans ce païs. Mœris n'attendit pas l'ennemi; il se retira sur les montagnes, abandonnant sa ville & ses États.

MŒRIS, *Mœris*, Μοῖρις, (*b*) un des bergers que Virgile introduit dans ses éclogues. On croit que Mœris étoit un domestique du Poëte, & que c'étoit un homme d'un âge mûr, ou même un peu vieux. Dans la neuvieme éclogue, Mœris va à Mantoue, & rencontre sur le chemin Lycidas. Ils s'entretiennent ensemble de la disgrace de Ménalque, c'est-à-dire, de Virgile, & soulagent l'ennui du voyage par des vers qu'ils récitent.

MŒRO, *Mœro*, Μοιρώ, le même que Myro. *Voyez* Myro.

MŒRO, *Mœro*, Μοιρώ, (*c*) femme de Byzance, qui a développé la premiere tout le mystere d'une fiction d'Homere. Ce Poëte, parlant de deux roches fort hautes, Scylla & Carybde, dit que les oiseaux des cieux ne volent point pardessus, & que les colombes mêmes qui portent l'ambroisie à Jupiter, ne les passent point impunément; car, le sommet de ces roches en abat toujours quelqu'une; mais, Jupiter a soin d'en envoyer toujours une autre à la place, afin que le nombre soit toujours complet.

» Cette fiction des colombes, dit Madame Dacier, qui » portent l'ambroisie à Jupiter, » & qui passent sur ces roches » qui en abattent toujours quelqu'une, a paru fort singuliere & fort mystérieuse, & » on a fort souhaité d'en découvrir le sens. Je suis charmée qu'une femme ait la premiere approfondi cette fiction, & qu'elle en ait développé tout le mystere. C'est » une femme de Byzance, appellée Mœro. Elle dit donc, au » rapport d'Athénée, que dans » le vers d'Homere le mot *Peleiades*, qu'on a toujours expliqué par colombes, est pour » Pleiades, pour les Pleiades, » filles d'Atlas. Cette constellation par son lever & par

(*a*) Q. Curt. L. IX. c. 8.

(*b*) Virg. Eclog. 8. v. 96. Eclog. 9. v. 1. *& seq.*

(*c*) Athen. p. 490. Homer. Odyss. L. XII. v. 61. *& seq.*

» son coucher marque les saisons, le tems des semences, de la récolte & de la maturité des fruits; c'est pourquoi, Homere a dit qu'elles portoient l'ambrosie à Jupiter. Car, ce sont les saisons & la récolte des fruits qui fournissent les libations & les sacrifices. Quand le Poëte ajoute que ces roches abattent toujours quelqu'une de ces étoiles, c'est une hyperbole Poëtique pour faire croire que quand ces étoiles se couchent, ce sont ces roches qui à cause de leur excessive hauteur les ont abattues, & que quand elles reparoissent, c'est Jupiter qui en substitue d'autres; car, leur nombre est toujours complet. Il faut avouer que cette explication est aussi ingénieuse que l'idée d'Homere est poëtique. Elle est même d'autant plus vraisemblable, que Simonide, Pindare, Eschyle & Théocrite ont dit comme notre poëte Peleiades pour Pleiades. Je sçais bien que Bochart a prétendu que c'est une fable Phénicienne, née des mots *heman & emam*, dont le premier signifie des colombes, & l'autre un Prêtre, une Prêtresse. Ainsi, quand ils disoient que des colombes nourrissoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prêtresses qui lui offroient des sacrifices, que l'Écriture-Sainte même appelle la viande, la nourriture de Dieu, *cibum Dei*. Mais, de cette maniere que deviendra le reste de la fiction? Comment ces roches abattent-elles de ces Prêtresses, & comment Jupiter en substitue-t-il d'autres en leur place? Il faut que cela demeure sans explication, à moins qu'on ne dise qu'Homere a joint les deux idées. Comme ce sont les Pleiades qui nourrissent Jupiter par les raisons qu'on a lues, il les a appellées Peleiades, colombes, en faisant allusion à l'équivoque Phénicienne, & en la confirmant même dans sa langue; car, la même équivoque qui est entre *heman* colombes, & *emam*, Prêtresses, est entre Pleiades & Peleiades. Ainsi, il ne faut rien changer dans la traduction. Je suis étonnée que Longin ait traité une fiction si grave & si noble de niaiserie qui marque l'affoiblissement de l'esprit d'Homere. Cette critique n'est pas digne de lui. »

MŒROCLÈS, *Mœrocles*, Μοιροκλῆς, (*a*) dont il est fait mention dans une harangue de Démosthene.

MŒSIE, *Mœsia*, (*b*) contrée d'Europe, située à l'orient de la Pannonie, à com-

(*a*) Demosth. Orat. in Theocr. pag. 857, 858.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 9, 10. Dio. Cass. pag. 460. *& seq.* Ovid. de Pont. L. IV. Eleg. 9. v. 77. Tacit. Annal. L. XV. c. 6. Hist. L. III. c. 2. Eutrop. L. V. c. 4. Plin. T. I. p. 180, 188.

mencer auprès de Taurunum, selon la description que Ptolémée en donne, quoique des Écrivains postérieurs aient étendu plus loin les bornes de la Pannonie. Presque tous les manuscrits Latins écrivent *Mœsia*, au lieu que la plupart des Grecs écrivent Μυσία, *Mysia;* ce qui est aussi le nom d'une contrée en Asie; c'est pour cela que Dion Cassius, pour ne pas confondre ces deux Provinces, ajoute au nom de *Mysia* le surnom Ευρώπη, *Europea*, pour désigner la Mœsie. On trouve rarement que les Latins se servent du mot *Mysia*, en parlant de la Mœsie. Dans une inscription rapportée par Gruter, on lit *LEG. LEG. VII CL. IN MYS. INFERIOR.* Et dans une autre, on trouve *NAT MYSIA SUPERIORI.* Le code Théodosien fournit aussi deux exemples de cette espece; dans l'un il y a *in Mysiaco limite;* & dans l'autre, on lit *Scythia & Musia.* Enfin, Ovide, dans le vers suivant, dit *Mysas* pour *Mæsas* :

Hic tenuit Mysas gentes in pace fideli.

Par-tout ailleurs, les auteurs Latins disent *Mœsia*, en parlant de la Mœsie en Europe, & *Mysia*, quand il est question de la Mysie Asiatique. Les peuples de cette contrée sont appellés *Mœsi*, par Tacite & par Eutrope; les Grecs les nomment Μυσοὶ, comme on le voit entr'autres dans Hérodien.

De *Mœsi* les Latins ont fait *Mœsicus* & *Mœsiacus.* Pline dit *Mœsiacæ gentes*, selon certaines éditions, & *Mœsicæ gentes*, selon d'autres. Tacite lit *Mœsici exercitus*, & un peu plus bas *ala Mœsiaca.* Cependant, dans le code Théodosien, on trouve *limes Mysiacus*, à la maniere des Grecs.

Pline nous donne la longueur de la Mœsie avec ses bornes, & il nomme les peuples & les fleuves qu'elle contenoit. » La » province, appellée Mœsie, » dit-il, touche à la Pannonie, » & s'étend jusqu'au Pont Eu» xin avec le Danube. Elle » commence, ajoute-t-il, au » confluent de la Save & du » Danube, & comprend les » peuples appellés *Dardani*, » *Celegeri*, *Triballi*, *Timachi*, » *Mœsi*, *Thraces*, & les Scy» thes limitrophes du Pont » Euxin. Les principaux fleu» ves sont, chez les *Dardani*, » le Margis, le Pingus, le Tima» chus, l'Œseus qui sort du » mont Rhodope, l'Utus, l'Es» camus, & l'Iétérus, qui sor» tent du mont Hémus. » Ainsi, les frontieres de la Mœsie prenoient depuis le confluent du Danube & de la Save, où étoit la ville de Taurunum, jusqu'à l'embouchure du Danube dans le Pont Euxin, de façon que le Danube étoit au nord, les montagnes de Dalmatie faisoient la borne au midi, de même qu'une grande partie du mont Hémus qui séparoit cette con-

trée de la Macédoine & de la Thrace.

Ptolémée, qui distingue la Mœsie en Mœsie supérieure & en Mœsie inférieure, differe de Pline en ce qu'il étend entr'autres les bornes de la basse Mœsie ou Mœsie inférieure, jusqu'à l'embouchure du Borysthene.

Les Mœsiens faisoient partie des Thraces. La situation de leur païs fit qu'ils n'eurent que tard des démêlés avec les Romains; mais, quand ils vinrent à en avoir, ils ne leur résisterent pas plus que les autres peuples de la Thrace n'avoient fait. Ce fut le proconsul Curion, contemporain de Cicéron, qui les soumit. Les Empereurs y entretenoient toujours des armées, à cause de la proximité des Barbares. Viminace, colonie Romaine, étoit la capitale de la province, au moins de celle qu'on appelloit la Mœsie supérieure, c'est-à-dire, de celle, qui confinoit à la Dalmatie; car, il y avoit déja deux Mœsies dès le tems de l'empereur Philippe, l'an de Jesus-Christ 248. La Dace qui étoit vis-à-vis de la Mœsie de l'autre côté du Danube, ayant été souvent ravagée par les Barbares, Aurélien résolut d'abandonner cette Province, & en transféra les habitans dans la Mœsie & dans la Dardanie; & voulant conserver le nom de la Dace, il le donna à une partie des deux Provinces; mais, ce qu'il y eut de particulier, c'est qu'il choisit le milieu de la Mœsie pour en faire la province qu'il appella Dace, de sorte que cette nouvelle Province sépara entiérement les deux Mœsies. Elles ne laisserent cependant pas de conserver leurs noms. Celle qui étoit proche de la Dalmatie, fut appellée Mœsie premiere; & dans la division de l'Empire en Diocèses, elle fut du diocèse de la Dace; l'autre, nommée Mœsie seconde, fut du diocèse de Thrace, & l'on détacha de celle-ci la plus proche du Pont Euxin, pour en faire la Scythie; & elles furent gouvernées chacune par un Président; & la milice qui les gardoit, par un Duc. La premiere Mœsie est une partie de ce que nous appellons aujourd'hui Servie, & la seconde du royaume de Bulgarie.

MŒSIENS, *Mæsi*, les habitans de la Mœsie. *Voyez* Mœsie.

MŒSIUM. *Voyez* Mésium.

MŒUF, *ou* MODE. *Voyez* Mode.

MOGONTIACUM, *Mogontiacum*, (*a*) ville de la Gaule Belgique, située sur les bords du Rhein, vers l'endroit où ce fleuve reçoit le Mein. Il n'est point fait mention de Mongotiacum avant Tacite. Cependant, si nous en croyons Eutrope, ce

(*a*) Tacit. Hist. L. IV. c. 15, 37, 61, 70, 71. Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 463.

lieu étoit antérieurement décoré d'un monument élevé à Drusus & à son fils Germanicus. On lit Magontiacum ou Maguntiacum dans Tacite & dans saint Jérôme; selon d'autres Auteurs, & dans la notice de l'Empire, c'est Mogontiacum. Ptolémée y emploie le *x*, au lieu du *γ*. On trouve Magoncia dans Eutrope, comme dans les Écrivans postérieurs & du moyen-âge, Fortunat, Nithard, & autres. De-là s'est formé le nom moderne de Mayence, & avec plus d'altération chez les Allemands celui de Mentz. Cette ville par l'avantage de sa situation, devint la métropole de la Germanie premiere ou supérieure, & la résidence d'un Général, qui sous le titre de *Dux*, commandoit depuis la frontiere du district particulier d'Argentoratum, confié à un Comte, jusqu'aux limites de la Germanie seconde ou inférieure. La premiere des places sous les ordres de ce Duc, selon la notice de l'Empire, étoit Saletio ou Seltz, & la derniere Antunnacum, où Andernach.

Quelques-uns tirent l'étymologie du nom de Mayence, de Magog, fils de Japhet, de Magantius, Troyen, ou de certains Mages ou Magiciens, qui contribuerent à sa fondation. Mais, cette origine paroît aussi peu raisonnable que celle que lui a voulu donner Gonthaire ou Gonthier, que quelques-uns appellent Ligurinus, lequel prétend que son nom est tiré de celui de la riviere du Mein qu'il nomme Mogus.

On dit que cette ville fut d'abord bâtie dans la plaine, où est aujourd'hui le monastere des religieuses de Notre-Dame du Val de Grace, ou dans le lieu où est le fort de Gustave. Si on en croit quelques Chroniques du païs, cette ville a été bâtie l'an 1362 avant la naissance de Jesus-Christ, par un prince des Magiciens, appellé *Nequam*, qui étant chassé de Treves, vint s'établir en cet endroit. Les Auteurs de ces Chroniques prétendent prouver cette origine par un ancien proverbe, qui dit: *Moguntia ab antiquo Nequam*. Serrarius, qui a beaucoup écrit sur ce qui concerne Mayence, croit qu'elle a été fondée, ou du moins considérablement aggrandie, dix ans avant la naissance de Jesus-Christ, par Claudius Drusus Germanicus, beau-fils de l'empereur Auguste, & frere de Tibere. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Romains en firent une de leurs places d'armes, & que Drusus y a séjourné long-tems. On prétend même que son tombeau est dans une vieille tour demi-ruinée, qui se voit dans le fort Saint-Jacques, appellée par les Allemands Eichelstein.

Mayence fut souvent ruinée par les Bataves, du tems de Vespasien, par les Barbares, sous l'empire de Julien, & par les Vandales, les Alains, & les Sueves vers l'an de Jesus-Christ 413, comme nous l'apprenons

prenons d'une épître de saint Jérôme à Agéruchia. Mayence souffrit d'autres malheurs dans le VI siecle. L'an 872, un tremblement de terre l'abîma presqu'entiérement, & un incendie en consuma une grande partie en 1080.

Cette ville a été long-tems soumise aux rois de France. On dit que Clovis, après son baptême, l'enrichit de plusieurs Églises; que Dagobert la répara considérablement, & que Charlemagne y fit bâtir un pont sur le Rhin.

Le plus ancien évêque de Mayence est saint Crescent, que l'on fait disciple de saint Paul, mais sans fondement.

L'an 744, Mayence n'étoit qu'un Évêché suffragant de la métropole de Treves; mais, le pape Zacharie l'érigea en Archevêché la même année, & en pourvut saint Boniface, nommé l'apôtre de la Frise, parce qu'il prêcha l'Évangile en ce païs. Cette nouvelle Métropole eut pour suffragans les évêchés de Tongres, ou de Liege, de Cologne, de Wormes, de Spire & d'Utrecht. Le même Pape attribua à l'église de Mayence, la primatie de la Germanie, & d'autres droits considérables. Plusieurs des Prélats qui succéderent à saint Boniface, ont imité son zele & ses vertus. Sur la fin du Xe. siecle, Willigise, fils d'un charron du village de Schoninge, au païs de Brunsvichk, parvint par son mérite à être chancelier des empereurs Othon III & Henri II, & archevêque de Mayence. On croit que c'est le premier archevêque de Mayence, qui ait été Électeur. Il conserva une si grande humilité dans cette haute fortune, qu'il fît peindre des roues dans les vitres de son Palais, pour se représenter la bassesse de sa naissance. C'est là l'origine des armes de l'archevêché de Mayence, qui porte des gueules à une roue d'argent. Cette élévation de Willigise à une si grande dignité, aussi-bien que celle de Henri Knoders, dit Gurtelknoph, fils d'un boulanger d'Isne en Souabe, qui ayant été tiré par l'empereur Rodolphe I, du couvent des cordeliers de Lucerne, vers l'année 1280, fut élevé à l'archevêché de Mayence, font voir qu'en ce tems-là, on donnoit au mérite ce que l'on a depuis réservé & attaché à la naissance. On en peut encore inférer qu'anciennement ce n'étoit pas une condition nécessaire d'être d'une extraction noble pour être reçu Chanoine dans cette Église, & que la coutume de n'y admettre que des gentilshommes de quatre races, n'est pas aussi ancienne que l'institution de cet Archevêché.

Les morceaux antiques & les murs qu'on a découverts, lorsque le fort de Gustave a été construit dans la langue de terre que forme le confluent du Mein avec le Rhin, donnoient assez lieu de croire qu'el-

le avoit été autrefois située sur le Mein. Il est au moins certain qu'elle fut transportée au lieu où elle est à présent par Dagobert I, lorsque ce Prince eut réuni toutes les parties de la Monarchie Françoise. Radewic, auteur fort ancien, dit que de son tems Mayence étoit déjà une ville très-considérable, sur le Rhin, très-peuplée du côté de ce fleuve, mais peu de l'autre, & que les fortifications consistoient en une muraille, où il y avoit des tours de distance en distance. Cette description est assez conforme à l'état présent de cette ville ; on y a seulement ajouté des fortifications, en différens tems, sans toucher à la muraille qui étoit autour. Elle a plus d'étendue en longueur qu'en largeur, se trouvant resserrée entre des montagnes qu'elle a du côté de la France, & le Rhin qui la borne de l'autre. Dans cette derniere partie, elle a quantité de belles Églises & plusieurs autres édifices considérables ; mais, pour celle qui est vers les montagnes, elle est presque toute en jardins & en vignes. Ses rues, à la réserve d'un petit nombre, sont fort étroites, & les maisons ordinairement assez spacieuses, mais bâties à l'antique.

MOHOLA, *Mohola*, (a) Μαελὰ, dont il est parlé au premier livre des Paralipomenes.

MOHOLI, *Moholi*, Μοολεὶ, (b) l'aîné des enfans de Mérari, fut chef des Moholites.

MOHOLITES, *Moholitæ*, famille Juive. *Voyez* Moholi.

MOI, pronom personnel. On sçait que ce pronom personnel signifie la même chose que le *je* ou *ego* des Latins. Il y en a qui condamnent le *je*, mais cela n'empêche pas qu'on ne doive l'employer dans certaines occasions ; il s'ensuit encore moins, que le Moi ne soit quelque-fois sublime ou admirablement placé ; en voici quelques exemples.

Démosthene dit dans sa harangue pour Ctésiphon : « Qui » empêcha l'Hellespont de tom» ber sous une domination étran» gere ? Vous Messieurs. Or, » quand je dis vous, je dis l'É» tat ; mais alors, qui est-ce » qui consacroit au salut de la » République, discours, con» seils, actions, & se dévouoit » totalement pour elle ? Moi. » Il y a bien du grand dans ce *Moi*.

Quand Cn. Pompée, après ses triomphes, requit son congé dans les formes, le Censeur lui demanda, dit Plutarque, s'il avoit fait toutes les campagnes portées par les Ordonnances. Cn. Pompée répondit qu'il les avoit toutes faites. Sous quels Généraux, répliqua le Censeur, les avez-vous toutes faites ? Sous Moi, répondit Cn. Pompée. A cette belle réponse, *sous Moi*, le peuple qui en sçavoit la vérité, fut si transporté de plaisir,

(a) Paral. L. I. c. 7. v. 18.

(b) Exod. c. 6. v. 19.

qu'il ne pouvoit cesser ses acclamations & ses battemens de mains.

Nous ne cessons pas nous-mêmes encore aujourd'hui d'applaudir au Moi de Médée dans Corneille. La confidente de cette Princesse lui dit :

Votre païs vous hait, votre Époux est sans foi,

Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il ?

A quoi Médée répond :

Moi.

Moi, dis-je, & c'est assez.

Toute la France a senti & admiré la hauteur & la grandeur de ce trait ; mais, ce n'est ni dans Démosthene, ni dans Plutarque, que Corneille a puisé ce *Moi* de Médée, c'est en lui-même. Les génies du premier ordre ont dans leur propre fond les mêmes sources du bon, du beau, du grand, du sublime.

MOIS, *Mensis*, Μὴν, la douzieme partie de l'année. *Voyez* Men.

Comme il y a différentes especes d'années, il y a aussi différentes especes de Mois suivant l'astre particulier par les révolutions duquel on les détermine, & les usages particuliers auxquels on les destine, comme Mois solaire, Mois lunaire, Mois civil, Mois astronomique, &c.

Le Mois solaire, c'est l'espace de tems que le Soleil emploie à parcourir un signe entier de l'écliptique.

Si on a égard au vrai mouvement du Soleil, les Mois solaires sont inégaux, puisque le Soleil est plus long-tems dans les signes d'hiver que dans ceux d'été.

Mais, comme il parcourt constamment tous les douze signes en 365.^{j} 5.^{h} 4.^{l} on aura la quantité du Mois moyen en divisant ce nombre par douze ; & d'après ce principe on déterminera la quantité du Mois solaire de 30.^{j} 10.^{h} 29.^{l} 5.^{ll}

Les Mois lunaires sont ou synodiques ou périodiques.

Le Mois lunaire synodique, qui s'appelle simplement Mois lunaire ou lunaison, c'est l'espace de tems compris entre deux conjonctions de la Lune avec le Soleil, ou entre deux nouvelles lunes.

La quantité du Mois synodique est de 29.^{j} 12.^{h} 44.^{l} 3.^{ll} 11.^{lll}

Le Mois lunaire périodique, c'est l'espace de tems dans lequel la Lune fait son tour dans le Zodiaque, c'est-à-dire, le tems qu'elle emploie à revenir au même point du Zodiaque d'où elle est partie.

La quantité de ce Mois est de 27.^{j} 7.^{h} 43.^{l} 8.^{ll}

Les Romains se sont servis des Mois synodiques lunaires, & les ont faits alternativement de 29 & 30 jours ; ils marquoient les différens jours de chaque Mois par trois termes, calendes, nones & ides.

Le Mois astronomique ou naturel, c'est celui qui est mesuré par quelque intervalle exact,

correspondant au mouvement du Soleil ou de la Lune.

Tels sont les Mois lunaires & solaires dont nous avons déjà parlé, sur quoi il faut remarquer que ces Mois ne sont point d'usage dans la vie civile, où l'on demande que les mois commencent & finissent à un jour marqué; c'est ce qui fait qu'on a recours à un autre sorte de Mois.

Le Mois civil ou commun, c'est un intervalle d'un certain nombre entier de jours qui approche beaucoup de la quantité de quelques Mois astronomiques, soit lunaires, soit solaires.

Les Mois civils sont différens, suivant les différens Mois astronomiques auxquels ils répondent.

Comme le Mois lunaire synodique est de 29.j 12.h 44.l 3.ll 11.lll, les Mois lunaires civils devroient être alternativement de 29 à 30 jours, pour conserver autant qu'il est possible l'accord avec les Mois lunaires. Cependant, si tous les Mois étoient alternativement de 29 & de 30 jours, on négligeroit 44.l 3.ll 11.lll, qui au bout de 948 Mois, font un Mois de 29 jours. Il faut ajouter à la fin de chaque 948.e Mois un Mois de 29 jours, ou bien il faut faire, si l'on aime mieux, chaque 33.e mois de 30 jours, ainsi que le 32.e parce que ces 44.l 3.ll 11.lll font un jour au bout de 33 Mois.

C'étoit-là le Mois qui étoit d'usage civil ou commun parmi les Grecs, les Juifs & les Romains, jusques au tems de Jules César.

Sous Auguste, le sixieme Mois, qui jusqu'alors avoit été nommé pour cette raison Sextilis, fut nommé, en l'honneur de ce Prince, Augustus, & il eut dans la suite 31 jours, au lieu qu'il n'en avoit eu jusqu'alors que 30. Pour faire une compensation, on ôta un jour à Février, de façon qu'il n'eut plus que 28 jours, & à chaque quatrieme année 29, &c. Tels sont encore les Mois civils ou du Calendrier dont on se sert pour compter les mois en Europe.

Entrons maintenant dans quelque détail au sujet des Mois des Égyptiens, des Hébreux, des Grecs & des Romains.

Mois des Égyptiens.

C'est une matiere des plus obscures que celle du calendrier Égyptien. Mais, comme cela a été discuté fort au long sous l'article d'Année, *Voyez* Année.

Mois des Hébreux.

Les Hébreux n'avoient point de noms réglés pour désigner leurs Mois; ils disoient le premier, le second, le troisieme Mois; & ainsi du reste. Dans Moïse nous trouvons le Mois abir, ou le Mois des nouveaux épis, ou des nouveaux fruits, qui est apparemment le nom que les Égyptiens donnoient au Mois que les Hébreux appel-

lerent dans la ſuite. Niſan, & qui fut le premier de l'année Sainte. Par tout ailleurs ce Légiſlateur ne déſigne les Mois que par l'ordre qu'ils tenoient entre eux. Dans les livres de Joſué, des Juges, & dans les deux premiers des Rois, nous voyons le même uſage. Sous Salomon, nous trouvons le Mois Sio, ou Sif, qui eſt le ſecond Mois de l'année Sainte, & qui répondoit à celui qui porta dans la ſuite le nom de Jiar. Dans le même chapitre, on lit le Mois de Bul, qui eſt le huitieme de l'année Sainte, & qui répond à Marſchevan, ou Octobre. Enfin, au chapitre VIII du même livre, on lit le Mois Éthanim, ou le Mois des Forts qui répond à Tizri, ſeptieme Mois de l'année Sainte.

On n'eſt pas d'accord ſur l'origine de ces noms de Mois. Scaliger a cru que Salomon les avoit empruntés des Phéniciens, avec qui il fut dans un grand commerce. Grotius croit qu'ils viennent des Chaldéens; & le P. Hardouin les fait venir des Égyptiens. Quoi qu'il en ſoit, on ne les voit ni avant ni après Salomon. Mais, depuis la captivité de Babylone, ils prirent les noms des Mois des Chaldéens & des Perſes, chez qui les Hébreux avoient demeuré ſi long-tems. Voici les noms de ces mois, & l'ordre qu'ils tiennent entre eux dans l'année Sainte & dans l'année Civile.

Noms des Mois Hébreux ſuivant l'ordre de l'année Sainte.

1.	Niſan, qui répond à	Mars.
2.	Jiar, ...	Avril.
3.	Sivan, ...	Mai.
4.	Thammuz, . .	Juin.
5.	Ab, ...	Juillet.
6.	Élul, ...	Août.
7.	Tizri, ...	Septembre.
8.	Marſchevan, .	Octobre.
9.	Caſleu, ...	Novembre.
10.	Thébet, . . .	Décembre.
11.	Sébat ou Sabat,	Janvier.
12.	Adar, ...	Février.

Noms des Mois Hébreux ſuivant l'ordre de l'année Civile.

1.	Tizri, qui répond à	Septembre.
2.	Marſchevan, .	Octobre.
3.	Caſleu, ...	Novembre.
4.	Thébet, . . .	Décembre.
5.	Sébat, ...	Janvier.
6.	Adar, ...	Février.
7.	Niſan, ...	Mars.
8.	Jiar, ...	Avril.
9.	Sivan, ...	Mai.
10.	Thammuz, . .	Juin.
11.	Ab, ...	Juillet.
12.	Élul, ...	Août.

Dans les commencemens, les Hébreux ſuivirent dans leur année & dans leurs Mois la diſpoſition qu'ils avoient trouvée en Égypte. Leur année étoit de trois cens ſoixante-cinq jours, & de douze Mois de trente jours chacun. Cela paroît par le dénombrement des jours que dura l'année du Déluge. Le douzieme Mois devoit avoir trente-cinq jours, & ils n'avoient

de Mois intercalaire qu'au bout de cent vingt ans, lorsque le commencement de l'année étoit dérangé de trente jours entiers.

Depuis la sortie d'Égypte, qui arriva au Mois de Mars, Dieu ordonna que l'année Sainte, c'est-à-dire, l'ordre des fêtes & des cérémonies de la Religion commenceroit au Mois de Nisan, qui est le septieme de l'année Civile, à laquelle il ne toucha point, & que les Hébreux ont toujours continué de commencer au Mois Tizri, qui revient à notre Mois de Septembre. Depuis la captivité de Babylone, les Juifs, qui n'étoient qu'une poignée de monde au milieu des autres peuples qui les environnoient, furent obligés de se conformer aux usages différens, & aux manieres de partager le tems des peuples qui les dominoient, premierement des Chaldéens, puis des Perses, & enfin des Grecs. Ils prirent les Mois des Chaldéens & des Perses, & peut-être leur maniere de partager l'année & les mois. Nous ne pouvons pas néanmoins l'assurer, ne sçachant pas précisément quelle étoit la forme des Mois des Chaldéens; Mais, nous voyons clairement par l'Ecclésiastique, par les Maccabées, par Josephe, & par Philon, que de leur tems ils suivoient la maniere des Grecs; c'est-à-dire, que leurs Mois étoient lunaires, & leurs années solaires.

Ces Mois lunaires étoient de vingt-neuf jours & demi, ou, pour parler plus intelligiblement, le premier étoit de trente jours, & le suivant de vingt-neuf; & ainsi de suite alternativement. Celui, qui avoit trente jours, étoit appellé plein; & celui qui n'en avoit que vingt-neuf, étoit nommé vuide. La nouvelle lune étoit toujours le commencement du Mois, & ils appelloient ce jour-là Néoménie, c'est-à-dire, selon la force du Grec, nouvelle lune, ou nouveau Mois. Ils ne la régloient pas par le point où la Lune se joint au Soleil, mais par le moment où elle paroît; & pour annoncer ce moment, ils avoient, dit-on, des gens postés sur des lieux élevés, pour en donner avis au Sanhédrin le plus promptement qu'il étoit possible. Aussitôt qu'on avoit averti, on crioit: *Fête de la nouvelle lune, fête de la nouvelle lune*, & on annonçoit le commencement du Mois par le son des trompettes, dans la crainte de manquer au précepte qui oblige à certaines cérémonies au commencement de chaque mois; on y faisoit deux jours de Néoménie, dont l'un s'appelloit le jour de l'apparition de la lune, & l'autre le jour de la lune cachée. C'est ce que disent les Rabbins. Mais, il y a beaucoup d'apparence que si cela s'est jamais pratiqué, ce n'a été que dans les provinces éloignées de Jérusalem; car, dans le temple & dans la capitale, il y eut toujours un calendrier, ou du moins une dé-

cision fixe pour les jours de fête, arrêtée par la maison du jugement.

Quand nous disons que les Mois des Juifs répondoient aux nôtres, de telle sorte que Nisan, par exemple, répondoit à Mars, & Jiar à Avril, &c. cela ne doit pas s'entendre à la rigueur; car, les Mois lunaires ne peuvent jamais revenir parfaitement aux Mois solaires. L'équinoxe du printems tombe entre le 20 & le 21 de Mars, selon le cours de l'année solaire. Mais, dans l'année lunaire, la Néoménie tombera dans le Mois de Mars, & la pleine lune dans le Mois d'Avril. Ainsi, les Mois des Hébreux répondent d'ordinaire à deux de nos Mois, & enjambent de l'un dans l'autre.

Les douze Mois lunaires ne faisant que trois cens cinquante-quatre jours & six heures, l'année des Juifs étoit plus courte que celle des Romains de douze jours. Mais, afin de ratrapper le point des équinoxes, dont cette différence de l'année solaire & de l'année lunaire éloignoit la Néoménie du premier Mois, les Juifs avoient soin de trois ans en trois ans d'intercaler dans leur année un treizieme Mois, qu'ils appelloient Né-adar, ou le second adar; & par là leur année lunaire égaloit l'année solaire, parce qu'en trente-six Mois de soleil, il y en a trente-sept de lune. C'étoit le Sanhédrin qui régloit cette intercalation, & ce treizieme Mois se plaçoit entre Adar & Nisan; de telle sorte que la Pâque fut toujours célébrée la premiere pleine lune d'après l'équinoxe. On peut consulter sur tout cela l'introduction à l'écriture du P. Lami, & la dissertation de D. Calmet sur la Chronologie, imprimée au commencement du commentaire sur la Génese. Si l'on veut voir les choses traitées plus à fond, on aura recours à Scaliger *de Emendatione temporum*, & à Calvisius dans son introduction à la Chronologie.

Mois des Grecs.

Chez les Grecs, l'année étoit partagée en douze mois, qui contenoient chacun alternativement trente ou vingt-neuf jours. Mais, comme les Mois de trente jours précédoient toujours ceux de vingt-neuf, on les nommoit pleins, πληρεῖς, ou δεκαφθίνοι, comme finissant au dixieme jour. Les Mois de vingt-neuf jours étoient appellés creux, κοῖλοι; & comme ils finissoient au neuvieme jour, on les nommoit ἐναφθίνοι.

Pour entendre la maniere qu'avoient les Grecs de compter les jours des Mois, il faut sçavoir que chacun de leurs Mois étoit divisé en trois décades, ou dixaines de jours, τρία δεχήμερα; la premiere décade étoit du Mois commençant, μηνὸς ἀρχομένου, ou ἱσταμένου, la seconde décade étoit du milieu du Mois, μηνὸς μεσοῦντος, la troisieme décade étoit du Mois

finissant, μηνὸς φθίνοντος, ou παυομένου, ou λέγοντος.

Ils nommoient le premier jour du Mois νεομηνία, comme tombant sur la nouvelle lune, ils l'appelloient aussi πρῶτη ἀρχόμενου, ou ἱσάμενου, parce qu'il faisoit le premier jour de la premiere décade; le second jour se nommoit δεύτερα ἱσάμενου; le troisieme, τρίτη ἱσάμενου, & ainsi de suite jusqu'à δέκατη ἱσάμενου.

Le premier jour de la deuxieme décade, qui faisoit le onzieme jour du Mois, s'appelloit πρώτη μεσοῦντος, ou πρῶτη ἐπιδέκα, c'est-à-dire, le premier au-dessus de la dixaine; le second de cette même décade se nommoit θεύτερα μησοῦντος, ou δεύτερα ἐπιδέκα, & ainsi de suite jusqu'à εἰκοσὴ, le vingtieme, qui étoit le dernier de la deuxieme décade.

Le premier jour de la troisieme décade étoit nommé πρῶτη ἐπ' εἰκάδι; le second δεύτερα ἐπ' εἰκάδι, & ainsi des autres.

Quelquefois, ils renversoient les nombres de cette derniere décade, appellant le premier jour φθίνοντος δέκατη, le second φθίνοντος ἐνατη, le troisieme φθίνοντος ὄγδοη, & ainsi de suite jusqu'au dernier jour du Mois, qui se nommoit δημητριὰς, en l'honneur de Démétrius Poliorcete. Avant le regne de ce Prince, & en particulier du tems de Solon, on appelloit le dernier jour du Mois ἔνη καὶ νέα, le vieux & le nouveau, parce que la nouvelle lune arrivant alors, une partie de ce jour tomboit sur la vieille lune, & l'autre partie sur la nouvelle. On le nommoit encore τριακοσὴ, le trentieme; & cela non-seulement dans les mois de trente jours, mais aussi dans ceux de vingt-neuf. A l'égard de ces derniers, on ne comptoit pas le vingt-deuxieme, &, selon d'autres, le vingt-neuvieme, mais on comptoit toujours constamment le trentieme; ainsi, conformément au plan de Thalès, tous les Mois étoient nommés Mois de trente jours, quoique par le réglement de Solon, la moitié des Mois n'eût que vingt-neuf jours. De cette maniere l'année lunaire des Athéniens s'appelloit une année de 360 jours, quoique réellement elle n'en eut seulement que 354.

Comme les noms des Mois étoient différens dans les différentes parties de la Grece, & que nous n'avons de calandriers complets que ceux d'Athenes & de Macédoine, c'est assez de considérer ici les Mois Athéniens, en rappellant seulement ceux de quelques autres Grecs qui leur répondent.

Hécatombéon étoit le premier Mois de l'année Athénienne. Il commençoit à la nouvelle lune, après le solstice d'été, & répondoit, suivant le calcul du sçavant Potter, à la fin de notre Mois de Juin & au commencement de Juillet. Il avoit trente jours, & étoit appellé par les Béotiens Hippodromus, & par les Macédoniens Loüs; son ancien nom étoit Cronius.

Metagitnion, second Mois de l'année Athénienne, qui répondoit à la fin de Juillet & au commencement d'Août. Il n'avoit que vingt-neuf jours, & étoit appellé par les Béotiens Panémus, & par le peuple de Syracuse Carnius.

Boédromion étoit le troisieme Mois de l'année Athénienne, il contenoit trente jours, & répondoit à la fin de notre Mois d'Août, & au commencement de Septembre.

Mémactérion, quatrieme Mois de l'année des Athéniens, étoit composé de vingt-neuf jours. Il répondoit à la fin de notre Mois de Septembre & au commencement d'Octobre. Les Béotiens le nommoient Alalcoménéus.

Pyanepsion étoit le cinquieme Mois de l'année des Athéniens. Il avoit trente jours, & répondoit à la fin de notre Mois d'Octobre & au commencement de Novembre. Il étoit appellé par les Béotiens Damatrius.

Anthestérion étoit le sixieme Mois de l'année des Athéniens, il répondoit à la fin de notre Mois de Novembre, & au commencement de Décembre. Il avoit vingt-neuf jours. Les Macédoniens le nommoient Dœsion.

Posidéon, septieme Mois de l'année Athénienne, répondant à la fin de Décembre & au commencement de Janvier, & contenant trente jours.

Gamélion étoit le huitieme Mois de l'année Athénienne. Il répondoit en partie à la fin de notre Janvier, en partie au commencement de Février, & il n'avoit que ving-neuf jours.

Élaphébolion faisoit le neuvieme Mois de l'année Athénienne. Il étoit de trente jours, & répondoit à la fin de Février ainsi qu'au commencement de Mars.

Munychion, dixieme Mois de l'année des Athéniens. Il étoit de vingt-neuf jours, & répondoit à la fin de Mars & au commencement d'Avril.

Thargélion étoit le onzieme Mois de l'année Athénienne. Il répondoit à la fin de notre Mois d'Avril & au commencement de Mai. Il avoit trente jours.

Scirrophorium étoit le nom du douzieme & dernier Mois de l'année des Athéniens. Il étoit composé de vingt-neuf jours, & répondoit en partie à notre Mois de Mai, & en partie au commencement de Juin.

Telle est la réduction du calendrier Attique au nôtre, d'après M. Potter; & nous l'avons pris pour notre guide, parce qu'il nous a paru avoir examiné ce sujet avec le plus de soin & d'exactitude. Le P. Pétau dispose bien différemment les douze Mois des Athéniens. Il en met trois pour l'automne; sçavoir, Hécatombéon, Métagitnion, & Boëdromion, Septembre, Octobre, Novembre; trois pour l'hiver, Mémactérion, Pyanepsion & Po-

sidéon, Décembre, Janvier, Février; trois pour le Printems, Gamélion, Anthestérion & Élaphébolion, Mars, Avril, Mai; & trois pour l'Été, Munychion, Thargélion, Scirrophorion, Juin, Juillet & Août.

Mais, quelque respect que nous ayions pour tous les Sçavans, qui ont entrepris d'arranger le calandrier des Athéniens avec le nôtre, nous sommes persuadés que la chose est impossible, par la raison que les Mois des Grecs étant lunaires, ils ne peuvent répondre avec la même justesse à nos Mois solaires; c'est pourquoi, nous pensons qu'en traduisant les anciens Auteurs, il vaut mieux retenir dans nos traductions les noms propres de leurs Mois, que de suivre aucun systême, en les ajustant mal ou faussement avec notre calendrier Romain.

Nous sçavons tout ce qu'on peut objecter contre notre sentiment. On dira qu'il vaut mieux être moins exact, que d'épouvanter la plus grande partie des Lecteurs par des mots étrangers auxquels ils ne sont point accoutumés; car, quelles oreilles Françoises ne seroient effrayées des Mois nommés Pyanepsion, Posidéon, Gamélion, Anthestérion, &c.? On ajoutera que hazarder des termes si difficiles à articuler, c'est faire naître dans l'esprit des Lecteurs des diversions désagréables, & leur faire porter sur des mots une partie de l'attention qu'ils doivent aux choses. Mais, toutes ces raisons ne sont point assez fortes pour nous faire changer d'avis; nous ne croyons pas que par trop d'égard pour une fausse délicatesse, on doive commettre volontairement une sorte d'anacronisme, & user de noms postérieurs aux Grecs, qu'on fait parler François. Nous avons du moins pour nous l'exemple de M. d'Ablancourt, qui dans sa traduction de Thucydide, emploie cruement le nom des Mois Grecs. On ne peut pas dire que ce sçavant homme a pris ce parti sans réflexion; car, en cela même, il se retractoit, puisqu'il avoit pratiqué le contraire dans ses ouvrages précédens. Nous n'affectionnons point pédantesquement des termes d'un vieux Calendrier conçu en langue Barbare pour bien des gens; nos oreilles sont peut-être aussi délicates que celles de ceux qui se piquent d'avoir du goût; aussi le nom François de chaque mois nous plairoit bien mieux que le nom Grec; mais, aucune complaisance vicieuse ne doit obtenir d'un Traducteur qu'il induise sciemment en erreur, & qu'il emploie des noms affectés aux Mois Romains & Solaires, qui n'ont aucun rapport avec les Mois Attiques & Lunaires.

Le P. Pétau s'est persuadé que les douze Mois Macédoniens répondoient aux Mois d'Athenes, à peu près de la maniere suivan-

re : Pour l'automne, Gorpiéus, Hyperbérétéus, Dius; pour l'hiver, Appelléus, Audinéus, Loüs; pour le printems, Dyrtrus, Xanticus, Artémisius; & pour l'été, Désius, Panémus, & Péritius. Mais, si Philippe Macédonien & Plutarque prétendent, l'un que le Mois Loüs répondoit au Mois Boëdromion & l'autre au Mois Hécatombéon, comment un Moderne peut-il oser ajuster les douze Mois Macédoniens, nous ne disons pas aux nôtres, mais même aux Mois Attiques?

Quant à ce qui regarde les Mois des Corinthiens, les anciens monumens ne nous ont conservé que les noms de quelques-uns.

Nous n'avons aussi que quatre Mois du calendrier de Béotie, & cinq du calendrier de Lacédémone.

Mois des Romains.

Les (a) Mois des Romains gardent encore les mêmes noms qu'ils avoient autrefois. Le Mois de Janvier, *Januarius*, qui commence l'année, fut ainsi nommé de Janus, Dieu du tems; Février, de la fête Fébruale, parce qu'il y avoit dans ce Mois une purification de tout le peuple. Le Mois de Mars prend son nom du dieu Mars auquel il étoit consacré. Avril vient du mot Latin *aperire*, qui veut dire ouvrir, parce que c'est dans ce Mois que la terre ouvre son sein pour produire toutes les plantes. D'autres le tirent d'un mot Grec qui signifie Vénus, parce que Romulus l'avoit consacré à cette Déesse, en qualité de fondatrice de l'empire Romain par Énée. Le Mois de Mai avoit reçu ce nom en faveur des jeunes gens, ou, selon quelques-uns, à cause de Maia, mere de Mercure, & selon d'autres, en considération de la déesse Majesta, que l'on disoit fille de l'honneur. Le Mois de Juin tiroit son nom de Junon, ce qui a fait que quelques peuples du Latium l'ont appellé Junonius, Juniales. Le Mois de Juillet qu'on nommoit le cinquieme Mois, *Quintilis*, parce qu'il est le cinquieme en commençant par Mars, porta le nom de Juillet, *Julius*, en l'honneur de Jules César, comme le Mois d'Août, *Sextilis*, sixieme Mois, fut appellé *Augustus*, à cause de l'empereur Auguste.

Les autres Mois ont conservé le nom du rang qu'ils avoient, quand le Mois de Mars étoit le premier de l'année; ainsi, Septembre, Octobre, Novembre, & Décembre ne signifioient autre chose que le septieme, huitieme, neuvieme & dixieme Mois.

Dans la suite des tems, les Romains, pour faire leur cour aux Empereurs, ajoutoient au nom de ces Mois celui de l'Empereur regnant, comme Septembre Tibere, Octobre Livie, en l'honneur de Tibere & de

(a) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 233. & *suiv.*

Livie sa mere. Les mêmes Mois eurent ainsi les noms de Germanicus, Domitianus, &c. L'empereur Commode donna même à tous les Mois différens noms qu'il avoit tirés des surnoms qu'il portoit ; mais, ces noms furent abolis après la mort de ce Prince.

On divisoit les Mois en Calendes, Nones & Ides. *Voyez* ces mots chacun à leur article. *Voyez* aussi Année.

MOISE, *ou* MOYSE, (*a*) *Moyses*, Μωυσῆς, fils d'Amram & de Jocabed, naquit en Égypte, l'an du monde 2433, & avant Jesus-Christ 1567. Son pere & sa mere étoient de la tribu de Lévi. Il eut un frere nommé Aaron, & une sœur nommée Marie, dont nous avons déjà parlé ailleurs, & dont nous serons encore dans le cas de parler dans la vie de Moïse. Marie étoit l'aînée d'Aaron & de Moïse. Aaron étoit né trois ans avant Moïse, & Marie peut-être cinq ou six ans avant Aaron.

Quelque tems avant la naissance de Moïse, le roi d'Égypte avoit publié un édit, qui ordonnoit que l'on mît à mort tous les enfans mâles qui naîtroient aux Hébreux, & que l'on ne réservât que les filles. Les parens de Moïse, ne pouvant se résoudre à obéir à cette ordonnance, cacherent pendant trois mois leur enfant dans leur maison ; mais, voyant qu'ils ne pouvoient plus le tenir caché, ils prirent le parti de l'exposer, laissant à la Providence le soin de sa conservation. Ils l'enfermerent dans une espece de petite nacelle de jonc, l'exposerent sur le bord du Nil, & envoyerent Marie sa sœur pour observer de loin ce qui en arriveroit. La fille de Pharaon, roi d'Égypte, vint vers le même-tems au fleuve pour se baigner, ou pour laver le linge ; & ayant remarqué ce panier sur le bord, parmi les roseaux, elle se le fit apporter, l'ouvrit ; & étant touchée de la beauté de cet enfant, elle en eut compassion, ne doutant point que ce ne fût un des enfans des Hébreux.

Alors, Marie sœur du jeune Moïse, s'approcha, & lui dit : » Voulez-vous que j'aille chercher une femme des Hébreux, » pour allaiter cet enfant ? » La Princesse lui dit d'y aller ; & elle amena Jocabed, mere de Moïse, à qui l'on donna l'enfant. La Princesse la chargea de le lui nourrir, & lui promit qu'elle lui payeroit sa peine. Quand il fut devenu grand, Jocabed le mena à la fille de Pharaon, qui le nom-

(*a*) Exod. c. 1. *& seq.* Levitic. c. 1, 2. *& seq.* Numer. c. 1, 2. *& seq.* Deuteron. c. 1. *& seq.* Ecclesiastic. c. 45. v. 1. *& seq.* ad Galat. Epist. c. 5. v. 6. c. 6. v. 15. Judæ. Epist. v. 9, 10. Joseph. de Antiq. Judaic, pag. 54, 55. *& seq.* Just. L. XXXVI. c. 2. Tacit. Hist. L. V. c. 3. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 102. *& suiv* Tom. III. pag. 4, 47. *& suiv.* Tom. IV. pag. 46. *& suiv.* T. IX. pag. 38, *& suiv.* T. XVIII. p. 12. *& suiv.*

ma Moïse. Ce nom en Égyptien signifie celui qui a été sauvé des eaux. En effet, *Mo* ou *Moi* signifie de l'eau en Égyptien, & *Uses* celui qui en est tiré. C'est ce que disent Josephe & saint Clément d'Alexandrie. Mais, M. l'abbé Renaudot, qui s'est appliqué à l'étude de la langue Égyptienne, prétend qu'en cette langue *Mooou* signifie l'eau, & *si*, tirer, prendre.

Josephe nomme Thermuthis, la fille de Pharaon qui sauva Moïse. Elle l'adopta pour son fils, & eut soin qu'il fût instruit dans toutes les sciences qui étoient alors célebres en Égypte. Mais, Amram & Jocabed, qui le nourrirent dans son enfance, lui enseignerent tout ce qui concernoit la religion & l'histoire de ses peres. Ils lui apprirent la langue Hébraïque, & lui inspirerent du dégoût & de l'éloignement pour les grandeurs & les avantages qu'il pouvoit espérer à la cour de Pharaon; en sorte qu'étant devenu grand, il ne voulut pas reconnoître pour sa mere la Princesse qui l'avoit adopté, préférant d'avoir part à l'affliction de son peuple, à tous les plaisirs de la Cour, dont il ne pouvoit jouir, sans blesser son innocence, envisageant dès-lors les récompenses éternelles, & faisant plus de cas de participer aux ignominies du Sauveur, que de posséder tous les trésors de l'Égypte, comme dit saint Paul, dans son épître aux Hébreux.

Saint Clément d'Alexandrie dit que les parens de Moïse lui donnerent d'abord le nom de Joakim, qu'il reçut à la Circoncision. La fille de Pharaon lui donna celui de Moïse, en mémoire de ce qu'il avoit été tiré des eaux; & enfin on croyoit que dans le Ciel il étoit nommé Melchi; car, quoique l'Écriture marque expressément que Moïse est mort, les Juifs croyoient pourtant qu'il étoit vivant dans le Ciel, comme on le verra ci-après. Saint Clément d'Alexandrie ajoute que quand il fut devenu grand, on lui donna les plus excellens maîtres de toute l'Égypte, qui lui enseignerent l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique, la Médecine & toute la science des sons & de l'harmonie, tant des voix que des instrumens; & outre cela la philosophie Symbolique, que l'on enseignoit par le moyen des lettres Hiéroglyphiques. On lui montra aussi tout ce qui concerne la langue & l'écriture des Égyptiens. Il apprit l'astronomie des Chaldéens & des Égyptiens. Philon dit à peu près la même chose. Il ajoute que l'on fit venir des Grecs pour lui montrer tous les arts libéraux; que les Assyriens lui enseignerent leurs lettres, & les Égyptiens les Mathématiques. Eupoleme, cité dans saint Clément d'Alexandrie & dans Eusebe, dit que Moïse est le premier des Sages; qu'il apprit le premier aux Hébreux l'art de la Grammaire;

que les Phéniciens la reçurent des Hébreux, & les Grecs des Phéniciens.

Josephe a fort embelli l'histoire de Moïse, & on croit avec assez de fondement, qu'il n'en a rien dit que ce qu'on croyoit de son tems parmi les Juifs. Voici donc le précis de ce qu'il en raconte. Le roi d'Égypte avoit une fille nommée Thermuthis, qui étant allée se divertir sur le bord du fleuve du Nil, vit dans l'eau un petit coffre flottant. Elle se le fit apporter par des nageurs; & y ayant trouvé un enfant d'une beauté toute extraordinaire, elle fit venir quelques femmes, pour lui donner à tetter; mais, l'enfant n'ayant voulu prendre la mammelle d'aucune de celles qui lui furent présentées, Marie sœur de l'enfant s'approcha comme sans dessein, & dit à la Princesse qu'il étoit inutile de faire venir d'autres nourrices, & que l'enfant ne prendroit du lait que d'une femme de la race des Hébreux; & elle s'offrit en même-tems d'en faire venir une. Elle alla donc chercher Jocabed sa propre mere, & mere de l'enfant. Celle-ci ayant présenté sa mammelle au jeune Moïse, il la prit sans difficulté; & la Princesse pria la mere d'en avoir soin, & de l'allaiter.

La beauté du jeune Moïse étoit si grande, & il marquoit tant d'esprit & de bonnes graces dans tout ce qu'il faisoit, que tout le monde en étoit charmé, & qu'on ne pouvoit se lasser de le voir. La princesse Thermuthis, qui n'avoit point d'enfans, l'adopta; & lorsqu'il fut âgé de trois ans, elle le présenta au Roi son pere, en lui disant qu'elle l'avoit choisi pour son fils, à cause de ses rares qualités, & qu'elle souhaitoit qu'il eût le bonheur de lui succéder dans le royaume d'Égypte. En même-tems, elle mit cet enfant entre les mains de son pere. Le Roi le reçut dans son sein, & pour faire plaisir à Thermuthis, mit en riant son diadême sur la tête de cet enfant. Mais, Moïse l'arracha aussitôt, le laissa tomber par terre, & le foula aux pieds; ce qui fut regardé comme un mauvais augure; & le même Prêtre qui avoit prédit que la naissance de cet enfant feroit fatale à l'Égypte, s'écria qu'il falloit le faire mourir, & que l'Égypte ne trouveroit sa sûreté que dans sa mort. Aussitôt Thermuthis l'enleva, sans que le Roi s'y opposât; & sans se mettre en peine du cri du devin, elle le fit élever d'une maniere proportionnée aux grands desseins qu'elle avoit sur lui.

Lorsqu'il fut devenu grand, la Providence lui fit naître une occasion de faire éclater sa capacité & sa valeur. Les Éthiopiens, qui demeuroient au midi & au-dessus de l'Égypte, causoient de grands ravages dans les terres des Égyptiens. Ceux-ci se mirent en campagne avec une grande armée, marcherent contre les Éthiopiens, livre-

rent la bataille, furent vaincus, une partie fut paſſée au fil de l'épée, & le reſte obligé de prendre la fuite. Les Éthiopiens, enflés de ces heureux ſuccès, s'avancerent plus avant ſur les terres des Égyptiens juſqu'à Memphis, & même juſqu'à la mer, faiſant le dégât dans tout le païs, & enlevant un grand butin. Les Égyptiens, ne ſe trouvant pas en état de leur réſiſter, conſulterent l'Oracle, qui leur dit qu'il falloit avoir recours à l'aide d'un Hébreu. Le Roi pria Thermuthis de lui donner Moïſe, afin qu'il pût lui confier la conduite de ſon armée. Thermuthis ne le lui accorda, qu'après lui avoir fait promettre avec ſerment qu'il ne feroit rien attenté contre la perſonne de Moïſe. Dès qu'il ſe fut mis à la tête de l'armée Égyptienne, il ſongea aux moyens de prévenir les Éthiopiens, & de les attaquer, avant qu'ils euſſent pu ſçavoir ſa marche. Il prit la réſolution de mener ſon armée, non le long du Nil, qui étoit la route ordinaire, mais par l'intérieur du païs, où il étoit extrêmement dangereux de paſſer, à cauſe de la multitude des ſerpens & des bêtes venimeuſes qui s'y rencontroient.

Voici dequoi il s'aviſa pour réuſſir dans ſon entrepriſe. Il fit faire des cages d'oſier, qu'il remplit d'une ſorte d'oiſeaux très-communs en Égypte, nommés Ibis, & fort ennemis des ſerpens & des autres inſectes venimeux, dont ils ſe nourriſſent. Lorſqu'il fut donc arrivé dans ces lieux où les ſerpens ſont le plus à craindre, il lâcha les ibis qui détruiſirent les ſerpens, & garantirent l'armée de leurs morſſures. Par ce moyen il arriva ſur les terres des Éthiopiens, & il les ſurprit lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Il les tailla en pieces, entra dans leur païs, prit pluſieurs de leurs villes, & réduiſit les Éthiopiens à s'enfermer dans la ville de Saba, à qui Cambyſe donna dans la ſuite le nom de Méroë, les y aſſiégea, & fut aſſez long-tems occupé à ce ſiege, parce que la ville étant ſituée dans une iſle, & d'ailleurs très-bien fortifiée, il ne pouvoit la preſſer autant qu'il auroit voulu. Mais, dans cet intervalle, il arriva une choſe qui lui facilita la priſe de la ville ſans aucun danger.

Tharbis, fille du roi d'Éthiopie, ayant vu de deſſus les murailles Moïſe qui combattoit vaillamment à la tête de l'armée Égyptienne, conçut pour lui un très-grand amour, fondé ſur l'admiration où elle étoit de ſa valeur & de ſa conduite. Car, il avoit ſçu rétablir les affaires des Égyptiens, & réduire les Éthiopiens, peu auparavant victorieux, à ne pouvoir tenir devant lui. Elle lui envoya donc ſecrétement faire des propoſitions de mariage. Moïſe y conſentit, à condition qu'elle lui livreroit la ville. Elle exécuta ſa promeſſe. Moïſe entra dans

Méroë, épousa Tharbis, & s'en retourna avec son armée victorieuse en Égypte. Mais, au lieu d'y trouver le repos, & d'éprouver les effets de la reconnoissance que tant de bons offices lui devoient mériter, il se vit exposé à l'envie, & accusé auprès du Roi d'avoir commis un meurtre. Pharaon, à qui la valeur & la réputation de Moïse donnoient de l'ombrage, étoit résolu de le faire mourir; mais, Moïse s'étant apperçu de ses mauvais desseins, se retira par le désert dans le païs de Madian, n'osant suivre les routes ordinaires, de peur d'être arrêté par les gardes qu'on y avoit mis pour le prendre.

Mais, Moïse lui-même ne nous dit rien de ces particularités. Voici comme il raconte son histoire. En ce tems-là, Moïse étant devenu plus grand, alla voir ses freres, & fut témoin de l'accablement où les Égyptiens les avoient réduits. Il vit un Égyptien qui outrageoit un Hébreu; & ayant jetté les yeux de tous côtés, & n'ayant vu personne, il tomba sur l'Égyptien, le tua & le cacha dans le sable. Le lendemain, il trouva deux Hébreux qui se querelloient, & il dit à celui qui outrageoit l'autre: » Pourquoi frappez-vous votre » frere? Celui-ci répondit: » Qui vous a établi notre Prin- » ce & notre Juge? Voulez- » vous me tuer comme vous » tuâtes hier cet Égyptien? » Moïse eut peur, & il dit en lui-même: Comment cela s'est-il pu découvrir? Pharaon, ayant sçu ce qui s'étoit passé, cherchoit le moyen d'arrêter Moïse & de le faire mourir. Mais, Moïse se sauva dans le païs de Madian, au-delà de la mer Rouge, dans l'Arabie Pétrée, vers le mont Sinaï. Y étant arrivé, il s'assit près d'un puits, & comme il étoit là, sept filles de Jéthro, prêtre de Madian, y vinrent aussi pour puiser de l'eau, & pour abreuver leurs troupeaux. Lors donc qu'elles eurent rempli les abreuvoirs, il survint des Pasteurs, qui les chasserent. Mais, Moïse ayant pris leur défense, écarta les pasteurs, & leur aida à faire boire leurs brebis.

Lorsqu'elles furent de retour chez leur pere, elles lui raconterent ce qui leur étoit arrivé; & Jéthro leur dit: » Où » est cet homme, & pourquoi » l'avez-vous laissé aller? Fai- » tes-le venir, afin que nous » exercions envers lui les de- » voirs de l'hospitalité. » Moïse étant venu, & ayant été quelque tems avec Jéthro, s'engagea avec serment à demeurer avec lui. Jéthro lui donna sa fille Séphora en mariage, & elle devint mere d'un fils que Moïse nomma Gerson, disant: *J'ai été étranger dans un païs éloigné.* Elle eut ensuite encore un autre fils, à qui Moïse donna le nom d'Éliéser, c'est-à-dire: *Le Dieu de mes peres m'a secouru, & m'a délivré de la main de Pharaon.* Long-tems après, le roi d'Égypte mourut;

& les enfans d'Israël gémissant sous le poids des travaux dont ils étoient accablés, crierent vers le Ciel; & le Seigneur les exauça.

Or, Moïse s'occupoit à faire paître les brebis de Jéthro son beau-pere; & ayant un jour conduit son troupeau bien avant dans le désert, il vint jusqu'à la montagne d'Horeb; & le Seigneur lui apparut dans un buisson qui brûloit sans se consumer. Moïse, étonné de voir cette merveille, dit en lui-même: Il faut que j'aille reconnoître pourquoi ce buisson ne se consume pas. Mais, le Seigneur voyant qu'il s'approchoit lui dit du milieu du buisson: *Moïse n'approchez pas d'ici, déliez les souliers de vos pieds; car, le lieu où vous êtes, est une terre sainte.* Il ajouta: *Je suis le Dieu de votre pere, le dieu d'Abraham, le dieu d'Isaac, le dieu de Jacob; j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, & j'ai ouï leurs cris & leurs gémissemens, causés par la dureté de ceux qui président à leurs travaux; & je suis descendu, pour les délivrer de cette servitude où ils gémissent, & pour les faire entrer dans une terre où coulent des ruisseaux de lait & de miel, dans le païs des Chananéens, des Héthéens, des Hévéens, des Phérézéens & des Amorrhéens. J'ai jetté les yeux sur vous, pour vous envoyer vers Pharaon, afin que vous tiriez les enfans d'Israël de l'Égypte.*

Moïse s'étoit déchaussé, & s'étoit couvert le visage, dès qu'il eut entendu le Seigneur; mais, lorsqu'il apprit qu'il vouloit l'envoyer vers Pharaon, il s'en excusa. Et le Seigneur lui dit: » Je serai avec vous; & pour » marque que c'est moi qui vous » envoie, c'est que quand vous » aurez tiré mon peuple de » l'Égypte, vous viendrez sur » cette montagne, pour m'offrir des sacrifices. Ainsi, ne » doutez ni de votre vocation » ni du succès de votre entreprise. Moïse répliqua: Si je » vais dire aux enfans d'Israël: » Le Dieu de vos peres m'a » envoyé vers vous, pour vous » tirer de l'Égypte, & qu'ils » me demandent quel est son » nom, que leur dirai-je? Vous » direz: *Je suis celui qui suis*, » c'est-à-dire, je suis envoyé » de la part de celui qui est, de » celui qui a l'être par excellence, & qui est l'auteur de » tous les êtres créés. Vous » direz donc à vos freres que » je vous ai envoyé vers eux, » & que je veux les faire entrer dans le païs que j'ai promis à leurs peres. Ils écouteront votre voix, & vous » croiront. Vous vous présenterez aussi devant Pharaon, » & vous lui direz: Le Dieu » des Hébreux nous a ordonné » d'aller trois journées dans le » désert, pour y sacrifier au » Seigneur. Je sçais qu'il ne » vous écoutera pas, & qu'il » ne vous laissera sortir, que » quand il y sera forcé par » une main puissante. J'étendrai ma main, je frapperai » l'Égypte de plusieurs plaies,

» & je forcerai les Égyptiens » de vous laisser aller. »

Comme Moïse continuoit à s'excuser, le Seigneur lui dit de jetter sa verge par terre; & aussitôt elle fut changée en serpent. Dieu lui dit de la reprendre. Il la reprit & elle parut une verge comme auparavant. Ensuite il lui dit de mettre sa main dans son sein. Il l'y mit, & il l'en tira toute chargée de lepre. Dieu lui ordonna de la remettre. Il la remit, & elle parut nette comme auparavant. » Vous ferez ces deux miracles » devant les enfans d'Israël. Si » après cela ils ne vous croyent » pas, prenez de l'eau du Nil, » répandez-la sur la terre; & » aussitôt elle sera changée en » sang. Moïse lui dit: Seigneur, » je vous prie de m'écouter; je » ne suis point éloquent, ni » propre à l'emploi dont vous » voulez m'honorer. Je n'ai » jamais eu beaucoup de facili- » té à parler; & depuis même » que vous m'avez parlé, je » me sens la langue plus pesan- » te & plus embarrassée. Le » Seigneur lui dit: Qui a fait la » bouche de l'homme? N'est-ce » pas moi? Allez, je serai dans » votre bouche, & je vous en- » seignerai ce que vous aurez » à dire. Moïse ne se rendant » pas encore, le Seigneur lui » dit: Je sçais que votre frere » est homme éloquent; il doit » venir au-devant de vous; » dites-lui ce que je vous ai » ordonné; je serai dans votre » bouche & dans la sienne. Ce » sera lui qui parlera pour » vous; il sera votre langue, » & vous lui tiendrez lieu de » Dieu. Prenez aussi cette ver- » ge, qui sera l'instrument dont » vous vous servirez pour faire » tous vos miracles. »

Moïse, étant donc retourné chez Jéthro, lui dit qu'il alloit voir ses freres en Égypte, sans lui expliquer davantage le sujet de son voyage. Il prit sa femme & ses enfans, & se mit en chemin. Mais, lorsqu'il fut arrivé à l'hôtellerie, l'ange du Seigneur vouloit tuer Éliézer son second fils. On croit que c'est parce qu'il n'étoit pas encore circoncis. Séphora prit donc aussitôt une pierre tranchante, & circoncit son fils; & se jettant aux pieds de Moïse, elle lui dit: Vous m'êtes un Époux de sang. Après quoi elle s'en retourna chez Jéthro son pere avec ses deux enfans. Presqu'en même-tems Aaron reçut ordre de Dieu de venir trouver Moïse son frere. Ils se rencontrerent à la montagne d'Horeb, & Moïse lui fit le récit de tout ce que le Seigneur lui avoit ordonné pour la délivrance de son peuple de l'Égypte. Étant arrivés ensemble dans ce païs, ils assemblerent les principaux des enfans d'Israël. Aaron leur exposa ce que le Seigneur avoit dit à Moïse, & ils demeurerent persuadés que le Seigneur avoit visité son peuple.

Après cela, Moïse & Aaron vinrent trouver Pharaon, & lui dirent que le Dieu des Hébreux

lui ordonnoit de les laisser aller trois jours de chemin dans le désert d'Arabie, pour lui offrir des sacrifices. Pharaon répondit qu'il ne connoissoit point le Dieu des Hébreux, & qu'il ne les laisseroit point sortir de ses États ; & en même-tems il ordonna qu'on ne donnât plus aux Israëlites, comme auparavant, de la paille pour faire de la brique, disant : » Ils sont trop » nombreux & trop à leur » aise ; il faut les accabler de » travaux. » Le peuple s'en prit à Moïse, & Moïse s'en plaignit au Seigneur, qui lui dit : » Vous allez voir les plaies » dont je frapperai les Égyp- » tiens. J'endurcirai le cœur » de Pharaon, & il ne laissera » aller mon peuple, que forcé » par une main puissante. » Moïse & Aaron étant venus trouver Pharaon, & lui ayant de nouveau exposé les ordres du Seigneur, Aaron jetta devant lui la verge miraculeuse, qui fut aussitôt changée en serpent. Pharaon fit venir ses magiciens, dont les principaux étoient Jannès & Mambrès, lesquels par leurs enchantemens, changerent aussi leurs verges en serpens. Mais, la verge de Moïse, changée en serpent, dévora celles des Magiciens.

Ensuite le Seigneur frappa l'Égypte de dix plaies différentes, dans l'espace d'un assez petit nombre de jours. La premiere plaie, qui fut celle du sang, Moïse ayant changé en sang les eaux du Nil, arriva le dix-huitieme jour du sixieme mois, qui dans la suite fut nommé Adar, & qui répond à notre mois de Février. Cette plaie dura environ sept jours.

La seconde plaie, qui est celle des grenouilles, arriva vers le 25 du même mois. Elle ne dura qu'un jour.

La troisieme plaie, qui est celle des poux, *siniphes*, arriva le 27 du même mois. Le lendemain, Moïse menaça Pharaon de la quatrieme plaie, qui est celle des moucherons, laquelle arriva le 29, & qui, à l'instante priere de Pharaon, fut ôtée le 30.

La cinquieme plaie, qui est celle de la peste ou de la mortalité des animaux, arriva vers le second jour du septieme mois, qui dans la suite fut le premier de l'année Sainte, & appellé Nisan. Le troisieme jour, elle cessa.

La sixieme plaie est celle des ulceres & des pustules, qui attaquerent tous les Égyptiens, & qui empêcherent même les magiciens de Pharaon de se trouver devant ce Prince, & de contrefaire par leurs prestiges les miracles de Moïse. Cette plaie dura deux jours, le troisieme & quatrieme jour de Nisan, nommé Abir par Moïse.

La septieme plaie, qui fut celle des tonnerres, de la pluie, de la grêle & de la foudre, arriva le cinquieme jour du même mois, & ne dura qu'un jour.

La huitieme plaie, qui fut

celle des sauterelles, qui ravagerent tout ce que la grêle avoit épargné, fut annoncée par Moïse le septieme du même mois de Nisan; mais, elle n'arriva que le huitieme.

La neuvieme, qui est celle des ténebres, qui couvrirent toute l'Égypte pendant trois jours, la terre de Gessen où étoient les Hébreux, jouissant de la clarté comme à l'ordinaire, arriva le dixieme de Nisan; & le même jour Moïse ordonna aux Hébreux de préparer un Agneau pour la Pâque, qui devoit se faire quatre jours après.

La dixieme plaie fut celle de la mort des premiers-nés des Égyptiens, qui furent exterminés par l'ange exterminateur la nuit du 14 au 15 de Nisan; c'est la même nuit dans laquelle les Hébreux sortirent de l'Égypte.

Pharaon, pendant que la plaie des ténebres duroit encore, envoya chercher Moïse & Aaron, & leur dit qu'ils pouvoient aller sacrifier à leur Dieu, à condition qu'ils laisseroient dans le païs leurs bestiaux & leurs troupeaux. Moïse lui répondit que Dieu n'ayant pas marqué quelle sorte d'animaux il vouloit qu'on lui sacrifiât, ils n'en pouvoient laisser aucun en Égypte, & qu'ils devoient les mener tous au lieu marqué. Mais, Dieu permit que Pharaon endurcit son cœur; & il dit à Moïse: » Retirez-vous; » & ne vous présentez jamais » devant moi; la premiere fois » que vous y paroîtrez, je vous » ferai mourir. » Moïse sortit donc, en disant qu'il ne verroit plus en effet la face de Pharaon. Il ne revint donc au palais, que lorsque le Roi l'y manda, pour lui commander de sortir promptement de l'Égypte.

Le quatorzieme jour du mois Abir ou Nisan, sur le soir, les Hébreux immolerent l'agneau de la Pâque ou du passage du Seigneur, & arroserent de son sang le dessus & les deux jambages de leurs portes; afin que l'ange exterminateur, passant par-devant leurs maisons, n'y entrât point, & épargnât leurs premiers-nés. Vers le milieu de la nuit, le Seigneur frappa de mort tous les premiers-nés des Égyptiens, depuis le premier-né de Pharaon, jusqu'au premier-né des esclaves; il s'éleva un grand cri dans toute l'Égypte, en sorte que Pharaon fit appeller Moïse & Aaron, & leur dit: » Allez promptement » faire vos sacrifices à votre » Dieu, emmenez vos femmes, vos enfans & votre bé» tail, & en partant, priez » pour moi. » Les Égyptiens les pressoient aussi de sortir; en sorte qu'ils ne leur laisserent pas le loisir de faire du pain, & d'y mêler le levain. Ils emporterent de la pâte crue, & firent en chemin du pain sans levain, comme ils purent. D'où vient que dans la suite ils se servirent de pain sans levain pendant toute l'octave de la Pâque.

Ils partirent de Ramessé au

nombre de six cens mille hommes de pied, sans compter les femmes, les petits enfans & les étrangers, qui s'étoient joints à eux. Moïse emporta aussi les os du Patriarche Joseph, qui avoit demandé qu'on lui fît cette grace, quelque tems avant sa mort. Les Hébreux, étant sortis de Ramessé, vinrent à Socoth, de Socoth à Éthan ; & d'Éthan ils allerent vers Pihahiroth, qui étoit entre la mer & Magdalum, vis-à-vis de Béelséphon. A peine y étoient-ils arrivés, que Pharaon vînt avec une puissante armée, pour les y attaquer, & les forcer de retourner en Égypte. Mais, le Seigneur mit entre le camp d'Israël & celui des Égyptiens, une nuée, qui étoit lumineuse du côté des Hébreux, & ténébreuse du côté des Égyptiens. Les Hébreux, effrayés du péril où ils étoient, commencerent à murmurer contre Moïse. Mais, il les rassura, leur promettant le secours du Seigneur ; & en même-tems, le Seigneur ordonna à Moïse d'étendre sa verge sur la mer Rouge, d'en séparer les eaux, & de faire passer le peuple au milieu de son lit. Moïse obéit, la mer se sépara, un vent impétueux, qui souffla toute la nuit, en dessécha le fond ; les Hébreux y entrerent, & la passerent heureusement. Le lieu où ils la passerent, est à deux ou trois lieues au-dessous de la pointe, ou de l'extrêmité de cette mer, à l'endroit nommé Colsum ou Clysma, dans lequel on a prétendu montrer pendant assez long-tems, les vestiges & les débris des roues des charriots des Égyptiens.

Ceux-ci, s'étant apperçus vers le point du jour, que les Hébreux s'étoient enfuis à travers les eaux séparées, voulurent les y poursuivre, & entrerent après eux dans le lit de la mer ; mais, le Seigneur fit léver un vent, qui ramena les eaux, qui jusqu'alors étoient demeurées suspendues aux deux côtés du chemin, en sorte que de toute l'armée de Pharaon, il n'en échappa pas un seul. Le flux rejetta leurs corps sur le bord, & les Israëlites profiterent de leurs armes & de leurs dépouilles. Alors, Moïse chanta au Seigneur un Cantique d'actions de graces ; & s'avançant vers Sinaï, ils furent trois jours dans le désert de Sur, où ils ne trouverent point d'eau. Le quatrieme campement fut à Mara, où ils ne trouverent que des eaux ameres ; ce qui jetta le peuple dans l'impatience & le murmure. Mais, Moïse ayant crié au Seigneur, Dieu lui montra un certain bois, qui ayant été jetté dans les eaux, les adoucit & les rendit potables. Delà ils vinrent à Élim, où il y avoit douze fontaines d'eau douce, & soixante-dix palmiers.

Le quinzieme jour du second mois, c'est-à-dire, un mois entier depuis leur sortie d'Égypte, les Hébreux partirent d'Élim, & vinrent au désert de Sin,

entre Élim & Sinaï, où le peuple ennuyé de la longueur du chemin, commença à murmurer contre Moïse en disant : *Plût à Dieu que nous fussions morts dans l'Égypte, où nous étions assis sur des marmites de viandes, & où nous mangions du pain en abondance !* Mais, le Seigneur parla à Moïse & lui promit qu'il feroit pleuvoir du Ciel une nourriture pour ce peuple. Moïse en donna avis au peuple, & lui dit que le jour du Sabbath cette nourriture ne tomberoit point, & que le jour précédent il falloit en amasser le double des autres jours. Le soir même de ce jour-là, le camp d'Israël fut tout couvert de cailles, qui y furent portées par le vent ; & le lendemain matin on vit tout autour du camp une espece de bruine, ou comme de petits grains, de la couleur du bdellium, & de la forme de la coriandre. Le peuple ayant vu cela, ils se disoient l'un à l'autre. *Man-hu ;* c'est-à-dire, *qu'est-ce que cela ?* ce qui fit donner à cette nourriture le nom de manne. Moïse leur ordonna de n'en prendre qu'un gomor par tête. Ainsi, ils eurent abondamment de quoi se nourrir pendant tout leur voyage ; car, la manne ne manqua jamais de tomber, si ce n'est le jour du Sabbath, pendant quarante ans, jusqu'à leur entrée dans la terre promise. Alors, Moïse dit à Aaron de remplir un gomor de manne, & de le mettre devant le Seigneur, afin qu'il servît de monument dans les générations à venir.

Du désert de Sin les Hébreux vinrent à Daphia, delà à Alus ; & enfin à Raphidim, où le peuple manquant d'eau commença à murmurer contre Moïse. Mais, le Seigneur leur tira de l'eau du rocher d'Horeb, par le ministere de Moïse ; & c'est l'eau de ce rocher qui leur servit pendant toute leur marche. En ce tems-là, les Amalécites étant venus attaquer les Israëlites, Moïse envoya contre eux Josué avec l'élite de ses troupes ; & à l'heure du combat, il se tint avec Aaron & Hur, sur une hauteur, d'où il voyoit le champ de bataille. Pendant qu'il tenoit ses mains élevées en haut, Josué avoit l'avantage ; mais aussitôt qu'il les abaissoit, les Amalécites reprenoient le dessus, de sorte qu'Aaron & Hur mirent des pierres sous lui, afin qu'il pût s'asseoir, & ils lui soutinrent les bras, afin qu'il ne se lassât pas. De cette maniere les Amalécites furent entiérement défaits. Et le Seigneur dit à Moïse : « Écrivez cet évenement dans un livre, & avertissez-en Josué ; car, je détruirai la mémoire d'Amalec de dessous le Ciel. »

Le troisieme jour du troisieme mois, depuis leur sortie d'Égypte, ils arriverent au pied du mont Sinaï, où ils demeurerent un an entier. C'est là que Dieu leur devoit donner sa loi, & régler la forme de leur République. C'est là que Dieu avoit

dit à Moïse qu'il viendroit lui offrir des sacrifices après la sortie d'Égypte. Moïse donc monta sur la montagne, & Dieu lui dit qu'il étoit disposé à faire alliance avec Israël, & à lui accorder sa protection, pourvu que le peuple s'engageât à lui obéir & à lui demeurer fidele. Moïse vint communiquer aux Hébreux ce que le Seigneur lui avoit dit; & le peuple répondit : *Nous ferons tout ce qu'il plaira au Seigneur.* Moïse remonta donc sur la montagne, & rapporta à Dieu la réponse du peuple. Alors, Dieu dit à Moïse de descendre, d'ordonner au peuple de se purifier, de se tenir prêt pour le troisieme jour, & que ce jour-là le Seigneur descendroit sur la montagne, pour faire alliance avec eux. En effet, le troisieme jour, Dieu donna des marques de sa présence sur le mont Sinaï, par le feu qui y parut, par les éclats de tonnerre, & le son de la trompette qu'on y entendit. Dieu ordonna à Moïse de mettre des barrieres au pied de la montagne, afin que personne n'en pût approcher. Ensuite Moïse y étant monté de nouveau, Dieu lui donna la loi du Décalogue, qui comprend le fond de toute la religion des Juifs.

Après cela, Dieu donna à Moïse diverses loix cérémonielles & de police, contenues dans les chapitres XXI, XXII & XXIII de l'Exode. Puis étant descendu de la montagne, il exposa au peuple les loix qu'il venoit de recevoir, & les articles de l'alliance que le Seigneur vouloit faire avec eux. Le peuple ayant répondu qu'il feroit tout ce qu'il plairoit au Seigneur, Moïse érigea un autel de pierres brutes au pied de la montagne, & douze monumens ou douze autres autels, au nom des douze tribus d'Israël. Il fit immoler des holocaustes & des hosties pacifiques au Seigneur; & ayant pris le sang de ces victimes, il en répandit la moitié sur l'autel, & mit l'autre moitié dans des coupes; & après avoir lu au peuple les Ordonnances qu'il avoit reçues du Seigneur, & qu'il avoit écrites dans un livre, il arrosa tout le peuple avec le sang qui étoit dans ces coupes. Ainsi fut conclue cette alliance si célebre entre le Seigneur & les enfans d'Israël.

Alors, le Seigneur dit à Moïse de monter de nouveau sur la montagne avec Josué son serviteur, afin qu'il lui donnât le détail des loix & des réglemens qu'il vouloit qu'on observât dans le culte public qu'on lui rendroit dans Israël. Il voulut qu'on lui érigeât un tabernacle, ou une tente, dans laquelle il recevroit les hommages, les sacrifices & les adorations des Israélites. Il donna à Moïse la description de ce tabernacle, de l'arche, des autels, des voiles, du chandelier, & de tous les instrumens qui y devoient servir; des habits des

Prêtres, & des ornemens du grand Prêtre en particulier. Il régla la maniere dont les Prêtres devoient être consacrés, l'ordre, la maniere, la qualité des hosties & des parfums qu'on devoit offrir. Il lui désigna Béséléel & Ooljab, pour exécuter tout le travail du tabernacle. Enfin, Dieu lui donna les Tables de la Loi, qui contenoient le Décalogue écrit de la main du Seigneur; & en même-tems, il lui dit, que le peuple qu'il avoit tiré de l'Égypte, avoit bientôt oublié ses promesses & ses engagemens, puisqu'il venoit de faire une idole jettée en fonte, & qu'il avoit rendu ses adorations à un veau d'or. Le Seigneur ajouta qu'il étoit prêt à exterminer ce peuple indocile; mais, pour vous, ajouta-t-il, je vous rendrai pere & chef d'une grande nation. Moïse se jetta aux pieds du Seigneur, & le conjura d'épargner son peuple. Dieu l'exauça, & le renvoya dans le camp, après qu'il eut été sur la montagne quarante jours & quarante nuits sans manger.

Comme il descendoit, Josué entendit le bruit du peuple, qui jettoit de grands cris; & il dit à Moïse: On entend dans le camp comme le cri de personnes qui combattent. Mais, Moïse qui sçavoit ce qui étoit arrivé, lui dit: Ce n'est pas là le cris de gens qui s'animent au combat, mais j'entends des cris de joie. Quand il fut arrivé plus près du camp, & qu'il vit le veau d'or & les danses du peuple, il jetta par terre & brisa les Tables qu'il portoit; & ayant pris le veau qu'ils avoient fait, il le fit fondre, le réduisit en poudre, & répandit cette poudre dans l'eau, dont il donna à boire aux Hébreux. Moïse fit ensuite une forte réprimande à Aaron de ce qu'il avoit eu la foiblesse de condescendre aux sollicitations du peuple, qui lui avoit demandé des Dieux sensibles & jettés en fonte. Aaron s'excusa le mieux qu'il put. Puis Moïse, s'étant mis à la tête du camp, dit: Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi. Aussitôt les enfans de Lévi s'étant assemblés autour de lui, il leur dit: « Voici ce » que dit le Seigneur: Que » chacun de vous prenne son » épée, qu'il aille & revienne » d'une porte à l'autre au tra» vers du camp, & que chacun » tue son frere, son ami & son » parent. » Les enfans de Lévi exécuterent ce qui leur avoit été dit, & il y eut ce jour-là vingt-trois mille hommes de tués.

Le lendemain, Moïse parla au peuple, leur remontra la grandeur de leur péché, & leur dit qu'il alloit remonter sur la montagne, pour voir s'il pourroit leur en obtenir le pardon. Il y monta, & supplia le Seigneur de pardonner à son peuple; ou si vous ne voulez pas le faire, ajouta-t-il, effacez-moi de votre livre. Le Seigneur lui répondit qu'il n'effaceroit

de son livre que celui qui l'auroit offensé ; qu'il vouloit bien ne pas abandonner son peuple ; qu'il lui donneroit son Ange pour le conduire dans le païs qu'il lui avoit promis ; mais que le crime qu'il avoit commis, ne demeureroit pas impuni ; qu'il sçauroit le châtier au jour de ses vengeances ; & que pour lui, il n'iroit pas avec eux, mais qu'il se contenteroit d'y envoyer son Ange.

Moïse ayant rapporté ces paroles aux Israëlites, ils en furent fort affligés, & s'humilierent devant le Seigneur ; ils quitterent leurs ornemens au pied du mont Horeb. Moïse, pour marquer encore davantage l'indignation de Dieu, transporta hors du camp le Tabernacle, où le Seigneur avoit accoutumé de lui parler face à face, & de lui donner ses ordres. Moïse, ne cessant d'insister auprès du Seigneur, & de le prier de conduire lui-même son peuple dans la terre promise, il se laissa enfin fléchir, & promit de ne le point abandonner. Alors, ce Législateur lui demanda une seconde grace, c'étoit qu'il lui fît voir sa gloire. Le Seigneur lui dit qu'il ne pouvoit lui faire voir son visage, parce que nul homme vivant n'en pourroit supporter la vue ; mais qu'il passeroit devant l'ouverture d'un rocher, où Moïse se seroit mis, & qu'il le verroit par derriere & en passant.

Moïse monta ensuite sur la montagne, portant de nouvelles Tables de pierres, qu'il avoit préparées. Dieu lui manifesta sa gloire, ainsi qu'il le lui avoit promis. Il lui donna de nouveau le Décalogue & divers autres préceptes ; & après quarante jours & quarante nuits, il descendit de la montagne, portant les deux Tables du témoignage ; & il ne sçavoit pas que son visage jettoit des rayons de lumiere, qui lui étoient restés de l'entretien qu'il avoit eu avec le Seigneur. Aaron & les enfans d'Israël, le voyant en cet état, n'osoient s'approcher de lui ; mais, Moïse les rassura, leur parla ; & après qu'il eut achevé son discours, il mit un voile sur son visage, afin qu'on lui pût parler avec plus de liberté. Alors, il commença à exécuter ce que le Seigneur lui avoit ordonné touchant le Tabernacle du témoignage. Il fit publier dans le camp que quiconque auroit des métaux précieux, ou des pierreries, des fils, ou des laines, ou des fourrures, ou des bois précieux propres à l'ouvrage du Tabernacle, pourroit en faire son offrande au Seigneur. Les Israëlites, animés d'un saint zele, apporterent à l'envi tout ce qu'ils avoient de propre à ce dessein ; en sorte que Béséléel & Ooliab furent obligés de dire à Moïse que le peuple offroit plus qu'il ne falloit, & qu'il devoit faire publier par des Hérauts dans le camp, que nul n'apportât plus rien.

Outre ce que chacun offrit

volontairement, le Seigneur ordonna que chaque Israëlite fourniroit un demi-ficle, ou seize sols, deux deniers, & un peu plus, par tête; & afin que cette contribution se fît avec plus d'ordre, il ordonna un dénombrement de tout Israël, depuis l'âge de vingt ans & au-dessus, & il se trouva six cens trois mille cinq cens cinquante personnes; lesquelles ayant payé chacune un demi-ficle, il en résulta une somme de cent talens d'argent, & mille sept cent soixante-quinze ficles. Les cens talens d'argent font quatre cens quatre-vingt-six mille sept cens dix-huit livres quinze sols; & les mille sept cens soixante-quinze ficles, vingt-sept mille six cens soixante-dix livres cinq sols, & quelques deniers. On travailla six mois entier à l'ouvrage du Tabernacle, depuis le sixieme mois de l'année Sainte, jusqu'au premier jour du premier mois de l'année suivante, qui étoit la 1486.e avant Jesus-Christ. Le premier de Nisan, qui répondoit au 21 Avril, selon Usférius, le Tabernacle de l'alliance fut dressé, & la gloire du Seigneur le remplit. Le 14 du même mois, les Israëlites firent la seconde Pâque depuis leur sortie d'Égypte; & vers le même-tems, Moïse publia les loix qui sont comprises dans les sept premiers chapitres du Lévitique. Il consacra Aaron & ses fils, il oignit & dédia le Tabernacle, tous ses vases, & tout ce qui lui appartenoit.

Le premier jour du second mois de la même année, Moïse fit un second dénombrement du peuple, dans lequel les Lévites furent comptés à part, & destinés au service du Tabernacle. Moïse régla leurs fonctions, & les charges qu'ils devoient porter dans les marches du désert. L'on régla aussi l'ordre que les Tribus devoient tenir dans les campemens & dans les marches, afin que dans une telle multitude il n'y eût point de confusion. Les Princes des Tribus firent aussi chacun leur offrande au Tabernacle, chacun en leur rang & à leur jour, pendant les douze jours que dura la consécration & la dédicace de ce saint lieu. Enfin, Moïse fit, vers le même tems, plusieurs Ordonnances qui regardoient la pureté que l'on devoit apporter aux choses saintes, les souillures que l'on devoit éviter, & la maniere dont on devoit s'approcher du Tabernacle.

Sur la fin de l'année que le peuple passa au pied du mont Sinaï, Jéthro beau-pere de Moïse lui amena dans le camp sa femme Séphora & ses deux fils Gerson & Éliézer. Moïse le reçut avec tout l'honneur possible; & à sa persuasion, il changea l'ordre qu'il avoit établi pour la reddition de la justice. Il établit des Juges subalternes, qui le soulageoient dans le jugement des différends, en jugeant les causes de moindre conséquence, & en lui renvoyant celles qui étoient d'une

plus difficile discussion. Peu de tems après, la colomne de nuée qui conduisoit les Israëlites, s'étant élevée, ils décamperent de Sinaï, pour aller vers Pharan. Moïse ne nous dit les noms que de deux campemens, entre Sinaï & Cadès; sçavoir, Tabééra, c'est-à-dire, embrasement, & Kiberoth Hattaubah, c'est-à-dire, les sépulcres de concupiscence.

Ce fut à l'occasion de l'arrivée de Séphora au camp qu'Aaron & Marie sa sœur parlerent contre Moïse, à cause de sa femme, qui étoit Éthiopienne; en disant: » Le Seigneur n'a-t-» il parlé que par le seul Moï-» se? Ne nous a-t-il pas parlé » comme à lui? » Nous ne sçavons pas le détail de cette dispute, ni la cause qui la fit naître; mais, l'Écriture nous dit que le Seigneur prit la défense de Moïse, qui étoit le plus doux de tous les hommes; & qu'étant descendu dans la colomne de nuée, il parla à Marie & à Aaron à la porte du Tabernable, & leur dit: » S'il » se trouve parmi vous un Pro-» phete, je lui apparoîtrai en » vision, ou je lui parlerai en » songe. Mais, il n'en est pas » ainsi de Moïse mon serviteur, » je lui parle bouche à bouche, » & il voit le Seigneur claire-» ment & sans énigme. Pourquoi » donc n'avez-vous pas craint » de parler contre lui? » En même-tems, la colomne de nuée se retira, & Marie parut toute couverte de lepre. Aaron, l'ayant vue en cet état, eut recours à la clémence de Moïse, qui cria aussitôt au Seigneur. Mais, le Seigneur lui dit: » Si » son pere lui avoit craché au » visage, ne seroit-elle pas » obligée de demeurer au moins » sept jours chargée de confu-» sion? Qu'elle demeure donc » hors du camp pendant sept » jours; & après cela on la » fera revenir.?

On ignore si ce fut avant, ou après l'arrivée des Hébreux à Cadés-Barné, qu'arriva la sédition de Coré, de Dathan & d'Abiron. Nous la placerons ici, pour raconter ensuite sans interruption, ce qui arriva après le campement de Cadés-Barné. Coré étoit de la tribu de Lévi, aussi-bien que Moïse & Aaron. Datan & Abiron étoient de celle de Ruben. Mécontens de ce que Moïse & Aaron partageoient entre eux deux tous les honneurs de la République, ils s'éleverent contre eux avec deux cens cinquante hommes des premiers du peuple. Ils dirent à Moïse: » Qu'il vous suf-» fise que tout le peuple est un » peuple de saints; pourquoi » vous élevez-vous sur le peu-» ple du Seigneur? » Moïse, ayant entendu cela, se prosterna le visage contre terre, & leur dit: » Demain matin le Sei-» gneur fera connoître ceux » qui sont à lui. Que chacun » de vous prenne son encensoir, » & se présente demain devant » le Seigneur; & le Seigneur » fera voir ceux qu'il a choi-

» fis. » Quant à Dathan & Abiron, Moïse les ayant envoyés chercher, ils répondirent : » Nous n'irons point. N'est-ce » pas assez que vous nous ayiez » tirés d'une terre où couloient » des ruisseaux de lait & de » miel, pour nous faire périr » dans ce désert ? Voulez-vous » encore nous arracher les » yeux ? Nous n'irons point. »

Le lendemain, Moïse ayant assemblé tout le peuple à l'entrée du Tabernacle, la gloire du Seigneur apparut ; & le Seigneur dit à Moïse & à Aaron : » Séparez-vous du milieu de » cette assemblée, afin que je les » extermine tout d'un coup. » Moïse & Aaron s'étant jettés le visage contre terre, lui dirent : » Seigneur Dieu, votre colere » éclatera-t-elle contre tous, » pour le péché d'un seul ? Et » le Seigneur leur dit : Que tout » le peuple se sépare des ten» tes de Coré, de Dathan & » d'Abiron. » Le peuple s'étant retiré, Moïse dit : » Si ces » gens-ci meurent d'une mort » ordinaire, ce n'est point le » Seigneur qui m'a envoyé ; » mais, si la terre s'ouvre pour » les engloutir, vous connoî» trez qu'ils ont blasphêmé con» tre le Seigneur. » Aussitôt qu'il eut cessé de parler, la terre s'ouvrit sous leurs pieds, & ils furent engloutis avec leurs tentes & tout ce qu'ils avoient. En même-tems, un feu sortit du Seigneur, & fit mourir les deux cens cinquante hommes du parti de Coré, qui étoient là avec leurs encensoirs. Alors, Moïse fit prendre tous ces encensoirs, qui étoient de cuivre, & les ayant réduits en lames, les fit attacher à l'autel des holocaustes, afin d'y servir de monument de ce qui étoit arrivé. Le lendemain, le peuple commença à murmurer contre Moïse, à cause de la mort de tant d'hommes. Mais, le Seigneur fit sur le champ sortir un feu, qui prit dans le camp, & qui l'auroit consumé entiérement, si Moïse n'y eût promptement envoyé Aaron avec son encensoir. Ce Grand-Prêtre, se mettant entre les vivans & les morts, offrit de l'encens, pria le Seigneur, & la plaie cessa. Il y eut en cette occasion quatorze mille sept cens hommes de brûlés, sans compter ceux qui étoient péris dans la sédition de Coré. Après cela, le Seigneur confirma encore le sacerdoce à Aaron, par le moyen de sa verge qui fleurit.

Des sépulcres de concupiscence, le peuple alla à Haséroth, & de-là à Cadés-Barné, où il demeura assez long-tems. Alors, Moïse envoya par l'ordre de Dieu, & avec l'agrément du peuple, douze hommes choisis, pour faire la visite de la terre de Chanaan. Ces hommes furent quarante jours à faire leur voyage. A leur retour, ils rapporterent des fruits d'une grosseur & d'une beauté extraordinaires ; entr'autres un raisin si gros, qu'ils étoient deux pour le porter. Étant arrivés au camp, ils déclarerent qu'à la vérité le

païs qu'ils avoient vu, étoit d'une beauté & d'une fertilité admirables ; mais qu'il étoit rempli de villes très-fortes, & peuplé d'hommes d'une taille gigantesque, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils pussent en faire la conquête. A ces mots, tout le peuple se mutina. Josué & Caleb, qui avoient été du nombre des envoyés, s'opposerent inutilement au torrent de la multitude. Elle vouloit s'en retourner en Égypte. Le Seigneur en colere menaça de faire périr tout le peuple. Moïse l'appaisa par ses prieres; mais, il ne put empêcher que Dieu ne condamnât tous ces murmurateurs, depuis l'âge de vingt ans & au-dessus, à mourir dans le désert. Les dix envoyés, auteurs du murmure, furent punis d'une mort subite; mais, Josué & Caleb furent conservés, & Dieu leur promit qu'ils seroient les seuls de toute cette multitude, qui entreroient dans la terre promise.

Le peuple, ayant voulu contre l'ordre de Moïse, forcer les passages pour entrer dans la terre de Chanaan, fut repoussé par les Amalécites & par les Chananéens. Après avoir demeuré assez long-tems à Cadés-Barné, ils en décamperent, & retournerent en arriere vers la mer Rouge, à Asiongaber. Moïse compte dix-huit campemens entre Cadés-Barné & Asiongaber, Rethma, Remmempharés, Lebna, Ressa, Céélatha, le mont Sépher, Arada, Macéloth, Thahath, Tharé, Methca, Hesmona, Moséroth, Béné-Jaacan, le mont Gadgad, Jétébatha, Hébrona, & Asiongaber. D'Asiongaber ils revinrent à Cadés-Barné, peut-être par le même chemin. Ils furent trente-huit ans à faire ce voyage. Étant à Cadés-Barné, Marie, sœur de Moïse, y mourut. Dans le même campement le peuple étant tombé dans le murmure, parce qu'il manquoit d'eau, Moïse & Aaron leur en firent sortir d'un rocher. Mais, parce qu'ils témoignerent quelque défiance, le Seigneur les condamna à mourir dans le désert, sans avoir la consolation de voir la terre promise ; ce qui fut cause que l'on donna à ce campement le nom de Mériba, ou les eaux de contradiction.

Alors, Moïse envoya des Ambassadeurs aux rois d'Édom & de Moab, pour les prier de permettre au peuple de passer par leurs terres; mais, ils le refuserent, & menacerent de venir en armes pour s'y opposer ; ce qui obligea les Israëlites à faire un détour dans le désert, pour ne pas entrer dans le païs de ces peuples, que le Seigneur ne vouloit pas qu'ils attaquassent. Ils allerent au mont Hor, où Aaron mourut âgé de cent vingt-trois ans. De-là ils allerent à Salmona, où l'on croit que Moïse érigea le serpent d'airain, pour guérir ceux qui avoient été mordus par des serpens aîlés, qui vinrent fondre sur leur camp. De Salmona ils

allerent à Phunon, de Phunon, à Oboth; de-là à Jé-Abarim: puis au torrent de Zared; de-là, aux hauteurs du torrent d'Arnon, à Mathana, à Nahaliel, à Dibongad, à Helmon-Deblathaïm, au mont Phasga, au désert de Kédémoth. De-là ils envoyerent des Ambassadeurs à Séhon, roi des Amorrhéens, pour lui demander passage sur ses terres. Mais, ce Prince l'ayant refusé, Moïse lui livra la bataille, le vainquit, & prit tout son païs. Quelque tems après, Og, roi de Basan, marcha contre Moïse, & lui livra la bataille, qu'il perdit; & Moïse se rendit maître de tout le païs qui lui obéissoit.

Moïse vint ensuite camper dans les plaines de Moab, à Séthim, où les Israëlites demeurerent jusqu'à ce qu'ils en sortirent pour passer le Jourdain, sous la conduite de Josué. Pendant qu'ils étoient dans ce campement, Balac, roi de Moab, envoya chercher le devin Balaam, pour maudire les Israëlites. Balaam, leur ayant donné contre l'intention de Balac, des bénédictions, au lieu de malédictions, lui suggéra à la fin un conseil pernicieux, qui fut de les faire tomber dans l'idolâtrie & dans la fornication, en envoyant dans leur camp des filles de Moab. Ce mauvais conseil fut suivi. Mais, Moïse en arrêta les suites & les mauvais effets, en faisant mourir ceux qui s'étoient abandonnés au culte de Béelphégor. Le Seigneur en fit mourir ce jour-là jusqu'à vingt-trois mille, outre mille autres que l'on avoit exécutés par la sentence des Juges. Ce fut dans cette occasion que Phinéès, fils du grand-prêtre Éléazar, signala son zele pour le Seigneur.

Après cela, le Seigneur ordonna à Moïse de faire la guerre aux Madianites, qui avoient envoyé leurs filles avec celles de Moab, pour engager les Israëlites dans le crime. Phinéès fut choisi pour chef de cette expédition. Moïse lui donna douze mille hommes de troupes choisies. Il défit les Madianites, tua tous les mâles qu'il trouva dans leur païs, fit mourir cinq de leurs Princes, avec le devin Balaam, qui étoit la premiere cause de tout le mal. Les enfans de Ruben, de Gad & la demi-tribu de Manassé ayant demandé à Moïse qu'il leur accordât pour leur partage les terres qu'on avoit conquises sur les Amorrhéens, Moïse les leur donna, à condition qu'ils viendroient avec leurs freres au-delà du Jourdain, pour leur aider à faire la conquête des païs possédés par les Chananéens.

Le premier jour du onzieme mois de la quarantieme année après la sortie d'Égypte, Moïse étant dans les campagnes de Moab, & sçachant qu'il ne passeroit pas le Jourdain, & que sa derniere heure n'étoit pas éloignée, fit un discours au peuple, qui est comme la récapi-

tulation de tout ce qu'il avoit fait, & de tout ce qui étoit arrivé depuis la sortie d'Égypte. Il y répéta certaines Loix, renouvella avec les anciens d'Israël l'alliance qu'ils avoient faite avec le Seigneur, leur proposa les biens qui seront la récompense des Israëlites fideles, & les maux dont seront punis les prévaricateurs, & mit entre les mains des Prêtres & des Anciens du peuple, une copie de la Loi, avec ordre d'en faire la lecture solemnellement dans l'assemblée générale de la nation, toutes les septiemes années. Enfin, il composa un excellent cantique, qui est comme une prophétie de ce qui devoit arriver à Israël. Il invective contre leurs infidélités futures, & les menace de tous les maux qui leur sont arrivés dans la suite des siecles. Enfin, un peu avant sa mort, il donna à chacune des tribus une bénédiction particuliere, dans laquelle il mêla diverses prédictions prophétiques. La tribu de Siméon ne s'y trouve pas comprise pour des raisons qui nous sont inconnues.

Enfin, le Seigneur ordonna à Moïse au commencement du douzieme mois, de monter sur le mont Nébo, d'où il lui fit voir tout le païs de deçà & de delà le Jourdain, & il lui dit: » *Voilà le païs que j'ai promis à* » *vos peres. Vous le verrez; mais,* » *vous n'y entrerez point.* Moïse, » serviteur du Seigneur, mourut dans ce lieu de la terre de » Moab, selon l'ordre du Sei» gneur; & il fut enterré dans » la vallée du païs de Moab, » vis-à-vis Phogor; & nul hom» me jusqu'aujourd'hui n'a con» nu le lieu où il a été enterré. » Il avoit cent vingt ans, lors» qu'il mourut. Sa vue ne baissa » point, & ses dents ne furent » pas ébranlées. Les enfans d'Is» raël le pleurerent dans la » plaine de Moab pendant tren» te jours. Il ne s'éleva plus » dans Israël de Prophete sem» blable à lui, que le Seigneur » connût face à face, ni qui » ait fait des miracles, comme » le Seigneur en fit par Moïse » dans l'Égypte, ni qui ait agi » avec tant de pouvoir, ni qui » ait fait des œuvres aussi mer» veilleuses qu'il en a fait aux » yeux de tout Israël. »

Toute l'Écriture est remplie des éloges de ce grand homme; & voici comme en parle Jesus, fils de Sirach, auteur de l'Ecclésiastique: » Moïse a été » aimé de Dieu & des hommes, » sa mémoire est en bénédicton. » Le Seigneur lui a donné une » gloire égale à celle des Saints; » il l'a rendu grand & redouta» ble à ses ennemis, il a fait » cesser les prodiges par ses » paroles. » (Lorsque dans l'Égypte il a, pour ainsi dire, arrêté le bras de Dieu, arrêtant le cours des dix plaies, lorsqu'il l'a jugé à propos.) » Dieu » l'a élevé en honneur devant » les Rois; il lui a prescrit ses » ordonnances devant son peu» ple, & lui a fait voir sa gloi» re; il lui a donné les dons de

» la foi & de la douceur, & l'a
» choisi entre les hommes. Dieu
» l'a écouté, & l'a fait entrer
» dans la nuée; il lui a donné
» ses préceptes devant tout son
» peuple, & la loi de vie &
» de science pour apprendre
» son alliance à Jacob, & ses
» ordonnances à Israël. »

Moïse est le plus ancien auteur dont il nous reste des ouvrages authentiques; il nous a laissé le Pentateuque, c'est-à-dire, les cinq premiers livres de l'ancien Testament, qui sont la Génese, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, & le Deutéronome. Ces livres apparemment n'étoient pas séparés au commencement comme ils le sont aujourd'hui. Moïse n'avoit composé qu'un seul ouvrage, dont les Loix étoient comme le corps, & la Génese comme la préface. Dans la suite, on les a partagés pour la facilité des Lecteurs. Ces livres sont reconnus pour inspirés & authentiques d'un commun consentement, par les Juifs & par toutes les églises Chrétiennes, même celles qui sont séparées de la Communion de l'église Romaine. On a formé quelques difficultés sur l'Auteur de ces livres, parce qu'on y a remarqué quelques traits & quelques termes, qui ne paroissent pas convenir à Moïse. Il faut avouer que l'on y a fait en effet quelques légeres additions; mais, ces additions n'y changent rien pour le sens; elles n'y sont mises que pour un plus grand éclaircissement; & ce seroit outrer la matiere, que d'en conclure que Moïse n'en est point le premier auteur.

Outre le Pentateuque, les Juifs attribuent aussi à Moïse onze Pseaumes.

Sçavoir, le LXXXIX, le XC, le XCI, le XCII, le XCIII, le XCIV, le XCV, le XCVI, le XCVII, le XCVIII, le XCIX.

Mais, on n'a aucune bonne preuve que ces Pseaumes soient véritablement de Moïse. La preuve, tirée du titre du Pseaume XCIX, qui porte: *Oratio Moysi hominis Dei*, que l'on veut qui s'étende sur les dix Pseaumes suivans, ne suffit pas pour les attribuer à ce Législateur. On sçait que la plupart des titres des Pseaumes ne sont pas originaux, ni bien anciens; qu'il y en a même de mal placés. De plus, on trouve dans ces Pseaumes des noms de personnes, & d'autres caracteres qui ne conviennent point à Moïse. Nous croyons avec d'habiles interpretes, que le nom de Moïse marque peut-être que ces Pseaumes furent composés par quelques Lévites descendans de Moïse; ou qu'ayant été écrits par quelque Prophete, ils furent donnés à chanter à la bande des Musiciens de la race de Moïse.

Quelques Auteurs ont cru que Moïse avoit composé le livre de Job. Origene prétend qu'il le traduisit simplement de Syriaque en Hébreu. Mais, ce ce sentiment n'est reçu ni des

Juifs, ni des Chrétiens; & s'il étoit vraiment de Moïse, les Juifs l'auroient-ils séparé du Pentateuque? On parle aussi d'une Apocalypse ou Révélation de Moïse, d'une petite Génese, d'une Ascension de Moïse, d'une Assomption de Moïse, du Testament de Moïse, des Livres mystérieux de Moïse, qui sont cités par quelques Anciens, & dont on trouve des passages dans leurs ouvrages. On croit que saint Paul a tiré de l'Apocalypse de Moïse ces mots: *Dans Jesus-Christ ni la Circoncision, ni l'incirconcision ne servent de rien, mais la foi qui est animée par la charité.* Et ces autres: *En Jesus-Christ ni la Circoncision ni l'incirconcision n'ont aucune efficace, mais l'être nouveau que Dieu crée en nous.* On veut aussi que ce que saint Jude a dit du combat de saint Michel contre le dragon, à l'occasion du corps de Moïse, soit tiré de l'Assomption de Moïse.

A l'égard de la mort & de la sépulture de Moïse, on forme sur cela de grandes difficultés. L'Écriture dit expressément, qu'il est mort, selon l'ordre de Dieu. Mais, comme l'Hébreu porte à la lettre, sur la bouche du Seigneur, les Rabbins se sont imaginés que le Seigneur avoit tiré son ame, par un baiser qu'il lui donna. On peut voir ce sentiment exprimé fort au long dans les livres que M. Gaulmin a publiés en Hébreu & en Latin sous le titre de *Petirath Mosé.* D'autres ont soutenu qu'il n'étoit pas mort; & quelques-uns, sans nier sa mort, ont prétendu qu'il avoit été transporté au Ciel. » Nos maîtres nous ont enseigné, dit » Maimonides, que Moïse notre » maître n'est pas mort, mais » qu'il est monté au Ciel, & » qu'il sert Dieu dans l'éternité. » Josephe dit qu'il disparut, mais que lui-même a écrit sa propre mort, de peur que les Juifs, éblouis de l'éclat de sa vertu, ne crussent qu'il étoit allé vers la Divinité; & comme personne n'a sçu où étoit son tombeau, qu'il parut avec Élie dans la Transfiguration de Jesus-Christ, & qu'enfin saint Jude dit qu'il y eut une dispute entre le Démon & saint Michel, au sujet de son corps, on en a inféré, ou qu'il n'étoit point mort, ou qu'il étoit monté au Ciel en corps & en ame.

Nous ajouterons ici une remarque assez curieuse, touchant la maniere naturelle dont Moïse a pu sçavoir l'histoire depuis la création du monde, par le moyen de huit personnes seulement, qui ont pu se communiquer les choses de bouche l'une à l'autre, quoiqu'entre Adam & Moïse il y ait eu près de 25 siecles. Ces huit personnes sont Adam, Mathusalem, Sem, (fils de Noé) Abraham, Isaac, Jacob, Lévi, (grand-pere d'Amram) & Amram, pere de Moïse. Cela se verra facilement dans la table qui suit, mais dont la chronologie n'est cependant pas la même que celle que nous

avons suivie dans l'article qu'on vient de lire. Cette circonstance, qui provient de ce que l'Auteur de la Table a suivi un ordre chronologique différent, ne fait rien au fond de la chose.

		Ans du monde.	*Avant J. C.*
Adam	né,		
	mort,	930.	3105.
Mathusala	né,	688.	3347.
	mort,	1656.	2379.
Sem	né,	1559.	2476.
	mort,	2158.	1877.
Abraham	né,	2039.	1996.
	mort,	2213.	1822.
Isaac	né,	2139.	1896.
	mort,	2318.	1817.
Jacob	né,	2199.	1836.
	mort,	2345.	1690.
Lévi	né,	2283.	1750.
	mort,	2420.	1615.
Amram	né,	2390.	1645.
	mort,	2526.	1509.
Moïse	né,	2464.	1571.
	mort,		

Moïse avoit 62 ans quand son pere mourut; ainsi, cet Historien sacré a pu sçavoir d'Amram, ce qu'Amram avoit appris de Lévi; & l'on peut remonter de la sorte jusqu'à Adam.

MOISSONNEURS [Chanson des]. (*a*) Théocrite & ses Scholiastes, Apollodore cité par l'un d'eux, Phavorinus, Pollux, Athénée, Hésychius & Suidas, font mention de cette espece de Chanson, & la nomment la Chanson de Lityersès, ou simplement le Lityerse, nom qu'elle tiroit de Lityersès, fils naturel de Midas, & Roi de Célenes en Phrygie. Ce fut un Prince féroce, fort adonné aux travaux de la campagne, & surtout à ceux de la moisson. Il obligeoit les étrangers de moissonner avec lui & autant que lui; ceux qui n'en avoient pas la force, étoient mis à mort; enfin, il fut tué lui-même par Hercule, du vivant de Midas.

Jules Scaliger accuse ici les Mythologues d'anachronisme, prétendant que Midas & Hercule ne furent jamais contemporains; mais, il n'en donne aucune preuve, & rien n'empêche, ce nous semble, qu'ils n'aient pu vivre dans le même-tems. Quoi qu'il en soit, le poëte Sosithéus ou Sosibius est le plus ancien Ecrivain connu qui ait marqué ce synchronisme, & parlé des aventures de Lityersès. On a sur ce sujet un fragment d'une de ses tragédies, rapporté en partie par Athénée & par Tzetzès, & en entier par un Scholiaste de Théocrite. Ménandre parloit aussi de Lityersès chantant au retour de la moisson.

Pollux dit que le Lityerse étoit une chanson de deuil qu'on chantoit autour de l'aire & des gerbes, pour consoler Midas de la mort de son fils. La Chanson n'étoit donc point une Chanson Grecque dans son origine. Aussi

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 348. & *suiv.*

Pollux la met-il au rang des Chansons étrangeres; & il ajoute qu'elle étoit particuliere aux Phrygiens, qui avoient reçu de Lityersès l'usage de l'agriculture. Le Scholiaste de Théocrite assure que de son tems les Moissonneurs de Phrygie chantoient encore les éloges de Lityersès, comme d'un excellent Moissonneur.

Si le Lityerse a été dans son origine une Chanson étrangere aux Grecs, qui rouloit sur les éloges d'un Prince Phrygien, on doit reconnoître que les Moissonneurs de la Grece n'adopterent que le nom de la Chanson, & qu'il y eut toujours une grande différence entre le Lityerse Phrygien & le Lityerse Grec. Ce dernier ne parloit guere ni de Lityersès, ni de Midas, à en juger par l'Idylle dixieme de Théocrite, où le Poëte introduit un Moissonneur qui, après avoir dit: *Voyez ce que c'est que la Chanson du divin Lityersès*, la rapporte ainsi partagée en sept couplets.

» Cérès, qui multipliez les » grains & les épis, faites que » cette moisson réussisse & qu'elle » soit des plus abondantes.

» Vous, qui faites les gerbes, » ayez soin de les bien » lier, de peur que les passans » ne disent: Misérables ouvriers, » voilà du bien perdu.

» Que le tas de vos gerbes soit » exposé au vent du nord ou du » couchant; c'est le moyen de » faire gonfler les épis.

» Vous, qui battez le bled, » évitez le sommeil du midi; » c'est l'heure où le grain se » détache plus aisément de la » tige.

» Les Moissonneurs doivent » commencer leur travail au » réveil de l'alouette, finir » quand elle se couche, & de» venir comme insensibles à la » chaleur.

» Enfans, que le sort de la » grenouille est à désirer; elle » ne s'embarrasse point qui lui » donnera à boire, elle en a » toujours abondamment.

» Il vous sied bien, homme » avare, de ne donner pour » nourriture à vos ouvriers que » des lentilles. Prenez garde » de vous blesser la main en » voulant partager une graine » de cumin. »

Telles sont les paroles que Théocrite fait chanter à un Moissonneur. Si ces vers doivent être regardés comme un morceau de Poësie, plutôt que comme un véritable Lityerse, ils servent toujours à faire voir le goût, le style, & la matiere ordinaire des Chansons des Moissonneurs.

La Chanson du Lityerse passa en proverbe dans la Grece, pour marquer, dit Érasme, une Chanson qu'on chantoit à contre-cœur ou par force.

MOLA ASINARIA. (a) Lorsqu'on eut trouvé l'usage des

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 360.

meules, on les fit tourner par des ânes, auxquels on bandoit les yeux; delà est venue l'expression *Mola Asinaria*.

MOLA, pâte consacrée. C'étoit une pâte, faite avec de la farine & du sel, dont on frottoit le front des victimes avant que de les égorger dans les sacrifices. On appelloit cette pâte *Mola*, en un seul mot, ou *Mola Salsa*; delà vient que le mot *immolare* ne signifie pas proprement immoler la victime, mais la préparer à être égorgée.

MOLADA, *Molada*, (*a*) Μωλαδὰ, ville de Palestine dans la tribu de Siméon. Elle avoit d'abord été donnée à la tribu de Juda; mais, ensuite, elle fut cédée à celle de Siméon. D. Calmet pense que c'est la même que Malatha ou Malathis, marquée dans la notice de l'Empire, ou Maceloth, dont il est parlé dans le livre des nombres. Cette ville étoit dans la partie la plus méridionale de Juda. Saint Jérôme lit Méloda.

MOLATHI, *Molathi*, (*b*) Μωουλαθὶ, ville de Palestine. Berzellaï, pere d'Hadriel, étoit de cette ville.

MOLCHOM, *Molchom*, (*c*) Μελχὰς, le quatrieme des enfans que Saharaïm eut de Hodès sa femme.

MOLECH, *Molech*. *Voyez* Moloch.

MOLES, *Molæ*, Déesses des Meûniers. On les croyoit filles de Mars, parce qu'il écrase les hommes comme le bled. On appelloit aussi Moles les statues colossales, qu'on élevoit en l'honneur des Dieux.

On donnoit encore chez les Romains le nom de Mole à une espece de mausolée, bâti en maniere de tour ronde sur une base quarrée, isolée avec colomnes en son pour-tour, & couvert d'un dôme.

Le Mole de l'empereur Adrien, aujourd'hui le château Saint Ange, étoit le plus grand & le plus superbe; il étoit couronné d'une pomme de pain de cuivre dans laquelle étoit une urne d'or, qui contenoit les cendres de l'Empereur.

Antoine Labaco donne un plan & une élévation du Mole d'Adrien, dans son livre d'architecture.

MOLID, *Molid*, Μωλὶδ. (*d*) fut fils d'Abisur & d'Abihaïl.

MOLION, *Molion*, Μολίων, (*e*) fidele écuyer de Tymbrée, fut renversé par Ulysse au siege de Troie.

MOLIONE, *Molione*, Μολιόνη, mere des Molionides, *Voyez* Molionides.

MOLIONIDES, *Molionides*, (*f*) surnom de deux freres nommés l'un Euryte, & l'autre Ctéatus, & tous deux fils d'Actor & de Molione, ou, selon

(*a*) Numer. c. 33. v. 25, 26. Josu. c. 15. v. 26. c. 19. v. 2.
(*b*) Reg 2. c. 21. v. 8.
(*c*) Paral. L. I. c. 8. v. 9.

(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 29.
(*e*) Homer. Iliad. L. XI. v. 321, 322.
(*f*) Pauf. p. 289, 290, 479.

d'autres, de Neptune & de Molione.

Hercule, ayant déclaré la guerre à Augé, ne put exécuter aucune entreprise considérable, parce que les fils d'Actor qui étoient à la fleur de leur âge & pleins de courage, rendoient tous ses desseins inutiles. Environ ce tems-là, les Corinthiens indiquerent leurs jeux isthmiques avec promesse de sûreté pour tous ceux qui voudroient y assister. Les fils d'Actor se mirent en chemin pour s'y rendre ; Hercule qui en fut averti, alla les attendre auprès de Cléone, & leur dressa une ambuscade où ils périrent. Leur mort fut bientôt sçue, mais l'auteur en étoit ignoré ; Molione leur mere fit tant qu'elle le découvrit. Aussitôt les Éléens envoyerent prier les Argiens d'en faire justice, ils s'adressoient aux Argiens, parce qu'Hercule demeuroit alors à Tirynthe. Ceux-ci ayant laissé le crime impuni, les Éléens supplierent les Corinthiens d'interdire les jeux Isthmiques à tous les Argiens, pour les punir de ce qu'ils protégeoient un criminel qui en avoit violé les franchises & les privileges. Mais, les Corinthiens n'ayant pas eu plus d'égard à leurs prieres, on dit que Molione frappa de sa malédiction tous ceux de ses citoyens qui à l'avenir oseroient assister aux jeux Isthmiques, & la crainte d'encourir cette malédiction eut tant d'empire sur l'esprit des Éléens, qu'encore du tems de Pausanias ceux d'entr'eux qui s'exerçoient pour disputer le prix aux jeux de la Grece, s'abstenoient des jeux Isthmiques.

Les Molionides avoient épousé les deux filles de Dexaménus, roi d'Olene. Euryte laissa un fils nommé Talpius ; & Créatus, un autre, appellé Amphimacus, qui regnerent tous deux en Élide, avec Agasthene, fils d'Augias. La Fable dit que les Molionides étoient deux célebres conducteurs de chariots, qui avoient deux têtes & quatre mains, mais un corps seulement, & qui agissoient avec une parfaite intelligence.

MOLIONS, *Moliones*, (a) nom qu'Homere donne aux deux fils d'Actor. Ce Poëte dit qu'ils étoient encore jeunes, & n'avoient pas beaucoup d'expérience pour la guerre, lorsqu'ils parurent à la tête de tous les peuples de l'Élide, infanterie & cavalerie. Nestor leur auroit fait mordre la poussiere sous ses coups, si Neptune, qui passoit pour leur véritable pere, ne les eût délivrés de ses mains, en les tirant de la mêlée, & en les couvrant d'un épais nuage qui les déroba à sa fureur. Il n'auroit pas été vraisemblable, dit Madame Dacier, que Nestor eût tué les deux Molions, qui, quoique jeunes, étoient déjà

(a) Homer. Iliad. L. XI. v. 706. & *seq.*

très-vaillans ; voilà pourquoi Homere a recours à cette fiction, que Neptune les déroba à la poursuite de Nestor.

MOLOCH, *Moloch*, (*a*) Μολὸχ, un des principaux Dieux de l'orient, étoit honoré par les Ammonites, qui le représentoient sous la figure monstrueuse d'un homme & d'un veau.

Le nom de Moloch signifie Roi ; & celui de Melchom, leur Roi. Moïse défend en plus d'un endroit aux Israëlites de consacrer leurs enfans à Moloch, en les faisant passer par le feu en l'honneur de ce faux Dieu ; il veut qu'on punisse de mort celui qui aura contrevenu à cette ordonnance ; & Dieu menace d'arrêter l'œil de sa colere sur cet homme, & de l'exterminer du milieu de son peuple. Il y a beaucoup d'apparence que les Hébreux étoient adonnés au culte de cette Divinité dès avant leur sortie d'Égypte, puisqu'Amos, & après lui S. Étienne, leur reprochent d'avoir porté dans le désert la tente du dieu Moloch. Salomon bâtit un temple à Moloch sur le mont des Oliviers ; & Manassé, long-tems après, imita son impiété, en faisant passer son fils par le feu en l'honneur de Moloch. C'étoit principalement dans la vallée de Topheth & d'Hennon, à l'orient de Jérusalem, que s'exerçoit le culte impie que les Juifs rendoient à Moloch, en lui sacrifiant leurs enfans, & en les faisant passer par le feu en son honneur.

Quelques-uns ont cru que l'on se contentoit de faire sauter ces enfans par-dessus un feu dédié à Moloch, pour les consacrer par-là à ce faux Dieu, & pour les purifier par cette lustration, usitée dans d'autres rencontres parmi les Payens. Il y en a qui pensent qu'on les faisoit passer entre deux feux vis-à-vis l'un de l'autre, pour le même dessein. Enfin, d'autres soutiennent que l'on brûloit réellement les enfans à l'honneur de Moloch. L'Écriture fournit plusieurs preuves de cela, puisqu'elle dit d'une maniere très-expresse, que les Hébreux immoloient quelquefois leurs enfans aux démons, à Moloch, aux Dieux étrangers. Et même au quatrieme livre des Rois, il est dit expressément que les habitans de Sépharvaïm brûloient leurs enfans par le feu, en l'honneur d'Anamélech & d'Adramélech leurs Dieux, qui sont sans doute les mêmes que le dieu Moloch des Ammonites. Nous ne voudrions pas cependant assurer qu'on brûlât toujours réellement les enfans en l'honneur de ce faux Dieux ; & peut-être

(*a*) Levit. c. 20. v. 2. *& seq.* Reg. L. III. c. 11. v. 7. L. IV. c. 17. v. 31. c. 21. v. 6. Paral. L. I. c. 20. v. 2. Amos. c. 5. v. 26. Actu. Apost. c. 7. v. 43. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 551, 328. Tom. II. pag. 430. *& suiv.* Tom. III. p. 78. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 382. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 54, 69.

que quand il est simplement marqué qu'on faisoit passer par le feu, cela veut dire, en quelques endroits, faire sauter par dessus les flammes, ou passer promptement entre deux feux. Mais, nous sommes persuadés que pour l'ordinaire les adorateurs de Moloch immoloient leurs enfans, & les faisoient mourir en l'honneur de cette Divinité.

Les Rabbins assurent que l'idole de Moloch étoit de bronze, assise sur un thrône de métal, ornée de la Couronne royale, ayant la tête d'un veau, & les bras étendus comme pour embrasser quelqu'un. Lorsqu'on vouloit lui immoler des enfans, on échauffoit cette statue en dedans par un grand feu; & lorsqu'elle étoit toute brûlante, on mettoit entre ses bras les misérables victimes, qui y étoient bientôt consumées par l'excès de la chaleur. Mais, afin qu'on n'entendît pas les cris de ces enfans, on faisoit un grand bruit de tambours & autres instrumens autour de l'idole. C'étoit même de ce bruit que la vallée où se commettoient ces abominations, étoit nommée la vallée du Topheth, comme qui diroit la vallée du Charivari. D'autres disent que la statue avoit les bras étendus & penchés vers la terre, en sorte que quand on mettoit un enfant entre ses bras, il tomboit aussitôt dans un grand feu, qui étoit allumé aux pieds de la statue.

David, ayant conquis le païs des Ammonites, prit la couronne de leur dieu Melchom, ou simplement, il prit la couronne de leur Roi, qui pesoit un talent d'or, & il s'en fit pour lui-même une Couronne. Le talent Hébreu pesoit trois mille sicles, ou cent vingt-cinq livres Romaines. Ce poids est excessif pour une Couronne royale. On croit donc que ce Prince ne la portoit pas sur sa tête, mais qu'il la fit suspendre sur son trône au-dessus de sa tête, ou que le talent d'or dont parle l'Écriture, ne marque pas le poids de la Couronne, mais sa valeur. Elle étoit d'or, & ornée de pierreries comme l'insinue le livre des Paralipomenes. Ces pierreries en augmentoient considérablement le prix; mais, son poids étoit comme celui d'une Couronne royale ordinaire. C'est le sentiment de quelques Interpretes.

Les Sçavans ont cherché à découvrir quel pouvoit être ce Moloch. Quelques-uns ont cru, avec Antoine Fonséca, qu'il étoit le même que Priape. Gérard Vossius s'est efforcé de prouver qu'il étoit le Soleil; mais, l'opinion la plus commune est que ce Dieu étoit le même que Saturne; & on appuie cette prétention sur la conformité des sacrifices humains, qu'on offroit également à Moloch & à Saturne; & comme ce dernier est Abraham, il n'est pas douteux que le premier n'ait été formé sur ce que les Païens avoient appris de l'histoire de

ce saint Patriache. C'est ainsi qu'en ont raisonné Selden, le pere Kirker, Béger & plusieurs autres; mais, personne n'a prouvé cette opinion avec plus de force que M. Fourmont. Moloch, dit-il, étoit une fournaise, ainsi que l'ont toujours cru les Orientaux. Or, cette idée étoit prise de la fournaise qu'on disoit avoir été allumée dans Ur, ville des Chaldéens, pour y faire périr Abraham, ainsi que le racontent les Rabbins; & comme le nom de cette ville est le même que celui du feu, au lieu de dire que ce saint Patriarche étoit sorti de Ur des Chaldéens, on publia qu'il avoit été tiré du feu, ou de la fournaise.

Dans les sacrifices de Moloch, on offroit des enfans; n'est-ce pas là une imitation du sacrifice d'Isaac, que les Païens ont toujours cru avoir été exécuté à la lettre? Aux victimes humaines on en mêloit d'autres dans les sacrifices de Moloch, comme des tourterelles ou des colombes, une brebis ou un agneau, un belier ou des chevres, un veau, un taureau, & on y ajoutoit de la farine. D'où cela peut-il être pris, demande M. Fourmont? C'est, dit-il, que l'histoire du Patriarche présentoit tout cet appareil. Prenez, dit Abraham, une génisse de trois ans, un belier aussi de trois ans, une tourterelle & une colombe. Qu'on ajoute à cela le belier qui fut immolé à la place d'Isaac, la farine, ou plutôt les pains cuits sous la cendre, dont il est parlé dans l'histoire de ce même Patriarche, & le veau qu'il fit tuer dans le festin qu'il donna aux Anges; & il sera bien difficile de ne pas convenir que toutes les circonstances des sacrifices qu'on offroit à Moloch, étoient une expression des aventures d'Abraham.

A toutes ces preuves on pourroit en ajouter une autre. Les noms de Moloch & de Melchom, qui étoient donnés au même Dieu, signifient le Roi. Or, les Auteurs profanes ont cru qu'Abraham avoit été Roi. Disons encore que le nom de Baal ou Bel, qui étoit, selon l'Écriture-Sainte, le même que Moloch, signifioit le Seigneur, titre qu'on donne aux Souverains.

Pour comprendre ce que nous venons de rapporter des différentes sortes de victimes qu'on immoloit à Moloch, il est bon d'avertir que c'est sur l'autorité des Rabbins que les Modernes l'ont cru. Voici, selon Paul Fage, ce qu'ils ont débité sur ce sujet. La statue de Moloch étoit une figure creuse, dans laquelle on avoit ménagé sept especes d'armoires. On en ouvroit une pour offrir de la farine, une autre pour des tourterelles, une troisieme pour y immoler une brebis, une quatrieme pour y sacrifier un belier, la cinquieme pour un veau, la sixieme pour un bœuf, & la septieme enfin pour y enfermer un enfant qu'on y faisoit brûler.

Ces sept especes de chambres,

renfermées dans la ſtatue de Moloch, ont un rapport trop ſenſible à ce qu'on diſoit des ſept portes de Mithras, par leſquelles il falloit paſſer pour être initié à ſes myſteres, pour ne pas croire que c'eſt ſur le modele de ce Dieu, que les docteurs Hébreux ont formé la deſcription de la ſtatue de Moloch; ſoit que ce Dieu fût réellement le Soleil parmi les Ammonites, comme Mithras l'étoit chez les Perſes; ſoit qu'il repréſentât Saturne, comme le veulent les Sçavans que nous avons nommés, c'eſt-à-dire, la planete qui porte ce nom. Car, il ne faut jamais oublier que c'eſt par le culte des aſtres, que l'idolâtrie commença parmi les peuples de l'orient.

Quoi qu'il en ſoit, ceux qui prétendent que Moloch étoit le même que Saturne, ne manquent pas de preuves pour appuyer leur ſentiment. En effet, le Saturne adoré par les Carthaginois, avoit beaucoup de reſſemblance avec le dieu des Ammonites, puiſque, ſelon Diodore de Sicile, il étoit repréſenté par une figure de bronze, dont les mains étoient renverſées & penchées vers la terre, de maniere que quand on mettoit un enfant entre ſes bras pour le lui conſacrer, il tomboit dans le moment ſur un braſier allumé aux pieds de l'Idole, où il étoit bientôt conſumé.

Rien n'eſt plus célebre dans l'antiquité que les ſacrifices de victimes humaines offertes à Saturne, non-ſeulement à Carthage, & dans pluſieurs autres endroits de l'Afrique, comme le remarque Minucius Félix, mais auſſi dans la Phénicie, quoique ce Dieu y fût repréſenté d'une maniere différente de celle dont nous venons de parler, puiſqu'on mettoit à ſa ſtatue des yeux & des aîles, comme on le voit dans un fragment de de Sanchoniathon; & cette barbare coutume d'offrir à ce Dieu ces ſortes de victimes, dura juſqu'au tems de Tibere, ainſi que le rapporte Tertullien.

Ceux, qui veulent que Moloch ſoit le Soleil, ont pour leur opinion des preuves encore plus fortes, ainſi qu'on peut le voir dans le ſecond livre de l'origine & du progrès de l'idolâtrie, de Gérard Voſſius. D. Calmet prétend que Molòch repréſentoit également le Soleil & la Lune.

Nous croyons avoir trouvé le moyen d'accorder ces différens ſentimens, en diſant que Moloch étoit une de ces Divinités que les Grecs ont nommées Panthées, & qu'il repréſentoit parmi les Ammonites les ſept planetes. La preuve de cette opinion eſt tirée des ſept cellules qu'on avoit ménagées dans ſa ſtatue, & des ſept ſortes de ſacrifices qu'on lui offroit. En effet, s'il n'avoit été que le Soleil ou Saturne, à quel deſſein auroit-on pratiqué ces ſept petites chambres, & pourquoi lui auroit-on offert tant de victimes? C'étoit donc les ſept

planetes qu'on honoroit parmi les Ammonites, dans la seule idole de Moloch, & on offroit à chacune les victimes que la superstition lui avoit consacrées.

MOLOÈS, *Moloes*, Μολόες, (*a*) fleuve de Grece, dans le voisinage du mont Cithéron. C'est Hérodote qui en fait mention; & Ortélius croit que ce pourroit être le Molus de Plutarque.

MOLON, *Molon*, Μόλων, (*b*) Préteur, dont il est fait mention dans une des harangues de Démosthene.

MOLON, *Molon*, Μόλων, (*c*) gouverneur de la Médie pour Antiochus le Grand, avoit un frere nommé Alexandre. *Voyez* Alexandre, seigneur de la cour d'Antiochus le Grand.

MOLON, *Molon*, Μόλων, (*d*) étoit, selon Plutarque, pere d'Apollonius, fameux orateur Grec. Plutarque se trompe. Au lieu de dire Apollonius, fils de Molon, il devoit dire Apollonius Molon; car, Molon n'étoit qu'un surnom d'Apollonius.

MOLORCHUS, *Molorchus*, (*e*) vieux pasteur du païs de Cléone, dans le royaume d'Argos au Péloponnèse, reçut honnêtement chez lui Hercule qui passoit par-là. Ce Héros, pour reconnoître le plaisir qu'il avoit reçu de ce vieillard, tua en sa faveur le lion Néméen, qui ravageoit tout le païs des environs. En mémoire de ce bienfait, on institua en l'honneur de Molorchus, des fêtes qui furent appellées de son nom Molorchéennes.

MOLOSIA, *Molosia*. *Voyez* Molosside.

MOLOSSE, *Molossus*, terme de poësie Grecque & Latine. C'est le nom d'une mesure ou pied de vers, composé de trois longues, comme *āudīrī*, *cāntābānt*, *vītūtēm*. Il avoit pris ce nom ou des Molosses, peuple d'Epire, ou de ce que dans le temple de Jupiter Molossien, on chantoit des Odes dans lesquelles ce pied dominoit, ou encore parce qu'on les chantoit en l'honneur de Molossus, fils de Pyrrhus & d'Andromaque; d'autres veulent que ce soit parce que les Molosses, en allant au combat, chantoient une chanson guerriere, dont les vers étoient presque tous composés de syllabes longues. Les Anciens appelloient encore ce pied *Volumnius*, *Extemipes*, *Hippius* & *Chanius*.

MOLOSSES, *Molossi*, (*f*) peuple de Grece dans l'Epire. Ils eurent pour chef, ou un fils de Néoptoleme, comme le di-

(*a*) Herod. L. IX. c. 56.
(*b*) Demosth. Orat. in Polycl. p. 1084.
(*c*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 344. & *suiv.*
(*d*) Plut. T. I. p. 862.
(*e*) Virg. Georg. L. III. v. 19.
(*f*) Plut. Tom. I. pag. 15, 123, 383. Plin. Tom. I. pag. 188, 189. Strab. p. 321. & *seq.* Tit. Liv. L. VIII. c. 24. L. XLV. c. 26. Corn. Nep. in Themist. c. 8. Pauf. pag. 641, 642. Just. L. VII. c. 6. L. XVII. c. 3. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 151. & *suiv.*

sent Scymnus de Chio & le scholiaste de Pindare, ou Néoptoleme lui-même, comme Pindare semble le supposer. Leur établissement dans l'Epire fut postérieur à celui des Chaoniens.

» Quelques Historiens racon-» tent, dit Plutarque, qu'après » le déluge Phaëton fut le pre-» mier qui régna sur les Thes-» protes & les Molosses, & » que ce Prince fut un de ceux » qui vinrent en Epire avec Pé-» lasgus. D'autres rapportent » que Deucalion & Pyrrha, » après avoir bâti le temple de » Dodone, s'établirent dans le » païs des Molosses. Plusieurs » siecles après, Néoptoleme, » fils d'Achille, y étant venu » avec beaucoup de troupes, » s'empara de tout le païs, & » laissa après lui une longue » succession de Rois, qui furent » appellés les Pyrrhides; car, » dans son enfance, il avoit eu » le surnom de Pyrrhus. »

Les Molosses avoient dans leur païs le fameux oracle de Dodone. Pline leur donne deux fleuves, l'Aphas & l'Arachthus. Anactorie, suivant le même Pline, étoit une ville de leur dépendance, ainsi que Pandosie, dont il ne restoit que le nom du tems de cet Auteur.

Les Molosses dans les auteurs Grecs sont appellés Μολοττοὶ, *Molotti*. Tite-Live nomme leur païs Molosside. » L. Anicius » passa, dit-il, dans la Molossi-» de, dont il soumit toutes » les villes, à l'exception de » Passaron, de Tecmon, de » Phylace & d'Horréum. »

On voyoit à Delphes, un âne de bronze, consacré par les Ambraciotes, au sujet d'une victoire qu'ils remporterent sur les Molosses durant la nuit. Car, on raconte que les Molosses s'étoient mis en embuscade la nuit pour surprendre les Ambraciotes, & qu'un âne que l'on conduisoit à la ville ayant trouvé une ânesse en son chemin se mit à s'égayer & à braire autour d'elle. Ce bruit, joint à celui que le conducteur de l'âne faisoit de son côté, donna l'allarme aux Molosses; ils sortirent de leur embuscade; en même-tems, les Ambraciotes, avertis de leur mauvais dessein, tomberent sur eux & les taillerent en pieces.

MOLOSSES, *Molossus*, autre peuple de Grece, dans la Thessalie, selon Victorinus le Grammairien.

MOLOSSES [les chiens], *canes Molossi*. *Voyez* Molossus.

MOLOSSIA, *Molossia*. *Voyez* Molosside.

MOLOSSIDE, *Molossis*, contrée d'Epire. Il y en a qui l'appellent Molosia; & d'autres, Molossia. Les habitans se nommoient Molosses. *Voyez* Molosses.

Ce païs, selon Pinet, prend aujourd'hui le nom de Pandosia.

MOLOSSIQUE, *Molossica*,

(a) sorte de danse en usage chez les Anciens. Voilà à peu près ce que nous en sçavons.

MOLOSSUS, *Molossus*, (b) Μολοσσὸς, surnom de Jupiter. Ce Dieu étoit ainsi surnommé, parce que les Molosses lui rendoient un culte particulier.

MOLOSSUS, *Molossus*, (c) Μολοσσὸς, fils de Pyrrhus & d'Andromaque, ne monta sur le trône de son pere qu'après la mort d'Hélénus. Il donna son nom aux peuples sur lesquels il regnoit.

MOLOSSUS, *Molossus*, (d) Μολοσσὸς, capitaine Athénien, succéda à Phocion dans le commandement des troupes. Mais, il fit regretter son prédécesseur; car, il fit la guerre de maniere qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis. On voyoit son tombeau dans l'Attique sur le chemin qui conduisoit d'Athenes à Éleusis.

MOLOSSUS, *Molossus*. *Voyez* Alexandre I, roi d'Epire.

MOLOSSUS, *Molossus*, (e) nom d'un des chiens d'Actéon. En général, les chiens Molosses étoient fort renommés. Les Romains en faisoient un cas particulier.

MOLOTTES, *Molotti*. *Voyez* Molosses.

MOLPADIE, *Molpadia*, (f) Μολπαδία, Amazone, qui, selon quelques-uns, tua d'un coup de javelot Antiope autre Amazone qui étoit avec Thésée.

MOLPADIE, *Molpadia*, Μολπαδία, connue aussi sous le nom d'Hémithée. *Voyez* Hémithée.

MOLPHÉE, *Molpheus*, (g) périt dans le combat qui se donna à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée avec Andromaque. Molphée fut attaqué par Persée lui-même qui le renversa d'un coup qu'il lui porta dans la cuisse.

MOLUS, *Molus*, Μόλος, (h) fleuve de Grece, quelque part dans la Béotie. Plutarque dit que L. Sylla dressa un trophée dans l'endroit où Archélaüs avoit commencé à plier ou à fuir sur les bords du Molus. Ortélius soupçonne que c'est le même fleuve que Plutarque nomme plus haut Morius, ou que du moins ils n'étoient pas éloignés l'un de l'autre.

MOLUS, *Molus*, Μόλος, (i) fut pere de Mérion, un des capitaines Grecs qui partirent pour le siege de Troie.

MOLUS, *Molus*, (k) un des enfans de Minos II, roi de Crete.

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 311.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 364.

(c) Pauf. p. 19.

(d) Plut. Tom. I. pag. 747. Pauf. p. 67.

(e) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 320.

(f) Plut. T. I. p. 13.

(g) Ovid. Metam. L. V. c. 5.

(h) Plut. T. I. p. 463.

(i) Homer. Iliad. L. X. v. 269, 270.

(k) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 296.

MOLYCRICUM. *Voyez* Molycrie.

MOLYCRIE, *Molycria*, (a) Μολυκρία, Μολύκρεια, ville de Grece, que les uns mettent dans l'Étolie, & d'autres dans le païs des Locriens Ozoles. Comme ces deux païs étoient limitrophes, la même ville a pu appartenir dans un tems à l'un, & dans un autre tems à l'autre. Thucydide fait de Molycrie une colonie des Corinthiens.

Les auteurs Grecs varient beaucoup dans la maniere d'écrire le nom de cette ville. On lit dans Diodore de Sicile Μολυκρία, *Molycria*; dans Thucydide, Μολυκρεῖον, *Molycreium*, que le Traducteur Latin convertit mal-à-propos en Molycricum; dans Pausanias, Μολύκριον *Molycrium*, & Μολυκρία, *Molycria*; dans Strabon, Μολυκρεῖα, *Molycreia*, & Μολυκρία, *Molycria*.

Cette ville fut assiégée & prise par les Étoliens, l'an 425 avant Jesus-Christ; elle n'étoit pas éloignée de Naupacte. On dit que les meurtriers d'Hésiode, ayant été obligés de s'enfuir de cette derniere ville, se retirerent à Molycrie, & que là ayant violé la sainteté du temple de Neptune, ils payerent la peine due à leur impiété.

Strabon dit que Molycrie étoit une petite ville d'Étolie, située près d'Antirrhium; & dans un autre endroit, que les monts Taphiassus & Chalcis étoient au-dessus de Molycrie. Enfin, il dit encore dans un autre endroit: » Ensuite Macynie, après cela Molycrie, » & auprès Anthirrium qui fait » la séparation de l'Étolie & » de la Locride. »

MOLYCRIUM. *Voyez* Molycrie. *Voyez* aussi Rhium ou Rium.

MOMEMPHIS, *Momemphis*, Μώμεμφις, (b) ville d'Égypte. Les habitans de cette ville honoroient Vénus d'un culte particulier, & avoient une vache sacrée, comme ceux de Memphis avoient leur bœuf Apis. Il se donna près de Momemphis une bataille sanglante, où le roi Psammitichus défit tous les Rois qui s'étoient réunis contre lui, & dont quelques-uns furent tués dans le combat.

MOMEMPHITES, *Momemphitæ*, Μωμεμφῖται, les habitans de Momemphis. *Voyez* Momemphis.

MOMIE, ou MUMIE, (c) *Mumia*, squelette ou cadavre embaumé ou desséché à la maniere des Égyptiens.

Ménage, après Bochart, décrive ce mot de l'Arabe *Mumia*, qui vient de *Muin*, cire. Saumaise le tire d'*Amomum*, sorte de parfum. Cependant, d'autres Auteurs croient qu'en Arabe le mot *Mumia* signifie un corps embaumé ou aromatisé.

(a) Diod. Sicul. pag. 317. Thucyd. pag. 156, 240. Pauſ. pag. 291, 589. Strab. pag. 427, 451, 460. Plin. Tom. I, p. 190.

(b) Strab. p. 803. Diod. Sicul. p. 42.

(c) Antiq. expl. par D. Bernard. de Montf. Tom. V. p. 177.

A proprement parler, la Momie n'est point le cadavre, mais la composition avec laquelle il est embaumé; cependant, ce mot se prend ordinairement pour signifier le cadavre même.

L'art de préparer les Momies est si ancien, qu'il étoit en usage en Égypte dès avant le tems de Moïse. Le cercueil dans lequel on les enfermoit, étoit de bois de sycomore, qui, comme on l'a trouvé, se conserve sain pendant l'espace de 3000 ans; mais, cet arbre est fort différent de notre sycomore.

Les Momies, dit-on, ont été mises en usage pour la premiere fois dans la médecine, par un médecin Juif, qui prétendit que la chair des cadavres ainsi embaumés, étoit un excellent remede contre plusieurs sortes de maladies, principalement contre les contusions, pour prévenir l'amas & la coagulation du sang. Les Turcs empêchent, autant qu'il leur est possible, le transport des Momies d'Égypte en Europe.

Il y a deux sortes de corps qu'on appelle Momies. Les premiers sont des squelettes desséchés par la chaleur du soleil, & préservés par ce moyen de la putréfaction. On en trouve fréquemment dans les déserts sablonneux de la Libye. Quelques uns prétendent que ce sont des squelettes des cadavres qui ont été enterrés dans ces déserts, afin de pouvoir les conserver en entier sans les embaumer; d'autres, que ce sont des squelettes de voyageurs étouffés & accablés par les nuées de sable, qu'élevent dans ce désert de fréquens ouragans. Quoi qu'il en soit, ces Momies ne sont d'aucun usage en médecine, & on ne les conserve que pour la curiosité.

Les Momies de la seconde espece sont des corps tirés des fosses ou catacombes qui se trouvent près du grand Caire, & où les Égyptiens enfermoient les cadavres, après les avoir embaumés. Ce sont-là ces Momies qu'on recherche avec tant de soin, & auxquelles on a attribué des vertus si extraordinaires.

» On voit encore aujourd'hui, dit D. Bernard de » Montfaucon, beaucoup de » ces corps embaumés, enveloppés de plusieurs bandes de » toile; on appelle ces corps » les Momies d'Égypte. Plusieurs cabinets en conservent, » & l'on en déterre tous les » jours; elles ont ordinairement au gosier une piece » d'or pour payer la barque de » Charon. Outre la premiere » enveloppe de toile à plusieurs tours, il y en a pardessus une autre toute peinte » & chargée d'Hiéroglyphes & » de Dieux Égyptiens. Ces » corps se trouvent ordinairement dans des caisses de bois, » aussi toutes peintes d'Hiéroglyphes & de figures de Divinités Égyptiennes. »

On assure que toutes les Mo-

mies qui se vendent dans les boutiques des marchands, soit qu'elles viennent de Venise ou de Lyon, soit qu'elles viennent directement du levant par Alexandrie, sont factices, & qu'elles sont l'ouvrage de certains Juifs qui, sçachant le cas que font les Européens des vraies Momies d'Égypte, les contrefont en desséchant des squelettes dans un four, après les avoir enduits d'une poudre de myrrhe, d'aloès caballin, de poix noire, & d'autres drogues de vil prix & mal-saines.

Il paroît que quelques charlatans François ont aussi un art particulier de préparer des Momies. Leur méthode est assez simple. Ils prennent le cadavre d'un pendu, en tirent la cervelle & les entrailles, dessechent le reste dans un four, & le mettent tremper dans la poix fondue & d'autres drogues, pour les vendre ensuite comme de vraies Momies d'Égypte.

Paré a fait un traité fort curieux sur les Momies, où il explique tous les abus qu'on en fait, & démontre qu'elles ne peuvent être d'aucun usage dans la médecine.

Sérapion & Matthiolus, après lui, sont du même sentiment.

Ces deux Auteurs prétendent que les Momies d'Égypte même ne sont que des corps embaumés avec le pissasphalte.

MOMIME, *Momimus*. Julien l'Apostat, dans son IVe. discours sur le soleil, dit que les Phénicens d'Édesse donnent deux assesseurs au Soleil, Momime & Azize. Iamblique, précepteur de Julien, disoit que Momime étoit Mercure, & Azize Mars.

MOMUS, *Momus*, Μῶμος, (*a*) fils du Sommeil & de la Nuit, passoit pour le Dieu de la raillerie & des bons mots. Satyrique jusqu'à l'excès, il ne laissoit rien échapper, & les Dieux & Jupiter même étoient l'objet de ses plus sanglantes railleries. Personne ne l'a peint avec plus de fidélité & de naïveté que Lucien; & on peut voir dans le conseil des Dieux, où il s'agissoit de chasser ceux qui étoient étrangers, & qui s'étoient introduits mal-à-propos dans le Ciel, de quelle maniere Momus en parle, & combien peu il les ménage. C'est au reste de cette maniere de reprendre les vices & les défauts des autres, que Momus tire son nom. Μῶμος veut dire reproche, réprimande, raillerie.

On dit qu'ayant été choisi par Neptune, par Vulcain & par Minerve, pour juger de l'excellence de leurs ouvrages, il les blâma tous trois. Il trouva mauvais que Neptune, qui avoit fait le taureau, ne lui eût pas mis les cornes devant les yeux pour frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules pour don-

(*a*) Lucian. T. I. pag. 42, 548, 549. Tom. II. p. 103. *& seq.* p. 949. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 112, 195, 347. T. V. p. 265. 266.

ner des coups plus forts. La maison de Minerve lui sembla mal bâtie, parce qu'elle n'étoit pas assez mobile pour être transportée ailleurs, lorsqu'on auroit un mauvais voisin. Quant à l'homme de Vulcain, il vouloit qu'on fît une petite fenêtre au cœur, pour laisser voir ses pensées les plus secretes; quoiqu'à dire vrai, Vitruve attribue cette derniere pensée à Socrate.

MONA, *Mona*, Μόνα, (*a*) isle située, selon Jules César, entre l'Hibernie & la grande Bretagne. Jules César n'est pas le seul des Anciens qui en ait fait mention. Ptolémée & Pline en ont aussi parlé. Xiphilin écrit Monna; & Jornandès Memma, apparemment par corruption.

Cette isle étoit puissante du tems des Romains, & servoit souvent d'asyle aux transfuges. Le général Suétonius Paulinus forma le dessein d'en faire la conquête l'an de Jesus-Christ 61. Mona n'est séparée de la grande Bretagne, que par un bras de mer fort étroit, & de peu de profondeur. Suétonius Paulinus fit construire des bateaux plats pour transporter son infanterie; la cavalerie passa à gué, ou, lorsqu'il se trouvoit trop d'eau, en mettant les chevaux à la nage.

La descente fut disputée par les Barbares. Le rivage étoit bordé de troupes, dont l'aspect avoit quelque chose d'effrayant. Parmi les rangs serrés d'hommes armés couroient çà & là des femmes, en vrai appareil de Furies, en habillement lugubre, les cheveux épars, des torches ardentes à la main. Tout autour paroissoient des Druides, qui levant les mains au Ciel faisoient des prieres pour la victoire de leurs compatriotes, & des imprécations contre l'ennemi. La nouveauté de ce spectacle étonna d'abord les soldats Romains, qui demeurerent quelque tems immobiles. Mais bientôt animés par les exhortations de leur Général, & s'encourageant les uns les autres à ne point craindre des femmes forcenées & des Prêtres fanatiques, ils avancent, gagnent du terrein, renversent l'épée à la main grand nombre de Barbares, & les font périr dans leurs propres flammes. Le reste se dissipa par la fuite. Suétonius Paulinus vainqueur établit une garnison dans l'isle, & coupa les bois consacrés à des superstitions inhumaines. Car, ces peuples étoient dans l'usage d'immoler leurs prisonniers aux pieds des autels, & de consulter les Dieux par les entrailles de ces malheureuses victimes.

Le général Romain n'eut pas le tems d'affermir sa nouvelle conquête, ayant été obligé de repasser dans la grande Bretagne, pour y réprimer ceux

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 169. Ptolem. L. II. c. 2. Plin. Tom. I. pag. 110, 223. Tacit. Annal. L. XIV. c. 29, 30. in Juli. Agric. c. 14, 18. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 338, 339. Tom. IV. p. 47, 48.

d'entre

d'entre les habitans qui s'étoient révoltés ; mais, ce que Suétonius Paulinus n'avoit pu exécuter, Jul. Agricola l'exécuta heureusement. Ce dernier se trouvant un jour près de l'isle de Mona, résolut de s'en emparer. Mais, comme la résolution étoit subite, il n'avoit point de vaisseaux. Son esprit de ressource & son courage y suppléerent. Nous avons déjà remarqué que la mer étoit basse & étroite entre la grande Bretagne & Mona ; & Jul. Agricola avoit parmi ses auxiliaires des Bretons anciennement soumis, qui connoissoient les gués, & qui étoient accoutumés à passer à la nage avec armes & bagages les bras de mer de peu de largeur & les rivieres. Il leur ordonna de faire le trajet, après s'être débarrassés de leurs bagages. Ils exécuterent cet ordre ; & les ennemis, qui comptoient sur leur barriere naturelle, & qui ne soupçonnoient pas que l'on pût se passer de flotte pour venir à eux, furent étrangement surpris de cette attaque imprévue. Ils crurent que nul obstacle n'étoit invincible pour ceux qui sçavoient ainsi faire la guerre, & ils prirent le parti de se soumettre & de demander la paix.

Cette isle se nomme aujourd'hui Anglesey. On lui donne quatre-vingt milles de tour, & elle contient environ deux cens mille arpens, dix-huit cens quarante maisons, & soixante-quatorze paroisses. Il n'y a que deux villes, Beaumaris à cent quatre-vingt-quatre milles de Londres, & Newborough. Mais, avant que les Gallois eussent été subjugués par les Anglois, Aberfraw, en Latin *Gudivia*, qui n'est à présent qu'un village, étoit la principale ville de l'isle, & la résidence des Princes de la partie septentrionale de Galles. Holy-Héad est le lieu où se tiennent les paquebots établis pour l'Irlande, selon un Géographe moderne. Cette isle obéissoit à des Rois particuliers, connus sous le nom de rois de Vénédotie, avant que les princes de Galles s'en fussent rendu maîtres. Elle est divisée en six hundreds. On y recueille quantité de bled, & l'on en tire beaucoup de bétail, qui se nourrit dans de beaux pâturages.

MONABIA, *ou* MONAPIA. *Voyez* Monaœda.

MONAŒDA, *Monaœda*, Μονάοιδα, (a) isle située au nord de celle de Mona, entre l'Hibernie & la grande Bretagne. Pline l'appelle Monapia, qu'il faut lire Monabia, selon Cambden. Orose dit Menavia, que quelques exemplaires changent en Mevania. Bede dit aussi Menavia.

C'est aujourd'hui Man. Cette isle a environ trente milles en longueur, quinze dans sa plus grande largeur, & huit dans la

(a) Ptolem. L. II. c. 2. Plin. T. I. p. 223.

moindre. L'air y est froid, & le terroir fertile en avoine. Le bétail, le gibier & le poisson y sont en grande abondance. Elle contient cinq villes ou bourgs. Rushin en est la capitale.

Il y avoit dans l'isle un Évêque, dont le siege avoit été érigé par le Pape Grégoire IV. Sa jurisdiction spirituelle s'étendoit sur les petites isles voisines; il est à présent de la religion Anglicane, & fait sa résidence à Balacuril.

Cette isle a eu quelque-tems titre de Royaume, & des Rois, dont la domination s'étendoit sur les autres isles voisines. On en peut voir la succession dans une chronique conservée & publiée par Cambden.

Les habitans ont une langue particuliere, leurs loix & leurs coutumes, & même leur monnoie. Les femmes ne sortent jamais du logis, sans être enveloppées dans le même linge qui doit leur servir de suaire après leur mort. Celles qui ont mérité la mort, sont cousues dans un sac & précipitées du haut d'un rocher dans la mer.

MONARITE, *Monarite*, (*a*) Μοναρίτη; nom que Strabon donne à une espece de vin que l'on recueilloit dans la Mélitene. Ce vin ne le cédoit point au meilleur de la Grece.

MONAULE, *Monaulus*, (*b*) Μόναυλος, espece de flûte, dont il est parlé dans Athénée.

MONDA. *Voyez* Munda.

MONDE, *Mundus*, (*c*) Μοῦνδος, nom, qui, selon Plutarque, étoit donné au fossé que l'on tiroit autour du lieu, où l'on vouloit bâtir une ville. *Voyez* Mundus.

MONDE, *Mundus*, Κόσμος, terme, auquel nous donnons plusieurs significations.

1.° Monde se prend pour l'univers entier, sçavoir, le ciel & la terre, y compris les astres, les planetes, en un mot tous les ouvrages de Dieu, que Moïse renferme dans le premier chapitre de la Génese, *In principio creavit Deus cœlum & terram*, & dans tout le détail de la création.

2.° Monde se dit aussi du globe terrestre. En ce sens, si un voyageur, partant de Cadix ou de Seville, alloit à Porto-Bello dans la nouvelle Espagne, & delà s'embarquant à Panama, passoit aux Philippines & revenoit en Espagne, ou par la Chine, l'Empire Russien, la Pologne, l'Allemagne & la France, ou par les Indes, la Perse, la Turquie & la Méditerranée, on diroit de lui qu'il a fait le tour du Monde.

3.° Comme la connoissance que les Anciens avoient du Monde, se bornoit à l'hémisphere où sont l'Europe, l'Asie, & l'Afrique, on s'est accoutumé à donner le nom de Monde

(*a*) Strab. p. 535.
(*b*) Athen. p. 174.
(*c*) Plut T. I. p. 23.

à un seul hémisphere, & on a appellé l'ancien Monde l'hémisphere que l'on connoissoit déjà anciennement, & nouveau Monde celui que l'on venoit de découvrir.

4.° Monde signifie souvent une partie du globe terrestre. Par exemple, on dit tous les peuples du Monde Chrétien, pour dire des parties du Monde où la Religion Chrétienne est dominante.

Le Monde dans le premier sens a été appellé par les Grecs Cosmos, Κοσμὸς, d'où est venu le mot *Cosmographie*. L'étude, qui se propose la connoissance de tout l'univers, renferme l'Astronomie, qui est la science des révolutions célestes, & la Géographie, qui s'applique à connoître le globe terrestre. Notre but n'est pas de donner ici un cours complet d'Astronomie; cela mérite d'être traité dans un ouvrage fait exprès. Mais, ceux qui se serviront de ce Dictionnaire, auront sans doute besoin d'avoir au moins une connoissance ébauchée de l'arrangement de l'univers, & nous allons tâcher de leur en donner le plus briévement qu'il sera possible, une notion qui les mette au moins en état d'entendre les Auteurs qui en parlent.

Systemes des révolutions des corps Célestes.

Les Chaldéens passent pour avoir inventé l'Astronomie. La vie pastorale qu'ils menoient, les obligeoit de veiller la nuit; un grand loisir, de vastes plaines qui leur offroient un horizon libre & découvert, la curiosité naturelle à l'homme, tout les conduisoit à cette étude. Ils firent dans la suite d'assez grands progrès pour en tirer des avantages réels. Les autres peuples, qui virent l'utilité dont étoit cette spéculation aux Chaldéens, étudierent le ciel à leur exemple. Le ciel est un spectacle commun à toutes les nations de la terre. On imposa des noms aux astres, & d'après les remarques que l'on faisoit sur le tems, qu'ils employoient à faire leurs révolutions, on se fit des regles pour prédire sûrement leurs absences & leurs retours, & cette étude devint une science.

Il étoit naturel que les changemens qui arrivent dans le ciel, par rapport à la situation des planetes & des étoiles fixes, les frappassent & leur donnassent quelque envie d'en connoître l'économie. Ils voyoient des étoiles, qui gardoient toujours entre elles la même situation, & d'autres qui en changeoient par rapport à celles auprès desquelles on les avoit vues auparavant.

On appella Étoiles fixes celles qui sont toujours à la même place les unes à l'égard des autres, & Planetes ou errantes, car ces deux mots signifient la

même chose, celles qui ont un cours indépendant de celui des autres étoiles.

On considéra ces étoiles fixes comme attachées à un ciel, dont le mouvement les entraînoit toutes ; mais, comme chaque planete avoit un mouvement particulier, on donna à chacune un nouveau ciel auquel elle étoit attachée. Le mouvement circulaire parut le plus propre; ainsi, on imagina les cieux comme autant de cercles, auxquels la terre tenoit lieu de centre. On balança long-tems sur le rang qu'on devoit leur donner. On plaça enfin les planetes autour de la terre en autant de cercles, selon cet ordre, la Terre, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, & enfin le Ciel des étoiles fixes. Tel est le systeme de Ptolémée.

Des phénomenes ne s'accordoient point avec ces cercles concentriques, c'est-à-dire, avec ces cieux que l'on supposoit également distans dans toute leur circonférence, & auxquels un même point, comme, par exemple, le centre de la terre, servoit de centre commun. Les planetes paroissoient tantôt plus proches & tantôt plus éloignées de la terre. On inventa des excentriques, c'est-à-dire, des cercles qui enfermoient la terre, mais sans qu'elle en fût le centre. A mesure que par quelque nouvelle réforme on croyoit avoir remédié à un défaut, quelque phénomene causoit un nouveau dérangement, & c'étoit toujours à recommencer. Les excentriques satisfaisoient pour le mouvement irrégulier des planetes; mais, il survenoit des cometes qui coupoient ces cieux; il fallut refaire toute la machine.

Quelques-uns regardant le Soleil & la Lune comme ayant une supériorité sur les planetes, les mirent au-dessus de toutes les autres ; mais, les éclipses dérangerent cet ordre. On jugea qu'une étoile, qui, en passant, nous empêche d'en voir une autre, doit être entre elle & nous, & parconséquent plus proche de nous que celle dont elle nous ôte la vue. On observa que la Lune, étant entre la terre & le Soleil, nous déroboit sa lumiere, & on en concluoit qu'elle est plus voisine de la terre que le Soleil. On remarqua que Mercure est quelquefois dans le disque du Soleil, & on décida qu'il est entre nous & lui. A force d'observer, on régla l'ordre des planetes & des cieux où elles font leur tour; ce tour s'appelle période, terme qui vient d'un mot Grec qui signifie la même chose.

On ne convient pas aisément du nombre des cieux ; on se contenta d'abord d'en donner un à chaque planete, ce qui fait le nombre de sept, & un huitieme qui emportoit les étoiles fixes; mais, comme on remarqua que toute cette vaste étendue, dont la terre est en-

vironnée, fait un tour d'Orient en Occident, on fit un neuvieme ciel que l'on supposa entraîner par un mouvement pareil toute la machine de l'univers. On lui supposa deux pivots imaginaires, sur lesquels elle tourne chaque jour comme une roue sur son aissieu. Ces pivots sont ce qu'on appelle les poles du Monde. Ce qui donna lieu de penser ainsi, ce fut que l'on remarqua certaines étoiles qui ne décrivent qu'un très-petit cercle autour des deux points pris dans le ciel, & que les autres étoiles décrivent un plus grand cercle, à proportion qu'elles s'éloignent de l'un de ces points, de sorte que le plus grand est à distance égale de l'un & de l'autre.

Mais, avec le tems, on s'apperçut que les planetes ont un mouvement différent sur des lignes qui ne sont point paralleles avec celles de la sphere des étoiles fixes; c'est l'origine de l'écliptique. On trouva un second mouvement, & on fit un autre ciel pour le leur imprimer. Ces deux cieux sont ce qu'on appelle le premier & le second Crystallin; car, ç'auroit été une extrême imperfection à un ciel d'avoir deux mouvemens opposés; mais, comme ces deux cieux devoient avoir chacun un mouvement différent, dont l'un entraîne toute la machine d'Orient en Occident, & l'autre reporte les planetes & les comètes d'Occident en Orient, on s'avisa d'un neuvieme ciel; qui, par son mouvement d'Orient en Occident, fortifiât celui des deux Crystallins. En un mot, les cieux coutoient si peu, que l'on en ajouta un dixieme sur ce que l'on remarqua un troisieme mouvement dans l'univers; & ce troisieme ciel fut appellé le premier mobile.

Voici un autre embarras. On s'avisa d'examiner par les regles de la trigonométrie les distances des planetes à la terre; & à force de calculs on trouva que le ciel des étoiles fixes, ou le firmament, pouvoit avoir vingt-sept mille six cens soixante fois deux cens millions de lieues ou à peu près. Or, en supposant que ce ciel fait tous les jours ce tour en vingt-quatre heures, cela produit une rapidité qui effraye l'imagination.

De plus, tous ces mouvemens que l'on suppose partir des cieux supérieurs qui les impriment aux cieux inférieurs, ont des différences dont ce systême ne peut rendre de bonnes raisons. Comment le premier mobile fait-il en vingt-quatre heures tout cet effroyable chemin dont nous venons de parler? Comment le ciel de Saturne a-t-il besoin de vingt-neuf ans, cent quinze jours & trois heures pour faire le sien? Pourquoi Jupiter met-il précisément onze ans, trois cens treize jours & quatorze heures à achever son tour? Mars met au sien trois cens vingt-un jours & vingt-deux heures. Le So-

leil, ſelon ce même ſyſtême, y emploie un an entier; Vénus met au ſien ſept mois & demi ou deux cens vingt-quatre jours; & enfin Mercure, quatre-vingt-huit jours. Eſt-il bien conforme à la raiſon que des mouvemens ſi différens ſoient l'effet d'un ſeul & unique premier mobile, & que Mercure, par exemple, ait beſoin de quatre-vingt-huit jours pour décrire un cercle qui eſt moins qu'un atôme, en comparaiſon du cercle que décrit tous les jours le premier mobile, qui, pourtant le fait dans la quatre-vingt-huitieme partie du tems qu'il faut à Mercure pour parcourir cet atôme?

Ce n'eſt pas tout. Les éclipſes ont fait connoître que toutes les planetes n'ont aucune lumiere par elles-mêmes; elles n'en ont qu'autant qu'elles en reçoivent du Soleil, & cette lumiere les abandonne auſſitôt qu'elle eſt interceptée par un corps opaque, tel qu'eſt une autre planete qui ſe rencontre entre elle & le Soleil. Delà il s'en ſuit que des ſept planetes du ſyſtême de Ptolémée, il y en a ſix qui n'ont aucune lumiere que celle du Soleil qu'elles réfléchiſſent, & que le Soleil que l'on y compte ne reſſemble en rien aux ſix autres, ſi ce n'eſt dans le chemin qu'on lui fait faire au-deſſus de la Lune, de Mercure, & de Vénus, & au-deſſous de Mars, de Jupiter & de Saturne. En échange la terre eſt un corps opaque, qui n'a de lumiere que celle qu'elle reçoit du Soleil; & à cet égard elle eſt bien plus propre que lui à être une planete, ou, ce qui eſt la même choſe, un globe errant. Cette notion de corps opaque, attachée aux ſix planetes, fait aſſez ſentir que ni le nom d'étoiles, ni celui d'aſtres ne leur conviennent point.

Il y a encore plus. Mercure & Vénus ſont très-mal placés par rapport au Soleil. Selon le ſyſtême de Ptolémée, Vénus en eſt plus proche que Mercure, ce qui ſe trouve faux par l'expérience. Mercure ſe perd quelquefois dans l'orbe du Soleil, & ne ſort preſque point de ſes rayons; ce qu'on ne peut pas dire de Vénus. Si les cieux de Mercure & de Vénus ſont tels que le ſyſtême les repréſente entre ceux de la Lune & du Soleil, comment expliquer les phénomenes de ces deux planetes, qui paroiſſent quelquefois au-deſſus du Soleil & quelquefois au-deſſous.

Une planete ſemble quelquefois ſuivre l'ordre des ſignes du Zodiaque, d'Occident en Orient, & alors on dit qu'elle eſt directe. D'autre fois elle ſemble aller contre l'ordre des ſignes d'Orient en Occident, & alors on dit qu'elle eſt retrograde. Enfin, il y a telle ſituation où l'on croiroit qu'elle ne change point de place, & qu'elle eſt arrêtée au même lieu du Zodiaque, & alors on dit qu'elle eſt ſtationnaire. La néceſſité d'expliquer tout cela, a jetté dans l'ancienne Aſtrono-

mie quantité de cercles qui se croisent les uns les autres, dont les uns sont concentriques, c'est-à-dire, tirés d'un même centre, les autres excentriques, c'est-à-dire, tirés d'un centre particulier, & cela pour trouver un apogée & un périgée, c'est-à-dire, un point de la circonférence du cercle, qui soit plus éloigné de la terre, & un autre point opposé, qui en soit plus proche.

Les Anciens, voyant tout l'univers en mouvement, soupçonnerent que la terre pouvoit n'être pas dans un repos absolu. Philolaüs, disciple de Pythagore, enseignoit qu'elle se meut véritablement; ainsi, l'opinion du mouvement de la terre n'est pas nouvelle. Les uns, comme Nicétas, se contentent de la faire tourner sur son axe. Cicéron dit au quatrieme livre de ses Questions Académiques: » Nicétas de Syracuse, comme » le rapporte Théophraste, » croit que le Ciel, le Soleil, » la Lune, les Étoiles, enfin » tous les corps supérieurs sont » arrêtés & en repos, & que » rien au Monde n'est en mou» vement, hors la terre qui » tourne fort vîte autour de » son axe & produit les mêmes » effets que si, la terre étant » en repos, le ciel étoit en » mouvement. » Peut-être faut-il se prêter un peu au témoignage de Théophraste & de Cicéron, & que l'un ou l'autre n'a pas pris à la rigueur le vrai sens de Nicétas. Il y a apparence que Nicétas ne donnoit à la terre que le mouvement diurne, c'est-à-dire, la révolution en vingt-quatre heures, qui, par le tour qu'elle fait sur son axe, produit le même effet que si les cieux tournoient effectivement autour d'elle. Nicétas laissoit vraisemblablement aux corps célestes leur mouvement particulier. Diogene Laërce dit qu'il y en a qui croyent que Philolaüs est le premier qui ait dit que la terre se meut sur une ligne circulaire; d'autres assurent qu'Icétas [c'est Nicétas] de Syracuse est l'auteur de ce sentiment.

Laissons parler Bernier, abbréviateur de Gassendi. » Entre » les Anciens les uns vouloient » que la terre, dans le centre » du M nde, tournât autour » de son aissieu d'Occident en » Orient, qu'elle fît un circuit » entier en vingt-quatre heures, » & que le soleil & les autres » astres sembloient à cause de » cela tourner dans ce même » espace de tems d'Orient en » Occident. C'étoit là le sen» timent d'Ecphantus, Pythago» ricien, d'Héraclide Ponti» cus, de Platon dans sa jeu» nesse & de quelques autres, » & c'est ainsi qu'ils s'expli» quoient. »

Pour nous nous croyons qu'il en faut retrancher Héraclide de Pont, dont l'opinion, comme on le verra dans la suite, revient à un systême bien différent de celui de Philolaüs.

» D'autres, poursuit Bernier, » faisoient principalement deux

» choses immobiles. D'un côté, » la sphere des étoiles fixes, » qu'ils considéroient comme » les murailles du Monde, & » de l'autre le soleil qu'ils met- » toient dans le centre du Mon- » de, le nommant la garde de » Jupiter & le foyer de l'Uni- » vers; il faisoient mouvoir les » planetes dans cet espace qui » est entre les étoiles fixes & » le soleil, & entre les plane- » tes ils plaçoient la terre, à » laquelle ils attribuoient le » mouvement diurne autour de » son propre aissieu, & le mou- » vement annuel autour du so- » leil. C'est ainsi qu'expliquoit » la chose Philolaüs, Aristar- » que de Samos, Platon dans » sa vieillesse, Séleucus le Ma- » thématicien & plusieurs au- » tres. »

Il y a un passage dans Plutarque, dont Gassendi a tiré une partie de ses détails. Le voici : » Quelques-uns croyent que la » terre est immobile. Le Py- » thagoricien Philolaüs croit » qu'elle tourne en rond autour » du feu du soleil par un cercle » oblique, à la maniere du so- » leil & de la lune. Héraclide » de Pont & Ecphantus le Py- » thagoricien attribuent le mou- » vement à la terre, de manie- » re qu'elle ne sort point de sa » place, mais qu'elle tourne » autour de son centre sur son » axe d'Occident en Orient, » comme sur une roue. Le pre- » mier, continue Plutarque, » fait tourner la terre autour » du soleil, & lui fait décrire » un cercle; le second la fixe, » & la fait tourner au même » lieu sur elle-même sans avan- » cer, comme une roue qui » tourneroit sur un axe fixe- » ment attaché à une murail- » le. »

Mais, il est à craindre que Plutarque n'ait mal pris le sentiment d'Héraclide & des Pythagoriciens. Ceux-ci, au rapport d'Aristote, qui devoit connoître leur sentiment, mettoient le soleil au centre du Monde, & la terre entre les étoiles; de sorte que tournant autour de ce centre, elle fait l'année & le partage des jours & des nuits. Cette astronomie Pythagoricienne tomba avec la secte de Pythagore qui s'éteignit peu à peu. Marin le Tyrien travailla beaucoup sur cette matiere; & Ptolémée, profitant des recherches de tous ceux qui avoient écrit avant lui, assembla le systême qui s'est longtems conservé, & que l'on a appellé de son nom.

La maniere Méthodique dont il est traité, l'accrédita. Celui de Philolaüs n'étoit développé nulle part; il étoit dispersé de côté & d'autre. Ceux, qui vouloient étudier l'Astronomie, avoient recours aux écrits de Ptolémée, & en devenant ses écoliers ils devenoient ses partisans. Voilà comme son systême a prévalu sur celui de Philolaüs.

Le scrupule fit tort à l'Astronomie. Les Payens ayant donné aux planetes les noms de leurs

Divinités, comme Saturne, Jupiter, &c., les Chrétiens eurent horreur d'une science qui ne peut s'en passer. Ils ne songerent qu'à calculer chaque année le tems Paschal.

L'astronomie Judiciaire, à laquelle tout le Monde s'adonna, & qui fut regardée comme une magie, décrédita encore l'Astronomie.

A la naissance des lettres, l'Astronomie reprit son crédit. A mesure que les Grecs, chassés de Constantinople & réfugiés en Italie, y rapporterent le goût de la docte antiquité que les invasions des Barbares y avoient éteint, on reprit la lecture des Anciens, & on chercha dans leurs livres que l'on retrouvoit, les sciences qui avoient été négligées. Ptolémée fut le flambeau de ceux qui s'adonnerent à l'Astronomie. Ils y trouvoient des principes rangés dans un ordre dogmatique, & avec un air de démonstration. Il suffisoit d'abord de bien étudier cet Auteur, pour être censé grand Astronome.

Mais, ce même systême, après avoir servi à former des Astronomes, les jetta dans d'étranges embarras. A force d'étudier le Ciel, ils y trouverent des Phénomenes dont le systême ne rendoit aucune raison plausible. Cette multitude de cercles Concentriques, Excentriques, d'Épicycles, & d'autres ressources insuffisantes, imaginées pour sauver un systême qui s'écrouloit, tout cela, en se multipliant à l'infini, trouva des gens qui s'en dégoûterent. On songea à avoir un systême plus satisfaisant, plus uni, & qui expliquât les Phénomenes d'une maniere plus simple & plus naturelle.

Vers le milieu du quinzieme siecle, le cardinal Nicolas de Cusa essaya de rendre le mouvement à la terre; mais, distrait par d'autres études, il se borna à risquer son sentiment, qui ne fit aucune fortune. George de Peurbach, né aux confins de la Baviere & de l'Autriche, contemporain de Cusa, s'attacha de plus en plus à Ptolémée, qu'il tâcha de perfectionner. Son disciple Jean Muller, plus connu sous le nom de *Regiomontanus*, travailla dans les mêmes principes que Peurbach, & fit un grand nombre d'observations utiles, mais toujours dans l'ancien systême.

Enfin, parut Nicolas Copernic, homme incomparable, au jugement de Ticho-Brahé, bon juge sur cette matiere. Né à Thorn, dans la Prusse Polonoise, le 19 Février 1473, il n'avoit que quatre ans, lorsque Jean Muller mourut. Il voyagea en Italie, & augmenta ses connoissances par le commerce qu'il eut avec les plus sçavans Astronomes de ce tems. Il donna même à Rome des leçons de Mathématiques qui lui attirerent un grand concours d'Auditeurs. De retour dans sa patrie, il fut pourvu d'un canonicat à

Fravenberg. Il vécut jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, & passa toute sa vie à perfectionner les idées qu'il avoit sur les révolutions célestes.

Quelque soin que Peurbach & Muller eussent pris d'attacher au systême de Ptolémée, des corrections qui en réparoient les défauts les plus grossiers. Copernic n'alla pas bien loin sans s'appercevoir qu'un édifice aussi ruineux, & qu'il falloit étayer de tous côtés, ne pouvoit être l'image fidelle d'un ouvrage aussi parfait que celui de l'Univers.

Le systême de Philolaüs le frappa ; à son exemple, il plaça au centre du Monde le soleil destiné à l'éclairer, & trouvant que les autres planetes étoient des corps opaques comme la terre, & ne laissoient pas de décrire de grands cercles par leurs révolutions, il la fit tourner avec elles. Pour rendre ce systême complet, il y travailla toute sa vie. Trente-six ans ne furent pas trop pour examiner son nouvel arrangement des corps célestes sur les observations ; & ce qui devoit le flatter beaucoup c'est qu'elles s'expliquent avec une grande facilité, en supposant la justesse de l'ordre qu'il a établi. Les choses mêmes, dont le systême de Ptolémée ne peut rendre aucune raison vraisemblable, n'ont plus aucune difficulté dans celui de Copernic.

En effet, dans l'opinion commune, dit Gassendi, on ne sçauroit rendre raison pourquoi les planetes sont toujours rétrogrades dans l'opposition avec le soleil, toujours directes dans la conjonction ; jamais en d'autres lieux & en d'autres tems. Dans l'hypothèse de Copernic, il faut de toute nécessité que la chose arrive ainsi.

Dans l'opinion commune, on ne sçauroit expliquer pourquoi Mars, Jupiter & Saturne sont plus grands dans l'opposition que dans tout autre tems. Dans l'hypothèse de Copernic, on voit clairement que c'est parce que la terre passe alors très-proche d'eux.

Un Astronome, disciple de Ptolémée, sera bien en peine de dire pourquoi le soleil & la lune ne paroissent jamais ni rétrogrades ni stationnaires. Un Copernic dira, sans être fort embarrassé, que c'est parce que la lune nous suit par-tout ; qu'elle tourne avec nous quelque part que nous soyons ; & que nous-mêmes tournant autour du soleil, il faut absolument qu'il paroisse avancer, selon la suite des signes. Il en est ainsi de quantité d'autres phénomenes qui s'expliquent presque d'eux-mêmes à quiconque suit l'hypothèse de Copernic, & qui sont une source d'obscurités pour les Astronomes qui suivent le systême de Ptolémée.

Selon Copernic, le soleil occupe le centre du Monde.

Autour de ce centre, est l'orbite de Mercure, ou le cercle que cette planete décrit en qua-

tre-vingts jours; après ce cercle, est celui de Vénus qui le décrit en neuf mois.

Ensuite vient le cercle de la terre, qui le décrit en un an; le globe de la terre est lui-même le centre d'un autre cercle, beaucoup plus petit, que la lune décrit en un mois lunaire.

Le cercle qui suit, est celui de Mars, qui le décrit en deux ans.

Le cercle de Jupiter vient ensuite, & cette planete met douze ans à le décrire.

Enfin vient le cercle de Saturne, qui emploie trente ans à faire une de ses révolutions.

Tous ces cercles sont enfermés dans une derniere sphere, où sont les étoiles fixes.

Cette sphere est immobile, selon Copernic, dont nous empruntons ici le calcul pour le tems que chaque planete met à parcourir la sphere à laquelle elle paroît attachée. Ce calcul a été ensuite réduit à une plus grande précision.

Il traita cette science, selon ses lumieres, & prévit que l'ancien préjugé empêcheroit la plupart des hommes de s'y rendre, & que les partisans de l'Astronomie commune se révolteroient contre une hypothèse qui rendoit inutiles tous ces cercles confus & embarrassés, qui leur avoient tant couté à faire ou à apprendre, & qui ne suffisoient pas pour rendre raison des phénomenes.

Cependant, le livre étoit fait, & l'Auteur n'osoit encore le publier. En vain il se voyoit rassuré par Tideman Gisius, évêque de Culm, & par Nicolas Schonberg, cardinal de Capoue, qui l'invitoient à publier ses recherches. Il prit enfin son parti, & dédia ce fameux livre au pape Paul III, le fit imprimer à Nuremberg l'an 1543, & mourut la même année avec la réputation d'un Ecclésiastique vertueux & très-orthodoxe sur les matieres de la foi.

Par malheur son livre paroissoit dans un tems où tous les nouveaux sentimens étoient suspects; on ne parloit par-tout que de réformation

Il n'est pas étonnant qu'en de pareilles circonstances, on fit scrupule d'admettre d'abord une hypothèse, ancienne à la vérité, mais tenue long-tems cachée par les Pythagoriciens qui l'avoient imaginée, & méprisée dès qu'on l'avoit montrée au public, parce qu'elle étoit dénuée de démonstrations qui l'appuient. Les Théologiens augmenterent le scrupule, ils rapporterent des passages de l'Écriture, où les Écrivains sacrés s'expriment en des termes, qui étant pris à la lettre, sont contraires à l'hypothèse du mouvement de la terre. Cela porta bien des gens à la rejetter, sans vouloir examiner si elle étoit plus conforme que l'autre aux révolutions célestes.

Ticho-Brahé, charmé d'ailleurs de la beauté & de la justesse de cette hypothèse, tâcha d'en ôter ce qui effarouchoit

les Théologiens. Ce fut en conservant le mouvement des planetes autour du soleil, qui est au centre de leurs orbites, & en ôtant néanmoins le soleil du centre du Monde, & le faisant tourner lui-même autour de la terre qui occupe ce centre, de maniere qu'il entraîne avec lui autour d'elle, tous les cieux dont il est lui-même environné. La lune, qui ne doit point quitter la terre, a son petit cercle inscrit dans celui qui est décrit par le soleil. Mais, comme dit M. de Fontenelle, ce systême ne peut-être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la terre, quand on a bien envie de la soutenir & nullement à la persuader.

Cependant, les services éclatans que Tichò-Brahé avoit rendus à l'Astronomie, le grand nombre d'éleves qu'il avoit formés, & l'estime publique que lui marquerent les plus grands Princes de son tems, tout cela concourut à mettre son systême en vogue. Le nord l'adopta, & il fit une assez belle fortune pendant quelque tems.

Il s'en falloit bien cependant que le systême de Copernic fût abandonné. Des Catholiques d'une orthodoxie irréprochable l'examinerent, & charmés de sa simplicité merveilleuse, se déclarerent en sa faveur. Les objections astronomiques par lesquelles on l'attaqua, furent sans force ; il ne fut plus question que de sçavoir si la foi n'y couroit aucun danger. On répondit aux passages de l'Écriture, & on prétendit que les Auteurs sacrés, n'ayant parlé des choses qui ont rapport à l'astronomie que par occasion & en passant, n'avoient pas dû en parler d'une maniere que le peuple n'auroit pas entendue ; qu'ils s'étoient conformés aux notions qu'il en avoit, leur but n'étant pas de lui enseigner l'Astronomie.

En effet, ces scrupules se sont si bien dissipés parmi les nations sçavantes de l'Europe, qu'on a vu des Mathématiciens d'une orthodoxie généralement reconnue & des Ecclésiastiques irréprochables dans leur foi & dans leur conduite, embrasser généralement le systême de Copernic, & à présent les Astronomes les plus célebres le prennent pour la base de leurs études, & le supposent dans toutes leurs démonstrations.

Depuis Copernic, on l'a beaucoup perfectionné, à quoi ont extrêmement contribué les télescopes, inventés vers le commencement du siecle passé. Ce n'est pas que l'on ne se servît depuis long-tems de tubes, afin de voir plus nettement les objets, & le pere Mabillon, dans son voyage d'Allemagne, parle d'un manuscrit plus ancien que le treizieme siecle, où Ptolémée est représenté avec un tube de quatre pieces ; mais, les verres qu'on y a ajoutés, ont perfectionné cet instrument, & ont aidé à trouver des étoiles & des planetes que l'on ne con-

noissoit pas auparavant.

Galilée, mathématicien du Grand Duc de Toscane, a trouvé que la planete de Jupiter est accompagnée de quatre petites planetes qui tournent autour d'elle, comme la Lune tourne autour de nous. On ne peut exprimer l'excès de joie qu'il ressentit après cette découverte. Il en fit honneur à son maître le Grand Duc de Toscane, & les appella les astres de Médicis; leur nom le plus ordinaire est les Satellites de Jupiter, parce que ces quatre lunes lui font une garde comme les officiers qui environnent un Prince. Selon Cassini, la lune intérieure fait son tour en un jour dix-huit heures vingt-huit minutes trente-six secondes; la seconde en trois jours treize heures treize minutes & cinquante-deux secondes; la troisieme en sept jours, trois heures cinquante-neuf minutes quarante secondes, & la derniere ou extérieure en seize jours, dix-huit heures, cinq minutes & six secondes. Ces lunes de Jupiter ou ces Satellites sembloient d'abord le fruit assez inutile d'une oisive spéculation, mais le même Cassini en a rendu l'usage très-précieux à la Géographie; car, leurs fréquentes éclipses donnent lieu à d'excellentes observations qui fixent les longitudes.

Saturne a aussi ses Satellites. On en connoît cinq & peut-être en découvrira-t-on davantage. Le sçavant Huyghens en découvrit un, qui est le quatrieme, en 1655, avec un télescope de douze pieds de long. Cassini lui fit voir en 1672, le troisieme & le cinquieme. C'est de ces trois que Gassendi parle, quand il dit que l'intérieur, c'est-à-dire, celui de Huyghens, fait le tour de Saturne en quatre jours & demi; le second, c'est-à-dire, le quatrieme de Cassini, en seize jours; & le troisieme, ou le cinquieme du même astronome, en quatre-vingt-dix jours. Dix ou onze ans après, il trouva le premier & le second. On soupçonne qu'il peut y en avoir davantage; car, on remarque entre les deux derniers un plus grand espace que ne demande la proportion de la distance des autres. Nous ne disons rien de l'anneau de Saturne qui est différent, selon les divers aspects.

Nous n'avons pas encore parlé du triple mouvement de la terre. Sans entrer dans un détail scrupuleux qu'il faut voir dans les livres mêmes des plus excellens Astronomes, nous nous contenterons de dire ici que l'un de ces mouvemens est nommé diurne, & consiste en ce que la terre tourne sur elle-même, ce qui fait la distinction des jours & des nuits; le second est nommé annuel, & porte la terre le long de son cercle où elle avance autour du Soleil, de maniere qu'au bout d'un certain nombre de jours elle se retrouve au même point

d'où elle étoit partie, & ce mouvement fait les années. Le troisieme mouvement consiste, en ce que l'axe de la terre est toujours tourné vers les mêmes poles du Monde, c'est pourquoi on le nomme mouvement de parallelisme; car, l'écliptique coupant obliquement l'équateur, il s'ensuit que l'axe de l'un & celui de l'autre ne sçauroient avoir les mêmes poles. Si la terre avoit son axe parallele à l'écliptique, il y auroit un équinoxe perpétuel, au lieu que son axe étant parallele à l'axe du Monde & différent de celui de l'écliptique, cela produit cette admirable vicissitude des saisons qui se succedent les unes aux autres.

Ptolémée supposoit la sphere des étoiles fixes comme une voûte concave à laquelle elles sont attachées; il lui donnoit un mouvement très-violent. Copernic ne paroît pas avoir rien changé à sa configuration, sinon qu'il la croit immobile. On a depuis observé qu'elle a en effet un mouvement vers l'Orient, mais très-lent; car, on croit que les étoiles du bélier ne semblent présentement s'être retirées de trente degrés du point équinoxial dans l'espace de deux mille ans, que parce qu'elles ont effectivement avancé selon la suite des lignes.

L'étude qu'on a faite des étoiles fixes a été portée fort loin, sur-tout depuis qu'on a eu des instrumens faits avec bien plus d'exactitude que ceux des Anciens. Les télescopes ont fait connoître des étoiles que les Anciens n'ont pu voir, parce que leurs yeux n'avoient pas les mêmes secours. On a vu paroître des étoiles à la portée de nos télescopes, & disparoître ensuite pour reparoître encore dans d'autres tems. On a tâché de rassembler assez d'observations là-dessus pour pouvoir établir des conjectures plausibles sur les révolutions de ces astres; mais, en attendant qu'il y ait assez d'observations pour voir clair dans le chemin qu'elles décrivent, on peut toujours conclure que les étoiles fixes ne sont pas toutes sur une même ligne circulaire, comme on l'a cru assez long-tems; mais qu'elles occupent un espace immense que la sagesse divine a réservé à des usages qui ne nous sont pas connus.

Cela a donné lieu à des personnes, d'ailleurs très-sçavantes, de former une nouvelle hypothèse, qui n'a d'abord été proposée que comme un jeu, & que l'on a ensuite enseignée sérieusement, c'est ce qu'on appelle le grand systême.

Chaque étoile fixe a autour d'elle un espace dans lequel roulent un nombre plus ou moins grand de planetes à proportion de son étendue, & notre Soleil n'est qu'une étoile fixe par rapport à ces planetes d'un autre tourbillon. Chaque étoile fixe aura donc son tourbillon au milieu duquel elle est placée, comme notre Soleil est dans le

centre de notre tourbillon. On attribue à cette disposition les différences que les Astronomes mettent entre les étoiles pour la grandeur ; car, il est plus naturel, que celles qui sont plus éloignées, paroissent plus petites, & que celles, qui sont plus proches de notre tourbillon, paroissent plus grandes.

Pour le systême de Copernic, on peut s'en servir, à l'exemple de quantité de personnes sages & pieuses qui l'employent comme l'hypothèse la plus conforme aux révolutions célestes. Ni Ptolémée, ni Copernic n'ont jamais prétendu que le ciel fût précisément semblable à l'idée qu'ils en donnoient ; ils ont même averti, l'un & l'autre, que ce seroit une erreur que de leur attribuer cette pensée. Leur but n'a été que de trouver une hypothèse, qui donne une solution satisfaisante des phénomenes, qui arrivent dans le cours des corps célestes. Celle de Ptolémée a long-tems triomphé, parce qu'on ne connoissoit rien de meilleur. Copernic en a donné une autre, qui enfin a obtenu la préférence par sa grande simplicité. S'il n'a pas l'honneur de l'invention, il a le mérite d'en avoir donné les preuves & les usages. Descartes y a ajouté les tourbillons ; Galilée a fourni les Satellites de Jupiter; Huyghens & Cassini, les Satellites de Saturne ; c'est ainsi que les sciences se perfectionnent peu à peu.

En voilà assez pour servir d'ébauche à l'étude de l'Astronomie, en faveur de ceux qui, n'en ayant aucune notion, sont bien aises d'en prendre les premiers traits. *Voyez* Astronomie.

MONDE [l'Ame du]. *Voyez* ame.

MONDE, nom qu'on donnoit à Rome à une grande fosse, qui étoit dans une des places de cette ville, dans laquelle Romulus ordonna que chacun eût à jetter les prémices de toutes les choses dont on se servoit, soit pour la nécessité, l'honnêteté ou la volupté. On ordonna même dans la suite à chaque particulier d'y jetter un peu de la terre où il avoit pris naissance, & d'où il étoit sorti pour venir s'établir à Rome, peut-être pour marquer par ce mêlange de tant de choses, l'union qui devoit regner entre tous ces différens peuples ainsi réunis.

MONERE, *Moneres*, (*a*) Μονήρης, nom que les Anciens donnoient aux vaisseaux qui n'avoient qu'un rang de rames.

MONESE, *Moneses*, *Monæses*, Μοναίσης, (*b*) l'un des plus illustres & des plus puissans Seigneurs des Parthes, quitta le parti du roi Phraate pour se retirer auprès de M. Antoine, l'an 36 avant Jesus-Christ. M. Antoine, méditant de grands

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV, pag. 222.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 932. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 391. *& suiv.*

projets, comptoit beaucoup sur Monèse, qui étoit en effet un homme important par son mérite & par sa capacité autant que par son rang & par sa naissance, & dont la retraite par conséquent affoiblissoit les Parthes, & lui procuroit les conseils & les lumieres les plus sûrs pour conduire son entreprise. Aussi fit-il à ce Seigneur l'accueil le plus magnifique; & comme il étoit fastueux & aimoit la pompe & l'ostentation, il comparoit Monèse à Thémistocle, se comparoit lui-même au grand Roi des Perses; & pour rendre complette la ressemblance, il donna au Parthe fugitif trois villes de Syrie pour sa subsistance, Larisse, Aréthuse, & Hiérapolis. Il lui promettoit même le trône des Arsacides. Mais bientôt toutes ces belles idées s'évanouirent. Phraate, qui sentoit combien un tel transfuge pouvoit lui faire de tort, n'omit rien pour le regagner; & Monèse, sur l'assurance de l'impunité & d'un entier rétablissement dans tous ses biens & dans tous ses droits, retourna auprès de son Roi, & frustra ainsi l'attente de M. Antoine.

Il rendit néanmoins dans la suite un bon service à l'armée Romaine. Comme les Parthes ne pouvoient l'entamer, ni en rompre les rangs, ils tenterent la perfidie. Alors, un parent de Monèse vint au camp des Romains, & demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui sçût la langue des Parthes ou des Syriens. Alexandre d'Antioche, en qui M. Antoine avoit beaucoup de confiance, s'étant présenté, Mithridate [c'étoit le nom du parent de Monèse] dit que ce Seigneur l'avoit envoyé, souhaitant témoigner par un service effectif sa reconnoissance au général Romain. Il lui montra ensuite du doigt une chaîne de montagnes, en lui disant: » derriere ces montagnes toute l'armée des Parthes est postée en embuscade. Ils esperent que trompés par les discours qu'ils vous ont tenus, vous enfilerez la plaine dominée par les hauteurs qui les cachent. Donnez-vous-en bien de garde. Par le chemin de la montagne, si vous le continuez, vous n'avez à craindre que les maux auxquels vous êtes accoutumés depuis long-tems, la fatigue & la soif. Mais, si M. Antoine se hazarde dans la plaine, qu'il s'attende à renouveller la catastrophe de M. Crassus. » Cet avis sauva l'armée Romaine.

MONÈSE, *Moneses*, *Monæses*, Μοναίσης, (a) un des plus grands Seigneurs de la cour de Vologese, roi des Parthes. Ce Prince, ayant donné à Monèse le commandement des cavaliers

(a) Tacit. Annal. L. XV. c. 2. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 379. 380.

qui

qui étoient ordinairement à sa suite, auxquels il joignit les troupes des Adiabéniens, le chargea d'aller avec ces secours chasser Tigrane de l'Arménie. Monèse fit beaucoup de diligence; malgré cela, il ne put surprendre Tigrane, qui, averti de son dessein, s'étoit enfermé dans Tigranocerte, comptant sur la multitude de ses habitans, & la bonté de ses murailles défendues par le fleuve Nicéphorius dans la plus grande partie de leur circuit, & par un large fossé creusé à l'endroit où ses eaux cessoient de les embrasser. D'ailleurs, il y avoit fait entrer des soldats & une grande quantité de provisions. Il est vrai qu'avant qu'elles y entrassent, ses gens étant sortis avec un peu trop de précipitation pour les recevoir, avoient été tout d'un coup attaqués par les ennemis qu'ils n'attendoient pas sitôt, & qui en avoient tué un petit nombre. Mais, ce léger échec inspira aux autres moins de crainte que de colere & d'envie de se venger. Les Parthes, peu propres à pousser un siege, & à combattre de pied ferme, perdirent leur tems à tirer des fleches inutiles; & sans nuire à ceux que la ville mettoit à couvert de leurs coups, ils ruinerent leurs affaires par cette entreprise mal concertée. Car, les Adiabéniens s'étant mis en devoir d'escalader les murailles, furent renversés par ceux qui les défendoient. Cependant, Vologese, soit par crainte, soit en vertu d'un traité secret, ayant consenti à la paix, Monèse eut ordre de lever le siege de Tigranocerte.

MONÉTA, *Moneta*, Μονήτα, (a) surnom de Junon. Junon Monéta avoit un temple à Rome, & elle est représentée sur les médailles avec les instrumens de la monnoie, le marteau, l'enclume, les tenailles & le coin, avec le mot Latin *Moneta*.

Il y en a qui disent que Junon fut surnommée Monéta à Rome, lorsque pendant un effroyable tremblement de terre, qui allarma fort cette ville, on fut averti par une voix inconnue qui sortoit du temple de Junon, de sacrifier une truie pleine pour appaiser les Dieux immortels. On obéit, & aussitôt le tremblement cessa. C'est pourquoi, Junon fut appellée Monéta, *à Monendo*, parce qu'elle avoit averti.

Quelques Auteurs donnent une autre raison de cette étymologie, & disent que ce fut parce que du tems de la guerre des Romains contre Pyrrhus, ils avoient réclamé Junon dans l'extrême besoin qu'ils avoient d'argent. Après qu'ils eurent donc chassé Pyrrhus de l'Italie, ils lui bâtirent un temple, avec ce titre: *Junoni Monetæ*, où

(a) Plut. T. I. p. 30, 148, Cicer de Divinat. L. I. c. 101. Tit. Liv. L. VI. c. 20. L. VII. c. 28. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 348. T. III. p. 402.

étoit gardé l'argent monnoyé.

MONÉTAIRES, *Monetarii*, (*a*) nom que les Auteurs qui ont écrit des monnoies & des médailles, ont donné aux fabricateurs des anciennes monnoies.

Quelques-unes des anciennes monnoies Romaines portent le nom des Monétaires écrit en entier, ou bien marqué par sa lettre initiale. Toute l'étendue de leur commission y est quelquefois marquée par ces cinq lettres A. A. A. F. F. qui signifient *auro*, *argento*, *aere*, *flando*, *feriundo*, c'est-à-dire, préposés à tailler & à marquer l'or, l'argent, & l'airain, qui étoient les matieres ordinaires des monnoies.

Il faut se garder de prendre toujours le nom de Monétaire à la lettre, par celui des ouvriers occupés du travail méchanique de fondre & de frapper les especes. Il est donné, & sur-tout dans le Bas-Empire, à des personnes de la premiere distinction, chargées de la surintendance des monnoies; il paroît que ces grands officiers étoient au nombre de trois, puisqu'ils sont appellés Triumvirs Monétaires, & qu'ils se tenoient honorés du nom de *Consulatores monetæ*. Eût-il été permis à de simples artisans d'associer leur nom à celui du Prince sur les monnoies? Cela n'est guere vraisemblable.

MONGAS, *Mongas*, (*b*) une des danses furieuses des Anciens. C'est tout ce que nous en sçavons.

MONIME, *Monimus*, (*c*) fut trouvé parmi le prisonniers qu'Alexandre le Grand fit un jour sur les Perses. Monime étoit cependant Grec de naissance.

MONIME, *Monima*, (*d*) Μονίμη, femme vertueuse, née à Milet, & que l'Euripide de la France a rendue si célebre parmi nous. Ce fut à Stratonicée, ville de Carie, que le roi Mithridate vit pour la premiere fois Monime. L'ambition ne remplissoit pas tellement le cœur de ce Prince, que l'amour n'y trouvât place. Frappé de la beauté de Monime, il lui envoya quinze mille pieces d'or, croyant par cet indigne salaire triompher de sa vertu. Elle refusa ses offres, & résista à toutes ses sollicitations. Il fallut que Mithridate l'épousât solemnellement, & lui donnât le titre de Reine avec le diadême.

Après que ce Prince eut été vaincu par les Romains, il chargea Bacchidas d'aller mettre à mort Monime & ses autres femmes. Il y avoit déjà long-tems

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 156. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 269.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 318.

(*c*) Q. Curt. L. III. c. 13.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 503, 639. Crév. Hist des Emp. Tom. V. pag. 603. Tom. VI. p. 207. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. T. V. p. 187, 188.

que Monime étoit plongée dans une noire tristesse, pleurant une beauté funeste, qui lui avoit donné un maître au lieu d'un époux, & une prison où elle étoit gardée par des Barbares, au lieu d'une maison & d'un établissement tranquilles & heureux. Elle regrettoit sans cesse la Grece dont elle se voyoit éloignée, n'ayant reçu que des biens chimériques & qui n'ont pas plus de réalité qu'un songe, en échange des biens les plus doux, la liberté & la vue de sa patrie. Lors donc que Bacchidas lui eut signifié l'ordre du Roi, qui lui permettoit néanmoins comme aux autres de choisir le genre de mort qu'elle voudroit, elle arracha le diadême qui lui ceignoit le front; & se l'étant mis autour du cou, elle se suspendit pour s'étrangler. Mais, le poids de son corps ayant rompu aisément le diadême, elle le jetta, & cracha dessus, en disant: *Misérable bandeau, ne pouvois-tu au moins me rendre un déplorable service?* En même-tems, elle présenta la gorge au fer de l'eunuque.

MONITEUR, *Monitor;* c'étoient des gens préposés pour avertir les jeunes gens des fautes qu'ils commettoient dans les fonctions de l'art militaire. On donnoit le même nom aux instituteurs des enfans, garçons ou filles, & aux oisifs qui connoissoient toute la bourgeoisie Romaine, qui accompagnoient dans les rues les prétendans aux dignités, & qui leur nommoient les hommes importans dont il falloit captiver la bienveillance par des caresses. Le talent nécessaire à ces derniers étoit de connoître ces personnes par leurs noms. Un bourgeois étoit trop flatté de s'entendre désigner d'une maniere particuliere par un Grand. Aux théâtres, le Moniteur étoit ce que nous appellons souffleur. Dans le domestique, c'étoit le valet chargé d'éveiller, de dire l'heure de boire, de manger, de sortir, & de se baigner.

MONNOIE, *Moneta;* nom que l'on donna à toute sorte de pieces d'or & d'argent, ou d'autre métal, battues par autorité souveraine, & marquées au coin d'un Prince, ou d'un État souverain. La commune opinion est, que le nom *Moneta* vient de *monere*, avertir, parce que leur matiere & leur empreinte font connoître leur valeur, & celui qui la fait fabriquer.

La fin principale de la Monnoie a été l'utilité publique, le commerce étant beaucoup plus aisé par le moyen de la Monnoie, que par l'échange des choses en especes, parce que les pieces d'or, d'argent, ou d'autre métal, ont une estimation certaine. Avant que l'on marquât la Monnoie, on tailloit grossiérement des morceaux de métal, qui étoient donnés au poids, comme on fait encore dans plusieurs païs de l'Orient. Ensuite, on régla le poids des pieces; & enfin on y imprima

une marque pour en faire connoître la valeur.

La matiere ordinaire de la Monnoie, est l'or, l'argent, & le cuivre; & l'on emploie ces métaux seuls ou sans alliage, c'est-à-dire, par le mêlange de l'argent avec l'or, ou du cuivre avec l'or & l'argent. Pour marquer la quantité de l'alliage, on a donné à l'or pur vingt-quatre degrés de bonté, appellés carats, & douze à l'argent, nommés deniers, de sorte que quand on dit de l'or à vingt carats, c'est de l'or qui a perdu quatre degrés de bonté, & où on a mêlé un sixieme d'argent ou de cuivre. Le carat étoit autrefois la vingt-quatrieme partie d'un marc d'or; ainsi, le marc étoit d'or pur, quand il y avoit vingt-quatre carats de poids. Ensuite, on a donné le nom de carat à un vingt-quatrieme degré de bonté; ce que l'on nomme carat du fin.

On a vu quelquefois pendant les guerres de longue durée, dans les villes assiégées, & dans les nécessités publiques, employer le fer, le plomb, l'étain, le bois, le cuire, la carte, le papier, & autres matieres, pour fabriquer de la Monnoie; mais, ces especes n'ont eu cours que pendant un certain tems; & ceux qui en ordonnoient le cours, s'engageoient à les reprendre, & à en donner de bonne valeur en leur place, lorsque ces nécessités seroient passées.

Quant à la marque, on croit communément que l'on imprima d'abord sur les pieces de Monnoie, des figures ou des têtes de bœufs, de moutons, de cochons, ou d'autres animaux; d'où vint le nom de *pecunia*, du Latin *pecus*, qui signifie bête, ou bétail. Depuis on a gravé les têtes des Princes, les devises des États, les symboles de la piété, de la grandeur, ou des victoires de ceux qui les faisoient battre. On y a ajouté une légende, qui est l'écriture gravée autour proche des bords, ou dans le milieu de la piece. Le lieu de la fabrication est désigné à présent en France par les lettres de l'alphabet, la marque du graveur, & le point secret, pour vérifier la bonne Monnoie.

Le pouvoir de battre Monnoie appartient aux Princes souverains & aux Républiques. Il y a néanmoins des Ducs, des Comtes, des Barons, des Communautés, des Villes qui jouissent de ce droit, soit par usurpation, soit par concession des Souverains.

Les Anciens estimoient que la Monnoie étoit une chose sacrée; ils la faisoient fabriquer dans des temples, ou érigeoient des autels au milieu des fabriques. Plusieurs en portoient au cou, comme des joyaux, ou des préservatifs; d'où vient qu'il se trouve tant de pieces anciennes percées par les bords.

Dans les commencemens du monde on trafiquoit par échange. Le plus ancien monument que nous ayions, que l'on ait

trafiqué avec des pieces de métal, est ce qui est dit dans la Génese, qu'Abraham acquit le lieu de la sépulture de Sara, pour 400 sicles d'argent, de Monnoie publique, qui avoit cours chez les marchands. Abimélech, roi de Gérare, fit présent à Abraham de mille pieces d'argent. Joseph fut vendu par ses freres vingt pieces d'argent. Jacob, envoyant ses fils en Égypte pour acheter du bled, leur donne de l'argent, & les Égyptiens eux-mêmes portent à Joseph tout leur argent pour acheter des grains pendant la famine. Tous ces exemples font voir que dès les premiers tems on commerçoit avec de l'or & de l'argent; il ne paroît pas que ce fut en pieces de Monnoie frappées au coin. Il est plus vraisemblable que c'étoit au poids; car, le sicle, le talent, le géra, le beka, sont des noms de poids. On voit encore que dans les tems postérieurs, on pesoit chez les Juifs l'or & l'argent avec lesquels on trafiquoit. Il est dit dans la Génese, que Jacob acheta des enfans d'Hémor, un champ cent kesita; ce que la Vulgate, le Chaldéen, les Septante, & tous les Anciens interpretes ont traduit cent agneaux ou brebis; & comme saint Étienne dit, dans les actes, que Jacob avoit acheté ce champ à prix d'argent, on a inféré delà que c'étoit avec des pieces marquées d'un agneau; d'autres ont interprété le mot *kesita* par un arc, & ont cru que ces pieces étoient marquées de la figure d'un archer. Il est dit dans le livre de Job, que ses amis lui donnerent chacun un kesita & un pendant d'oreille d'or. On entend par le kesita, une piece de Monnoie. Dans les Paralipomenes, il est dit que les Princes du peuple donnerent pour le bâtiment du temple, mille adarconim; ce que l'on entend des dariques; & dans le premier livre d'Esdras, il est marqué que les Grands d'entre les Israëlites qui retournerent à Jérusalem avec Zorobabel, fournirent pour le rétablissement du temple 60 deracmonim, c'est-à-dire, des dariques, ou des mines. Tout cela a fait conjecturer que la Monnoie frappée au coin a été de bonne heure en usage parmi les Juifs. On voit des sicles, que l'on dit avoir été frappés dans la Judée du tems de David & de Salomon; on y lit en caracteres Samaritains, la ville Sainte; mais, leur antiquité est contestée par plusieurs, qui les croyent fabriqués du tems de Judas Maccabée.

Hérodote dit que les Syriens ont été les premiers qui ont fait battre de la Monnoie d'or & d'argent. On n'en connoissoit point l'usage parmi les Grecs du tems de la guerre de Troie. Strabon, sur le témoignage d'Éphore & d'Élien, rapporte que ce fut dans l'isle d'Egine, que l'on frappa la premiere Monnoie par l'ordre de Phédon, d'où ces pieces furent appellées Eginetes. La-

cain attribue l'usage de mettre l'argent en commerce à Ithon, roi de Thessalie, fils de Deucalion. D'autres veulent qu'Érichthonius fils de Vulcain, élevé par les filles de Cécrops, roi d'Athenes, ait communiqué l'usage de la Monnoie aux Lyciens & aux Athéniens. Crésus envoya à Delphes des pieces rondes d'argent; mais, il n'est point dit qu'elles fussent marquées. On voit encore quelques-unes de ces pieces de monnoie Grecque, appellées Éginetes, qui représentent d'un côté un bouclier, de l'autre une petite cruche, & une grappe de raisin avec ce mot Φι-Δο. On en a aussi quelques-unes de Gygès, qui portent son nom, mais il y en a peu qui soient avant le tems d'Alexandre.

Il ne paroît pas que les Perses aient eu l'usage de la Monnoie avant Darius, fils d'Hystaspe, qui fit le premier frapper des médailles d'or, que l'on nomma Dariques. Cette Monnoie, qui étoit marquée d'une figure d'archer, se répandit dans la Grece. Quelques-uns ont cru qu'elle est plus ancienne, & que c'est Darius le Mede qui l'a fait frapper.

La Monnoie des Latins étoit de cuivre. Elle étoit gravée d'une double tête, pour représenter Janus & Saturne, & d'un navire de l'autre côté. La premiere Monnoie de Rome étoit de cuivre, de bois peint, & même de terre cuite, si l'on en croit l'auteur de la Notice de l'Empire. Quelques-uns ont cru que Numa Pompilius en avoit fait fabriquer de cuivre; mais, d'autres prétendent que l'on se servoit encore de son tems de Monnoie de cuir; & que ce fut Servius Tullius, comme le dit Pline, qui fit frapper le premier de la Monnoie d'airain, de la figure d'un bœuf. Le même Auteur assure que l'on ne frappa de Monnoie d'argent à Rome qu'après la victoire remportée contre Pyrrhus, l'an 485 de la fondation de Rome, & que celle d'or ne fut marquée que soixante-deux ans après, l'an de Rome 547. Les médailles Consulaires marquent sous des figures quelques points généraux & singuliers de l'histoire. On en a quelques-unes, où sont représentées les têtes de quelques anciens rois de Rome, & des hommes illustres. Jules César est le premier des Romains, dont la tête fut gravée sur les Monnoies par ordonnance du Sénat; & cette coutume a été suivie depuis par les autres Empereurs, & par les Rois de toutes les nations.

Cassiodore dit que les Gaulois sont les premiers qui ont changé la Monnoie de cuir en métal, sans y mettre d'abord d'empreinte, & que depuis, avant même que les Romains se fussent rendu maîtres de leur païs, il y avoit sur leur Monnoie des figures de têtes de Divinités, & d'animaux, qui représentoient les richesses du païs.

Quant aux autres peuples barbares, ou ils ont continué de trafiquer par échange, comme les Scythes & les Sarmates, ou ils trafiquoient, comme font encore les Chinois, avec de petites lames de métal sans marque.

MONNOIE [Dieux de la]. (*a*) L'on a de tout tems été trop attaché à l'or & à l'argent, pour n'avoir pas imaginé des Divinités qui présidassent à la fabrique des différentes Monnoies. Des Auteurs anciens & modernes ont cru que l'épithete de Monéta qu'on donnoit à Junon, marquoit qu'elle étoit la Déesse de la Monnoie, quoique tout le monde n'en convienne pas. Mais, indépendamment de Junon, les Romains reconnoissoient plusieurs autres Divinités, dont le département étoit de veiller à la fabrique des especes.

Comme le symbole le plus ancien qui ait paru sur la Monnoie, étoit quelque animal, *Pecus*, ce qui lui fit donner par les Latins le nom de Pecunia, on fit, selon le témoignage de saint Augustin, une Déesse de ce mot-là même, qu'on invoquoit pour s'en procurer en abondance.

Mais, comme on fabriquoit des especes de différens métaux, sur-tout d'or, d'argent & de cuivre, & qu'une seule Divinité auroit été trop occupée du soin des différentes fabriques, on en établit une particuliere pour chacune.

Trois Déesses, représentées sur quelques médailles de l'empereur Commode & de ses successeurs, avec des balances, la corne d'abondance, & un monceau d'argent auprès, prouvent qu'il y en avoit au moins un pareil nombre ; & les Antiquaires conviennent qu'elles présidoient à la fabrique de trois métaux. Indépendamment de ces trois Divinités, on reconnoissoit encore Æs, ou Æsculanus, pour la Monnoie de cuivre.

Ces trois Déesses, comme on vient de le dire, ont pour symbole chacune une balance, & quelques Antiquaires croyent même remarquer que ces balances sont d'inégale grandeur, comme les trois métaux employés en Monnoies, sont de différens poids ; mais, peut-on, sur le petit champ d'une médaille, s'assurer d'une telle observation ?

On prétend même qu'il y avoit pour ce dernier métal la déesse Ærès. Le curieux M. de Peyrese, ayant examiné une médaille du cabinet de M. Pétau, sur laquelle étoit représentée une Déesse qu'on auroit pu croire être cette Ærès, aima mieux, parce que le nom étoit un peu effacé, décider que c'étoit Cérès ; mais, les balances qu'elle tenoit à la main, devoient le porter à croire que c'étoit la déesse Ærès. Aujour-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. V, pag. 343. *& suiv.*

d'hui, la chose n'est plus douteuse. Une médaille du cabinet du Roi, de moyen bronze, de l'empereur Tite, présente au revers une femme de bout, avec l'habillement ordinaire aux Déesses, appuyée de la main gauche sur la haste pure, & tenant une balance avec ces mots : *Æres Augusti, S. C.*

Il est vrai que le mot *Æres* n'est pas bien dans l'analogie de la langue Latine, & qu'on pourroit l'interpréter ainsi, la Monnoie de l'Empereur. Mais, comme la figure porte les symboles des Divinités, la haste pure, & le manteau appellé *peplum*, il y a apparence qu'on a voulu marquer par cette figure la Divinité qui, avec le dieu Æs ou Æscalanus, présidoit à la fabrique de la Monnoie de cuivre.

On voit même sur une médaille de Commode un Apollon nu, avec cette légende *Apolloni Monetæ ;* certainement il étoit juste que le Dieu des sciences & des arts présidât à la beauté & à l'élégance des Monnoies.

On trouve aussi dans l'ample recueil de Gruter, des inscriptions par lesquelles il paroît que les Monétaires invoquoient Vulcain, & la raison n'est pas difficile à deviner; mais, pourquoi invoquoient-ils aussi Hercule, comme le prouvent d'autres inscriptions, copiées par le même Auteur ? C'est ce que nous ignorons parfaitement.

MONNOIES BRACTÉATES. *Voyez* Bractéates.

MONOBAZE, *Monobazus*, Μονόβαζος, (*a*) surnommé Bazée, roi des Adiabéniens, épousa sa sœur Hélene. Cette Princesse étant enceinte d'un fils qui fut depuis appellé Izate, Monobaze songea une nuit qu'il dormoit auprès d'elle, & qu'il lui tenoit la main sur le sein; que l'enfant dont sa femme étoit grosse, seroit un jour comblé des bénédictions du ciel, & porteroit fort haut son mérite & son bonheur; que de peur de lui causer quelque mal, il devoit retirer sa main. Izate fut élevé à la cour du roi Abémérigus ou Abennérigus ; & comme il se distinguoit par ses rares vertus, ce Prince lui fit épouser une de ses filles. Quelques Auteurs prétendent qu'il se fit Juif; d'autres assurent qu'il embrassa la religion Chrétienne. *Voyez* Izate.

MONOBAZE, *Monobazus*, Μονόβαζος, (*b*) fils de celui dont on a parlé dans l'article précédent, & frere d'Izate, auquel il succéda au royaume d'Adiabene, en considération de ce qu'il lui avoit été fidele, lorsqu'en son absence, & après la mort de leur pere, il n'avoit pris la régence & l'administration du Royaume que pour le

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 683. *& seq.*

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 688 & 689.

lui conserver. C'est apparemment le même qui suit.

MONOBAZE, *Monobazus*, Μονόβαζος, (a) roi des Adiabéniens. Comme Vologese, roi des Parthes, balançoit entre la guerre & l'amitié des Romains, Monobaze lui demanda à qui il auroit recours, s'il étoit abandonné par un Roi si voisin & si puissant? » Vous avez déjà renoncé à l'Arménie, ajouta-t-il, au lieu que les Romains vont toujours en avant; & si vous ne vous opposez à leur ambition, en prenant ma défense, je serai obligé de me soumettre, bien persuadé que ma servitude sera plus supportable, que si j'attendois qu'on m'ait réduit par la force. » Ces motifs puissans de Monobaze contribuerent beaucoup à déterminer Vologese à faire la guerre aux Romains.

MONOCÉROS, *Monoceros*, animal qui n'a qu'une seule corne. On en connoît beaucoup de cette sorte, dont les uns ont la corne sur le front, les autres sur le nez, les autres sur la tête. Mais, il semble que quand l'Écriture parle du Monocéros, c'est principalement de la Licorne qu'elle veut parler.

MONOCROTON, *Monocroton*, vaisseau à un banc de rames de chaque côté. On l'appelloit aussi Monéris; ce n'étoit donc pas, comme on le pourroit croire, une barque qu'un seul homme pût gouverner.

MONODIE, *Monodia*, Μονῳδία, dans la poësie Grecque, sorte de lamentation ou de chanson lugubre, qu'on chantoit à voix seule, comme l'indique assez ce mot formé du Grec μόνος, *solus*, seul, & ᾠδή, *cantus*, chant.

MONŒCUS, *Monœcus*, (b) surnom d'Hercule. Il étoit ainsi surnommé, parce qu'il étoit honoré seul dans un temple.

MONŒCUS, *ou* MONŒCI PORTUS, Μονοίκου λιμὴν (c) ville d'Italie dans la Ligurie. Strabon dit que le *Monœci portus*, n'étoit pas en état de contenir de grands ni plusieurs vaisseaux.

Le nom de cette ville est corrompu dans Antonin, où l'on lit Herclemannicus. On convient assez généralement que c'est présentement la ville de Monaco; mais, nous croyons qu'à l'exception de Ptolémée, il n'y a pas un Géographe ancien qui fasse deux villes de Ligurie de *portus Monœci* & de *portus Herculis*. Tacite & Pline disent *portus Herculis Monœci*; ce qui doit faire juger qu'il y a faute dans Ptolémée.

La ville est située sur un ro-

(a) Tacit. Annal. L. XV. c. 1, 14. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 377, 378, 386.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom I. p. 228.

(c) Strab. pag. 201, 202. Tacit Hist. L. III. c. 42. Plin. Tom. I. pag. 149. Ptolem. L. III. c. 1. Virg. Æneid. L. VI. v. 830, 831. Lucan. L. I. v. 405. & seq.

cher qui s'étend dans la mer, & qui est fortifié par la nature. Sur ce rocher ou promontoire étoit autrefois le temple d'Hercule Monœcus, qui donne encore le nom à la ville. Ce lieu étoit connu de Virgile, suivant ce vers de l'Énéide :

Aggeribus socer Alpinus atque arce Monæci
Descendens. . . . .

La ville de Monaco est regardée comme une place de grande importance, parce qu'elle est à l'entrée de la mer de Provence, & parconséquent frontiere de France. Au pied de la ville il y a un port dont Lucain nous a donné la description en ces termes :

Quaque sub Herculeo sacratus nomine portus.
Urget rupe cava pelagus ; non corus in illum
Jus habet aut zephyrus ; solus sua littora turbat
Circius, & tuta prohibet statione Monæci.

Le château est bati sur un rocher escarpé, extrêmement élevé, & que battent les flots de la mer ; ainsi, la ville, le château & la citadelle sont sur une langue de terre, détachée des montagnes, d'une hauteur prodigieuse, & qui fait comme un amphithéatre qui avance dans la mer. Cette langue de terre est presque toute environnée d'eau, faisant comme une péninsule ; d'un côté seulement elle est pressée d'une affreuse montagne, qui, commandant la ville, diminue beaucoup de sa force.

MONOGRAMMES, *Monogrammi*, c'est-à-dire, qui sont d'un seul & même caractere. On appelloit ainsi les Dieux, pour marquer leur immutabilité.

MONOLOGUE, *Monologium*, scene Dramatique, où un acteur paroît & parle tout seul, soit pour faire entendre aux spectateurs une partie de l'histoire sur laquelle la piece est fondée, soit pour faire voir les diverses passions dont son ame est agitée. Il y a des gens qui n'approuvent pas les Monologues, parce qu'il est contre la vraisemblance qu'un homme étant seul parle haut & avec action. Il est certain que les Monologues sont très-difficiles à bien ménager, & qu'il y en a peu qui réussissent. Ce mot vient de μόνος, *solus*, seul, & λόγος, *sermo*, discours.

MONOPHAGIES, *Monophagia*, Μονοφαγεία, fête en l'honneur de Neptune chez les Éginetes. On appelloit Monophages ceux qui célébroient cette fête, parce qu'ils mangeoient ensemble, sans avoir aucun domestique pour les servir ; il n'étoit permis qu'aux seuls citoyens de l'isle d'Égine d'y assister.

MONOPODE, *Monopodium*, Μονοπόδιον, de μόνος, *solus*, seul, & πούς, ποδός, *pes, pedis*, pied, table à un seul pied.

(a) Ces sortes de tables étoient d'usage pour manger. Dans le tems du luxe des Romains, on en faisoit de bois d'érable, quelquefois de bois de citronier, soutenues par un seul pied d'ivoire bien travaillé ; on les vendoit un prix exorbitant, surtout si le bois de citronier étoit de différentes couleurs naturelles ; c'est ce que nous apprennent Horace, Martial, Juvénal, Pline, & Séneque. Cicéron en avoit une qui coutoit deux cens mille sesterces ; les quatre sesterces, selon D. Bern. de Montfaucon, valoient sept sols & demi d'Angleterre.

MONOPTERE, *Monopterium*, sorte de temple qui étoit de figure ronde & sans murailles pleines, en sorte que le dôme qui le couvroit n'étoit soutenu que par des colomnes posées de distance en distance. Ce mot est composé de μόνος, *solus*, seul, & de πτερὸν, *ala*, aîle, comme qui diroit bâtiment composé d'une seule aîle.

MONOSCELES, *Monosceli.* *Voyez* Sciapodes.

MONOSTIQUE, *Monostichus*, petit morceau de poësie consistant en un seul vers. Ce nom est formé du Grec μόνος, *solus*, seul, & στίχος, *versus*, vers.

MONOSYLLABE, *Monosyllabus*, qui n'est que d'une syllabe, comme *Roi*, *yeux*, *dont*. Une langue qui abondera en Monosyllabes, sera prompte, énergique, rapide, mais il est difficile qu'elle soit harmonieuse ; on peut le démontrer par des exemples de vers où l'on verra que plus il y a des Monosyllables, plus ils sont durs. Chaque syllabe isolée & séparée par la prononciation fait une espece de choc ; & une période qui en seroit composée, imiteroit à nos oreilles le bruit désagréable d'un poligone à plusieurs côtés, qui rouleroit sur des pavés. Quelques vers heureux, tels que celui-ci de Malherbe :

Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

ne prouvent rien contre la généralité de notre observation. Jamais Racine ne se seroit pardonné celui-ci :

Le Ciel n'est pas plus pur que le fond de son cœur.

sans le charme de l'idée qui l'a fait passer sur la cacophonie de *pas*, *plus*, *pur*.

MONOXYLES, *Monoxyla*, Μονόξυλα, (b) espece de gondoles faites d'un seul tronc d'arbre creusé. Xénophon parle de ces Monoxyles, & dit que chacun portoit trois hommes. Polyen parle aussi de ces Monoxyles, qui ne pouvoient, dit-il, porter qu'un homme.

L'usage de ces petits bateaux, qui est de la plus recu-

(a) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 311.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 204, 205.

lée antiquité, se trouve encore aujourd'hui chez les Grecs. Spon dit dans son voyage, que ces Monoxyles sur lesquels il est allé plusieurs fois, sont de petits bateaux faits d'un tronc d'arbre, longs de quinze à vingt pieds, sur un pied & demi de large, & sur presque autant de haut. On s'en sert ordinairement aux endroits où la mer est fort basse, parce qu'ils ne prennent pas plus d'un pied d'eau. » Jamais je ne fus plus surpris, » ajoute-t-il, que de voir au » plus étroit du trajet traverser » deux chevaux dans un de ces » Monoxyles: car, pour peu » qu'ils se fussent remués, tout » se seroit renversé dans l'eau.» Sidonius Apollinaire fait aussi mention dans ses panégyriques de ces Monoxyles où l'on passoit des chevaux accoutumés à aller sur l'eau dans ces petits esquifs. Ce que Pline rapporte des Monoxyles des Germains de son tems, est encore fort surprenant. » Les Germains, » dit-il, exercent leurs pira» teries sur des bateaux faits » d'un seul tronc d'arbres, » dont quelques-uns portent » jusqu'à trente hommes. » Les Gaulois, selon Tite-Live, en faisoient aussi beaucoup, & ne se soucioient point de les faire propres & polis, se contentant qu'ils pussent nager sur l'eau & porter des fardeaux. Strabon dit que les Espagnols de Cordoue se servoient aussi anciennement de ces Monoxyles pour aller sur le fleuve. Il dit ailleurs que les Lusitaniens s'en servoient aussi.

Ces Monoxyles s'appelloient aussi *Alvei*, comme qui diroit des auges. Tite-Live les appelle ainsi. Velleius Paterculus se sert aussi de ce terme dans le même sens. » Un de ces bar» bares, dit-il, qui étoit un » beau vieillard, de belle tail» le, & qu'à ses habits on con» noissoit être un homme de la » premiere qualité, monta dans » un arbre creusé comme une » auge, à la maniere du païs, » & conduisant lui-même cette » petite barque, il s'en alla » au milieu du fleuve. » Ovide, parlant de la nacelle où furent exposés Rémus & Romulus, l'appelle *Alveus*, une auge; plusieurs autres appellent également les Monoxyles *Alvei*.

MONT SACRÉ, *Mons Sacer*, montagne située au-delà du Téveron, à trois milles de Rome, aux confins des Sabins & des Latins, sur la route qui menoit à Crustumérie; ce qui a donné lieu à Varron d'appeller la fuite du peuple qui s'y rendit, *Secessio Crustumerina*. Cette colline fut nommée dans la suite le Mont Sacré, ou parce que le peuple après s'être réconcilié avec les Patriciens, y éleva un autel à Jupiter qui inspire la terreur, en mémoire de la frayeur dont il avoit été saisi en y arrivant, ou parce que les loix qu'on y porta de l'accommodement, devinrent si respectables, que qui,

conque auroit osé attenter à la personne d'un Tribun du peuple, étoit regardé comme l'objet de l'exécration publique, & sa tête étoit proscrite comme une victime, qu'il étoit permis à tout le monde d'immoler à Jupiter.

MONTAGNES, *Montes*. (*a*) Elles étoient, selon la fable, filles de la Terre. On les regardoit presque par-tout comme des lieux sacrés; quelquefois même on les adoroit comme des Divinités. Les nymphes des Montagnes se nommoient Oréades.

MONTANA, *Montana*, (*b*) surnom de Diane. Diane Montana est la même chose que Diane des Montagnes. On surnommoit ainsi cette Déesse, à cause du culte qu'on lui rendoit sur les montagnes.

MONTANUS [L. TULLIUS], *L. Tullius Montanus*, (*c*) dont Cicéron fait mention dans une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

MONTANUS [CURTIUS], *Curtius Montanus*, (*d*) fut accusé sous l'empire de Néron, l'an de Jesus-Christ 66, comme auteur de poësies détestables, & condamné à l'exil. C'étoit pourtant, dit Tacite, un jeune homme d'une grande espérance & d'une vie irréprochable, qu'on chassoit de sa patrie pour avoir donné des preuves de son esprit dans un Poëme qui n'avoit rien d'offensant. Mais, le pere de cet infortuné jeune homme obtint sa grace, à condition qu'il seroit exclus pour toujours des charges & des honneurs.

Sous l'empire de Vespasien, Curtius Montanus montra le plus grand zele pour le rétablissement de la mémoire de Pison Licinianus; & s'étant déclaré contre Aquilius Régulus, il alla jusqu'à lui imputer d'avoir, après la mort de Galba, donné de l'argent au meurtrier de Pison Licinianus, qu'il haïssoit, parce qu'il l'avoit fait exiler, & de s'être porté à cet excès incroyable de déchirer avec les dents la tête de ce jeune & infortuné César.

MONTANUS ATTICINUS, *Montanus Atticinus*, (*e*) ami de Lustricus Bruttianus. Celui-ci l'avoit mené, en cette qualité dans la province, dont il étoit gouverneur; & il l'avoit employé en divers ministeres. Il eut lieu de s'en repentir. Montanus Atticinus, en qui il mettoit sa confiance, étoit un scélérat, qui se rendit coupable de toute sorte de crimes; ensorte que Lustricus Bruttianus se crut obligé d'en écrire à l'Empereur. Montanus Atticinus,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 194. T. IV. p. 362.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 149.

(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XII. Epist. 51.

(*d*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 28. & seq. Hist. L. IV. c. 40. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 462. & suiv. T. III. p. 289. & suiv.

(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 210, 211.

outré & allarmé, se porta lui-même pour accusateur de Lustricus Bruttianus; & par une horrible perfidie, ayant trouvé moyen de se faire remettre furtivement entre les mains les régistres du Magistrat, il en arracha un grand nombre de feuillets. Et il produisit au procès le livre ainsi mutilé, comme une preuve des malversations de celui qu'il accusoit. L'affaire s'instruisit devant Trajan; & Pline étoit l'un des Juges.

Les parties plaiderent elles-mêmes leur cause sommairement, article par article. Lustricus Bruttianus, sûr de son innocence, ne se contenta pas de repousser les accusations intentées contre lui; mais, il développa tous les crimes de son accusateur, & en fournit les preuves. Trajan, qui ne demandoit qu'à être éclairé, saisit le vrai qu'on lui présentoit. Il voulut que l'on commençât par prononcer sur l'accusateur, qui fut condamné à l'exil. Pour Lustricus Bruttianus, il sortit d'affaire glorieux & triomphant, avec un éclatant témoignage de son intégrité & de sa bonne conduite.

MONUMENT, *Monumentum*; nom que l'on donné à tout ouvrage d'architecture & de sculpture, fait pour conserver la mémoire des hommes illustres, ou des grands évenemens, comme un mausolée, une pyramide, un arc de triomphe, ou autres semblables.

Les premiers Monumens que les hommes aient érigés, n'étoient autre chose que des pierres entassées, tantôt dans une campagne, pour conserver la mémoire d'une victoire, tantôt sur une sépulture, pour honorer un particulier. Ensuite, l'industrie a ajouté insensiblement à ces constructions grossieres, & l'ouvrier est parvenu quelquefois à se rendre lui-même plus illustre par la beauté de son ouvrage, que le fait ou la personne dont il travailloit à célébrer la mémoire. La ville d'Athenes étoit si féconde en Monumens historiques, que partout où l'on passoit, dit Cicéron, on marchoit sur l'Histoire; mais, toutes ces choses ont péri. Quelque nombreux & quelque somptueux que soient les Monumens élevés par la main des hommes, ils n'ont pas plus de privilege que les villes entieres, qui se convertissent en ruines & en solitudes.

Il n'y eut jamais de Monument dont la magnificence ait égalé celle du tombeau de Thémistocle, en l'honneur de qui on dit, que toute la Grece seroit son Monument.

Le mot *Monument* signifie en particulier un tombeau, *quia monet mentem.* Nous donnerons en passant l'interprétation de quelques abréviations qu'on voit souvent gravées sur les Monumens; telles sont les suivantes:

Ab V. C. *Ab Urbe Condita.*

A. A. A. F. F. *Auro, Argento, Ære, Flando, Feriundo.*

Ad A. L. M.	*Ad Agrum Locum Monumenti.*
A. F. P. R. C.	*Actum Fide Publica Rutili Consulis.* Cicéron l'interpréta plaisamment, *Andronicus Fecit, Plectitur Rutilius.*
D. D.	*Dedicaverunt*, ou *Dono Dedit*, ou *Deo Domestico.*
D. M.	*Diis Manibus*, ou *Divæ Memoriæ.*
B. M. P.	*Benè Merenti Posuit.*
P. P.	*Posuerunt.*
P. C.	*Ponendum Curavit.*
M. H. P.	*Monumentum Hæredes Posuerunt.*
H. S. V. F. M.	*Hoc Sibi Vivens Fieri Mandavit.*
H. B. M. F. C.	*Hæres Benè Merenti Faciendum Curavit.*
J. T. C.	*Juxta Tempus Constitutum.*
N. F. N.	*Nobili Familia Natus.*
Ob M. P. Et C.	*Ob Merita Pietatis Et Concordiæ.*
P. S. F. C.	*Proprio Sumptu Faciendum Curavit.*
R. P. C.	*Retrò Pedes Centum.*

Il seroit inutile de multiplier ici les exemples de cette espece, parce qu'on ne manque pas d'ouvrages d'Antiquaires, auxquels on peut recourir pour l'intelligence de toutes les abréviations qu'on trouve sur les Monumens antiques.

MONYCHUS, *Monychus*, (*a*) fameux centaure. Voyant que Cénée demeuroit invulnérable au milieu d'une grêle de fleches & de javelots qu'on lançoit contre lui de toutes parts : » Quelle honte s'écria Monychus, qu'un grand peuple se » laisse vaincre par un seul, & » par un seul qui n'est pas même » homme, ou qu'à peine reconnoissons-nous pour un homme ! » Mais, que dis-je, il est véritablement homme, il est ce que » nous étions, & nous sommes ce » qu'il a été. De quoi nous servent de si grands corps ? De » quoi nous servent ces doubles » forces ? De quoi nous sert-il » que la nature ait joint en nous, » & la force, & la vigueur de » deux natures si différentes ? » Ne croyons plus maintenant, » nous qui nous laissons surmonter par un bras qui n'est » pas d'un homme, que nous » soyons nés d'une Déesse, & » qu'Ixion fût notre pere. Mais, » si nous ne pouvons vaincre » par le fer un ennemi si redoutable, faisons rouler sur » lui des rochers, des montagnes & des forêts tout entieres. Peut-être qu'un grand » arbre aura la force de l'é-

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 12.

» touffer, & que la charge & » la pesanteur tiendront ici » lieu de blessures. » Il n'eut pas sitôt parlé, qu'ayant par hazard rencontré un grand arbre que la tempête avoit abattu, il le jetta comme un javelot contre un si fort ennemi, & tous les autres à son exemple, firent aussitôt la même chose. Ainsi, en fort peu de tems les monts Othrys & Pélion furent dépouillés de leurs arbres, & ne trouverent plus d'ombres qui missent leurs têtes à couvert. On chargea Cénée de la dépouille de ces deux montagnes, & il eut la force de porter toute une forêt qu'on entassa sur ses épaules. Mais, quand le fardeau se fût augmenté & qu'il eût couvert sa bouche & sa tête jusqu'à l'empêcher de tirer son vent, alors il fut contraint de succomber.

MOPHI, *Mophi*, Μῶφι, (a) montagne d'Égypte. Hérodote joint cette montagne à une autre qu'il nomme Cophi. Ces deux montagnes étoient entre Syene & Éléphantine. Il semble que Séneque les appelle les veines du Nil. Lucain dans sa Pharsale se sert de la même expression dans ce vers:

Et scopuli, placuit fluvii quos dicere venas.

Cela vient de ce qu'il y avoit entre ces deux montagnes de profonds abîmes que l'on regardoit comme les sources du Nil.

MOPHIM, *Mophim*, (b) Μαμφὶμ, fut le huitieme des enfans de Benjamin. On prétend que c'est le même que Supham, chef de la famille des Suphamites.

MOPSIUM, *Mopsium*, (c) Μόψιον, ville de Grece, dans la Thessalie, selon Strabon. Elle prit ce nom de Mopsus, Lapithe & l'un des Argonautes, & non pas de Mopsus, devin, fils de Tirésias. Tite-Live parle de Mopsium, & il dit que c'étoit une éminence entre Tempé & Larisse. Le roi Persée alla plusieurs fois camper à Mopsium, pendant l'année 171 avant Jesus-Christ.

MOPSIENS, *Mopsii*, *Mopsiani*, (d) famille de Compse, devenue puissante dans cette ville, par la faveur des Romains. Après la bataille de Cannes, les Mopsiens ayant été chassés de Compse, la ville fut livrée à Annibal sans aucun obstacle.

MOPSOPIE, *Mopsopia*, Μοψοπία, (e) nom qui fut donné à l'Attique. Ce nom étoit pris de celui de Mopsopus.

MOPSOPUS, *Mopsopus*, Μόψοπος, (f) donna son nom à l'Attique, qui fut appellée

(a) Herod. L. II. c. 28. Lucan. L. X. v. 325

(b) Genes. c. 46. v. 21. Numer. c. 26. v. 39.

(c) Strab. pag. 443. Tit. Liv. L. XLII. c. 61, 65, 67.

(d) Tit. Liv. L. XXIII. c. 1.

(e) Strab. p. 397.

(f) Strab. p. 397.

Mopsopie,

Mopſopie, pendant quelque-tems.

MOPSUS, *Mopſus*, ſelon quelques éditions de Tite-Live. Mais, les meilleurs exemplaires portent Mopſium. *Voyez* Mopſium.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, Thrace de Nation. *Voyez* Myrine.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, (*a*) fameux devin, fils d'Apollon & de Manto, fille de Tiréſias. Après la mort de ſa mere, par maniere de ſucceſſion, il fut honoré du Sacerdoce d'Apollon à Claros, & y rendit ſes oracles. Dans ce même-tems, Calchas revenant de Troie, après avoir été porté en divers lieux par la tempête, aborda enfin à Colophon. Là, ces deux Devins eurent de grands démêlés enſemble, chacun d'eux croyant en ſçavoir plus que l'autre. Amphimaque, roi des Lyciens, ſçut à quoi s'en tenir. Ce Prince méditoit une expédition, & Calchas le pouſſoit à l'entreprendre, lui promettant la victoire. Mopſus au contraire l'en diſſuadoit, l'aſſurant qu'il ſeroit vaincu. Amphimaque hazarda une bataille, & fut en effet vaincu; par-là il connut que Mopſus étoit meilleur prophete, & depuis il lui témoigna plus d'eſtime. Calchas en eut un tel dépit, que bientôt après il mourut de chagrin.

Pauſanias fait, avec plus de vraiſemblance, Mopſus fils de Rhacius Crétois & de Manto. Mopſus étoit non-ſeulement bon prophete, mais grand capitaine, car ce fut lui qui, au rapport de Pauſanias, chaſſa les Cariens de toute cette côte d'Aſie, dont les Grecs s'emparerent.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, (*b*) autre fameux Devin, eſt mis par tous les Anciens au nombre des Argonautes. Mais, ils ſont partagés ſur le lieu de ſa naiſſance; quelques-uns croyent qu'il étoit d'Œchalie, cependant la plus commune opinion eſt qu'il étoit Theſſalien, de la ville de Titarene, qui avoit pris ſon nom du fleuve Titareſe, ainſi qu'on l'apprend d'Étienne de Byzance; c'eſt pour cela que Mopſus eſt nommé Τιταρήσιος par Apollonius de Rhodes, & Τιταρώνιος par Lycophron.

» Je crois, dit M. l'abbé
» Banier, qu'il ne faut pas con-
» fondre l'Argonaute Mopſus
» avec un autre devin du mê-
» me nom; le premier étoit
» fils d'Ampycus & de Chlo-
» ris; le ſecond avoit pour
» pere Tiréſias; le premier fit
» la fonction de devin pendant

(*a*) Pauſ. pag. 400. Strab. pag. 443, 642, 643, 675, 676. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 468, 469. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 187, 188.

(*b*) Pauſ. pag. 320. Strab. pag. 443. Ovid. Metam. L. XII. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 440. Tom. VI. pag. 391, 392. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 89, 90.

» le voyage de la Colchide;
» comme le dit Stace :

» . . . . *Nec me ventura locuto*
» *Sæpius in dubiis auditus Jasone*
» *Mopsus.*

» Le second se rendit célebre
» au siege de Troie. Fort ho-
» norés l'un & l'autre après
» leur mort, ils eurent des ora-
» cles qui furent souvent con-
» sultés. Celui, qui étoit con-
» sacré à Mopsus, fils de Tiré-
» sias, étoit dans la Cilicie.
» Celui de l'Argonaute étoit
» dans l'Afrique, où il mourut
» au retour de la Colchide,
» comme le remarque Ammien
» Marcellin, qui se trompe
» cependant en disant que l'o-
» racle de Mopsus étoit dans
» la Cilicie; & je pense qu'il
» vaut mieux s'en rapporter à
» Apulée, né en Afrique,
» homme très-versé dans la
» connoissance des oracles, qui
» assure que celui de ce Mopsus
» étoit en Afrique, entre la Cy-
» rénaïque & la Mauritanie. »
Il n'est pas vrai, comme l'assure M. l'abbé Banier, que Mopsus fût fils de Tirésias; il n'étoit que son petit-fils.

MOPSUS, *Mopsus*, Μόψος, Lapithe qui se rendit célebre au siege de Thebes. Quelques-uns croyent que c'est lui que l'on honoroit dans la Cilicie, & qui a donné son nom à la ville de Mopsueste.

Il y a eu encore un Mopsus, capitaine des Argiens, qui mena une colonie sur les montagnes de Colophonie, où il établit la ville de Phasele. Il étoit au service de Lacius, frere d'Antiphême; & ce dernier ayant mené une colonie en Sicile, y établit la ville de Géla, qu'il surnomma du nom de Mopsus, & y célébra des jeux en l'honneur de Diane, d'où le nom de Mopsus devint commun dans les Idyles.

MOPSUS, *Mopsus*, Μόψος, (*a*) fils d'Œnée, reine des Pygmées. Il eut pour pere Nicodamas. Comme Œnée maltraitoit fort son peuple, les Pygmées lui enleverent son fils Mopsus, pour l'élever à leur maniere.

MOPSUS, *Mopsus*, Μόψος, (*b*) Lydien, alla en Syrie, dans le tems que ce païs étoit gouverné par Atergatis. Cette Princesse, qui avoit épuisé par des cruautés inouies la patience de ses sujets, & Jéthys son fils tomberent entre les mains de Mopsus, qui les fit noyer dans un lac voisin d'Ascalon.

MOPSUS, *Mopsus*, Μόψος, (*c*) un des bergers que Virgile introduit dans ses Églogues.

MORALE, *Morum Scientia.* (*d*) La Morale qui se propose pour objet de régler les mœurs, est, à proprement parler, la science de l'homme. Toutes les autres connoissances sont en

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. V. p. 114.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. pag. 240.

(*c*) Virg. Eclog. 5. v. 1. *& seq.* Eclog. 8. v. 26. *& seq.*

(*d*) Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 494, 495.

quelque sorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point jusqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime & de plus personnel; nous voulons dire jusqu'au cœur, car c'est là que l'homme est ce qu'il est. Elles peuvent le rendre plus sçavant, plus éloquent, plus juste dans ses raisonnemens, plus habile dans les mysteres de la nature, plus propre à commander des armées, & à gouverner des États; mais, elles ne le rendent pas meilleur, ni plus sage. C'est pourtant l'unique chose qui le touche de près, qui l'intéresse personnellement, & sans laquelle tout le reste doit lui paroître très-indifférent.

C'est pour cela que Socrate crut devoir préférer le réglement des mœurs à tout le reste. Avant lui les Philosophes ne s'occupoient presque qu'à sonder les secrets de la nature, à mesurer l'étendue des terres & des mers, à étudier le cours des astres. Il fut le premier qui mit la Morale en honneur, & qui, pour nous servir des termes de Cicéron, fit descendre la Philosophie du Ciel dans les villes, l'introduisit même dans les maisons, & la familiarisa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes sur les mœurs & sur la conduite de la vie.

Elle ne se borna pas au soin des particuliers. Le gouvernement des États a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célebres Philosophes. Aristote & Platon nous ont laissé sur cette matiere plusieurs traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort estimés, & qui renferment d'excellens principes. Cette partie de la Morale s'appelle politique.

La Morale doit instruire les hommes principalement sur deux matieres. Elle doit en premier lieu, leur enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, auquel ils aspirent tous, puis leur montrer les vertus & les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le Paganisme nous donne sur des matieres si importantes des maximes bien pures. Nous y trouvons un mêlange de lumiere & de ténebres, qui nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous instruire.

MORALITÉ, *Fabulæ Sensus*. La vérité qui résulte du récit allégorique de l'apologue, se nomme Moralité. Elle doit être claire, courte & intéressante. Il n'y faut point de métaphysique, point de périodes, point de vérités trop triviales, comme seroit celle-ci, *qu'il faut ménager sa santé*.

Phedre & la Fontaine placent indifféremment la Moralité, tantôt avant, tantôt après le récit, selon que le goût l'exige ou le permet. L'avantage est à peu près égal pour l'esprit du Lecteur, qui n'est pas moins exercé, soit qu'on la place avant ou après. Dans le premier cas, on a le plaisir de

combiner chaque trait du récit avec la vérité ; dans le second cas, on a le plaisir de la suspension ; on devine ce qu'on veut nous apprendre, & on a la satisfaction de se rencontrer avec l'Auteur, ou le mérite de lui céder, si on n'a point réussi.

MORASTHI, *Morasthi*, (a) ville de Palestine, qu'on croit être la même que Marésa. *Voyez* Marésa.

MORATEURS, *Moratores*. *Voyez* Rabules.

MORCUS, *Morcus*, (b) fut député avec Parménion, par le roi Gentius vers les Rhodiens, l'an 168 avant Jesus-Christ, pour engager ces Insulaires à se déclarer contre les Romains.

MORGANTINA, MORGANTINE. *Voy.* Morgantium.

MORGANTIUM, *Morgantium*, Μοργάντιον, (c) ville de Sicile, dans la partie orientale de cette isle, au midi de Catane, assez près de l'embouchure du fleuve Simétus.

Cette ville étoit une place importante, & Deucétius, chef des Siciliens, s'en étant emparé l'an 459 avant Jesus-Christ, cela lui acquit une grande réputation parmi les siens. Les habitans furent du nombre des peuples qui, du tems de la seconde guerre Punique, quitterent le parti des Romains. Le préteur M. Cornélius fit rentrer dans le devoir tous les rebelles ; & conformément à un arrêt du Sénat, il choisit Morgantium & son territoire pour en gratifier ceux qui étoient demeurés fideles aux Romains.

Cette ville, au rapport de Strabon, passoit pour avoir pris son nom des Morgetes, peuples d'Italie, qui chassés par les Œnotriens, étoient allés chercher une retraite en Sicile. Mais, selon le témoignage du même Strabon, elle n'existoit déjà plus de son tems. Le vin de Morgantium étoit célebre chez les Anciens ; aussi Pline ne l'a-t-il pas oublié.

Il est peu de villes dont le nom se trouve écrit plus diversement dans les Auteurs, que celui de Morgantium. Silius Italicus écrit *Morgentia* ; & Étienne de Byzance, tantôt Μοργεντία, *Morgentia*, tantôt Μοργέντιον, *Morgentium*. Strabon lit Μοργάντιον, *Morgantium* ; & Tite-Live, *Murgantia*. Les habitans sont nommés *Murgantini* par Cicéron & par Justin, *Murgentini*, par Pline, & *Morgentini* par Étienne de Byzance. Enfin, Diodore de Sicile écrit Μοργαντίνα, *Morgantina* ; & Thucydide, Μοργαντίνη, *Morgantine*. Il ne faut pas confondre cette ville avec celle de Murgantie

(a) Jerem. c. 26. v. 18. Michæ. c. 1. v. 1.

(b) Tit. Liv. L. XLIV. c. 23.

(c) Diod. Sicul. pag. 283. Strab. pag. 257, 270. Plin. Tom. I. pag. 163, 710, 712. Thucyd. pag. 295. Just. L. XXII. c. 2. Tit. Liv. L. XXIV. c. 27, 36. L. XXVI. c. 21. Cicer. in Verr. L. V. c. 38.

en Italie, dans le Samnium.

MORGENTIA, MORGENTIUM. *Voyez* Morgantium.

MORGENTINI. *Voyez* Morgantium.

MORGETES, *Morgetes*, (*a*) Μόργητες, peuples d'Italie dans l'Œnotrie. Strabon nous apprend qu'ils furent chassés de leur païs par les Œnotriens, & qu'ils passerent en Sicile, où selon quelques-uns ils donnerent leur nom à la ville de Morgantium. Pline fait mention de ces peuples, & les met au nombre de ceux qui ont habité anciennement la troisieme région de l'Italie.

MORIA, *Moria*, Α'μωρία, (*b*) montagne de Palestine, sur laquelle le temple de Jérusalem fut bâti par Salomon. On croit, dit D. Calmet, que c'est au même endroit qu'Abraham fut près d'immoler Isaac, quoique cela souffre de grandes difficultés. Les Samaritains, au lieu de Moria, dans la Génese, lisent Moré; & ils prétendent que Dieu envoya Abraham près de Sichem, où étoit certainement Moré, & que ce fut sur le mont Garizim qu'Isaac fut mené pour y être immolé.

Il y a diverses conjectures sur l'origine du nom de Moria. Quelques-uns disent que cette montagne fut ainsi nommée d'un mot Hébreu, qui signifie instruction, parce que la loi & la doctrine se répandoient delà sur tout le peuple d'Israël; d'autres croyent que le nom de Moria est dérivé d'un autre mot Hébreu qui veut dire Myrrhe & Aromates, parce que c'étoit le lieu où l'on offroit des parfums; d'autres le font venir de Moreh-Jah, c'est-à-dire, *le Seigneur sera vu*, parce que le fils de Dieu y devoit paroître après son incarnation. Ainsi, tout le monde juge que dans cette étymologie, il y avoit une sorte de prophétie de ce qui devoit arriver; mais, si on fait attention au tems où cette montagne & toute la contrée voisine furent d'abord appellées la terre de Moria, on pourra dire que cette expression signifie la terre du Dieu Docteur, ou la terre du Seigneur mon Docteur, parce que Sem ou Melchisédech, qui enseignoit les voies du Seigneur, habitoit en ce lieu, lorsque les Chananéens étoient dans les ténebres & dans les erreurs que leur enseignoient leurs Docteurs. La montagne de Moria étoit située au milieu de Jérusalem, qui formoit autour d'elle une espece de théâtre. La montagne d'Acra, sur laquelle cette ville étoit bâtie, se trouvoit autrefois plus haute que la montagne de Moria; mais, Hérode & ses successeurs l'applanirent & firent jetter des terres dans la vallée, pour que le temple dominât sur tous les bâtimens de la ville,

(*a*) Strab. pag. 257, 270. Plin. Tom. I. pag. 157.

(*b*) Paral. L. II. c. 3. v. 1.

& pour rendre le chemin du temple plus aisé. La montagne de Sion étoit au nord de celle de Moria. Cette derniere montagne fut partagée entre deux tribus, dans le tems que fut faite la distribution des terres; car, le parvis du Temple étoit sur les terres de la tribu de Juda, & l'autel, le portique, le Temple & le Saint des Saints se trouvoient sur les terres de la tribu de Benjamin.

MORINS, *Morini*, Μορῖνοι, (*a*) peuple de la Gaule Belgique, sur les côtes de l'océan, où ils habitoient l'ancien diocèse de Terouenne.

» Je crois, dit Sanson dans ses » remarques sur la carte de l'ancienne Gaule, que ce Diocèse » a autrefois compris ceux de » Terouenne & de Tournai; » celui de Terouenne fut encore divisé en trois, qui sont » Boulogne, Saint-Omer & » Ypres, & celui de Tournai aussi en trois, qui sont » Tournai, Gand & Bruges; » mais, c'est une erreur de dire » que le diocèse de Tournai » ait été démembré de celui de » Terouenne, & par conséquent » on ne peut l'attribuer aux » *Morini*. » Ce que Sanson ajoute que ces peuples étoient divisés en plusieurs cantons, est plus raisonnable, & cela se peut prouver par Jules César même.

Lorsque ce Général eut terminé la guerre contre les Vénetes, la saison étoit déjà fort avancée. Néanmoins, les Morins, ainsi que les Ménapiens, après être entrés dans la ligue qui venoit d'être dissipée & vaincue, n'avoient fait encore aucune démarche de soumission vers les Romains. Jules César, qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il lui restoit quelque chose à faire, marcha contre eux pour achever pleinement sa victoire. Il y trouva plus de difficulté qu'il ne pensoit. Ces peuples avoient compris, par l'exemple des autres, que nulle armée Gauloise ne pouvoit tenir la campagne contre les Romains; & comme leur païs étoit tout couvert de bois & de marais, ils s'y retirerent avec tous leurs effets.

Jules César arrive à l'entrée de ces bois, & commence à s'y fortifier un camp. Les Gaulois sortent sur les travailleurs; il s'engage un combat, dans lequel se voyant pressés, ils gagnent leurs retraites. L'ardeur de la victoire porte les Romains à les y poursuivre; mais, ils s'en trouverent mal, & dans ces routes embarrassées, ils perdirent plusieurs de leurs plus braves soldats.

Nul obstacle n'arrêtoit Jules César. Il résolut d'abattre

(*a*) Tacit. Hist. L. IV. c. 28. Cæs. de Bell. Gall. L. II. pag. 64. L. III. pag. 118, 119. L. IV. p. 143. *& seq.* L. VII. p. 351. Strab. p. 194, 199. Ptolem. L. II. c. 9. Plin. Tom. I. pag. 222, 224, 231, 555, 655. Tom. II. pag. 155. Virg. Æneid. L. VIII. v. 727. Hist. Rom. T. VII. p. 131. *& suiv.* Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 464.

ces immenses forêts ; & des arbres qu'il coupoit, il s'en faisoit une espece de rempart, les plaçant aux deux côtés de son armée pour en couvrir les flancs contre les incursions subites de ces Barbares. Déjà il avoit nettoyé un grand espace de terrein avec une diligence incroyable, & il étoit parvenu jusqu'au lieu où étoient les bestiaux & les bagages des ennemis ; de sorte qu'ils avoient été obligés de s'enfoncer eux-mêmes dans des forêts plus épaisses & plus profondes. Mais les mauvais tems qui survinrent, les pluies continuelles, ne lui permirent plus de tenir son armée sous les toiles. Il fallut céder à la nécessité, & laisser sa victoire imparfaite. Seulement il ravagea tout le païs, & brûla les hameaux & les édifices de ces malheureux peuples; après quoi il se retira, & distribua ses troupes en quartiers d'hiver.

L'année suivante, Jules César forma le dessein de passer dans la Grande-Bretagne. Mais, le soin d'assembler sa flotte le retint quelque tems dans le païs des Morins. Sa présence n'y fut pas inutile. Cette nation avoit toujours jusques-là refusé opiniâtrément de se soumettre. Alors, la plus grande partie des nations qui la composoient, vinrent par députés lui demander pardon pour le passé, & lui déclarerent qu'ils obéiroient à tout ce qu'il leur ordonneroit à l'avenir. Rien ne pouvoit arriver plus à propos. Charmé de ne point laisser de sujet d'inquiétude derriere lui, pendant qu'il seroit dans la Grande-Bretagne, il reçut les soumissions des Morins, & se contenta d'exiger d'eux beaucoup d'ôtages. En s'embarquant, il laissa un Lieutenant-général avec des troupes pour garder le port ; & il envoya le reste de son armée, sous les ordres de deux autres Lieutenans-généraux, Titurius Sabinus & Arunculeius Cotta, dans les cantons des Morins qui n'étoient pas encore soumis, & sur les terres des Ménapiens.

Puisque Jules César arrive avec son armée par terre chez les Morins, & que ses vaisseaux y abordent par mer, les uns & les autres sans coup férir, il faut convenir que ce canton des Morins étoit déjà sous son obéissance ; & puisqu'il reçoit dans cet endroit des députés qui viennent lui faire des excuses, & lui promettre obéissance, le canton de ceux-ci étoit donc bien plus avant dans les terres que le lieu où se faisoit l'embarquement. Enfin, puisque Jules César envoie Tit. Sabinus & Arunculeius Cotta, ses Lieutenans, dans le païs des Morins, de la part de qui il n'avoit point reçu de députés, il est vraisemblable que ces derniers étoient encore plus éloignés.

Les Morins avoient bien de la peine à reconnoître les Romains pour maîtres. Lorsque Jules César repassa de la Gran-

de-Bretagne dans la Gaule, il y eut deux de ses vaisseaux qui ne purent tenir leur route, & furent contraints de relâcher un peu plus loin. Trois cens soldats qui en étoient descendus, furent attaqués par quelques Morins. Ceux-ci leur commanderent d'abord de mettre bas les armes, s'ils vouloient sauver leur vie ; & comme ils se furent mis en rond pour mieux se défendre, il s'assembla autour d'eux, en un instant jusqu'à six mille hommes. A cette nouvelle Jules César envoya sur le champ toute sa cavalerie à leur secours. Cependant, les trois cens soldats se défendoient très-vaillamment, & soutinrent quatre heures l'attaque des ennemis, dont ils tuerent plusieurs, sans avoir beaucoup de blessés. Dès que la cavalerie Romaine parut, les Barbares jetterent leurs armes pour se sauver, & perdirent beaucoup de leurs gens dans leur retraite. Le lendemain T. Labiénus marcha contr'eux avec les légions qu'on avoit ramenées de la Grande-Bretagne, & les fit presque tous prisonniers.

Il ne seroit pas aisé de décider combien la Cité entiere des Morins renfermoit de païs ; il est néanmoins probable qu'elle comprenoit toute l'étendue des diocèses, qui ont été formés de celui de Terouenne, sçavoir, Saint-Omer, Boulogne & Ypres.

Le nom des Morins, comme celui des Armoriques, dérive du Celtique *Mor*, qui signifie mer, & il avoit été donné à ces peuples à cause de leur situation sur le bord de la mer. Virgile, par une figure hardie, met les Morins au bout du monde :

Extremique hominum Morini Rhenusque bicornis.

Pline adoucit l'expression, en disant qu'on les regardoit comme placés à l'extrêmité de la terre, *ultimique hominum existimati Morini.* Pomponius Méla parle plus juste ; il les dit les plus reculés de tous les peuples Gaulois. Ptolémée donne aux Morins la ville de Taruana, & un port nommé Géforiacum ; il met aussi dans leur païs l'embouchure du fleuve Tadula & celle de la Meuse.

MORISTASGUS, *Moristagus*, (a) étoit roi des Sénones à l'arrivée de Jules César dans les Gaules. Il eut pour successeur son frere Cavarinus, qu'une conspiration formée par ses sujets obligea de prendre la fuite.

MORIUS, *Morius*, Μόριος, (b) fleuve de Grece dans la Béotie, dans le voisinage du mont Thurium, selon Plutarque. *Voyez* Molus.

MORIUS, *Morius*, surnom que les Athéniens donnoient à Jupiter. Ce mot signifie partiel, de μέρος, *pars*, partie, dérivé de μείρω, *divido*, je divise.

MORMOLYCÉES, *Mormo-*

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 106.

(b) Plut. T. I. p. 463.

lycea, Μορμολυκεῖα, (a) forte de masques dont les Grecs se servoient.

MORPHAGENE, *Morphagenes*, (b) dont Cicéron a fait mention dans une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

MORPHASME, *Morphasmus*, Μορφασμὸς, (c) une des danses ridicules en usage chez les Anciens, & dans laquelle on imitoit les transformations de Protée par un grand nombre de figures.

MORPHÉE, *Morpheus*, (d) Μορφεὺς, l'un des ministres du Dieu du Sommeil. Il excitoit à dormir, & représentoit diverses formes dans les songes. Ovide le décrit dans le onzieme livre de ses Métamorphoses, & feint que le Sommeil l'envoya par ordre de Junon à Alcyone, pour lui présenter l'image de Ceyx, son mari, qui avoit péri sur mer.

» Le Dieu du Sommeil, dit » Ovide, ne réveilla que Morphée de cette multitude de » ses enfans, qui dormoient » autour de son lit. Il n'y en a » point entr'eux qui imite mieux » que lui, & la démarche, & » le visage, & la voix de ceux » qu'il veut représenter. Il y » ajoute les habits qu'ils ont » coutume de porter, & se sert » des mêmes paroles dont ils se » servent ordinairement; enfin, » il ne prend jamais que la res» semblance des hommes..... » Morphée, porté sur une aîle » légere qui fendoit l'air & les » ténebres sans faire de bruit, » partit du palais du Sommeil, & » se rendit en peu de tems dans » la ville & dans la maison où » étoit alors Alcyone. Lorsqu'il » fut entré dans sa chambre, il » se dépouilla de ses plumes, » & se fit semblable à Ceyx, » prit un visage triste & pâle, » qui ressembloit à celui d'un » mort, & se présenta de» vant le lit de cette miséra» ble Princesse, tout nu & dé» figuré, la barbe & les che» veux mouillés, & comme dé» gouttans de l'eau de la mer. » Dans cet état s'appuyant » sur le lit, le visage trempé » de larmes, il parla en ces ter» mes à Alcyone : Connois-tu » Ceyx, chere & malheureuse » femme? La mort a-t elle chan» gé mon visage? Si tu veux » me regarder, tu me recon» noîtras encore; mais, au lieu » de ton mari, tu ne trouveras » que son ombre. Tes vœux & » tes prieres ont été pour moi » sans effet, & je n'en ai point » reçu de secours. Je suis mort, » ma chere Alcyone, ne te » promets plus en vain la satis» faction de me revoir. J'ai fait » naufrage dans la mer Égée, » où la tempête a mis en pieces

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 251.

(b) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. V. Epist. 15.

(c) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 251.

(d) Ovid. Metam. L. XI. c. 16, 17. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V, pag. 173.

» le vaisseau qui me portoit, & » comme je prononçois encore » ton nom, un flot m'a rempli la » bouche, & m'a privé de la » vie, c'est-à-dire, de mon » Alcyone. Ne prends pas ce » que je te dis pour une nou- » velle douteuse ; ce n'est pas » le bruit du peuple & de la » renommée qui t'entretient de » ma perte, c'est moi-même qui » ai fait naufrage, qui viens » t'annoncer mon aventure. Le- » ve-toi & donne-moi des lar- » mes ; prends enfin des habits » de deuil, & ne souffre pas » que je descende aux enfers, » sans qu'on ait pleuré mon in- » fortune. Au reste, en pro- » nonçant ces paroles, Mor- » phée imita si bien la voix de » Ceyx, qu'Alcyone crut faci- » lement qu'elle entendoit par- » ler son mari. Il sembloit mê- » me qu'il versoit des pleurs » véritables; enfin, il avoit la » même contenance, & les mê- » mes gestes que Ceyx. »

MORPHO, *Morpho*, (*a*) du Grec μορφὴ, *forma*, la figure, Déesse qui avoit un temple à Lacédémone, mais Morpho n'est qu'un surnom de Vénus, la Déesse de la beauté.

Pausanias entre dans un détail assez curieux au sujet de Morpho & de son Temple. » La Déesse, dit-il, y est voi- » lée, & elle a des chaînes aux » pieds ; ils disent que c'est » Tyndare qui lui a mis ces » chaînes pour donner à en- » tendre combien la fidélité » des femmes envers leurs ma- » ris doit être inviolable ; d'au- » tres disent, pour se venger de » Vénus, à qui il imputoit l'in- » continence & les adulteres » de ses propres filles ; mais, » je ne puis le croire, car il » faudroit être insensé pour s'i- » maginer que l'on se venge » d'une Déesse, en la repré- » sentant par une statue de bois » de cedre avec des chaînes » aux pieds. »

MORT, *defunctus*, *Mortuus*, Ἀπὸθανὼν, Νεκρὸς, (*b*) &c. Le respect, que tous les peuples ont eu dans tous les tems pour les corps morts, & les soins religieux qu'ils ont toujours pris des tombeaux, semblent insinuer la persuasion où l'on étoit que ces corps n'y étoient mis qu'en dépôt. C'étoit une grande faute, dans l'esprit des Anciens, que de ne pas procurer aux Morts la sépulture ; & nous voyons qu'après toutes les batailles, le premier soin des vaincus, malgré le sentiment actuel de leurs maux & la vive douleur d'une sanglante défaite, étoit de demander au vainqueur une suspension d'armes, pour rendre à ceux qui étoient restés sur le champ de bataille les derniers devoirs, d'où ils étoient persuadés que

(*a*) Pauf. p. 190.

(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 47. Tom. II. pag. 52, 516, 517. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 4, 5. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. I. p. 32. *& suiv.* Tom. III. pag. 3, 69.

dépendoit leur bonheur pour l'autre vie. Ils avoient peu d'idée de la résurrection des corps. Mais cependant les Payens, par l'intérêt que l'ame prenoit au corps après le trépas, par le respect religieux qu'on lui portoit, par les honneurs solemnels qu'on s'empressoit de lui rendre, marquoient qu'ils en avoient un sentiment confus, qui subsistoit parmi toutes les nations, & qui venoit de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne le démêlassent pas bien clairement.

Par une loi de Solon, il étoit défendu de dire du mal des Morts, parce que la religion porte à tenir les Morts pour sacrés, la justice à épargner ceux qui ne sont plus, la politique à ne pas souffrir que les haines soient éternelles.

Ce qui regarde l'opinion & les coutumes des Anciens touchant les Morts, est quelque chose de trop curieux & de trop intéressant, pour nous dispenser d'entrer ici dans quelque détail à ce sujet.

I.

Apparition des Morts.

Le cahos, qui sépare l'autre monde de celui-ci, ne paroissoit pas assez insurmontable pour rompre tout commerce entre les vivans & les Morts, & empêcher que des ombres subtiles ne pénétrassent sur la terre par des sentiers inconnus. Il y avoit même de certains lieux, comme l'antre de Trophonius, & les gouffres du promontoire de Ténare, & des lacs d'Averne & d'Achéron, où l'on disoit qu'aboutissoient les grandes routes qui conduisoient aux portes de l'enfer.

On ne s'embarrassoit point de l'objection des gens moins crédules, qui ne pouvoient comprendre comment des ames privées des organes des sens pouvoient parler, agir, & se faire entendre; on y avoit pourvu par la supposition de membres équivalens qu'avoit le corps délié, dont on concevoit l'ame revêtue, & qui lui servoit de premiere enveloppe, suivant Pythagore, lorsqu'elle étoit unie au corps mortel. C'est une des illusions ordinaires de l'imagination, de représenter les esprits sous la figure des corps.

L'attachement aux lieux que la Providence ou le destin avoit assignés à ces Manes, ne paroissoit pas un obstacle qui leur fermât la sortie des enfers, pourvu que ce fût dans des tems convenables & avec la permission des Dieux auxquels ils étoient soumis, tel qu'étoit Pluton appellé Summanus, c'est-à-dire, le souverain des dieux Manes. C'est sur cela qu'est fondée une ancienne épitaphe qu'on voit encore à Rome, dans laquelle une jeune veuve, désolée de la perte de son mari, adresse ses vœux aux dieux Manes, & leur demande en grace de permettre que ce cher époux lui vienne rendre visite pendant

la nuit, en attendant qu'elle puisse se réunir à lui.

On sçait que c'étoit une des fonctions de Mercure de ramener les ombres des enfers, aussi bien que de les y conduire. Non-seulement on étoit persuadé que les ames bienheureuses, aussi bien que les infortunées, pouvoient revenir sur la terre de leur propre mouvement, apparoître en songe, & se rendre visibles sous telle forme qu'il leur plaisoit; mais on ne doutoit pas même du pouvoir des Magiciens, qui se vantoient de les faire sortir, quand bon leur sembloit, de leurs demeures sombres pour les consulter, ou les faire servir à leurs enchantemens. L'histoire de l'ombre de Samuel, évoquée par les magiciens d'Endor, est une preuve de l'antiquité de cette opinion, qui avoit cours parmi les Hébreux, aussi bien que parmi les autres nations. Comme ces évocations troubloient le repos des ames Saintes, l'on croyoit ne pouvoir faire des vœux plus favorables pour elles, que de souhaiter qu'elles en fussent délivrées. C'est ce que signifioit la formule gravée sur les tombeaux, *que la terre vous soit légere*. L'on s'imaginoit que les Magiciens l'appesantissoient par leurs charmes sur les ombres des Morts, & les empêchoient de la pénétrer, pour venir prendre l'air de ce monde pendant la nuit, afin de les obliger par ces vexations à leur répondre, & à obéir à leur voix.

I I.

Culte particulier des Morts, ou son origine & son motif.

Il n'y avoit guere de maison un peu considérable, où il n'y eût dans le vestibule un autel consacré aux dieux Lares ou Domestiques, qui passoient pour les ames des ancêtres. Les honneurs, que toute la famille leur y rendoit en particulier, venoient, suivant Macrobe & Servius, de l'ancienne coutume d'y enterrer les Morts, qui a subsisté plus long-tems en Égypte, où l'on avoit de grandes facilités pour embaumer & conserver les corps. L'incommodité qu'on en recevoit ayant obligé de les transporter ailleurs, on continua de rendre à leurs représentations les mêmes devoirs; & le souvenir de leurs bienfaits entretenant la confiance de leurs descendans, ils s'adresserent à eux comme à des Dieux favorables, & toujours prêts à exaucer leurs vœux.

C'est-là vraisemblablement un des commencemens de l'idolâtrie; & il y a lieu de croire que les dieux de Laban, que sa fille Rachel lui enleva, étoient les images de ses peres qu'il honoroit d'un culte particulier.

Cette dévotion pour les ancêtres supposoit qu'ils étoient du nombre des ames saintes & bienheureuses, que leur vertu, délivrée des infirmités du corps, avoit élevées au-dessus de la condition humaine; ce qui ne pouvoit pas se dire de tous les

Morts, y en ayant plusieurs, dont il étoit constant que la vie avoit été fort déréglée & même scandaleuse. Mais, comme il étoit impossible de décider précisément après la Mort d'un homme, quel étoit son sort, & quel rang il tenoit dans l'autre monde, la piété de ses héritiers les portoit à en juger favorablement, & à le mettre au rang des gens de bien, d'autant plus qu'on s'est toujours fait un point de religion de ne parler jamais que respectueusement des défunts. Ainsi, on leur donnoit en général le nom de dieux Manes. C'étoit, comme l'on sçait, l'inscription ordinaire des tombeaux, & le titre de toutes les épitaphes. Mais, ce culte religieux que l'on rendoit à la mémoire des Morts, ne les élevoit pas pour cela au rang des véritables Dieux, à moins que leur vertu publiquement reconnue, s'étant attiré la vénération des peuples, n'eût été consacrée par des temples & des autels. Il est vrai que la théologie Payenne n'a jamais été fort scrupuleuse dans ses Apothéoses sur les mœurs de ceux qu'elle a mis au rang des Dieux, dont la plupart, tant anciens que modernes, auroient été fort embarrassés à fournir des preuves d'une probité purement humaine.

Ainsi, la Divinité qu'on attribuoit par honneur aux Manes du commun, n'étoit pas un sûr garant de leur félicité. Il paroît même que les devoirs qu'on vouloit bien leur rendre, étoient autant pour les soulager & pour assurer leur repos, que pour se concilier leur faveur & leur protection. On jugeoit qu'ils y étoient sensibles pour leurs propres intérêts, puisqu'ils souffroient avec tant d'impatience & de douleur d'en être privés.

I I I.

Culte public rendu aux Morts.

Ovide raconte au second livre des Fastes, le sujet du renouvellement de la fête des Morts, appellée *Feralia*. Les guerres continuelles l'ayant fait cesser, Rome fut désolée par la peste; on jugea aussitôt que c'étoit un effet de la vengeance des dieux Manes; & les esprits étant aussi malades que les corps, on vit, dit-on, les ombres des Morts sortir de leurs tombeaux, se promener dans la campagne, & dans les rues de la ville avec des hurlemens affreux. On ne trouva point d'autre remede à cette désolation & à ces frayeurs, que de rétablir les cérémonies négligées.

Le peuple étant guéri de sa superstition, & les maladies ayant heureusement cessé, la dévotion envers les Morts devint plus célebre & mieux établie qu'elle ne l'avoit jamais été.

I V.

Coutume touchant les Moribons, & ceux qui venoient de mourir.

Dans la Grece, quand quel-

qu'un étoit malade, on mettoit sur la porte des branches de buisson & de laurier ; le buisson étoit pour chasser les mauvais esprits, & le laurier pour appaiser Apollon, dieu de la Médecine ; le laurier lui étoit consacré. Les peres & les meres baisoient leurs enfans mourans, & appliquoient leur bouche ouverte à la leur, comme pour recevoir leur ame. Ils frappoient aussi des chaudrons & des vases de cuivre pour chasser les mauvais esprits & les génies malfaisans. La coutume des meres de recevoir les ames de leurs enfans mourans, est ainsi exprimée dans Ciceron : » Ces malheureuses » meres, dit-il, passoient les » nuits entieres à la porte de » la prison, ne leur étant pas » permis d'embrasser leurs fils » pour la derniere fois ; elles » ne demandoient autre chose » sinon qu'il leur fût permis » de recevoir le dernier souffle » de leurs pauvres enfans. » Quintilien dit à peu près la même chose parlant de lui-même : » Je n'ai pu, dit-il, ren» dre les derniers devoirs à » mon fils, m'asseoir auprès de » lui lorsqu'il tiroit à sa fin, » lui raccommoder l'oreiller » pour le faire reposer plus » doucement, le tourner de » l'autre côté pour lui donner » une situation plus supporta» ble, & recevoir son dernier » souffle. »

Dès qu'un malade étoit mort, on lui fermoit les yeux & la bouche. La cérémonie de fermer les yeux, les enfans à leurs peres & meres, & les peres & meres à leurs enfans, se trouve en mille endroits. Cette coutume étoit fort ancienne & générale tant chez les Grecs que chez les Romains. » Votre pere » & votre mere ne vous fer» meront pas les yeux après » votre Mort, » dit Homere. Virgile dit la même chose. Les freres les fermoient aussi à leurs freres, dit Stace. » Ma sœur » me prioit, dit Flavien dans » une homélie de saint Jean » Chrysostôme, de lui fermer » les yeux après sa Mort, de » lui clorre la bouche, & de » lui rendre tous les autres de» voirs de la sépulture. » C'étoit une cérémonie sacrée chez les Romains, dit Pline, de fermer les yeux de ceux qui mouroient, & de les ouvrir ensuite lorsqu'ils étoient sur le bûcher.

Quelques-uns prétendent que par la loi Ménia il étoit défendu aux enfans de fermer les yeux de leurs peres mourans ; mais, cette loi exprimée ainsi dans Varron, se doit entendre, selon les plus sçavans Jurisconsultes, d'une bien différente maniere ; ils prétendent que cela veut dire qu'ils ne doivent pas fermer les yeux à leurs peres, pendant qu'ils voyent encore ; & que cela se dit par Métaphore contre des enfans dénaturés qui accéléroient la Mort de leur pere pour jouir plutôt de leurs héritages.

V.

Autres coutumes touchant les Morts

L'on pratiquoit encore d'autres cérémonies peut-être moins communes. On en voit quelques-unes dans la premiere planche du cinquieme volume de l'antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon. Une jeune fille qui vient de mourir, est étendue sur son lit avec ses habits & sa chaussure. Le pere est assis à la tête du lit sur un siege pliant, & la mere aux pieds sur une chaise à dossier. Ils ont l'un & l'autre la tête voilée d'un pan de leur robe, & donnent des marques de leur affliction. Les autres parens ou domestiques autour du lit témoignent, soit par leurs gestes, soit par leur situation, la part qu'ils prennent à ce deuil domestique. A l'extrêmité de la troupe, on remarque un esclave portant ses bas de chausses à la mode des Barbares. Au-dessous du lit est un chien qui a le pied sur une espece de couronne; nous ne sçavans si c'étoit celle dont on devoit couronner cette fille morte; car, selon la loi des douze tables, on couronnoit les Morts qui avoient vécu vertueusement. On remarque sous le lit des pantoufles ou des mules de chambre.

Une autre cérémonie étoit d'ôter aux défunts l'anneau du doigt, dès qu'ils avoient rendu l'ame; ce qu'on faisoit non-seulement à ceux qui mouroient, mais aussi à ceux qui s'endormoient d'un profond sommeil, & qui tomboient dans une espece de léthargie. » Par je ne » sçais quelle religion, dit Pli» ne, on ôte les bagues à ceux » qui s'endorment d'un profond » sommeil, & à ceux qui meu» rent. » On croit que c'est par rapport à cette coutume que Spartien dit dans la vie de l'empereur Adrien, qu'entre les marques de sa Mort prochaine on remarqua que la bague où son image étoit représentée, tomba d'elle-même d'un de ses doigts. Molestel croit qu'on ôtoit les bagues à ceux qui venoient de mourir, de peur que les *Pollinctores*, ou ceux qui avoient soin de laver & de préparer les corps, ne s'en saisissent; ce qui donne lieu de le croire, c'est que lorsqu'on alloit porter le corps sur le bûcher on lui remettoit cet anneau.

Les parens & les voisins s'assembloient autour du corps, & plusieurs crioient à haute voix en prononçant le nom du défunt pour le faire revenir à lui, si l'ame n'étoit pas encore sortie. On fait aujourd'hui la même chose au Pape lorsqu'il vient d'expirer, en l'appellant du nom qu'il portoit avant sa promotion au Pontificat.

La coutume de laver le corps des Morts, & de les oindre de parfums, étoit établie chez les Grecs, chez les Romains & chez plusieurs autres nations. On y employoit l'eau chaude, apparemment pour faire revenir ce-

lui qu'on lavoit, s'il n'étoit pas encore expiré.

Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, que ce corps devoit dans peu être porté sur le bûcher; car, comme dit Pline, Cœlius Tubéro qui avoit été Préteur, revint sur le bûcher, & fut rapporté vivant dans sa maison. Il fut plus heureux qu'Aviola, homme Consulaire, qui, n'ayant donné des marques de vie que lorsque le bûcher fut allumé, & que la violence du feu l'eût fait revenir, ne put être sauvé; quelque diligence qu'on fît, il fut brûlé tout vif. La même chose arriva à Lucius Lamia, selon Pline. Ceci paroît surprenant, sur-tout si on avoit laissé les Morts sept jours à la maison, avant que d'être apportés au bûcher, comme on faisoit ordinairement. Cela devoit donner en ce tems-là une grande attention aux parens des défunts, & les porter à différer le convoi le plus qu'ils pouvoient. Cependant, l'histoire nous fournit bien des cas semblables. Du tems, dit Varron, que vingt hommes établis pour diviser les terres de Capoue, étoient occupés à cette fonction, un particulier qu'on portoit en terre, s'en revint de son pied à la maison. Dans ces cas tragiques, malheur à ceux que les parens aimoient moins que leur héritage. Apulée rapporte à ce sujet une histoire que l'on trouvera sous l'article d'Asclépiade.

Les Romains donnoient aux Corps morts l'habit ordinaire; qui étoit la toge; les Grecs les couvroient d'un manteau. Les femmes étoient aussi vêtues à leur ordinaire. Il y en avoit cependant qui se préparoient des habits magnifiques pour leurs funérailles. Les Grecs aussi bien que les Romains habilloient leurs Morts de couleur blanche. Ceux de Sparte couronnoient de branches d'olivier & revêtoient de pourpre ceux qui avoient bien servi leur patrie à la guerre, & qui étoient morts dans le combat.

La coutume de couronner les Morts s'observoit depuis les plus anciens tems, jusqu'aux plus bas siecles de la belle antiquité. Plusieurs Auteurs en font mention, entr'autres Cicéron dans son oraison pour Flaccus. « Je voudrois, dit-il, que le tems me » permît de rapporter ici toutes les sentences qu'ils ont » données touchant le corps de » Castricius; premierement, » qu'on le portât dans la ville, » ce qu'on n'accordoit pas aux » autres; après cela, que de jeu» nes garçons le portassent, & » en dernier lieu, qu'on lui mît » une couronne d'or. » Ceux qui avoient mérité des couronnes pendant leur vie, étoient couronnés après leur mort; & on mettoit quelquefois des couronnes d'or sur la tête de ceux qui s'étoient le plus signalés.

On mettoit le Corps mort dans le vestibule ou à l'entrée de la maison. On lui tournoit les pieds vers la porte comme

aujourd'hui. Les gens de qualité y mettoient des cyprès, c'est un arbre lugubre qui ne renaît point après qu'il a été coupé.

On ne convient pas sur le tems pendant lequel on gardoit les Corps morts à la maison, avant que de les porter au bûcher. Homere dit que le corps d'Achille fut gardé pendant dix-sept jours. Mais, Servius prétend qu'on les brûloit le huitieme jour, & qu'on les enseveliſſoit le neuvieme après leur Mort. Cela ne doit s'entendre que des gens de qualité ; car, les pauvres étoient ensevelis ou le lendemain, ou après trois ou quatre jours. Quand les sept jours étoient expirés, un héraut annonçoit le convoi en cette maniere ou en quelque autre semblable : » Ceux, qui » voudront assister aux obse» ques de Lucius Titius, fils » de Lucius, sont avertis qu'il » est tems d'y aller présente» ment ; on emporte le Corps » de la maison. » Ces mots du héraut, que rapporte Morenstel, semblent être pris du Phormion de Térence, où il est dit : » On » fait les obseques de Chre» mès ; que ceux qui le pour» ront y assistent ; l'heure est » arrivée. »

Ceux qui assistoient aux funérailles, étoient les parens & les amis. Quand le Mort avoit rendu des services considérables à la République, le peuple s'y trouvoit aussi. Il arrivoit quelquefois que des gens qui se voyoient mourir, prioient leurs amis d'assister à leurs funérailles. On portoit les gens de qualité sur de petits lits, appellés Lectiques, dont nous voyons un assez grand nombre dans les monumens. Les gens de basse condition étoient portés sur des sandapiles ; c'étoient comme des brancars portés par quatre hommes. Les porteurs des Corps morts étoient appellés *Vespillones*, mot que les étymologistes font venir de *Vespera*, le soir, parce, disent-ils, que c'étoit le soir que se faisoient les convois. Au lieu de biere les Lacédémoniens se servoient d'un bouclier.

Le Mort avoit le visage découvert. Lorsqu'on l'apportoit au tombeau, on lui mettoit quelquefois des couleurs pour le rendre plus agréable ; ce qu'on faisoit sur-tout aux jeunes filles. Quand le visage étoit tout-à-fait difforme, on le couvroit entiérement. Dans les plus anciens tems, ces convois se faisoient la nuit, quoique cela ne fût pas général ; car, il y en avoit qui enterroient le jour. La coutume d'enterrer la nuit fut depuis changée, & ne fut observée que pour les jeunes gens qui mouroient dans l'adolescence. Julien l'Apostat voulut la rétablir par tout le monde ; mais, il ne vécut pas assez long-tems pour la faire observer.

Les Athéniens faisoient leurs funérailles le matin avant le soleil levé. Devant le convoi, marchoient les joueurs de flûte qui jouoient un air lugubre, & une

chanson de deuil que les Grecs appelloient ἰάλεμος, & les Latins *Nænia* ou *Næniæ*. Comme les Anciens déifioient tout, on faisoit de *Nænia* une Déesse, & l'on disoit selon Arnobe que ceux qui sont réduits à l'extrêmité, sont sous la tutele de *Nænia*. Ces chansons, où l'on exprimoit la douleur des personnes vivantes à la Mort de leurs parens ou parentes, étoient ordinairement pleines de niaiseries & de bagatelles; c'est ce qui a fait que *Næniæ* est souvent pris pour bagatelles dans les Auteurs. Le nombre des joueurs de flûte devenant trop grand, il fut ordonné dans la suite qu'ils ne seroient pas plus de dix. outre ces joueurs de flûtes, des baladins & des joueurs de passe-passe marchoient devant le convoi; ils dansoient & gesticuloient de maniere à faire rire. Il y a apparence que cela ne se faisoit pas toujours; Denys d'Halicarnasse dit que cela se pratiquoit principalement aux funérailles des gens aisés, & dont la vie avoit été heureuse. Dans les pompes funebres on portoit des flambeaux & des cierges, comme dit Séneque à la fin du livre de la briéveté de la vie. Pour les funérailles des pauvres gens, on ne portoit que des chandelles.

Si celui qu'on portoit au bûcher avoit été dans les charges, s'il s'étoit signalé à la guerre, s'il avoit obtenu des couronnes & des récompenses, on y portoit les marques de ses emplois, les présens qu'il avoit reçus pour ses belles actions, ceux qu'il avoit reçus des villes, les étendards & les dépouilles qu'il avoit remportés sur les ennemis. On y portoit aussi son visage représenté en cire, & une longue suite de ses aïeux & de ses parens représentés en bustes de cire sur de grandes piques. On mettoit ensuite ces images dans l'atrium ou dans la salle d'entrée. Quand c'étoient des Empereurs, on y portoit encore les images & les symboles des villes & des nations subjuguées. Lorsque le Mort avoit commandé les armées, les légions assistoient aux funérailles, tenant leurs armes renversées, & le fer des piques en bas; les Licteurs renversoient aussi leurs faisceaux de verges. Les affranchis assistoient au convoi, portant un voile blanc de laine sur la tête.

Les fils du défunt marchoient la tête voilée; leurs filles y alloient nus pieds, & les cheveux épars. Les femmes alloient vêtues de blanc, se conformant en cela à leur parent mort. Cette coutume étoit aussi observée chez les Grecs, parmi lesquels les hommes & les femmes qui alloient aux funérailles portoient des couronnes, quand la pompe funebre étoit pour des gens de qualité.

L'habit noir étoit aussi usité à Rome pour les funérailles; nous trouvons plusieurs passages dans les Auteurs qui en font foi. Ces différences marquent que les coutumes ont changé, & peut-

être varié dans les mêmes tems & dans les mêmes lieux. La même variété se trouve dans les auteurs Grecs. » Pourquoi, dit » Plutarque dans ses questions » Romaines, les femmes en » deuil portent-elles des habits » & des rubans blancs? Est-ce » à l'exemple des Mages, qui » se revêtent d'un habit clair » & luisant pour l'opposer à » Pluton & aux ténebres? Ou est-» ce parce que les Morts étant » vêtus de blanc, on veut aussi » que leurs parens soient ha-» billés de la même couleur? » On met cet habit blanc sur » les Morts, ne pouvant don-» ner cette blancheur à l'ame, » quoiqu'on souhaite qu'après » avoir achevé sa course, elle » se trouve pure & brillante. » Ou est-ce parce que la bien-» séance veut que tout ce qui » sert au deuil soit fort simple? » Or, tout ce qui est teint en » couleur, soit noir, soit bleu, » ne l'est pas, parce que la » couleur fait un mêlange; il » n'y a donc que le blanc qui » convienne aux Morts. Socrate » dit qu'à Argos on porte au » deuil des habits blancs & pas-» sés par l'eau. » Pour marquer une douleur extrême, les parens déchiroient quelquefois leurs habits.

La coutume de se couper les cheveux étoit encore plus en usage chez les Grecs; Archélaüs, roi de Macédoine, se les coupa aux funérailles d'Euripide. Cette coutume s'observoit aussi chez les Perses & chez d'autres peuples Barbares; nous en trouvons des marques dans l'Écriture-Sainte. On coupoit aussi pour marque de deuil le crin aux chevaux; cela s'observe au deuil d'Alceste, où Admete commande dans Euripide, qu'on coupe le crin aux quatre chevaux qui menoient le char. Plutarque dit, dans la vie de Pélopidas, qu'à sa Mort les Thessaliens se tondirent, & qu'ils couperent aussi le crin de leurs chevaux. Alexandre le Grand, à la mort d'Ephestion, ne se contenta pas de faire couper le crin des chevaux & des mulets, mais, il fit aussi abattre les crenaux des villes, afin que les murailles portassent le deuil de la Mort de son ami.

D'autres fois, sans se couper les cheveux, on témoignoit son affliction en les aspergeant de poussiere & de cendre; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les Poëtes. Quand la douleur étoit extrême, ces profanes s'emportoient quelquefois jusqu'à chanter pouilles aux Dieux qui leur avoient enlevé leurs parens ou leurs amis; leur fureur alloit quelquefois plus loin, ils jettoient des pierres contre les temples, renversoient les autels, & jettoient les dieux Lares dans la rue.

D. Bernard de Montfaucon présente dans la seconde planche du cinquieme volume de son antiquité, un convoi tiré d'un marbre Romain. Mais, il s'en faut bien qu'on y observe tout ce que nous avons dit.

Ces cérémonies des funérailles varioient beaucoup, comme nous venons de le remarquer. Celui que l'on porte au bûcher paroît être un chasseur ou un homme qui aimoit la chasse. Le corps nu est porté sans lectique par quatre hommes; un des quatre tient un bâton, dont le haut se termine en T. l'homme qui suit immédiatement le corps, est tout nu, & tient un doigt sur la bouche; un autre tient une lance de chasseur, un autre mene deux chiens de chasse attachés. Après vient un cheval qui porte des hardes, & une espece de fourche de chaque côté; ces hardes pourroient bien être des filets, & les fourches pourroient avoir servi à les tendre. Après ce cheval vient un homme qui porte la main à ses yeux, & semble pleurer la Mort de son ami ou de son maître. La bande est terminée par un petit char sur lequel est monté un jeune homme qui donne des marques de tristesse. A côté des chevaux est encore un autre homme qui porte une lance ou un javelot pour la chasse.

Le Mort est porté les pieds devant; un homme qui précede le corps, tient une épée, & fait quelque signe de l'autre main. Trois femmes qui vont devant, sont tout échevelées & éplorées; un jeune homme qui les précede, tient la main sur la bouche, & donne aussi des marques de tristesse. On remarque sur la même image plusieurs actions où les mêmes personnes sont répétées, comme cela s'observe souvent dans d'autres planches. Après ce que nous venons de dire, on voit le bûcher quarré sur lequel est le cadavre; la femme du Mort s'arrache les cheveux. Cette scene est presque couverte ou cachée par une autre plus tragique, où la femme du défunt ne pouvant supporter la douleur de la Mort de son mari, se plonge un poignard dans le sein, & est soutenue par deux autres femmes qui la relevent. A l'extrêmité de l'image est une autre femme assise devant l'urne, où sont les cendres peut-être du mari & de la femme; c'est une de celles qu'on appelloit *præficæ*, qui fait ses lamentations en étendant ses bras.

A Rome si le défunt étoit une personne de qualité, on le portoit aux *Rostra*, qui étoit un lieu de marché ainsi appellé, parce qu'il y avoit des éperons de proues de vaisseaux représentés. A ces *Rostra* étoit une espece de tribune d'où on pouvoit haranguer le peuple; voici ce qu'en dit Polybe: » Quand » quelque illustre Romain est » Mort, on lui fait de grands » honneurs, & entre autres on » apporte son corps en cérémonie au marché au lieu » qu'on appelle *Rostra*. On le » met quelquefois de bout, afin » qu'on puisse mieux le voir. » On le porte aussi quelquefois » couché, mais plus rarement. » Tout le peuple y vient en

» seule, & alors son fils; s'il » en a quelqu'un qui soit en » âge pour haranguer, & qui » soit présent, ou quelqu'un » de ses parens, monte aux » *Rostra*, & fait l'éloge de ce- » lui qui vient de mourir; il » étale ce qu'il a fait de grand » pendant sa vie. Il arrive delà » que ceux qui assistent, rap- » pellent la mémoire de ce qu'il » a fait, soit qu'ils y aient été » présens, soit qu'ils l'aient » appris des autres; ensorte » que ce deuil de quelques » particuliers devient public. » Après qu'on l'a enseveli, on » met son image dans un qua- » dre couvert dans le principal » appartement de la maison. » Cette image représente sa » face où l'on met les couleurs. » Aux jours des solemnités pu- » bliques, on découvre ces » images, & on les entoure » d'ornemens. Quand quel- » qu'un de la même famille » vient à mourir, on les porte » dans le convoi, & pour les » rendre semblables à celui » qu'on va ensevelir, on leur » met un corps entier. On don- » ne une toge à ces images; & » si le défunt a été Consul ou » Préteur, on lui donne la pré- » texte; s'il a été Censeur, on » le revêt de pourpre; s'il a » été honoré du triomphe, ou » de quelques marques d'hon- » neur semblable, l'or brille » sur son habit. Les faisceaux » de verges, les haches & les » autres marques de Magistra- » ture marchent devant. En un » mot, chacun paroît avec les » mêmes marques d'honneur & » de dignité qu'il avoit dans la » République, pendant qu'il » étoit en vie. Quand ils sont » arrivés aux *Rostra*, ils s'as- » seyent tous selon leur rang » sur des sieges d'ivoire. On ne » peut rien voir de si beau que » ce spectacle, ni de plus pro- » pre à exciter les jeunes gens » à l'amour de la belle gloire; » car, qui ne seroit ému & saisi » d'un désir si louable, voyant » les images comme vivantes » de ces grands hommes, à la » vertu desquels on fait tant » d'honneur? Joignez à cela » l'oraison funebre que fait l'o- » rateur destiné pour cela; il y » parle non-seulement de celui » que l'on va ensevelir, mais » aussi de tous les autres dont » les images sont présentes, en » commençant par le plus an- » cien; il étale leurs belles ac- » tions, & les honneurs qu'on » a faits à leur mérite. Il ar- » rive delà que les éloges de » ces grands hommes sont sou- » vent réitérés, & que la gloire » de leurs belles actions par-là » consacrée à l'immortalité, » se répand par-tout, & passe » à la postérité. La jeunesse, » éprise du désir d'arriver à de » pareils honneurs, se porte » avec ardeur à tout faire & à » tout entreprendre pour le sa- » lut de la République. »

Ces honneurs funebres étoient encore en usage chez les Grecs, comme dit Périclès au commencement de l'oraison funebre des

Athéniens morts à la guerre pour leur patrie ; c'est la seule des oraisons funebres de ces anciens tems qui nous reste. On faisoit ces oraisons funebres non-seulement pour les hommes de distinction, mais aussi pour les femmes illustres qui avoient fait quelque chose de remarquable pour la République. Platon fait mention de cette coutume ; cela se faisoit aussi chez les Romains, comme dit Cicéron au second livre de l'Orateur. » J'ai pris plaisir, dit-» il, aussi-bien que tous le au-» diteurs, à vous entendre faire » l'éloge de Popillia votre me-» re. Je crois que c'est la pre-» miere femme à qui on a fait » un pareil honneur dans cette » ville. »

La coutume de brûler les corps étoit presque générale chez les Grecs & chez les Romains. Nous trouvons pourtant assez d'exemples de corps inhumés comme aujourd'hui, & sans avoir été consumés sur des bûchers. Dans les plus anciens tems, on inhumoit les corps à Athenes selon la loi de Cécrops rapportée par Cicéron. *Mortuum terra humato.* Leurs tombeaux ne devoient pas être fort magnifiques, puisqu'ils étoient obligés par la loi de n'y faire travailler que dix hommes tout au plus, qui devoient avoir fini dans trois jours. Il y en a pourtant qui prétendent que la coutume de brûler les corps est de toute antiquité chez les Grecs. On voit en effet dans Homere que cette coutume a précédé la guerre de Troie. Xénophon dit pourtant qu'un grand nombre de Grecs furent inhumés.

» Je suis persuadé, dit Ci-» céron, que la plus ancienne » maniere d'ensevelir les Morts » est celle dont se sert Cyrus » dans Xénophon ; le corps est » ainsi rendu à la terre, & il » est situé de maniere qu'il est » couvert du voile de sa mere. » C'est en cette sorte qu'on ra-» conte que notre roi Numa » fut enterré non loin des au-» tels de la fontaine. Tout le » monde sçait que la famille de » Cornélia a eu presque jusqu'à » notre tems cette sorte de sé-» pulture. On n'ignore pas aussi » que Sylla victorieux de C. » Marius porta sa haine si loin, » qu'il fit déterrer le corps de » ce capitaine Romain, & le » jetter à la voirie ; ce qu'il » n'auroit jamais fait, s'il eût » été aussi sage que violent. Je » ne sçais si ce fut de peur » qu'on ne lui fît un pareil trai-» tement, qu'il voulût qu'on » brûlât son corps. C'est le » premier des Patrices Corné-» liens dont le corps ait été » brûlé. »

M. Fabretti prouve, par les anciens monumens, que l'usage de brûler les corps, & celui de les inhumer sans les brûler, ont été dans le même-tems à Rome. Personne ne doute qu'on n'en brûlât un grand nombre ; il est même certain que c'étoit la maniere la plus ordinaire. Il est sûr aussi

qu'on en inhumoit, quoique plus rarement ; en voici des preuves. Gruter donne une inscription dont le sens est tel : *Aux Dieux Manes de L. Julius Epigonus, qui a vécu vingt-sept ans, cinq mois & douze jours ; son corps entier est inhumé ici. L. Julius Gamus a fait faire ce tombeau pour son fils.* Une autre inscription porte que L. Julius Gamus, apparemment le même, fit faire un sarcophage ou un grand cercueil pour son petit-fils L. Julius Marcellus. On en trouve quelques autres exemples quoiqu'assez rares. » La coutume de » brûler les corps à Rome, dit » Pline, n'est pas des plus an» ciens tems ; mais, comme les » Romains virent que dans les » guerres qu'ils faisoient dans » des païs lointains, on déter» roit les Morts qu'ils avoient » inhumés, ils commencerent » à les brûler. Il y eut pour» tant plusieurs familles qui » garderent l'ancienne coutu» me, comme la Cornélienne, » dans laquelle on dit qu'aucun » corps ne fut brûlé jusqu'au » dictateur Sylla. » La coutume de brûler les corps dura jusqu'au tems du grand Théodose, dit Godefroi sur le code Théodosien. Delà vient que Macrobe, qui écrivoit sous Théodose le jeune, dit que de son tems cet usage de brûler les corps avoit cessé.

On versoit sur le défunt du vin, du lait, & du miel, & l'on mettoit sur le bûcher des parfums & des liqueurs odoriférantes, de l'encens, du cinnamome, des aromates & de l'huile pour faire brûler plus vîte. On donnoit aux Morts la potion qu'on appelloit myrrhine, que quelques-uns croyent avoir été faite avec de la myrrhe ; d'autres disent plus vraisemblablement que c'étoit avec une sorte de pierre précieuse qu'on appelloit murrha. Les Commentateurs se donnent la torture pour expliquer ce que c'étoit que cette potion, & la grande diversité de sentimens ne sert qu'à montrer combien la chose est difficile à entendre. Cette profusion d'aromates, de liqueurs, de potions myrrhines, étoit de grands frais, & c'est pour cela qu'elle est défendue par la loi des douze tables. Outre la raison de la trop grande dépense, il y en avoit une autre, c'étoit que ces liqueurs & ces parfums, évaporés par le grand feu du bûcher, exhaloient une fumée & une odeur si fortes, qu'elles étouffoient quelquefois les personnes qui en approchoient de près.

Après qu'on avoit oint le corps, on lui ouvroit les yeux qu'on avoit fermés, dès qu'il avoit rendu le dernier soupir ; on lui mettoit une piece de monnoie ou une obole dans la bouche, pour payer à Charon le passage de la barque ; cette piece de monnoie s'appelloit chez les Grecs δανάκη. On augmenta depuis le prix du passage, & l'on mettoit deux ou trois oboles. Cette coutume paroît avoir été fort générale

dans la Grece ; il n'y avoit que les Hermoniens qui ne mettoient rien dans la bouche des défunts. Nous en trouvons encore aujourd'hui dans la bouche des momies que l'on deterre tous les jours en Égypte. C'étoient les plus proches parens du défunt qui mettoient le feu au bûcher, & ils l'y mettoient tournés d'un autre côté, pour s'ôter la vue d'un objet si triste.

Quand le bûcher étoit allumé, on prioit les vents d'y souffler pour hâter l'incendie. Cette coutume existoit chez le Grecs dès le tems d'Homere, où nous voyons qu'Achille prie le vent du septentrion & le zéphyre de souffler dans le feu pour consumer plus promptement le cadavre de Patrocle, & leur promet des sacrifices, s'ils exaucent sa priere. Cette coutume passa des Grecs aux Romains, comme la plûpart des autres usages. Quand le bûcher étoit bien allumé, on y jettoit des habits, des étoffes précieuses, & les parfums les plus rares. Cela fut dans la suite défendu par la loi des douze tables. On y jettoit aussi les dépouilles qu'on avoit gagnées sur les ennemis. Aux funérailles de Jules César, les vétérans jettoient leurs armes sur le bûcher pour faire honneur aux manes de ce grand Capitaine, qui les avoit si bien conduits à la guerre. On immoloit aussi des bœufs, ou des taureaux, & des moutons, qu'on jettoit après cela sur le bûcher. Nous avons déjà parlé de ceux qui se coupoient les cheveux aux funérailles ; nous voyons à celles de Patrocle qu'on jettoit dans le feu ces cheveux ainsi coupés ou arrachés.

Quand un grand nombre de gens se trouvoient ensemble tués en quelque bataille ou combat, on ne faisoit qu'un tombeau pour tous. Il n'y avoit qu'un sépulcre pour tous les Lacédémoniens qui furent tués aux Thermopyles ; ils étoient entassés les uns sur les autres, & ils n'avoient tous que cette épitaphe rapportée par Strabon: *Passant, allez annoncer aux Lacédémoniens que pour obéir à leurs loix nous sommes tous enterrés en ce lieu.* Thucydide rapporte une autre épitaphe, & dit que pour orner ce sépulcre commun des Spartiates il n'y avoit que cinq colomnes, sur l'une desquelles les Opontiens avoient mis cette inscription : *La terre d'Oponte, métropole des Locriens, renferme en son sein ceux qui se sacrifierent autrefois pour la Grece en combattant contre les Medes.* Quelquefois, on séparoit seulement les capitaines d'avec les soldats. Eumene, selon Plutarque, ayant ramassé tous les corps, fit enlever toutes les portes des villages des environs, & brûler les corps des capitaines sur un bûcher, & ceux des soldats sur un autre, & leur ayant érigé des tombeaux, il partit de ce lieu. Les Lacédémoniens, après la bataille de Platées, firent, selon Hérodote, trois tombeaux, un pour les Prêtres, un pour

les Spartiates, & un autre pour les esclaves.

L'Histoire nous fournit des exemples tragiques de plusieurs personnes qui se sont tuées sur le bûcher de ceux qu'elles aimoient. Aux funérailles d'Agrippine, un de ses affranchis, appellé Mnestor, se tua de douleur devant le bûcher. Plusieurs soldats se tuerent aussi devant le bûcher de l'empereur Othon; ce n'étoit pas la crainte du malheur dont ils étoient menacés, qui les porta à s'immoler ainsi, mais l'amour du Prince. Un certain Philotimus, dont parle Pline, que son maître avoit fait héritier de ses biens, se jetta sur son bûcher. Il y a eu des femmes, dit Séneque, qui se sont jettées sur les bûchers de leurs maris, pour y être avec eux consumées par les flammes. On sçait que cette coutume regne encore aujourdhui chez les Banianes, & que malgré la défense du Prince plusieurs femmes se brûlent aux funérailles de leurs maris.

Nous ne sçavons si l'exemple de ceux qui se tuoient ainsi, ou se brûloient volontairement, doit passer pour plus tragique, que ces hosties vivantes que ces profanes immoloient aux manes. Achille tua douze jeunes Troyens pour les brûler sur le bûcher de Patrocle. Cette coutume fut quelquefois pratiquée à Rome, où l'on immoloit ces sortes de victimes sur les bûchers des Morts; Virgile en fait mention en deux endroits. Mais, cette coutume paroît avoir été rare, parce que, comme dit Servius, les Romains la regardant comme trop cruelle, la changerent en une autre qui n'étoit guere plus humaine, & firent combattre les gladiateurs devant le sépulcre.

V I.

Souhaits faits pour les Morts.

Entre les souhaits qu'on faisoit aux Morts, un des plus communs étoit celui-ci: *Que la terre vous soit légere.* On le trouve fréquemment dans les Auteurs, dans Callimaque, dans Euripide, & dans Tibulle.

Il dit en la quittant : Reposez donc en paix,
Que la terre sur vous soit légere à jamais.

Cette inscription se trouve encore souvent sur les anciens monumens, *sit tibi terra levis*, que la terre vous soit légere. On la met quelquefois par les premieres lettres de chaque mot *S. T. T. L.* Il semble que le sens naturel de ces mots soit, que la terre ne pese pas trop sur vos ossemens; ou, que la terre dans laquelle ils reposent vous soit favorable; ce qui sembleroit supposer qu'ils reconnoissoient quelque sentiment dans les corps Morts. D'autres croyent que ces souhaits & ces prieres se faisoient pour détourner les enchantemens auxquels ces profanes croyoient que les Morts mêmes étoient

sujets. Quelquefois les Morts qui parlent eux-mêmes en certaines inscriptions, disent que la terre leur est légere, comme nous voyons dans cette curieuse épitaphe de la vigne Borghese.

» Ce tombeau est de Popilie; » il a été fait par Océanus mon » mari, homme recommandable par sa grande sagesse; la » terre est fort légere sur moi; » je célébrerai, mon cher mari, » votre piété sur l'Achéron; & » vous, souvenez-vous de moi » parmi les vivans, & venez » de tems en tems répandre des » larmes sur la tombe de votre » chere femme. Dites que Popilie dort; il ne faut jamais » dire que les gens de bien sont » Morts, mais qu'ils dorment » d'un sommeil tranquille. »

Quand on vouloit faire des imprécations contre des ennemis, on disoit au contraire: *Que la terre vous soit pesante.* » Quand nous faisons, dit Pline, des imprécations contre » ceux que nous haïssons, nous » souhaitons que cette Divinité » la Terre leur soit pesante: » comme si nous ne sçavions » pas que c'est la seule qui » n'est jamais irritée contre » l'homme. » Lorsqu'on vouloit faire un serment, on disoit: *Que la terre me soit pesante, si je ne fais pas cela.* Properce en fait un semblable; mais, Martial fait à Philénis courtisanne une imprécation toute différente; il prie les Dieux qu'une terre légere ou un sable Mort couvre ses os, afin que les chiens puissent aisément les déterrer & les ronger.

Un autre souhait qu'on faisoit, étoit que les Dieux donnassent aux Morts de l'eau fraîche, & entre ces Dieux c'est Osiris dont les marbres font mention. Une inscription, moitié Latine & moitié Grecque, rapportée par M. Fabretti, est conçue en ces termes: » Aux » Dieux Manès. Julie Politice; » qu'Osiris vous donne de l'eau » fraîche. » Reinés donne une autre inscription Grecque plus longue, & dont le sens est tel: » Aux Dieux Manes. Dioscoride a fait à son aimable femme Aurélie Prosade ce tombeau. Adieu, Madame; qu'Osiris vous donne de l'eau fraîche. Dioscoride a fait ce tombeau pour lui, pour les affranchis de ses affranchis. « On sçait que Sérapis, qui est le même qu'Osiris, est souvent pris pour Pluton; & Plutarque dit expressément dans son traité d'Isis & d'Osiris, que selon les Prêtres des Égyptiens, Osiris commandoit aux Morts, & n'étoit autre que Pluton. Dioscoride demande donc qu'Osiris donne de l'eau fraîche à Aurélie sa femme.

Dans une autre inscription que D. Bern. de Montfaucon a donnée dans sa Paléographie Grecque, c'est le mari lui-même qui donne de l'eau fraîche à sa femme; voici les termes de l'inscription: » Aux » Dieux Manes. Je m'appelle

» Olympie ; je suis Morte à » l'âge de vingt-deux ans, & » l'on m'a déposée dans ce tombeau. Je suis Grecque de nation, Apamée est ma patrie. » Je n'ai jamais fait tort à personne, & n'ai offensé ni grands » ni petits. C'est moi Sotas qui » ai érigé cette épitaphe à ma » chere femme Olympie, que » j'avois épousée vierge. Je dis » ceci fondant en larmes. Notre amour mutuel n'a jamais » diminué ; il a toujours duré » dans sa force jusqu'à ce que » la Parque me l'a enlevée. » C'est pour l'amour de toi, » que j'ai érigé ce monument, » ma chere femme, & je verse » de l'eau fraîche à ton ame » altérée. »

Celui-ci suppose que les ames des Morts sont fort altérées ; & cela pourroit peut-être revenir à ce que dit Homere, que les ames des défunts s'assembloient autour d'Ulysse pour boire ; mais, celles-ci vouloient boire du sang des victimes immolées. Un Antiquaire croit que cette eau étoit donnée aux ames pour les rafraîchir dans le tourment du feu qu'elles souffroient ; & qu'entre ces ames il y en avoit que le feu purifioit, mais que d'autres étoient condamnées, à des flammes éternelles ; c'est ce qui revient à l'Enfer & au Purgatoire. *Voyez* Funérailles.

MORT, *Mors*, Θάνατος, (*a*) que les Grecs avoient mis au rang de leur Divinité. Leurs Poëtes, aussi bien que les poëtes Latins, & Virgile entr'autres, lui donnent cette qualité. Elle étoit fille de la Nuit, & & sœur du Sommeil. Rien n'étoit mieux imaginé, puisque la Mort est elle-même le grand Sommeil, le Sommeil éternel, dont le Sommeil des vivans n'est qu'une foible image.

On ne sçait rien touchant le culte qu'on lui rendoit ; on nous apprend seulement que les Lacédémoniens l'honoroient comme une Divinité, & avoient au rapport de Pausanias, une de ses statues près de celle du Sommeil son frere. Le même Pausanias parle d'une statue de la Nuit qui tenoit entre ses bras ses deux enfans le Sommeil & la Mort, l'un qui dormoit profondément, & l'autre qui faisoit semblant de dormir.

On peignoit la Mort comme un squelette, avec une faulx & des griffes ; on l'habilloit d'une robe semée d'étoiles, de couleur noire, avec des aîles noires.

Mors atris circumvolat alis.

On lui sacrifioit un coq, quoiqu'on la regardât comme la plus impitoyable des Divinités ; c'est ce qui fait dire à Malherbe :

La Mort a des rigueurs à nulle
autre pareilles,

(*a*) Pauf. p. 195, 321. Virg. Æneid. L. II. v. 533. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 193. Tom. V. pag. 168, 174, 175. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 361, 366.

On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Les Phéniciens lui bâtirent un temple dans l'isle de Gadira, qui ne subsista pas long-tems; mais, il n'en sera pas de même de celui du duc de Buckingham, dont le génie de la Poësie a fait les frais.

MORT [le], *Mortuus.* (*a*) D. Calmet croit que les Hébreux, sous ce nom, entendoient quelquefois le faux dieu Adonis. C'est en ce sens que l'on explique ces paroles de Moïse: » Soyez les enfans du Seigneur » votre Dieu; vous ne vous ferez point d'incision, & vous » ne vous raserez point entiérement la tête pour le » Mort. » C'est qu'on pratiquoit toutes ces choses dans le deuil d'Adonis. Dans un autre endroit, les Israëlites venant présenter leurs prémices au Seigneur, font cette profession: » Je n'ai point mangé de ceci » dans mon deuil, je n'en ai » point employé pour une chose impure, je n'en ai point » consumé pour les funérailles. » L'Hébreu porte à la lettre: *Je n'en ai rien donné au Mort*, apparemment à Adonis. Les sacrifices des Morts, dont parle le Psalmiste, & auxquels il dit que les Hébreux participerent dans l'abomination de Béelphégor, sont aussi à ce que l'on croit, des sacrifices que l'on offroit en l'honneur de Béelphégor.

MORTA, *Morta*, nom que quelques-uns ont donné à l'une des trois Parques, que l'on fait présider au destin de ceux qui étant nés avant ou après le terme ordinaire de la naissance, venoient à mourir. Les deux autres Parques se nommoient Nona & Décima, c'est-à-dire, neuvieme & dixieme, parce que ces mois sont les termes ordinaires de l'enfantement & de la naissance.

MORYS, *Morys*, Μόρυς, (*b*) l'un des fils d'Hippotion, fut tué par Mérion pendant le siege de Troie.

MORZUS, *Morzus*, (*c*) roi de Paphlagonie, marcha avec ses troupes au secours des Gaulois contre les Romains. Il se trouva à la bataille où ils furent vaincus par Cn. Manlius Vulson, l'an 189 avant Jesus-Christ.

MOSA, *Mosa*, Μωσὰ, (*d*) le second des fils que Caleb eut d'Epha sa troisieme femme.

MOSA, *Mosa*, Μοσὰ, (*e*) le troisieme des fils de Saraham & de Hodès sa femme.

MOSA, *Mosa*, Μισὰ, (*f*) fils de Zamuri, fut pere de Banaa.

(*a*) Deuteron. c. 14. v. 1. c. 26. v. 14. Psalm. 105. v. 28.
(*b*) Homer, Iliad. L. XIII. v. 792. L. XIV. v. 514.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 26.
(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 46.
(*e*) Paral. L. I. c. 8. v. 9.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 36, 37.

MOSCENES, *Mosceni*, (a) peuple de l'Asie mineure. Tacite met ce peuple au nombre de ceux qui souffrirent beaucoup d'un horrible tremblement de terre, arrivé l'an de Jesus-Christ 17. L'empereur Tibere accorda à ces infortunés des soulagemens proportionnés à leurs maux.

Il y a apparence que les Moscenes habitoient la ville que Ptolémée nomme Mosteni.

MOSCHION, *Moschion*, Μοσχίων, (b) fameuse courtisanne dont Lucien fait mention.

MOSCHIQUE, *Moschica*, Μοσχικὴ, (c) contrée d'Asie, qui, selon Strabon, étoit partagée en trois portions. Les Colques en habitoient une; les Ibériens, une autre; & les Arméniens, une autre.

Il y avoit dans la Moschique, un temple de Leucothée, qui avoit été bâti par Phryxus. L'Oracle de ce Temple avoit acquis beaucoup de célébrité; mais, on n'y immoloit point de bélier. Le Temple étoit rempli de richesses. Pharnace commença à le piller; & ensuite Mithridate acheva d'enlever ce que l'autre y avoit laissé.

MOSCHIQUES [les monts], *montes Moschici*, Μοσχικα ὄρη, (d) montagnes d'Asie, dans la grande Arménie, selon Ptolémée. Plutarque dit que les Ibériens s'étendoient jusqu'à ces montagnes; & Strabon met une partie des monts Moschiques au-dessus de la Colchide. Ainsi, ces montagnes devoient être situées sur les confins de la grande Arménie, de l'Ibérie & de la Colchide.

MOSCHTARA, *Moschtara*, (e) nom d'un dieu des Arabes. C'étoit le même que Jupiter.

MOSCHUS, *Moschus*, (f) Μόσχος, Philosophe, natif de Sidon. On prétend qu'il vivoit avant le siege de Troie, & on cite de ce Philosophe son dogme des Atomes.

MOSCHUS, *Moschus*, (g) Μόσχος, dont Horace fait mention dans une de ses Epîtres. On croit que c'étoit un Rhéteur, natif de Pergame.

MOSEL, *Mosel*, (h) ville dont parle Ezéchiel, & dont on ignore la situation. On peut traduire l'Hébreu d'Ezéchiel, comme a fait la Vulgate, *Dan*, *& Græcia*, *& Mosel*, ou *Dan*, *& Javan Ozel*, c'est-à-dire, Dan & Javan d'Ozel. Bochart croit que les Javan d'Ozel ou d'Uzal sont des descendans de Javan, dont la demeure étoit à Uzal, ville de l'Arabie. Les Septante, au lieu de *Javan*, ont lu *Jain*, qui signifie du vin. Ils ne lisent

(a) Tacit. L. II. c. 47.
(b) Lucian. T. II. p. 738.
(c) Strab. p. 498, 499.
(d) Ptolem. L. V. c. 13. Plut. T. I. p. 637. Strab. pag. 61, 492, 521, 548. Plin. T. I. p. 272. Pomp. Mel. p. 88.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 421.
(f) Strab. p. 756.
(g) Horat. L. I. Epist. 5. v. 9.
(h) Ezech. c. 27. y. 19.

pas *Mosel*, mais seulement *Asel* ou *Asaël;* le Syriaque, *Dan & Javan d'Uzel;* l'Arabe : *Ils apportoient à vos foires du vin d'Aül;* le Chaldéen : *Dan & Javan vous apportoient en troupes des marchandises*, &c. D. Calmet croit qu'il y a quelque altération dans ce passage. Dan & Javan sont trop éloignés, pour être joints ensemble.

MOSELLE, *Mosella*, (*a*) fleuve de la Gaule Belgique. Cluvier conjecture que dans l'endroit du quatrieme livre des Commentaires, où il est dit que la multitude des *Tencri* & des *Usipetes*, poursuivie par la cavalerie de Jules César, arriva en fuyant *ad confluentes Mosæ & Rheni*, il convient de lire *Mosellæ*, plutôt que *Mosæ*. M. de Valois approuve fort cette conjecture. Sanson en a jugé de même, & ce qui nous détermine également, malgré le témoignage des Manuscrits, c'est de voir dans Jules César, que ces Germains ayant d'abord passé le Rhin vers la partie inférieure de son cours, & dans le territoire des Ménapiens, avoient pénétré chez les Éburons, & jusques chez les Condruses, c'est-à-dire, qu'ils s'étoient avancés jusques dans le Luxembourg, sur la frontiere de l'évêché de Liegge. Or, il est évident que dans cette position, la retraite vers le Rhin immédiatement au-dessous du confluent de la Moselle, est plus vraisemblable, que de la prolonger jusqu'à la jonction du Wahal avec la Meuse, puisque le Rhin ne communique à cette riviere que par le canal de Wahal. Tacite parle de la Moselle, en disant que L. Vétus eût dessein d'entreprendre un canal pour joindre cette riviere à la Saône. Dans Florus, le nom de la Moselle est *Mosula*. On connoît le Poëme dans lequel Ausone a célébré la Moselle, & qui a été commenté par Marquard Freher. Il y en a qui croyent que Ptolémée l'a désigné sous le nom *d'Obringa*, ou *Abrincus*. Tous les autres Écrivains la connoissent sous le nom de *Musella*, ou *Mosella*.

La Moselle prenoit sa source à l'extrêmité du païs des Leuces, dans ce que nous appellons aujourd'hui les montagnes de Vosges. Elle traversoit ensuite ce païs, puis celui des Médiomatrices & celui des *Treviri*. Aujourd'hui, elle baigne dans sa course Remiremont, Espinal, Châtel, Charmes, Bayon, Chaligni, Toul, Pont-à-Mousson, Metz, Thionville, Sirck, Remingen, Gravenmacheren, Wasserbilich, Treves, Phlatz, Weldentz, Trarbach, la forteresse de Mont-Royal, Cell, Cocheim, Alken; & Coblentz; c'est là qu'elle se perd dans le Rhin. Elle court ainsi par la Lorraine, par les évêchés de Metz & de Toul,

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. IV. p. 135. Tacit. Annal. L. XIII. c. 53. Flor. L. III. c. 10. Ptolem. L. II. c. 9. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill.

par le Luxembourg, par le comté de Weldentz & par la province de la Saare. Elle ne commence à être navigable en tout tems qu'à Metz.

MOSÉRA, *Mosera*, (a) nom du lieu où Aaron mourut & fut enterré. Il y en a qui croyent que c'est le même que Moséroth. *Voyez* Moséroth.

MOSÉROTH, *Moseroth*, Μασουρούθ, (b) un des campemens des Israëlites dans le désert, entre Hesmona & Bénéjaacan.

MOSABAB, *Mosabab*, (c) Μοσωβὰβ, étoit de la tribu de Siméon.

MOSOCH, *Mosoch*, (d) Μοσὸχ. sixieme fils de Japheth. On l'appelle aussi Méfech. On croit qu'il est le pere des Mosques, peuple qui habitoit entre l'Ibérie & l'Arménie. D'autres croyent que les Moscovites sont descendus de Mosoch; & c'est le sentiment qui nous paroît le plus probable.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (e) de la tribu de Benjamin, étoit fils d'Oduia & & pere de Salo.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (f) aussi de la tribu de Benjamin, étoit fils de Saphatias.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (g) de la tribu de Ruben, étoit le second des sept freres, qui eurent chacun leur maison & leur postérité.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (h) fils de Sadoc, & pere d'Helcias, étoit de la race Sacerdotale.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὸμ, (i) fils de Mosollamith, & pere de Jezra, étoit aussi de la race Sacerdotale.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ (k) étoit un des descendans de Caath.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (l) fils de Barachias, fut un de ceux qui, au retour de la captivité de Babylone, contribuerent au rétablissement de Jérusalem.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μεσουλλὰμ, (m) fils de Béfodia, fut aussi un de ceux qui rétablirent Jérusalem, au retour de la captivité de Babylone.

MOSOLLAMIA, *Mosollamia*, Μοσολλαμὶ, (n) fut pere de Zacharie qui étoit chargé de la porte du Saint dans le Tabernacle du Témoignage.

MOSOLLAMITH, *Mosollamith*, Μασελμὼθ, (o) fils d'Emmer, & pere de Mosollam.

MOSOLLAMOTH, *Mosollamoth*, Μασολαμὼθ, (p) de la

(a) Deuteron. c. 10. v. 6.
(b) Numer. c. 33. v. 30, 31.
(c) Paral. L. I. c. 4. v. 34.
(d) Genes. c. 10. v. 2.
(e) Paral. L. I. c. 9. v. 7.
(f) Paral. L. I. c. 9. v. 8.
(g) Paral. L. I. c. 5. v. 13.
(h) Paral. L. I. c. 9. v. 11.
(i) Paral. L. I. c. 9. v. 12.
(k) Paral. L. II. c. 34. v. 12.
(l) Esdr. L. II. c. 3. v. 4.
(m) Esdr. L. II. c. 3. v. 6.
(n) Paral. L. I. c. 9. v. 21.
(o) Paral. L. I. c. 9. v. 12.
(p) Paral. L. I. c. 28. v. 12.

tribu d'Éphraïm, fut pere de Barachias.

MOSOLLAMOTH, *Mosollamoth*, Μεσαλμώθ, (*a*) de la race des Prêtres, fut pere d'Ahasi.

MOSOPIUS, *Mosopius*, (*b*) un de ceux qui s'intéresserent vivement pour le rappel de Cicéron.

MOSQUES, *Moschi*, (*c*) peuple qui habitoit le long de la mer d'Hyrcanie, selon Pomponius Méla. Pline met les Mosques vers la source du Phasis. Le P. Hardouin dit que ce sont ceux que nous appellons aujourd'hui les Géorgiens. Leur païs s'appelloit *Moschica regio*.

Les Mosques, selon Hérodote, étoient compris dans la même Satrapie que les Tibarenes, les Macrones, les Mosynœces & les Mardes; & cette Satrapie payoit trois cens talens au roi de Perse.

MOSSYNES, *Mossyni*. Voyez Mosynœcès.

MOSSYNŒCÈS, *Mossinæci*. Voyez Mosynœces.

MOSTENI, *Mosteni*, (*d*) ville de l'Asie mineure, dans la Lydie, selon Ptolémée. Dans le sixieme Concile de Constantinople, tenu sous l'empereur Constantin, cette ville est appellée Masténa & Justinianopolis, & placée dans la seconde Cappadoce. Elle a été Episcopale. Julianus, son Évêque, souscrivit au Concile de Constantinople tenu l'an 448.

MOSYNA, *Mosyna*, Μόσυνα. Voyez Mosynes.

MOSYNES, *Mosyni*, Μόσυνοι, peuple. Voyez Mosynœces.

MOSYNES, *Mosyni*, (*e*) Μόσυνοι, autre peuple qu'il faut chercher quelque part dans la Phrygie Capatiane. La notice des Évêchés de ce païs y met une ville qu'elle nomme Mosyna, & d'autres Mosynopolis; & cette ville ne peut être que celle de ce peuple, comme le signifie le nom même. Ptolémée dit Moxianes, au lieu de Mosynes.

MOSYNŒCES, *Mosynœci*, Μοσύνοικοι, (*f*) peuple de l'Asie mineure, quelque part vers le bord du Pont-Euxin, dans le royaume de Pont, entre Cérasonte & Cotyore, dans le voisinage des Chalybes.

Les Grecs, ou les dix mille, dans leur fameuse retraite, étant entrés dans le païs des Mosynœces, remporterent la victoire sur ces peuples qui voulurent s'opposer à eux. Les vaincus s'étant réfugiés dans des tours de bois, à sept étages, qu'ils avoient rassemblées en un coin de leur Province, les Grecs les y attaquerent avec tant de vigueur,

(*a*) Esd. L. II. c. 11. v. 13.
(*b*) Cicer. post Redit. in Senat. c. 18.
(*c*) Pomp. Mel. pag. 185, 186. Plin. Tom. I. pag. 304, 309. Herod. L. III. c. 94. L. VII. c. 78.
(*d*) Ptolem. L. V. c. 2.
(*e*) Plin. Tom. I. pag. 283. Ptolem. L. V. c. 2.
(*f*) Strab. p. 528. Diod. Sicul. pag. 413. Plin. T. I. p. 303. Q. Curt. L. VI. c. 4. Pomp. Mel. p. 87. Xenoph. p. 351. & seq. Herod. L. III. c. 94. L. VII. c. 78.

gueur, qu'ils se rendirent maîtres de cette espece de citadelle. C'étoit la plus considérable qu'ils eussent dans toute leur domination, & leur Roi même logeoit dans la plus haute de ces tours. La loi du païs l'obligeoit d'y passer toute sa vie, & c'est de-là qu'il envoyoit ses ordres à ses sujets. Les Grecs ont dit depuis que c'étoit la nation la plus sauvage qu'ils eussent rencontrée dans leur route; qu'ils couchoient avec leurs femmes devant tout le monde; que les plus riches nourrissoient leurs enfans de noix bouillies, & qu'ils leur imprimoient différentes marques sur la poitrine & sur les épaules. Les Grecs traverserent ce païs en huit jours.

Il y a des Auteurs qui, au lieu de Mosynœcés, lisent Mosynes, ou Mossynes. Pomponius Méla dit Mossynœces avec deux *ss*.

MOSYNOPOLIS, *Mosynopolis*. Voyez Mosynes.

MOTHON, *Mothon*, Μόθων, grosse roche du Péloponnèse dans la Messénie. *Voyez* Méthone.

MOTHONE, *Mothone*; Μοθώνη, nom que Pausanias donne à une ville que d'autres nomment Méthone. *Voyez* Méthone.

MOTHONE, *Mothone*, (*a*) Μοθώνη, fille d'Œnéus & d'une concubine de ce Prince, donna son nom à la ville de Mothone.

MOTUCA. *Voyez* Motyca.

MOTYCA, *Motyca*; ou MOTUCA, *Mutuca*, Μότουκα; (*b*) ville de Sicile, près du Promontoire de Pachynum, sur un fleuve que Ptolémée nomme Motychanus. Pline appelle les habitans de cette ville *Mutycenses*; & Cicéron, le territoire *Ager Muticensis*, ou plutôt *Mutycensis*.

Cette ville est connue aujourd'hui sous le nom de Modica.

MOTYCHANUS, *Motychanus*, (*c*) fleuve de Sicile, selon Ptolémée. Fazel nomme ce fleuve Cycli. Léandre l'appelle Camarana, & Ortélius croit que c'est le Gélas de Pline.

MOTYE, *Motya*, Μοτύη; (*d*) ville de Sicile, située sur la côte occidentale de l'Isle, près du mont Éryx, entre Drépanum & Lilybée. Elle fut, dit-on, ainsi nommée d'une femme qui avoit indiqué à Hercule ceux qui avoient pris ses bœufs.

L'an 397 avant Jesus-Christ, Denys l'ancien marcha contre cette ville qu'occupoit une colonie des Carthaginois, qui regardoient cette place comme une citadelle & un entrepôt, d'où ils pourroient bientôt envahir toute la Sicile. En effet, le parti qui en demeureroit maître, devoit avoir de grands avantages sur l'ennemi. C'est pourquoi, Denys dans sa route rassembla le plus qu'il lui fut

(*a*) Pauf. p. 281.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 4. Plin. Tom. I. pag. 163. Cicer. in Verr. L. V. c. 101.
(*c*) Ptolem. L. III. c. 4.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 359, 364, 422. & seq. Pauf. pag. 337. Ptolem. L. III. c. 4. Thucyd. p. 412.

possible de soldats des villes Grecques, & leur fournit même des armes. On se rangeoit volontiers sous ses drapeaux, par la haine qu'on portoit aux Carthaginois, & dans l'espérance confuse de parvenir à une liberté parfaite & entiere. C'est ainsi qu'il s'associa les habitans de Camarine, de Géla & d'Agrigente. Il trouva le moyen d'en faire venir d'Himere, quoique cette ville fût d'un autre côté de la Sicile. En ayant pris enfin à Sélinunte qui se trouvoit sur son passage, il conduisit à Motye toutes ces troupes. Elles montoient à 80000 hommes de pied, & à 3000 chevaux; & elles étoient côtoyées par une flotte qui n'alloit à gueres moins de deux cens vaisseaux. Elle étoit même accompagnée de cinquante vaisseaux de charge, remplis de toutes sortes de machines de guerre. A cet aspect, les habitans d'Éryx qui haïssoient les Carthaginois, furent frappés d'admiration, & se déclarerent hautement pour Denys. La ville de Motye, qui attendoit incessamment du secours de Carthage, ne se laissa pourtant pas effrayer à la vue de toutes ces forces, & elle se disposa à soutenir courageusement le siege, sçachant qu'on ne commençoit par elle qu'à cause de la fidélité qu'elle gardoit aux Carthaginois. Cette ville étoit située dans une petite isle distante de six stades du continent de la Sicile, & couverte de maisons bâties avec beaucoup d'art & d'élégance, comme appartenant à des citoyens très-riches. Une chaussée étroite faite de main d'homme la joignoit au terrein de la Sicile. Ceux de Motye la détruisirent en cette occasion, pour en ôter l'usage à l'ennemi. Denys, ayant bien observé avec ses Ingénieurs la position des lieux, commença les ouvrages de communication pour arriver jusqu'à la ville; & ayant fait tirer à terre les vaisseaux longs autour du port qui étoit de son côté, il fit mettre à l'ancre le long du rivage les vaisseaux de charge. Mais ensuite, il laissa la conduite de tous les travaux à Leptine son frere qui commandoit sa flotte, & il marcha avec son armée de terre vers d'autres villes alliées des Carthaginois.

Après avoir forcé tous les habitans de la campagne de se renfermer dans les villes, il ramena toute son armée devant Motye, se doutant bien que cette place étant prise, toutes les autres se rendroient volontairement & d'elles-mêmes. Ainsi, employant aux travaux un grand nombre d'hommes, il combla l'espace de mer qui séparoit cette ville du continent voisin, sur lequel il étoit posté; & à mesure que le terrein s'applanissoit ou s'élevoit, il plaçoit ses machines devant les murailles. Cependant, Imilcon, général des Carthaginois, ayant appris que Denys, avoit fait tirer tous ses vaisseaux sur le ri-

vage, fit mettre à la voile cent de ses plus fortes galeres. Il espéroit que paroissant tout d'un coup, & se rendant maître de la mer & du port de l'isle où il n'y auroit d'autres vaisseaux que les siens, il détruiroit aisément cette flotte engagée dans le sable, & que par-là il feroit abandonner le siege de Motye, & transporteroit la guerre à Syracuse. Se mettant donc en mer avec ses galeres, il arriva de nuit à la rade de Sélinunte, & passant delà jusqu'au promontoire de Lilybée, il se trouva à la pointe du jour à la vue de Motye. L'armée assiégeante, qui ne l'attendoit pas, le vit bientôt tomber delà sur les vaisseaux de charge qui bordoient le port de terre ferme. Les uns furent brisés à coups de hache, & les autres mis en cendres par les flammes, avant que Denys eût le tems de leur porter aucun secours.

Imilcon s'avançant ensuite, se mit en devoir d'entrer dans le port des ennemis, pour y détruire les vaisseaux qu'on avoit mis à terre. Denys se présenta d'abord pour s'opposer à cette entreprise; mais, voyant que les Carthaginois occupoient déja son port, il abandonna cette pensée, d'autant plus qu'il ne pourroit faire agir dans un espace assez étroit que peu de galeres contre un ennemi, qui ayant le large de la mer de son côté pouvoit lui opposer une flotte entiere. C'est pourquoi, profitant du grand nombre d'hommes que lui fournissoit son armée, il fit tirer tous ses vaisseaux encore plus avant sur la terre pour les faire relancer à la mer dans un endroit plus éloigné. Cependant, Imilcon avançant trop ses galeres, fut repoussé à force de fleches & de pierres lancées sur lui par des arcs & par des frondes. Les Syracusains, employant même des catapultes, faisoient pleuvoir sur les ennemis une grêle de traits sous laquelle ils tomboient en foule à chaque instant; d'autant plus qu'on étoit effrayé des effets de cette arme nouvellement inventée, & dont on ne sçavoit pas encore se garantir. Ainsi, Imilcon voyant qu'il ne pouvoit réussir dans son entreprise, se retira en Afrique, sans vouloir risquer un combat naval contre une flotte double de la sienne. Denys au contraire, ayant bientôt comblé, par le moyen du grand nombre de ses ouvriers, l'intervalle de mer qui séparoit la ville assiégée de la terre ferme, fit poser incessamment des machines de toute espece sur le terrein qu'il s'étoit donné. Delà il fit battre les tours par les béliers, pendant que les catapultes nettoyoient les remparts, de tous ceux qui se présentoient pour les défendre. Il employa même des tours à six étages posées sur des roues, & qui passoient en hauteur les maisons de la ville.

Les habitans, quoiqu'à la veille de leur perte, & aban-

donnés de leurs alliés, résistoient courageusement à tous les efforts de leurs ennemis. Disputant même de gloire & d'invention avec eux, ils avoient imaginé des especes de mâts, dont la vergue qui les traversoit, étoit chargée de soldats bien encuirassés. Ces soldats, élevés en l'air, jettoient delà des torches ardentes, ou des étoupes enduites de poix enflammée sur les machines des assiégeans. Ceux-ci de leur côté se hâtoient d'éteindre la flamme, dans les endroits où elle avoit pris, & en même-tems abâttoient à coups de béliers redoublés des pans entiers de murailles. Les deux partis, se rencontrant par ces larges breches, se livroient des combats terribles; les Siciliens, parce que se croyant à chaque moment maîtres de la ville, ils se flattoient de la vengeance qu'ils alloient prendre des cruautés qu'ils avoient essuyées de la part des Carthaginois; & les Carthaginois, parce que n'ayant pour aspect que la plus dure captivité, & ne pouvant s'échapper ni par terre ni par mer, la mort la plus prochaine leur paroissoit favorable. Ainsi, à mesure qu'on abattoit leurs murailles, ils faisoient des retranchemens à l'entrée des rues & se mettoient à l'abri dans les maisons bâties à l'extrêmité de la ville & dont les murs étoient aussi épais & aussi solides que ceux des remparts. Ce fut aussi ce qui obligea les soldats de Denys à des travaux encore plus fâcheux qu'auparavant; car, se voyant au-dedans des murailles, où ils se croyoient maîtres de l'intérieur de la ville, ils étoient renversés par les coups qu'on leur portoit de divers endroits où ils ne pouvoient atteindre. Faisant néanmoins avancer leurs tours jusqu'auprès de ces maisons, ils s'en servoient comme d'échelles pour monter jusqu'à la hauteur des toits & des plates-formes; car, comme ces tours étoient aussi hautes que les plus hauts bâtimens de la ville, ils jettoient des échelles ou des planches, en un mot des especes de ponts, sur lesquels ils se battoient corps à corps, & par où les Siciliens s'efforçoient d'entrer dans les maisons mêmes. Les citoyens de Motye, qui sentoient l'extrêmité où ils étoient réduits, & qui voyoient autour d'eux ou leurs peres & meres, ou leurs femmes & leurs enfans dans les frayeurs d'une mort qui se présentoit à tous momens, ou d'une captivité encore plus cruelle, s'animoient de plus en plus à les défendre, & comptoient pour rien leur propre vie. L'espérance même de la fuite étoit interdite aux uns & aux autres par la mer qui les environnoit, & qui d'ailleurs étoit couverte des vaisseaux de leurs ennemis. Les traitemens, qu'ils avoient eux-mêmes faits aux Grecs tombés entre leurs mains, ne leur permettoient d'attendre aucune compassion de leur part; & ils n'avoient d'autre ressource que

celles de vaincre ou de mourir. Cette résolution couta aux Siciliens de grands travaux & de grandes inquiétudes ; car, combattant sur des planches mal assurées & fort étroites, contre des gens résolus de périr, ils eurent bientôt du désavantage. On s'étoit d'abord attaqué réciproquement, & les assiégeans avoient fait à peu près autant de blessures qu'ils en avoient reçues ; mais ensuite, les assiégés s'aviserent de laisser avancer les ennemis sur les planches, qu'ils renversoient dès qu'elles en étoient chargées ; & ils les faisoient périr par leur chûte.

Dans toute la durée du siege, la coutume de Denys avoit été de continuer les attaques pendant tout le jour, & de faire sonner la retraite sur le soir. Les assiégés, accoutumés à cette pratique, s'étoient retirés comme à l'ordinaire pour prendre quelque repos & quelque relâche ; lorsque Denys choisit un certain Archylus de Thurium & quelques autres hommes aguerris, pour aller poser des échelles le long des maisons qu'on avoit à moitié abattues pendant la journée, & au travers desquelles on pouvoit gagner un certain poste avantageux. Ils exécuterent fidélement cette commission, de sorte que les assiégés, s'en étant apperçus, quoiqu'un peu trop tard, accoururent promptement à la défense avec autant d'ardeur qu'auparavant. Il se donna là un violent combat, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le grand nombre de Siciliens, qui arriverent en foule, l'emporta sur la valeur des habitans. Mais enfin, toute l'armée de Denys entra par la route qu'on lui avoit faite ; & tout cet endroit fut bientôt couvert de morts. Car, les Siciliens, dans ce premier moment de leur vengeance, tuerent indistinctement tous ceux qui tomberent sous leur main, femmes, enfans & vieillards. Denys, qui vouloit faire des esclaves de tous les habitans de Motye, pour tirer de l'argent de leur vente, ordonna d'abord à ses soldats de suspendre le carnage ; mais, comme personne ne lui obéissoit, & que la fureur des Siciliens, dans ces premiers momens, étoit indomptable, il fit crier par un grand nombre de hérauts à ces malheureux citoyens, qu'ils se réfugiassent incessamment dans les temples de leur ville, qui étoient respectés des Grecs. Ce conseil ayant été publié & suivi, les soldats, à la vérité, cesserent de tuer ; mais, ils se répandirent dans les maisons pour les piller. Denys leur abandonna cette proie pour les encourager aux travaux auxquels il les destinoit. Il gratifia publiquement de cent mines Archylus, qui étoit monté le premier sur la muraille, & distribua à beaucoup d'autres des présens proportionnés aux actions de valeur qu'ils avoient faites. Il fit vendre enfin en place publique tout ce qui restoit

de Motyens en vie ; mais, il fit mettre en croix Daimene & quelques autres Grecs qui servoient les Carthaginois & qu'on avoit pris. Ayant établi une garnison dans Motye, il lui donna Biton de Syracuse pour gouverneur, mais la plûpart des soldats étoient Siciliens.

Pausanias dit que Motye étoit peuplée de Phéniciens & de Libyens. Les Agrigentins, ayant fait la guerre à ces Barbares & pris leur ville, employerent une partie des dépouilles à représenter en bronze de jeunes enfans qui tendoient les bras comme pour implorer le secours du Ciel; puis ils consacrerent ces statues à Jupiter Olympien ; elles étoient le long des murs du bois Sacré ; on les croyoit de Calamis, & elles passoient pour telles.

Apparemment par la faute du copiste de Pausanias, Motye est placée dans cet Auteur au voisinage du promontoire de Pachynum, au lieu de dire près du promontoire de Lilybée. Cette erreur en a causé d'autres. Quelques Géographes ont placé une seconde ville de Motye près du promontoire de Pachynum ; & comme ils trouvoient quelque rapport de nom entre Motye & Motyca ou Motuca, ville voisine de ce Promontoire, ils ne se sont pas fait une grande peine de dire que la ville de Motye de Pausanias, étoit celle que Ptolémée appelloit Motyca. La ville de Motye, dont il est question dans cet article, ne subsiste plus. Fazel dit qu'on y voit seulement une petite chapelle sous l'invocation de saint Jean.

MOTYENS, *Motyeni*, Μοτυηνοὶ, les habitans de Motye. *Voyez* Motye.

MOTYUM, *Motyum*, (*a*) Μοτυον, lieu de Sicile, situé entre la ville d'Etna & celle d'Agrigente. C'étoit une place forte, & elle étoit défendue par une garnison d'Agrigentins, lorsque Deucétius s'en empara, l'an 451 avant J. C. Mais, les Agrigentins la reprirent bientôt après.

MOUCHETTE, *Emunctorium*. (*b*) Les Mouchettes, dont il est parlé dans l'Écriture, servoient à moucher les lamperons du grand chandelier d'or à sept branches, qui étoit dans le Saint. Leur matiere étoit d'or, & leur forme apparemment comme les pincettes dont nous nous servons pour moucher nos lampes. Le terme de l'original vient d'une racine qui signifie prendre, pincer, serrer, recevoir.

MOURANS [les] ENSEMBLE, *Commorientes*, (*c*) titre d'une comédie de Plaute, selon Térence. Cette comédie n'étoit qu'une traduction d'une comédie Grecque, intitulée *Synapothnescontes*, terme qui signifie aussi *les Mourans Ensemble*. Diphile, poëte Grec, étoit auteur de cette derniere piece.

Varron soutenoit, dans un

(*a*) Diod. Sicul. p. 289.
(*b*) Exod. c. 25. v. 38. c. 37. v. 23.
(*c*) Terent. T. II. p. 248.

de ses ouvrages, que cette comédie des Mourans Ensemble n'étoit pas de Plaute. Mais, il faut, ou qu'il parlât de quelque autre piece qui avoit le même titre, ou que de son tems les sentimens fussent partagés sur ce sujet; que les uns la donnassent à Plaute, & les autres à Aquilius. Térence est plus croyable. Cette piece de Plaute est perdue.

MOUVEMENT, terme des beaux arts. En Rhétorique & en Poësie on dit, exciter les Mouvemens, quand les passions de l'auditeur sont émues par la force de l'éloquence. On admire sur-tout dans Démosthene ce ton de grandeur & de majesté, & ces Mouvemens animés qui soutiennent son discours. Les grands Mouvemens sont défendus à l'Historien, dont le devoir est d'écrire sans passion. La vraie éloquence ne donne pas seulement de la grace & de la beauté au discours, mais de la vie & du Mouvement. C'est la liberté qui inspire ces pensées sublimes, & ces nobles Mouvemens qui font toute la pompe & la magnificence du discours.

On dit aussi qu'une piece de théatre est pleine de grands Mouvemens, quand il y a plusieurs figures ou expressions véhémentes & pathétiques. David, avec sa harpe, calmoit les Mouvemens impétueux de Saül.

MOXIANES, *Moxiani*, Μοξίανοι. Voyez Mosynes.

MOYEN. Les Antiquaires appellent Moyen bronze, des médailles de fonte plus grandes que celles de petit bronze. On appelle médailles de Moyen bronze, des médailles de bronze de médiocre grandeur. On dit absolument, des Moyens bronzes, pour dire, des médailles de cette sorte de grandeur.

On appelle auteurs du Moyen âge, les Auteurs qui ont écrit depuis la décadence de l'empire Romain jusques vers la fin du dixieme siecle, ou environ.

On appelle aussi auteurs de la Moyenne Latinité, les Auteurs qui ont écrit depuis environ le tems de M. Sévere, jusque vers la décadence de l'Empire.

MOYSE, *Moyses*. Voyez Moïse.

M U

MUCAPOR, *Mucapor*, (a) homme important, comme on peut le juger par une lettre qu'Aurélien lui écrivit, & que Vopiscus nous a conservée, étoit à la tête de ceux qui conjurerent contre ce Prince, & il porta de sa main le coup mortel à son maître. Il en fut puni par Tacite, qui le fit périr dans les tourmens.

MUCIA PRATA. Voyez Mutia.

MUCIA, *Mucia*, Μουκία, (b) troisieme femme de Cn. Pompée, étoit fille de Q. Mucius Scévola, & la sœur de Q. Mé-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 62, 79.

(b) Plut. Tom. I. pag. 641. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epist. 10, 12. Dio. Cass. pag. 366, 444. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 378. T. VIII. p. 330.

tellus Céler. Elle se plongea dans la dissolution avec si peu de retenue, que son mari fut contraint de la renvoyer, quoiqu'il en eût trois enfans. Ce fut pendant qu'il remportoit tant de gloire dans la guerre de Mithridate, que Mucia se débaucha. Il apprit cette nouvelle, & ne s'en émut pas beaucoup; mais, en s'approchant d'Italie, il considéra d'un sens rassis l'importance de ce déshonneur, & il en fut si touché, qu'il envoya à sa femme la lettre de divorce. Plutarque a remarqué que la providence voulut mettre par-là un contre-poids à la gloire qu'il venoit d'acquérir. Il se plaignit de Jules César, le corrupteur de Mucia, & il avoit coutume, non sans gémir, de l'appeller son Égysthe, par allusion au galant, à l'amant de Clytemnestre, femme d'Agamemnon; mais, il ne laissa pas de s'allier avec lui quelque-tems après. L'intérêt de son ambition passa l'éponge sur un si juste ressentiment; on lui en fit de cruels reproches. Mucia trouva bientôt un autre mari; elle devint l'épouse de M. Scaurus, & lui donna des enfans. Cn. Pompée eut quelque chagrin contre ce nouvel époux. Il se fâcha qu'on méprisât jusqu'à un tel point son jugement. Auguste se servit de cette Mucia pour faire en sorte que Sext. Pompée, son fils, ne s'unît pas contre lui avec Marc-Antoine, mais plutôt avec lui contre ce général Romain. L'on ne peut douter qu'il n'eût pour elle bien des égards, puisqu'après la journée d'Actium, il fit grace de la vie à M. Scaurus, fils de cette Dame, & qu'il n'usa de cette clémence, qu'en considération de Mucia.

MUCIA, *Mucia*, Μουκία; nom commun à deux filles de Lélia, fille C. Lélius. *Voyez* Lélia.

MUCIA [la Loi], *Lex Mucia*, (*a*) loi dont parle Cicéron dans son Brutus.

MUCIA [la Loi], (*b*) *Mucia Lex*, loi dont Cicéron fait mention dans son Oraison pour L. Corn. Balbus.

MUCIA [la Loi], *Lex Mucia*, (*c*) loi qui fut portée par le grand Pontife Q. Mucius Scévola.

Ces trois Loix pourroient bien n'avoir été qu'une seule & même Loi.

MUCIEN [LICINIUS], (*d*) *Licinius Mucianus*, dont la fortune fut sujette à de grandes vicissitudes. Dans sa jeunesse, Licinius Mucien s'étoit acquis des amis puissans, auxquels il faisoit sa cour avec toute la vivacité d'une ardente ambition. Un revers survint; la dépense qu'il

(*a*) Cicer. Brut. c. 32.

(*b*) Cicer. Orat. pro L. Corn. Balb. c. 27.

(*c*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 828.

(*d*) Tacit. Hist. L. I. c. 10, 76. *&* *seq.* L. II. c. 5. L. III. c. 46. *&* *seq.* L. IV. c 4. *&* *seq.* Dio. Cass. pag. 736, 737. Plin. Tom. I. p. 212. *&* *seq.* T. II. p. 37, 155. *&* *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 22, 23, 134.

faisoit le ruina ; son état devint chancelant ; il eut même à craindre la colere de Claude ; & il se trouva heureux d'en être quitte pour aller en Asie avec un commandement de peu d'importance. Il y passa quelque-tems dans une situation aussi voisine de celle d'un exilé, qu'il se vit près par la suite de la grandeur impériale. Son caractere ne fut pas moins mêlé que sa fortune. C'étoit un composé d'activité pour le travail & de paresse voluptueuse, de douceur & d'arrogance. Dans le repos, le plaisir le dominoit ; si les affaires l'appelloient, il faisoit preuve de grandes vertus. Au dehors, il ne paroissoit en lui rien que de louable ; sa conduite intérieure n'avoit pas bonne renommée. Habile à prendre diverses formes, selon la qualité de ceux avec qui il traitoit, il sçut plaire à ses inférieurs, à ses égaux, à ses collegues, & se faire dans tous les ordres des créatures & des amis. A tout prendre, il étoit plus capable de donner l'Empire à un autre, que de s'y maintenir s'il y eût pensé pour lui-même.

Il fut d'abord brouillé avec Vespasien. Le voisinage de leurs Provinces avoit fait naître entre eux, comme il arrive communément, la jalousie & la discorde. A la mort de Néron, ils se réconcilierent, & se concerterent dans leurs arrangemens, d'abord par l'entremise de leurs amis, & ensuite par celle de Tite, qui devint le lien de leur union, étant tout-à-fait propre par son caractere, & s'étudiant avec art à gagner l'esprit de Licinius Mucien ; car, Vespasien & Licinius Mucien se convenoient assez peu. L'un étoit guerrier, & l'autre plutôt tourné vers la négociation & les affaires du cabinet. Le goût du premier le portoit à la simplicité & à l'économie ; le second aimoit la magnificence, il vivoit en grand Seigneur, & sa dépense étoit montée sur un ton au-dessus de l'état d'un particulier. Vespasien réussissoit dans l'action ; Licinius Mucien avoit le don de la parole. On eût fait des deux, dit Tacite, un excellent Prince, si l'un eût pu mêler leurs bonnes qualités, en retranchant leurs défauts.

Les premiers conseils qu'ils tinrent ensemble, n'eurent pas de grandes suites. Ils se soumirent de bonne foi à Galba. Seulement ils s'appliquerent avec plus de soin qu'auparavant à s'attirer l'affection des officiers de leurs armées, attaquant chacun d'eux par les endroits par lesquels ils les connoissoient sensibles, les bons par des voies honnêtes & par l'émulation de la vertu ; les vicieux, par la licence & par l'attrait des plaisirs. Ces semences germerent, & ils ne furent pas long-tems s'en en recueillir les fruits.

Après que la querelle de Vitellius & d'Othon eut été décidée par la bataille de Bédriac, l'an de Jesus-Christ 69, Ves-

pasien balança encore. Il fit même la cérémonie de la prestation de serment au nom de Vitellius. Licinius Mucien de son côté fit également reconnoître Vitellius par les légions de Syrie dont il étoit commandant. Cependant, les lieutenans & les amis de Vespasien combattoient les frayeurs qui retardoient sa détermination; & enfin Licinius Mucien, dans une assemblée assez nombreuse, mais pourtant de personnes choisies, lui fit un discours préparé pour achever de le vaincre. » Tous » ceux, dit-il, qui forment un » grand projet, doivent exa- » miner si ce qu'ils entrepren- » nent est utile à la Républi- » que, glorieux pour eux-mê- » mes, aisé dans l'exécution, » ou du moins tel qu'il n'offre » point de grandes difficultés. » On peut encore considérer la » personne de celui qui con- » seille l'entreprise, & voir » s'il y met du sien, s'il partage » le danger, & sur-tout si ses » vues sont désintéressées, & » s'il travaille pour lui-même, » ou pour celui qu'il sollicite » à agir. Vespasien, quand je » vous invite à prendre en main » l'Empire, le conseil que je » vous donne est aussi salutaire » à la patrie, que propre à » vous couvrir de gloire. La » facilité s'y trouve; après les » Dieux, le succès est en vos » mains. Et ne craignez point » ici la flatterie. C'est moins un » honneur qu'une tache, que » de succéder à Vitellius.

» Nous n'aurons point à com- » battre la haute sagesse d'Au- » guste, ni les ruses politiques » de Tibere, ni des droits con- » sacrés par une longue suc- » cession, tels que ceux qui » affermissoient sur le trône Ca- » ligula, Claude, & Néron. » Vous avez même cédé à l'an- » cienne noblesse de Galba. » Demeurer encore dans l'i- » naction, & laisser la Répu- » blique exposée à l'opprobre » & à une ruine inévitable, ce » seroit engourdissement, ce » seroit lâcheté, quand même » la servitude seroit pour vous » aussi exempte de péril, qu'el- » le est honteuse.

» Le tems n'est plus où vos » desseins pouvoient passer pour » enveloppés dans un secret qui » les couvrît. L'Empire est pour » vous un asyle plutôt qu'un » objet d'ambition. Avez-vous » oublié la mort violente de » Corbulon ? Il est vrai qu'il » nous surpassoit par la splen- » deur de son origine; mais » aussi Néron étoit bien au- » dessus de Vitellius par cet en- » droit. Quiconque est en état » de se faire craindre, paroît » toujours assez illustre à celui » qui le craint. Vitellius voit » par son propre exemple, » qu'une armée peut faire un » Empereur. Il doit tout au suf- » frage des soldats, n'ayant mé- » rité sa fortune par aucun ser- » vice militaire, ni par aucun » nom qu'il se soit acquis dans » le métier des armes. Sa seule » recommandation a été la hai-

» ne que l'on portoit à Galba. » S'il a triomphé d'Othon, il » ne faut en faire honneur ni à » l'habileté du chef, ni à la » force de son armée. Othon » n'a été vaincu que par la pré- » cipitation de son propre dé- » sespoir ; & Vitellius nous a » appris à le regretter. Il abuse » insolemment de sa victoire ; » il disperse les légions en dif- » férentes contrées, il casse & » désarme les cohortes Préto- » riennes ; c'est-à-dire, qu'il » prend soin de préparer les » semences de la guerre qui va » éclorre contre lui. Tout ce » que ses troupes pouvoient » avoir de fierté & d'ardeur, » dégénere de jour en jour & » s'amollit par le vin, par les » débauches de toute espece, » par la trop fidelle immitation » de leur Prince. Quelle com- » paraison de cette situation à » la vôtre ? La Judée, la Syrie, » & l'Égypte réunies vous of- » frent neuf légions pleines de » vigueur, qui ne sont ni affoi- » blies par les batailles, ni » corrompues par la licence ou » par la discorde ; braves sol- » dats, endurcis aux travaux » de la guerre, & vainqueurs » d'une nation rebelle & opi- » niâtre. Ajoutez un pareil nom- » bre de troupes auxiliaires, » des forces navales, des Rois » alliés & amis, & pardessus » tout, votre grande expé- » rience.

» Pour ce qui me regarde, » je ne pense pas me faire ac- » cuser d'arrogance, si je sou- » haite que l'on ne m'assigne » pas ma place au-dessous de » Cécina & de Valens. Ne dé- » daignez pas néanmoins d'a- » voir Licinius Mucien pour » ami, parce que vous ne trou- » vez pas en lui un rival. Je » me mets au-dessus de Vitel- » lius, & vous au-dessus de » moi. Votre nom est honoré » par la pourpre de triompha- » teur, vous avez deux fils, » dont l'un est déjà capable de » l'Empire, & s'est acquis de » la gloire même auprès des » armées de Germanie, dans » ses premieres campagnes. Il » seroit tout-à-fait déraisonna- » ble que je ne cédasse pas » l'Empire à celui dont j'adop- » terois le fils, si j'étois moi- » même Empereur. Au reste, » les succès & les disgraces ne se » distribueront point avec éga- » lité entre nous. Si nous som- » mes vainqueurs, j'occuperai » le rang que vous voudrez » bien me donner ; au lieu que » nous partagerions également » les infortunes. Ou plutôt, je » demande pour moi la princi- » pale part du péril. Demeurez » ici comme en réserve avec » vos légions ; je prendrai les » devans, & j'irai tenter les » hazards de la guerre & des » combats.

» La discipline se maintient » avec plus de vigueur aujour- » d'hui parmi les vaincus, que » parmi les vainqueurs. L'indi- » gnation, la haine, le désir » de la vengeance animent les » premiers à la vertu ; les au-

» tres s'abâtardissent par le mépris dédaigneux & par l'insolence qu'inspire la prospérité. Les plaies du parti victorieux sont couvertes maintenant par la bonne fortune, mais elles subsistent. Ce sont des ulceres qui se nourrissent à l'ombre, & que la guerre ouvrira. Je puis dire avec vérité que je ne mets pas plus de confiance dans votre activité, votre sage économie, votre prudente circonspection, que dans l'abrutissement, l'ignorance, & la cruauté de Vitellius.

» Après tout, il n'est pas douteux que notre cause ne soit meilleure dans la guerre que dans la paix. Car, délibérer si on se révoltera, c'est une révolte. »

Tous ceux qui étoient présens à ce discours de Licinius Mucien, se joignirent à lui pour presser Vespasien plus hardiment qu'ils n'avoient encore fait, de se décider. Vespasien le fit, & bientôt il fut reconnu dans tout l'Orient.

Licinius Mucien se hâta de partir avec quelques troupes lestes & débarrassées de tout bagage. Il dirigeoit sa marche de maniere à éviter une lenteur qui auroit pu paroître timidité, & cependant à ne pas faire trop de diligence, afin de laisser à la renommée le tems de grossir & d'accroître les objets. Comme les forces qu'il menoit avec lui étoient modiques, elles avoient besoin de n'être pas vues de trop près, & l'éloignement leur étoit avantageux. A quelque distance suivoit la sixieme légion, avec plusieurs détachemens qui composoient un corps de treize mille hommes; & pour passer ces troupes en Europe, Licinius Mucien avoit donné ordre que la flotte du Pont se rendît dans le port de Byzance. Il paroît que son premier dessein étoit de gagner la Mœsie, province occupée par des légions qu'il regardoit avec fondement comme affectionnées à Vespasien. Mais, cette route devenoit bien longue pour arriver en Italie; & il douta s'il ne feroit pas mieux de mener toutes ses troupes de terre directement à Dyrrachium en Épire, d'où le trajet en Italie étoit très-court; en sorte qu'il menaceroit Brundusium & Tarente d'une part, pendant que de l'autre sa flotte s'allongeant dans la mer Ionienne mettroit à couvert la Grece & l'Asie, & en même-tems tiendroit Vitellius en échec, en lui faisant appréhender des descentes en Italie par plusieurs endroits à la fois.

Les apprêts d'une telle entreprise mettoient en mouvement toutes les provinces d'outremer. Il falloit qu'elles fournissent des armes, des vaisseaux, des soldats; mais, rien ne les fatiguoit plus que la levée des deniers. Licinius Mucien disoit sans cesse que l'argent étoit le nerf de la guerre civile; & il agissoit en conséquence, ne mettant nulles bornes à son pou-

voir, & se portant plutôt pour le compagnon, que pour le ministre & le général de l'Empereur. Les injustices ne lui coutoient rien. Il recevoit avidement & provoquoit les délations; nul égard ni à la vérité des faits, ni à l'innocence des personnes; les riches étoient toujours coupables. Ces vexations intolérables avoient une sorte d'excuse dans les nécessités de la guerre; mais, l'effet en subsista même après la paix. Vespasien, dans les commencemens de son empire, prêtoit l'oreille aux justes représentations; dans la suite, gâté, dit Tacite, par la bonne fortune & par les mauvaises leçons des politiques, chez qui l'intérêt du Prince est la suprême loi, il apprit à se familiariser avec l'injustice, & il osa l'autoriser. Déplorable condition des Souverains, à qui la pratique de la vertu, même lorsqu'ils l'aiment sincérement, devient très-difficile, étant combattue par tout ce qui les environne. Licinius Mucien contribua aussi de ses propres facultés aux dépenses de la guerre, mais il sçavoit bien par où s'en dédommager avec usure. Plusieurs autres se piquerent de générosité à son exemple, très-peu eurent les mêmes facilités que lui pour retirer leurs avances.

L'évenement de tant de préparatifs est singulier. Ils ne furent d'aucun usage pour la décision de la guerre, qui se trouva terminée avant que Licinius Mucien eût le tems d'approcher de l'Italie. Celui, à qui Vespasien eut la principale obligation d'un succès si prompt & si heureux, fut Antonius Primus.

Cependant, les Daces, nation toujours inquiete, ayant sçu que la guerre civile étoit allumée en Italie, se mettent en action, forcent les quartiers d'hiver des troupes auxiliaires de cavalerie & d'infanterie, que les Romains avoient laissées dans le païs; & maîtres des deux rives du Danube, ils se préparoient déjà à assaillir le camp des légions, qui n'auroit pas été en état de leur résister. Heureusement Licinius Mucien se trouvoit alors dans ces régions. Instruit de la victoire remportée par Antonius Primus à Crémone, & n'ayant plus par conséquent de raison pressante de se hâter d'arriver en Italie, il se livra au soin d'arrêter les courses des Daces, & fit marcher contre eux la sixieme légion, qui bientôt les eut repoussés au-delà du fleuve. Pour assurer la tranquillité de la Province, il y établit commandant Fonteius Agrippa, qui sortoit du proconsulat d'Asie, & il lui donna une partie des troupes qui ayant combattu en Italie venoient d'être renvoyées dans l'Illyrie, & qu'il étoit de la bonne politique de séparer en différens corps, & d'occuper par une guerre contre l'étranger.

Pendant qu'une fermentation

universelle agitoit toute la ville de Rome, discorde parmi les Sénateurs, ressentiment dans le cœur des vaincus, nulle ressource ni dans les vainqueurs, qui n'étoient pas capables de se faire respecter, ni dans les loix, que l'on ne connoissoit plus, ni dans le Prince, qui étoit absent, Licinius Mucien arriva, & sur le champ il tira tout à lui seul. Jusques-là Antonius Primus & Arrius Varus avoient brillé. Ce dernier s'étoit emparé de la charge de préfet du Prétoire. Antonius Primus sans aucun titre nouveau jouissoit de toute la puissance, & il s'en servit pour piller le palais Impérial comme il avoit pillé Crémone. L'arrivée de Licinius Mucien éclipsa totalement & Arrius Varus & Antonius Primus. Quoiqu'il gardât avec eux les dehors de la politesse, il ne pouvoit cacher sa jalousie & sa haine. On eut bientôt démêlé ses véritables sentimens, & toute la ville se tourna de son côté. On ne s'adressoit plus qu'à Licinius Mucien; il étoit le seul à qui l'on fît la cour; & lui-même il avoit soin d'affecter tout ce qui pouvoit frapper les yeux du public, grand faste, escorte de gens armés, gardes devant sa porte, multitude & variété de maisons & de jardins où il se transportoit successivement. Il agissoit & vivoit en Empereur; il ne lui en manquoit que le nom. Il décidoit les plus importantes affaires sans attendre les ordres de Vespasien, qui véritablement le traitoit presque d'égal, jusqu'à l'appeller son frere, & le rendoit dépositaire de son sceau, afin qu'il ordonnât en son nom tout ce qu'il jugeroit convenable. Licinius Mucien abusa de ce pouvoir pour exécuter des violences, opposées sans doute aux inclinations & aux maximes du Prince qu'il représentoit. C'est ainsi qu'il ordonna le meurtre de Calpurnius Galérianus, fils de C. Pison que l'on avoit voulu mettre sur le trône en la place de Néron.

Cependant, il craignoit beaucoup Antonius Primus & Arrius Varus, qui étoient soutenus par la gloire de leurs exploits récens, par l'affection des soldats, & même par celle du peuple, charmé de la modération qu'ils avoient fait paroître en ne tirant l'épée contre personne depuis la victoire. Licinius Mucien auroit bien voulu profiter d'un bruit qui attaquoit la réputation d'Antonius Primus du côté de la fidélité. On disoit que ce Général avoit fait des propositions à Crassus Scribonianus, frere de C. Pison adopté par Galba, & qu'il lui avoit montré l'Empire en perspective, en lui offrant son secours & celui de ses amis; mais que Crassus Scribonianus, peu disposé à se laisser gagner même par des espérances fondées, avoit refusé de se prêter à une intrigue d'un succès très-incertain. Il n'éclata donc rien dans le public de cette négociation,

foit vraie, soit fausse, & Licinius Mucien se rabattit à tendre un piege à la vanité d'Antonius Primus.

Il le combla d'éloges dans le Sénat, & il lui fit de magnifiques promesses dans le particulier, lui présentant pour point de vue le gouvernement de l'Espagne citérieure, que Cluvius, mandé par Vitellius, régissoit par des lieutenans depuis plusieurs mois, & où il ne devoit pas retourner. En même-tems, il donna des charges de Tribuns, de Préfets à plusieurs amis d'Antonius Primus. Lorsqu'il vit que cet esprit léger se laissoit flatter par des espérances trompeuses, il travailla à l'affoiblir, en éloignant la septieme légion, qui étoit toute de feu pour lui, & la renvoyant dans ses quartiers d'hiver. La troisieme, qui avoit un grand attachement pour Arrius Varrus, fut pareillement renvoyée en Syrie. La guerre de Civilis fut une raison de faire partir pour la Germanie la sixieme & la huitieme légion. C'est ainsi que la ville déchargée de cette multitude de soldats qui y entretenoient le trouble, recouvra sa forme & sa tranquillité ordinaire; les Loix & les Magistrats reprirent leur autorité.

Un jour, Domitien ouvrit l'assemblée du Sénat par un discours où il exhorta les Sénateurs en peu de mots à oublier les anciennes haines, & à excuser la fâcheuse nécessité des tems précédens. Licinius Mucien s'étendit davantage, & il plaida ouvertement & long-tems la cause des accusateurs. Il désigna même Helvidius sans le nommer, donnant d'un ton de douceur quelques avis déguisés en prieres à ceux qui, après avoir tenté, puis abandonné une action, y revenoient encore, & vouloient la faire revivre. Le Sénat, voyant que la liberté, dont il avoit commencé à faire usage, ne réussissoit pas, y renonça.

Licinius Mucien voulut néanmoins donner quelque apparence de satisfaction aux Sénateurs, & il renvoya en exil deux misérables, qui y avoient été condamnés sous Néron, & en étoient sortis après sa mort; Octavius Sagitta, coupable du meurtre d'une femme qu'il avoit aimée, & Antistius Sosianus, auteur de vers diffamatoires, & ensuite délateur d'Anteius & d'Ostorius Scapula. Mais, le Sénat ne prit point le change. Antistius Sosianus & Octavius Sagitta étoient des hommes à qui personne ne prenoit intérêt, & leur retour à Rome eût été sans conséquence; au lieu que l'on craignoit la puissance, les richesses, & le caractere malfaisant des accusateurs, que Licinius Mucien prenoit sous sa protection. Il adoucit pourtant un peu l'indignation publique, en laissant le Sénat user de son autorité pour venger, suivant l'ancien usage, un de ses membres, qui se plaignoit d'avoir

été insulté & outragé par les Siennois. Les coupables furent cités & punis ; & le Sénat rendit un décret pour réprimander le peuple de Sienne, & l'avertir de se comporter dans la suite avec plus de modestie.

Dans ce même-tems, il y eut parmi les troupes un mouvement considérable, qui dégénéra presque en sédition. Les Prétoriens, cassés par Vitellius, qui avoient repris les armes pour Vespasien, demandoient à rentrer dans leur corps. Ce service honorable & avantageux avoit aussi été promis à un grand nombre de légionnaires. Enfin, les Prétoriens de Vitellius prétendoient conserver leur état, & il falloit se résoudre à répandre beaucoup de sang, si l'on entreprenoit de les en priver. Cependant, la multitude des contendans excédoit le nombre prescrit pour les cohortes Prétoriennes.

Licinius Mucien, déterminé à faire un choix, vint au camp ; & d'abord il rangea en bon ordre les vainqueurs distribués par compagnies avec leurs armes & leurs enseignes. Ensuite furent amenés les Prétoriens de Vitellius presque nus, les uns tirés des prisons où on les avoit jettés après qu'ils s'étoient rendus avec le frere de cet Empereur ; les autres ramassés des différens quartiers de la ville & des bourgades voisines. On doit se souvenir que Vitellius, ayant cassé les anciens Prétoriens, trop attachés à Othon, les avoit remplacés par des soldats pris dans les légions, auxquelles il étoit redevable de l'Empire, c'est-à-dire, pour la plus grande partie, dans les légions Germaniques, quelques-uns dans celles de la grande Bretagne, ou dans d'autres armées affectionnées au parti. En conséquence Licinius Mucien ordonna qu'on les partageât selon la différence des corps d'où ils avoient été tirés. Cet ordre excita un tumulte affreux. Ils avoient été tout d'un coup effrayés, lorsqu'ils s'étoient vus vis-à-vis de troupes brillantes & bien armées, étant eux-mêmes sans armes, & dans un équipage déplorable, enfermés de toutes parts. Mais, au moment que pour exécuter l'ordre de Licinius Mucien, on commença à les séparer les uns des autres, & à les distribuer en plusieurs pelotons, leur crainte redoubla, & ceux de Germanie sur-tout s'imaginerent qu'on les destinoit à la mort. Frappés de cette idée funeste, ils se jettoient au cou de leurs camarades, ils les tenoient étroitement embrassés, ils leur demandoient le baiser commes les voyant pour la derniere fois, ils les prioient de ne pas souffrir que ceux qui étoient dans une même cause éprouvassent un sort différent. Tantôt ils s'adressoient à Licinius Mucien, tantôt ils imploroient l'Empereur absent ; ils appelloient le Ciel & tous les Dieux à leur secours. Licinius Mucien, allarmé de ces

gémissemns

gémissemens lamentables, auxquels les troupes du parti vainqueur commençoient à s'intéresser par des cris d'indignation, prit soin de rassurer les esprits troublés, en leur protestant qu'il les regardoit tous comme unis par un même serment, comme soldats du même Empereur. Ainsi se passa cette journée.

Peu de jours après, Domitien les rassembla pour leur faire des propositions, & c'est peut-être alors qu'il leur distribua la largesse dont parle Dion Cassius, de vingt-cinq deniers par tête. Ils avoient eu le tems de revenir de leur frayeur, & ils l'écouterent avec fermeté. Ils refuserent les terres qu'on leur offroit, & demanderent à continuer de servir dans les gardes Prétoriennes. C'étoient des prieres, mais que l'on ne pouvoit rejetter. On leur accorda donc leur demande. Dans la suite, on en congédia plusieurs, à qui l'on persuada que leur âge & le nombre de leurs années de service exigeoient du repos. On en cassa d'autres pour cause de contravention à la discipline. Ainsi, le Gouvernement en vint au point qu'il s'étoit proposé, en attaquant par parcelles une multitude dont le concert étoit formidable.

Cependant, les grands succès de Claudius Civilis, que la renommée enfloit encore, donnerent de vives inquiétudes à Licinius Mucien. Il avoit fait choix de deux illustres guerriers, Annius Gallus & Pétilius Cérialis, pour commander l'un dans la haute, l'autre dans la basse Germanie, & il ne laissoit pas de craindre qu'ils ne fussent pas en état de soutenir le poids d'une guerre si importante. Il pensoit donc à se transporter lui-même sur les lieux, & à mener avec lui Domitien, qu'il se croyoit obligé de garder à vue. Mais, s'il quittoit Rome, il falloit assurer la tranquillité de cette capitale; & il se défioit beaucoup d'Arrius Varus & d'Antonius Primus. Il commença à ôter à Arrius Varus le commandement des gardes Prétoriennes, & pour le consoler, il lui donna la surintendance des vivres, charge honorable, mais désarmée. Comme il appréhendoit que Domitien, qui aimoit Arrius Varus, ne se tînt offensé de ce changement, il fit préfet du Prétoire, Arrétinus Clémens, qui étoit allié à la maison impériale, & très-agréable au jeune Prince. Le pere d'Arrétinus Clémens avoit été revêtu du même emploi sous Caligula; & Licinius Mucien alléguoit que les soldats obéiroient volontiers au fils de celui qu'ils avoient autrefois vu à leur tête. Antonius Primus n'avoit point de titre dont il fallût le dépouiller. Mais, Licinius Mucien lui donna tant de désagrémens, qu'il prit le parti d'aller porter ses plaintes à Vespasien, dont il ne fut pas reçu aussi-bien qu'il l'avoit espéré.

Domitien & Licinius Mucien

faisoient les préparatifs de leur départ d'une façon toute différente. Le jeune Prince, ouvrant son cœur à l'espérance & à la cupidité, étoit tout de feu, & brûloit d'impatience. Licinius Mucien au contraire affectoit des lenteurs, saisissoit tous les prétextes de différer, craignant que Domitien, lorsqu'il se verroit une fois au milieu d'une armée, ne suivît la bouillante audace de l'âge, & n'écoutât les mauvais conseils, & ne formât peut-être en conséquence des projets capables de nuire soit à la tranquillité & à la paix de l'État, soit au bien du service dans la guerre. Enfin, ils se mettent pourtant en marche; mais, avant qu'ils eussent passé les Alpes, ils apprirent la nouvelle des prospérités militaires de Pétilius Cérialis, & ils en virent la preuve en la personne de Valentinus, l'un des chefs des ennemis, qui leur fut présenté chargé de chaînes. Cette nouvelle dut sans doute leur faire rebrousser chemin. Quoi qu'il en soit, depuis cette époque l'on ne sçait presque plus rien de Licinius Mucien; on sçait seulement qu'il mourût avant Vespasien, après avoir été trois fois Consul.

Il fut auteur de quelques ouvrages. Pline le cite souvent pour des observations sur-tout d'Histoire & de Géographie orientale; & nous apprenons par un autre témoin, qu'il compila & donna au public tout ce qu'il put trouver dans les anciennes bibliotheques de monumens de l'esprit & de l'éloquence des illustres Romains qui avoient fleuri pendant les derniers tems de la République. Pline ne nous a pas laissé ignorer une attention superstitieuse de Licinius Mucien, qui, pour se préserver du mal d'yeux, portoit sur soi une mouche vivante enveloppée dans un linge blanc.

MUCIEN [CRASSUS], (a) *Crassus Mucianus*, très-habile Jurisconsulte, fut tué en partant de l'Asie, qu'il avoit gouvernée en qualité de Proconsul.

MUCIES, *Mucia*, (b) fêtes instituées par les peuples de l'Asie mineure en l'honneur de Q. Mucius Scévola le grand Pontife, qui fut gouverneur de cette Province, l'an de Rome 654, & qui s'y distingua si fort par sa modération, son désintéressement & son équité, que le Sénat le proposoit depuis pour exemple à tous ceux qui furent ses successeurs.

Suivant la remarque de Cicéron, Mithridate ne supprima point ces fêtes, lorsqu'il se fut rendu maître de toute l'Asie mineure. Ennemi déclaré des Romains en toute autre chose, il respecta des honneurs rendus à un homme, parce qu'ils étoient consacrés par la religion.

(a) Vell. Pater. L. II. c. 4.

(b) Cicer. in Verr. L. IV. c. 56. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 354.

MUCIUS [C.], *C. Mucius*, (*a*) jeune homme d'une naissance illustre, vivoit vers l'an de Rome 246 & 506 avant Jesus-Christ. Ce jeune homme, indigné de voir que Rome, depuis qu'elle étoit devenue libre, fût assiégée par ces mêmes Étruriens dont elle avoit tant de fois taillé les légions en pieces, dans le tems qu'elle étoit elle-même esclave des Rois, entreprit de la délivrer de cette honte & de ce péril, par quelque action également hardie & éclatante. Sa premiere intention fut de passer dans le camp ennemi, sans en rien dire à personne; mais, craignant que, s'il partoit sans en avoir averti les Consuls & reçu leurs ordres, il ne fût arrêté aux portes & ramené dans la ville, où l'extrêmité à laquelle étoient alors réduits les assiégés le feroit infailliblement passer pour un déserteur, il demamda audience au Sénat; & l'ayant obtenue: » J'ai dessein, dit-il, messieurs, » de pénétrer, si je puis, dans » le camp des Toscans, non » pour venger le pillage de nos » terres par quelque hostilité » de même nature, mais pour » exécuter un projet plus important, si les Dieux veulent » seconder mon entreprise. » Les Sénateurs y ayant consenti, il partit après avoir caché un poignard sous sa robe.

Quand il fut arrivé dans le camp de Porséna, il se mêla dans la foule, & s'approcha le plus qu'il put du Tribunal sur lequel étoit alors assis ce Prince, occupé à payer la solde à ses troupes, avec un secrétaire qui étoit assis à côté de lui, habillé à peu près comme son maître. Cette ressemblance le mit dans l'incertitude. Mais, appréhendant de se faire connoître lui-même, s'il paroissoit ne pas connoître Porséna, il porta son coup au hazard, & tua l'officier, au lieu du Roi. Il se mit aussitôt en devoir de se retirer, en s'ouvrant un chemin, avec son poignard tout sanglant, à travers la multitude effrayée de cette audace; mais, les gardes de Porséna étant accourus aux cris qu'on jettoit, l'arrêterent, & le ramenerent auprès du Tribunal où il avoit fait le coup. Là, quoiqu'il se vît seul & sans secours, à la merci d'un ennemi irrité, & qu'il fût menacé des châtimens les plus affreux, cependant, moins intimidé, que redoutable: » Je suis Romain, » dit-il; mon nom est Mucius. » J'ai voulu tuer l'ennemi de » ma patrie. J'irai à la mort avec » le même courage que j'allois » à la vengeance. Les Romains » sçavent endurer les plus » grands supplices, comme ils » sçavent faire les actions les » plus hardies; & je ne suis » pas le seul qui ait formé le » dessein de te donner la mort.

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 12, 13. Dionys. Halicar. L. V. c. 4. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 212. *& suiv.*

» Un grand nombre de Romains » sont prêts à m'imiter. Ainsi, » attends-toi à voir ton palais » assiégé par tes plus mortels » ennemis, & ta vie attaquée » dans tous les momens de la » journée. Voilà la guerre que » te déclare la jeunesse Romai- » ne. Ce n'est pas dans les com- » bats que tu dois craindre de » périr. Tu n'auras à faire à » chaque fois qu'à un seul en- » nemi, qui se renouvellera » sans cesse jusqu'à ta mort. » Le Roi aussi effrayé de ses menaces, qu'indigné de son attentat, ordonna qu'on l'entourât de feux, lui déclarant qu'il alloit le faire brûler tout vif, s'il ne lui expliquoit plus clairement les embûches qu'il lui annonçoit d'une maniere enveloppée. Mais, C. Mucius reprenant la parole: » tiens, dit- » il, apprends combien ceux- » là méprisent leurs corps, qui » ont devant les yeux une gloi- » re immortelle. » Et, en disant ces mots, il mit sa main droite sur un brasier ardent que Porséna venoit de faire allumer pour un sacrifice. Comme il la laissoit brûler, sans témoigner aucune sensibilité, le Roi étonné d'un courage qui tenoit du prodige, sautant en bas de son Tribunal, & le faisant écarter des autels : » Retire-toi loin » d'ici, lui dit-il, jeune hom- » me encore plus ennemi de ta » personne que de la mienne. Je » t'exhorterois à persister dans » des sentimens si nobles, si tu » employois ce courage pour » mon service. Tout ce que je » puis faire, c'est de te ren- » dre sain & sauf, en te déli- » vrant de la peine que je suis » en droit de te faire souffrir, » selon les loix de la guerre. » Alors, C. Mucius, comme pour répondre à la générosité du Roi: » Puisque vous faites » cas de la vertu, dit-il, je » veux accorder à votre clé- » mence ce que j'ai refusé à vos » menaces. Nous sommes trois » cens des premiers de la jeu- » nesse Romaine, qui avons » conjuré contre votre vie. Le » sort m'a choisi le premier. » Les autres viendront à leur » tour, jusqu'à ce que la for- » tune ait été favorable à quel- » qu'un d'eux. » C. Mucius fut donc renvoyé à Rome, où, dans la suite, la nécessité de se servir de la main gauche, au défaut de la droite qu'il avoit brûlée, lui fit donner le surnom de Scévola, du Grec σκαιὸς, *finister*, gauche.

Denys d'Halicarnasse, historien pour l'ordinaire très-exact, ne dit pas un mot de cette circonstance de la main brûlée, & c'est ce qui rend ce fait fort douteux. Il a néanmoins été extrêmement célébré par les Romains, & tout le monde connoît la belle épigramme de Martial qui roule sur cet évenement.

Cùm peteret Regem decepta satellite dextra,
Injecit sacris se peritura focis.

Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,

Et raptum flammis jussit abire virum.

Urere quam potuit contempto Mucius igne,

Hanc spectare manum Porsena non potuit.

Major deceptæ fama est & gloria dextræ.

Si non errasset, fecerat illa minùs.

Ces louanges, & tant d'autres prodiguées par les auteurs Romains à C. Mucius, ne doivent pas nous faire prendre le change dans le jugement qu'il convient de porter d'une action contraire à toutes les loix de la guerre; & l'exemple même des plus illustres Romains, entre autres celui de Fabricius, qui avertit le roi Pyrrhus de se précautionner contre son médecin qui vouloit l'empoisonner, condamne formellement l'entreprise de C. Mucius. Cependant, la prévention apparemment des Romains pour leur patrie, & une espece d'enthousiasme pour le merveilleux de cette action, leur ont fait louer dans un Romain ce qu'ils auroient blâmé dans un ennemi de Rome. L'intrépidité & la constance de C. Mucius sont très-louables en elles-mêmes; mais, son motif & son objet les rendent très-criminelles. Porséna, intimidé par le danger qu'il venoit de courir, & par la vue de ceux auxquels il s'attendoit à être exposé tous les jours, songea sérieusement à faire la paix. Il en fit proposer les conditions par des ambassadeurs, qui partirent avec C. Mucius pour Rome. Elles furent acceptées sans difficulté. Les Sénateurs donnerent à C. Mucius pour récompenser son zele, un champ au-delà du Tibre, qui fut depuis appellé les prés Muciens.

MUCIUS [Q.] SCÉVOLA, *Q. Mucius Scævola*, (*a*) fut créé Préteur, l'an de Rome 537, & 215 avant Jesus-Christ, & eut pour département la Sardaigne, où il tomba malade, à cause de la mauvaise qualité de l'air & des eaux du païs. *Voyez* Mammula [A. Cornélius].

MUCIUS [Q.] SCÉVOLA, *Q. Mucius Scævola*, (*b*) étoit Décemvir des sacrifices, lorsqu'il mourut, l'an de Rome 543, & 209 avant Jesus-Christ. Il fut remplacé par C. Létorius.

MUCIUS [P.] SCÉVOLA, *P. Mucius Scævola*, (*c*) fut créé Préteur l'an de Rome 573, & 179 avant Jesus-Christ. Le sort lui fit écheoir la commission de rendre la justice aux Romains, & celle de rechercher à Rome & à dix milles de cette ville, ceux qui seroient soupçonnés de poison.

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 24, 30, 34.
(*b*) Tit Liv. L. XXVII. c. 8.
(*c*) Tit. Liv. L. XL. c. 44. L. XLI. c. 18. *& seq.*

P. Mucius Scévola fut élevé au Consulat quatre ans après avec M. Émilius Lépidus. On désigna pour province à ces deux Généraux la Gaule & la Ligurie. Les Liguriens, nation toujours rebelle & toujours vaincue, avoient pillé les terres des environs de Pise & de Lune. Les Gaulois d'un autre côté avoient fait entendre le bruit de leurs armes. M. Émilius Lépidus, qui marcha contre ces derniers, les ayant bientôt fait rentrer dans le devoir, passa tout de suite dans la Ligurie, où il ne réussit pas moins heureusement. P. Mucius Scévola ne fit la guerre que contre ceux qui avoient pillé le païs de Pise & de Lune en-deçà du fleuve Audena; & les ayant tous soumis, il les obligea de rendre leurs armes. Pour ces avantages que les deux Consuls avoient remportés, tant dans la Ligurie que dans les Gaules, le Sénat ordonna trois jours de processions & des prieres, & fit immoler quarante victimes. A leur retour, ils triompherent, P. Mucius Scévola des Liguriens, & M. Émilius Lépidus des Liguriens & des Gaulois.

MUCIUS [Q.] SCÉVOLA, Q. *Mucius Scævola*, (*a*) frere du précédent, fut aussi créé Préteur, l'an de Rome 573, & 179 avant Jesus-Christ, & eut la Sicile pour département. Cinq ans après, il fut élevé au Consulat avec Sp. Postumius Albinus, & on leur assigna pour provinces la Gaule & la Ligurie. Ils s'y rendirent, après avoir fait dans le Capitole les prieres solemnelles pour la prospérité de l'Empire. Nous n'avons aucun détail sur leurs exploits. Nous sçavons seulement que l'un d'eux fut chargé d'appaiser une sédition qui s'étoit excitée à Padoue, & qu'après s'être acquitté heureusement de cette commission, il s'en retourna à Rome.

L'an de Rome 581, & 117 avant Jesus Christ, Q. Mucius Scévola, étant tribun des soldats, eut ordre d'accompagner en Macédoine le consul P. Licinius, qui alloit faire la guerre contre le roi Persée. Sur la fin de l'année, quand il fut question de prendre des quartiers d'hiver, Q. Mucius Scévola fut envoyé à Ambracie avec deux mille hommes.

MUCIUS, *Mucius*, (*b*) dont il est fait mention dans une épître d'Horace.

MUETTE, *Muta*, (*c*) Déesse du silence, appellée aussi *Tacita*. Sa fête se célébroit à Rome le dix-huit Février, ou le douze avant les calandes de Mars.

On croyoit cette Déesse fille du fleuve Almon. On la nomma Lalaria à cause de son grand babil, du mot Grec λαλεῖν, qui signifie parler. Ce nom lui fut donné pour avoir découvert à

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 44. L. XLI. c. 20, 21, 27. L. XLII. c. 49, 67.

(*b*) Horat. L. I. Epist. 6. v. 21. *& seq.*

(*c*) Ovid. Fast. L. II. v. 571. *& seq.*

Junon les amours de Jupiter & de Juturne. Ce Dieu, en étant irrité, coupa la langue à cette babillarde, pour la faire ressouvenir à jamais de son crime, & ordonna à Mercure de la conduire aux enfers, comme étant indigne de voir le jour. Mercure, lorsqu'il la conduisoit, fut touché de sa beauté, en jouit, & eut d'elle deux enfans nommés Lares.

Les Romains sacrifioient à cette Divinité, pour empêcher les médisances, & joignirent sa fête à celle des Morts, ou parce qu'elle imitoit leur silence par sa langue coupée, ou parce qu'elle étoit mere des Lares, qui passoient pour les génies ou pour les anges gardiens des hommes pendant leur vie. Ovide décrit une plaisante cérémonie qu'on observoit à ce sujet, pour empêcher la médisance. Une vieille femme, entourée de quantité de jeunes filles, sacrifioit à la Déesse Muette, mettant trois grains d'encens avec trois doigts dans un petit trou, ayant sept feves noires dans la bouche. Puis, elle prenoit la tête d'un simulacre, la colloit avec de la poix, la perçoit avec une aiguille d'airain, la jettoit ensuite dans le feu, & la couvroit de menthe, faisant par-dessus une effusion de vin, dont elle donnoit à boire à ces filles, se réservant la meilleure partie pour elle, s'enivroit, & les renvoyoit après cela chez elles, leur disant qu'elle avoit attaché les langues des médisans. Mais peut-être aimera-t-on mieux entendre Ovide lui-même. Voici comme il s'en explique dans le second livre des Fastes :

Ecce anus in mediis residens annosa puellis,
Sacra facit Tacitæ ; vix tamen ipsa tacet.
Et digitis tria thura tribus sub lumine ponit.
Quâ brevis occultum mus sibi fecit iter.
Tum cantata tenet cum rhombo licia fusco,
Et septem nigras versat in ore fabas.
Quodque pice astringit, quod acu trajecit ahena,
Obsutum mentha torret in igne caput.
Vina quoque instillat ; vini quodcumque relictum est,
Aut ipsa, aut comites, plus tamen ipsa bibit.
Hostiles linguas, inimicaque vinximus ora,
Dicit discedens, ebriaque exit anus.

MUID, *Modius*, (a) sorte de mesure. Saint Jérôme se sert souvent du terme Latin *Modius*, pour marquer l'éphi. Au premier livre de Ruth, il dit que l'éphi vaut trois *Modius* ; & au premier livre des Rois, il tra-

(a) Ruth. c. 2. v. 17. Reg. L. I. c. 1. v. 24. Zachar. c. 5. v. 6, 7, 10.

duit éphi, par *tres Modios*; mais, ailleurs, il le traduit par *amphoram*. Les Septante le traduisent ordinairement par *mensuram*. Or, l'éphi, ou le bathe, comparé à nos mesures, contient vingt-neuf pintes, chopine, demi-septier, un poisson & un peu plus.

MULCIBER, *Mulciber*, un des surnoms de Vulcain.

MULE, MULET, *Mula*, *Mulus*, animal monstrueux, engendré d'un âne & d'une jument, ou, selon quelques-uns, d'un cheval & d'une ânesse. *Voyez* Ferrer les chevaux.

(*a*) Les Anciens ont reconnu une espece de Mules fécondes. Aristote, Varron, Columelle, Théophraste, & après lui Pline, en ont parlé, & disent qu'on en voyoit en Phrygie, en Syrie, en Cappadoce & en Afrique.

Les Mulets blancs étoient les plus estimés des Anciens. Les plus riches s'en servoient pour leurs chariots.

MULIUS, *Mulius*, Μούλιος, (*b*) capitaine Troyen qui fut tué par Patrocle.

MULIUS, *Mulius*, Μούλιος, (*c*) capitaine des Épéens, étoit gendre d'Augée, dont il avoit épousé la fille aînée.

Comme Mulius dans un combat alloit fondre sur Nestor, celui-ci le renversa d'un coup de pique. Mulius tombe sur la poussiere; & Nestor sautant sur son char, enfonce ses escadrons. Les Épéens, voyant à terre leur Général, qui étoit d'une grande réputation dans leurs troupes, lâchent pied, & fuyent chacun de leur côté avec un très-grand désordre.

MULIUS, *Mulius*, Μούλιος, (*d*) héraut, natif de Dulichium, étoit au service d'Amphinomus, l'un des poursuivans de Pénélope.

MULLINUS, *Mullinus*, (*e*) secrétaire des commandemens d'Alexandre le Grand.

MULTIMAMMIA. (*f*) On appelloit, dit saint Jérôme, Diane d'Éphese Multimammia, en Grec Πολύμαζος, ce qui signifie à plusieurs mammelles; en effet, c'est principalement par cette quantité de mammelles qu'elle est distinguée des autres Dianes.

MULUCHA, *Mulucha*, (*g*) nom d'une ville & d'un fleuve d'Afrique dans la Numidie. Florus fait mention de la ville, qu'il dit être placée sur la cime d'un rocher; & Salluste parle du fleuve. Il désigne aussi la ville qu'il appelle un château.

» Assez près du fleuve, Mu-
» lucha, dit-il, qui séparoit le
» royaume de Jugurtha de ce-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 191.
(*b*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 696.
(*c*) Homer. Iliad. L. XI. v. 736. & seq.
(*d*) Homer. Odyss. L. XVIII. v. 422. & seq.
(*e*) Quint. Curt. L. VIII. c. 11.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 156.
(*g*) Flor. L. III. c. 1. Sallust. in Jugurth. c. 15, 62, 63.

» lui de Bocchus, il y avoit » une plaine, au milieu de laquelle étoit un rocher assez » large & très-élevé, muni » d'un petit château où l'on n'abordoit que par un seul passage fort serré, le reste n'étoit que précipices creusés » par la nature, comme si la main » & l'art y eussent été employés. » Tel étoit le lieu dont C. Marius ambitionnoit de se rendre maître, parce qu'il renfermoit les finances du Roi. » Mais, le hazard eut plus de » part au succès que la prudence, car ce château étoit assez » bien garni d'hommes, d'armes, de vivres & d'eau. Le » terrein n'étoit propre ni à se » retrancher, ni à élever des » tours, ni d'autres machines. » Le chemin de la garnison du » château étoit fort étroit & » borné de chaque côté par des » précipices ; les mantelets » qu'on y portoit avec de » grands périls, devenoient » inutiles, car dès qu'on les » avoit tant soit peu avancés, » les habitans les ruinoient ou » par le feu, ou par une grêle » de pierres. Le terrein étoit » si incommode, que les travailleurs ne pouvoient se tenir à leurs ouvrages ni s'entr'aider sans péril ; les plus » braves gens périssoient même » derriere les mantelets, ou y » recevoient des blessures, ce » qui augmentoit les frayeurs » du reste de l'armée. Mais, » C. Marius, inquiet après plusieurs jours employés à de » grands travaux, commence à » penser sérieusement s'il abandonneroit son entreprise qui » paroissoit impossible, ou s'il » attendroit le secours de la » fortune qu'il avoit tant de » fois éprouvé avec succès.

» Tandis que le Consul passoit les jours & les nuits sans » sçavoir à quoi se déterminer, » un certain Ligurien, simple » soldat dans les troupes auxiliaires, sort un jour du camp » pour aller chercher de l'eau. » Assez près du château, à » l'opposite de l'attaque, il remarque des limaçons qui remuoient entre des rochers. » En ayant pris quantité les uns » après les autres, l'envie qu'il » eut d'en ramasser, fit qu'insensiblement il grimpa presque sur » le faîte de la montagne. Quand » il vit que personne ne paroissoit, il changea de résolution, » poussé par la curiosité de voir, » comme il est assez naturel, ce » qu'il n'avoit jamais vu. Le » hazard avoit voulu que dans » ce lieu un grand chêne prît » racine entre les rochers ; le » corps de l'arbre étoit tant » soit peu courbé, & s'élevoit » ensuite, comme c'est le propre de la nature de pousser » toujours en haut. Le Ligurien, tantôt appuyé sur ses » branches, tantôt sur les pointes des rochers, prend le » plan du château, tandis que » les Numides étoient occupés » à se défendre. Après avoir » considéré tout ce qu'il croyoit » devoir être de quelque utili-

» té dans la suite, il descend » par le même chemin, non » sans aucune vue comme il y » étoit monté, mais en exa- » minant tout autour de lui, » & reconnoissant bien le ter- » rein. Aussitôt il va trouver C. » Marius, il lui raconte ce qu'il » venoit de faire, l'exhorte à » attaquer ce fort par l'endroit » par lequel il étoit descendu, & » lui promet de servir de guide » dans le chemin & dans le pé- » ril.

» Sur le champ, le Consul » envoya des personnes avec » le Ligurien, pour reconnoî- » tre si ce qu'il disoit étoit fai- » sable. Chacun en parla sui- » vant la disposition de son es- » prit; les uns disoient l'entre- » prise aisée, les autres diffi- » cile. Cependant, C. Marius » reprend un peu courage, » choisit entre les trompettes » cinq des plus alertes, & qua- » tre centurions à la tête de » leurs compagnies pour les » soutenir, & leur commande » de suivre de point en point » les ordres du Ligurien; après » quoi il remet l'affaire au len- » demain.

» L'heure fixée étant venue, » il part après avoir pris tou- » tes les précautions & toutes » les mesures nécessaires. Le » guide avoit déjà averti les » officiers de changer d'armes » & d'habits, d'y monter la » tête & les pieds nus, afin » d'avoir la vue plus libre, & » d'être plus agiles entre les » rochers. Ils portoient sur leur » dos les épées & des boucliers » de cuir, comme chez les Nu- » mides, parce qu'ils étoient » plus légers, & faisoient bien » moins de bruit lorsqu'ils pa- » roient les coups. Le Ligurien » qui marchoit devant, prenoit » soin d'attacher des cordes » aux rochers & aux troncs » d'arbres qui s'y trouvoient, » ce qui ne servoit pas peu à » soulager les troupes; quel- » quefois il donnoit la main à » ceux que la difficulté des che- » mins rendoit timides; lors- » qu'il se rencontroit un pas » plus difficile, lui-même les » portoit, dépouillés de leurs » armes, qu'il venoit ensuite » reprendre. S'il y avoit quel- » que obstacle, il étoit le pre- » mier à le franchir, il encou- » rageoit les autres à force de » monter & de descendre. Après » de longues & de grandes fa- » tigues, ils arriverent au châ- » teau, abandonné de ce côté, » parce que tous étoient occu- » pés, comme les jours précé- » dens, à faire tête à l'enne- » mi. . . . .

» Dans le tems que les Ro- » mains & les ennemis étoient » attentifs au combat, dans le » fort même de la mêlée, lors- » qu'ils s'acharnoient les uns » contre les autres, ceux-ci » pour la gloire & pour l'Empi- » re, ceux-là pour leur liberté, » l'on entend par derriere re- » tentir les trompettes. Aussitôt » les femmes & les enfans qui » s'étoient avancés pour voir » le combat, prennent la fuite,

» les plus près de la citadelle » en font de même, & enfin » tout le reste, soldats & autres, suivit cet exemple. » Dans le moment, les Romains les pressent avec plus » de fureur, ils les taillent en » pieces, & sans s'arrêter à les » massacrer tous, ils courent » au travers des corps morts, » avides de gloire, tous tâchent à l'envi de s'approcher » des murs, sans qu'un seul » s'amusât au pillage. C'est » ainsi que C. Marius, dont la » témérité venoit d'être réparée par la fortune, trouva » de la gloire dans sa faute » même. »

MULVIUS. *Voyez* Milvius.

MUMACÉNIENS, *Mumaceni*. *Voyez* Mémacéniens.

MUMIE. *Voyez* Momie.

MUMIUS LUPERCUS, (a) *Mumius Lupercus*, eut ordre l'an de J. C. 69, de marcher contre Claudius Civilis avec deux légions dont il étoit actuellement commandant. Ce Lieutenant partit promptement avec les légionnaires qu'il avoit avec lui, auxquels il joignit en passant les troupes auxiliaires de Cologne qui étoient dans le voisinage, la cavalerie de Treves qui n'en étoit pas éloignée, & un régiment de celle des Bataves, qui étant déjà infidelle dans le cœur, attendoit à se déclarer dans le combat même pour assurer mieux la défaite des Romains. Claudius Civilis rangea autour de lui les drapeaux des cohortes vaincues & prises, pour animer le courage des siens, & abattre celui des ennemis, par la vue d'un objet aussi glorieux pour les uns que honteux pour les autres; il plaça sa mere & ses sœurs avec les femmes & les enfans des Bataves immédiatement après les derniers rangs, d'où ils étoient à portée de les exhorter à vaincre, ou de leur reprocher leur fuite. Tous ensemble, tant les hommes que les femmes, commencerent l'action par des cris & des hurlemens terribles, auxquels les légions & les cohortes Romaines ne répondirent que foiblement. Dès qu'on en fut venu aux mains, l'escadron Hollandois découvrit le flanc de l'aîle gauche des Romains en passant dans l'armée ennemie, d'où il vint sur le champ les charger. Les légionnaires, quoique maltraités, conservoient cependant leurs armes & leurs rangs. Mais, quand ils virent les troupes auxiliaires de Cologne & de Treves prendre honteusement la fuite, & se disperser dans la campagne, ils prirent le tems que les Germains les poursuivoient avec chaleur, pour se retirer dans ce qu'on appelloit le vieux camp.

Ils y furent bientôt assiégés; & après qu'ils se furent longtems défendus avec beaucoup

(a) Tacit. Hist. L. IV, c. 18, 22, 61. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 257. & suiv.

de vigueur, on députa vers eux pour leur offrir le par don s'ils se rendoient, & les menacer des plus cruels supplices en cas de refus. Les légionnaires, pressés d'un côté par la famine, retenus de l'autre par l'amour de la patrie, balançoient entre la honte de se rendre, & la gloire de mourir fideles; car, ayant consumé après les alimens usités, les chevaux, les bêtes de charge, & les animaux les plus sales, que la nécessité seule & le désespoir tournent en nourriture, après avoir ensuite vécu quelque-tems des herbes & des racines qu'ils arrachoient d'entre les rochers, ils étoient un exemple bien frappant de la misere & de la patience humaines, s'ils n'en eussent pas perdu tout le mérite, par une fin qui répondoit mal à de si beaux commencemens, en envoyant des députés à Claudius Civilis, pour lui demander la vie. Ayant exigé d'eux qu'ils lui abandonnassent tout le butin du camp, il commença par envoyer saisir l'argent, les esclaves & le bagage; & comme ils se retiroient ainsi nus & dépouillés de tout, il fit partir après eux un corps de Germains, qui, les ayant joints à cinq milles delà, attaquerent leur arriere-garde. Les plus braves se mirent en défense, & perdirent la vie sur la place. Plusieurs furent tués dans la déroute. Le reste retourna dans le camp, où Claudius Civilis blâma les Germains d'avoir violé la parole qu'on leur avoit donnée, soit qu'il parlât contre sa pensée, ou qu'en effet il n'eût pu retenir la brutalité de ces étrangers. Après avoir pillé le camp, ils y mirent le feu, & firent périr dans cet incendie, tous ceux qui étoient échappés du combat.

Claudius Civilis envoya à la prophétesse Velléda qui lui avoit prédit ses heureux succès, les prémices des dépouilles des Romains, & entre autres choses Mumius Lupercus; mais, ceux qui étoient chargés de le conduire, le tuerent en chemin, l'an de J. C. 70.

MUMMIA ACHAICA, (a) *Mummia Achaïca*, mere de l'empereur Galba, étoit du côté paternel issue de Mummius vainqueur de Corinthe, & elle avoit pour ayeul maternel Q. Lutatius Catulus, l'un des ornemens de la république Romaine, & qui ne fut pas aussi puissant que Cn. Pompée & Jules César ses contemporains, parce qu'il fut plus vertueux.

MUMMIUS [L.], *L. Mummius*, Λ. Μόμμιος, (b) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 565, & 187 avant J. C. Cette année, il fut proposé une loi, dont l'objet étoit de faire faire les informations nécessaires, pour sçavoir ce qu'étoit devenu

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 488.

(b) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 54. L. XLI. c. 8, 9.

l'argent qui avoit été tiré d'Antiochus & de ses sujets, & qui n'avoit point été porté dans le trésor public. L. Mummius s'opposa à cette loi, convenant au reste qu'il étoit juste que le Sénat informât contre ceux qui retenoient les deniers publics, mais suivant la coutume usitée dans tous les tems.

Dix ans après, L. Mummius fut créé Préteur, & chargé du département de la Sardaigne. Mais, l'importance de la guerre qui s'y étoit allumée, en fit une province consulaire qui tomba à T. Sempronius Gracchus. L'autre consul C. Claudius Pulcher fit, en vertu d'un arrêt du Sénat, une loi qui ordonnoit à tous les Latins & aux autres alliés, qui avoient été eux ou leurs ancêtres compris dans les dénombremens du païs Latin, depuis la censure de M. Claudius & de T. Quintius inclusivement, jusqu'alors, de retourner avant les calandes de Novembre, dans le païs que chacun d'eux avoit abandonné. Le préteur L. Mummius fut chargé d'informer contre ceux qui n'auroient pas obéi à la loi & à l'édit du Consul.

MUMMIUS [Q.], (a) *Q. Mummius*, Κ. Μόμμιος, étoit Tribun du peuple en mêmetems que le précédent, & il s'opposa aussi à la loi à laquelle s'opposa son Collegue.

MUMMIUS [L.], *L. Mummius*, Λ. Μόμμιος, (b) fut élevé au Consulat, l'an de Rome 605, & 147 avant Jesus-Christ. On lui donna une flotte & des troupes, avec ordre d'aller faire la guerre en Achaïe. D'un autre côté, Q. Cécilius Métellus, qui étoit actuellement chargé de cette guerre, apprenant que L. Mummius venoit avec une armée, n'oublia rien pour avoir l'honneur de finir ce qu'il avoit commencé, avant que son successeur fût arrivé. Mais, il n'eut pas le bonheur de réussir.

Cependant, arrive L. Mummius. Il amenoit avec lui Oreste que le Sénat avoit ci-devant nommé arbitre entre les Lacédémoniens & les Achéens. La premiere chose que fit le nouveau Général, ce fut de renvoyer Q. Cécilius Métellus en Macédoine avec ses troupes. Pour lui, il se tint dans l'Isthme, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé toutes ses troupes. Son armée étoit composée de vingt-trois mille hommes d'infanterie, & de trois mille cinq cens chevaux, sans compter quelques archers Crétois qui étoient venus le joindre, & un corps de troupes qu'Attale lui envoyoit de Pergame sur le Caïcus, & qui étoit conduit par Philopœmen. A douze stades delà il avoit encore un corps de

(a) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 54.

(b) Valer. Max. L. VI. c. 4. Vell. Paterc. L. I. c. 12, 13. Just. L. XXXIV. c. 2. Pauf. pag. 85, 88, 304, 335, 336, 426. *& seq.* Strab. pag. 381. Plin. Tom. II. pag. 615, 641, 646, 683, 710, 766. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 624. T. V. p. 131. *& suiv.* Hist. Rom. T. V. p. 89. *& suiv.*

troupes auxiliaires tirées de toutes les villes d'Italie, & qui servoient comme de gardes avancées pour la sûreté du camp ; mais, ces troupes par trop de confiance faisant fort mal la garde, les Achéens tomberent dessus brusquement, en tuerent bon nombre, & pousserent les autres jusqu'au camp ; ils prirent en cette occasion près de cinq cens boucliers. Fiers de ce succès, ils n'avoient qu'un cri pour le combat. Cependant, L. Mummius rangeoit son armée en bataille ; sitôt qu'il eut domné le signal, la cavalerie Romaine attaqua celle des ennemis, & la mit en fuite. Leur infanterie, quoiqu'un peu déconcertée par cet exemple, ne laissa pas de faire une fort belle résistance. Accablée par le nombre & percée de coups, elle se défendoit toujours, jusqu'à ce qu'enfin se voyant prise en flanc par une troupe de mille hommes choisis que L. Mummius avoit détachés du corps de bataille, elle lâcha pied, & s'enfuit précipitamment. Si Diéüs, général des Achéens, s'étoit retiré à Corinthe, & que là il eût recueilli les débris de son armée, peut-être que le général Romain, pour éviter les longueurs d'un siege, lui eût fait bonne composition ; mais, dès qu'il vit les siens plier, il ne songea plus qu'à lui, & gagna Mégalopolis le plus vîte qu'il put, bien différent de Callistrate, fils d'Empédus, qui en pareille occasion eut le courage de se sacrifier pour sauver les Athéniens qu'il avoit l'honneur de commander. Diéüs vaincu, au lieu de suivre un si bel exemple, porta aux Mégalopolitains la premiere nouvelle du malheur qui les menaçoit ; & de peur que sa femme ne tombât en la puissance de l'ennemi, il la tua de sa propre main, & s'empoisonna lui-même ensuite, imitateur de Ménalcidas par la circonstance de sa fin, comme il l'avoit été par son insatiable avarice.

Les Achéens, qui aprés le combat s'étoient retirés à Corinthe, en sortirent à la faveur de la nuit, & la plupart des habitans avec eux. L. Mummius, ayant trouvé les portes ouvertes, ne se pressa pas pour cela d'y entrer, il craignoit quelque embûche ; mais, au troisieme jour, il prit la ville, & la brûla ; tout ce qui s'y trouva d'hommes fut passé au fil de l'épée ; les femmes & les enfans furent vendus à l'encan ; les esclaves, à qui les Achéens avoient donné la liberté pour les enrôler dans leurs troupes, & que la guerre avoit épargnés, eurent le même sort. L. Mummius dépouilla les places publiques, & les temples des Dieux de leurs ornemens les plus considérables, pour les envoyer à Rome. Ce qui étoit d'un moindre prix, il le donna à Philopœmen. Ensuite, il démentela toutes les villes qui avoient fait la guerre aux Romains, & en désarma les habitans ; voilà ce qu'il fit de son

autorité, avant que les Romains lui eussent composé un conseil. Mais, lorsque les Sénateurs, qui devoient l'assister de leurs lumieres furent arrivés, il abolit tout gouvernement républicain, & confia l'administration des affaires aux principaux citoyens dans chaque ville. Il imposa un tribut à la Grece, il défendit aux riches de s'agrandir en acquérant des terres, & il interdit toute assemblée d'État aux peuples de l'Achaïe, de la Béotie & de la Phocide. Quelques années après, les Romains eurent pitié des Grecs. Ils permirent aux différens peuples qui composoient cette nation, de s'assembler en corps comme auparavant, & rendirent aux particuliers la liberté de faire des acquisitions dans l'étendue de leur païs. L. Mummius avoit condamné quelques villes à de grosses amandes; ainsi les Béotiens & les Eubéens devoient payer cent talens à ceux d'Héraclée, & les Achéens deux cens aux Lacédémoniens; toutes ces sommes furent remises aux débiteurs. Mais, la Grece fut réduite en province dépendante de l'empire Romain.

Parmi les tableaux pris dans Corinthe, il s'en trouva un de la main d'un grand maître, qui représentoit Bacchus. Les Romains n'en connurent point le mérite; ils ignoroient alors tout ce qui regarde les beaux arts. Ce tableau fut adjugé à Attale dans la vente qu'on fit du butin, pour six cens mille sesterces, c'est-à-dire, soixante-quinze mille livres. L. Mummius, surpris qu'on eût fait monter à un si haut prix le tableau dont il s'agit, usa d'autorité, & le retint contre la foi publique & malgré les plaintes d'Attale, parce qu'il s'imagina qu'il y avoit dans cette piece quelque vertu cachée qu'il ne connoissoit pas.

Ce n'étoit point pour son intérêt particulier qu'il agissoit ainsi, ni dans le dessein de se l'approprier, puisqu'il l'envoya à Rome, pour y servir d'ornement à la ville. Par où, dit Cicéron, il orna & embellit sa maison bien plus réellement, que s'il y avoit placé ce tableau. La prise de la ville la plus riche & la plus opulente qui fût dans la Grece, ne l'enrichit pas d'une obole. Les exemples de ce noble désintéressement n'étoient pas encore absolument rares dans Rome; & d'illustres personnages y perpétuoient la tradition des anciennes maximes, selon lesquelles, profiter du commandement pour s'enrichir, c'étoit non-seulement une honte & une infamie, mais une prévarication criminelle. Le tableau dont nous parlons, fut placé dans le temple de Cérès, où les connoisseurs l'alloient voir par curiosité comme un chef-d'œuvre de l'art, & il y demeura jusqu'à ce qu'il périt dans l'incendie de ce temple.

L. Mummius étoit un grand homme de guerre & un grand homme de bien, mais sans lit-

térature, sans connoissance des arts, sans goût pour les ouvrages de peinture & de sculpture, dont il ne discernoit point le mérite, ne croyant pas qu'il y eût quelque différence entre tableau & tableau, statue & statue, ni que le nom des grands maîtres de l'art y mît le prix. Il le fit bien voir dans l'occasion dont il s'agit. Il avoit chargé des entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux & plusieurs statues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chef-d'œuvres de ces artisans rares, qui contribuent presque autant que les grands Capitaines à rendre leur siecle respectable à la postérité. Cependant, L. Mummius, en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux à qui il le confioit, les menaça très-sérieusement, si les statues, les tableaux, & les choses dont il les chargeoit de répondre, venoient à se perdre ou à se gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais & dépens.

Ne seroit-il pas à souhaiter, dit un Historien qui nous a conservé ce fait, que cette heureuse ignorance subsistât encore ? Une telle grossiereté ne seroit-elle pas infiniment préférable, par rapport au bien public, à cette extrême délicatesse où notre siecle a porté le goût pour ces sortes de raretés ? Il parloit dans un tems où ce goût pour les beaux ouvrages de l'art étoit aux Magistrats une occasion d'exercer dans les provinces toutes sortes de vols & de brigandages.

L. Mummius, de retour à Rome, obtint l'honneur du triomphe ; & en conséquence de la conquête qu'il avoit faite de l'Achaïe, il prit le surnom d'Achaïcus. Il fit porter dans son triomphe un grand nombre de statues & de tableaux, qui firent depuis l'ornement des édifices publics de Rome & de plusieurs autres villes d'Italie ; mais, aucune de ces précieuses dépouilles n'entra dans la maison du triomphateur.

Quelques années après, L. Mummius exerça la Censure avec P. Scipion le second Africain, dont le zele fut rendu inutile par la trop grande facilité de son Collegue. L. Mummius, comme on vient de le voir, étoit un homme recommandable par bien des endroits, mais simple, aisé à tromper, & de ce caractere de bonté qui dégénere en foiblesse. Ainsi, pendant que P. Scipion examinoit avec sévérité la conduite des Sénateurs, des Chevaliers, des gens du peuple, & usoit de toute l'autorité de sa charge pour réprimer les vices, L. Mummius ne notoit personne, ou même déchargeoit ceux qu'il pouvoit des notes à eux imposées par son Collegue. P. Scipion ne put s'empêcher de s'en plaindre, & il dit un jour en pleine assemblée du peuple, qu'il

qu'il auroit exercé la Censure d'une maniere digne de la majesté de la République, si on ne lui avoit point donné de Collegue, ou si on lui en avoit donné un.

MUMMIUS [Sp.], (a) *Sp. Mummius*, Σπ. Μόμμιος, un des trois députés que l'on fit partir de Rome pour l'Égypte vers le milieu du second siecle avant l'ere Chrétienne. C'étoit une maxime des Romains d'envoyer souvent des ambassades chez les alliés, pour prendre connoissance de leurs affaires, & accommoder leurs différends. Ce fut dans cette vue que l'on envoya alors en Égypte trois des plus grands hommes de l'État. Ils avoient ordre de passer en Égypte, en Syrie, en Asie & en Grece; & de voir en quel état étoient les affaires de ces païs-là; d'examiner comment on y observoit les traités qu'on avoit faits avec eux, & de remédier à tous les désordres qu'ils y trouveroient. Ils s'acquitterent de leur commission avec tant d'équité, de justice & d'habileté, & rendirent de si grands services à ceux à qui on les avoit envoyés, en remettant l'ordre parmi eux, & en accommodant leurs différends, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambassades de tous les endroits où ils avoient passé, qui venoient remercier le Sénat de leur avoir envoyé des personnes d'un si grand mérite, & dont ils ne pouvoient trop louer la sagesse & la bonté.

MUMMIUS [L.], *L. Mummius*, Λ. Μόμμιος, (b) ami de Cicéron, montra le plus grand zele pour cet Orateur, pendant qu'il étoit exilé. Aussi Cicéron en fait-il le plus grand éloge.

MUMMIUS [M.], (c) *M. Mummius*, M. Μόμμιος, fut Préteur sous le consulat de Cn. Pompée & de M. Crassus.

MUMMIUS [C.], *C. Mummius*, Γ. Μόμμιος, (d) un des lieutenans de L. Sylla, selon Plutarque.

MUNATIUS [C.], *C. Munatius*, (e) fut créé Décemvir, l'an de Rome 579, & 173 avant Jesus-Christ. Cette année, comme il y avoit une grande quantité de terres qu'on avoit conquises sur les Liguriens & les Gaulois, de vacantes, le Sénat ordonna qu'elles seroient distribuées, partie à des citoyens Romains, partie à des alliés du nom Latin. En vertu du même arrêt, A. Atilius, préteur de la ville, nomma pour faire ce partage des Décemvirs, du nombre desquels fut C. Munatius. On donna dix arpens de ce terrein à chaque citoyen, & trois à chacun des alliés.

MUNATIUS, *Munatius*, (f) un des complices de L. Ca-

(a) Just. L. XXXVIII. c. 8. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 193, 194.

(b) Cicer. Orat. post Redit. in Senat. c. 8.

(c) Cicer. in Verr. L. V. c. 103.

(d) Plut. T. I. p. 457.

(e) Tit. Liv. L. XLII. c. 4.

(f) Cicer. in Catil. Orat. 2. c. 4.

tilina. C'étoit un homme de très-mauvaise vie, & rien ne le prouve mieux que les dettes qu'il avoit contractées au cabaret.

MUNATIUS [T.], *T. Munatius*, (a) dont Cicéron vante la prudence & la fidélité dans une de ses lettres. On croit qu'il étoit cousin de L. Munatius Plancus.

MUNATIUS, *Munatius*, (b) dont parle Horace dans une de ses Epîtres.

MUNATIUS GRATUS, *Munatius Gratus*, (c) un des Chevaliers Romains qui entrerent dans la conjuration qui se forma contre Néron, l'an de Jesus-Christ 65. Ce complot ayant été découvert, Munatius Gratus eut le même sort que les autres conjurés qu'on punit du dernier supplice.

MUNDA, *Munda*, Μοῦνδα, (d) fleuve d'Espagne dans la Lusitanie. Il avoit sa source au mont Herminius, & son embouchure dans l'Océan au-dessous de Conimbriga, entre le Durius & le Tage. On le nomme aujourd'hui Mondego dans le Portugal. Ce fleuve est fort rapide, & il devient excessivement gros quand il pleut.

MUNDA, *Munda*, Μοῦνδα, (e) ville d'Espagne, au païs des Bastules, selon les cartes de M. d'Anville. Strabon met cette ville à environ quatorze cens stades de Carteia, & la donne pour la métropole de quelques villes moins considérables, & qui n'étoient pas éloignées de Cordube. Munda est sur-tout devenue célebre dans l'histoire par le malheur du jeune Cn. Pompée, & par la derniere victoire de Jules César.

Ce fut le 17 Mars de l'an 45 avant Jesus-Christ que Jules César, lorsqu'il se préparoit à décamper, ayant appris par ses coureurs que les ennemis se tenoient dès minuit en ordre de bataille, résolut d'aller à eux, & de profiter d'une occasion qu'il cherchoit depuis long-tems. Cn. Pompée s'étoit déterminé à risquer une action, parce qu'il craignoit, en reculant toujours, de décréditer ses armes, & de se faire mépriser & abandonner de ses partisans. Mais, il avoit pris son poste avantageusement, près de la ville de Munda, qui lui assuroit une retraite, & sur une hauteur, défendue d'un côté par un marais presque impénétrable. Ces difficultés n'arrêterent point Jules César. Il rangea d'abord ses troupes dans la plaine, & laissa un espace libre, en cas que les ennemis voulussent y descendre. Lorsqu'il vit qu'ils demeuroient

(a) Cicer. ad Amic. L. X. Epist. 12.
(b) Hort. L. I. Epist. 3. v. 31.
(c) Tacit. Annal. L. XV. c 50.
(d) Plin. Tom. I. pag. 228. Ptolem. L. II. c. 5.
(e) Strab. p. 141, 160. Hirt. Pans. de Bell. Hispan. pag. 854. Plin. Tom. I. p. 139. Tom. II. p. 748. Vell. Patercul. L. II. c. 55, 56. Flor. L. IV. c. 2. Dio. Cass. pag. 233. Tit. Liv. L. XXIV. c. 42. Plut. Tom. I. p. 734. Crev. Hist. Rom. Tom. XVIII. pag. 9, 10. & suiv.

dans leur poste, il monta pour les attaquer, donnant pour mot à ses soldats le nom de Vénus à son ordinaire. Le mot donné par Cn. Pompée fut la Piété. Le jeune Général vouloit marquer qu'en ce jour il prétendoit venger son pere.

Le combat fut très-opiniâtre. Cn. Pompée, outre la supériorité du terrein, avoit celle du nombre, treize légions contre huit; & ceux qui composoient ces légions, trouvoient dans leur situation des motifs de se battre en désespérés, étant ou d'anciens soldats d'Afranius & de Varron, qui avoient méprisé le pardon obtenu de Jules César, & qui parconséquent ne pouvoient plus se promettre de grace; ou des esclaves affranchis, qui, s'ils étoient faits prisonniers, n'avoient qu'à attendre un supplice ignominieux, ou au moins une rigoureuse servitude. Pour ce qui est des gens de Jules César, leur gloire passée, la présence & les regards d'un Général toujours sûr de vaincre, l'indignation d'avoir toujours à combattre un parti tant de fois vaincu, & toujours renaissant, c'étoient-là de puissans aiguillons pour les porter à bien faire. Néanmoins, il s'en trouva quelques-uns, sans doute parmi les nouveaux soldats, dont le cœur ne fut pas exempt de crainte à l'approche du moment critique, qui pouvoit changer entiérement leur sort. La chose seroit moins étonnante, s'il est vrai, comme le dit Florus, que Jules César lui-même parut plus triste que de coutume. Peut-être n'étoit-il pas encore bien rétabli d'une attaque du mal, dont il avoit été fort tourmenté peu de tems après son arrivée en Espagne. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est qu'il eut d'abord du pire, & que la victoire parut se déclarer pour les ennemis. Non-seulement ses troupes de nouvelles levées, mais ses vieux soldats, après quatorze ans de victoires continuelles, lâcherent le pied; & s'ils ne prirent pas la fuite, la honte, plutôt que le courage & la valeur, les retenoit.

Jules César au désespoir accourt pour réparer le désordre. Il anime ses soldats, il les presse par des exhortations, par des reproches. *Quoi?* leur crioit-il, *vous livrez à des enfans un Général qui a blanchi sous les lauriers!* Il falloit que le mal fût bien grand, qu'il restât bien peu d'espérance de rétablir le combat, si nous devons croire, sur la foi de Suétone & de Florus, qu'il délibéra de se donner la mort à lui-même. Du moins exposa-t-il sa personne; & croyant, dans un si extrême péril, n'avoir rien à ménager, il se mit à pied, prit un bouclier de fantassin, & s'avança jusqu'à dix pieds de l'ennemi. Son exemple, & le danger manifeste qu'il couroit, réveillerent le courage de ses soldats. La dixieme légion, ce corps si fameux par sa bravoure, & qui, réduit à un petit nombre, valoit néanmoins

tent une attention particuliere. Les voici :

» Les mots *Municipes* & *Municipia*, dit-il, sont aisés à » prononcer & chacun s'en sert, » mais souvent on croit que » c'est une chose, & c'en est » une autre ; car, qui est celui » d'entre nous, qui étant ci- » toyen d'une colonie du peu- » ple Romain, ne dise qu'il est » *Municeps*, & que ses compa- » triotes sont *Municipes*, ce qui » est contraire à la vérité. Ainsi, » nous ne sçavons ce que c'est » que *Municipia*, ni quel est » leur droit, ni en quoi ils dif- » ferent des colonies. Nous pen- » sons que les colonies sont de » meilleure condition, que les » *Municipia*. C'est de ces sortes » d'erreurs, que parle l'empe- » reur Adrien, dans la haran- » gue qu'il prononça dans le » Sénat, au sujet des habitans » d'Italica, ville dont il étoit. » Il s'étonne que les citoyens » d'Italica, & les autres an- » ciens *Municipia*, entre les- » quels il compte les habitans » d'Utique, pouvant vivre se- » lon leurs propres loix & cou- » tumes, eussent affecté de » passer au nombre des colo- » nies. Il observe qu'au con- » traire ceux de Préneste avoient » fait de fortes instances auprès » de l'empereur Tibere, pour » obtenir de lui, que de colo- » nie qu'ils étoient alors, ils » devinssent un *Municipium*. Il » ajoute que Tibere le leur ac- » corda comme une faveur & » comme une marque de sa re- » connoissance, de ce qu'il » avoit recouvré sa santé chez » eux. *Municipes* signifie donc » des citoyens Romains, habi- » tans de quelque lieu qualifié » *Municipium*, qui gardent leurs » Loix, leur Jurisprudence, qui » peuvent parvenir avec le peu- » ple Romain à des offices ho- » norables, mais qui d'ailleurs » n'ont aucune sujettion aux » loix Romaines, à moins que » ce peuple ne se soit lui-même » soumis & donné en propriété » aux Romains. »

Avant que d'aller plus loin dans ce passage, il faut expliquer ce que l'on en vient de lire.

Le lieu ou la communauté s'appelloit *Municipium*. Il différoit de la colonie en ce que la colonie étant composée de Romains que l'on envoyoit pour peupler une ville, ou pour récompenser des troupes, qui avoient mérité par leurs services un établissement tranquille, ces Romains portoient avec eux les loix Romaines, & étoient gouvernés selon ces loix, par des Magistrats que Rome envoyoit. Au contraire, le Municipe étoit composé de citoyens étrangers au peuple Romain, & qui en vue de quelques services rendus, ou par quelques motifs de faveur, conservoient la liberté de vivre selon leurs coutumes & leurs propres loix, de choisir eux-mêmes entre eux leurs Magistrats. Malgré cette différence, ils ne laissoient pas de jouir de la qualité de citoyens Romains ; mais, les prérogati-

ves attachées à cette qualité, étoient plus resserrées à leur égard, qu'à l'égard des vrais citoyens Romains. Servius ou Servilius, cité par Festus, disoit qu'anciennement il y en avoit qui étoient citoyens Romains; à condition de faire toujours un État à part, que tels étoient ceux de Cumes, d'Acerra, d'Atelle qui étoient également citoyens Romains, & qui servoient dans une légion, mais qui ne possédoient point les dignités. Les Romains appelloient *Municipalia Sacra*, le culte religieux que chaque lieu Municipal avoit eu avant que d'avoir reçu le droit de bourgeoisie Romaine; il le conservoit encore après comme auparavant. A l'exemple des Romains, nous appellons en France droit Municipal, les coutumes particulieres dont les provinces jouissent, & dont la plupart jouissoient avant que d'être réunies à la couronne, comme les coutumes de Normandie, de Bretagne, d'Anjou, &c.

Paulus distingue trois sortes de *Municipia*, 1.° les hommes qui venoient demeurer à Rome, & qui, sans être citoyens Romains, ne pouvoient exercer certains offices, conjointement avec les citoyens Romains; mais, ils n'avoient ni le droit de donner leurs suffrages, ni les qualités requises pour être revêtus des charges de la Magistrature. Tels étoient d'abord les peuples de Fondi, de Formies, de Cumes, d'Acerra, de Lanuvium, de Tusculum, qui, quelques années après, devinrent citoyens Romains. 2.° Ceux dont toute la nation avoit été unie au peuple Romain, comme ceux d'Aricie, les Cérites, ceux d'Agnani. 3.° Ceux qui étoient parvenus à la bourgeoisie Romaine, à condition qu'ils conserveroient le droit propre & particulier de leur ville, comme ceux de Tibur, de Préneste, de Pise, d'Arpi, de Nole, de Bologne, de Plaisance, de Nepi, de Sutrium, & de Luques. C'est ce que nous apprend Paulus; & quoique ce passage ne soit pas fort clair, on ne laisse pas d'y voir que les Municipes ne se faisoient pas aux-mêmes conditions, ni avec les mêmes circonstances. En général, on voit que les Municipes étoient capables d'être admis aux offices, *ad munera capescenda*, & que c'est l'origine de ce nom.

Mais, le droit Municipal n'a pas toujours été le même. Anciennement le droit de bourgeoisie Romaine s'accordoit aux uns avec celui de suffrage, aux autres avec l'exclusion de ce droit. Ceux, qui avoient droit de suffrage, n'avoient point d'autres loix que les loix Romaines, & pouvoient aspirer aux Magistratures de Rome. Ceux, qui n'avoient pas ce droit de suffrage, vivoient & se gouvernoient par des loix propres & particulieres; mais, à Rome ils étoient exclus des dignités. Avec le tems tous les Municipes furent égaux, & on

leur accorda à tous le droit de suffrage. Enfin, cela changea encore. Les Municipes, amoureux de leur liberté, aimerent mieux se gouverner par leurs propres loix, que par celles des Romains. Ainsi, l'habitant d'un lieu Municipal n'étoit point soumis aux loix Romaines, à moins que tout le peuple de ce lieu n'eût renoncé de lui-même à ses propres loix, & demandé les loix Romaines.

» Nous avons appris, continue Aulu-Gelle, que les Cérites ont été les premiers qui aient été fait Municipes sans droit de suffrage; & qu'on leur accorda l'honneur de bourgeoisie Romaine avec exception des charges, parce qu'ils avoient reçu & gardé chez eux les choses sacrées durant la guerre des Gaulois. Delà sont venues les tables Cérites, où les Censeurs faisoient écrire les noms de ceux qui, pour quelque sujet ignominieux, étoient privés du droit de suffrage. »

Strabon regarde comme une ingratitude, l'exception que l'on fit en cette occasion dans la récompense de ce peuple. » Les Cérites, dit-il, attaquerent dans le païs des Sabins les Gaulois qui avoient pris Rome, les battirent, & leur enleverent le butin que les Romains leur avoient eux-mêmes livré. Outre cela, ils sauverent les Romains, qui s'étoient réfugiés à Cere, le feu sacré & les Vestales. Et il me paroît que les Romains n'eurent pas assez de reconnoissance de ce bienfait, ce qu'il faut attribuer au mauvais gouvernement de ce tems; car, en leur donnant le droit de bourgeoisie Romaine, ils ne mirent cependant pas leurs noms dans le registre des citoyens, & au contraire ils rejetterent dans le registre des Cérites, ceux qui ne jouissoient pas du même droit que les autres citoyens. »

On peut voir au Digeste, L. Tit. 1. *ad Municipalem & de Incolis*, que ce mot *Municeps* ne signifioit plus que bourgeois, de quelque ville que ce fût.

Il y avoit un grand nombre de lieux Municipaux, dans l'empire Romain. Voici une liste que Baudrand a dressée des seuls Municipes de l'Italie. Il joint à chaque nom celui de l'Auteur, qui en fournit les preuves. L'étoile marque que les lieux qu'elle accompagne, ne subsistent plus.

Liste des Municipes Romains en Italie.

Acerræ, dans la Campanie, *Tit. Liv.*

Alatrium, dans le Latium, *anc. inscr.*

Allifa, dans le Samnium, *anc. inscr.*

Améria, dans l'Ombrie, *Cicer.*

Anagnia, dans le Latium, *Tit. Liv.*, *Cicer.*

Aquinum, dans le Latium, *Tit. Liv.*, *Cicer.*

Arétium, dans l'Étrurie, *anc. inscr.*

Aricie, dans le Latium, *Tit. Liv.*, *Vell. Paterc.*, *Aul. Gell.*

Arpinum, dans le Latium, *Tit. Liv.*, *Cicer.*

Asculum, dans le Picénum, *Cicer.*

Assise, dans l'Ombrie, *anc. inscr.*

* Atella, dans la Campanie, *anc. inscr.*

Blera, dans l'Étrurie, *anc. inscr.*

Bologne, dans la Gaule Cispadane, *anc. inscr.*

Bovillæ, dans le Latium, *Cicer.*

Cære, dans l'Étrurie, *Aul. Gell.*

Calenum, dans la Campanie, *Cicer.*

Capene, dans l'Étrurie, *anc. inscr.*

Capoue, dans la Campanie, *Cicer.*

* Casinum, dans le Samnium, *anc. inscr.*

* Casuentum, dans l'Ombrie, *anc. inscr.*

Clusium, dans l'Étrurie, *anc. inscr.*

* Cumæ, dans la Campanie, *Tit. Liv.*, *anc. inscr.*

Éporédia, au païs des Salasses, *Tacit.*

Férentinum, dans le Latium, *Tit. Liv.*

* Formies, dans le nouveau Latium, *Tit. Liv.*

* Florum Flaminii, en Ombrie, *anc. inscr.*

Fundi, dans le Latium, *Tit. Liv.*

* Gabies, dans le Latium, *Cicer.*

Hispellum, dans l'Ombrie, *anc. inscr.*

Hydruntum, au païs des Salentins, *anc. inscr.*

Interamna, dans le Latium, *anc. inscr.*

* Lanuvium, dans le Latium, *Tit. Liv.*, *Cicer.*

Latinum, chez le peuple *Frentani*, *Cicer.*

Lavici, dans le Latium, *Cicer.*

Luque, en Étrurie, *Fest.*

Mévania, dans l'Ombrie, *anc. inscr.*

* Mévoniola, de même.

Milan, au païs des Insubriens, *Tacit.*

* Nahartes, dans l'Ombrie, *anc. inscr.*

Nepet, dans l'Étrurie, *Fest.*

Nole, dans la Campanie, *Fest.*

* Nomentum, au païs des Sabins, *Tit. Liv.*

Novare, au païs des Insubriens, *Tacit.*

* Numana, dans le Picénum, *anc. inscr.*

Otriculum, dans l'Ombrie, *anc. inscr.*

* Pédum, dans le Latium, *Tit. Liv.*

Pisæ, dans l'Étrurie, *Fest.*

Plaisance, dans la Gaule Cispadane, *Fest.*

Préneste, dans le Latium, *Fest.*

Privernum, dans le Latium, *Tit. Liv*, *anc. inscr.*

Rhégium, au païs des Brutiens, *anc. inscr.*

Sæpinum, dans le Samnium, *anc. inscr.*

Sarsine, dans l'Émilie, *anc. inscr.*

* Scaptia, dans le Latium, *Pline.*

Ségusium, dans les Alpes, *anc. inscr.*

* Sinuesse, dans la Campanie, *anc. inscr.*

Suesse, aussi.

* Suessula, de même.

Surrentum, dans le Picénum, *anc. inscr.*

Sutrium, dans l'Étrurie, *Fest.*

* Tarquinii, dans la Toscane, *Cicer.*

Tibur, dans le Latium, *Fest.*

Tifernum, dans l'Ombrie, *anc. inscr.*

* Trébula, dans le Latium, *Tit. Liv.*

* Tusculum, dans le Latium, *Sext.*, *Pomp.*, *Tit. Liv.*

Vercellæ, au païs des Insubriens, *Tacit.*

* Vindinum, dans l'Ombrie, *anc. inscr.*

Urbinum, de même.

Par ce nombre de Municipes en Italie, on peut juger qu'il y en avoit beaucoup plus dans le reste de l'empire Romain. Chacun de ces Municipes avoit son nom particulier & propre.

Il est vrai que l'on trouve dans Antonin le mot *Municipium*, sans autre nom. C'est dans la route *ab Aureo monte*, *Nicomediam*, mais c'est une faute des Copistes. On lit.

Viminatium, XXIV. M. Pas.
Municipium, XVII. M. P.
Idimum, XXVII. M. P.

Zurita a très-bien soupçonné que l'on a fait mal-à-propos un lieu particulier de Municipium, qui n'est qu'une qualification de Viminatium, à qui il appartient. Il n'est pas vraisemblable, dit-il, que l'on eût mis nuement ce mot sans y joindre le nom propre. Aussi l'a-t-il marqué d'un astérique; mais, il ajoute que dans des manuscrits & dans l'imprimé de Longueil, on trouve Municipium XVIII. M. P. Cela ne prouve autre chose, sinon que la même faute se trouve dans ces manuscrits, ou tout au plus qu'il faut retrancher les XXIV de Viminatium. Voici la preuve qu'il y a faute dans les sommes totales de toute cette route, qui se trouve à la 27[e] page de l'édition de Zurita. On compte de Sirmium à Nicomédie 815 milles, mais en calculant tout le détail, il s'en trouve 853, ce qui fait 38 milles d'excès sur la distance de Sirmium à Nicomédie. Or, en retranchant les XXIV, il reste encore un excès de XIV, ou bien en retranchant les 18 qui sont joints à Municipium, il restera XX, qui sont encore de trop quelque part, où le Copiste, peu attentif, aura mis XXX pour XX, ou XX pour X. Quoi qu'il en soit, les XVIII. M. P. sont de trop dans cette route, & *Municipium* seul n'est point le nom particulier du lieu, mais un mot appellatif qui demande un nom propre. Le Manuscrit du Vatican porte de même dans la route de Carthage à Alexandrie:

Thenis Colonia, XXVIII. M. P.
Macomadibus,
Municipium, XXVIII. M. P.

Zurita a bien vu que, comme *Colonia* appartenoit à *Thena*, de même *Municipium* appartient à *Macomades*, aussi les a-t-il joints sagement.

Il est vrai que dans la Notice Episcopale d'Afrique, on lit *Victor Municipensis* entre les évêques de Numidie; ce qui pourroit faire croire qu'il y avoit au moins en Afrique un lieu nommé simplement Municipium. Cet Evêché est apparemment le même, que l'on trouve entre les souscriptions du Concile de Carthage, tenu l'an 525, auquel souscrivit Marianus, *Episcopus Municipii Tulliensis*, député de Numidie. De même que le siege, nommé *Tuggensis*, est appellé ailleurs *Municipii Toggia*.

MUNIFICES, nom que l'on donnoit chez les Romains à des soldats qui étoient assujettis à tous les devoirs de la guerre, comme de faire la garde, d'aller au bois, à l'eau, au fourrage, tandis que d'autres en étoient exemptés.

MUNIM, *Munim*, (*a*) Μουνὶμ, Μειν̀ῶν, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone.

MUNIO, *Munio*, (*b*) nom que l'on donnoit à une sorte de Poësie. Cicéron en fait mention au premier livre de l'Orateur.

MUNTOBRIGA. *Voyez* Médobréga.

MUNUS. (*c*) A Rome le spectacle des Gladiateurs étoit appellé *Munus*, devoir, parce qu'il se donnoit en l'honneur des morts, & que c'étoit une espece de devoir qu'on leur rendoit. C'est pour cela qu'on appelloit *Munerarius* & *Munerator* celui qui donnoit ces jeux. On l'appelloit aussi *Editor* & *Dominus*. Durant le tems de ce spectacle, quoiqu'il ne fût qu'un simple particulier, il avoit droit de porter les marques de la Magistrature.

MUNYCHIE, *Munychia*, Μουνυχία, (*d*) nom d'un port d'Athenes. Ce port étoit accompagné d'un bourg de même nom, renfermé par de longues murailles qui s'étendoient jusqu'au Pirée.

Cornélius Népos dit que Thrasybule fortifia Munychie. Plutarque ajoute qu'il y avoit une garnison. Strabon fait entendre que de son tems Munychie n'étoit plus qu'une élévation en forme de péninsule; il dit pourtant qu'anciennement ce lieu avoit été ceint de murailles & habité.

Ptolémée place le port de Munychie au-delà de l'embou-

(*a*) Esdr. L. I. c. 2. v. 50. L. II. c. 7. v. 52.
(*b*) Cicer. de Orat. L. I. c. 131.
(*c*) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 247, 248.
(*d*) Corn. Nep. in Thrasyb. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 84, 461, 859. Strab. pag. 395, 396. Ptolem. L. III. c. 15. Thucyd. pag. 109. Pausf. pag. 2. Diod. Sicul. p. 756, 757.

chure de l'Ilissus du côté de l'orient, & l'éloigne mal-à-propos de dix milles du Pirée; il se trompe encore en mettant le port de Munychie au levant de Phalere; il étoit au couchant. Tous les faiseurs de cartes ont suivi cet ancien Géographe, & se sont trompés avec lui. Comment Munychie & le Pirée auroient-ils pu avoir une muraille commune, s'ils eussent été aussi éloignés l'un de l'autre?

MM. Spon & Wehler disent que le port de Munychie étoit petit, très-bon & bien fermé; mais qu'il n'y a présentement presque point de fond, & qu'il est abandonné. On voit assez près de la côte dans la mer des ruines de voûte, & des pieces de colonnes & de pierres de taille; mais, il y en a beaucoup plus sur la côte près de la mer. On y voit des caves taillées dans les rochers, des voûtes, des murailles & les fondations d'un temple qui pourroit être celui de Diane Munychienne. De ce port au Pirée il y a à peine deux portées de mousquet en droite ligne; mais, par la côte, à cause des contours & des petites langues de terre, il y a près d'une lieue; ce qui fait voir combien Ptolémée s'est mépris, en mettant cinq lieues de distance entre ces deux ports, puisque même celui de Phalere qui est le plus éloigné du Pirée, n'en est qu'à deux lieues. La côte est à la vérité comme une presqu'isle, dont Phalere fait le détroit ou l'isthme à l'est, & le Pirée à l'ouest.

On raconte qu'Epiménide le Phestien, voyant le port de Munychie, après l'avoir long-tems considéré, dit à ceux qui l'accompagnoient: » Que les hommes » sont aveugles & ignorans dans » l'avenir! Si les Athéniens sçavoient tous les maux que ce » lieu causera à leur ville, ils » le mangeroient, pour ainsi » dire. » L'effet de cette prédiction arriva la 114e. Olympiade, c'est-à-dire, près de 270 ans après qu'elle eut été faite. Car, Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garnison dans la forteresse de Munychie.

MUNYCHIENNE [DIANE]. *Voyez* Diane Munychienne.

MUNYCHIES, *Munychia*, Μουνυχία, (*a*) fête annuelle qu'on célébroit à Athenes, & dans le port de même nom, le seizieme du mois Munychion, en l'honneur de Diane Munychienne.

MUNYCHION, *Munychion*, Μουνυχιὼν, le dixieme mois de l'année Athénienne; il contenoit vingt-neuf jours, & répondoit, selon Potter & Giraldi, à la fin de notre mois de Mars & au commencement de notre mois d'Avril. On l'appelloit Munychion, parce que pendant ce mois, on célébroit à Athenes en l'honneur de Diane, les fêtes nommées Munychies.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 220.

MURA. *Voyez* Murse.

MURALE [Couronne]. *Voyez* Couronne.

MURCIDUS, Murcus. *Voyez* Murcie.

MURCIE, *Murcia*, (a) Déesse de la Paresse. Elle rendoit ses devots moux & paresseux.

Un Auteur moderne a dit que Murcie ne pouvoit manquer d'avoir son culte, étant la Divinité favorite du beau sexe; mais, l'antiquité ne nous en apprend aucun détail. Saint Augustin dit seulement que cette Déesse qui empêchoit d'agir, avoit son temple dans la ville de Rome.

On faisoit ses statues couvertes de mousse pour symbole de sa nonchalance; cependant, ce n'étoit pas toujours par une indolence stérile que l'on sacrifioit à cette Divinité; les gens sensuels qui la courtisoient davantage, faisoient consister leur inaction dans une certaine tranquillité qu'ils disoient être le fruit de leur expérience & de leurs réflexions. Ils s'élevoient au dessus des passions trop tumultueuses, & s'appliquoient moins à corriger leurs vices qu'à régler leurs plaisirs. Libres des affaires & des devoirs, ils s'abandonnoient à leur goût, & ne vouloient dépendre que de leur foiblesse, à laquelle ils rapportoient même jusqu'à leurs vertus. Peut-être y a-t-il moins lieu de s'étonner que l'homme tombe dans ces illusions délicates & qui le flattent dans ses égaremens, qu'il n'y a lieu d'être surpris, que, par cette impression si vive que font sur nous les objets présens, il se soit aveuglé jusqu'à mettre les Dieux dans le parti de ses passions.

Le nom de Murcie venoit de Murcus ou Murcidus, qui étoit un nom dont les Romains appelloient les hommes stupides, sots, mornes, lâches, & paresseux. Cette Déesse avoit son temple à Rome, au pied du mont Aventin, lequel étoit aussi appellé anciennement Murcus. Plusieurs Auteurs prétendent qu'elle étoit la même que Vénus, & qu'elle étoit nommée Murcie par abus, au lieu de Murtée qui avoit été son véritable nom, venant de Murta, qui signifioit en vieux Latin Myrte, plante dédiée à Vénus. D'autres disent qu'elle étoit appellée Murcie, pour exprimer l'effet dangereux de la mollesse où Vénus conduit insensiblement ceux qui s'abandonnent à elle, rendant l'homme lâche & incapable de rien faire de noble & de généreux.

MURCINUS, *Murcinus*, Μουρκῖνος, ville de Thrace. *Voyez* Myrcinus.

MURENA [L. Licinius] *L. Licinius Murena*, (b) commanda l'aîle gauche de L. Syl-

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 347. Tom. V. pag. 225, 242, 334, 335.

(b) Appian. p. 214. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 339. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. V. p. 626. *& suiv.* T. VI. p. 68. *& suiv.*

la, à la bataille de Chéronée, & ne contribua pas peu au gain de cette bataille, qui fut donnée, l'an de Rome 666, & 89 avant Jesus-Christ. L. Sylla ayant conclu un traité de paix avec Mithridate, partit pour Rome, & laissa à L. Licinius Muréna le gouvernement de l'Asie avec deux légions pour tenir la Province dans l'obéissance.

Cependant, Mithridate entra dans quelque défiance contre Archélaüs, comme l'ayant engagé dans une paix également honteuse pour lui & désavantageuse. Quand Archélaüs s'en fut apperçu, sçachant à quel maître il avoit affaire, il se réfugia vers L. Licinius Muréna, & le sollicita vivement à porter ses armes contre Mithridate. L. Licinius Muréna, qui souhaitoit avec passion d'obtenir l'honneur du triomphe, se laissa facilement persuader. Il fit une irruption dans la Cappadoce, & se rendit maître de Comane, ville la plus puissante du Royaume. Mithridate lui envoya des Ambassadeurs, pour se plaindre de ce qu'il violoit le traité que les Romains avoient fait avec lui. L. Licinius Munéra répondit qu'il ne connoissoit point le traité fait avec leur maître. Véritablement, il n'y avoit eu rien d'écrit de la part de L. Sylla, & tout s'étoit fait de vive voix. Ainsi, il ne cessa point de ravager le païs, & y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoya ses Ambassadeurs à Rome, pour en porter ses plaintes à L. Sylla & au Sénat. Il vint de Rome un Commissaire, mais sans décret du Sénat, qui ordonna publiquement à L. Licinius Muréna de ne point inquiéter le roi de Pont. Mais, comme il l'entretint en secret, on crut que c'étoit pure collusion. Effectivement, il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit en campagne; & ayant passé le fleuve Halys, il livra une bataille à L. Licinius Muréna. Ce qui résulte du récit le plus favorable au général Romain, c'est que Mithridate eut d'abord l'avantage, mais qu'ensuite les Romains s'étant ranimés, on se sépara à armes égales. Il paroît que les deux partis s'attribuerent la victoire, sans qu'ils eussent néanmoins grand lieu de s'en glorifier, puisqu'ils s'éloignerent comme de concert, & se retirerent de deux côtés bien opposés, Mithridate vers la Colchide, & L. Licinius Muréna dans la Phrygie.

Cependant, L. Sylla qui avoit été nommé Dictateur, ne pouvant plus souffrir que, contre le traité qu'il avoit accordé à Mithridate, on continuât encore de l'inquiéter, envoya A. Gabinius vers L. Licinius Muréna, pour lui ordonner sérieusement de laisser ce Prince en repos, & de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. De retour à Rome, il reçut l'hon-

neur du triomphe qu'il n'avoit pas trop mérité.

MURÉNA [L. LICINIUS], *L. Licinius Murena*, (*a*) fils du précédent, fut le plus distingué des Lieutenans qui servirent en Asie, sous L. Lucullus. Après la prise d'Amise, dont L. Licinius Muréna avoit commandé le siege en l'absence de son Général, il se trouva parmi les prisonniers, un Grammairien célebre, c'étoit Tyrannion. L. Licinius Muréna demanda ce prisonnier à L. Lucullus, qui le lui accorda, comptant qu'il en useroit bien avec un homme de ce mérite, & qu'il auroit pour lui les égards dûs aux gens de lettres. Mais, L. Licinius Muréna, pour acquérir sur lui les droits de Patron, l'affranchit; ce qui étoit une injure, & non pas un bienfait, puisque pour l'affranchir il commençoit par le faire esclave, & qu'ainsi il ne lui donnoit pas la liberté, mais le privoit de celle dont il avoit toujours joui. Plutarque blâme fort cette action, & observe qu'elle n'est pas la seule où L. Licinius Muréna ait paru demeurer fort au dessous de la noblesse des sentimens qu'on admiroit dans son Général; ce qui doit nous avertir de rabattre quelque chose des grands éloges que donne Cicéron à ce même L. Licinius Muréna, dans le plaidoyer qu'il a fait pour lui. Il ne se contente pas de dire que ce Lieutenant de L. Lucullus a livré des combats, mis en fuite des corps de troupes considérables, & pris des villes; mais qu'ayant parcouru l'Asie, païs si riche & si voluptueux, il n'y a laissé aucune trace ni d'avidité, ni de mauvaise conduite; qu'il a fait de grandes choses sans son Général, & que son Général n'en a fait aucune sans lui. Ces louanges pourroient bien avoir été plutôt dictées par l'intérêt de la cause, que par l'exacte vérité.

Quoi qu'il en soit, L. Licinius Muréna brigua le Consulat pour l'année de la fondation de Rome 690, & 62 avant Jesus-Christ. D. Junius Silanus ayant été nommé d'abord sans difficulté, il ne restoit qu'une place à disputer. L. Licinius Muréna eut pour compétiteur, L. Catilina, qui affectoit de le mépriser. Ce n'étoit pourtant pas un concurrent méprisable. Il étoit de bonne naissance, quoique Plébeien; son pere, son grand-pere, & son bisaieul avoient été Préteurs. Son pere même avoit triomphé, & il seroit certainement parvenu au Consulat, si une mort trop prompte ne l'en eût empêché. L. Licinius Muréna avoit été luimême Lieutenant général sous L. Lucullus; & le triomphe de celui-ci venoit tout récemment

(*a*) Plut. Tom. I. p. 500, 504, 769. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 209, 210, 450. *& suiv.*

de rassembler ses soldats à Rome le plus heureusement du monde pour favoriser la demande d'un de leurs principaux Officiers. Ajoutons qu'il est très-vraisemblable que L. Licinius Muréna n'épargnoit point l'argent pour acheter des suffrages. Il avoit donné des fêtes au peuple, & tâché par toute sorte de voies de s'attirer la bienveillance des citoyens. Enfin, c'étoit au fond un honnête homme, ami de la paix & de la tranquillité publique; ce qui déterminoit en sa faveur les vœux des gens de bien, que les espérances de L. Catilina allarmoient extrêmement. Il fut donc préféré.

Mais, bientôt après, il fut poursuivi en justice comme coupable de brigues par plusieurs accusateurs, dont les principaux étoient Ser. Sulpicius, qui avoit demandé le Consulat avec lui, & Caton, actuellement désigné Tribun du peuple. L'accusé avoit des défenseurs encore plus illustres, M. Crassus, Q. Hortensius & Cicéron. Son affaire étoit délicate. Nous venons d'observer qu'il est fort probable que L. Licinius Muréna, aussi bien que la plupart de ses Compétiteurs, avoient fait des largesses pour acheter les suffrages; & l'autorité de Caton étoit un terrible préjugé contre lui. Ce rigide observateur des loix avoit déclaré en plein Sénat, avant l'élection des Consuls, que si quelqu'un des Candidats, à l'exception néanmoins de D. Junius Silanus, qui étoit son beau-frere, employoit la brigue, il l'accuseroit. Il tint parole; & il accusa L. Licinius Muréna.

Nous voudrions qu'il nous fût permis de rendre compte avec quelque étendue du plaidoyer que Cicéron prononça en cette occasion. C'est incontestablement un de ses plus beaux discours. Peut-être ne trouvera-t-on dans aucun plus d'adresse, plus d'art, plus de sel. Les qualités du cœur s'y font admirer encore plus que les talens de l'esprit. La douceur, la modération, la tendresse pour ses amis, l'attention & l'habileté à concilier des devoirs qui paroissoient contraires, en un mot, tous les traits d'une belle ame y brillent tour-à-tour, & rendent l'orateur tout-à-fait aimable à tous ceux qui ont des sentimens.

Caton avoit dit que c'étoit l'intérêt de la République qui l'avoit engagé à accuser L. Licinius Muréna. Cicéron lui prouve qu'il se trompe, & que le danger où est actuellement l'État, demande qu'on lui conserve un Consul attaché au bien public, & que la situation de sa fortune, aussi-bien que son caractere, rend ami de la paix & de la tranquillité. Dans le tems qu'il parloit ainsi, il sçavoit que P. Corn. Lentulus & ses associés faisoient tous leurs apprêts, pour parvenir incessamment à égorger le Sénat & à mettre le feu à la ville. Il profite de cette

te considération pour effrayer les Juges, pour leur faire comprendre qu'il ne s'agit point dans cette cause de l'intérêt d'un particulier, mais du salut de l'État; & qu'en privant L. Licinius Muréna du Consulat, & rejettant conséquemment la République dans l'embarras d'une nouvelle élection, ils s'exposent eux-mêmes à périr avec leurs femmes & leurs enfans. Cette vue si importante fit impression sur les Juges. Ils ne crurent pas même devoir écouter des accusations de brigue, pendant qu'il y alloit du salut public d'avoir à la tête du Gouvernement deux Consuls au mois de Janvier. L. Licinius Muréna fut absous; & Caton lui-même n'eut pas lieu de se plaindre que l'éloquence de Cicéron eût triomphé de sa sévérité.

En effet, ce grand homme ayant entrepris un jour de s'opposer à une loi, que l'on vouloit faire passer, & qui n'étoit propre qu'à exciter du trouble, les partisans de cette loi donnerent le signal aux gens qu'on avoit répandus dans la place. Aussitôt tout se disperse; & Caton resté seul, se trouvoit exposé aux coups de pierres & de bâtons. Le consul L. Licinius Muréna vint à son secours. Il l'enveloppa de sa toge; il cria à ces furieux de s'arrêter; & enfin il persuada à Caton lui-même de se retirer dans le temple de Castor.

MURÉNA [C.], *C. Muræna*, (*a*) frere du précédent, étoit gouverneur de la Gaule Citérieure, du tems de la conjuration de L. Catilina. Il fit enfermer dans les prisons tous les complices qui tomberent en sa puissance, après leur avoir fait le procès par l'ordre du Sénat.

MURÉNA [A. TÉRENTIUS VARRON], *A. Terentius Varro Muræna*, (*b*) fut Consul avec Auguste, l'an 23 avant Jesus-Christ. C'est le même qui avoit vaincu les Salasses trois ans auparavant. Il ne fut pas longtems en place, & bientôt sa charge étant devenue vacante, ou par son abdication, ou, ce qui est plus vraisemblable, par sa mort, Auguste se donna pour Collegue, Cn. Pison, qui avoit été l'un des plus fiers & des plus ardens ennemis de la grandeur des Césars.

MURÉNA [LICINIUS], (*c*) *Licinius Muræna*, Avocat célebre, du tems d'Auguste, avoit d'assez bonnes qualités; mais, il se perdit par l'intempérance de sa langue & de son caractere. M. Primus étoit accusé d'avoir fait la guerre aux Odryses de son autorité privée, & alléguoit les ordres de l'Empereur. Auguste s'étant transporté au jugement de l'affaire, Licinius Muréna, avocat de l'accusé, entreprit ce Prince

(*a*) Cicer. Orat. pro L. Muræn. c. 80. Sallust. in L. Catilin. c. 27.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 42, 50.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 61, 62, 67.

avec toute la hauteur imaginable, & entr'autres discours désobligeans : *Que faites-vous ici*, lui dit-il, *& qui vous amene à ce jugement ? C'est*, répondit Auguste avec douceur, *l'intérêt public, qu'il ne m'est pas permis de négliger*. Licinius Muréna entra depuis dans une conjuration. Le complot ayant été découvert, il lui en couta la vie. *Voyez* Fannius Cépion.

MUREX. *Voyez* Chausse-Trape.

MURGANTIE, *Murgantia*, (*a*) ville d'Italie, l'une des plus fortes du Samnium. L'an 296 avant Jesus-Christ, le général P. Décius Mus alla attaquer cette place. Ses soldats, poussés tant par l'affection qu'ils avoient pour lui, que par l'espérance d'un butin plus abondant, que celui qu'ils avoient fait jusques-là dans la campagne, y donnerent l'assaut avec tant d'ardeur, qu'ils s'en rendirent maîtres dès le même jour. Il y fit prisonniers deux mille cent Samnites qui s'étoient mis en défense, & y trouva d'ailleurs un très-riche butin.

On ignore en quel lieu précisément cette ville étoit située. Il y en a qui, au lieu de Murgantie, lisent Morgentie & Morgentium. Ainsi, il y a lieu de croire que ce fut de cette ville que sortirent les Morgetes, qui, chassés par les Œnotriens, allerent chercher une retraite en Sicile. *Voyez* Morgeres & Morgantium.

MURGANTIE, *Murgantia*, ville de Sicile, que d'autres appellent Morgantium. *Voyez* Morgantium.

MURGANTINI. *Voyez* Morgantium.

MURGENTINI, selon quelques éditions de Cicéron, pour Murgantini. *Voyez* Murgantini.

MURINUS, *Murinus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

MURMULIONS, *Murmuliones*. *Voyez* Myrmillons.

MURMURE, *Murmur*, (*b*) Γογγυσμὸς, terme qui ne signifie pas seulement dans l'Écriture, une simple plainte que l'on fait de quelque tort que l'on prétend avoir reçu, mais qui désigne un esprit de désobéissance & de révolte, accompagné de pensées & de paroles injurieuses à la Providence divine. C'est dans ce sens que saint Paul condamne le Murmure, qui fut si souvent fatal aux Israëlites murmurateurs. Et le Sage dit : » Gardez-vous des Murmures, qui » ne peuvent servir de rien, & » ne souillez point votre langue » par la médisance, parce que » la parole secrete ne sera point » impunie. » En effet, Dieu a puni très-séverement les Hébreux Murmurateurs dans le désert. Il fut plus d'une fois sur

(*a*) Tit. Liv. L. X. c. 17. Strab. pag. 257.

(*b*) Numer. c. 11. v. 33, 34. c. 12. v. 1. *& seq.* c. 14. v. 29. *& seq.* c. 16. v. 3. *& seq.* c. 21. v. 4. *& seq.* Psalm. 77. v. 30. Sapient. c. 1. v. 11. ad Corinth. Epist. 1. c. 10. v. 10.

le point de les abandonner, & même de les exterminer, si Moïse n'eût désarmé sa colere par ses instantes prieres. Ils murmurerent aux sépulcres de concupiscence; & Dieu leur envoya des cailles pour leur nourriture. Mais, ils en avoient encore la chair entre les dents, que la fureur du Seigneur s'alluma contr'eux, & en fit périr vingt-trois mille. Ils murmurerent encore après le retour des envoyés qui avoient parcouru la terre promise; & le Seigneur les punit en les privant du bonheur d'entrer jamais dans ce païs, & en les condamnant tous à mourir dans le désert. Ils furent encore punis d'un autre Murmure par des serpens aîlés que Dieu envoya contr'eux, & qui en firent périr un grand nombre. Le Murmure de Marie, sœur de Moïse, fut puni par la lepre qui parut sur-tout son corps, & qui fut cause qu'on la fît demeurer sept jours hors du camp. Enfin, le Murmure & la révolte de Coré, de Dathan & d'Abiron furent châtiés d'une maniere encore plus terrible, la terre s'étant ouverte pour engloutir les chefs de la révolte, & le feu ayant consumé leurs complices.

MURRA, *Murra*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

MURRANUS, *Murranus*, (*a*) qui se disoit issu des Rois du Latium, & vantoit sans cesse leurs illustres noms & sa haute naissance, fut attaqué par Énée, qui lui lança une pierre énorme, & le renversa. Tombé sous le timon & les roues de son char, & embarrassé dans les rênes de ses coursiers, ils entraînent & foulent aux pieds leur maître qu'ils méconnoissent.

On prétend que les plus anciens rois Latins s'appelloient tous Murranus, comme tous les rois d'Égypte s'appellerent longtems Ptolémées. On ajoute que ce mot vient de celui de Myrrhe, dont ces Rois se parfumoient, ou des murailles dans lesquelles ils regnoient. Ce ne sont que de pures conjectures.

MURSA, *Mursa*, (*b*) ville de la basse Pannonie sur la Drave. L'itinéraire d'Antonin la met pour terme de la route de Siscia, à trente milles de Stravianæ. Dans la route de Sirmium à Treves, il la place entre *Cibalæ* & *Antianæ*, à vingt-deux milles de la premiere & à vingt-quatre milles de la seconde. Quelques MSS. en cet endroit lisent *Mura* pour *Mursa*, mais c'est une faute de Copiste. Ptolémée nomme cette ville *Musia Colonia*, & la met entre Vacontium & Sallis. Le P. Hardouin & plusieurs autres croyent que c'est aujourd'hui Essek.

L'an de Jesus-Christ 351, Magnence marcha vers Mursa

(*a*) Virg. Georg. L. XII. v. 529. *& seq.*

(*b*) Ptolem. L. II. c. 16. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 452. Hist. du Bas Emp. par M. le Beau. Tom. II. pag. 167. *& suiv.*

avec toute son armée. Il en trouva les portes fermées, & les murs bordés d'habitans, qui en défendoient les approches à coups de pierres & de traits. Comme il manquoit des machines néceſſaires pour une attaque, il eſſaya de ſe faire une entrée en mettant le feu aux portes. Mais, outre qu'elles étoient revêtues de fer, les habitans éteignirent le feu en jettant quantité d'eau du haut des murailles. En même-tems, Conſtance approchoit. A la premiere nouvelle du danger où étoit cette place importante, il s'étoit mis en marche avec toutes ſes troupes; & ayant laiſſé Cibales ſur la gauche & côtoyé la Drave, il s'avançoit en diligence. Magnence lui dreſſe une embuſcade. A quelque diſtance de la ville étoit un amphithéâtre entouré d'un bois épais qui en déroboit la vue. Le Tyran y fait cacher quatre bataillons Gaulois, avec ordre de fondre par derriere ſur l'ennemi, dès que la bataille ſera engagée aux portes de la ville. Les habitans, ayant du haut des murs apperçu cette manœuvre, en donnent avis à Conſtance qui charge auſſitôt deux Capitaines expérimentés, Scudilon & Manade, de le débarraſſer de ces Gaulois. Ces deux Officiers, à la tête de leurs plus braves ſoldats & de leurs archers, forcent l'entrée de l'amphithéâtre, ferment les portes, s'emparent des degrés qui regnoient autour dans toute la hauteur, & font des décharges meurtrieres. Les malheureux Gaulois, ſemblables aux bêtes féroces qui avoient quelquefois ſervi de ſpectacle dans ce même amphithéâtre, tombent percés de coups les uns ſur les autres au milieu de l'arêne. Quelques-uns, s'étant réunis & ſe çouvrant la tête de leurs boucliers, s'efforcent de rompre les portes; mais, accablés de javelots, ou frappés de coups mortels, ils reſtent ſur la place, & pas un ne revint de cette embuſcade. Enfin, après bien des marches & des mouvemens divers, on en vint le vingt-huitieme de Septembre à la bataille, qui devoit décider du ſort de Magnence. Elle fut livrée près de Murſa. Magnence, ſur le point d'être pris, change d'habit & de cheval avec un ſimple ſoldat, & laiſſant ſur le champ de bataille les marques de la dignité impériale, pour faire croire qu'il y avoit péri, il ſe ſauve à toute bride.

Tous les Auteurs conviennent que cette déplorable journée fit une plaie mortelle à l'Empire, & que les plaines de Murſa furent le tombeau de cette ancienne milice, capable de triompher de tous les Barbares.

MURSA, *Murſa*, ville de l'Aſie mineure, dans l'Ionie. On en attribue la fondation à l'empereur Adrien. Étienne de Byzance la nomme Murſium.

MURSIUM, *Murſium*. *Voyez* Murſa.

MURTA. *Voyez* Murcie.

MURTÉE. *Voyez* Murcie.

MURTIE, *Murtia. Voyez* Murcie.

MUSAGETE, *Musagetes*, Μουσαγέτης, (*a*) c'est-à-dire, le conducteur des Muses. Apollon fut décoré de ce beau nom par les Poëtes, parce qu'en sa qualité de Dieu de la Lyre & de l'Éloquence, il étoit censé toujours accompagné des doctes-sœurs, & présider à tous leurs concerts.

Hercule eut aussi le surnom de Musagete, parce qu'on l'honoroit d'un culte commun avec celui des doctes-sœurs. Les Historiens rapportent que M. Fulvius fit bâtir dans le Cirque de Flaminius un Temple en l'honneur de ce Héros & des neuf Muses, & on le trouve représenté avec elles dans d'anciens monumens. L'Auteur, qui parle de ce temple de M. Fulvius, dit que ce qui l'avoit porté à le faire bâtir, c'est qu'étant gouverneur de la Grece, il avoit appris que ce Héros étoit le compagnon & le conducteur des Muses. Cet Auteur est, selon Lylio Giraldi, Euménius ; & il dit ce que nous venons de rapporter dans une oraison intitulée, *de instaurandis scholis*.

Suétone & Ovide parlent aussi d'un temple que Marcius Philippus dédia à Hercule & aux Muses ; & Plutarque dit que l'origine de cet usage venoit d'Évandre, qui, par reconnoissance pour ce Héros qui lui avoit appris quelques sciences, voulut joindre son culte avec celui des Déesses qui y présidoient. M. l'abbé Banier croit que la véritable raison de cet usage, venoit de ce que ce Héros étant parmi les Phéniciens le symbole du Soleil, les Grecs confondirent avec leur Apollon, l'Hercule de ce peuple, & l'appellerent Musagete. Quelques personnes se sont imaginées que la raison pourquoi on avoit donné ce nom à Hercule, pouvoit venir de ce que les Muses étant des filles, dont la timidité est ordinairement le partage, on le leur avoit donné pour compagnon, afin que la valeur de ce Héros les assurât contre l'insolence de ceux qui auroient voulu leur faire insulte ; mais, sans examiner si cette ingénieuse conjecture est bien fondée, & si ces sçavantes filles eussent été bien en sûreté sous la protection d'un Héros tel qu'Hercule, disons un mot des monumens qui le représentent avec le surnom de Musagete.

D. Bernard de Montfaucon nous donne deux Hercules Musagetes. L'un, comme porte l'inscription Grecque, est l'ouvrage de Mnésiphilus. Il tient d'une main une lyre, & de l'autre un instrument qui ressemble à un grand clou ; derriere lui est la massue avec la peau du lion ; & devant lui, au pied

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I, p. 108, 223. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 221, 224. T. VII. p. 76. & *suiv.*

d'un tronc d'arbre, un masque symbole ordinaire de quelques-unes des Muses. L'autre Hercule Musagete, donné par le cavalier Maffei, est sans barbe, & joue actuellement de la lyre; il porte la peau du lion, & n'a point la massue, qui ne se trouve pas toujours dans les monumens d'Hercule.

MUSARIUM, *Musarium*, Μουσάριον, (*a*) fameuse courtisanne, qui, dans un dialogue de Lucien, s'entretient avec sa mere.

MUSCARIUS, *Muscarius*, surnom de Jupiter. C'est le même que celui d'Apomyius, ou Apomyus. *Voyez* Jupiter Apomyus.

MUSCULUS, *Musculus*, (*b*) machine dont les Anciens se servoient dans l'attaque des places pour faciliter les approches, & mettre à couvert les soldats. C'étoit un mantelet ou gabion portatif, fait en demi-cercle, derriere lequel se tenoit le soldat, ou travailleur, & qu'il faisoit avancer devant lui par le moyen des roulettes sur lesquelles cette machine étoit soutenue. M. le chevalier de Folard, qui, dans son Commentaire sur Polybe, a décrit ainsi cette machine, s'y moque agréablement du docte Stwéchius, qui, prenant à la lettre le mot *Musculus*, en a fait une boëte quarrée soutenue sur quatre pieds, & renfermant un ressort qu'on faisoit jouer au moyen d'une manivelle, pour dégrader & & miner les murs de la ville assiégée.

D. Bernard de Montfaucon, dans son antiquité, donne une machine, au sujet de laquelle il s'explique ainsi: « Je ne sçais, » dit-il, si ce n'est pas la même » que César appelle *Musculus*; » c'est une forte charpente bien » clouée, élevée d'un côté en » forme de toit, soutenue de » l'autre sur deux poutres en » droite ligne; les assaillans » alloient sous ce toit jusqu'aux » murs de la place, & sappoient à couvert des traits. » On couvroit la machine de » terre molle & humide, pour » la garantir du feu, que les » assiégés ne manquoient pas de » lancer. »

MUSÉE, *Musæus*, Μουσαῖος, (*c*) Poëte très-ancien, puisqu'il vécut avant Homere. Il étoit Athénien du bourg d'Éleusis, fils d'Antiopheme ou Antipheme. Entr'autres ouvrages de poësie, il en avoit fait un intitulé ὑποθῆκαι selon Suidas, & εὐχωλαὶ selon Pausanias; c'étoient des préceptes adressés à son fils Eumolpe. Il fut disciple d'Orphée; les ouvrages, qui portoient son nom, passoient

(*a*) Lucian. T. I. pag. 721. *& seq.*

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 141.

(*c*) Suid. Tom. II. pag. 183. Virg. Æneid. L. VI. v. 667. Pauf. pag. 25, 39, 46, 617. *& seq.* Herod. L. VII. c. 66. L. VIII. c. 96. Diog. Laërt. pag. 2, 3. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 78. T. XVI. p. 32.

pour être d'Onomacrite dès le tems de Pausanias. Nous n'avons plus rien de cet ancien Poëte ; son petit-fils porta aussi le nom de Musée ; Diogene Laërce le fait inventeur de la Sphere, & lui attribue une Théogonie.

Il y avoit, au siecle de Platon, un grand nombre d'ouvrages qui portoient le nom de Musée ; & comme ils étoient de même genre que ceux d'Orphée, qu'on y enseignoit la même doctrine, nous ne pouvons pas douter qu'ils ne fussent aussi nouveaux. Hérodote nous apprend qu'il y en avoit un autre assez différent ; c'étoit un recueil de Prophéties, qui paroissent avoir été faites dans le goût de celles qui ont eu cours dans ce Royaume depuis plus de deux siecles. Elles étoient peut-être mieux écrites, mais du reste l'obscurité en étoit le principal caractere ; & comme aux nôtres on y ajoutoit tout ce qu'on vouloit. Onomacrite Athénien est le premier que l'on sçache qui les ait eues en sa possession, & qui se soit mêlé de les expliquer ; il avoit l'estime & la confiance de Pisistrate, mais Lasus d'Hermione l'ayant convaincu, dit Hérodote, d'avoir ajouté à ces prophéties, Hipparque le chassa d'Athenes. Hippias fut moins difficile que son frere. Onomacrite eut part à ses bonnes graces, il le suivit en Perse, & ayant porté avec lui dans ce païs-là les prophéties de Musée, il en montra tout ce qu'il lui plut à Xerxès, qu'il engagea par l'espérance d'un heureux succès à porter la guerre dans la Grece. On a dit depuis qu'Onomacrite lui-même étoit l'auteur de ces prétendues prophéties, dont l'explication devoit être lucrative, c'est ce que Clément d'Alexandrie avoit lu dans quelques Auteurs qu'il ne nomme point. Mais, de la maniere dont Hérodote en a parlé, il semble qu'elles étoient plus anciennes ; & rien n'empêche de croire que leur Auteur s'appelloit Musée.

MUSÉE, *Musæus*, Μουσαῖος, (*a*) poëte Grec, qui a écrit en vers l'histoire de Héro, jeune prêtresse de Vénus, dans la ville de Seste, & de Léandre, jeune homme d'Abyde, si fameux l'un & l'autre par l'ardeur de leur amour mutuel, & par la singularité du genre de leur mort. Mais, il est difficile de déterminer quel est ce Musée. Ce nom a été commun à plusieurs grands hommes de la Grece, Poëtes, Historiens, Philosophes. Celui-ci est appellé, dans les manuscrits, Musée le Grammairien. Il semble avoir été inconnu, aussi-bien que son ouvrage, à tout ce qu'il y a d'anciens Scholiastes & Compilateurs, & plusieurs de ses vers paroissent être empruntés des Dionysiaques de Nonus de Panopolis. Ces raisons ont fait

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 78, 243. *& suiv.*

croire à Casaubon, & à plusieurs autres Sçavans après lui, qu'il ne falloit point aller chercher ce poëte Musée dans une antiquité bien reculée, & qu'il ne pouvoit avoir vécu pour le plutôt que vers le tems de Nonus, c'est-à-dire, vers le IV siecle de l'ere Chrétienne. Aussi Tzetzès est-il, ce semble, le premier qui fasse mention de ce Musée sous le nom de Musée le Grammairien.

Ce Poëte, quel qu'il soit, s'est servi du vers Héroïque dans son ouvrage, parce que sa piece renfermant un récit suivi, approchoit plus du poëme Héroïque que d'un autre genre de Poësie. Son ouvrage est plein d'exactitude & de délicatesse, le style en est pur, & les expressions en sont toujours choisies. Jules César Scaliger qui ne rendoit point assez de justice au mérite d'Homere, ne fait pas difficulté de le mettre au dessous de Musée, qu'il confond, sans raison, avec l'ancien Musée dont parle Virgile. La fausse idée, qu'il avoit de l'ancienneté de notre Poëte, a eu sans doute quelque part aux éloges outrés qu'il lui a prodigués. Entre Poëtes c'est un foible avantage, que celui d'une versification un peu plus étudiée & plus coulante, qui parlà même sent quelquefois plus le disciple que le maître. Si Homere est supérieur à tant d'autres par la noblesse & la fécondité des idées, par l'élévation des sentimens, par le nombre & la variété des caracteres, par l'arrangement de plusieurs évenemens dans une unité d'action; combien plus doit-il l'emporter par tous ces endroits sur Musée dont l'ouvrage, si nous en croyons Vossius, renferme plus d'art que de génie? Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve tout l'esprit & tout le sentiment qu'on y peut désirer; mais, le sujet en est par lui-même si simple & si borné, il comporte si peu une multitude d'actions subordonnées à une action principale, qu'il ne sçauroit fournir la matiere d'un véritable Poëme; ce ne pouvoit jamais être qu'un petit récit, & un ouvrage de goût plutôt que de génie. Le grand mérite de cette piece, est une douceur pleine d'élégance, qui ne se dément point, mais cela même auroit été un défaut dans un ouvrage de longue haleine; une tendresse de sentiment & de langage, toujours monté sur le même ton, dégénéreroit bientôt en une fadeur ennuyeuse, & un style toujours châtié, toujours fleuri, se sentiroit un peu trop de l'affectation. En général, les ouvrages d'esprit ne doivent jamais paroître trop travaillés; il faut sur-tout que les ouvrages de Poësie, quand ils sont longs, laissent de tems en tems échapper des traits hardis, des licences Poëtiques, & même des négligences suivant le précepte d'Horace. Peut-être y auroit-il quelque chose à dire sur ce point dans l'histoi-

re d'Héro & de Léandre, écrite par Musée.

Ovide & Musée se ressemblent par leur habileté à mettre dans tout leur jour les impressions & les effets d'une passion amoureuse; avec cette différence que l'un est plein de saillies ingénieuses, & que l'autre respire une tendresse plus uniforme & plus égale. Barthias prétend trouver dans le poëme Grec de Musée, des leçons de pudeur & de continence; mais, dans le Poëme comme dans les épîtres d'Ovide, l'amour est peint trop au vif & trop au naturel, pour y donner des armes contre lui-même. Il y a une grande différence entre cette passion & la plupart des autres. Un tableau fidele & naïf de l'avarice ou de l'orgueil, porte avec soi une espece de difformité, capable d'inspirer de l'aversion pour ces vices. Il n'en est pas de même de l'amour; l'expérience fait assez voir que plus il est dépeint avec toutes ses couleurs, plus il a de charmes & de dangers.

La ressemblance entre ces deux Auteurs, va quelquefois jusqu'à employer les mêmes expressions; mais, ce qu'ils disent en ces endroits, paroît naître du sujet même si naturellement, qu'ils peuvent s'être rencontrés aussi facilement qu'ils pourroient s'être copiés. Léandre dit dans Ovide, qu'il sera en même-tems le corps du bâtiment, le pilote, le passager; & Musée raconte que Léandre étoit lui-même le rameur, la charge du vaisseau, & le vaisseau même. Je ne suivrai, dit Léandre dans sa lettre, ni la grande ourse, ni la petite dont se servent les Tyriens; mon amour ne fait point attention à ces astres, qui servent au reste de l'univers. Dans Musée nous lisons, qu'il prendra le flambeau de sa maîtresse pour étoile, qu'il y aura toujours les yeux attachés, & qu'il ne les jettera ni sur le bouvier quand il se couche, ni sur le sauvage Orion, ni sur le chariot qui ne se plonge point dans les eaux. Ces endroits ressemblans ont fait croire à Barthius, qu'il y avoit dans les deux Héroïdes des vers imités de Musée; & dans cette idée, il n'ose presque attribuer ces Héroïdes à Ovide dont elles portent le nom; mais, s'il falloit que l'un eût été nécessairement copié sur l'autre, pourquoi le Latin auroit-il été copié du Grec, plutôt que le Grec pris sur le Latin?

Les nombreuses traductions qui ont été faites des héroïdes d'Ovide & du poëme de Musée, dans presque toutes les langues vivantes de l'Europe, prouvent l'estime générale que les Sçavans ont faite de ces ouvrages. Cependant, pour ne rien dire de la piece de Scarron sur Léandre & Héro, nous n'avons guere rien en vers François sur cette matiere, que la traduction de Musée par Clément Marot; & nous pouvons assurer que s'il paroît avoir ap-

proché de la douceur & de la naïveté de son original, il est encore bien éloigné de sa noblesse & de son élégance.

MUSÉE, *Musæum*, Μουσεῖον, (*a*) lieu de la ville d'Alexandrie en Égypte, où l'on entretenoit aux dépens du public, un certain nombre de gens de lettres distingués par leur mérite, comme l'on entretenoit à Athenes dans le Prytane les personnes qui avoient rendu des services importans à la République. Le nom des Muses, Déesses & Protectrices des beaux arts, étoit incontestablement la source de celui du Musée.

Le Musée, situé dans le quartier d'Alexandrie, appellé Bruchion, étoit selon Strabon, un grand bâtiment orné de portiques & de galeries pour se promener, de grandes salles pour conférer de matieres de Littérature, & d'un sallon particulier où les Sçavans mangeoient ensemble. Cet édifice étoit un monument de la magnificence des Ptolémées, amateurs & protecteurs des lettres.

Le Musée avoit ses revenus particuliers pour l'entretien des bâtimens, & de ceux qui l'habitoient. Un Prêtre, nommé par les rois d'Égypte, y présidoit. Ceux qui demeuroient au Musée, ne contribuoient pas seulement de leurs soins a l'utilité de la bibliotheque; mais encore par les conférences qu'ils avoient entr'eux, ils entretenoient le goût des Belles-Lettres, & excitoient l'émulation. Nourris & entretenus de tout ce qui leur étoit nécessaire, ils pouvoient se livrer tout entiers à l'étude. Cette vie heureuse & tranquille étoit la récompense, & en même-tems la preuve du mérite de la science.

On ne sçait pas positivement si le Musée fut brûlé dans l'incendie qui consuma la bibliotheque d'Alexandrie, lorsque Jules César assiégé dans le Bruchion, fut obligé de mettre le feu à la flotte qui étoit dans le port voisin de ce quartier. Si le Musée fut enveloppé dans ce malheur, il est certain qu'il fut rétabli depuis; car, Strabon qui écrivoit sa Géographie sous Tibere, en parle comme d'un édifice subsistant de son tems.

Quoi qu'il en soit, les empereurs Romains devenus maîtres de l'Egypte, se réserverent le droit de nommer le Prêtre qui présidoit au Musée, comme avoient fait les Ptolémées.

L'empereur Claude fonda encore un nouveau Musée à Alexandrie, & lui donna son nom. Il ordonna qu'on y lût alternativement les antiquités d'Etrurie & celles des Carthaginois, qu'il avoit écrites en Grec. Il y avoit donc des leçons réglées & des conférences faites par des Professeurs, très-fréquentées, & auxquelles les Princes mêmes ne dédaignoient point d'assister. Spartien nous

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 401. *& suiv.*

apprend qu'Adrien, étant venu à Alexandrie, y proposa des questions aux Philosophes, & répondit à celles qu'ils lui firent, & qu'il accorda des places dans le Musée à plusieurs Sçavans.

La ville d'Alexandrie s'étant révoltée sous l'empire d'Aurélien, le quatier du Bruchion où étoit aussi la citadelle, fut assiégé, & le Musée détruit. Depuis ce tems-là, le temple de Sérapis & son Musée furent la demeure des livres & des Sçavans. Mais, sous Théodore, Théophile, patriarche d'Alexandrie, homme ardent, fit démolir & le temple & le Musée; ensorte que la réputation de cette derniere école fut tout ce qui en subsista jusqu'à l'année 630 de Jesus-Christ, que les Sarrasins brûlerent les restes de la bibliotheque d'Alexandrie.

Le mot *Musée* a reçu depuis un sens plus étendu, & on l'applique aujourd'hui à tout endroit où sont renfermées des choses qui ont un rapport immédiat aux arts & aux Muses.

Le Musée d'Oxford, appellé Musée Ashmoléen, est un grand bâtiment que l'Université a fait construire pour le progrès & la perfection des différentes sciences. Il fut commencé en 1679 & achevé en 1683. Dans le même-tems, Elie Ashmole, écuyer, fit présent à l'université d'Oxford d'une collection considérable de curiosités qui y furent acceptées, & ensuite arrangées & mises en ordre par le docteur Plott, qui fut établi premier garde du Musée.

Depuis ce tems, cette collection a été considérablement augmentée, entr'autres d'un grand nombre d'hiéroglyphes, & de diverses curiosités Égyptiennes que donna le docteur Huntingdon, d'une momie entiere donnée par M. Goodgear, d'un cabinet d'histoire naturelle dont M. Lister fit présent, & de diverses antiquités Romaines, comme autels, médailles, lampes, &c.

A l'entrée du Musée on lit cette inscription: *Musæum Ashmoleanum, schola naturalis historiæ, officina chymica.*

MUSÉES, *Musea*, Μουσεῖα, (*a*) fête qu'on célébroit en l'honneur des Muses, dans plusieurs lieux de la Grece, & particuliérement chez les Thespiens, qui la solemnisoient tous les cinq ans, par des yeux publics. Les Macédoniens fêtoient aussi cette solemnité en l'honneur de Jupiter & des Muses, & la célébroient par toute sorte de yeux publics & scéniques qui duroient neuf jours, conformément au nombre des Muses.

MUSES, *Musæ*, Μοῦσαι, (*b*) Déesses des Sciences & des Arts. Rien de plus connu dans

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 220.

(*b*) Hesiod. Deor. Generat. v. 1. & *seq.* Diod. Sicul. pag. 11, 148, 150. Pauf. pag. 582. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 201, 337. Tom.

les Poëtes que les Muses, qu'ils invoquent à chaque moment; & rien en même-tems de si obscur, que ce que la Mythologie rapporte à leur sujet. En effet, les Anciens varient également sur leur origine, sur leur nombre, sur leurs attributs, & sur leurs noms.

Hésiode, qui a employé les cent dix-sept premiers vers de sa Théogonie à invoquer les Muses, & à célébrer leur mémoire, dit qu'elles étoient neuf, filles de Jupiter & de Mnémosyne. Il les appelle Héliconiades, parce qu'elles habitoient sur le mont Hélicon, & Piérides, parce qu'elles étoient nées dans la Piérie. Ce Poëte, qui leur donne les noms que nous expliquerons dans la suite, dit que quand elles étoient dans l'Olympe, elles chantoient les merveilles des Dieux, surtout de Jupiter leur pere; qu'elles connoissoient le passé, le présent, & l'avenir, & que rien ne réjouissoit tant la cour céleste que leurs voix & leurs concerts. Il ajoute enfin que c'étoient-elles qui lui avoient appris la Poësie, & lui avoient inspiré tout ce qu'il alloit dire dans sa Théogonie.

Cicéron en compte d'abord quatre, Thelxiopé, Mnémé, Aœdé & Mélété, filles du second Jupiter; après cela, neuf, qui ont eu pour pere le troisieme Jupiter, & pour mere Mnémosyne. Autres neuf encore, qui n'ont pas d'autres noms que les précédentes, & qui sont nées de Piérus & d'Antiope. Les Poëtes ont coutume d'appeller celles-ci Piérides & Piériennes.

Varron n'en admettoit que trois, voici ce qu'en rapporte saint Augustin, d'après Varron: » Il ne faut faire, dit-il, aucune » attention aux erreurs & aux » superstitions des Gentils, qui » comptent jusqu'à neuf Muses, » filles de Jupiter & de Mné- » mosyne, qui veut dire la » Mémoire. Varron les réfute, » Varron, dis-je, le plus sça- » vant en ces sortes de choses, » & qui a fait sur cela le plus » de recherches. Il dit qu'une » certaine ville, dont j'ai oublié » le nom, [c'est Sicyone] don- » na ordre à trois sculpteurs de » faire chacun trois statues des » Muses, pour les mettre dans » le temple d'Apollon, & les » offrir à ce Dieu; & cela, » dans le dessein de les ache- » ter chez celui des sculpteurs » seulement qui les auroit le » mieux travaillées. Mais, s'é- » tant rencontré que celles des » trois sculpteurs étoient éga- » lement belles, la ville les » acheta pour les dédier au » temple d'Apollon. Hésiode, » poursuit Varron, imposa des » noms à chacune de ces sta- » tues. Ce n'est donc pas Jupi- » ter, continue-t-il, qui a en- » gendré neuf Muses, mais ce

III. pag. 281. Tom. IV. p. 221. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 109. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. VII. p. 51. *& suiv.* Tom. X. 200, 204 à 205, 266.

» sont trois sculpteurs qui les » ont faites. Il ne faut pas dire » que cette ville avoit ordon» né de faire trois statues, par» ce que quelqu'un d'entr'eux » les avoit vues en songe, » ou parce qu'elles s'étoient » présentées à ses yeux en ce » nombre ; mais parce que, » comme il est aisé de le com» prendre, il n'y a que trois » sortes de sons & de manieres » de chanter ; sçavoir, de la » voix & sans instrumens ; du » souffle, avec des trompet» tes & des flûtes ; & de la » pulsation avec des guittares, » des timbales & d'autres ins» trumens semblables. »

Pausanias nous a conservé les noms des trois Statuaires dont parloit Varron, & il les appelle Chéphisidote, Strongylione, & Olymphéosthene.

Diodore de Sicile donne aux Muses une origine plus ancienne. Si nous en croyons cet Auteur, ces Déesses, si fameuses parmi les Grecs, étoient d'habiles chanteuses qu'Osiris menoit avec lui dans ses conquêtes, & auxquelles il avoit donné pour chef Apollon, l'un de ses Généraux. Voilà peut-être ce qui a fait donner à ce Dieu le nom de Musagete, ou de conducteur des Muses, aussibien qu'à Hercule, qui avoit été comme lui un des généraux d'Osiris. M. le Clerc croit que la fable des Muses vient des concerts, que Jupiter avoit établis en Crete. Si on l'en croit, ils étoient composés de neuf filles qui formoient son Académie royale de Musique. Il ajoute que ce Dieu n'a passé pour le pere des Muses, que parce qu'il est le premier parmi les Grecs, qui, à l'imitation de Jubal, avoit un concert réglé, & qu'on a donné à ces chanteuses Mnémosyne ou la Mémoire pour mere, parce que c'est-elle qui fournit la mariere des vers & des Poëmes.

L'on ne varie pas moins sur le nom des Muses, que sur leur origine. » Hésiode, dit Diodo» re de Sicile, les nomme tou» tes, Clio, Euterpe, Thalie, » Melpomene, Terpsichore, » Erato, Polymnie, Uranie, » & Calliope la plus sçavante » d'entr'elles. On les fait pré» sider chacune en particulier » à différens arts, comme à la » Musique, à la Poësie, à la » Danse, aux Chœurs, à l'As» trologie & à plusieurs autres. » Quelques-uns disent qu'elles » sont vierges, parce que les » vertus de l'éducation paroïs» sent inaltérables. Elles sont » appellées Muses d'un nom » Grec qui signifie expliquer » les mysteres, parce qu'elles » ont enseigné aux hommes » des choses très-curieuses & » très-importantes, mais qui » sont hors de la portée des » ignorans. On dit que cha» cun de leurs noms propres » renferme une allégorie par» ticuliere. »

M. le Clerc dérive le nom des Muses de *Motsa*, inventer ; & M. Huet le fait venir du

nom de Moïse. Les autres étymologies qu'en donnent Platon & Suidas en tirant ce mot de celui d'*Inquisitio*, approchent assez de celles que nous venons de rapporter. Mais, comme les Muses furent célebres, & fort honorées dans la Macédoine, qu'on appelloit anciennement Piérie, long-tems avant que leur culte fût connu sur le mont Parnasse & sur l'Hélicon, il est très-vraisemblable que c'est dans cette Province qu'elles ont pris leur origine. Ce sentiment est conforme à ce qu'on lit dans l'abrégé chronologique de M. Newton. Osiris, dit cet illustre Auteur, avoit marié une des chanteuses qui l'avoient suivi dans ses expéditions, avec Œagrius, roi de Thrace, & de ce mariage naquit Orphée. Les musiciennes de ce conquérant, ajoute-t-il, devinrent célebres dans la Thrace, sous le nom de Muses, & les filles de Piérus, Thrace d'origine, ayant appris leur musique & imité leurs concerts, prirent le nom de ces Déesses. Voilà ce qui a fait dire que les Muses étoient filles de ce Piérus.

Comme les anciens Auteurs & les Monumens confondent souvent les noms des neuf Muses, & les symboles qui les représentent, il est bon de rapporter ici la maniere la plus ordinaire de les nommer & de les peindre.

Clio la premiere des Muses, qui prend son nom de la gloire, ou de la renommée, tient une guittare d'une main, & de l'autre un plectre au lieu d'archet; elle est, à ce qu'on croit, l'inventrice de la guittare.

Euterpe, ainsi appellée parce qu'elle réjouit, a un masque à son côté, & une massue à la main droite. Elle a inventé la Tragédie, ce que signifie le masque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une Médaille, ne s'observe pas ailleurs. Elle tient la massue d'Hercule, peut-être parce que la Tragédie représente les Héros, entre lesquels Hercule est le plus illustre; d'autres assurent que la massue marque Thalie, pour la raison que nous dirons plus bas; ils croyent aussi que c'est Thalie qui a la double tête. Spon, qui a publié un beau marbre, représentant les Muses, les a quelquefois confondues.

Thalie, ou la florissante, qui a inventé la Comédie, tient aussi un masque de la main droite. Les Médailles la représentent appuyée contre une colomne.

Melpomene, ou l'attrayante, est distinguée par le barbiton.

Terpsichore, c'est-à-dire, la divertissante, l'est par des flûtes qu'elle tient, tant sur les Médailles que dans les autres Monumens.

Erato, ou l'aimable, n'est pas aisée à distinguer.

Polymnie, ainsi appellée de la multiplicité des chansons, & non pas de la fidélité de la mémoire, comme certains Au-

teurs l'ont prétendu, se trouve sur quelques Médailles. On la peint avec une lyre, comme inventrice de l'harmonie ; c'est le barbiton qu'Horace lui donne.

Uranie, ou la Céleste, est l'inventrice de l'Astronomie, & tient un globe à la main. Dans les Médailles, ce globe est posé sur un trépied.

Calliope, ainsi appellée de la douceur de sa voix, tient un volume, comme inventrice du poëme Héroïque.

Apollon a toujours été regardé par les Poëtes, comme le chef & le conducteur des Muses ; & rien n'est si charmant que ce qu'ils disent des concerts du Parnasse auxquels ce Dieu présidoit, & où elles chantoient d'une maniere capable de charmer les hommes & les Dieux. Mais, on ne s'est pas contenté de leur donner Apollon pour conducteur, Hercule a eu la même qualité, & c'est de-là que lui est venu le surnom de Musagete.

Vossius a eu de la peine à comprendre comment les Anciens ont pu croire que les Muses étoient des Déesses guerrieres ; Mais, puisqu'elles étoient consacrées à Apollon & à Bacchus, qui, selon Diodore de Sicile, avoient passé leur vie à faire la guerre, pourquoi ne regarderoit-on pas comme des guerrieres, les femmes qui les accompagnoient dans leurs conquêtes ? D'ailleurs, les Muses ont été souvent confondues avec les Bacchantes.

On dit que ces Déesses s'occupoient dans l'Olympe à chanter les merveilles des Dieux ; & qu'elles connoissoient le passé, le présent, & l'avenir. Elles furent non-seulement mises au nombre des Déesses, mais on leur prodigua tous les honneurs de la Divinité. On leur offroit des sacrifices en plusieurs villes de la Grece & de la Macédoine. Elles avoient à Athenes un magnifique autel, sur lequel on sacrifioit souvent. Le mont Hélicon dans la Béotie leur étoit consacré ; & les Thespiens y célébroient chaque année une fête en leur honneur, dans laquelle il y avoit des prix pour les musiciens. Rome avoit aussi deux Temples consacrés aux Muses, dans la premiere région de la ville, & un troisieme où elles étoient fêtées sous le nom de Camœnes. De plus, les Muses & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même Temple. On sçait l'union intime qui étoit entre ces deux sortes de Divinités. On ne faisoit guere de repas agréables, sans les y appeller conjointement, & sans les saluer le verre à la main. Hésiode, après avoir dit que les Muses ont établi leur séjour sur l'Hélicon, ajoute que l'Amour & les Graces habitent près d'elles. Pindare confond leur jurisdiction. Enfin, personne ne les a tant honorées que les Poëtes, qui ne manquent jamais de les invoquer au commencement de

leurs Poëmes, comme des Déesses capables de leur inspirer ce noble enthousiasme qui est le fondement de leur art. Si on les en croit, les neuf Filles sçavantes ordonnoient autrefois les cités, gouvernoient les États, vivoient dans le palais des Rois;

Et d'une égalité légitime & commune
Faisoient tout ce que fait aujourd'hui la fortune.

L'on donnoit aux Muses différentes épithetes ou différens surnoms, tels que ceux de Camœnes, Parnassides, Aonides, Thespiades, Castalides, Cithériades, Piérides, Aganippedes, Pégasides, Illissiades, Ardalides, Libéthrides, &c. Mais, nous n'entreprendrons point de donner ici une explication de ces surnoms, parce qu'ils ont chacun leur article particulier, auquel nous renvoyons le Lecteur.

MUSI, *Musi*, M *uvi*, (*a*) le second des fils de Mérari, fut chef de la famille des Musites.

MUSIA. *Voyez* Murse.

MUSICANI FINES. *Voyez* Musicanus.

MUSICANUS [le païs ou le Royaume de], *Musicani terra*, ou *Regnum*. (*b*) On appelloit ainsi une contrée d'Asie, qui étoit la plus méridionale, & en même-tems la plus opulente de l'Inde. Musicanus, de qui cette contrée avoit pris le nom, en étoit Roi, du tems d'Alexandre le Grand. Ce dernier, marchant contre Musicanus, fit tant de diligence qu'il arriva sur la frontiere sans qu'on en sût rien; en sorte que Musicanus prit le parti d'aller au devant du nouveau conquérant avec de grands présens & tous les éléphans qu'il avoit, lui demandant pardon de sa faute, & se soumettant à lui avec ses États. Comme il n'y avoit rien qui touchât tant Alexandre que l'humilité & le repentir, il ne se contenta pas de lui pardonner; mais, il lui laissa son païs, après avoir donné ordre à Cratérus de bâtir une citadelle dans la capitale qui étoit une des principales villes de l'Inde. Il ne voulut point partir qu'elle ne fût achevée, & y mit garnison, parce que le lieu étoit très-commode pour tenir en bride tout le païs. Mais, dès qu'Alexandre se fut éloigné, Musicanus prit la fuite; & le Roi n'en eut pas plutôt appris la nouvelle, qu'il envoya après lui un de ses Lieutenans qui le lui eut bientôt ramené. Musicanus fut pendu au milieu de ses États, avec tous ceux qui avoient eu part à sa rébellion.

Onésicrite, cité par Strabon, s'étend beaucoup sur le païs de Musicanus, dont les habitans, selon lui, vivoient jusqu'à cent

(*a*) Numer. c. 3. v. 33. Paral. L. I. c. 6. v. 19.

(*b*) Strab. pag. 691, 694, 701. & *seq.* Q. Curt. L. IX. c. 8. Diod. Sicul. pag. 616. Ptolem. L. VII. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 772.

trente

trente ans. Il parle de leur vie frugale, quoique la contrée fût abondante en toutes choses, de leur coutume de prendre leurs repas en public, comme les Spartiates, de ne manger que ce qu'ils avoient pris à la chasse, & de ne se servir ni d'or ni d'argent, quoique ces deux métaux fussent fort communs dans leur païs. Onésicrite ajoute que les jeunes gens d'un âge fait leur tenoient lieu d'esclaves; qu'ils ne s'appliquoient pas beaucoup à la culture des arts, excepté la médecine; qu'ils regardoient comme une chose dangereuse de se trop exercer à quelques-uns, tels que l'art militaire & autres semblables.

Nous ne parlerons pas des productions particulieres de ce païs, qui pourroient paroître tenir plus du merveilleux, que du vrai. Nous dirons seulement d'après le même Onésicrite, qu'il y avoit des arbres, dont les branches après s'être élevées à la hauteur de deux coudées, se courboient vers la terre, où elles s'attachoient & prenoient racine. Bientôt après, il s'en élevoit un autre arbre, dont les branches faisoient encore la même chose, & ainsi de suite, de sorte que cela formoit un long ombrage, semblable à une tente soutenue par plusieurs colomnes.

Quelques-uns croyent que ce païs est le même que Ptolémée nomme Susicana.

MUSIQUE, *Musica*, (*a*) Μουσικὴ; c'est la science des sons, en tant qu'ils sont capables d'affecter agréablement l'oreille, ou l'art de disposer ou de conduire tellement les sons, que de leur consonnance, de leur succession & de leur durée relative, il résulte des sensations agréables.

On suppose communément que ce mot vient de Musa, parce qu'on croit que les Muses ont inventé cet art; mais, Kircher, d'après Diodore de Sicile, fait venir ce nom d'un mot Égyptien, prétendant que c'est en Égypte que la Musique a commencé à se rétablir après le Déluge, & qu'on en reçut la premiere idée du son que rendoient les roseaux qui croissent sur les bords du Nil, quand le vent souffloit dans leurs tuyaux.

I. La Musique se divise naturellement en spéculative & en pratique.

La Musique spéculative est, si on peut parler ainsi, la connoissance de la matiere Musicale, c'est-à-dire, des différens rapports du grave à l'aigu, & du lent au bref, dont la perception est, selon quelques Auteurs, la véritable source du plaisir de l'oreille.

La Musique pratique est celle qui enseigne comment les principes de la Musique spéculative

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 666. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. VIII. p. 39. *& suiv.*

peuvent être appliqués, c'est-à-dire, à conduire & à disposer les sons par rapport à la succession, à la consonnance, & à la mesure, de telle maniere que le ton en plaise à l'oreille. C'est ce qu'on appelle l'art de la composition. A l'égard de la production actuelle des sons par les voix ou par les instrumens, qu'on appelle exécution, c'est la partie purement méchanique, qui, supposant la faculté d'entonner juste les intervalles, ne demande d'autre connoïssance que celle des caracteres de la Musique, & l'habitude de les exprimer.

La Musique spéculative se divise en deux parties, sçavoir, la connoissance du rapport des sons & de la mesure des intervalles, & celle des valeurs ou du tems.

La premiere est proprement celle que les Anciens ont appellée Musique harmonique. Elle enseigne en quoi consiste l'harmonie, & en dévoile les fondemens; elle fait connoître les différentes manieres dont les sons affectent l'oreille par rapport à leurs intervalles; ce qui s'applique également à leur consonnance & à leur succession.

La seconde a été appellée rhythmique, parce qu'elle traite des sons, eu égard au tems & à la quantité. Elle contient l'explication des rhythmes & des mesures longues & courtes, vives & lentes, des tems & des différentes parties, dans lesquelles on les divise, pour y appliquer la succession des tons.

La Musique pratique se divise en deux parties qui répondent aux deux précédentes.

Celle, qui répond à la Musique harmonique, & que les Anciens appelloient *Melopeia*, contient des regles pour produire des chants agréables & harmonieux.

La seconde, qui repond à la Musique rhythmique, & qu'on appelle *Rhythmopeia*, contient les regles pour l'application des mesures & des tems, en un mot, pour la pratique du rhythme.

Porphyre donne une autre division de la Musique en tant qu'elle a pour objet le mouvement muet ou sonore; & sans la distinguer en spéculative & pratique, il y trouve les six parties suivantes, la Rhythmique pour les mouvemens de la danse, la Métrique pour la cadence & le nombre, l'Organique pour la pratique des instrumens, la Poëtique pour l'harmonie & la mesure des vers, l'Hypocritique pour les attitudes des pantomines, & l'Harmonique pour le chant.

La Musique se divise aujourd'hui plus simplement en Mélodie & en Harmonie.

II. Plutarque considere la Musique comme un art divin, comme un présent que les Dieux ont fait aux hommes, & dont quelques Auteurs attribuent l'invention à Mercure, ainsi que celle de la Grammaire. Il assure que dans les premiers tems,

la marque ou le sceau, pour ainsi dire, du langage qui avoit cours, étoit la Poësie associée à la Musique; ensorte que l'histoire, la Philosophie, les affaires les plus importantes & les plus sérieuses se traitoient en vers, qui se chantoient, & que tout le monde étoit accoutumé à cette maniere de s'énoncer.

Il prétend de plus, que de toute ancienneté la Poësie & la Musique avoient été admises dans les jeux sacrés, tels que les Pythiques; & qu'on y avoit toujours proposé des prix pour ceux qui excelleroient dans le chant & dans le jeu de la flûte, de la lyre, ou de la cithare. Il observe que Lycurque joignit l'étude de la Musique à l'exercice des armes, dans la vue de tempérer par cette union, & de renfermer dans de justes bornes l'ardeur militaire. Les Lacédémoniens marchoient donc au combat en cadence & au son des flûtes. Mais, ajoute Plutarque, il étoit défendu très-expressément chez eux de rien changer dans l'ancienne Musique, & d'y rien innover; & il rapporte à cette occasion l'histoire de Terpandre & celle de Timothée.

III. Quelques Auteurs prétendent que ce sont les oiseaux qui ont appris à l'homme à chanter, en lui faisant remarquer par leur ramage & leur gazouillement combien les différentes inflexions & les divers tons de la voix sont capables de flatter agréablement l'oreille. L'homme a eu un plus excellent maître, auquel seul il doit faire remonter sa reconnoissance.

L'invention de la Musique, & des instrumens qui en sont une principale partie, est un présent de Dieu, comme l'invention des autres arts. Elle ajoute au simple don de la parole, déjà bien précieux par lui-même, quelque chose de plus vif, de plus animé, & de plus propre à produire au dehors les sentimens de l'ame. Lorsqu'elle est saisie & pénétrée de la vue de quelque objet qui l'occupe fortement, le langage ordinaire ne suffit pas à ses transports. Elle s'élance pour ainsi dire hors d'elle-même, elle se livre sans mesure aux mouvemens qui l'agitent; elle anime & redouble le ton de la voix, elle répete à diverses reprises ses paroles; & peu contente de tous ces efforts qui lui paroissent encore trop foibles, elle appelle à son secours les instrumens, qui semblent la soulager en donnant aux sons une variété, une étendue, & une continuité, que la voix humaine ne peut avoir.

Voilà ce qui a donné lieu à la Musique, & ce qui la rendue si intéressante & si recommandable; & voilà ce qui montre en même-tems qu'à proprement parler elle n'a de véritable usage que pour la religion, à laquelle seule il appartient de causer à l'ame des sentimens vifs qui la transportent & l'enlevent,

qui nourrissent sa reconnoissance & son amour, qui répondent à son admiration & à son ravissement, & qui lui fassent éprouver qu'elle est heureuse, en applaudissant pour ainsi dire à sa joie & à son bonheur, comme David le fait dans tous ses divins cantiques, qu'il emploie uniquement à adorer, à louer, & à rendre graces, à chanter la grandeur de Dieu, & à publier ses merveilles.

Tel fut le premier usage que les hommes firent de la Musique simple, naturelle, sans art & sans raffinement dans ces tems d'innocence & dans cette enfance du monde; & sans doute que la famille de Seth, dépositaire du vrai culte, la conserva dans toute sa pureté. Mais, les enfans du siecle, plus asservis aux sens & aux passions, plus occupés à adoucir les peines de cette vie, à rendre leur exil agréable, à se consoler de leurs maux, se livrerent plus promptement aux agrémens de la Musique, & furent plus attentifs à la perfectionner, à la réduire en art, à rappeller leurs observations à des regles fixes, à la soutenir, à la fortifier, à la varier par le secours des instrumens.

En effet, l'Écriture-Sainte place l'origine de cette sorte de Musique dans la famille de Caïn, qui étoit celle des réprouvés, & lui donne pour auteur Jubal, l'un des descendans de ce chef des impies. Aussi voyons-nous que c'est ordinairement aux objets des passions que la Musique est asservie. Elle sert à les embellir, à les aggrandir, à les rendre plus touchans, à les en faire pénétrer jusqu'au fond de l'ame, par un nouveau plaisir, à la rendre captive des sens, à la faire habiter toute entiere dans ses oreilles, à lui inspirer une nouvelle pente, à chercher hors d'elle sa consolation, & à lui communiquer une nouvelle aversion pour les réflexions utiles & pour l'attention à la vérité. L'abus de la Musique, presqu'aussi ancien que son invention, a fait plus d'imitateurs de Jubal que de David. Mais, il ne faut pas faire retomber ce reproche sur la Musique même. Car, comme l'observe Plutarque sur le sujet que nous traitons, en général tout homme de bon sens n'imputera jamais aux sciences mêmes l'abus que quelques-uns en font; il ne s'en prendra qu'aux dispositions vicieuses de ceux qui les corrompent.

IV. Cet exercice a fait dans tous les tems le plaisir de toutes les nations, des plus barbares, comme de celles qui se piquoient le plus de politesse. Et il faut avouer que l'auteur de la nature a mis dans l'homme un goût & un penchant secrets pour le chant & l'harmonie, qui servent à nourrir sa joie dans les tems de prospérité, & à dissiper son chagrin dans ses afflictions, à soulager sa peine dans ses travaux. Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice, & la plus légere chanson

lui fait presqu'oublier toutes ses fatigues. La cadence harmonieuse avec laquelle les forgerons frappent sur l'enclume le fer brûlant, semble donner de la légereté à la masse pesante de leurs marteaux. Il n'est pas jusqu'aux rameurs, dont le pénible travail ne trouve une sorte de soulagement dans cette espece de concert que forme leur mouvement nombreux & uniforme.

Les Anciens se servoient avantageusement des instrumens de Musique, comme on le fait encore aujourd'hui, pour exciter l'ardeur martiale dans le cœur des combattans ; & Quintilien attribue en partie la réputation de la milice Romaine, à l'effet que produisoit sur les légions le son guerrier des corps & des trompettes.

Nous avons dit que la Musique étoit en usage chez toutes les nations ; mais, ce sont les Grecs sur-tout qui l'ont mise en honneur, & qui, par le cas qu'ils en faisoient, l'ont portée à un haut degré de perfection. C'étoit un mérite pour les plus grands hommes de s'y distinguer, & une sorte de honte pour eux d'être obligés d'avouer sur cela leur ignorance. Nul Héros n'a plus illustré la Grece qu'Epaminondas ; on comptoit au nombre de ses belles qualités d'avoir sçu danser avec grace, & toucher les instrumens avec habileté. Plusieurs années auparavant, le refus que fit Thémistocle dans un repas de jouer quelque air sur la lyre, lui attira des reproches, & ne lui fit pas d'honneur. Ignorer la Musique, passoit dans ces tems pour un défaut d'éducation.

Aussi les plus célebres Philosophes qui nous ont laissé des traits sur la politique, comme Platon & Aristote, recommandent en particulier qu'on ait grand soin de faire apprendre la Musique aux jeunes gens. Elle faisoit chez les Grecs, une partie essentielle de l'éducation. Outre qu'elle a une liaison nécessaire avec cette partie de la Grammaire que l'on appelle Prosodie, qui roule sur la longueur & la briéveté des syllables dans la prononciation, sur la mesure des vers, sur leur rhythme ou cadence, & particuliérement sur la maniere d'accentuer les mots, les Anciens étoient persuadés qu'elle pouvoit contribuer beaucoup à former le cœur des jeunes gens, en y introduisant une sorte d'harmonie, qui pût les porter à tout ce qui est honnête ; rien n'étant plus utile, selon Plutarque, que la Musique, pour exciter en tout tems à toutes sortes d'actions vertueuses, & principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre.

Il s'en faut bien que la Musique fût autant estimée des Romains dans les beaux tems de la République. Elle passoit alors pour peu honorable, comme l'observe Cornélius Népos, en faisant remarquer le différent goût des nations sur plusieurs matieres. Le reproche, que fait

Salluste à une dame Romaine, de sçavoir mieux chanter & danser qu'il ne convenoit à une femme d'honneur & de probité, marque assez ce que les Romains pensoient de la Musique. Pour la danse, ils en avoient une étrange idée, jusqu'à dire que, pour en faire usage, il falloit ou être ivre, ou avoir perdu la raison. Telle étoit la sévérité Romaine, jusqu'à ce que le commerce avec les Grecs, & encore plus les richesses & l'opulence, les eurent fait donner dans des excès que l'on ne peut pas même reprocher aux Grecs.

V. Comme chez les Anciens la Musique étoit, par son origine & sa destination naturelle, consacrée au culte des Dieux & au réglement des mœurs, ils donnoient la préférence à celle qui se distinguoit par sa gravité & par sa simplicité. L'une & l'autre dominerent long-tems & par rapport à la voix, & par rapport aux instrumens de Musique. Olympe, Terpandre, & leurs disciples, avoient d'abord employé peu de cordes dans la lyre, & peu de variété dans les chants. Cependant, dit Plutarque, tout simples qu'étoient les airs de ces deux Musiciens, qui ne rouloient que sur trois ou quatre cordes, ils faisoient l'admiration de tous les bons connoisseurs.

La cithare, très-simple d'abord sous Terpandre, conserva quelque tems cet avantage. Il n'étoit point permis de composer à discrétion des airs sur cet instrument, ni d'en changer le jeu, soit pour l'harmonie, soit pour la cadence; & l'on avoit grand soin de conserver à chacun des anciens airs le ton & le caractere qui lui étoient propres. D'où vient qu'on les appelloit Nomes, comme devant servir de loix & de modeles.

L'introduction des rhythmes dans le genre Dithyrambique, la multiplication des sons de la flûte par Lasus, de même que celle des cordes de la lyre par Timothée, & quelques autres nouveautés introduites par Phrynis, par Ménalippide, & par Philoxene, causerent une grande révolution dans l'ancienne Musique. Les Poëtes comiques, sur-tout Phérécrate & Aristophane, s'en plaignirent très-souvent & très-fortement. On vit, dans leurs pieces, la Musique personnifiée accuser avec vivacité & amertume ces Musiciens de l'avoir totalement dépravée & corrompue.

Plutarque, en plusieurs endroits de ses ouvrages, se plaint aussi de ce qu'à l'ancienne Musique, mâle, noble, & divine, & qui n'avoit rien que de grave & de majestueux, les Modernes ont substitué celle du Théatre, qui n'inspire que la mollesse & le déréglement. Tantôt il allegue l'autorité de Platon, pour prouver que la Musique, mere de la consonnance, de la décence, & de l'agrément, n'a pas été donnée aux hommes

par les Dieux, pour les seules délices & l'unique chatouillement des oreilles, mais pour remettre l'ordre & l'harmonie dans les facultés de l'ame, souvent dérangées par l'erreur & la volupté. Tantôt il avertit qu'on ne peut trop se précautionner contre les plaisirs dangereux d'une Musique dépravée & désordonnée, & il indique les moyens de se tenir en garde contre uue pareille corruption; il déclare ici que la Musique lascive, les chansons dissolues & licentieuses, corrompent les mœurs, & que les Musiciens & les Poëtes doivent emprunter de gens sages & vertueux les sujets de leurs compositions. Là, il cite le témoignage de Pindare, qui assure que Dieu fit entendre à Cadmus une Musique sublime & réguliere, fort différente de cette Musique doucereuse, molle, délicate, qui s'est mise en possession des oreilles humaines. Enfin, il s'explique là-dessus encore plus précisément au IX livre de ses Sym- » posiaques. » La Musique dé- » pravée qui regne aujourd'hui, » dit-il, en faisant tort à tous » les arts qui en dépendent, » a plus endommagé la danse » qu'aucun autre. Car, celle- » ci, s'étant associée à je ne » sçais quelle Poësie triviale » & vulgaire, après avoir fait » divorse avec l'ancienne qui » étoit toute divine, s'est em- » parée de nos Théâtres, où » elle fait triompher l'admira- » tion la plus extravagante; en- » sorte qu'exerçant une espece » de tyrannie, elle est venue » à bout de s'assujettir une Mu- » sique de très-petite valeur. » Mais, en même-tems, elle » a véritablement perdu toute » l'estime de ceux que leur es- » prit & leur sagesse font regar- » der comme des hommes di- » vins. » Nous laissons aux Lecteurs le soin d'appliquer à notre tems ce que Plutarque dit du sien, au sujet de la Musique & du Théâtre.

Il n'est pas étonnant que Plutarque se plaigne ainsi de la dépravation qui s'étoit généralement glissée dans la Musique de son tems, & qui l'avoit si fort avilie. Avant lui, Platon, Aristote, & leurs Disciples avoient fait la même plainte; & cela, dans un siecle si favorable à la perfection de tous les beaux arts, & si fécond en grands hommes de toute espece. Comment s'est-il pu faire que lors même que l'on cultivoit avec tant de succès l'Éloquence, la Poësie, la Peinture, & la Sculpture, la Musique, pour laquelle on n'avoit pas moins d'attention, se soit tellement dégradée? Sa grande liaison avec la Poësie en a été la principale cause, & l'on peut dire que ces deux sœurs ont eu à peu près la même destinée. Renfermées d'abord l'une & l'autre dans l'imitation parfaite de la belle nature, elles n'avoient pour but que d'instruire en divertissant, & d'exciter des mouvemens également utiles au culte des Dieux & au bien de

la société. Pour cela, elles employoient les expressions, les tours, les rhythmes ou cadences les plus convenables. La Musique en particulier, toujours simple, pleine de noblesse & de décence, se contenoit dans les bornes que lui avoient prescrites les grands maîtres, & sur-tout les Philosophes & les Législateurs, qui étoient pour la plupart & Poëtes & Musiciens. Mais, les spectacles du Théâtre, & le culte de certaines Divinités, de Bacchus entr'autres, derangerent fort, dans la suite des tems, de si sages réglemens. Ils firent naître la Poësie dithyrambique, Poësie des plus licentieuses dans l'expression, dans le rhythme, dans les sentimens. Il lui fallut une Musique du même genre, & par conséquent fort éloignée de cette noble simplicité de l'ancienne. La multitude des cordes, les traits, les diminutions, la broderie s'y introduisirent à l'excès, & donnerent lieu aux justes plaintes des personnes les plus habiles & du meilleur goût en ce genre.

MUSITES, *Musitæ*, famille Juive. *Voyez* Musi.

MUSONIUS RUFUS, (*a*) *Musonius Rufus*, chevalier Romain, Toscan d'origine, Philosophe Stoïcien. L'an de Jesus-Christ 62, il représenta à Rubellius Plautus son ami, qu'il étoit plus glorieux pour lui d'attendre la mort & de la recevoir avec constance, que de vivre toujours dans la crainte & dans les allarmes. Rubellius Plautus suivit ce conseil, & fut mis à mort par ordre de Néron.

La célébrité de Musonius Rufus le rendit lui-même suspect à l'Empereur, & il eut l'exil pour récompense du soin qu'il prenoit de former & d'instruire la jeunesse. On l'envoya dans l'isle de Gyarus, où il resta enfermé jusqu'à l'an de J. C. 67. Il en fut alors tiré & conduit à l'Isthme pour y travailler, chargé de chaînes parmi les forçats. Démétrius le Cynique, qui, fuyant la colere de Néron, étoit venu en Grece, reconnut Musonius Rufus dans cet état si indignè de sa condition & de sa vertu, & lui témoigna plaindre beaucoup son triste sort. Musonius Rufus, sans quitter sa bêche, & continuant de fouir avec effort, lui répondit : *Tu t'affliges de ce que je travaille à percer l'Isthme pour l'utilité de la Grece ! Aimerois-tu mieux me voir chanter & jouer des instrumens sur un Théâtre comme Néron ?*

Musonius Rufus fut rappellé depuis d'exil, soit avant, soit après la mort de Néron. Mais, suivant le goût de ceux de sa secte, il outroit la vertu, & gâtoit par un zele indiscret ce qu'il avoit de bon. Un jour, ce Philosophe, comme s'il eût été dans son école au milieu de ses

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 59. L. XV. c. 71. Hist. L. III. c. 81. L. IV. c. 10. 40. Crév. Hist. des Emp. T. II. pag. 364, 436, 477, 478. Tom. III. pag. 241, 283, 288, 354. T. IV. p. 86, 129.

Disciples, prêchoit des soldats armés, sur les avantages de la paix, & sur les maux de la guerre. Il se fit moquer des uns, & ennuya les autres; quelques impatiens commençoient déjà à le maltraiter. Effrayé de leurs menaces, averti doucement par les plus sensés, il se dispensa enfin d'un vain étalage de sagesse qui ne convenoit ni au lieu, ni au tems, ni aux personnes.

Quelque tems après, il demanda qu'il lui fût permis de poursuivre P. Céler, ami perfide de Baréa Soranus, & coupable de faux témoignages contre celui dont il avoit été le maître en Philosophie. On sentit que c'étoit là renouveller le procès des accusateurs, & néanmoins il n'étoit pas possible de protéger un accusé dont la personne étoit vile, & le crime également manifeste & odieux, & l'accusé fut condamné.

Vespasien, ayant pris les rênes du Gouvernement, bannit tous les Philosophes de Rome par une ordonnance, exceptant le seul Musonius Rufus, à qui son rang de chevalier Romain, & apparemment plus de retenue, mériterent une distinction.

MUSONIUS RUFUS, *Musonius Rufus*. *Voyez* Rufus.

MUSTELLA TAMISIUS, *Mustella Tamisius*, (*a*) étoit un des Satellites de Marc-Antoine.

MUSTIUS [C.], *C. Mustius*, (*b*) chevalier Romain. Cicéron en parle avec éloge dans une de ses oraisons contre Verrès.

MUSULANES, *Musulani*. *Voyez* Misulanes.

MUTA. *Voyez*. Muette.

MUTATION, *Mutatio*, terme qui se dit en Géographie de certains lieux de l'empire Romain, où les courriers publics, les grands Officiers qui voyageoient pour le service de l'État, &c., trouvoient des relais & changeoient de chevaux. On entretenoit dans ces lieux des chevaux exprès comme dans nos postes, pour qu'ils en pussent changer & continuer promptement leur route. Avec le tems, on en établit pour tous les voyageurs qui vouloient payer. De-là vient que le mot *Mutatio* se trouve si souvent répété dans les Itinéraires.

Mutation differe de mansion, en ce que le premier signifie un lieu où l'on change de chevaux, & le second un gîte où l'on couche, & où même on peut faire le séjour nécessaire pour se délasser d'une trop grande fatigue.

Louis IV a employé ce mot dans le style de la guerre. C'est dans les remarques de la quatrieme planche que ce Prince a fait graver pour servir à la version qu'il a faite d'une partie des commentaires de César, où il appelle un demi-tour une sim-

(*a*) Cicer. Philipp. 2. c. 34.

(*b*) Cicer. Orat. in Verr. L. III. c. 95. *& seq.*

ple Mutation. Il se voit, dit-il, par le transport des enseignes que ce mouvement ne se fit pas par une simple Mutation ou demi-tour, mais par une révolution chorique, ou contremarche par files.

M. Rollin emploie ce terme, en parlant de la victoire que Manlius Acidinus remporta sur les Celtibériens l'an de Rome 566, & qui auroit eu de plus grandes suites, sans l'arrivée de son Successeur dans le Généralat. Cette Mutation des Généraux étoit, dit-il, un inconvénient considérable attaché à la forme du gouvernement des Romains, mais compensé d'ailleurs par de grands avantages.

MUTE, *Mute*, (a) terme qui se trouve dans ce vers de Silius Italicus :

Nec major Megara Mute concordibus ausis.

Presque tous les critiques conviennent que ce passage est défectueux & qu'au lieu de Mute il faut lire Motye ou Mutye ; ainsi, c'est d'une ville de Sicile dont il est question.

MUTHUL, *Muthul*, (b) fleuve d'Afrique, selon Salluste. » Dans le pais qu'Atherbal » possédoit, dit-il, après le » partage de la Numidie, cou» loit un fleuve, nommé Mu» thul, qui tiroit sa source du » midi. A vingt milles de ce » fleuve ou environ s'élevoit » une montagne à peu près » de cette même étendue, la » nature & le labourage n'y » produisoient aucune chose. » Du milieu de cette monta» gne sortoit une grande colli» ne en pointe, revêtue d'oli» viers sauvages, de myrtes & » d'autres arbres, qui vien» nent dans les terres seches & » sablonneuses. Entre le fleu» ve & la montagne regnoit une » plaine déserte à cause de la » disette d'eau. Pour les ports » du fleuve qui étoient plantés » d'arbres, ils abondoient en » troupeaux & en laboureurs. »

MUTIA PRATA, (c) prairie d'Italie, au-delà du Tibre. Elle tiroit son nom, à ce que nous apprend Festus, de ce Mucius à qui le peuple Romain la donna pour récompense. Tite-Live parle aussi de cette prairie, aussi-bien que Festus. Il écrit *Mucia*, au lieu que Cornélius Népos écrit *Mutia*.

MUTITATION, coutume établie chez les Romains, qui consistoit à inviter pour le lendemain chez soi ceux qu'on avoit eus pour convives chez un autre.

MUTILE, *Mutila*, (d) ville de l'Istrie, selon Tite-Live. Elle fut prise & rasée par les Romains, l'an 177 avant Jesus-Christ. On ignore quelle étoit la véritable situation de cette ville. Ortelius soupçonne que ce pourroit être la même ville

(a) Sili. Italic. L. XIV. v. 273.
(b) Salluft. in Jugurth. c. 34.
(c) Tit. Liv. L. II. c. 13.
(d) Tit. Liv. L. XLI. c. 11.

que Métulum. *Voyez* Métulum.

MUTILIA PRISCA, (*a*) *Mutilia Prisca*, en qui Livie, mere de Tibere avoit beaucoup de confiance, entretint un commerce adultere avec Julius Postumus, qui par ce moyen devint un des intimes confident de l'Impératrice

MUTILUM CASTRUM. *Voyez* Castrum Mutilum.

MUTINE, *Mutina*, Μουτίνη, (*b*) ville d'Italie, dans la Gaule Cispadane, entre les fleuves Gabellus & Scultenna, sur la voie Æmilia. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur le nom du fondateur de cette ville. Mais, on sçait positivement qu'elle devint colonie Romaine, en même-tems qu'Aquilée l'an 183 avant Jesus-Christ. Tite-Live, de qui nous apprenons cette circonstance, ajoute que la colonie de Mutine & celle de Parme contenoient chacune deux mille hommes, auxquels on distribua dans le territoire qui avoit appartenu premiérement aux Toscans, & en dernier lieu aux Boiens; sçavoir, cinq arpens de terre par tête à ceux de Mutine, & huit à ceux de Parme. Sept ans après, C. Claudius fit approcher son armée de Mutine, dont les Liguriens s'étoient emparés l'année précédente. Il la reprit le troisieme jour qu'il avoit commencé à y donner l'assaut & la rendit à ses habitans. Il tua dans la ville même huit mille Liguriens.

Après la mort de Jules César D. Junius Brutus, ne se trouvant pas en état de tenir la campagne, se renferma dans Mutine, où M. Antoine alla l'assiéger. A. Hirtius & Octavien se mirent en marche pour aller secourir les assiégés; mais, quand ils approcherent de Mutine, ils se trouverent arrêtés par le fleuve Scultenna, que M. Antoine avoit bordé de troupes. Il ne leur fut pas possible de le passer. Seulement ils avertirent D. Junius Brutus de leur présence par des signaux, & comme il n'y répondoit pas, ils se servirent d'un plongeur, qui, nageant sous l'eau, entra dans la ville, & porta aux assiégés la nouvelle du secours, gravé sur une lame de plomb très-mince qu'on lui avoit attachée au bras. On introduisit aussi du sel & d'autres provisions dans Mutine par la même voie du fleuve. Les assiégeans, s'en étant apperçus, tendirent des filets qui ne laisserent plus rien passer. Mais, il n'y avoit pas moyen d'arrêter une espece singuliere de courriers, qui entretinrent la communication entre les assiégés & l'armée du secours. C'étoient des pigeons au cou des-

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 12.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 923. Strab. p. 216, 218. Tit. Liv. L. XXI. c. 25. L. XXXIX. c. 55. L. XLI. c. 16. Tacit. Hist. L. I. c. 50. L. II. c. 52. Plin. Tom. I. pag. 116, 123, 172, 711. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. p. 125. Sili. Italic. L. VIII. v. 592. Lucan. Pharf. L. I. v. 41. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. p. 117, 118, 143. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 287. & suiv.

quels on attachoit des lettres ; & qu'on lâchoit après les avoir tenus enfermés dans un lieu obscur, où on leur faisoit souffrir la faim. Dès qu'ils se voyoient en plain air, ils dirigeoient leur vol vers l'endroit où ils appercevoient du grain, qu'on avoit eu soin de mettre sur les lieux les plus élevés de la place ; & ils porterent ainsi & rapporterent plusieurs avis intéressans. Cependant, M. Antoine fut attaqué par A. Hirtius & Octavien. A. Hirtius fut tué, mais Octavien resté seul signala sa bravoure, & défit l'ennemi ; & cette défaite fit lever le siege de Mutine.

Polybe & l'itinéraire d'Antonin écrivent Motine. Cicéron appelle cette ville *firmissima & splendidissima populi Romani colonia*. Tacite & la plupart des historiens Latins ont décrit les maux qu'elle souffrit pendant les guerres civiles. Silius Italicus dit :

Certavit Mutinæ quassata Placentia bello.

Et on lit dans Lucain :

His Cæsar, Perusina fames, Mutinæque labores.

Mutine ne souffrit pas moins, quand les Goths & les Lombards vinrent fondre sur l'Italie. Mais, lorsque Charlemagne eut mis fin à la Monarchie de ces derniers, Mutine se releva de ses ruines. Elle fut rebâtie un peu plus bas dans une plaine agréable & fertile en bons vins où elle est aujourd'hui, & elle se nomme Modene.

MUTINE, *Mutines*, (*a*) Officier né chez les Libyphéniciens. Il se nommoit aussi Hipponiate. C'étoient ses compatriotes qui l'appelloient Mutine. C'étoit un homme vif, entreprenant, & qui avoit appris sous Annibal toutes les ruses & tous les stratagemes qu'on peut employer dans la guerre.

Un jour, Hannon & Epicyde lui donnerent un corps de troupes auxiliaires de Numides, avec lesquelles il parcourut & ravagea les terres des ennemis, prenant soin d'un autre côté d'encourager les alliés, & de leur donner à propos du secours, pour les retenir dans le parti ; de façon qu'en peu de tems il remplit toute la Sicile du bruit de son nom, & devint la ressource la plus assurée de ceux qui favorisoient les Carthaginois. C'est pourquoi, Hannon & Epicyde, après s'être tenus pendant quelque tems renfermés dans Agrigente, oserent en sortir par le conseil de Mutine, & sur la confiance qu'ils avoient en son appui, & allerent camper auprès du fleuve Himéra. M. Claudius Marcellus ayant été informé de ces démarches, se mit aussitôt en campagne, & alla camper à quatre milles de ses

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 40, 41. L. XXVI. c. 21, 40. L. XXVII. c. 5. Roll. Hist. Rom. Tom. III. p. 394, 395, 510, 511, 541.

ennemis, pour observer leurs desseins & leurs mouvemens. Mais Mutine, sans lui donner le tems de prendre haleine, ni de former aucune entreprise contre lui, ayant passé le premier le fleuve, vint attaquer les ennemis, jusques dans leurs postes, porta par-tout l'allarme & l'effroi; & dès le lendemain leur ayant livré un combat dans les formes, il les obligea de se tenir renfermés dans leurs retranchemens. Mais, ayant appris qu'il s'étoit élevé dans le camp des Numides une sédition, qui avoit obligé environ trois cens d'entr'eux de se retirer à Héraclée, surnommée Minoa, il partit de-là pour aller appaiser ce désordre, & faire rentrer les mutins dans leur devoir, recommandant expressément aux Généraux de n'en point venir aux mains avec les Romains pendant son absence. Hannon & Epicyde furent choqués de cet avis, qui avoit l'air d'un commandement. Le premier sur-tout ne pouvoit souffrir qu'un étranger, un demi-Africain, donnât la loi à un Général, que le Sénat & le peuple de Carthage avoient chargé du commandement de leur armée en Espagne. Ainsi, il engagea Epicyde, qui entroit de lui-même dans les vues de Mutine, à passer le fleuve & à donner la bataille à l'ennemi; parce que, disoit-il, s'ils attendoient Mutine, & que la fortune leur fût favorable, ce dernier venu auroit infailliblement tout l'honneur de la victoire. Mais, ils ne purent soutenir le premier choc des Romains, sur-tout quand ils se virent abandonnés par leur cavalerie Numide, sur laquelle ils comptoient le plus pour la victoire, & qui, partie par un reste de mécontentement qui avoit causé la sédition, partie par attachement pour Mutine, que les deux autres Généraux affectoient de mépriser, s'étoit engagée avec M. Claudius Marcellus à ne point combattre.

Deux ans après, [c'étoit l'an de Rome 542, & 210 avant Jesus-Christ.] le consul M. Valérius Lévinus ayant mené ses légions contre Agrigente, Hannon commandoit à la vérité dans la place les Carthaginois; mais, la plus grande ressource des assiégés étoit dans les Numides & dans Mutine leur chef. Cet Officier, parcourant toute la Sicile avec ses troupes, faisoit un butin considérable sur les alliés des Romains; & il n'étoit pas possible, ni de lui fermer le chemin d'Agrigente, quand il vouloit y rentrer, ni de l'empêcher d'en sortir, toutes les fois qu'il avoit envie d'aller piller la campagne. La gloire, que Mutine avoit acquise par ses heureux succès, ayant fait tort à la réputation d'Hannon, excita contre lui la jalousie & la haine de ce Général, qui, ne pouvant plus apprendre sans chagrin les avantages qu'il continuoit de remporter sur les ennemis, lui ôta sa charge, pour

la donner au jeune Hannon son fils, persuadé qu'il cesseroit d'être estimé des Numides, dès qu'il n'auroit plus d'autorité sur eux. Mais, l'évenement ne répondit pas à ses espérances; car, il se rendit odieux en se vengeant, au lieu que Mutine fut encore plus aimé & plus estimé des Numides qu'auparavant. Au reste, ce dernier ne put supporter l'affront qu'il avoit reçu; de sorte qu'il envoya secrétement un courrier à M. Valérius Lévinus, pour traiter avec lui de la reddition d'Agrigente. Lorsqu'ils furent convenus des conditions, & de la maniere dont la place devoit être remise aux Romains, les Numides s'emparerent de la porte qui donnoit du côté de la mer; & ayant tué ou chassé ceux qui la gardoient, ils introduisirent dans la ville un corps d'ennemis, qui s'étoient rendus exprès de ce côté-là. Ils s'avançoient déjà au milieu de la ville, & jusques dans la place publique en ordre de bataille, lorsqu'Hannon, attiré par le tumulte qu'ils causoient, mais qu'il attribuoit à la mutinerie des Numides, qui s'étoient déjà soulevés plus d'une fois, accourut pour appaiser la sédition. Alors, ayant apperçu une multitude supérieure en nombre à celle des Numides, & discernant de plus près le langage des Romains, qui ne lui étoit pas inconnu, il prit le parti de fuir; & étant sorti de la ville par la porte opposée à ce quartier, avec Epicyde, ils se rendirent l'un & l'autre sur le bord de la mer; & ayant trouvé, heureusement pour eux, une petite barque, ils s'embarquerent dessus pour passer en Afrique, abandonnant aux Romains la possession de la Sicile, qu'ils leur disputoient depuis bien des années.

Quelque tems après, Mutine partit pour Rome; & quand il y fut arrivé, on le fit entrer dans le Sénat, ainsi que ceux qui, comme lui, avoient rendu service au peuple Romain. On leur accorda à tous des honneurs & des récompenses proportionnés à leur mérite, selon la parole que leur en avoit donnée le Consul. On donna même à Mutine la qualité de citoyen Romain, en vertu d'une loi qui fut proposée par un Tribun du peuple, autorisé par un arrêt du Sénat.

MUTINENSIS AGER, le territoire de Mutine. *Voyez* Mutine.

MUTINUS, MUTO, MUTUNUS, *Mutinus*, *Muto*, *Mutunus*, surnoms de Priape.

MUTIUS [C.] REGINUS, *C. Mutius Reginus*, (a) chevalier Romain, commandoit la garnison de Zetta, ville d'Afrique, lorsque Jules César se rendit maître de cette place.

(a) Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 802.

MUTIUS SCÉVOLA, (a) *Mutiùs Scævola*, poëte Grec, dont il n'eſt point fait mention dans l'Anthologie imprimée ni dans Voſſius.

MUTUS PORTUS, (b) κωφὸς λιμὴν, port de Grece, dans l'Attique, ſelon Xénophon; il étoit peut-être appellé Mutus ou Muet, parce qu'il étoit tranquille.

MUTUSCA, *Mutuſca*, (c) ville d'Italie, dans la quatrieme région, ſelon Pline. Virgile dit qu'il y croiſſoit beaucoup d'oliviers.

Il y en a qui croyent que c'eſt à préſent Monte-Lione Della Sabina. Mais, Léander & Philander prétendent que ce lieu s'appelle aujourd'hui Trevi. Ortélius fortifie ce ſentiment du témoignage de Cittadinus Angelerius qui lui avoit écrit de Rome, que le village Mutuſca s'appelloit préſentement Trevi; qu'il étoit ſitué dans la Sabine près de Spolette, près de Mevania, aujourd'hui Bevagna, & près de Fulginium, à préſent Fuligno, & que les habitans de ce quartier étoient nommés par Pline *Trebulani Mutuſcæi* ou *Suffenates*. En effet, on trouve le village *Mutuſcæ Trebula*, d'où l'on peut avoir fait Trevi.

MUTUSCÆI. *Voyez* Mutuſca.

MUTUSTRATINS, *Muſtratini*. *Voyez* Mytiſtrate

MUTYCENCES, *Mutycences*, (d) peuple de Sicile. Le Pere Hardouin aſſure que tous les manuſcrits de Pline ſont pour cette orthographe, ainſi que l'édition de Parme, de même que Cicéron; il ajoute que ce nom eſt formé de celui de Motuca, aujourd'hui Modica, ville de Sicile, entre Pachynum & Syracuſe, & que cette ville paroît différente de celle de Motye, dont parlent Thucydide & Diodore de Sicile.

M Y

MYAGRUS. *Voyez* Myiagrus.

MYCALE, *Mycale*, Μυκάλη, (e) montagne de l'Aſie mineure dans l'Ionie. Strabon dit que cette montagne eſt vis-à-vis l'iſle de Samos, & ajoute que le bras de mer qui ſe trouve entre deux, eſt d'environ ſept ſtades. Homere en parle dans ſon Catalogue des villes. Hérodote, Thucydide, & Diodore de Sicile, en font auſſi mention, & la mettent tous dans l'Ionie. Il eſt vrai qu'Étienne de Byzance la place dans la Carie, qui ne s'étendit jamais au-delà du Méandre; mais, comme il eſt le ſeul de

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. II. p. 266.
(b) Xenoph. p. 477.
(c) Plin. T. I. pag. 169. Virg. Æneid. L. VII. v. 711.
(d) Plin. T. I. p. 163.

(e) Strab. pag. 629, 632, 636, 639. Homer. Iliad. L. II. v. 376. Corn. Nep. in Cimon. c. 2. Herod. L. I. c. 148. Pauſ. pag. 299, 402. Diod. Sicul. pag. 260. & ſeq. Plut. Tom. I. p. 138, Juſt. II. c. 14.

son sentiment, on ne doit pas beaucoup s'en embarrasser.

Cette montagne, la plus élevée de la côte, est partagée en deux sommets, & se trouve aujourd'hui au même état que Strabon l'a décrite; c'est-à-dire, que c'est un très-beau païs de chasse, couvert de bois & plein de bêtes fauves. On la nomme actuellement la montagne de Samson, à cause d'un village de même nom qui n'en est pas éloigné, & qui, suivant les apparences, a été bâti sur les ruines de l'ancienne ville de Priene, où Bias, l'un des sept sages de la Grece, avoit pris naissance. Il court sur cette côte des voleurs par bandes, qui ne permettent guere d'en approcher.

MYCALE, *Mycale*, (*a*) fameuse Magicienne, qui fut mere de deux célebres Lapithes, Brotée & Orion. Ovide dit que Mycale avoit fait souvent descendre la lune du Ciel par la force & la vertu de ses charmes.

MYCALE, *ou* MYGALE, *Mycale*, *Mygale*, (*b*) femme dont parle Juvénal dans une de ses satyres.

MYCALESE, *Mycalesus*, Μυκαλησός, la même ville que Mycalesse. *Voyez* Mycalesse.

MYCALESSE, *Mycalessus*, Μυκαλησσός, (*c*) ville de Grece, dans la Béotie. Strabon la met sur le chemin de Thebes à Chalcis, dans le canton qu'il appelle le *Tanagricus pagus*. Pline dit qu'elle étoit sur la côte, & Thucydide semble favoriser ce sentiment. Mais, Pausanias la met bien avant dans les terres.

On convient, dit ce dernier, que Mycalesse a pris son nom de ce que la vache, qui servoit de guide à Cadmus & à ses troupes, se mit à beugler dans le lieu où la ville avoit été bâtie. Diitrephès, étant allé assiéger cette place, & l'ayant prise, en fit passer tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Ce qui prouve que tout fut massacré, c'est que les autres villes de Béotie que les Thébains ravagerent alors, furent repeuplées par ceux mêmes qui avoient échappé à cette désolation, & qu'elles subsistoient encore du tems de Pausanias. Il en auroit été de même de Mycalesse, s'y elle n'avoit pas été entiérement détruite.

MYCALESSE, *Mycalessus*, Μυκαλησσός, (*d*) montagne de Grece, dans la Béotie, selon Pline; elle tiroit son nom de la ville dont il est parlé dans l'article précédent.

MYCALESSIE [CÉRÈS]. *Voyez* Cérès Mycalessie.

MYCENE, *Mycene*, Μυκήνη, fille d'Inachus & femme d'Arestor. *Voyez* ci-après l'article de Mycenes.

MYCÉNÉE, *Myceneus*, Μυκηνεύς,

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 7.
(*b*) Juven. Satyr. 5. v. 141.
(*c*) Strab. pag. 404, 405, 410. Plin. Tom. I. pag. 198, Thucyd. pag. 509. Pauf. pag. 40, 570. Homer. Iliad. L. II v. 5.
(*d*) Plin. Tom. I. pag. 197.

Μυκηνεὺς, fils de Sparton. Voyez L'article suivant.

MYCENES, *Mycenæ*, (a) Μυκῆναι, ville du Péloponnèse, dans l'Argolide. On en attribue la fondation à Persée. Ce Prince, se reprochant un parricide qu'il n'avoit pourtant commis que par mégarde, engagea Mégapenthe, fils de Prœtus, à changer de Royaume avec lui. Ce fut après avoir pris possession de son nouvel Empire, qu'il bâtit une ville dans le lieu même où le pommeau de son épée étoit tombé, ce qu'il prit pour un signe de la volonté des Dieux qui lui ordonnoient d'établir là sa demeure; & parce que le pommeau d'une épée s'appelle en Grec Mycès, il donna le nom de Mycenes à cette ville. D'autres prétendent que c'étoit parce qu'ayant cueilli un champignon, il trouva dessous une source d'eau dont il étancha sa soif, car un champignon s'appelle aussi Mycès en Grec. Homere dans un vers de l'Odyssée fait mention d'une femme qui avoit nom Mycene:

Alcmene avec Tyro, puis la belle Mycene.

Et dans le Poëme des femmes illustres, il est dit que Mycene étoit fille d'Inachus & femme d'Arestor; quelques-uns veulent que ce soit elle qui ait donné son nom à la ville de Mycenes. Mais, pour le conte que d'autres font d'un certain Mycénée, fils de Sparton, lequel Sparton étoit fils de Phoronée, on ne le croit pas fondé, car les Lacédémoniens, dont il sembloit flatter la vanité, le rejettoient eux-mêmes.

Persée, selon Strabon, eut pour successeur Sthénélus, qui laissa la Couronne à Eurysthée. Mycenes passa dans la suite sous la puissance des Pélopides, & depuis sous celle des Héraclides. Après la bataille de Salamine, les Argiens & quelques autres peuples, ayant déclaré la guerre à cette ville, la détruisirent entiérement, & en partagerent entr'eux le territoire. Ce fut un mouvement de jalousie qui les y poussa, s'il en faut croire Pausanias, parce que tandis qu'ils regardoient de sang froid l'irruption des Perses, & qu'ils demeuroient dans l'inaction, la ville de Mycenes envoya aux Thermopyles quatre-vingts de ses citoyens qui partagerent avec les Lacédémoniens la gloire d'une des plus belles actions qui se soit jamais faite. Les Argiens, piqués de cet affront, résolurent de raser la ville, de sorte que du tems de Pausanias l'on n'y voyoit plus que des ruines, où l'on distinguoit en-

(a) Thucyd. pag. 7. Pauf. pag. 111. & seq. Strab. pag. 368, 372, 377. Plin. Tom. I. pag. 194. Ptolem. L. III. c. 16. Pomp. Mel. pag. 111. Virg. Georg. L. III. v. 121. L. I. v. 288, 654. L. II. v. 25, 180, 577. L. V. v. 52. L. VI. v. 838. L. VII. v. 222. L. IX. v. 139. Tit. Liv. L. XXXII. c. 39. Homer. Iliad. L. II. c. 76. L. IV. v. 52. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 332.

core quelques restes de son enceinte, & entr'autres une porte sur laquelle il y avoit deux lions, que l'on croyoit avoir été faits par les Cyclopes. On montroit encore alors la fontaine de Persée, & des chambres souterreines où l'on disoit qu'Atrée & ses enfans cachoient leurs trésors. Près de-là étoit le tombeau d'Atrée, & de tous ceux qu'Agamemnon ramena avec lui après la prise de Troie, & qu'Egisthe fit périr dans le repas qu'il leur donna; on en exceptoit Cassandre, car les Lacédémoniens qui habitoient Amycles, prétendoient avoir son tombeau chez eux, & c'étoit un sujet de dispute entr'eux & ceux de Mycenes. Là se voyoit encore le tombeau d'Agamemnon & celui d'Eurymédon son écuyer; mais, Télédame & Pélops n'avoient qu'une même sépulture; on disoit que c'étoit deux jumeaux que Cassandre avoit mis au monde, & qu'Egisthe égorgea sans pitié pour leur enfance, après avoir trempé ses mains dans le sang de leurs peres. A l'égard de Clytemnestre & d'Egisthe, ils avoient leur sépulture hors des murs; aussi n'étoient-ils pas dignes, dit Pausanias, de l'avoir au même lieu qu'Agamemnon, & que ceux qui furent tués avec lui. A quinze stades de Mycenes sur la gauche, on trouvoit un temple de Junon; le chemin qui y menoit étoit arrosé de l'eau de la fontaine Eleuthérie; c'étoit de cette eau que les Prêtresses de Junon se servoient dans leurs purifications, & dans les fonctions secretes de leur ministere. Le Temple étoit bâti au pied du mont Eubée.

Comme Argos & Mycenes étoient voisines, les Poëtes tragiques les confondent souvent ensemble. C'est ainsi qu'Euripide, dans son Iphigénie & dans son Oreste appelle la même ville, tantôt Argos, tantôt Mycenes.

Dans le tems que les Romains faisoient la conquête de la Grece, il subsistoit encore quelque partie de cette ville; du moins, Polybe nous le fait entendre; Tite-Live même semble dire la même chose. Presque tous les Auteurs écrivent *Mycenæ* au pluriel. Homere met le nom de cette ville au pluriel & au singulier. Dans le second livre de l'Iliade, au Catalogue des villes, il écrit Μυκῆναι. *Mycenæ*; & dans le quatrieme livre, il dit Μυκήνη, *Mycene*. On croit que Mycenes est aujourd'hui Charie ou Saint-Adrien.

MYCENICA URBS. *Voyez* Mycenes.

MYCÉRINUS, *Mycerinus*, Μυκερῖνος, (*a*) fils de Chéops, succéda à Chéphren son oncle au royaume d'Égypte. Comme il détestoit les actions de ses deux

(*a*) Diod. Sicul. pag. 40, 41. Herod. L. II. c. 129. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. p. 78.

prédécesseurs, son pere & son oncle, il fit rouvrir les temples, donna au peuple qui étoit réduit à la derniere misere, la liberté de sacrifier & de veiller à ses affaires; & même la justice ne fut jamais mieux exercée que durant son regne. Aussi les Égyptiens le louoient pour ce sujet plus que tous les autres Rois, & non-seulement ils le louoient parce qu'il rendoit la justice avec toute sorte d'équité, mais parce que quand on se plaignoit des jugemens qu'il avoit rendus, il donnoit même du sien pour éviter les plaintes & l'indignation de ses sujets.

Dans le tems qu'il traitoit ses peuples avec tant de douceur, & qu'il montroit tant de passion pour les rendre heureux, la premiere infortune qui lui arriva, fut la mort de sa fille unique. Il en fut extraordinairement affligé; & voulant l'inhumer d'une façon plus particuliere que les autres, il fit faire une vache de bois creusé qu'il fit dorer, & y fit enfermer sa fille. Mais, il ne fit point enterrer cette vache; au contraire, elle étoit encore du tems d'Hérodote exposée aux yeux de tout le monde. Elle étoit dans la Maison royale de la ville de Saïs, dans une chambre richement parée, où l'on brûloit de jour toute sorte d'odeurs exquises, & de nuit il y avoit une lampe allumée. On voyoit dans une chambre voisine les images des concubines de Mycérinus, au moins les Prêtres l'assuroient ainsi. En effet, il y avoit environ vingt grandes statues de femmes faites de bois, la plupart nues. Il y en a qui disent à cette occasion que ce Prince voulut forcer sa fille, dont il étoit devenu amoureux, & que cette malheureuse Princesse s'étant pendue de déplaisir, son pere la fit inhumer dans une vache; que la mere fit couper les mains de celles qui avoient servi Mycérinus dans un amour si infame; & que leurs simulachres qui n'avoient point de mains étoient punis des mêmes supplices qu'elles avoient soufferts durant leur vie. Mais, ce discours est une fable comme quantité d'autres. Car, il étoit aisé, selon Hérodote, de remarquer que les mains de ces statues étoient tombées de vétusté, & même du tems de cet Auteur, on les voyoit encore à leurs pieds. Tout le corps de cette vache étoit couvert d'une housse de cramoisi, excepté la tête & le col qui étoient dorés d'un or fort épais; & à l'entour des cornes, il y avoit un cercle qui étoit en forme de soleil. Cette vache n'étoit pas debout, mais sur les genoux, & néanmoins elle étoit aussi haute que la plus grande vache vivante. On la portoit tous les ans hors de la chambre où elle étoit; & quand les Égyptiens avoient battu un certain Dieu, alors ils exposoient cette vache au grand jour. Car, on dit que la fille de Mycérinus l'avoit prié en mourant, que quand elle seroit mor-

te, on lui fît voir le soleil une fois tous les ans.

La seconde infortune qui arriva à Mycérinus après la mort de sa fille, fut qu'il lui vint un Oracle de la ville de Bute, par lequel il apprenoit qu'il ne devoit plus vivre que six ans, & qu'il mourroit le septieme. Comme il reçut cette nouvelle avec dépit, & qu'elle lui fut très-sensible, il envoya faire à l'Oracle des plaintes injurieuses, & lui fit dire que puisque son pere & son oncle, qui avoient fait fermer les Temples au mépris des Dieux & persécuté les hommes, avoient vécu si longtems, il ne devoit pas sitôt mourir, lui qui vivoit saintement, & qui avoit rendu aux Dieux de véritables adorations. On dit qu'il lui vint ensuite d'autres réponses de l'Oracle, par lesquelles il apprenoit qu'il perdroit la vie, parce qu'il n'avoit pas fait les choses qu'il devoit faire; qu'il falloit que l'Égypte fût persécutée pendant cent cinquante ans; que les deux Rois qui avoient regné avant lui, avoient appris cet arrêt des Destinées, & que pour lui il ne l'avoit pas entendu. Mycérinus, ayant sçu qu'il étoit donc condamné par les Dieux, fit faire quantité de flambeaux qu'il faisoit allumer toutes les nuits, pour passer le tems à boire & en réjouissances, ne cessant ni jour ni nuit de courir par les bois & les plaines, où il sçavoit qu'il y avoit des festins & des divertissemens de jeunes gens. Et il prétendoit se servir de cette invention pour montrer de la fausseté dans l'Oracle, & faire douze années de six, en convertissant les nuits en jours par le moyen de ces flambeaux. Il laissa une pyramide quadrangulaire, moindre que celle de son pere, de vingt pieds de chaque côté, & bâtie jusqu'à la moitié de pierres d'Ethiopie.

MYCES, *Myci*, Μύκοι, (*a*) peuple d'Asie, selon Étienne de Byzance. Ce Géographe ne marque pas quel païs habitoit ce peuple. Il y a apparence que les Myces sont les mêmes que les Meces d'Hérodote. *Voyez* Meces.

MYCON, *Mycon*, (*b*) un des Bergers que Virgile introduit dans ses Églogues.

MYCON, *Mycon*, (*c*) fameux Peintre, qui travailla à Athenes dans le Pœcile. Polygnote, autre fameux Peintre, qui travailla au même Portique, ne voulut point accepter de paiement. Mais, Mycon, moins généreux & peut-être moins riche que Polygnote, reçut de l'argent, & par ce contraste augmenta encore la gloire de son confrere.

MYCONE, *Myconos*, *Myconus*, Μύκονος, (*d*) isle de la mer

(*a*) Herod. L. III. c. 93.
(*b*) Virg. Eclog. 3. v. 10. Eclog. 7. v. 29, 30.
(*c*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 637.
(*d*) Plin. Tom. I. p. 211, 615, 718. Virg. Æneid. L. III. v. 76. Strab. pag. 487. Thucyd. p. 189.

Égée, & l'une des Cyclades, étoit ſituée entre les iſles de Ténos, de Paros & de Naxe. La premiere étoit au nord, & les deux autres au midi. Le circuit de Mycone étoit d'environ trente milles.

Cette iſle avoit des montagnes peu élevées. Les deux plus conſidérables portent le nom de Saint Hélie; l'une eſt tout près du Cap Trullo, à l'entrée du canal de Myçone & de Tine; l'autre eſt à l'extrêmité de Mycone, vis-à-vis Tragoniſi. Le nom de Dimaſtos, que Pline donne à la plus haute montagne de l'iſle, convient également à toutes les deux, puiſque chacune a le ſommet fendu en deux parties. Ovide, qui dans ſon voyage du Pont, avoit vu Mycone de plus près que Virgile, a eu raiſon de dire que c'étoit une iſle peu élevée; Virgile dit tout le contraire. Ce n'eſt pas que *humilis inſula* ne ſignifie auſſi une iſle mépriſable & vile, comme Stace a appellé l'iſle de Sériphe.

Strabon rapporte que les Poëtes ont fait de Mycone le tombeau des Centaures défaits par Hercule, d'où étoit venu le proverbe: *Tout eſt dans Mycone*, pour dire qu'un homme vouloit parler de tout dans le même diſcours. Étienne de Byzance aſſure que cette iſle a pris ſon nom d'un certain Myconus, fils d'Ænius; mais, on connoît auſſi peu l'un que l'autre, & la plupart des Anciens ſont tombés dans le même défaut. La remarque de Strabon & d'Euſtathe eſt mieux fondée. Ils diſent que les Myconiens étoient ſujets à devenir chauves, puiſqu'aujourd'hui la plupart des habitans y perdent leurs cheveux à l'âge de 20 ou 25 ans. Pline a outré l'obſervation, en aſſurant que les enfans y naiſſent ſans cheveux. Cependant, les habitans de cette iſle ſont bien faits.

Ils aimoient anciennement à manger chez les autres; d'où étoit venu cet autre proverbe: *Myconius conviva.*

L'iſle de Mycone n'étoit ſéparée de celle de Délos, que par un trajet de trois milles, & non pas de quinze milles comme l'ont prétendu quelques-uns.

Cette iſle s'appelle à préſent Micoli. Le ſéjour en eſt aſſez agréable pour les étrangers. On y fait bonne chere, quand on a un bon cuiſinier, car les Grecs n'y entendent rien. Les perdrix ſont en abondance & à bon marché dans cette iſle, de même que les cailles, les becaſſes, les tourterelles, les lapins, & les becafigues. On y mange d'exellens raiſins & de fort bonnes figues. Ordinairement les ſalades s'y font avec une eſpèce de laiteron tout-à-fait ragoutant, quand on a frotté le plat avec de l'ail. L'*adralida* & la *radice* y ſont aſſez recherchées; la premiere eſt une eſpece de ſcorſonere, & la radice eſt la chicorée épineuſe, dont les jeunes pouſſes ſe blanchiſ-

sent naturellement dans le sable le long de la mer. On fait un bon ragoût en carême avec les Vroulas bouillies. Le fromage mou qu'on prépare dans cette isle, est délicieux. Il n'y a que les cailles confites au vinaigre, qui choquent les étrangers; car, ces oiseaux sont réduits en une espece de bouillie; les gens du païs les préferent sans doute aux cailles fraîches. On ne brûle à Mycone que des broussailles tirées de l'isle de Délos.

MYCONIENS, *Myconii*, les habitans de Mycone. *Voyez* Mycone.

MYDAS, *Mydas*. *Voyez* Midas.

MIDON, *Mydon*, Μύδων, (*a*) un des capitaines Troyens qui furent renversés par Achille.

MYDON, *Mydon*, Μύδων, (*b*) fils d'Atymnius, conduisoit le char de Pylémene pendant le siege de Troie. Il fut blessé par Antiloque, qui l'atteignit justement au coude, dans le tems qu'il faisoit tourner ses chevaux; les guides lui tombent de la main, & vont traînant sur la poussiere. Antiloque, sans perdre de tems, court sur lui l'épée à la main, & le blesse à la temple. Mydon, jettant le dernier soupir, tomba de son char la tête la premiere, dans un endroit où le sable étoit mou & profond; il y enfonça jusqu'aux épaules, & y demeura tout droit. Ses chevaux, qu'Antiloque chassoit vers l'armée des Grecs, l'abattirent, & l'étendirent sur la poussiere.

MYECPHORITANA PLAGA, *ou* MYECPHORITANUS NOMOS, Μυεκφορίτης νομὸς, (*c*) canton ou nome d'Égypte. Hérodote dit que ce Nome étoit à l'opposite de la ville de Bubaste.

MYGDON, *ou* MYGDONIUS, *Mygdon*, *Mygdonius*, (*d*) roi de Thrace, étoit fils de Cissée, & frere d'Hécube, femme de Priam. Virgile fait mention de Corœbe, son fils, qui se trouva au siege de Troie, & fut épris d'amour pour Cassandre. Il est appellé Mygdonide dans Virgile, c'est-à-dire, fils de Mygdon. Un auteur Moderne s'est trompé en prenant le mot *Mygdonides*, pour le nom d'une nation; car, comme Servius l'a très-bien remarqué, ces noms ne finissent jamais en *des*.

Pausanias dit que Mygdon avoit un magnifique tombeau sur les confins des Phrygiens & des Tectosages; d'où il est arrivé que les Phrygiens ont eu le nom de Mygdoniens en Poësie.

MYGDONIA, *Mygdonia*, (*e*) un des surnoms donnés à Cybele. Celui-ci étoit un surnom local.

MYGDONIE, *Mygdonia*, Μυγδονία, contrée de l'Asie

(*a*) Homer. Iliad. L. XXI. v. 209.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 580. & *seq*.
(*c*) Herod. L. II. c. 168.
(*d*) Homer. Iliad. L. III. v. 186. Virg. Æneid. L. II. v. 342. Pauf. p. 661.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 14.

mineure. *Voyez* Mygdoniens.

MYGDONIE, *Mygdonia*, (*a*) Μυγδονία, contrée d'Asie, dans la Mésopotamie, ainsi nommée, selon Théodoret, d'un fleuve qu'on appelloit Mygdonius; mais, selon Pline, ce nom lui avoit été donné par les Mygdoniens de Macédoine, qui y avoient apparemment envoyé une colonie. Strabon, qui dit la même chose, nous apprend que la Mygdonie s'étendoit le long de l'Euphrate, depuis Zeugma jusqu'à Thapsacus, & il y renferme Nisibis, qu'on appella *Antiochia Mygdonia*. De cette façon la Mygdonie de la Mésopotamie comprenoit la partie occidentale de la Mésopotamie.

Plutarque dit de L. Lucullus: » Il descendit dans la province » de Mygdonie, païs fertile & » tempéré, & où il y avoit une » ville très-grande & très-peu» plée, que les Barbares appel» loient Nisibis, & les Grecs, » Antioche de Mygdonie. »

MYGDONIE, *Mygdonia*, Μυγδονία, (*b*) contrée d'Europe, dans la Macédoine, avoit selon les cartes de M. d'Anville, la Péonie au nord, la Sintice à l'orient, la Chalcidice au midi, & l'Emathie au couchant. Le fleuve Axius, selon Hérodote, faisoit la séparation de la Mygdonie, & alloit se perdre dans un lac situé audessus de l'Axius.

Ptolémée fait mention de cette contrée, & Pline ne parle que des habitans. Ptolémée y met les villes suivantes, Antigonie, Calindœa, Bærus, Physcæ, Terpillus, Carrabia, Xylopolis, Assorus, Apollonie, Mygdoniæ, & Lete.

MYGDONIENS, *Mygdonii*, *Mygdones*, Μυγδόνες, (*c*) peuple de l'Asie mineure, ainsi nommé selon Pausanias, de Mygdon, pere de Corœbe. Les Mygdoniens étoient Thraces d'origine, s'il en faut croire Strabon. Ce Géographe appelle leur territoire *Mygdonius campus*, & assure qu'il seroit difficile d'en marquer les bornes précises, quoique ce peuple formât une nation distinguée. Voici ce qu'il nous en apprend de plus positif. Après avoir donné une description du mont Olympe, il ajoute: » Ceux qui habitent cette » montagne vers le septentrion, » sont les Bithyniens, les Myg» doniens, les Doliones; le » reste est occupé par les My» siens & les Epictetes. On » appelle principalement Do» liones, ceux qui sont aux » environs de Cyzique, depuis » l'Esepe jusqu'au Rhyndacus » & le lac Dascylitide, & Myg» doniens ceux qui viennent » ensuite jusqu'au territoire » Myrléen. » Le nom de Myg-

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 311. Strab. p. 527, 736, 747. Plut T. I. p. 514.

(*b*) Herod. L. VII. c. 123. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 13. Plin. Tom. I. p. 201. Thuyd. p. 39, 169.

(*c*) Strab. pag. 295, 550, 564, 575, 588. Plin. Tom. I. pag. 283, 289. Paus. pag. 661.

doniens étoit aussi propre aux habitans de la Mygdonie de Macédoine, & à ceux de la Mygdonie de Mésopotamie.

MYGDONIUS CAMPUS, Μυγδόνιον πεδίον. *Voyez* Mygdoniens & Nisibe.

MYGDONIUS, *Mygdonius.* *Voyez* Mygdonie.

MYIACORUS, *Myiacorus*, le même que Myiagrus. *Voyez* Myiagrus.

MYIAGRUS, *Myiagrus*, (*a*) Μυίαγρος, génie imaginaire des Anciens, dont le nom est formé de μυῖα, *musca*, mouche & d'ἄγρα, *captura*, parce qu'ils lui attribuoient la vertu de chasser les mouches durant les sacrifices.

Il faut écrire, comme nous avons fait, Myiagrus, & non pas Myagrus, qui signifieroit destructeur des rats. Or, tout le monde convient que les mouches étoient les seuls insectes dont parlent les Anciens, au sujet desquels on invoquoit ce Dieu solemnellement dans quelques endroits, pour être délivré de ce fleau.

Les Arcadiens, dit Pausanias, ont des jours d'assemblée en l'honneur d'une certaine Divinité, qui vraisemblablement est Hercule ou Jupiter. Dans ces occasions, ils commencent par invoquer le dieu Myiagrus, & le prier de les préserver des mouches durant leurs sacrifices.

Le peuple Romain honoroit aussi cette Divinité imaginaire sous le nom de Myiode, parce que les mouches s'appellent en Grec μυῖαι. Pline rapporte qu'elles desoloient les assistans aux jeux Olympiques, mais qu'elles s'envoloient par nuages, & se jettoient ailleurs, aussi-tôt qu'ils avoient sacrifié un taureau au dieu Myiode; cependant, on ne lui faisoit que rarement cet honneur à Olympie, & seulement une fois dans le cours de plusieurs années. Les Éléens au contraire encensoient avec constance les autels de ce Dieu, persuadés qu'autrement des flots de mouches viendroient infecter leur païs, sur la fin de l'été, & y porter la peste & la désolation.

L'incommodité de tous ces insectes, que nous appellons mouches, moucherons, cousins, est si grande dans les païs chauds, que la superstition s'est imaginée sans peine qu'il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour les chasser, ou les faire périr. Mais, comme il y avoit à Rome des expositions avantageuses où l'on étoit moins incommodé de ces sortes d'insectes aîlés que dans d'autres quartiers, ce qui se trouvoit également vrai dans plusieurs villes, le peuple se persuada devoir cette faveur aux bontés éclatantes d'une Divinité particuliere qu'il nomma Myiode, Myiagrus, Apomyos, suivant les lieux & les païs.

MYINDA, *Myinda*, jeu d'en-

(a) Pauf. p. 497. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 348.

fant chez les Anciens. Il revient à notre colin-maillard. On bandoit les yeux à un enfant; il couroit après ses camarades en disant Χαλκὴν μυῖαν θηρήσω; *je courrai après une mouche d'airain;* les autres lui répondoient θηρήσεις, ἀλλ' οὐ λήψεις; *tu courras après, mais tu ne l'attraperas pas.*

MYIODE, *ou* MYODE, *Myiodes*, *Myodes*, c'est-à-dire, chasse-mouche, surnom d'Hercule & de Jupiter. *Voyez* Myiagrus & Béelzébuth.

MYLA, *Myla*, (*a*) fleuve de Sicile. Il couloit, selon Tite-Live, entre Syracuse & Léontium; mais, comme il y a plus d'un fleuve dans ce quartier, il est difficile de décider lequel portoit anciennement le nom de Myla. Quelques-uns veulent que ce soit présentement le Marcellino ou Marcellini; d'autres le prennent pour le saint Giuliani. M. de l'Isle, dans sa carte de l'ancienne Sicile, nomme Alabus ou Xiphonius l'embouchure du fleuve Myla.

MYLAON, *Mylaon*, Μυλάων, (*b*) fleuve du Péloponnèse, dans l'Arcadie, selon Pausanias.

MYLASA, *ou* MYLASSA, *Mylasa*, *Mylassa*, Μύλασα, Μύλασσα, (*c*) ville de l'Asie mineure dans la Carie, située à quatre-vingts stades de son port, selon Pausanias. Strabon en effet la met dans les terres, & la compte au nombre des principales villes du païs.

Elle étoit dans une riche campagne, & dominée par une haute montagne; mais, on étoit surpris avec raison qu'on eût eu la mal adresse de placer ainsi une ville si importante sous une montagne. On raconte à ce sujet, qu'un des Gouverneurs de la province, étonné comme les autres de l'assiette de la ville, dit que celui qui en avoit été le fondateur, s'il n'eût pas craint, n'eût pas même rougi.

Hécatomnus, roi de Carie, ayant choisi Mylasa pour être le lieu de son séjour, en fit la capitale de son Royaume. Deux choses l'y déterminerent, l'amour de la patrie, & la prodigieuse fertilité du terroir de Mylasa. D'ailleurs, il n'y avoit point de ville dans toute la Carie, qui fût plus décorée de temples, de portiques, & d'autres édifices publics, & rien de plus aisé que d'y ajouter de nouveaux embellissemens à l'aide d'une carriere de très-beau marbre blanc, située dans le voisinage.

Entre les temples des Mylaséens, deux étoient sur-tout remarquables l'un de Jupiter Osogo ou Ogoa, & l'autre de Jupiter Labrandénus.

Mylasa fut la patrie de plusieurs grands Hommes, & en particulier de quelques Rhéteurs, qui, par leurs discours, menoient le peuple comme ils

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 30, 31.
(*b*) Pauf. p. 512.
(*c*) Strab. p. 658. *& seq.* Plin. T. I. p. 276. Hérod. L. I. c. 171. L. V. c. 121. Pauf. pag. 471. Ptolem. L. V. c. 2. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 39. L. XLV. c. 25. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 144.

dus, Μύνδος, ville de l'Asie mineure, dans la Carie, étoit située sur le bord de la mer Égée. Elle avoit un port dont parle Strabon. Cette ville fut fondée par une colonie des Trœzéniens, au rapport de Pausanias. Elle étoit vis-à-vis d'Halicarnasse, à l'entrée d'une presqu'isle, dont l'isthme commençoit à l'une des deux villes & se terminoit à l'autre.

Alexandre le Grand, se flattant de prendre Mynde par intelligence, y alla de nuit avec une partie de ses troupes. Mais, comme il vit que personne ne favorisoit son dessein, & qu'on ne répondoit pas à l'espérance qu'on lui avoit fait concevoir, il fit approcher des soldats pesamment armés, & leur commanda de miner le mur; car, ils n'avoient apporté ni échelles, ni machines, parce qu'ils n'étoient pas venus dans l'intention de faire un siege. Ils firent tomber une tour, mais ils ne se firent point de passage par où ils pussent entrer dans la ville. Cette tour étoit tombée de telle sorte, qu'elle défendoit encore par ses ruines cette partie de la muraille qu'elle couvroit étant debout. D'ailleurs, les habitans se défendirent avec beaucoup de courage & furent en même-tems secourus par ceux d'Halicarnasse, que Memnon y avoit envoyés par mer, ayant sçu le péril où cette ville étoit réduite. Ainsi, l'entreprise des Macédoniens n'eut point de succès pour lors. Mais, les Myndiens furent cependant obligés dans la suite de recevoir la loi du vainqueur de l'Asie.

Quoique les Auteurs anciens disent Mynde, on trouve cependant Minde dans Pomponius Méla. Leun Clavius soutient que le nom Moderne de cette ville est Mentese.

MYNDE, *Myndos*, *Myndus*, Μύνδος, (a) autre ville de l'Asie mineure, aussi dans la Carie. Étienne de Byzance distingue cette ville de la précédente par l'épithete de παλαιά, c'est-à-dire, l'ancienne. Pline semble aussi distinguer deux villes, en disant : *Inde Myndos, & ubi fuit Palæmyndus;* ce qui signifie: » Ensuite Mynde, & le lieu » où a été Palémynde, » ou l'ancienne Mynde. Il y a seulement à remarquer dans cette expression, que l'ancienne Mynde ne subsistoit plus du tems de Pline. Ce n'étoit plus alors apparemment qu'un village; & c'est peut-être celui que Strabon nomme Myndya.

La ville de Mynde fut Épiscopale. Parmi les Souscripteurs du Concile de Chalcédoine, on trouve celle d'*Alphius Myndi Cariæ Episcopus*. Il y en a qui prétendent que c'est aujourd'hui Saint-Pietro.

MYNDIENS, *Myndii*, Μύνδιοι, les habitans de Mynde. *Voyez* Mynde.

MYNÈS, *Mynes*, Μύνης,

(a) Strab. p. 658. Plin. T. I. p. 276.

a) Prince qui fut tué par Achille, au rapport d'Homere. Il étoit roi de Lyrnessus, & avoit épousé Briséis, qui fut enlevée par Achille.

MYODE. *Voyez* Myiode.

MYOMANTIE, *Myomantia*, (b) espece de divination, ou maniere de prédire les évenemens futurs par le moyen d'une souris.

Quelques Auteurs regardent la Myomantie, comme une des plus anciennes manieres de deviner, & croyent que c'est pour cela qu'Isaïe compte la souris parmi les abominations des idolâtres. Mais, outre qu'il n'est pas certain que le mot *Hébreu*, employé par le Prophete, signifie une souris, il est évident que le Prophete ne parle point en cet endroit de deviner par le moyen de cet animal, mais de l'abomination que commettoient contre la loi de Moïse, ceux qui mangeoient des souris. *Et abominationem & murem*, porte la vulgate.

Les souris ou les rats entroient pourtant pour quelque chose dans le systême général de la divination parmi les Romains, & l'on tiroit des présages malheureux, ou de leur cri, ou de leur voracité. Élien raconte que le cri aigu d'une souris suffit à Fabius Maximus pour qu'il se démît de la Dictature; & selon Varron, Cassius Flaminius quitta la charge de Général de la cavalerie sur un pareil présage. Plutarque, dans la vie de M. Marcellus, dit qu'on augura mal de la derniere campagne de ce Consul, parce que des rats avoient rongé l'or du temple de Jupiter.

Le mot *Myomantie* est formé du Grec μῦς, *mus*, un rat, une souris, & de μαντεία, *divinatio*, divination.

MYONÉENS, *Myonenses*, Μυονέες. *Voyez* Myonnese.

MYONÈSE, *Myonesus*, Μυόνησος. *Voyez* Myonnèse.

MYONNÈSE, *Myonnesus*, Μυόννησος, (c) ville de l'Asie mineure, dans l'Ionie, selon quelques-uns. Strabon en fait une presqu'isle qu'il met entre Téos & Lébede; ou plutôt il dit que Myonnèse est dans un lieu élevé, qui forme une presqu'isle. Thucydide attribue Myonnèse aux Teiens.

» Myonnèse, dit Tite-Live, » est un Promontoire, situé entre Téos & Lébede; c'est en » même-tems une colline assez » large par le bas, mais terminée en pointe vers le haut, » en forme de pain de sucre. » Du côté du continent, ce » tertre n'a qu'une avenue extrêmement étroite. Du côté » de la mer, il est bordé de rochers minés par les flots, & » qui, en quelques endroits, » sont plus élevés que les mâts » des vaisseaux qui sont dans » cette rade. »

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 199. L. XIX. v. 296.
(b) Isaï. c. 66. v. 17.
(c) Strab. pag. 643. Thucyd. p. 190. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 13, 27.

MYONNÈSE, *Myonnesus*, Μυόννησος, (*a*) petite isle de Grece, dans la Thessalie, selon Strabon. Ce Géographe la met près de Larisse.

MYONTE, *Myus*, Μυοῦς, (*b*) une des douze villes de l'Ionie, selon Strabon, étoit située sur les bords du Méandre. Cet Auteur attribue la fondation de cette ville à Cydrélus, fils naturel de Codrus ; Pausanias le nomme Cyarete. Mais, à parler selon l'exacte vérité, ce Prince ne bâtit point Myonte ; il y établit seulement la colonie des Ioniens dont il étoit le conducteur.

Cette ville est une de celles dont le roi Artaxerxe fit présent à Thémistocle. Telle étoit, pour le remarquer en passant, la coutume des anciens Rois d'Orient. Au lieu de pensions, ils donnoient des villes & des provinces qui devoient tout fournir pour l'entretien de ceux qui en étoient gratifiés. Toute l'Égypte fut donnée à une Reine pour ses habits. Les tributs même, que les Rois exigeoient des villes & des provinces, avoient chacun leur destination particuliere. Une telle Province payoit tant pour le vin, une autre tant pour la viande, celle-là tant pour les menus plaisirs, & celle-ci tant pour la garde-robe. Dans le premier Alcibiade de Platon, on voit que la plupart des Provinces étoient destinées à fournir la garde-robe de la Reine; l'une étoit pour sa ceinture, l'autre pour son voile, l'autre pour d'autres habits, & chacune de ces Provinces portoit le nom des parures qu'elle fournissoit. Artaxerxe donna à Thémistocle Magnésie pour son pain, car elle étoit dans le terroir de l'Asie le plus fertile en froment, sur le fleuve Méandre. Thucydide marque que Thémistocle en tiroit cinquante talens, c'est-à-dire, cinquante mille écus. Lampsaque étoit pour le vin, car c'étoit le plus beau vignoble de l'Asie; & Myonte pour la viande, dont elle étoit très-bien fournie; elle abondoit surtout en poisson, à cause du voisinage de la mer.

Strabon dit que les habitans de Myonte ayant abandonné leur ville, elle fut réunie à celle de Milet qui étoit voisine. Pausanias nous apprend pourquoi cette ville avoit été abandonnée. Il y avoit, dit-il, un petit golfe dans le voisinage. Le Méandre qui passoit auprès, à force d'élargir son lit & de se répandre, jetta tant de limon dans ce golfe, que l'eau ne communiquant plus avec la mer & venant à croupir, forma un marais dont les exhalaisons engendrerent une si grande quantité de cousins & de moucherons, qu'il fallut déserter. Les gens du païs se retirerent à Milet, emportant avec

(*a*) Strab. p. 435.

(*b*) Strab. pag. 632. *& seq.* Cornel. Nep. in Themist. c. 10. Plut. Tom. I. pag. 127. Pausf. pag. 400. Plin. Tom. I. pag. 278. Vell. Paterc. L. I. c. 4. Herod. L. I. c. 142. Thucy. p. 91.

eux tous leurs effets & jusqu'aux statues de leurs Dieux. Aussi, ajoute Pausanias, n'ai-je rien vu de beau à Myonte qu'un temple de Bacchus qui étoit de marbre blanc.

MYOPARONS, *Myoparones*, Μυοπάρωνες, (*a*) sorte de vaisseaux. Les vaisseaux qu'Appien nomme Phaseles, sont appellés par Plutarque Myoparons. Ce dernier dit qu'Octavie obtint de son mari Marc-Antoine la permission de donner à Octavien son frere, vingt Myoparons, au-delà de ce dont ils étoient convenus ensemble. Ces Myoparons étoient de petits bâtimens, comme Scheffer le prouve par beaucoup de passages de différens Auteurs. Cicéron les appelle des vaisseaux de Pirates, *piraticos Myoparones*.

Les Myoparons avoient des éperons armés, comme il est prouvé par un passage de Valere Maxime, qui met les Myoparons parmi les vaisseaux de combat. Florus, parlant de la guerre contre les Pirates, dit que Publius Servilius fut envoyé contr'eux; & que quoique avec sa flotte composée de grands vaisseaux, il mît facilement le désordre dans ces Myoparons, légers & propres pour la fuite, il ne laissa pas d'acheter chérement la victoire. Il y avoit ordinairement dans les grandes flottes bon nombre de ces bâtimens légers, de toute espece, dont on se servoit pour aller à la découverte, pour certaines petites expéditions qui demandoient beaucoup de diligence, & pour annoncer aussi l'arrivée de la flotte.

Le mot *Myoparons* est composé, selon les étymologistes, de *Myus*, ou *Myonte*, & de *Paros*, deux villes où ils étoient fabriqués. On les appelloit aussi κέρκουροι, *Cercuri*, de l'isle de Corcyre où on les construisoit. On en bâtissoit pareillement à Rhodes, & toutes les fois qu'il est question de course rapide, les Historiens employent les noms de μυοπάρωνες, τριήρεις, δίκροτοι, &c. qui répondent à l'idée que nous avons de nos brigantins, dont l'étymologie se découvre par le nom seul.

MYPSÉENS, *Mypsæi*, (*b*) Μυψαῖοι, peuple de Thrace, selon Hérodote. Ce peuple se rendit à Darius, sans oser en venir aux mains; & quelques nations du voisinage firent la même chose.

MYRANDRUS. *Voyez* Myriandrus.

MYRCINIENS, *Myrcinii*, Μυρκίνιοι, les habitans de Myrcinus. *Voyez* Myrcinus.

MYRCINUS, *Myrcinus*, Μύρκινος, (*c*) ville de Thrace, située sur les bords du fleuve Strymon. Appien, qui la nomme Murcinus, la place dans le

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV pag. 216, 218. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 76.

(*b*) Herod. L. IV. c. 93.

(*c*) Appian. pag. 650. Thucyd. pag. 324, 347, 351. Tzetz. Chil. 3. Hist. 96. Herod. L. V. c. 23, 24. Strab. p. 331.

voisinage de Philippes. Thucydide la qualifie *Edonensis* ; & Tzetzès dit qu'on la nommoit anciennement *Hedonus*.

Histiée, ayant obtenu de Darius cette ville pour récompense de ce qu'il lui avoit gardé le pont du Danube, se mit à l'environner de murailles. Mais, Mégabaze, informé de cette entreprise, en parla au Roi, & lui en fit envisager toutes les suites. Darius, pour empêcher Histiée de continuèr ce qu'il avoit commencé, le manda auprès de lui, & l'y fit rester, sous prétexte que ses avis & ses conseils pouvoient lui être de la plus grande utilité.

MYRE, *Myra*, Μύρα, (*a*) ville de l'Asie mineure, dans la Lycie. Elle étoit située, selon Strabon, à vingt stades audessus de la mer, sur une haute colline. Artémidore compte Myre au nombre des six principales villes qu'il met dans la Lycie.

Ce fut à Myre que saint Paul s'embarqua pour aller à Rome sur un vaisseau d'Alexandrie. Le texte Latin des actes des Apôtres porte *Lystram*, au lieu de *Myram*, qui est dans le Grec, mais c'est une faute ; car, Lystre étoit dans la Lycaonie, & non pas dans la Lycie. De plus, Lystre n'étoit point une ville maritime. Étienne de Byzance nomme cette ville Myron.

Elle a été Épiscopale. Hérennianus, un de ses Évêques, assista au concile d'Éphèse l'an 431 ; Nicolaüs, à celui de Constantinople l'an 870 ; & Petrus souscrivit à la lettre adressée à l'empereur Léon.

On l'appelle aujourd'hui Strumita, à ce que dit l'itinéraire de Strunica, que cite Ortelius.

MYRIANDRUS, *Myriandrus*, Μυρίανδρος. (*b*) ville d'Asie, dans la Syrie, sur le golfe Issique, selon Strabon. Xénophon dit qu'elle fut bâtie par les Phéniciens. Ptolémée & Arrien parlent de cette ville ; mais, les interpretes du premier écrivent Myrandrus pour Myriandrus.

MYRICÆUS, MYRICINUS, MYRINUS, *Myricæus*, *Myricinus*, *Myrinus*, surnom d'Apollon.

MYRINE, *Myrina*, Μυρίνα, (*c*) ville de l'Asie mineure dans l'Éolide, étoit située au-dessous de Cyme, selon les cartes de M. d'Anville. Strabon dit qu'elle avoit un port, ou qu'elle étoit du moins propre à en avoir un. Il donne aux Myrinéens une petite ville qu'il nomme Grynium, & un temple d'Apollon où étoit un ancien Oracle. Velleius Paterculus attribue la fondation de Myrine aux Éoliens.

Nous lisons, dans Pline, que cette ville prenoit le nom de Sébastopolis,

(*a*) Strab. p. 665, 666. Plin. Tom. II. pag. 574. Actu. Apost. c. 27. v. 5.

(*b*) Strab. pag. 676. Xenoph. pag. 253. Ptolem. L. V. c. 15.

(*c*) Strab. pag. 622. Plin. Tom. I. p. 280. Pomp. Mel. p. 80. Ptolem. L. V. c. 2. Vell. Parerc. L. I. c. 4. Xenoph. pag. 481. Herod. L. I. c. 149.

Sébastopolis, & Pomponius Méla qui la qualifie premiere ville de l'Éolide, ajoute qu'elle fut bâtie par Myrinus, d'où elle prit le nom de Myrine. On la nomme présentement Martiani, selon Leunclavius; mais, selon Mottet, c'est Giercona, ou Gircona.

Il y a une Médaille des Myrinéens, Μυριναίων, avec cette inscription : ΑΥΤ. Κ. Τ. ΑΙΛ. ΑΔΡ. ΑΝΤΩΝΙΝΟϹ. *Imp. Cæsar Titus Ælius Adrianus Antoninus.* Capite Laureato. ℈C. ΕΠΙ ΜΗΤΡΟΔΩ ΜΥΡΙΝΑΙΩΝ. *Sub Metrodoro*, Archonte, Nummus *Myrinæorum.* Au-dessous on lit ΔΑΜΝΕΥϹ. Ce qui, selon quelques-uns, signifie Δῆμος ἀνέθηκε Μυριναίων Νεοκόρων ΕΥϹεϐεῖ. *Populus Myrinæorum, cùm essent Neocori, Pio posuit, id est, Antonino statuam ipsius equestrem quæ est in area nummi picta, Antonini capite galeato.*

MYRINE, *Myrina*, Μυρίνα, (*a*) ville de l'isle de Lemnos, selon Pline & Ptolémée. Belon lui donne le nom de Lemnos.

Les habitans de cette ville, au rapport d'Hérodote, ayant refusé de se soumettre aux Athéniens, Miltiade prit le parti de les assiéger. Les Myrinéens se défendirent courageusement pendant un assez long-tems. Mais enfin, contraints de céder à la force, ils se rendirent aux Athéniens.

Myrine, *Myrina*, Μυρίνα, (*b*) ville de l'Asie mineure, dans la Troade. Strabon dit que cette ville tiroit son nom d'une Amazone, appellée Myrine. Tzetzès fait aussi mention de cette ville. *Voyez* ci-après l'article de l'amazone Myrine.

MYRINE, *Myrina*, Μυρίνα, (*c*) ville de l'isle de Crete. Pline la met dans les terres; mais, le P. Hardouin croit qu'il faut lire *Mycenæ* pour *Myrina*. Il fonde son opinion, 1°. sur le silence des anciens Écrivains qui ne parlent point de Myrine; 2°. sur un passage de Velleius Paterculus, qui dit que le roi Agammemnon, ayant été jetté par la tempête dans l'isle de Crete, y fonda trois villes, Mycenes, Tégée, & Pergame.

On prétend qu'il y a eu dans la Thrace une ville du nom de Myrine, ou, comme écrivent d'autres, Myrrhine.

MYRINE, *Myrina*, Μυρίνα, (*d*) ville que Tite-Live met au nombre de celles, que le roi Philippe fut obligé de laisser en liberté par un traité conclu avec les Romains l'an 196 avant Jesus-Christ. Ce doit être une des villes de ce nom dont il est parlé ci-dessus; mais, Tite-Live n'en dit pas assez pour déterminer quelle est celle qu'on doit entendre.

MYRINE, *Myrina*, Μυρίνα, (*e*) reine des Amazones. Cette

(*a*) Plin. Tom. I. p. 214. Ptolem. L. III. c. 13. Herod. L. VI. c. 140.
(*b*) Strab. p. 573.
(*c*) Plin. T. I. p. 209.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 30.
(*e*) Diod. Sicul. pag. 130. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 53, 54.

Princesse, ayant mis sur pied une puissante armée, marcha contre les Gorgones, qui, de leur côté, s'avancerent avec une égale intrépidité. Les deux nations en vinrent aux mains, & déciderent leurs querelles par une bataille rangée. Le carnage fut affreux. Mais enfin, les Amazones eurent l'avantage, tuerent un grand nombre de leurs ennemis, & en firent prisonnieres plus de trois mille. Le reste des Gorgones se sauva dans les bois. Myrine y fit mettre le feu, résolue de détruire la nation entiere. Mais, le vent n'ayant pas secondé son dessein, elle fut obligée de se retirer sur les frontieres de ses États. Cependant, les Amazones, enivrées de leur victoire, se livrerent à la joie; & comme pendant la nuit elles faisoient la garde fort négligemment, les trois mille captives profitant de la sécurité où étoit le camp, se jetterent sur les épées de ces femmes imprudentes, qui s'imaginoient avoir pleinement vaincu, & en massacrerent un grand nombre. Mais, les Amazones s'étant ralliées, & ayant environné les Gorgones de toutes parts, celles-ci se battirent en personnes qui n'avoient plus de ressources, & se firent toutes tailler en pieces. Myrine fit dresser trois bûchers, pour brûler les corps de celles de ses compagnes qui avoient péri dans cette occasion, & leur éleva trois monumens, dont on voyoit encore quelques débris du tems de Diodore de Sicile, & qu'on appelloit encore *les tombeaux des Amazones*.

Myrine, après avoir ravagé une grande partie de l'Afrique, entra dans l'Égypte où elle lia amitié avec Orus, fils d'Isis qui gouvernoit alors ce Royaume. De-là elle alla attaquer les Arabes, & elle en extermina un très-grand nombre. Ensuite, elle soumit à son Empire toute la Syrie; les Ciliciens lui offrirent des présens & lui promirent d'exécuter ses ordres. Myrine leur laissa la liberté, parce qu'ils étoient venus se rendre d'eux-mêmes. C'est pour cela qu'on les appella depuis Éleuthéro-Ciliciens. Ayant dompté ensuite les peuples qui habitoient auprès du mont Taurus, & qui sont recommandables par leur force & par leur courage, elle entra dans la grande Phrygie; & ayant parcouru avec son armée plusieurs contrées maritimes, elle termina enfin cette expédition au bord du Caïcus. Elle choisit ensuite dans les païs qu'elle avoit conquis, les lieux les plus propres pour des villes, & elle y en fit bâtir de très-grandes. Elle donna son nom à la principale, & voulut que les autres fussent appellées du nom des premieres femmes de son armée, comme les villes de Cyme, de Pitane & de Priene, qui étoient situées sur le bord de la mer; mais, elle en fit bâtir plusieurs autres dans la terre ferme. Elle soumit aussi quelques isles & entr'autres celle de Lesbos, où elle bâtit la ville

qu'on appella Mitylene du nom de sa sœur, qui commandoit une partie de son armée. Pendant qu'elle alloit à d'autres isles, son vaisseau fut battu de la tempête. Ayant fait un vœu à la mere des Dieux, elle fut jettée dans une isle déserte qu'elle consacra à la Déesse, suivant l'avertissement qu'elle en avoit eu en songe; elle lui dressa des autels & lui institua des sacrifices. Elle donna ensuite à cette isle le nom de Samothrace, qui dans sa langue maternelle signifioit isle sacrée. Il y a pourtant des Historiens qui prétendent que cette isle s'appelloit d'abord Samos, & que depuis elle fut appellée Samothrace par les Thraces qui l'habiterent.

Environ ce tems-là, un certain Mopsus, né en Thrace, fut banni de son païs par Lycurgue qui en étoit Roi; & s'étant fait suivre par un assez grand parti, il se jetta dans le païs des Amazones. Sipyle, Scythe de nation, banni de même de sa patrie, se joignit à Mopsus dans cette guerre. Leurs troupes réunies remporterent la victoire. La reine Myrine & la plupart de ses compagnes furent tuées sur le champ de bataille.

MYRINÉENS, *Myrinæi*, les habitans des villes du nom de Myrine. *Voyez* Myrine.

MYRINNE, *Myrinne*, Μυριννὴ. *Voyez* Batiée.

MYRIONYME, surnom d'Isis. (*a*) Plusieurs l'appelloient Myrionyme, parce que se tournant en toute sorte de formes, & étant susceptible de toute espece d'idées, on pouvoit l'appeller d'une infinité de noms. C'est apparemment pour cela qu'on la voit peinte en tant de manieres, selon les différentes fonctions qu'on lui attribuoit.

MYRIOS, *Myrios*, Μύριος, (*b*) lac d'Égypte, selon Hérodote. Le mot *Myrios* est au génitif; il faudroit lire Myris pour le nominatif. Mais, Myris n'est pas plus connu que Myrios. Il y a apparence que ce mot se sera glissé pour celui de Mœris. *Voyez* Mœris.

MYRIS, *Myris*, Μύρις, le même que Mœris. *Voyez* Mœris.

MYRMÉCIDE, *Myrmecides*, (*c*) fameux sculpteur, dont les ouvrages étoient fort considérés, travaillant très-délicatement en petit, fit un chariot qu'une mouche couvroit de ses aîles. Il fit aussi un vaisseau qu'une abeille couvroit également de ses aîles.

MYRMEX, *Myrmex*, (*d*) Μύρμηξ, nom d'un lieu, qu'Hérodote place entre Magnésie & l'isle de Sciathos.

MYRMEX, *Myrmex*, nom que quelques-uns donnent à la femme d'Épiméthée.

MYRMIDON, (*e*) *Myrmi-*

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 7.
(*b*) Herod. L. II. c. 4.
(*c*) Plin. Tom. I. p. 386, 387. T. II. pag. 731.
(*d*) Herod. L. VII. c. 183.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 93.

don, Prince, qui, selon quelques-uns, donna son nom aux peuples des environs du fleuve Pénée, qu'Achéus son oncle avoit nommés Achéens. Il épousa Pisidie, de laquelle il eut un fils nommé Actor, qui lui succéda.

MYRMIDONS, *Myrmidones*, Μυρμιδόνες, nom qui fut donné aux habitans de l'isle d'Égine. *Voyez* Égine & Éacus.

MYRMILLONS, *Myrmillones*, (*a*) sorte de Gladiateurs à Rome, appellés aussi Murmullions.

Turnebe fait venir ce mot de Myrmidons ; d'autres croyent que ce nom vient du Grec μύρμυρες, qui signifie un poisson de mer, tacheté de plusieurs couleurs, dont Ovide fait mention dans ses Halieutiques, & que ces Gladiateurs furent ainsi nommés, parce qu'ils portoient la figure de ce poisson sur leur casque. Ils étoient outre cela armés d'un bouclier & d'une épée. Les Myrmillons combattoient ordinairement contre une autre espece de Gladiateurs appellés Rétiaires, du mot *rete*, filet de pêcheur, dans lequel ils tâchoient d'embarrasser la tête de leurs adversaires. On appelloit encore les Myrmillons Gaulois, soit que les premiers fussent venus des Gaules, soit qu'ils fussent armés à la Gauloise. Aussi le Rétiaires, en combattant contr'eux, avoient-ils coutume de chanter : *Quid me fugis, Galle, non te peto, piscem peto.* » Pourquoi me fuis-» tu, Gaulois, ce n'est point » à toi, mais à ton poisson que » j'en veux. » Ce qui confirme la seconde étymologie que nous avons rapportée. Selon Suétone, Domitien supprima cette espece de Gladiateurs.

MYRO, *Myro*, Μυρώ, (*b*) né à Byzance, fut femme d'Andromaque, Grammairien, & mere d'Homere, Poëte tragique. Elle composa des vers élégiaques. Elle est fort louée par Athénée, & florissoit du tems de Ptolémée Philadelphe, vers la CXXX Olympiade, l'an 260 avant Jesus-Christ.

MYRO, *Myro*, Μυρώ, (*c*) femme Rhodienne, Philosophe, écrivit sur les fables, & autres matieres.

MYROCLÈS, *Myrocles*, (*d*) Μυρόκλης, fameux orateur d'Athenes. Il étoit l'un des huit, ou selon d'autres, des dix orateurs qu'Alexandre envoya un jour demander que les Athéniens lui livrassent.

MYRON, *Myron*. *Voyez* Myre.

MYRON, *Myron*, fleuve de l'Asie mineure, dans la Lycie, près de la ville du même nom.

MYRON, *Myron*, Μύρων, (*e*) Athénien, du bourg de Phlyée, se porta pour accu-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 264.

(*b*) Suid. Tom. II. p. 195, 196. Athen. pag. 490. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 381.

(*c*) Suid. T. II. p. 196.

(*d*) Plut. T. I. p. 852, 856.

(*e*) Plut. T. I. p. 84.

sateur de ceux qui étoient entrés dans la conjuration de Cylon.

MYRON, *Myron*, Μύρων, (*a*) un des Lieutenans du roi Mithridate. *Voyez* Ménémaque.

MYRON, *Myron*, Μύρων, (*b*) fameux Sculpteur, prit les leçons d'Agélade. Il étoit Athénien, ou du moins passoit pour tel, parce que les habitans d'Éleutheres, lieu de sa naissance, s'étoient réfugiés à Athenes, & en étoient regardés comme citoyens. Il vivoit dans la 134e. Olympiade. Ses ouvrages le rendirent fort célebre, une vache sur-tout qu'il représenta en cuivre, & qui a donné lieu à beaucoup de belles épigrammes Grecques, rapportées dans le quatrieme livre de l'Anthologie, & dont quelques-unes ont été imitées en notre langue par Ronsard & par la Demoiselle de Gournai.

Voici le jugement que Cicéron porte de Myron : *Quis non intelligit Canachi signa rigidiora esse, quàm ut imitentur veritatem; Calamidis dura illa quidem, sed tamen molliora quàm Canachi, nondum Myronis satis ad veritatem adducta, jam tamen quæ non dubites pulchra dicere, pulchriora enim Polycleti, & jam planè perfecta.*

MYRON, *Myron*, Μύρων, (*c*) auteur Grec, natif de Priene. On ne sçait pas en quel tems il a vécu.

» Rhianus de Bene, ou Benne, dit Pausanias, & Myron » de Priene nous ont donné » une histoire de la guerre Messéniaque, le premier en vers, » le second en prose; mais ni l'un » ni l'autre ne se sont attachés à la » suite des évenemens, ni n'ont » prétendu faire une histoire » complete ; chacun d'eux a » seulement choisi le morceau » qui lui plaisoit davantage. » Ainsi, Myron a commencé » son histoire à la prise d'Amphée, & y a compris tout » ce qui s'est passé depuis cette » fatale époque, jusqu'à la mort » d'Aristodeme. Rhianus au » contraire ne dit pas un mot » de la premiere guerre, & ne » rapporte même qu'une partie » de ce qui est arrivé depuis » que les Messéniens eurent » quitté l'alliance ; mais, il » nous apprend les suites du » combat qui fut donné auprès » de la grande fosse. Quant à » ce grand homme, Aristomene, pour l'amour de qui » j'ai fait cette digression, » parce que c'est le premier » qui a illustré le nom Messénien, Myron en parle seulement comme en passant dans » son ouvrage, pendant que » Rhianus le célebre dans son » Poëme comme Homere fait » Achille dans le sien. Ces deux

(*a*) Plut. T. I. p. 502.
(*b*) Lucian. Tom. I. p. 6, 547. Pauf. pag. 41, 140, 345. & seq. Plin. Tom. II. pag. 640. & seq. Cicer. de Orator. L. III. c. 15. Brut. c. 34, 35. Roll. Hist. Ancien. T. V. p. 608.
(*c*) Pauf. p. 226, 227.

» Écrivains conviennent donc » si peu ensemble, que je suis » obligé, non de les abandonner tous deux, mais de rejetter l'autorité de l'un ou de » l'autre. Or, il me paroît que » Rhianus a du moins mieux » connu le tems auquel Aristomene a vécu, car pour » Myron, il ne s'est pas toujours mis en peine de dire » des choses vraisemblables, » ni de s'accorder avec lui-même, comme on en peut juger par ses autres écrits, mais » sur-tout par son histoire de » la guerre de Messene. »

MYRON, *Myron*, *Μύρον*, (*a*) terme qui signifie en général un parfum ou une huile pour se parfumer. *Unxit se Myro optimo*, lit-on dans Judith. Les Grecs nomment Myron le Saint Chrême.

MYRONIDE, *Myronides*, Μυρωνίδης, (*b*) Athénien célebre par son courage, étoit fils de Callias. L'an 458 avant Jesus-Christ, les Corinthiens ayant envoyé une armée contre Mégare, les Athéniens fournirent à cette ville, pour se défendre un corps de troupes à la tête desquelles étoit Myronide. On en vint bientôt à un combat qui fut long, & où les deux partis ayant donné autant de preuves de valeur l'un que l'autre, la victoire demeura enfin aux Athéniens, qui mirent par terre un grand nombre de leurs adversaires. Peu de jours après, les Athéniens donnerent dans la Cimolie une bataille semblable contre les mêmes ennemis, & qui eut le même succès.

L'année suivante, les Thébains avilis dans la Grece, à cause de l'alliance où ils étoient entrés avec Xerxès, cherchoient toute sorte de moyens pour se rétablir dans l'honneur & dans le crédit de leurs ancêtres. C'est pourquoi, se voyant méprisés des habitans de la Béotie, qui ne vouloient plus reconnoître Thebes pour leur capitale, ils prierent les Lacédémoniens de les aider à recouvrer leurs droits & leur jurisdiction. Ils s'engageoient en récompense à faire la guerre aux Athéniens en leur propre nom, de sorte que les Spartiates ne seroient plus obligés d'envoyer aucunes troupes de terre hors du Péloponnèse. Les Lacédémoniens jugerent cette proportion convenable; & ils crurent qu'en rendant la ville de Thebes puissante, ils donneroient à Athenes une rivale & une barriere. Ainsi, ayant alors à Tanagre une grosse armée toute prête, ils l'employerent à étendre les dépendances de Thebes, & à soumettre à cette ville toutes celles de la Béotie. Les Athéniens, qui voulurent s'opposer à cet aggrandissement, leverent pour cette expédition un assez grand nombre de nouveaux sol-

(*a*) Judith. c. 10. ỳ. 3.

(*b*) Diod. Sicul. p. 283. & *seq.* Plut. T. 1. p. 325, 331.

dats, auxquels ils donnerent pour capitaine Myronide. Celui-ci, ayant fait assembler les plus remarquables d'entr'eux, leur fixa le jour auquel il devoit partir de la ville à la tête de sa troupe ; ce jour arriva avant que tous ceux qui devoient le suivre, se fussent rendus à Athenes. Mais, lui n'emmenant que les soldats qui s'étoient trouvés au rendez-vous, se mit en marche vers la Béotie. Quelques officiers de ses amis lui représenterent en vain qu'il seroit plus sûr d'attendre que tout son monde fût assemblé. Myronide, homme plein de sens & de hardiesse, leur répondit que ce n'étoit point à un Général à attendre ses soldats ; & que d'ailleurs il voyoit dans le retardement de ceux qui n'avoient point paru au jour marqué une disposition à fuir l'aspect de l'ennemi dans le combat, & à préférer leur sûreté aux intérêts de la patrie ; au lieu que ceux qui avoient été fideles au rendez-vous, donnoient par-là une assurance de leur fermeté au jour de l'action. L'évenement vérifia cette conjecture ; car, Myronide ayant attaqué des ennemis nombreux dans la Béotie avec peu de troupes, mais gens de choix & très-résolus, remporta une pleine victoire ; on n'a pas même fait difficulté de la comparer aux plus célebres batailles gagnées auparavant par les Athéniens. En effet, ni la victoire de Marathon, ni celle de Platées, remportées l'une & l'autre par les Athéniens sur les Perses, quelque mémorables qu'elles soient, ne paroissent avoir rien de supérieur à celle de Myronide sur les Béotiens. Les autres victoires n'ont été remportées que sur des Barbares, ou avec le secours de plusieurs autres Grecs ; les Athéniens seuls ont eu part à celle-ci, dans laquelle ils avoient affaire à des gens estimés braves entre les Grecs mêmes. Car, les Thébains se sont toujours distingués par leur courage dans les combats, & par leur patience dans les fatigues de la guerre. Depuis ce tems-là, aux batailles de Leuctres & de Mantinée, les Thébains seuls attaquant les Lacédémoniens & tous leurs alliés, se signalerent par leur courage ; & le gain de ces deux batailles les mit tout d'un coup, & sans qu'on s'y attendît, à la tête de toute la Grece. Cependant, aucun de nos Historiens ne nous a laissé la description de la bataille dont nous parlons actuellement, quoiqu'elle n'ait pas moins été glorieuse pour les vainqueurs que les deux autres. Myronide par celle-ci est devenu comparable aux plus grands Capitaines qui l'ont précédé, tels que Thémistocle, Miltiade & Cimon.

Au sortir du combat, il alla assiéger & prendre Tanagre, après quoi il en fit raser les murailles, & parcourut ainsi toute la Béotie en la ravageant ; il en distribua les dépouilles à ses soldats qui y trouverent de gran-

des richesses. Les Béotiens, désespérés de cette perte, se réunirent, & formerent encore une grosse armée. Il se donna dans les vignobles de la Béotie, un nouveau combat, dont les deux partis soutinrent toutes les fatigues avec une égale constance pendant un jour entier. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les Athéniens demeurerent vainqueurs; après quoi, Myronide se rendit maître de toutes les villes de la Béotie, à l'exception de Thebes.

Sortant ensuite de cette Province, il mena son armée contre les Locriens, surnommés Opuntiens. Les ayant vaincus au premier abord, il tira d'eux des ôtages, & poussa sa course jusqu'au bord de la mer. Revenant sur ses pas, il vainquit les Phocéens aussi aisément qu'il avoit vaincu les Locriens; & ayant aussi exigé des ôtages d'eux, il passa jusques dans la Thessalie. Là, il reprocha aux Thessaliens la trahison, dont ils s'étoient rendu coupables l'année précédente à l'égard des Athéniens, & il vouloit qu'ils rappellassent dans toutes leurs villes ceux des citoyens qu'ils avoient bannis à cette occasion. La ville de Pharsale ayant refusé cette demande, il l'assiégea; mais, comme il ne put pas la prendre d'emblée, & que le siege traînoit en longueur, il l'abandonna & revint à Athenes; il y fut reçu avec de grandes acclamations, comme ayant fait de très-grandes choses en très-peu de tems.

MYRRHA, *Myrrha*, (a) fille de Cinyras, roi de Chypre, est célebre dans les écrits des Poëtes, qui ont feint qu'elle devint éperdument amoureuse de son pere. Cinyras, qui ignoroit la passion de sa fille, & qui ne sçavoit à qui la promettre, de tant de Princes qui la recherchoient, voulut sçavoir sa volonté, & lui demanda lequel elle aimoit le mieux. Dabord, elle demeura comme muette; & le regardant d'un œil qui eût fait connoître son amour à tout autre qu'à son pere, elle ne lui répondit que par des larmes. Cinyras, croyant que ses pleurs étoient les marques de la pudeur & de la crainte d'une fille, lui défendit de pleurer, essuya lui-même ses larmes, & l'embrassa pour lui donner plus d'assurance. Elle prit à ses baisers plus de plaisir qu'elle ne devoit; & enfin Cinyras lui ayant demandé quel mari elle souhaitoit; *J'en souhaiterois un*, dit-elle, *qui ressemblât à mon pere*. Il loua cette réponse qu'il n'entendoit pas, & que pourtant il croyoit entendre. Ainsi, lui dit-il, soyez toujours sage; & à ce mot elle baissa les yeux comme ayant honte que son pere donnât le nom de sagesse à sa fureur & à son crime. Cependant, lorsque la nuit avoit endormi tout le

(a) Ovid. Metam. L. X. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 172.

monde, son amour la faisoit veiller & lui inspiroit des inventions pour satisfaire ses désirs. Tantôt elle se désespere, tantôt elle veut tenter ce qui lui est venu dans l'esprit, mais en même-tems elle en a honte; elle veut faire toutes choses, & ne sçait ce qu'elle veut faire. Comme un grand arbre que plusieurs coups ont ébranlé, & qui n'attend plus qu'un coup pour tomber, semble être en doute où il tombera, & fait appréhender sa chûte, de quelque endroit qu'on le regarde; ainsi, l'esprit de Myrrha, agité par tant de passions diverses, balance entre l'un & l'autre, & prend son poids de tous côtés. Elle est toujours en inquiétude, elle ne trouve point de repos, & n'espere que la mort. Aussi se résout-elle de mourir, & en même-tems elle attacha sa ceinture à une solive de la chambre, & comme elle étoit près de s'étrangler: *Adieu*, dit-elle, *mon cher Cinyras, au moins je meurs pour me punir d'un amour que mon pere eût condamné.*

On dit que comme elle se lioit le col, & qu'elle prononçoit ces paroles, sa nourrice, qui étoit à l'entrée de la chambre, entendit sa voix & ses soupirs. De sorte qu'étant aussitôt accourue, elle fit un effort pour ouvrir la porte, & voyant le triste appareil que Myrrha avoit fait pour mourir, elle s'écrie, elle se frappe l'estomac, & coupe promptement le lien qui serroit déjà le col de cette malheureuse fille. Ainsi, l'ayant empêchée de mourir, elle l'embrassa en pleurant, & lui demanda la cause d'un si effroyable désespoir. Mais, Myrrha ne lui fit point de réponse, elle demeura les yeux baissés, sans parole & sans mouvement, avec une douleur si extrême qu'on eût découvert son dessein. Sa nourrice la prie & la presse de lui découvrir son mal, & l'en conjure par toutes les choses qui sont capables d'émouvoir. Mais, Myrrha ne la veut point écouter; & au lieu de lui répondre, elle lui témoigne de l'aversion. Toutefois, cette femme ne laisse pas de la presser; & non-seulement elle lui jure de garder le secret, mais de lui donner du secours: » Non, non, » lui dit-elle, ma vieillesse ne » m'empêchera pas de vous servir. Si c'est l'amour qui vous » tourmente, j'ai des charmes » pour vous en guérir. Si quelqu'un vous a charmée, je » sçaurai rompre l'enchantement par un enchantement » plus fort. Si c'est la colere des » Dieux dont vous sentiez les » effets, nous pourrons la surmonter par la force des sacrifices. Que m'imaginerai-je » outre cela? Votre maison & » votre fortune sont en un état » florissant, & votre pere & votre mere sont heureux en toutes choses. » Myrrha ayant ouï nommer son pere, jetta un soupir qui fit juger à sa nourrice que son mal venoit de l'amour; mais, elle n'avoit garde de s'imaginer

qu'il vînt d'un amour si détestable. Elle continue donc de la presser, & la conjure de lui découvrir son mal, de quelque nature qu'il puisse être ; & la prenant sur ses genoux & l'embrassant en même-tems : « Nous » le sçavons, lui dit-elle, vous » aimez ; ne craignez point de » me le dire, & croyez que je » pourrai bien vous servir, sans » que votre pere le sçache. » A ces paroles de la nourrice, Myrrha se leve comme en furie & se jettant sur son lit : » Retirez-vous, lui dit-elle, & » ne me faites point de honte. » Retirez-vous encore une fois, » ou cessez de me demander le » sujet d'un si grand mal. Ce » que vous voulez sçavoir est » un crime épouvantable. »

Cette femme s'étonna du discours de Myrrha, & lui tendant ses mains tremblantes de crainte & de vieillesse, elle se jetta à ses pieds ; & tantôt en la flattant, & tantôt en la menaçant de publier le dessein qu'elle avoit formé sur sa propre vie, elle promit son secours aux fautes mêmes de son amour, si elle vouloit le lui découvrir. Myrrha se réveilla à cette espece de menace, comme de quelque profond sommeil ; mais, se laissant aller la tête sur le sein de sa nourrice, elle ne jettoit que des larmes, quand on croyoit qu'elle alloit parler. Elle ouvrit souvent la bouche afin de confesser son crime, & autant de fois elle la ferma. Mais enfin, en se couvrant le visage de honte : *O*, dit-elle, *que j'estime ma mere heureuse d'avoir un mari comme le sien* ! Et sans parler davantage elle continua de soupirer. La nourrice, qui entendit ce que Myrrha vouloit dire, frémit d'horreur à ce discours, & tâcha par des remontrances d'éteindre un feu si prodigieux. Mais, quoique Myrrha reconnoisse qu'on ne lui dit pas des faussetés, elle est résolue de mourir, si elle ne jouit de son amour. *Vivez donc*, lui dit sa nourrice, *& je vous ferai jouir*, mais l'horreur lui ferma la bouche, elle n'osa dire *de votre pere* ; & par un serment détestable, elle confirma sa promesse.

C'étoit au tems que les femmes revêtues de blanc célébroient la fête de Cérès, pendant laquelle on lui offroit les prémices des fruits qu'elle donne. Au reste, durant cette fête, elles s'abstenoient de coucher avec leurs maris ; & la Reine étoit du nombre de celles qui la célébroient ; de sorte que comme Cinyras couchoit seul en ce tems-là, & qu'un soir il étoit échauffé par le vin, cette nourrice, trop prompte à favoriser un crime, lui vint doucement parler d'amour. Elle lui montra des feux véritables sous un nom feint & supposé. Elle lui dit qu'une fille, à qui elle donna un nom à sa fantaisie, l'aimoit passionnément, elle la dépeignit si belle qu'il en devint amoureux, & lorsqu'il eut demandé son âge, elle dit quelle étoit de l'âge de Myrrha, &

quelle n'étoit pas moins aimable. Enfin, le Roi lui ayant ordonné de l'amener, elle vint trouver sa maîtresse; & en entrant dans sa chambre : *Réjouissez-vous*, dit-elle, *nous avons remporté la victoire*. Cette malheureuse fille qui souhaitoit cette nouvelle, n'en eut pas cependant une joie parfaite & accomplie; & son cœur en la recevant, ne laissa pas de concevoir je ne sçais quelle tristesse qui lui présageoit quelque malheur. Cependant, elle ne laissa pas de s'en réjouir, tant il y avoit de désordre & de confusion dans son ame. Enfin, lorsque la nuit fut venue & qu'elle eut répandu par-tout le silence, Myrrha courut à son crime. Mais, dit Ovide, la Lune qui en eut horreur, s'enfuit aussitôt du Ciel pour n'en être pas le témoin; tous les astres se cacherent dans des nuages obscurs; la nuit ne parut point accompagnée de ses clartés ordinaires; Icarie couvrit son visage, & ensuite sa fille Erigone, qui fut élevée dans le Ciel par ce noble & pieux amour, qui la fit mourir pour son pere. Trois fois Myrrha trébucha contre le seuil de la porte, qui sembloit la repousser pour la détourner de ce crime, & trois fois elle entendit le chant funeste d'un hibou qui n'annonce que des infortunes. Néanmoins, elle ne laissa pas d'avancer, la nuit la rendit plus hardie, & lui ôta beaucoup de sa honte. Elle tenoit de la main gauche la main de sa nourrice qui la conduisoit, & de la droite elle cherchoit le chemin. Ainsi, elle approcha de la chambre, elle en poussa la porte, & lorsqu'elle y fut entrée, les jambes commencerent à lui trembler, le sang & la couleur se retirent de son visage, & à mesure qu'elle avance le courage l'abandonne. Plus elle est proche de son crime, plus elle en reconnoît l'horreur, elle se repent de son entreprise, le remords la persécute, elle voudroit s'en retourner dans le même état qu'elle étoit venue. Mais, comme elle faisoit difficulté d'avancer, la vieille la tira par la main, & la fit entrer dans le lit, & la mit presque malgré elle entre les bras de son pere. Le pere reçut sa fille comme il auroit reçu sa femme, & connoissant qu'elle avoit peur, il la rassura lui-même; peut-être qu'à cause de l'âge il l'appella aussi sa fille, & que Myrrha l'appella son pere, afin de rendre par ces noms le crime plus abominable. Au reste, elle sortit grosse du lit de son pere, & dès la premiere fois qu'elle y entra, elle en emporta des marques d'une si étrange brutalité. La nuit suivante redoubla le crime, qui fut continué pendant plusieurs nuits. Mais enfin, Cinyras curieux de voir son amante, fit apporter de la lumiere & reconnut son crime & sa fille. On peut juger de l'étonnement de ce Prince, la douleur lui retint la voix, & il courut à son épée, comme feroit un furieux pour se

venger fur fa fille, & de fa faute, & de la fienne. Myrrha prit auffitôt la fuite, & les ténebres la favoriferent. Elle fe déroba à la mort, à la faveur de la nuit; & après avoir couru pendant neuf mois par l'Arabie, enfin la laffitude & le travail l'obligerent de s'arrêter dans la Sabée.

Alors, comme elle ne pouvoit plus porter le fardeau dont fon crime l'avoit chargée, & qu'elle ne fçavoit elle-même ce qu'elle devoit demander aux Dieux, elle leur fit cette priere entre la crainte de la mort & le dégoût de la vie. » O dieux fi » vous entendez les cris de ceux » qui confeffent leurs fautes, je » l'avoue, je le confeffe, il n'y » a rien que je ne mérite, & je » ne refufe pas mon fupplice. » Mais, afin que je ne demeure » pas au monde pour être l'op- » probre & le fcandale des vi- » vans, & que je ne defcende » pas aux enfers pour infpirer » de l'horreur aux morts, ne » fouffrez pas que je vive, & » ne fouffrez pas que je meure. » Séparez-moi, juftes Dieux, » d'avec les morts & les vivans. » Otez-moi la vie, & ne me » donnez pas la mort; & par un » coup de votre puiffance, fai- » tes que je fois encore, & tout » enfemble que je ne fois plus. » Les Dieux lui firent connoître qu'ils exauçoient les criminels, qui s'accufent eux-mêmes de leurs fautes. Au moins, les derniers mots de fa priere furent fuivis de l'effet qu'elle demandoit. Car, comme elle parloit encore, la terre lui couvrit les pieds, qui s'étendirent en racines, & devinrent, pour ainfi dire, le fondement d'un grand arbre. Les os tinrent la place du tronc, la moëlle demeura dans le milieu comme elle étoit auparavant. Le fang fe convertit en cette humeur qui entretient la vie des arbres; fes bras s'éleverent en de grandes branches, fes doigts en de plus petites, & fa peau s'endurcit en forme d'écorce. Ainfi, le bois montant peu à peu, enfermoit déjà fon ventre; & comme il lui cachoit le fein, il alloit auffi lui cacher le col; mais, fans différer davantage, Myrrha s'enfonça dans ce bois qui montoit trop lentement pour contenter fon défefpoir, & de honte & de douleur, elle fe cacha pour jamais dans cette écorce nouvelle. Mais, quoiqu'avec fa forme elle eût perdu le fentiment, elle ne laiffa pas de pleurer. Ce font toutefois, remarque Ovide, des larmes qui ne coulent que pour fa gloire, & les Dieux que toucha fon repentir, & à qui il fut agréable, les ont rendues précieufes. En effet, continue-t-il, elles fe changent en une efpece de gomme qui porte encore le nom de Myrrhe, & qu'on eftimera toujours comme un préfent venu du Ciel.

Cependant, l'enfant qui avoit été conçu d'un incefte fi prodigieux, ne laiffa pas de fe conferver, & de croître dans le tronc de cet arbre en quoi fa

mere avoit été convertie; & lorsque les neuf mois furent expirés, il chercha un chemin pour sortir de cette prison. L'arbre paroissoit plus enflé par le milieu que par les autres endroits, & les douleurs de l'enfantement commencerent à presser la mere; mais, ce furent des douleurs que la parole ne peut exprimer; & celle qui en sent les atteintes n'est point en état d'appeller à son secours la Déesse qui peut l'assister. Toutefois, on eût dit que cet arbre vouloit faire des efforts & qu'il souffroit de la violence, au moins il fit paroître sa douleur par un fleuve de ses larmes, qu'il ne jettoit auparavant que goutte à goutte. Mais, Lucine, que la malheureuse Myrrha ne pouvoit pas appeller, ne laissa pas de venir; & après l'avoir touchée avec une main favorable, & avoir prononcé les paroles qui ont la force & la vertu de rendre les accouchemens heureux, le tronc de l'arbre se fendit, & il en sortit un enfant que les Naiades reçurent, & qu'elles oignirent des larmes de sa mere. Cet enfant étoit si beau, que l'envie même eût été contrainte de l'admirer; il ressembloit à ces amours que l'on représente nus dans les tableaux, & si vous eussiez voulu qu'il n'y eût point de différence entre les amours & cet enfant, il eût fallu seulement lui donner un carquois, ou ôter aux autres leurs fleches.

Le tems passe insensiblement, sa légereté nous trompe, & il n'y a rien de plus vîte que les années. Cet enfant, dont la sœur étoit la mere, & dont le grand-pere étoit le pere, cet enfant qui étoit caché sous l'écorce d'un arbre, cet enfant qui venoit de naître, & qu'on admiroit par les beautés de son enfance, devint grand, & quand il le fut devenu, il surpassoit de telle sorte l'enfant qu'il avoit été, qu'il inspira de l'amour à la mere de l'amour, & vengea sur cette Déesse les folles passions de sa mere.

Explication de la fable de Myrrha, métamorphosée en un arbre qui porte son nom, & de la naissance d'Adonis.

Cette Myrrha, qui aime son pere, n'est pas si détestable que l'on pense, puisque, comme disent quelques-uns, elle ne représente qu'un arbre. En effet, la Myrrhe est une espece d'arbre, d'où il sort un certain suc, qui se convertit en une précieuse gomme; & parce qu'on dit que le Soleil est le pere de toutes choses, & que particuliérement cet arbre demande le Soleil, l'on a feint que Myrrha avoit aimé son pere. Quant à cet arbre, quand il est un peu vieux, la chaleur du Soleil le fait fendre en quelques endroits; & c'est par-là qu'il jette cette espece de gomme qu'on appelle Myrrhe. Comme la Myrrhe répand une bonne odeur, l'on a feint, qu'Adonis fut engendré de cet arbre, car *Adona* signifie en Grec douceur, suavité. L'on dit au reste que Vénus aima Ado-

nis, parce que cette gomme est fort chaude, & qu'on en fait une certaine composition qui excite à l'amour.

Mais, tirons de cette fable un meilleur remede que le breuvage de Myrrhe, & cherchons-y quelque chose qui nous excite, non pas à l'amour, mais à détester le vice. Sans doute, l'intention de cette fable est de montrer quelle est la nature des choses que les hommes désirent, la difformité du péché, le désordre du pécheur, & ce que peut faire le repentir. En effet, nous y voyons une fille, qui souhaite passionnément une chose, & qui la déteste aussitôt qu'elle l'a obtenue. N'est-ce pas ce que font la plupart des vicieux? Ils courent après les choses qu'ils souhaitent, ils font tous leurs efforts pour les posséder, & ne les ont pas plutôt obtenues, qu'ils reconnoissent qu'ils se sont trompés, & qu'ils n'ont gagné que de l'infamie. Myrrha fuit & se cache, après avoir commis son crime, parce qu'il n'y a point de méchante action, qui ne donne de la crainte & de la honte, & qui n'oblige le criminel à vouloir au moins se cacher, si en effet il ne peut se dérober à la vue des hommes.

Mais, pourquoi faut-il que Myrrha qui se déshonore elle-même, & qui fait honte à tout son sexe par un amour si infame, soit transformée en un arbre si précieux? N'eût-il pas été plus raisonnable qu'elle eût été convertie en ces arbres diffamés, que l'on ne sçauroit toucher, qu'on n'en contracte aussitôt quelque sorte de mauvaise odeur? Mais, loin de trouver à redire à cette métamorphose, l'on y trouve, l'une des plus belles instructions que les hommes puissent recevoir. En effet, elle apprend que le repentir a tant de force, qu'il purifie les plus grands coupables, & qu'il rend leur nom vénérable après qu'il a été détesté, comme on peut le remarquer par l'exemple de cette fille, dont le nom fut odieux avant sa métamorphose, & aimé après sa métamorphose. Ainsi le nom de Magdeleine fut diffamé par ses vices, & rendu glorieux par son repentir. Enfin, Myrrha fut changée en Myrrhe, pour montrer que le repentir met les hommes en bonne odeur, & les rend utiles autres; car, le pécheur instruit autant par son repentir que le vertueux par sa vertu.

Au reste, quand on dit qu'Adonis naquit de Myrrha, déjà changée en arbre, & qu'il fut uniquement aimé de Vénus, il est à croire que par Adonis on représente le repentir, qui est toujours de bonne odeur; & qu'on veut nous montrer par-là que le repentir qui est l'enfant du péché, ne laisse pas de plaire à Dieu, & que celui du pécheur le plus endurci lui est le plus agréable.

MYRRHE, *Myrrha*, en Hébreu *Mor*, en Grec Μύῤῥα, suc résineux, gommeux, qui découle naturellement ou par in-

cision, d'un arbre dont nous ne sçavons autre chose, sinon qu'il croît dans l'Arabie heureuse, en Égypte, en Ethiopie, dans l'Abyssinie, & au païs des Troglodytes, autrement dit la côte d'Abex.

Les Anciens ont parlé de plusieurs sortes de Myrrhe, qu'ils ont décrites & distinguées les unes des autres avec peu d'exactitude. Présentement même, on trouve dans des caisses de Myrrhe, que nous recevons des Indes orientales, ou des Echelles du Levant, plusieurs morceaux de Myrrhe différens par le goût, l'odeur & la consistance. Tantôt ils ont une odeur suave de Myrrhe, tantôt une odeur incommode & désagréable, tantôt ils n'ont qu'une légere amertume, & tantôt ils répugnent par leur amertume & excitent des nausées. Ajoutez qu'ils sont mêlés de bdellium & de gomme Arabique.

L'on voit du moins qu'il y a une grande différence entre les larmes de la Myrrhe, selon qu'elle provient de différens arbres, de diverses parties d'un même arbre, selon les différentes saisons de l'année où on la recueille, selon le païs, selon la culture, & selon que ces larmes découlent d'elles-mêmes, ou par incision; Car, il ne s'agit pas ici des sophistiqueries particulieres qu'on peut y faire en Europe dans le débit.

Quelques Auteurs, doutant que notre Myrrhe soit la même que celle des Anciens, prétendent que ce que nous appellons Myrrhe étoit leur bdellium; cependant, on l'en distingue facilement, parce qu'elle est amere, moins visqueuse, & d'une odeur plus piquante que celle du bdellium. D'autres soupçonnent que nous n'avons point la belle Myrrhe des Anciens, mais seulement l'espece la plus vile, à laquelle Dioscoride donnoit le surnom de Caucalis & d'Ergasine; cependant, il est plus vraisemblable qu'on nous apporte encore la vraie Myrrhe antique, quoique mêlangée avec d'autres especes d'une qualité inférieure.

Nous sçavons bien que les Anciens comptoient leur Myrrhe, parmi les plus doux aromates, & qu'ils s'en servoient pour donner de l'odeur aux vins les plus précieux; mais, outre qu'ils avoient peut-être un art particulier de la préparer pour leurs parfums & leurs vins, on ne doit pas disputer des goûts, ni des odeurs.

Il faut remarquer que les Anciens connoissoient deux especes de Myrrhe, une liquide qu'ils appelloient Stacte, & une solide ou en masse. Ils distinguoient encore trois sortes de Myrrhe liquide, l'une qui étoit naturelle, & qui découloit d'elle-même des arbres sans incision; c'est, dit Pline, la plus estimable de toutes. La seconde tirée par incision, étoit également naturelle, mais plus épaisse & plus grossiere. La troisieme, qu'on faisoit artificiellement, étoit de la Myrrhe récente en

masse, pilée avec une petite quantité d'eau, que l'on passoit en l'exprimant fortement. Cette préparation, qu'on peut nommer émulsion de Myrrhe, ne se pratique point aujourd'hui; mais, on trouve quelquefois dans les boutiques des morceaux de Myrrhe récente, pleins d'un suc huileux, que nos parfumeurs appellent Stacte.

Outre les Myrrhes liquides, les Anciens distinguoient plusieurs sortes de Myrrhe solide ou en masse, entre lesquelles Gatien regardoit la myrrhe Troglodityque, comme la meilleure, & après celle-ci la myrrhe Minnéenne, ainsi nommée des Minnéens, peuple de l'Arabie heureuse, que Strabon met sur les côtes de la mer Rouge. Enfin, Dioscoride fait mention d'une Myrrhe de Béotie, mais on ne la connoît point du tout aujourd'hui.

La Myrrhe donc des Arabes est un suc résineux, gommeux, en morceaux fragiles de différentes grandeurs, tantôt de la grosseur d'une noisette ou d'une noix, tantôt plus gros, de coûleur jaune, rousse ou ferrugineuse, transparens en quelque maniere, & brillans. Quand on les brise, on y voit des veines blanchâtres à demi-circulaires ou sphéroïdes; son goût est amer, aromatique, avec un peu d'âcreté, qui cause des nausées. Quand on la pile, elle donne une odeur forte, qui frappe les narines; & quand on la brûle, elle répand une agréable fumée.

On doit choisir celle qui est friable, légere, égale en couleur dans toutes ses parties, sans ordures, très-aromatique, d'un roux foncé & demi-transparente; la plus mauvaise est celle qui est noire, pesante & sale.

Il s'ensuit de sa qualité de gomme-résine, qu'elle ne doit être soluble qu'en partie dans l'eau, dans l'esprit de vin rectifié, & dans les huiles. Elle se dissout cependant en entier, ou peu s'en faut, dans l'esprit de vin, tartarisé, & presqu'entiérement aussi dans la liqueur qui se sépare du blanc d'œuf durci, que l'on fait résoudre ou tomber en deliquium avec la Myrrhe, en les exposant ènsemble dans un lieu humide; opération qui fournit ce qu'on appelle très-improprement, dans les boutiques, huile de Myrrhe par défaillance. Ces deux derniers Phénomenes méritent d'être constatés par de nouvelles observations, & ils sont fort singuliers, si ce qu'en ont dit les Auteurs est conforme à la vérité. Selon l'analyse de M. Cartheuser, une once de belle Myrrhe est composée de sept gros de substance gommeuse, inséparablement barbouillée d'un peu de résine & d'huile, de deux scrupules & quelques grains de résine chargée d'huile essentielle & d'environ douze grains d'ordures absolument insolubles. La Myrrhe choisie, distillée à l'eau, donne, au rapport de Fred. Hoffman,

man, qui prétend avoir exécuté cette opération le premier, environ deux drachmes, & même la plus parfaite, jusqu'à trois drachmes par livre d'huile essentielle, dont une partie est plus pesante que l'eau, & une autre partie nage à sa surface.

La Myrrhe est un des remedes que les Anciens ont le plus célébré, & que les Modernes ont aussi compté parmi les Médicamens les plus précieux. Elle possede toutes les qualités des gommes-résines à un dégré que l'on peut appeller tempéré ou moyen, qui permet de l'employer dans tous les sujets & dans tous les cas où les gommes-résines sont indiquées. Dire de ce remede, que les Anciens & les Modernes l'ont également célébré, c'est assez faire entendre qu'ils lui ont généralement attribué toutes les vertus. Celles qui sont le plus reconnues sont sa qualité stomachique, roborante, apéritive & utérine; aussi son usage le plus fréquent est pour donner du ton à l'estomac, pour fondre les obstructions, sur-tout bilieuses, pour ranimer, & sur-tout pour faire couler les regles. On la donne rarement seule, mais on la fait entrer fort communément dans les pillules ou bols stomachiques, fondans, emménagogues, & dans les préparations officinales, dont la vertu dominante est d'être cordiale ou excitante. Les qualités bezoardique & antiputride, ne sont fondées que que sur des préjugés; la derniere sur-tout qu'on a estimée sur l'usage que les Anciens faisoient de la Myrrhe dans les embaumemens, est on ne peut pas plus précaire; la vertu vulnéraire & cicatrisante est commune à la Myrrhe & à tous les sucs balsamiques, liquides & concrets; mais, notre gomme-résine n'a aucun avantage à cet égard, au contraire. Cartheuser met cependant au-dessus de toutes les propriétés de la Myrrhe, celle qu'il lui attribue d'être un remede souverain contre la toux invétérée & plusieurs autres maladies chroniques de la poitrine, qui dépendent principalement de la foiblesse du poumon & du ventricule. Au reste, cet auteur Moderne est très-enthousiaste sur les éloges de la Myrrhe. Ce remede doit se donner en substance & incorporé à cause de son amertume, avec un excipient qui le réduise sous forme solide.

La teinture de Myrrhe est beaucoup plus efficace que la Myrrhe en substance, selon la remarque de Sthal; soit que parce que cette teinture ne contient que la résine & l'huile essentielle qui sont ses principes les plus actifs, débarrassés de la partie gommeuse qui masquoit ou châtroit en partie leur action; mais plus encore parce que ces principes sont très-divisés dans l'esprit de vin, & enfin parce que ce menstrue concourt très-efficacement à leur activité. Au reste, cette remarque doit être

commune aux teintures en général.

L'huile essentielle de la Myrrhe doit être comptée, si l'on en croit Cartheuser & Fred. Hoffman, parmi les moins âcres & les plus convenables pour l'usage intérieur. Le dernier Auteur recommande particuliérement celle-ci, prise à la dose de quelques gouttes, sous forme d'œléosaccharum, dans une infusion de véronique ou dans du caffé, contre plusieurs maladies chroniques de la poitrine, telles que la toux invétérée, l'asthme humide, &c. Il conseille aussi de prendre le même œléosaccharum le matin dans du bouillon, du chocolat ou du caffé, comme une excellente ressource contre l'influence d'un air épais, & chargé d'exhalaisons putrides ou de miasmes épidémiques.

La Myrrhe réduite en poudre, & la teinture de Myrrhe sont aussi des remedes extérieurs très-usités dans les pansemens des plaies & des ulceres, & sur-tout dans la gangrene & dans la Carie.

Il est peu de drogues qui entrent dans autant de compositions officinales, soit internes, soit externes, que la Myrrhe. Son efficacité est sur-tout remarquable dans l'élixir de propriété, les pillules de Rufus, & la Thériaque Diatessaron, parce que ces remedes sont composés de très-peu d'ingrédiens.

MYRRHIN, *Myrrhinum*, (*a*) sorte de parfum, qui étoit composé de Myrrhe, & dont les Anciens faisoient usage.

MYRRHINA, *Myrrhina*, (*b*) un des personnages que Térence introduit dans sa comédie de l'Hécyre.

MYRRHINA, *Myrrhina*, (*c*) Μύῤῥινη, nom d'une chienne, selon Lucien dans un de ses Dialogues.

MYRRHINUNTE, *Myrrhinus*, Μυῤῥινοῦς, (*d*) bourgade de l'Attique. On prétend que cette bourgade faisoit partie de la tribu Pandionide. Ce lieu étoit peu éloigné de Marathon. Quelques-uns le placent entre Marathon & la mer Égée. On voyoit à Myrrhinunte la statue de la déesse Colénis.

MYRSILE, *Myrsilus*, nom que les Grecs donnoient à Candaule. *Voyez* Candaule.

MYRSINE, *Myrsinus*, (*e*) Μύρσινος, ville du Péloponnèse, dans l'Élide. Homere en fait mention. Strabon dit que de son tems Myrsine se nommoit Myrtuntium, & il ajoute que c'étoit une bourgade près de la mer, sur le chemin qui conduisoit d'Élis à Dyme; elle étoit à soixante-dix stades d'Élis.

MYRTA, MYRTÉA, MYRTIA, *ou plutôt* MURTA, MURTÉA, MURTIA. *Voyez* Murcie.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 207.
(*b*) Terent. T. III. p. 234.
(*c*) Lucian. T. I. p. 492.
(*d*) Strab. pag. 399. Pauf. pag. 59, 60.
(*e*) Homer. Iliad. L. II. v. 123. Strab. pag. 341.

MYRTALE, *Myrtale*, (a) Μυρτάλη, célebre Courtisanne, qui, dans un dialogue de Lucien, s'entretient avec Dorion, autre Courtisanne.

MYRTALIS, *Myrtalis*, (b) nom que porta dans son enfance Olympias, mere d'Alexandre le Grand. *Voyez* Olympias.

MYRTILE, *Myrtilus*, (c) Μυρτίλος, un des échansons de Pyrrhus. *Voyez* Gélon.

MYRTIE, *Myrtium*, (d) Μύρτιον, nom d'une Courtisanne dont parle Lucien.

MYRTILE, *Myrtilus*, (e) Μύρτιλος, étoit regardé par les Grecs, comme fils de Mercure. Il étoit l'écuyer d'Œnomaüs, roi de Pise, que la fable & les Poëtes font fils de Mars, & que Pausanias dit avoir été fils d'Alxion. Myrtile conduisoit les chevaux de ce Prince avec tant d'adresse, que sur la fin de la course, son maître atteignoit toujours ceux qui, pour avoir Hippodamie, osoient entrer en lice avec lui, & aussitôt il les perçoit de son javelot. Myrtile, devenu lui-même amoureux de la Princesse, & n'osant pas disputer contre Œnomaüs, continua ses fonctions d'Écuyer; mais, on dit, à ce que rapporte Pausanias, qu'il trahit Ænomaüs en faveur de Pélops, après avoir fait promettre à celui-ci qu'il lui abandonneroit Hippodamie pendant une nuit. Pélops, ensuite sommé par Myrtile de lui tenir sa promesse, fut si indigné de son audace, qu'il le jetta du haut de son navire dans la mer. On dit, ajoute Pausanias, que son corps, poussé par les flots sur le rivage, fut recueilli par les Phénéates, qui lui donnerent la sépulture, & qui, encore du tems du même Pausanias, faisoient tous les ans son anniversaire, durant une certaine nuit. Mais, il faut remarquer que quand cet auteur Grec dit que le corps de Myrtile fut poussé par les flots, il veut dire sur le rivage de l'Alphée, & non de la mer; car, les Phénéates, comme les autres Arcadiens, étoient bien loin de la mer. Ainsi, le corps de Myrtile avoit passé de la mer dans l'Alphée.

Pausanias n'est point du sentiment de ceux qui ont cru que l'accident arrivé à Myrtile, donna son nom à cette partie de la mer Égée, qu'on appelle *Myrtoum*, entre le Péloponnèse, l'Attique & l'Eubée. » Il est aisé » de juger, dit-il, que Pélops » ne faisoit pas alors une longue » navigation, & que, selon tou» te apparence, il s'étoit em» barqué vers l'embouchure de » l'Alphée pour venir au port » d'Élis. Ainsi, ajoute-t-il, je » ne crois point que la mer, » dite *Myrtoum*, ait pris son » nom de Myrtile; car cette » mer s'étend depuis l'Eubée,

(a) Lucian. T. II. p. 750. & seq.
(b) Just. L. IX. c. 7.
(c) Plut. Tom. I. pag. 385.
(d) Lucian. T. I. p. 289.
(e) Pauf. pag. 116, 288, 304, 383, 479, 480. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 308, 309.

» jusqu'à la mer Égée avec laquelle elle se joint auprès d'une isle déserte, nommée l'isle d'Hélene. J'aime donc mieux croire, continue-t-il, avec les Eubéens les plus versés dans l'histoire de leur païs, que c'est une femme, nommée Myrto, qui a donné son nom à cette mer. »

MYRTION, *Myrtion*, (*a*) Μύρτιον, montagne. *Voyez* Titthion.

On prétend qu'il y a eu une ville du nom de Myrtion dans la Thrace.

MYRTIS, *Myrtis*, (*b*) un des Lieutenans de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part à la réduction des Argiens.

MYRTIUM, *Myrtium*, (*c*) Μύρτιον, fameuse Courtisanne. Dans un dialogue de Lucien, elle s'entretient avec Pamphile & Doris.

MYRTO, *Myrto*, (*d*) fille de Ménœtius, & sœur de Patrocle, fut mariée à Hercule, dont elle eut une fille, nommée Eucléa. *Voyez* Diane Eucléa.

MYRTO, *Myrto*, étoit, selon quelques-uns, une Amazone, qui eut de Mercure un fils nommé Myrtile. *Voyez* Myrtile.

MYRTO, *Myrto*, (*e*) niece d'Aristide. Démétrius de Phalere, Hiéronimus de Rhodes, Aristoxene le Musicien & Aristote même, s'il est vrai que le traité de la noblesse, qu'on trouve parmi ses ouvrages, soit véritablement de lui, racontent que Myrto, niece d'Aristide, fut mariée au sage Socrate qui avoit déjà une autre femme, mais qui prit aussi celle-là, parce qu'elle étoit trop pauvre pour trouver un autre mari. Mais, quant à ce point, Panétius le réfute suffisamment dans la vie qu'il a faite de ce Philosophe.

En effet, Socrate n'auroit jamais épousé une seconde femme du vivant de la premiere; outre que la sagesse de ses mœurs auroit résisté à ce second mariage, quoique souffert par le relâchement qui regnoit dans son païs, il ne se trouvoit pas assez bien de sa premiere femme, pour en prendre encore une autre. Platon, son Disciple, qui nous a conservé bien des particularités de sa vie, n'a parlé que d'une femme.

MYRTOUM [la mer], (*f*) *Myrtoum mare*, Μυρτῷον πέλαγος, mer qui s'étendoit, selon Pausanias, depuis l'Eubée jusqu'à la mer Égée, avec laquelle elle se joignoit auprès d'une isle déserte, appellée l'isle d'Hélene. Pausanias dit qu'il ne pense pas que la mer Myrtoum ait pris son nom de Myrtile, fils de Mercure. Il aime mieux croire,

(*a*) Pauf. pag. 133.
(*b*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.
(*c*) Lucian. T. II. p. 702. & seq.
(*d*) Plut. T. I. p. 331.
(*e*) Plut. T. I. pag. 335. Lucian. T. I. pag. 103.
(*f*) Pauf. pag. 480. Strab. pag. 124, 323.

avec les Eubéens les plus versés dans l'histoire de leur païs, que c'est une femme nommée Myrto, qui a donné son nom à cette mer.

MYSCELLUS, *Myscellus*, Μύσκελλος, (a) fondateur de Crotone, ville d'Italie dans la grande Grece, étoit Achéen, de la ville de [illegible]pes, selon Strabon. Ovide le fait Argien, & fils d'Alémon.

Il y avoit autrefois dans Argos, dit Ovide, un homme le plus saint & le plus aimé des Dieux qui fût de son tems; il étoit fils d'Alémon & s'appelloit Myscellus. Une nuit comme il dormoit, Hercule se présenta à lui en songe, lui commanda d'abandonner sa patrie & d'aller habiter sur les bords du fleuve Esare & le menaça de le punir, s'il n'obéissoit promptement. Ce songe donna de la peur à Myscellus, qui se réveilla en sursaut, & le sommeil & Hercule le quitterent en même-tems. Alors, Myscellus commença à faire réflexion sur le songe qu'il avoit eu; il se fit un grand combat dans son esprit inquiet, un Dieu lui commande d'abandonner son païs, mais les loix de son païs lui défendent de l'abandonner, & la mort est le châtiment de celui qui l'abandonne. Il demeura pendant tout le jour dans les mêmes incertitudes; & lorsque la nuit fut venue, il vit en songe le même Dieu qui lui fit le même commandement & des menaces plus rigoureuses. Enfin, il en conçut une si forte appréhension, qu'il se résolut d'obéir, & en même-tems il commença à se disposer à partir, & à faire les préparatifs de son voyage.

On n'eut pas plutôt découvert son dessein, que toute la ville en fit des murmures; on l'accusa comme coupable d'avoir méprisé les loix; & lorsqu'il eut été convaincu, il eut recours aux moyens qu'employent ceux qui n'ont plus d'espérance. Il leva les mains & les yeux au Ciel, & fit cette priere à Hercule qui l'avoit engagé dans ce péril. » O toi, dit-il, qui as » vaincu tant de monstres, & à » qui douze travaux ont fait » mériter le Ciel, ô Hercule, » donne-moi du secours, car » m'ayant commandé ce crime » est-il de ta gloire que j'en » sois puni ? » C'étoit autrefois la coutume, que quand on vouloit absoudre ou condamner des criminels, ceux qui étoient d'avis qu'on les renvoyât absous, missent dans une urne, chacun une pierre blanche; & quand on vouloit les condamner, on y mettoit des pierres noires. Toutes les opinions furent donc si contraires à Myscellus, qu'il n'eut que des pierres noires, & que chacun conclut à sa mort. Mais, la puissance d'Hercule parut en cette occasion; car lorsqu'on versa ces pierres de l'urne, de noires qu'elles étoient, quand on les y avoit jettées, on

(a) Strab. pag. 262, 269, 387. Ovid. Metam. L. XV. c. 1.

les retira toutes blanches. Ainsi, le criminel fut absous avec gloire, puisqu'il fut sauvé par un miracle. Il en fit des sacrifices à Hercule qui avoit été son protecteur, & quand il eut le vent favorable, il s'embarqua pour son voyage sur la mer Ionienne. Il vit Tarente en passant, il vit Sybaris, le Néèthe, le golfe de Thurium, Némese, & les campagnes du vieux Iapyx; & enfin après avoir quelque tems côtoyé la terre, il se rendit à l'embouchure du fleuve Esare, où les destins lui avoient marqué une nouvelle habitation. Il trouva assez près du lieu où il étoit venu prendre terre, la sépulture de Croton, sur laquelle il fit bâtir cette ville par le commandement d'Hercule, & lui donna le nom du mort dont ce tombeau gardoit les os. Voilà ce qu'on dit de plus certain de l'origine de cette ville.

Explication de l'histoire fabuleuse de Myscellus, absous après avoir été accusé d'avoir voulu quitter sa patrie, & des pierres noires changées en blanches.

Il n'y a rien de plus avantageux & de plus salutaire aux hommes que de s'abandonner à la Providence. Ils y trouvent tout ce qui leur est nécessaire, leurs plaisirs, leur gloire & leur salut. Il est impossible de leur nuire, quand ils se sont confiés à une sainte conduite, & qu'ils se sont mis sous une si forte protection. La raison humaine ne la comprend point, & quoiqu'elle se serve de tous ses yeux & de toutes ses lumieres, elle ne peut découvrir, ni les secrets de la Providence, ni les chemins qu'elle tient. Aussi veut-elle souvent résister à cette conduite divine, & comme usurper sur les ordres de Dieu, le gouvernement de nous mêmes; & quoiqu'elle nous trompe si souvent, elle croit être le seul flambeau qui soit capable de nous bien conduire. Mais enfin, elle est contrainte de reconnoître qu'une puissance plus haute a eu soin de nous avant elle, & qu'elle n'est qu'un moyen, même avec toutes ses résistances, dont Dieu se sert pour nous mener où il veut que nous allions. C'est ce que nous apprend cette fable, où Myscellus se voit contraint par un Dieu d'abandonner son païs, & qui pourtant en est empêché par une loi de ce même païs, c'est-à-dire, par la raison humaine qui se plait à s'opposer aux inspirations divines.

Mais, pourquoi Myscellus, qui étoit homme de bien, résistoit-il si long-tems aux ordres d'un Dieu? Pourquoi n'obéit-il pas aussitôt qu'il les eut reçus? Ainsi, la fable nous enseigne, quelque gens de bien que nous soyons, à ne pas croire nos songes comme des avis envoyés de Dieu, & que tout ce qui ressemble à une inspiration, soit en effet une inspiration du Ciel. Myscellus est averti une fois, mais il ne se contente pas de cela, & n'a pas la vanité de

croire qu'il est assez homme de bien pour mériter que les Dieux aient des soins si particuliers de lui. Enfin, voyant que l'on continuoit de l'avertir, & que ces avertissemens étoient si forts, il se détermine à faire ce qui lui étoit commandé. Mais, les hommes s'y opposent, & cela fait voir que la terre est toujours opposée au Ciel, & que tandis que l'on est au monde, il se trouve toujours des obstacles qui nous détournent du bon chemin, & qui nous poussent à notre perte.

Myscellus est donc mis en justice, on l'accuse comme un méchant qui veut quitter son païs contre la Loi qui le défend; chacun donne son suffrage contre lui. Toutes les pierres que l'on met dans l'urne sont noires, & tout le monde le condamne à la mort. Mais, quand on les en retire, on les trouve toutes blanches; & de marques qu'elles étoient de condamnation & de mort, elles sont des marques d'abolition & de vie. Ne veut-on pas montrer par là ce qu'on a dit si souvent, que Dieu feroit plutôt des miracles que de laisser périr les gens de bien?

Quelques Auteurs disent que l'oracle que Myscellus avoit consulté, lui avoit ordonné de s'arrêter dans l'endroit où il trouveroit la pluie avec le beau tems. L'énigme lui parut difficile à débrouiller; mais, il trouva en Italie une fille de joie qui pleuroit, & ce fut en cet endroit qu'il bâtit la ville de Crotone.

MYSÉE, *Mysæum*, Μυσαῖον, (a) nom d'un temple du Péloponnèse, dans l'Achaïe, situé à soixante stades de Pellene. Ce temple étoit consacré à Cérès Mysie. *Voyez* Cérès Mysie.

MYSIE, *Mysia*, Μυσία, (b) contrée de l'Asie mineure.

Il y avoit, selon Strabon, deux Mysies dans l'Asie mineure. » Les peuples, dit-il, qui » habitent aux environs de l'Olympe de Mysie, sont au midi » des Bithyniens; ils sont appellés Mysiens & Phrygiens, » & chacune de ces nations est » double. » Ensuite, après avoir parlé de la grande & petite Phrygie, il ajoute: » Il en est » de même de la Mysie; l'une » surnommée Olympene, joint » la Bithynie, & s'étend jusqu'à l'Épictete, dans la Phrygie; l'autre prend depuis le » fleuve Caïcus & la ville de » Pergame jusqu'à Teuthranie, » & jusqu'à l'embouchure du » Caïcus. » A la vérité Strabon ne dit pas clairement qu'il y eût la grande & la petite Mysie; mais, comme Ptolémée fait mention de la petite Mysie, on doit conclure qu'il y avoit une grande Mysie; & puisqu'il met la petite sur l'Hellespont, il s'ensuit que la grande étoit celle que Strabon place aux environs du fleuve Caïcus & de Pergame.

(a) Pauf. pag. 454.
(b) Strab. p. 534, 542, 563. & seq. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 80. Plin. T. 1. p. 280. & seq.

Pomponius Méla & Pline disent que la Mysie avoit une grande étendue avant l'arrivée des Éoliens dans l'Asie ; mais alors, l'Éolide s'étant formée de la plus grande partie de la Mysie, cette derniere Province se trouva resserrée dans les bornes que lui donne Strabon.

Ce Géographe s'étend beaucoup dans son douzieme livre, sur la Mysie, ainsi que sur les habitans. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le Lecteur à ce que dit ce sçavant & judicieux Auteur. On peut voir ci-après les articles des Mysiens.

MYSIE ABRETTENE, (a) *Mysia Abrettena*, Μυσία Ἀϐρεττηνὴ, nom que l'on donnoit à une partie de la Mysie. La Mysie Abrettene, selon Strabon, étoit arrosée par le fleuve Rhyndacus.

MYSIE CATACÉCAUMENE, *Mysia Catacecaumene*, (b) Μυσία Κατακεκαυμένη, nom d'une autre partie de la Mysie. Ce mot veut dire brûlée, *combusta*.

MYSIE MORENE, *Mysia Morena*, Μυσία Μωρηνὴ, (c) nom d'une troisieme partie de la Mysie.

MYSIE OLYMPENE, (d) *Mysia Olympene*, Μυσία Ὀλυμπηνὴ, nom qui fut donné à la petite Mysie, & on l'appella ainsi à cause du mont Olympe qui s'y trouvoit. Elle étoit située sur la Propontide, & s'étendoit assez avant dans les terres.

Le texte de Strabon porte Olympine, Ὀλυμπινὴ ; mais, on croit qu'il faut lire Olympene, Ὀλυμπηνὴ.

MYSIE, *Mysia*, Μυσία, (e) petite contrée du Péloponnèse, dans l'Argolide. Il y avoit, selon Pausanias, dans cette contrée un temple dédié à Cérès Mysie. Le lieu & le temple avoient été ainsi nommés pour conserver la mémoire d'un certain Mysus, que les Argiens disoient avoir eu l'honneur de recevoir Cérès chez lui. *Voyez* Cérès Mysie.

MYSIE, *Mysia*, Μυσία, contrée d'Europe, appellée par les Latins Mœsie. *Voyez* Mœsie.

MYSIE, *Mysia*, Μυσία. surnom de Cérès. *Voyez* Cérès Mysia.

MYSIENNE, *ou* MYSIE. *Voyez* l'article précédent.

MYSIENS, *Mysi*, Μυσοὶ, (f) peuple du nombre de ceux qui parloient la même langue que les Thraces. Les Mysiens, dont le païs nous est plus connu sous le nom de Mœsie qu'autrement, habitoient les bords du Danube au-dessous de Taurunum & du confluent de la Save avec ce fleuve. Il semble qu'Homere n'ait connu que le nom de *Mysi*, qu'il joint aux Thraces ; car, il ne fait mention ni des Getes, ni des Daces, deux peuples qui

(a) Strab. p. 574, 576.
(b) Strab. p. 626.
(c) Strab. p. 574.
(d) Strab. p. 571.

(e) Pauf. p. 116.
(f) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 584. & *suiv.*

habitoient de l'autre côté du Danube, vis-à-vis les Mysiens.

Le nom de *Mysi* paroît avoir été le plus ancien & le plus général des Thraces septentrionaux & voisins du Danube; ils l'avoient même porté dans l'Asie mineure, lorsqu'ils y passerent à diverses reprises, & qu'ils occuperent les païs situés à l'Occident & au nord de la Phrygie. Une partie d'entr'eux conserva le nom de *Mysi*; mais, les diverses petites cités, qui se séparent du gros de la nation, prirent les noms de *Bebryces*, de *Bryges*, de *Mygdones*, de *Thyni*, de *Bithyni*, & de *Mædo-Bithyni*, qui étoient ceux de divers cantons de la Thrace Européenne. Au tems de Strabon & de Pline, le nom de *Mysi* étoit devenu celui d'un peuple peu considérable de la nation des Getes; mais, dans la suite, on le donna à tous ceux de cette nation, qui étoient établis au midi du Danube, de même qu'on donna celui de Daces ou Dakes à ceux qui étoient au nord du fleuve. *Voyez* Mœsie.

MYSIENS, *Mysi*, Μυσοὶ, (*a*) peuple de l'Asie mineure. Ces Mysiens formoient deux Provinces, resserrées dans la suite par les migrations des Éoliens, & fertiles en hêtres μυσοῖς, d'où, selon quelques-uns, elles tiroient leur nom. La petite Mysie septentrionale, & voisine de l'Hellespont, avoit la Propontide au nord, la Troade au midi, le mont Olympe, les villes de Lampsaque, de Cyzique, &c. La grande, plus méméridonale & plus orientale, étoit située entre la petite, la Bithynie, la grande Phrygie, l'Éolide & la mer Égée, ayant pour villes principales, Antandre, Pergame, Adramytte, &c.

Ces Asiatiques, ainsi que la plupart de leurs voisins, tels que les Phrygiens, les Cariens, les Lydiens, étoient en assez médiocre considération chez les Grecs; & s'il en faut croire Cicéron, ils avoient donné lieu à quelques expressions proverbiales, qui ne leur étoient pas avantageuses. On disoit des Phrygiens, par exemple, qu'ils ne devenoient meilleurs qu'à force de coups; que si l'on avoit à faire quelque épreuve périlleuse, il falloit choisir pour cela un Carien, comme n'ayant point assez d'esprit pour prévoir le danger; que dans les comédies, les valets fripons étoient toujours des Lydiens; & que pour désigner un homme très-méprisable, on l'appelloit le dernier des Mysiens, comme qui diroit le dernier des hommes. L'on donne cependant à ce proverbe-ci une autre origine, qu'on peut voir dans ces sortes de recueils. Ces Mysiens [dit-on] souffroient patiemment les insultes, & l'on pouvoit les piller impunément; d'où vient qu'on appelloit proverbialement un butin sûr, & pour lequel on

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X, p. 290, 291.

ne couroit nul risque, la proie, le butin de Mysie.

Au reste, les Mysiens, quoique peu recommandables d'ailleurs, pouvoient s'être fait quelque nom dans la musique ; & lorsque Plutarque observe que quelques Auteurs attribuoient l'air du char aux Mysiens, & prétendoient qu'il y avoit eu d'anciens joueurs de flûte dans ce païs-là, rien n'est si aisé à prouver dans le systême de ceux, qui reconnoissoient le premier Olympe pour l'auteur de ce nome, puisque cet Olympe étoit originaire de Mysie. On voit dans la retraite des dix mille de Xénophon, que parmi les Mysiens, il se trouvoit de bons danseurs, qui excelloient sur-tout dans les danses armées ou guerrieres, qu'on n'exécutoit qu'au son de la flûte.

MYSIES, *Mysia*, fête établie en l'honneur de Cérès Mysie. *Voyez* Cérès Mysie.

MYSIS, *Mysis*, (*a*) un des personnages que Térence introduit dans son Andrienne. Mysis est la servante de Glycérion.

MYSITHÉE, *Mysitheus*, (*b*) beau-pere de l'empereur Gordien III. Nous ne connoissons ni les ancêtres de Mysithée, ni même de quelle nation il étoit, si ce n'est que son nom, & celui de Timésiclès que lui attribue Zozime, marquent une origine Grecque. Pour ce qui est de sa personne, Capitolin le qualifie homme très-docte & très-éloquent. Mais, sa conduite prouve en lui un genre de mérite bien supérieur, & donne lieu de le louer comme ministre vertueux & grand homme d'État.

Gordien, en épousant sa fille, le fit Préfet du Prétoire, & le mit ainsi à portée de déployer ses talens. Mysithée usa de son pouvoir pour réformer les abus du Gouvernement. Il fit regner la justice & les Loix dans les conseils du Prince ; & les deux objets de sa politique furent la gloire de son maître & le bonheur des peuples. En ce qui regarde les troupes, il rétablit la discipline altérée par les désordres des tems précédens. Le service étoit fructueux chez les Romains ; & plusieurs, pour en percevoir les émolumens, y demeuroient ou y entroient au-delà ou en deçà de l'âge nécessaire pour en supporter les fatigues. Il renvoya ceux qui étoient ou trop vieux ou trop jeunes, & il ne voulut point que personne fût payé par l'État qui ne le servît. Il entroit dans les plus grands détails jusqu'à examiner par lui-même les armes des soldats. Il sçavoit se faire en même-tems craindre & aimer ; & le respect pour sa vertu & sa sage conduite faisoient éviter plus de fautes, qu'il n'en avoit à punir. En tems de guerre, rien n'égaloit son activité & sa vigilance. En quelque en-

(*a*) Terent. T. I. p. 10.

(*b*) Zosim. pag. 340. Crév. Hist. des Emp. Tom. V, p. 376. & *suiv.*

droit qu'il campât, il avoit soin que le camp fût toujours environné d'un fossé. Il faisoit souvent lui-même la ronde pendant les nuits, & visitoit les corps de garde & les sentinelles. Il avoit si abondamment approvisionné toutes les villes frontieres, qu'il n'y en avoit aucune qui ne pût nourrir l'Empereur & son armée pendant quinze jours, & les plus grandes pendant une année entiere. Tel étoit Mysithée; & les succès, que Gordien remporta avec lui dans la guerre contre les Perses, font voir que ce sage Ministre étoit encore habile Général. Il en fut récompensé par l'honneur d'un char triomphal attelé de quatre chevaux, & par une inscription à sa louange, qui subsiste encore à Rome, au moins en partie, & dans laquelle il est qualifié Pere de l'Empereur, & Tuteur de la République.

On lui rendoit justice; & l'évenement ne prouva que trop, que la prospérité de l'Empereur & celle de l'Empire étoient attachées à sa personne. Il mourut peu de tems après, laissant par testament tout son bien à la République Romaine, ou plutôt à la ville de Rome, & avec lui périrent tout le bonheur & toute la gloire de Gordien. On prétendit que sa mort n'avoit point été naturelle, & on soupçonna de l'avoir hâtée, Philippe qui lui succéda dans la charge de Préfet du Prétoire. Mysithée étoit attaqué d'une dyssenterie, & on dit qu'au lieu du remede qui avoit été ordonné par les Médecins, Philippe ayant gagné les personnes qui le servoient, lui en fit donner un qui augmenta le mal, & emporta le malade. Il n'y a aucun inconvénient à juger coupable de ce crime celui qui en recueillit le fruit.

MYSIUS, *Mysius*, Μύσιος, (a) Argien qui eut l'honneur de loger chez lui la déesse Cérès. *Voyez* Cérès Mysie.

MYSTAGOGUE, *Mystagogus*, Μυσαγωγὸς. (b) C'étoit proprement, chez les Anciens, celui qui introduisoit les autres dans la connoissance des mysteres; mais, dans Cicéron, ce mot désigne celui qui montroit les trésors & les autres raretés des temples des Dieux. Dans ce dernier sens, le Bénédictin qui montre le trésor de saint Denys, est un Mystagogue; le P. Mabillon ne voulut pas l'être longtems.

MYSTE, *Mystes*, (c) fils d'A. Valgius. Ce jeune homme étant venu à mourir, son pere en étoit inconsolable. Horace, voulant représenter à A. Valgius qu'il ne devoit pas toujours pleurer la mort de son fils, lui adressa pour cet effet une Ode. C'est une de celles du second livre.

MYSTERE, *Mysterium*, Μυσήριον, chose cachée & se-

(a) Pauf. p. 454.
(b) Cicer. in Verr. L. VI. c. 116.
(c) Horat. L. II. Ode. 6.

crete, impossible ou difficile à comprendre.

Ce terme vient, à ce qu'on prétend, de *μύω*, *claudo*, *taceo*, je ferme, je tais, & de *σόμα*, *os*, bouche; mais, d'où vient l'*r* dans le mot *Mystere?* Veut-on que l'*m* dans *σόμα* se soit changée en *r?* Ce mot est donc originairement Hébreu; il vient de *satar* qui signifie cacher, d'où se fait *Mystar*, une chose cachée.

I. Mystere se dit d'abord des vérités révélées aux Chrétiens, & dans l'intelligence desquelles la raison humaine ne peut pénétrer. Tels sont les Mysteres de la Trinité, de l'Incarnation, &c.

Nous avons un abrégé des Mysteres de la Foi, ou du Christianisme, dans le symbole des Apôtres, dans celui du Concile de Nicée, & dans celui qu'on attribue communément à saint Athanase.

Dans ces trois symboles, il est parlé du mystere de la Trinité, de ceux de l'Incarnation du fils de Dieu, de sa mort & passion, de sa descente aux Enfers pour la Rédemption des hommes; de sa résurrection le troisieme jour, de son ascension au Ciel, de sa séance à la droite de Dieu, & de sa venue à la fin du monde; de la divinité & de l'égalité du Saint-Esprit avec le Pere & le Fils; de l'unité de l'Église, de la Communion des Saints, & de leur participation mutuelle dans les Sacremens, & de la Résurrection générale. Ce sont là les principaux Mysteres de la Foi que chacun est obligé de sçavoir & de croire pour être sauvé.

L'Église a établi, dès les premiers âges, des fêtes particulieres pour honorer ces Mysteres, pour remercier Dieu de les avoir révélés, & pour obliger les Ministres & les Pasteurs d'en instruire les fideles.

Telles sont les fêtes de l'Incarnation, de la Circoncision, de la Passion & de la Résurrection.

II. Toutes les Religions vraies ou fausses ont leurs mysteres, c'est-à-dire, certaines choses qu'on ne divulgue pas indifféremment à tout le monde, certains secrets qu'il n'y a que les initiés, ou ceux qui sont de la Religion dont il s'agit, qui les sçachent. Les Payens avoient leurs Mysteres, mais c'étoient des Mysteres d'iniquité, des Mysteres honteux, que l'on ne cachoit que parce qu'ils auroient rendu leur Religion méprisable, ridicule ou odieuse. Si les gens d'honneur avoient sçu ce qui se pratiquoit dans le secret des Mysteres de certaines fausses Divinités, ils en auroient eu horreur. Daniel découvrit les secrets des Prêtres Babyloniens, qui faisoient croire au peuple que Bélus mangeoit, & que le dragon étoit Dieu. Les livres sacrés parlent souvent des Mysteres infames d'Astarté, d'Adonis, de Priape où se commettoient mille infamies, & où les crimes les plus honteux étoient cachés sous le voile de la Religion. Baruch

parle des prostitutions qui se faisoient en l'honneur de Vénus à Babylone. Toute la Religion des Égyptiens étoit mystérieuse. Mais, on n'avoit inventé ces prétendus Mysteres qu'après coup, pour en cacher le ridicule & la vanité. On ne pouvoit justifier le culte qu'ils rendoient aux animaux, qu'en disant, par exemple, comme ils faisoient, que les Dieux s'étoient autrefois cachés sous leur forme. Il est parlé (a) dans les Maccabées des Mysteres de Bacchus, & des couronnes de lierre que l'on faisoit porter à ceux qui y étoient initiés. Asa roi de Juda ne permit pas que la Reine sa mere continuât de présider aux Mysteres de Priape (b). Il ne faut pas douter qu'on ne donnât des raisons mystérieuses & cachées du culte qu'on rendoit à Moloch, & des sacrifices d'enfans & d'hosties humaines qu'on lui offroit. C'étoit peut-être par une mauvaise imitation du sacrifice qu'Abraham avoit voulu faire de son fils Isaac. Les Phéniciens rapportoient une raison à peu près pareille des sacrifices cruels qu'ils faisoient à Hercule & à Saturne.

Les prêtres Égyptiens cachoient leurs Mysteres au peuple sous des caracteres hiéroglyphiques. On punissoit sévérement ceux qui violoient ou révéloient les mysteres de la bonne Déesse; & on n'en confioit le secret qu'à ceux qui y étoient initiés, & qui avoient juré de garder le secret.

Ces secrets de la Religion étoient appellés mysteres, non parce qu'ils étoient incompréhensibles, ou élevés au-dessus de la raison, mais seulement parce qu'ils étoient couverts & déguisés sous des types & des figures, afin d'exciter la vénération des peuples par cette obscurité. Les Mysteres du Paganisme se célébroient dans des grottes plus propres à cacher des crimes, qu'à célébrer des Mysteres de Religion.

III. L'Écriture emploie le mot *Mystere* dans plusieurs sens, quelquefois pour signifier une chose qu'on ne peut connoître sans le secours de la révélation divine.

C'est dans ce sens qu'on doit entendre ces textes: (c) *Celui qui découvre les Mysteres, vous a fait connoître les choses qui doivent arriver. Il y a un Dieu au Ciel qui découvre les Mysteres.*

Le mot *Mystere* se prend aussi pour ces choses secretes & cachées que Dieu a révélées par les Prophetes, par Jesus-Christ ou par les Apôtres, & par les Pasteurs aux Fideles.

C'est dans ce sens que saint Paul dit: (d) *Je parle de la sagesse de Dieu dans un Mystere que Dieu avoit résolu avant tous les siecles, de révéler pour notre gloire.*

(a) Maccab L. II. c. 6. v. 7.
(b) Reg. L. II. c. 15. v. 13.

(c) Dani. c. 2. v. 28, 29.
(d) Ad Corinth. Epist. I. c. 2. v. 7.

(*a*) *On nous doit regarder comme des Ministres de Jesus-Christ & des dispensateurs des Mysteres de Dieu.*

(*b*) *Quand j'aurois la connoissance de tous les mysteres, & la science de toutes les choses.... si je n'ai point la charité, je ne suis rien.*

(*c*) *Je vais vous découvrir un Mystere.*

(*d*) *En sorte qu'en lisant ma lettre, vous pouvez y apprendre quelle est l'intelligence que j'ai du mystere de Jesus-Christ.* Il ajoute dans les versets suivans: *Ce Mystere est que les Gentils sont héritiers, & font un même corps avec les Juifs, & qu'ils ont part avec eux aux promesses de Dieu par l'Évangile de Jesus-Christ.*

(*e*) *Qu'ils conservent le Mystere de la Foi avec une conscience pure.*

(*f*) *Lorsque le septieme Ange sonnera de la trompette, le Mystere de Dieu s'accomplira, ainsi qu'il l'a annoncé par les Prophetes ses serviteurs.*

IV. La véritable notion de Mystere est que c'est une vérité cachée, & qui cesse d'être Mystere, quand elle est révélée. (*g*) *Il n'y a point de Mystere que vous ne puissiez découvrir*, dit Nabuchodonosor à Daniel, c'est-à-dire, point de secret. Ainsi, Mystere signifie une chose secrete, & l'on n'auroit pas dû en changer l'idée pour lui faire signifier une chose incompréhensible, que la raison doit croire sans l'entendre. (*h*) Nous voyons que Jesus-Christ, dans saint Matthieu, prend ce mot dans le sens que nous lui attribuons. En effet, puisqu'il fut donné aux Disciples de connoître les Mysteres du Royaume des Cieux, il falloit que ces Mysteres ne fussent point incompréhensibles.

V. Ce mot se prend aussi pour sacrement, figure, signe, qui sont des termes de même signification, comme M. Rigault l'a remarqué & prouvé.

VI. Enfin, Mystere désigne, dans l'Écriture, une sentence parabolique, qui contient un sens caché, une action mystique qui en figure, en représente une autre. Saint Paul dit en ce sens: (*i*) *Ce Mystere est grand. Or je parle de Jesus-Christ & de son Église.* La Vulgate, laissant le mot grec *Mystere*, a mis dans cet endroit Sacrement; & les PP. Latins ont dit souvent Sacrement pour Mystere.

VII. La Religion des Juifs étoit toute mystérieuse. La nation elle-même étoit un Mystere, selon saint Augustin. Elle figuroit le peuple Chrétien & la Religion Chrétienne. (*k*) Tout ce qui arrivoit aux Juifs, tout ce qu'ils pratiquoient, ce qui leur étoit commandé ou défen-

(*a*) Ibid. c. 4. v. 1.
(*b*) Ibid. c. 13. v. 2.
(*c*) Ibid. c. 15. v. 51.
(*d*) Ad Ephes. Epist. c. 3. v. 4. *& seq.*
(*e*) Ad Timoth. Epist. I. c. 3. v. 9.
(*f*) Apocal. c. 10. v. 7.
(*g*) Dan. c. 4. v. 6.
(*h*) Matth. c. 13. v. 11.
(*i*) Ad Ephes. Epist. c. 5. v. 32.
(*k*) Ad Corinth. Epist. c. 10. v. 11.

du ; étoit figuratif, dit saint Paul. Leurs sacrifices, leur sacerdoce, leurs purifications, leur abstinence de certaines viandes, renfermoient des Mysteres qui nous ont été développés par Jesus-Christ & par les Apôtres. Le passage de la mer Rouge étoit le symbole du Baptême ; le serpent d'airain étoit un Mystere qui marquoit la Croix & la mort de Jesus-Christ. Sara & Agar, Isaac & Ismaël marquoient les deux alliances. Le Tabernacle & ses vases représentoient le culte que Dieu reçoit dans l'Église Chrétienne. Le Sacerdoce d'Aaron a été admirablement expliqué par saint Paul, du Sacerdoce de Jesus-Christ, & de celui de son Église. Saint Barnabé a développé les secrets cachés dans l'abstinence de certaines viandes que les Juifs pratiquoient. Jesus-Christ lui-même nous a découvert le Mystere du Prophete Jonas enfermé pendant trois jours dans le sein d'un poisson ; celui du serpent d'airain élevé dans le désert ; celui de la manne, qui figuroit le Sacrement de son corps & de son sang ; celui de l'union d'Adam & d'Eve, qui contenoit le Mystere du mariage Chrétien ; celui du temple de Jérusalem détruit & rétabli en trois jours, qui représentoit sa mort & sa Résurrection. La réprobation des Juifs & l'adoption du peuple Gentil, sont figurées en cent endroits de l'Écriture, par exemple dans Agar & Sara, dans Ismaël & Isaac, dans Jacob & Ésaü, dans Éphraïm & Manassé, dans Saül & David, dans David & ses freres, dans Absalom & Salomon, & même dans Moïse & Aaron exclus de l'entrée de la terre promise.

Les Prophéties qui regardent la personne, la venue, les caracteres, la mort & la passion du Messie, se rencontrent à chaque pas dans les écritures de l'ancien Testament, mais en figure & d'une maniere mystérieuse. Les actions, les paroles, la vie des Prophetes étoient une prophétie continuelle & générale, qui étoit voilée aux yeux du peuple, & quelquefois même aux yeux des Prophetes, & qui n'a été développée & éclaircie que depuis la naissance & la mort de Jesus-Christ ; & ces Mysteres étoient dispensés avec une économie si admirable, & par une providence si pleine de sagesse, que les premiers servoient comme de base aux derniers, & que les plus récens donnoient du jour aux plus anciens. Ils alloient en croissant de clarté en clarté ; & l'esprit Saint les dispensoit par mesure & par degré. Daniel est plus clair que les anciens Prophetes. Aggée, Zacharie & Malachie parlent de J. C., de sa venue, de sa mort, de son sacerdoce, & de la vocation des Gentils, plus distinctement que les autres Prophetes qui les ont précédés.

MYSTERES DE CÉRÈS, *ou* D'ÉLEUSIS. *Voyez* Éleusis.

MYSTERES DES RO-

MAINS. C'est ainsi que Cicéron appelle les Mysteres de la bonne Déesse. *Voyez* bonne Déesse.

MYSTERES DE SAMOTHRACE. *Voyez* Samothrace.

MYSTES, *Mystæ*, nom que l'on donnoit à ceux qui étoient initiés aux petits mysteres de Cérès. Ils ne pouvoient entrer que dans le vestibule du temple. Il leur falloit au moins un an pour être admis aux grands mysteres, & pouvoir entrer dans le temple même. Au moment qu'ils jouissoient de cette prérogative, on les appelloit époptes, inspecteurs, ou, comme nous dirions, confreres. Alors, on leur montroit toutes les choses saintes, hormis quelques-unes qui étoient réservées pour les Prêtres seuls. Il étoit défendu de conférer en même tems à personne les deux qualités de Myste & d'épopte. On ne viola la loi qu'en faveur du Roi Démétrius, qui dans un même jour fut fait initié & confrere.

MYSTICUS, *Mysticus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

MYSTIQUE [Sens], explication allégorique d'un évenement, d'un précepte, d'un discours, ou d'un passage de l'Écriture. On ne s'étonnera pas que les anciens Peres aient donné dans les explications allégoriques & dans les sens Mystiques, si l'on fait attention à l'origine de cette méthode d'interpréter l'Écriture. On sçavoit que les anciens Sages avoient affecté de cacher la science sous des symboles & des énigmes. Les Égyptiens l'avoient fait, les Orientaux l'avoient fait, les Pythagoriciens, les Platoniciens l'avoient fait ; en un mot, les Grecs & les Barbares avoient eu cette méthode d'enseigner ; de sorte qu'on ne doutoit pas que Moïse, qui étoit Égyptien, ou élevé en Égypte, n'en eût usé de même, & les Prophetes à son exemple. On regardoit même les Philosophes qui cachoient leur science sous des emblêmes énigmatiques, comme les imitateurs de Moïse. On fut aussi persuadé, dès les premiers siecles du Christianisme, que Jesus-Christ avoit non-seulement expliqué Moïse & les Prophetes dans des sens Mystiques, (de quoi les Évangélistes font foi) mais on crut de plus, qu'avant que de monter au Ciel, il donna à ses Disciples la connoissance de ces sens Mystiques de la Loi & des Prophetes, lesquels Disciples la transmirent par tradition à leurs successeurs. C'est cette science qui est appellée γνῶσις.

Dans le fond, il étoit vrai que Jesus-Christ avoit interprété les Écritures à ses Disciples, quand il fallut les convaincre que sa mort & sa crucifixion avoient été prédites par les divins oracles, & qu'il ne devoit entrer dans sa gloire que par les souffrances. Mais, il est très-faux que Jesus-Christ confia la science secrete des sens Mystiques à quelques uns ou à tous

ses Disciples, pour la transmettre par tradition seulement à leurs successeurs. Ils n'ont point caché ce qu'ils en sçavoient, témoins les écrits des Apôtres, en particulier l'Épître aux Hébreux. Quel étoit donc le sentiment des Apôtres & des Fideles là-dessus? Ils ne doutoient pas que l'Écriture ne dût être expliquée Mystiquement, au moins en plusieurs endroits; mais, ils croyoient que c'est le Saint-Esprit qui révéloit aux Fideles ces sens Mystiques. (a) C'est ce que dit saint Pierre, & c'est la science dont parle saint Paul dans sont Épître aux Galates. Dès que les dons miraculeux eurent cessé, les allégories ne furent plus que des pensées humaines qui n'ont aucune certitude, & qui pour la plupart ne sont qu'un jeu de l'imagination. Cependant, les Peres ne laisserent pas que d'admirer cette maniere d'expliquer l'Écriture, & de la regarder comme la science sublime des sages & des parfaits. Saint Clément d'Alexandrie vante extrêmement cette science dans le cinquieme livre de ses Stromates, & se persuade sans raison, qu'elle avoit été enseignée par la vérité gnostique.

MYSTRATUM. *Voyez* Mystistrate.

MYSTRUM, *Mystrum*, mesure des liquides chez les Grecs. Il y avoit le grand Mystrum & le petit. Le grand Mystrum tenoit la seizieme partie de la cotyle Grecque ou de l'hémine Romaine; & le petit, un peu moins que la quatrieme partie du cyathe.

MYSUS, *Mysus*. *Voyez* Mysius.

MYTHIDICE, *Mythidice*, sœur d'Adraste, un des sept chefs qui assiégerent la ville de Thebes.

MYTHOLOGIE, *Mythologia*, Μυθολογία, de μύθος, *fabula*, fable, & λόγος, *sermo*, discours, histoire fabuleuse des Dieux, des demi-Dieux, & des héros de l'Antiquité, comme son nom même le désigne. Mais, on peut encore considérer sous ce nom tout ce qui a quelque rapport à la religion Payenne, c'est-à-dire, les divers systêmes & dogmes de Théologie qui se sont établis successivement dans les différens âges du Paganisme; les mysteres & les cérémonies du culte dont étoient honorées ces prétendues divinités; les oracles, les sorts, les augures, les auspices & aruspices; les présages, les prodiges, les expiations, les dévouemens, les évocations, & tous les genres de divination qui ont été en usage; les pratiques & les fonctions des Prêtres & des devins, des Sibylles, des Vestales; les fêtes & les jeux; les sacrifices & les victimes; les temples, les autels, les trépieds, & les instrumens des sacrifices; les bois sacrés, les statues, & générale-

(a) St. Petr. Epist. 2. c. 5. v. 20. ad Galat. Epist. c. 4. v. 24.

ment tous les ſymboles ſous leſquels l'idolâtrie s'eſt perpétuée parmi les hommes durant un ſi grand nombre de ſiecles.

La Mythologie, enviſagée de cette maniere, conſtitue la branche la plus grande de l'étude des belles lettres. On ne peut entendre parfaitement les ouvrages des Grecs & des Romains que la haute Antiquité nous a tranſmis, ſans une profonde connoiſſance des myſteres & des coutumes religieuſes du Paganiſme.

Les gens du monde, ceux même qui ſe montrent les moins curieux des ſciences, ſont obligés de s'initier dans celle de la Mythologie, parce qu'elle eſt devenue d'un uſage ſi fréquent dans nos converſations, que quiconque en ignore les élémens, doit craindre de paſſer pour être dépourvu des lumieres les plus ordinaires à une éducation commune.

L'étude en eſt indiſpenſable aux Peintres, aux Sculpteurs, ſur-tout aux Poëtes, & généralement à tous ceux dont l'objet eſt d'embellir la nature & de plaire à l'imagination. C'eſt la Mythologie qui fait le fonds de leurs productions, & dont ils tirent leurs principaux ornemens. Elle décore nos palais, nos galeries, nos plat-fonds, & nos jardins. La fable eſt le patrimoine des arts; c'eſt une ſource inépuiſable d'idées ingénieuſes, d'images riantes, de ſujets intéreſſans, d'allégories, d'emblêmes, dont l'uſage plus ou moins heureux dépend du goût & du génie. Tout agit, tout reſpire dans ce monde enchanté, où les êtres intellectuels ont des corps, où les êtres matériels ſont animés, où les campagnes, les forêts, les fleuves, les élémens, ont leurs divinités particulieres; perſonnages chimériques, nous le ſçavons, mais le rôle qu'ils jouent dans les écrits des anciens Poëtes, & les fréquentes alluſions des Poëtes modernes, les ont preſque réaliſés pour nous. Nos yeux y ſont familiariſés, au point que nous avons de la peine à les regarder comme des êtres imaginaires. On ſe perſuade que leur hiſtoire eſt le tableau défiguré des évenemens du premier âge; on veut y trouver une ſuite, une liaiſon, une vraiſemblance qu'ils n'ont pas.

La critique croit faire aſſez que de dépouiller les faits de la fable d'un merveilleux ſouvent abſurde, & d'en ſacrifier le détail pour en conſerver le fonds. Il lui ſuffit d'avoir réduit les Dieux au ſimple rang des héros, & les héros au rang des hommes, pour ſe croire en droit de défendre leur exiſtence, quoique peut-être de tous les Dieux du Paganiſme, Hercule, Caſtor, Pollux, & quelques autres, ſoient les ſeuls qui aient été véritablement des hommes. Évhémere, auteur de cette Hypothèſe, qui ſappoit les fondemens de la religion populaire, en paroiſſant l'expliquer, eut

dans l'Antiquité même un grand nombre de partisans; & la foule des Modernes s'est rangée de son avis.

Presque tous nos Mythologues, peu d'accord entr'eux à l'égard des explications de détail, se réunissent en faveur d'un principe que la plupart supposent comme incontestable. C'est le point commun d'où ils partent; & leurs systêmes, malgré les contrariétés qui les distinguent, sont tous des édifices construits sur la même base, avec les mêmes matériaux, combinés différemment. Par-tout on voit dominer l'Evhémérisme, commenté d'une maniere plus ou moins plausible.

Il faut avouer que cette réduction du merveilleux au naturel, est une des clefs de la Mythologie Grecque ; mais, cette clef n'est ni seule, ni la plus importante. Les Grecs, dit Strabon, étoient dans l'usage de proposer, sous l'enveloppe des fables, les idées qu'ils avoient non-seulement sur la Physique, & sur les autres objets relatifs à la nature & à la Philosophie, mais encore sur les faits de leur ancienne histoire.

Ce passage indique une différence essentielle entre les diverses especes de fictions qui formoient le corps de la fable. Il en résulte que les unes avoient rapport à la Physique générale ; que les autres exprimoient des idées métaphysiques par des images sensibles ; que plusieurs enfin conservoient quelques traces des premieres traditions. Celles de cette troisieme classe étoient les seules historiques ; & ce sont les seules qu'il soit permis à la saine critique de lier avec les faits connus des tems postérieurs. Elle doit y rétablir l'ordre, s'il est possible, y chercher un enchaînement conforme à ce que nous sçavons de vraisemblable sur l'origine & le mêlange des peuples, en dégager le fonds des circonstances étrangeres qui l'ont dénaturé d'âge en âge, l'envisager, en un mot, comme une introduction à l'histoire de l'Antiquité.

Les fictions de cette classe ont un caractere propre, qui les distingue de celles dont le fond est mystagogique ou Philosophique. Ces dernieres, assemblage confus de merveilles & d'absurdités, doivent être reléguées dans le cahos d'où l'esprit de systême a voulu vainement les tirer. Elles peuvent de-là fournir aux Poëtes des images & des allégories ; d'ailleurs le spectacle qu'elles offrent à nos réflexions, tout étrange qu'il est, nous instruit par sa bizarrerie même. On y suit la marche de l'esprit humain ; on y découvre la trempe du génie national des Grecs. Ils eurent l'art d'imaginer le talent de peindre, & le bonheur de sentir ; mais, par un amour déréglé d'eux mêmes & du merveilleux, ils abuserent de ces heureux dons de la nature. Vains, légers, voluptueux & crédules, ils adopterent aux

dépens de la raiſon & des mœurs; tout ce qui pouvoit autoriſer la licence, flatter l'orgueil, & donner carriere aux ſpéculations métaphyſiques.

La nature du Polythéiſme, tolérant par eſſence, permettoit l'introduction des cultes étrangers; & bientôt ces cultes, naturaliſés dans la Grece, s'incorporoient aux rites anciens. Les dogmes & les uſages, confondus enſemble, formoient un tout dont les parties originairement peu d'accord entr'elles, n'étoient parvenues à ſe concilier qu'à force d'explications & de changemens faits de part & d'autre. Les combinaiſons partout arbitraires & ſuſceptibles de variétés ſans nombre, ſe diverſifioient, ſe multiplioient à l'infini ſuivant les lieux, les circonſtances & les intérêts.

Les révolutions, ſucceſſivement arrivées dans les différentes contrées de la Grece, le mêlange de ſes habitans, la diverſité de leur origine, leur commerce avec les nations étrangeres, l'ignorance du peuple, le fanatiſme, & la fourberie des Prêtres, la ſubtilité des Méthaphyſiciens, le caprice des Poëtes, les mépriſes des Étymologiſtes, l'hyperbole ſi familiere aux enthouſiaſtes de toute eſpece, la ſingularité des cérémonies, le ſecret des myſteres, l'illuſion des preſtiges, tout influoit ſur le fonds, ſur la forme, ſur toutes les branches de la Mythologie.

C'étoit un champ vague, mais immenſe & fertile, ouvert indifféremment à tous, que chacun s'aproprioit, où chacun prenoit à ſon gré l'eſſor, ſans ſubordination, ſans concert, ſans cette intelligence mutuelle qui produit l'uniformité. Chaque païs, chaque territoire, avoit ſes Dieux, ſes erreurs, ſes pratiques religieuſes, comme ſes loix & ſes coutumes. La même Divinité changeoit de nom, d'attributs, de fonctions en changeant de temple. Elle perdoit dans une ville ce qu'elle avoit uſurpé dans une autre. Tant d'opinions, en circulant de lieux en lieux, en ſe perpétuant de ſiecle en ſiecle, s'entrechoquoient, ſe mêloient, ſe ſéparoient enſuite pour ſe rejoindre plus loin; & tantôt alliées, tantôt contraires, elles s'arrangeoient réciproquement, de mille & mille façons différentes, comme la multitude des atomes épars dans le vuide, ſe diſtribue, ſuivant Épicure, en corps de toute eſpece, composés, organiſés, détruits par le hazard.

Ce tableau ſuffit pour montrer qu'on ne doit pas à beaucoup près traiter la Mythologie comme l'hiſtoire; que prétendre y trouver par-tout des faits, & des faits liés enſemble & revêtus de circonſtances vraiſemblables, ce ſeroit ſubſtituer un nouveau ſyſtême hiſtorique à celui que nous ont tranſmis, ſur le premier âge de la Grece, des Écrivains tels qu'Hérodote & Thucydide, témoins plus croya-

bles lorsqu'ils déposent en faveur des antiquités de leur nation, que des Mythologues, modernes à leur égard, Compilateurs sans critique & sans goût, ou même que des Poëtes dont le privilege est de feindre sans avoir l'intention de tromper.

La Mythologie n'est donc point un tout composé de parties correspondantes; c'est un corps informe, irrégulier, mais agréable dans les détails; c'est le mêlange confus des songes de l'imagination, des rêves de la Philosophie, & des débris de l'ancienne histoire. L'analyse en est impossible. Du moins ne parviendra-t-on jamais à une décomposition assez sçavante pour être en état de démêler l'origine de chaque fiction, moins encore celle des détails dont chaque fiction est l'assemblage. La théogonie d'Hésiode & d'Homere est le fonds sur lequel ont travaillé tous les Théologiens du Paganisme, c'est-à-dire, les Prêtres, les Poëtes & les Philosophes. Mais, à force de surcharger ce fonds, & de le défigurer même en l'embellissant, ils l'ont rendu méconnoissable; &, faute de monumens nous ne pouvons déterminer avec précision ce que la fable doit à tel ou tel Poëte en particulier, ce qui en appartient à tel ou tel peuple, à telle ou telle époque. C'en est assez pour juger dans combien d'erreurs sont tombés nos meilleurs Auteurs, en voulant perpétuellement expliquer les fables, & les concilier avec l'histoire ancienne de divers peuples du monde.

L'un, entêté de ses Phéniciens, les trouve par-tout, & cherche dans les équivoques fréquentes de leur langue, le dénouement de toutes les fables. L'autre, charmé de l'antiquité de ses Égyptiens, les regarde comme les seuls peres de la Théologie & de la religion des Grecs, & croit découvrir l'explication de leurs fables dans les interprétations capricieuses de quelques Hiéroglyphes obscurs; d'autres, appercevant dans la Bible quelques vestiges de l'ancien héroïsme, puisent l'origine des fables dans l'abus prétendu que les Poëtes firent des livres de Moïse qu'ils ne connoissoient pas, &, sur les moindres ressemblances, font des paralleles forcés des héros de la fable & de ceux de l'Écriture-Sainte.

Tel de nos Sçavans reconnoît toutes les divinités du Paganisme parmi les Syriens; tel autre, parmi les Celtes; quelques-uns, jusques chez les Germains & les Suédois; chacun se conduit de la même maniere que si les fables formoient chez les Poëtes un corps suivi fait par la même personne, dans un même tems, un même païs, & sur les mêmes principes.

Il y a plus de quarante ans que parut un nouveau systême Mythologique, celui de l'auteur de l'histoire du Ciel. M. Pluche s'est persuadé que l'Écriture symbolique, prise grossiérement dans le sens qu'elle présentoit à

l'œil, au lieu d'être prise dans le sens qu'elle étoit destinée à présenter à l'esprit, a été non-seulement le premier fonds de l'existence prétendue d'Isis, d'Osiris, & de leur fils Horus, mais encore de toute la mythologie Payenne. On vint, dit-il, à prendre pour des êtres réels des figures d'hommes & de femmes, qui avoient été imaginées pour peindre des besoins. En un mot, selon ce critique d'ailleurs fort ingénieux dans ses explications, les Dieux, les demi-Dieux, tels qu'Hercule, Minos, Rhadamanthe, Castor & Pollux, ne sont point des hommes, ce sont de pures figures qui servoient d'instructions symboliques. Mais, ce systême singulier ne peut réellement se soutenir, parce que, loin d'être autorisé par l'antiquité, il la contredit sans cesse & en sappe toute l'histoire de fond en comble. Or, s'il y a des faits, dont les Sceptiques eux-mêmes auroient peine à douter dans leurs momens raisonnables, c'est que certains dieux ou demi-dieux du Paganisme ont été des hommes déifiés après leur mort; honneur dont ils étoient redevables aux bienfaits procurés par eux à leurs concitoyens, ou au genre humain en général.

Ainsi, nos Écrivains se sont jettés dans mille erreurs différentes, pour vouloir nous donner des explications suivies de toute la Mythologie. Chacun y a découvert ce que son génie particulier & le plan de ses études l'ont porté à y chercher. Que disons-nous ! Le Physicien y trouve par allégorie les mysteres de la nature; le politique, les raffinemens de la sagesse des Gouvernemens; le Philosophe, la plus belle morale; le Chymiste même, le secret de son art. Enfin, chacun a regardé la fable comme un païs de conquête, où il a cru avoir droit de faire des irruptions conformes à son goût & à ses intérêts.

MYTHOLOGUE, *Mythologus*, Μυθολόγος, celui qui possede l'histoire des divinités du Paganisme & la science des mysteres des Idolâtres. *Voyez* Mythologie.

MYTHOS, *Mythos*, Μῦθος, (*a*) c'est-à-dire, la fable qui a été personnifiée par les Anciens. On voit sur un monument, Mythos exprimé par un jeune garçon, qui tient d'une main un préféricule, & de l'autre une espece de patere.

MYTHRACENE, *Mythracenes*, (*b*) se joignit d'abord à Bessus pour trahir Darius leur Roi. Mais, il quitta ensuite le parti de ce traître, pour se joindre aux Macédoniens.

MYTILENE, *Mytilene*. *Voyez* Mitylene.

MYTISTRATE, *Mytistratum*, Μυτίστρατον, ville de Gre-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 168.

(*b*) Q. Cur. L. V. c. 13.

ce dans l'Acarnanie, selon Étienne de Byzance.

MYTISTRATE, *Mytistratum*, Μυτίστρατον, ville d'Afrique située aux environs de Carthage. C'est Étienne de Byzance qui fait mention de cette ville; il cite Polybe, mais il le cite à faux; car, Polybe dit que Mytistrate est une ville de Sicile, sous la dépendance pourtant de Carthage. *Voyez* l'article suivant.

MYTISTRATE, *Mytistrate*, Μυτίστρατον, (*a*) ville de Sicile suivant les interpretes de Polybe. Le texte Grec porte Μυττίστρατον, *Myttistratum*. Diodore de Sicile écrit Μύστρατον, *Mystratum*; & Étienne de Byzance lit Α'μέστρατος, *Amestratus*. Pline donne aux habitans de cette ville le nom de *Mutustratini*.

Mytistrate étoit une place très-forte. Le consul A. Atilius Calatinus l'an de Rome 494, & 258 avant Jesus-Christ, s'attacha au siege de cette place, que ses prédécesseurs avoient attaquée à plusieurs reprises, mais toujours sans succès. Après une longue résistance, la garnison Carthaginoise, fatiguée des cris & des lamentations tant des femmes que des enfans, qui demandoient avec instance qu'on mît fin aux maux cruels que la ville souffroit depuis un fort long-tems, sortit de nuit, & laissa les habitans maîtres de leur fort. Dès le matin, ils ouvrirent leurs portes aux Romains. Leur soumission toute volontaire méritoit un traitement plein de douceur & d'indulgence. Mais, le soldat, qui avoit souffert impatiemment la longueur du siege, transporté de fureur, & n'écoutant que son ressentiment, fit main-basse sur tout ce qu'il rencontra sans distinction d'âge ni de sexe, jusqu'à ce que le Consul, pour mettre fin au carnage, fit déclarer que le prix des prisonniers qu'on feroit seroit pour le compte des soldats. L'avarice l'emporta sur la cruauté, & désarma les mains de ces furieux. Ce qui étoit échappé de citoyens fut vendu; la ville fut abandonnée au pillage, puis détruite. Mais, elle se rétablit depuis, & on veut même que ce soit aujourd'hui Mistretta.

MYTTISTRATUM. *Voyez* *Mytistrate*.

(*a*) Diod. Sicul. Eclog. pag. 876. Plin. Tom. I. pag. 163. Roll. Hist. Rom. Tom. II. p. 501.



N

, la quatorzieme lettre & la onzieme consonne de notre alphabet. L'ancienne épellation est *enne*, & la moderne *ne*. Le signe de cette articulation étoit nommé par les Grecs *nu*, νῦ, & par les Hébreux *nun* ou *noun*.

I. L'articulation, représentée par la lettre N, est linguale, dentale & nasale ; linguale, parce qu'elle dépend d'un mouvement déterminé de la langue ; le même précisément que pour l'articulation *D*; dentale, parce que pour opérer ce mouvement particulier, la langue doit s'appuyer contre les dents supérieures, comme pour *D* & *T*; & enfin nasale, parce qu'une position particuliere de la langue, pendant ce mouvement, fait refluer par le nez une partie de l'air sonore que l'articulation modifie; comme on le remarque dans les personnes enchifrenées qui prononcent *D* pour *N*, parce que le canal du nez étant alors embarrassé, l'émission du son articulé est entiérement orale.

Comme nasale, cette articulation se change aisément en *m* dans les générations des mots. Comme dentale, elle est aussi commuable avec les autres de même espece, & principalement avec celles qui exigent que la pointe de la langue se porte vers les dents supérieures, sçavoir *d* & *t*; & comme linguale, elle a encore un degré de commutabilité avec les autres linguales, proportionné au degré d'analogie, qu'elles peuvent avoir dans leur formation. N se change plus aisément & plus communément avec les liquides *l* & *r*, qu'avec les autres linguales, parce que le mouvement de la langue est à peu près le même dans la production des liquides, que dans celle de *N*.

II. Dans la langue Françoise la lettre N a quatre usages différens, qu'il faut remarquer.

1°. N est le signe de l'articulation *ne*, dans toutes les articulations où cette lettre commence la syllable, comme dans *nous*, *none*, *nonagénaire*, *Ninus*, *Ninive*, &c.

2°. N, à la fin de la syllabe, est le signe orthographique de la nasalité de la voyelle précédente, comme dans *an*, *en*, *ban*, *bon*, *bien*, *lien*, *indice*, *onde*, *fondu*, *contendant*, &c. Il faut seulement excepter les trois mots *examen*, *hymen*, *amen*, où cette lettre finale conserve sa

signification naturelle, & représente l'articulation *ne*.

Il faut observer néanmoins que dans plusieurs mots terminés par la lettre *N*, comme signe de nasalité, il arrive souvent que l'on fait entendre l'articulation *ne*, si le mot suivant commence par une voyelle ou par un *h* muet.

D'abord si un adjectif, physique ou méthaphysique, terminé par un N Nasal, se trouve immédiatement suivi du nom auquel il a rapport, & que ce nom commence par une voyelle, ou par un *h* muet, on prononce entre deux l'articulation *ne*; *bon ouvrage*, *ancien ami*, *certain auteur*, *vilain homme*, *vain appareil*, *un an*, *mon ame*, *ton honneur*, *son histoire*, &c. On prononce encore de même les adjectifs métaphysiques *un*, *mon*, *ton*, *son*, s'ils ne sont séparés du nom que par d'autres adjectifs qui y ont rapport, *un excellent ouvrage*, *mon intime & fidele ami*, *mon unique espérance*, *son entiere & totale défaite*, &c. Hors ces occurrences, on ne fait point entendre l'articulation *ne*, quoique le nom suivant commence par une voyelle ou par un *h* muet; *ce projet est vain & blâmable*, *ancien & respectable ami*, *un point de vue certain avec des moyens sûrs*, &c.

Le nom *bien*, en toute occasion, se prononce avec le son nasal, sans faire entendre l'articulation *ne*; *ce bien est précieux*, comme *ce bien m'est précieux*, *un bien honnête*, comme *un bien considérable*. Mais, il y a des cas où l'on fait entendre l'articulation *ne* après l'adverbe *bien*; c'est lorsqu'il est suivi immédiatement de l'adjectif ou de l'adverbe, ou du verbe qu'il modifie & que cet adjectif, cet adverbe ou ce verbe commencent par une voyelle, ou par un *h* muet; *bien aise*, *bien honorable*, *bien utilement*, *bien écrire*, *bien entendre*, &c. Si l'adverbe *bien* est suivi de tout autre mot que de l'adjectif, de l'adverbe, ou du verbe qu'il modifie, la lettre *N* n'y est plus qu'un signe de nasalité; *il paroît bien & à propos*.

Le mot *en*, soit préposition, soit adverbe, fait aussi entendre l'articulation *ne* dans certains cas, & ne la fait pas entendre dans d'autres. Si la préposition *en* est suivie d'un complément qui commence par un *h* muet ou par une voyelle, on prononce l'articulation; *en homme*, *en Italie*, *en un moment*, *en arrivant*, &c. Si le complément commence par une consonne, *en* est nasal; *en citoyen*, *en France*, *en trois heures*, *en partant*, &c. Si l'adverbe *en* est avant le verbe, & que ce verbe commence par une voyelle ou par un *h* muet, on prononce l'articulation *ne*; *vous en êtes assuré*, *en a-t-on parlé*? *Pour en honorer les Dieux*, *nous en avons des nouvelles*, &c. Mais, si l'adverbe *en* est après le verbe, il demeure purement nasal malgré la voyelle suivante; *parlez-*

en au Ministre, *allez - vous - en au jardin*, *faites - en habilement revivre le souvenir*, &c.

On avant le verbe, dans les propositions positives, fait entendre l'articulation; *on aime*, *on honorera*, *on a dit*, *on eût pensé*, *on y travaille*, *on en revient*, *on y a réfléchi*, *quand on en auroit repris le projet*, &c. Dans les phrases interrogatives, *on* étant après le verbe, ou du moins après l'auxiliaire, est purement nasal malgré les voyelles suivantes; *a-t-on eu soin? Est-on ici pour long-tems? En auroit-on été assûré? En avoit-on imaginé la moindre chose?* &c.

Est-ce le *N* final qui se présente dans les occasions que l'on vient de voir, ou bien est-ce un *N* euphonique que la prononciation insere entre-deux? Nous sommes d'avis que c'est un *N* euphonique, différent du *N* orthographique; parce que si l'on avoit introduit dans l'alphabet une lettre, ou dans l'orthographe un signe quelconque, pour en représenter le son nasal, l'euphonie n'auroit pas moins amené le *N* entre-deux, & on ne l'auroit assurément pas pris dans la voyelle nasale; or, on n'est pas plus autorisé à l'y prendre, quoique par accident la lettre *N* soit le signe de la nasalité, parce que la différence du signe n'en met aucune dans le son représenté.

On peut demander encore pourquoi l'articulation insérée ici est *ne*, plutôt que *te*, comme dans *a-t-il reçu*? C'est que l'articulation *ne* est nasale, que par-là elle est plus analogue au son nasal qui précede, & conséquemment plus propre à le lier avec le son suivant que toute autre articulation, qui par la raison contraire seroit moins euphonique. Au contraire, dans *a-t-il reçu*, & dans les phrases semblables, il paroît que l'usage a inséré le *t*, parce qu'il est le signe ordinaire de la troisieme personne, & que toutes ces phrases y sont relatives.

Enfin, on peut demander pourquoi on a inséré un *N* euphonique dans les cas mentionnés, quoique l'on ne l'ait pas inséré dans les autres, où l'on rencontre le même hiatus. C'est que l'hiatus y amene une interrogation réelle entre les deux sons consécutifs, ce qui semble indiquer une division entre les deux idées; or, dans les cas où l'usage insere un *N* euphonique, les deux idées, exprimées par les deux mots, sont si intimement liées, qu'elles ne font qu'une idée totale; tels sont l'adjectif & le nom, le sujet & le verbe, par le principe d'identité. Il en est de même de la préposition & de son complément, qui équivalent en effet à un seul adverbe; & l'adverbe qui exprime un mode de la signification objective du verbe, devient aussi par-là une partie de cette signification. Mais, dans les cas où l'usage laisse subsister l'hiatus, il n'y a aucune liaison semblable entre les deux idées qu'il sépare.

On peut par les mêmes principes, rendre raison de la maniere dont on prononce *rien.* L'euphonie fait entendre l'articulation *ne* dans les phrases suivantes. *Je n'ai rien appris*, *il n'y a rien à dire*, *rien n'est-il plus étrange?* Nous croyons qu'il seroit mieux de laisser l'hiatus dans celle-ci. *Rien*, *absolument rien.*

3°. Le troisieme usage de la lettre N est d'être un caractere auxiliaire dans la représentation de l'articulation mouillée que nous figurons par *gn*, & les Espagnols par *Ñ*; comme dans *digne*, *magnifique*, *regne*, *trogne*, &c. Il faut en excepter quelques noms propres, comme *Clugni*, *Regnaud*, *Regnard*, où N a sa signification naturelle, & le *g* est entierement muet.

Au reste, nous pensons de notre *gn* mouillé, comme du *l* mouillé; que c'est l'articulation *N* suivie d'une diphthongue, dont le son prépositif est un *i* prononcé avec une extrême rapidité. Quelle autre différence trouve-t-on, que cette prononciation rapide entre *il dénia*, *denegavit*, & *il daigna*, *dignatus est*; entre *cérémonial* & *signal*; entre *harmonieux* & *hargneux*? D'ailleurs, l'étymologie de plusieurs de nos mots, où se trouve *gn*, confirme cette conjecture, puisque l'on voit que notre *gn* répond souvent à *ni* suivi d'une voyelle dans le radical; *Bretagne* de *Britannia*; *borgne* de l'Italien *bornio*; *charogne* ou du Grec χαρώνια, lieu puant, ou de l'adjectif factice *caronius*, dérivé de *caro*, par le génitif analogue *caronis*, syncopé dans *carnis*, &c.

4°. Le quatrieme usage de la lettre *N* est d'être avec le *t*, un signe muet de la troisieme personne du pluriel à la suite d'un *e* muet; comme *ils aiment*, *ils aimeront*, *ils aimeroient*, *ils aimoient*, &c.

III. N capital, suivi d'un point, tient lieu d'un nom propre qu'on ignore, ou dont on ne se souvient pas précisément, ou qu'on a quelque sujet de ne pas nommer, ou d'un nom général, en la place duquel on pourra substituer tel autre nom qu'on voudra; ce qui vient d'un ancien usage qu'on avoit autrefois, de mettre le mot *en* avant tous les noms propres d'hommes, & celui de *na* avant ceux des femmes. Cela se pratique encore dans la plupart des lieux du Languedoc, où l'on dit *en Jean* pour dire, *Monsieur Jean*; ou *Na Jeanne*, pour dire, *Madame Jeanne*. Quand ces mots ont passé ailleurs, on en a retranché les voyelles. C'est une remarque de Borel. Du Cange observe, après D. Ménard, que cet usage s'établit dans le Xe. siecle; & D. Mabillon dit qu'il est introduit il y a plus de 800 ans.

IV. N, chez les Anciens, étoit une lettre numérale qui signifioit 900, suivant ce vers de Baronius:

N quoque nongintos numero designat habendos.

Tous les Lexicographes que nous avons consultés, s'accordent en ceci, & ils ajoutent tous que N̄ avec une barre horisontale au dessus, désigne 9000; ce qui en marque la multiplication par 10 seulement, quoique cette barre indique la multiplication par 1000, à l'égard de toutes les autres lettres; & l'auteur de la méth. Lat. de P. R. dit expressément dans son recueil d'observations particulieres, chap. II. num. IV. qu'il y en a qui tiennent que lorsqu'il y a une barre sur les chiffres, cela les fait valoir mille, comme V̄, X̄, cinq mille, dix mille. Quelqu'un a fait d'abord une faute dans l'exposition, ou de la valeur numérique de N seule, ou de la valeur de N̄ barré; puis tout le monde a répété d'après lui sans remonter à la source. Nous conjecturons, mais sans l'assurer, que N̄ égale 900000, selon la regle générale.

Chez les Grecs ν' avec un accent aigu signifie cinquante, & avec l'accent au dessous, cinquante mille.

V. Les anciens Jurisconsultes employoient ces deux lettres N. L. qui veulent dire, *non liquet*, pour témoigner que les plaidoyers des Avocats ne suffisoient pas pour faire condamner, ou pour faire absoudre les criminels.

VI. Les Romains omettoient quelquefois la lettre N. Ils écrivoient *infas*, pour *infans*, enfant. D'autrefois, ils l'ajoutoient en certains mots, comme *conjunx*, pour *conjux*, époux, épouse, *thensaurus*, pour *thesaurus*, trésor.

N seul dans les inscriptions se prend pour *Neptunus*, *Numerius*, *Numeria*, *Nonius*, noms propres; *nam*, car; *non*, non; *natio*, nation; *natus*, né, enfant; *nefastus*, nefaste; *nepos*, petit-fils; *neptis*, petite-fille; *niger*, noir; *nomen*, nom; *nonæ*, nones; *noster*, notre; *numerarius*, ou *numerator*, Calculateur, ou Compteur, officier Romain; *numerus*, nombre; *nummus*, ou *numisma*, piece de monnoie, médaille; *numen*, Divinité, Dieu. NAV. *navis*, vaisseau; N. B. *numeravit bivus* pour *vivus*, il a compté de son vivant. NB. *ou* NBL. *nobilis*, noble. NC. N. C. *Nero Cæsar*, ou *Nero Claudius*, noms propres; ou *non certè*, non certainement. NEG. *ou* NEGOT. *Negociator*, Marchand. NEP. S. *Neptuno sacrum*, consacré à Neptune. N. F. N. *nobili familia natus*, né d'une Maison illustre. N. L. *non liquet*, la chose n'est pas claire, l'affaire n'est pas assez éclaircie; ou *non licet*, cela n'est pas permis; ou *non longè*, non loin; ou *nominis Latini*, du nom Latin. N. M. *Nonius Macrinus*, noms propres; ou *non malum*, nom mauvais; ou *non minus*, non moins, ou non moindre. N N. *nostri*, les nôtres, ou nos. NQ. *nobis*, à nous. NR. *ou*

NNR. *noſtrorum*, des nôtres, ou de nos. NOBR. *November*, novembre. NON. AP. *Nonis Aprilis*, aux Nones d'Avril. NQ. *namque*, car; ou *nuſquam*, en aucun endroit; ou *nunquam*, jamais. N. V. N. D. N. P. O. *neque vendetur*, *neque donabitur*, *neque pignori obligabitur*, il ne ſera ni vendu, ni donné, ni mis en gage. NVP. *nuptiæ*, noces.

NAALOL, *Naalol*, Ναϐαὰλ, (*a*) ville de Judée, dans la tribu de Zabulon. Elle fut cédée aux Lévites de la famille de Mérari. Les enfans de Zabulon n'exterminerent point les Chananéens de Naalol, & les laiſſerent habiter dans cette ville, aux conditions qu'ils ſeroient leurs tributaires. On ne connoît pas diſtinctement la ſituation de Naalol. L'Hébreu dit Nachalal; & les Septante, Nabaal.

NAAMA, *Naama*, Νωμὰν, (*b*) ville de Judée; elle étoit dans la tribu de Juda.

NAAMA, *ou plutôt* NAAMATH. *Voyez* Naamath.

NAAMA, *Naama*, Νααμὰ, (*c*) du païs des Ammonites, épouſa Salomon, & devint mere de Roboam.

NAAMAN, *Naaman*, (*d*) Νοεμὰν, le cinquieme des fils de Benjamin.

NAAMAN, *Naaman*, Νοαμὰ, (*e*) petit-fils de Benjamin, parce qu'il étoit fils de Balé, l'aîné des fils de ce Patriarche.

NAAMAN, *Naaman*, (*f*) Ναιμὰν, général de l'armée de Bénadad, roi de Syrie, étoit un homme puiſſant & en grand honneur auprès du Prince ſon maître, parce que le Seigneur avoit ſauvé par lui la Syrie. Il étoit vaillant & riche, mais lépreux. En ce tems-là, quelques ſoldats étant ſortis de Syrie, avoient emmené captive une petite-fille du païs d'Iſraël, qui fut depuis miſe au ſervice de la femme de Naaman. Cette fille dit à ſa maîtreſſe: » Plut à Dieu » que mon Seigneur eût été » trouver le Prophete qui eſt à » Samarie, il l'auroit ſans dou- » te guéri de ſa lepre. »

Sur cela Naaman vint trouver ſon maître & lui dit: Une fille du païs d'Iſraël a dit telle & telle choſe. Le roi de Syrie lui répondit: Allez, j'écrirai pour vous au roi d'Iſraël. Il partit donc de Syrie, prit avec lui dix talens d'argent, ſix mille écus d'or, & dix habits neufs, & porta au roi d'Iſraël la lettre du roi de Syrie qui étoit conçue en ces termes: » Lorſ- » que vous aurez reçu cette » lettre, vous ſçaurez que je » vous ai envoyé Naaman mon » ſerviteur, afin que vous le » guériſſiez de ſa lepre. » Le roi d'Iſraël, ayant lu cette lettre, déchira ſes vêtemens & dit: » Suis-je un Dieu pour » pouvoir ôter & rendre la vie?

(*a*) Joſu c. 19. v. 15. c. 21. v. 35. Judic. c. 1. v. 30.
(*b*) Joſu. c. 15. v. 41.
(*c*) Reg. L. III. c. 14. v. 21.
(*d*) Geneſ. c. 46. v. 21.
(*e*) Paral. L. I. c. 8. v. 4.
(*f*) Reg. L. IV. c. 5. v. 1. *& ſeq.*

» Pourquoi m'envoyer ainsi » un homme, afin que je le » guérisse de sa lepre? Vous » voyez que ce Prince ne cher- » che qu'une occasion pour » rompre avec moi. »

Élisée, ayant appris que le roi d'Israël avoit déchiré ses vêtemens, lui envoya dire : » Pour- » quoi avez-vous déchiré vos » vêtemens ? Que cet homme » vienne à moi, & qu'il sçache » qu'il y a un Prophete en » Israël. » Naaman vint donc avec ses chevaux & ses chariots, & se tint à la porte de la maison d'Élisée. Ce Prophete lui envoya une personne pour lui dire : » Allez-vous laver sept » fois dans le Jourdain, & vo- » tre chair sera guérie & de- » viendra nette. »

Naaman tout fâché commençoit à se retirer en disant : » Je » croyois qu'il viendroit me » trouver, & que se tenant de- » bout, il invoqueroit le nom » du Seigneur son Dieu, qu'il » toucheroit de sa main ma le- » pre & qu'il me guériroit. » N'avons-nous pas à Damas » les fleuves d'Abana, & de » Pharphar qui sont meilleurs » que tous ceux d'Israël, pour » m'y aller laver & me rendre » le corps net ? » Comme il s'en retournoit donc tout indigné, ses serviteurs s'approcherent de lui & l'un d'eux lui dit: » Mon Pere, quand le Prophe- » te vous auroit ordonné quel- » que chose de bien difficile, » vous auriez dû néanmoins le » faire. Combien plus devez- » vous lui obéir, lorsqu'il vous » dit : Allez-vous laver & vous » deviendrez net? » Il s'en alla donc & se lava sept fois dans le Jourdain, selon que l'homme de Dieu le lui avoit ordonné; & sa chair devint comme la chair d'un petit enfant, & il se trouva guéri. Après cela, il retourna avec sa suite pour voir l'homme de Dieu ; il vint se présenter devant lui & lui dit : » Je sçais » certainement qu'il n'y a point » d'autre Dieu dans toute la » terre que celui qui est dans » Israël ; je vous conjure donc » de recevoir ce que votre ser- » viteur vous offre. »

Élisée lui répondit : » Vive » le Seigneur devant lequel je » suis présentement, je ne re- » cevrai rien de vous. » Quelque instance que fît Naaman, il ne voulut jamais se rendre. Naaman lui dit donc : » Il faut » faire ce que vous voulez; » mais, je vous conjure de me » permettre d'emporter la char- » ge de deux mulets de la terre » d'Israël. Car, à l'avenir, » votre serviteur n'offrira plus » d'holocaustes, ni de victimes » aux Dieux étrangers, mais » seulement au Seigneur. Il » n'y a qu'une chose, pour la- » quelle je vous supplie de prier » le Seigneur pour votre ser- » viteur, c'est que lorsque le » Roi mon Seigneur entrera » dans le temple de Remmon, » pour adorer en s'appuyant sur » ma main, si je m'incline dans » le temple de Remmon, lors- » qu'il s'y inclinera lui-même

» que le Seigneur me le pardonne. » Élisée lui répondit, allez en paix. Naaman se sépara ainsi de lui, & il avoit déjà fait une lieue, lorsque Giézi fâché qu'Élisée n'eût rien voulu recevoir de Naaman, courut après lui, pour lui demander quelque chose. Naaman, le voyant revenir, descendit promptement de son chariot, & lui demanda ce qu'il désiroit. Giézi lui dit : » Mon maître m'a envoyé vous dire que deux enfans des Prophetes lui sont arrivés tout-à-l'heure de la montagne d'Éphraïm; il vous prie de me donner pour eux un talent & deux habits. » Le talent valoit quatre mille huit cens soixante-sept livres, trois sols, neuf deniers de notre monoie. Naaman lui répondit : Il vaut mieux que je vous donne deux talens; & il le contraignit de les recevoir. Il lui donna ensuite deux de ses serviteurs, pour les porter. Sur le soir, il prit les deux talens dans sa maison, & renvoya les deux serviteurs de Naaman. Giézi étant venu ensuite trouver Élisée, ce Prophete lui demanda où il avoit été. Giézi répondit qu'il n'avoit été nulle part. Mais, Élisée lui dit : » Mon esprit n'étoit-il pas présent, lorsque Naaman vous a donné de l'argent & des habits? Vous allez donc acheter des champs, » des vignes & des plants d'oliviers avec cet argent; mais aussi, la lepre de Naaman vous demeurera, & à votre race pour toujours. » En effet, Giézi devint tout blanc de lepre. Depuis ce tems, l'Écriture ne dit plus rien de Naaman.

NAAMATH, *Naamath*, (a) nom d'une ville ou d'un païs, d'où étoit Sophar, un des trois amis de Job, qui vinrent pour le consoler.

NAARA, *Naara*, (b) l'une des femmes d'Assur, devint mere d'Oozam & d'Hépher. Les Thémaniens & les Ahasthasiens étoient tous descendus de Naara.

NAARAI, *Naaraï*, Ναχραὶ, (c) fils d'Asbaï, étoit un des braves de l'armée de David.

NAARAI, *Naaraï*, (d) que les Septante appellent Ναχώρ, *Nachor*, étoit de Béroth, & écuyer de Joab. Il étoit aussi un des braves de l'armée de David.

NAARATHA, *Naaratha*, Νααράθα, (e) ville de Judée dans la tribu d'Ephraïm. Eusebe met cette ville à cinq milles de Jéricho. C'est apparemment la même que Néara, dont parle Joséphe, & d'où il dit que l'on conduisoit des eaux pour arroser les palmiers de Jéricho.

NAARIAS, *Naarias*, (f) Νωαδία, un des fils de Séméia, fut pere de trois fils, Élioënaï, Ezéchias, & Ezricam.

NAARIAS, *Naarias*, (g)

(a) Job. c. 2. v. 11.
(b) Paral. L. I. c. 4. v. 5.
(c) Paral. L. I. c. 11. v. 37.
(d) Paral. L. I. c. 11. v. 39.
(e) Josu. c. 16. v. 7. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 613.
(f) Paral. L. I. c. 3. v. 22, 23.
(g) Paral. L. I. c. 4. v. 42, 43.

Nωασία, fils de Jéſi ou Iéſi, fut un de ceux qui, à la tête de cinq cens hommes de la tribu de Siméon, allerent attaquer dans les montagnes de Séïr les reſtes des Amalécites, les défirent, & demeurerent dans leur païs, après l'avoir conquis. Le tems de cette expédition n'eſt pas connu.

NAARMALCHA, *Naarmalcha*, (*a*) c'eſt-à-dire, fleuve des Rois. C'étoit en effet un canal creuſé par les rois de Babylone pour recevoir une partie des eaux de l'Euphrate.

Trajan, voulant conſtruire un pont ſur le Tigre, réſolut, pour voiturer plus commodément les matériaux, de profiter du Naarmalcha, & de le joindre par un nouveau canal à l'endroit du Tigre où il prétendoit dreſſer ſon pont. Mais, on lui fit obſerver que le niveau de l'Euphrate au lieu où il commençoit à travailler, s'élevoit beaucoup au-deſſus de celui du Tigre, & il craignit d'épuiſer tellement le lit du premier de ces deux fleuves, que la navigation en devînt impraticquable. Il interrompit donc les travaux déjà avancés, & il fit tranſporter par terre ſur des traîneaux les bois néceſſaires à la conſtruction du pont.

NAAS, *Naas*, Ναάς, (*b*) ville de Judée, dans la tribu de Juda. Téhinna fut pere ou chef des habitans de cette ville.

NAAS, *Naas*, Νάας, (*c*) roi des Ammonites, vint attaquer Jabès de Galaad, un mois après que Saül eut été élu roi d'Iſraël. Les habitans de Jabès ne ſe ſentant pas aſſez forts pour réſiſter à Naas, lui dirent : » Recevez-nous à compoſition, » & nous vous demeurerons » aſſujettis. Naas leur répon» dit : La compoſition que j'ai » à faire avec vous, eſt de vous » arracher à tous l'œil droit, & » de vous rendre l'opprobre d'Iſ» raël. » Il vouloit apparemment par-là les rendre inutiles à la guerre & incapables de ſe ſervir de l'arc. Les anciens de Jabès lui dirent de nouveau : » Accordez-nous ſept jours ; & » ſi dans ce terme, nos freres ne » viennent pas à notre ſecours, » nous nous rendrons à vous. » Ils envoyerent donc à Gabaa, où demeuroit Saül ; & les députés firent leur rapport devant tout le peuple. Les enfans d'Iſraël l'ayant ouï, ſe mirent à pleurer. Saül revenoit alors des champs, ſuivant ſes bœufs ; & ayant vu tout le monde qui pleuroit, il demanda quelle étoit la cauſe de ces larmes. On lui raconta ce que les habitans de Jabès étoient venus dire. Auſſitôt Saül, étant ſaiſi de l'eſprit de Dieu, coupa en pieces ſes bœufs, & les envoya par des courriers dans toutes les terres d'Iſraël, en diſant : » C'eſt ainſi qu'on traitera les

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 246. T. V. p. 94.
(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 12.

(*c*) Reg. L. I. c. 11. v. 1. & *seq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 177, 178.

,, bœufs

» bœufs de tous ceux qui ne » viendront point pour suivre » Saül & Samuël. »

Tout le peuple, frappé de crainte, se rendit donc au lieu destiné comme si ce n'eût été qu'un seul homme; & Saül, ayant fait la revue de son armée, trouva qu'elle étoit de trois cens Israëlites, sans compter trente mille hommes de Juda. Alors, Saül ordonna aux députés de Jabès de s'en retourner, & de dire à ceux qui les avoient envoyés: » Vous serez » secourus demain, lorsque le » Soleil sera dans sa force. » Ces députés s'en retournerent, & se garderent bien de dire à Naas ce qu'ils avoient fait. Ils lui dirent au contraire: » Demain matin nous nous rendrons à vous, & vous nous » traiterez comme il vous plaira. » Cependant, dès le soir, Saül fit passer le Jourdain à son armée; & ayant marché toute la nuit, il arriva au point du jour au camp des Ammonites, qui ne s'attendoient à rien moins. Ce pouvoit être le quatrieme jour de la treve accordée à ceux de Jabès. Il partagea son armée en trois corps, & fondit sur les Ammonites avec tant de vigueur, qu'il les défit entiérement. Ceux qui purent s'échapper, se disperserent çà & là, sans qu'il en restât seulement deux ensemble. Ainsi finit cette guerre. Josephe dit que Naas fut tué dans le combat.

NAAS, *Naas*, Νάας, (*a*) autre roi des Ammonites, ami & allié de David, étoit apparemment fils du précédent. Nous ne sçavons pas les particularités de sa vie, ni à quelle occasion David se lia d'amitié avec lui. Il est néanmoins assez probable que ce fut pendant sa disgrace sous Saül, & lorsqu'il fut obligé de se retirer au-delà du Jourdain. Il y a aussi apparence que Naas de Rabbath, capitaine des Ammonites, & pere de Sobi, est le même que celui dont nous parlons ici. Quoi qu'il en soit, Naas étant mort, David envoya faire des complimens de condoléance à Hanon, fils & successeur de ce Prince. Mais, Hanon insulta & outragea les Ambassadeurs de David; ce qui lui attira la guerre, dont nous avons parlé sous l'article d'Hanon.

NAAS, *Naas*, Νάας, (*b*) pere d'Abigaïl & de Sarvia, paroît être le même qu'Isaï, pere de David, ainsi qu'on peut le voir en comparant un passage du second livre des Rois, avec un autre passage du premier livre des Paralipomenes.

NAAS, *Naas*, Νάας, (*c*) fut pere de Sobi, ami de David. Nous avons parlé ci-dessus de ce Naas.

NAASSON, *Naasson*, (*d*)

(*a*) Reg. L. II. c. 10. v. 1. *& seq.* c. 17. v. 27. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 223, 224.

(*b*) Reg. L. II. c. 17. v. 25. Paral. L. I. c. 2. v. 13. *& seq.*

(*c*) Reg. L. II. c. 17. v. 27.

(*d*) Luc. c. 3. v. 32, 33.

Ναασσὼν, fils d'Aminadab & pere de Salmon, fut un des ancêtres de Jesus-Christ selon la chair. *Voyez* Nahasson.

NABAHAS, *Nabahas*, le même que Nabo. *Voyez* Nabo.

NABAIOTH, *Nabaioth*, (*a*) Ναβαιὼθ, le premier des fils d'Ismaël, étoit petit-fils d'Abraham & d'Agar. On croit qu'il fut pere des Nabathéens, ou Nabatéens. *Voyez* Nabatéens.

NABAL, *Nabal*, Νάβαλ, (*b*) homme extrêmement riche, qui demeuroit dans le désert de Maon, mais qui avoit son bien sur le Carmel. Il avoit trois mille brebis & mille chevres. Abigaïl sa femme n'étoit pas moins remarquable par sa prudence & sa sagesse, que par sa grande beauté. Mais pour lui, c'étoit un homme dur, brutal, & très-méchant. Il étoit de la race de Caleb.

Pendant que David étoit retiré dans le désert de Pharan, il arriva que Nabal fit tondre ses brebis, & David lui envoya dix jeunes hommes auxquels il dit: » Allez-vous-en sur » le Carmel trouver Nabal, saluez-le civilement de ma part, » & dites-lui : Que la paix soit » à mes freres & à vous ; que la » paix soit en votre maison; » que la paix soit sur tout ce » que vous possédez. J'ai sçu » que vos pasteurs, qui étoient » avec nous dans le désert, » tondent vos brebis. Nous ne » nous leur avons jamais fait » aucune peine ; ils n'ont rien » perdu de leurs troupeaux, » pendant tout le tems qu'ils » ont été avec nous sur le Carmel. Demandez-le à vos gens, » & ils vous le diront. Que » vos serviteurs trouvent donc » maintenant grace devant vos » yeux. Car, nous venons à vous » dans un jour de joie. Donnez » à vos serviteurs & à David » votre fils, tout ce qu'il vous » plaira. »

Les gens de David, étant venus trouver Nabal, lui dirent ces mêmes paroles de la part de David, & attendirent sa réponse. Mais, Nabal leur répondit : » Qui est David, & qui est » le fils d'Isaï ? On ne voit au» tre chose aujourd'hui que des » serviteurs qui fuyent leurs » maîtres. Quoi donc j'irai pren» dre mon pain, mon eau, & » la chair des bêtes que j'ai fait » tuer, pour ceux qui tondent » mes brebis, afin de les don» ner à des gens que je ne con» nois point. » Les gens de David étant retournés sur leurs pas le vinrent trouver, & lui rapporterent tout ce que Nabal leur avoit dit. Alors, David dit à ses gens, que chacun de vous prenne son épée. Tous prirent leur épée, & David prit aussi la sienne, & marcha suivi d'environ quatre-cens hommes, & deux cens demeurerent pour garder le bagage. Alors, un des serviteurs de Nabal dit à Abigaïl sa femme : » David

(*a*) Genes. c. 25. v. 13.

(*b*) Reg. L. I. c. 25. v. 1. *& seq.*

» vient d'envoyer du désert » quelques-uns de ses gens pour » saluer notre maître, & il les » a rebutés avec rudesse. »

Il représenta à cette femme, que les gens de David leur avoient été d'un grand secours, dans le tems qu'ils étoient avec eux dans le désert de Pharan; qu'ils méritoient bien qu'au moins Nabal ne les outrageât point de paroles; & qu'il étoit à craindre que David qui avoit la force en main, ne s'en vengeât bientôt. Abigaïl sur le champ fit préparer des provisions & des rafraîchissemens, qu'elle envoya à David; & montant elle-même sur un âne, elle alla en diligence, à l'insçu de Nabal, pour faire ses excuses à David. Elle le rencontra, comme il venoit avec ses gens armés, résolu de faire main basse sur la maison de Nabal; & elle sçût si bien le fléchir par ses discours, que David rendit graces à Dieu de ce qu'il l'avoit envoyée pour désarmer sa colere.

Abigaïl retourna ensuite vers Nabal, & le trouva faisant en sa maison comme un festin de Roi. Son cœur nageoit dans la joie, & il avoit tant bu, qu'il étoit ivre. Abigaïl ne lui parla de rien dans ce moment; mais, le lendemain, lorsqu'il eut dormi, elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé; & cette nouvelle le frappa tellement, qu'il devint immobile comme une pierre; & son cœur fut tellement saisi de frayeur, que dix jours après, il mourut. David, ayant appris sa mort, dit: » Béni » soit le Seigneur, qui m'a vengé de la maniere outrageuse » dont Nabal m'avoit traité, & » qui n'a pas permis que je tirasse moi même vengeance de » l'injure qu'il m'avoit faite. » Quelques jours après, il envoya demander Abigaïl en mariage, & l'épousa. Nabal signifie un fou, un insensé.

NABALIE, *Nabalia*, (*a*) fleuve du païs des Bataves, sur le bord duquel Claudius Civilis & Pétilius Cérialis eurent une entrevue, l'an de Jesus-Christ 70. On croit que le nom de ce fleuve, qui se trouve dans Tacite, est altéré, & qu'il faudroit lire Vahalis. *Voyez* Vahalis.

NABALLO, *Naballo*, (*b*) Ναβαλλὼ, ville située dans l'Arabie. Elle fut conquise par les Juifs sur les Arabes.

NABANNIDOCH, *Nabannidochus*. *Voyez* Nabonide.

NABARZANE, *Nabarzanes*, (*c*) l'un des plus grands Seigneurs des Perses, & Général de la cavalerie de Darius, étoit né avec un grand penchant pour la trahison. Un Perse, nommé Sisene, qui s'étoit établi en Macédoine, du tems de Philippe, ayant suivi Alexandre en Asie, étoit devenu un des principaux

(*a*) Tacit. Hist. L. V. c. 26.
(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 469.
(*c*) Q. Curt. L. III. c. 7, 9. L. V. c. 9. & seq. L. VI. c. 3. & seq. Diod. Sicul. p. 601. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 683. & seq.

confidens de ce Prince. Nabarzane lui écrivit un jour pour l'exhorter à faire quelque chose digne de sa naissance & de la grandeur de son courage; que cela leur acquerroit un grand crédit auprès du Roi. Mais, la lettre, ayant été interceptée, causa la perte de Sisene.

Nabarzane, à la bataille d'Issus, commandoit l'aîle droite avec sa cavalerie & quelques vingt mille archers ou frondeurs. Dans la suite, il trama avec Bessus, général des Bactriens, le plus grand de tous les crimes, ils résolurent d'arrêter le Roi & de l'enchaîner; ce qu'ils pouvoient exécuter facilement par le moyen des troupes qu'ils commandoient l'un & l'autre. Leur dessein étoit, s'ils se voyoient poursuivis par Alexandre, de se racheter en lui livrant Darius en vie; &, s'ils échappoient à sa poursuite, de s'emparer du Royaume après avoir tué Darius, & de recommencer la guerre.

Comme il y avoit long-tems qu'ils machinoient ce parricide, Nabarzane, pour se frayer le chemin à un si horrible attentat, tint au Roi ce discours: » Seigneur, je ne doute point » que ce que je vais propo» ser, ne vous surprenne, & » que d'abord vous n'ayiez de » la peine à le goûter; mais, » aux maladies désespérées les » Médecins employent des re» medes extrêmes, & le pilote, » menacé du naufrage, jette » une partie de ce qu'il a pour » sauver l'autre. Ce n'est pas » qu'il y ait rien à perdre ni » à risquer pour vous, quand » vous suivrez mon conseil; au » contraire, il ne tend qu'à la » conservation de votre per» sonne & de votre Empire. » Vous voyez comme les Dieux » combattent pour nos ennemis, » & comme la fortune ne se » lasse point de persécuter les » Perses. Le seul remede est de » renouveller la guerre sous de » nouveaux & de plus heureux » auspices; c'est-à-dire, que » pour un tems vous remettiez » les rênes du Gouvernement » entre les mains d'un autre, » qui porte seulement par for» me le nom de Roi, jusqu'à » ce qu'il ait chassé les ennemis » hors de l'Asie. Alors, le » victorieux vous rendra ce » dépôt sacré, & vous remon» terez sur le trône, ce que » nous devons bientôt espérer, » selon les apparences. Car, » on n'a point touché à la Bac» triane. Les Indiens & les Sa» ges leurs voisins n'attendent » que vos ordres, & vous avez » encore tant de peuples, tant » de milliers d'hommes, & pour » la cavalerie, & pour l'infan» terie, qu'il vous reste plus » de forces que vous n'en avez » perdu. Pourquoi donc cou» rons-nous sans nécessité à no» tre ruine? Le propre des » grands courages est de mé» priser la mort, & non pas » de haïr la vie. Les lâches » s'abandonnent bien souvent » & quittent le soin de leur

» conservation, par la seule » crainte du travail; mais, la » vraie valeur met tout en œu- » vre, & il n'y a rien qu'elle » ne tente pour son salut. Car, » la mort étant la derniere de » toutes les choses, c'est bien » assez d'aller à elle d'un pas » assuré, sans que l'on y coure. » C'est pourquoi, si nous pre- » nons le chemin de la Bactria- » ne, qui est la plus sûre retraite » que nous ayions, faisons Bes- » sus roi pour céder au tems; » puis, quand tout sera calme, » il vous rendra comme au » Prince légitime, l'Empire que » vous lui aurez donné en dé- » pôt. »

Il ne faut pas s'étonner si Darius s'emporta, quoiqu'il ne vît pas tout ce qui étoit caché sous un langage si détestable. » Quoi, dit-il, scélérat, te » semble-t-il que le tems que » tu as épié, soit venu, & qu'il » n'y ait plus de danger pour » toi de te déclarer? » Et mettant la main à son cimeterre, il l'alloit tuér, si Bessus & les Bactriens faignant d'être tristes, ne se fussent promptement mis devant lui, résolus de se saisir de sa personne, s'il eût voulu passer outre. Cependant, Nabarzane s'étant échappé & Bessus l'ayant aussitôt suivi, ils séparerent leurs troupes du gros de l'armée & tinrent entr'eux un Conseil secret. Néanmoins, ils ne pouvoient espérer de monter sur le trône tant que Darius seroit en vie; les peuples n'avoient rien de si sacré que la majesté du Prince; de façon qu'au seul nom du Roi, ils accouroient de toutes parts, & dans sa mauvaise fortune, ils adoroient encore l'ombre & les traces de sa gloire passée. La Province où ces traîtres commandoient, leur enfloit le cœur, elle étoit puissante en hommes & en armes, & d'une si grande étendue, qu'elle ne le cédoit à pas une de tout l'Orient. Car, elle faisoit le tiers de l'Asie, & elle étoit alors si abondante en jeunesse, qu'ils pouvoient en tirer autant d'hommes que Darius en avoit perdu; de sorte qu'ils ne méprisoient pas seulement leur Prince, mais Alexandre même, espérant que s'ils étoient une fois maîtres de ce païs, ils y trouveroient dequoi rétablir l'Empire & la puissance des Perses.

Cependant, Nabarzane, sous prétexte de faire les fonctions de sa charge, se rendit à la tente du Roi avec les Bactriens, couvrant par ce prétexte son exécrable dessein; & Darius, ayant donné le signal pour marcher, monta sur son char comme il avoit coutume. Nabarzane & ses complices, se prosternant en terre, eurent bien le courage d'adorer celui qu'ils devoient bientôt enchaîner. Ils en vinrent même jusqu'aux larmes pour marque de leur repentir, tant le cœur de l'homme est double & porté à la dissimulation. A toutes ces hypocrisies joignant encore des prieres très-ardentes, ils ne con-

traignirent pas seulement ce Prince, qui étoit d'un esprit doux & facile, d'ajouter foi à leurs paroles, mais aussi de pleurer, sans que les larmes d'un si bon Roi pussent amollir le cœur des ces tigres, qui le trahissoient si lâchement. Darius, se croyant hors du péril qui alloit fondre sur lui, ne songeoit plus qu'à éviter les mains d'Alexandre, comme du seul ennemi qu'il avoit à craindre. Patron, qui commandoit les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dresser sa tente dans leur quartier, & à confier la garde de sa personne à des troupes de la fidélité desquelles il étoit sûr. Il ne put se résoudre à faire cet affront aux Perses. Mais, il ne fut pas long-tems sans éprouver combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit donnés. Les traîtres le saisirent, le lierent avec des chaînes d'or comme pour faire honneur à sa qualité de Roi, & prirent le chemin de la Bactriane, le conduisant dans un chariot couvert.

Mais bientôt, pressés par Alexandre, ils l'exhorterent à monter à cheval, & à se sauver des mains de son ennemi. Il leur répondit que les Dieux étoient près de le venger; & implorant la justice d'Alexandre, il refusa de suivre des parricides. Ils entrerent alors dans une telle fureur, que lançant leurs dards contre lui, ils le laisserent tout couvert de blessures. Après un parricide si détestable, ils se séparerent, pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite, & tromper par-là l'ennemi, s'il vouloit les suivre, ou l'obliger du moins à diviser ses forces. Nabarzane tira vers l'Hyrcanie, & Bessus vers la Bactriane, suivis tous deux de peu de gens de cheval. Les Barbares, destitués de chefs, se disperserent çà & là, selon que la peur ou l'espérance les guidoient.

Nabarzane s'empara du païs où il s'étoit d'abord retiré. Delà il écrivit à Alexandre, » qu'il » n'avoit jamais été l'ennemi de » Darius; qu'au contraire il lui » avoit toujours conseillé ce » qu'il avoit cru être de son » service, & s'étoit même » mis en danger d'être tué, » pour lui avoir parlé trop franchement; mais que Darius, » contre toute justice, avoit résolu de confier la garde de » sa personne à des étrangers, » condamnant la fidélité de » ceux de sa nation qui l'avoient conservée inviolable » à leurs Rois, pendant l'espace de deux cens trente ans; » que pour lui se voyant sur » le bord du précipice, il avoit » pris conseil de la nécessité » présente; que Darius même, » après avoir tué Bagoas, n'avoit point employé d'autre » excuse pour se justifier envers les peuples, que de dire qu'il avoit prévenu celui » qui le vouloit perdre. Que » les misérables mortels n'avoient rien de plus cher que » la vie; que l'amour d'une » chose si précieuse l'avoit por-

» té à ces extrêmités, mais qu'il » protestoit qu'en cela il avoit » fait, non pas ce qu'il eût bien » voulu, mais ce que la nécessité l'obligeoit de faire. Que » dans les calamités publiques » chacun y est pour sa part, & » tâche de se mettre à couvert. » Qu'au reste s'il le lui commandoit, il viendroit le trouver sur sa parole; qu'il ne » craignoit pas qu'un aussi grand » Roi voulût la violer. Que les » Dieux n'étoient pas accoutumés d'être trompés par un » Dieu; mais que s'il ne le jugeoit pas digne de cet honneur, son exil ne manqueroit pas de retraite; qu'un » homme de cœur trouvoit son » païs par-tout. »

Alexandre ne fit pas difficulté de lui donner sa parole à la façon des Perses, lui mandant qu'il pouvoit venir en toute assurance. Nabarzane vint donc trouver le Roi avec de magnifiques présens, & entr'autres il lui amena l'eunuque Bagoas, d'une excellente beauté, qui étoit encore à la fleur de sa jeunesse, ayant été fort aimé de Darius, & qui le fut bientôt après d'Alexandre; de sorte que ce fut à sa priere principalement qu'il pardonna à Nabarzane.

Le texte Grec de Diodore de Sicile l'appelle Nabarne, & il y a apparence que cet officier Perse, nommé Nabarzane par Q. Curse, est le même que cet Historien désigne ailleurs, sous le nom de Satibarzane.

NABATÉE, *Nabatæa*, Ναβαταία. *Voyez* ci-après Nabatéens.

NABATÉENS, *Nabatæi*, (a) Ναβαταῖοι, peuple de l'Arabie heureuse, qui descendoit de Nabaioth, premier fils d'Ismaël. Strabon met les Nabatéens & les Sabéens au-dessus de la Syrie, & il ajoute qu'ils faisoient souvent des excursions dans cette Province, avant que les Romains s'en fussent rendu maîtres.

I. Le païs des Nabatéens, que quelques-uns nomment Nabatée ou Nabatene, s'étendoit, selon Josephe, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer rouge. Ce n'est pas à dire que les Nabatéens fussent les seuls qui habitassent cette vaste contrée, mais ils en étoient les principaux habitans. Leurs villes étoient Pétra, capitale de l'Arabie déserte, Médaba & quelques autres.

Diodore de Sicile, après avoir dit que l'Arabie est située entre la Syrie & l'Égypte, & partagée entre différens peuples, ajoute que les Nabatéens habitent un païs désert, qui manque d'eau, & qui ne produit aucuns fruits, si ce n'est dans un petit canton. Il sembleroit par-là que le païs de ces peuples s'étendoit jusqu'à

(a) Strab. p. 760. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 22. Plin. Tom. I. pag. 259, 336, 670. Diod. Sicul. pag. 92, 93, 123, 721. *& seq.* Ovid. Metam. L. I. c. 3. Hirt. Pans. de Bell. Alex. p. 687. Tacit. Annal. L. II. c. 57. Plut. Tom. I. pag. 891. Maccab. L. I. c. 5. v. 25. c. 9. v. 35.

la Chaldée, & qu'il faudroit en retrancher toute la partie occidentale des terres qu'on leur attribue communément. Ovide paroît même favoriser ce sentiment dans ce vers :

Eurus ad auroram Nabatæaque regna recessit.

Au contraire, Étienne de Byzance met les Nabatéens dans l'Arabie heureuse; mais, tous les autres Géographes s'accordent à leur donner l'Arabie Pétrée. Strabon observe que la ville de Pétra leur appartenoit. Pline assure la même chose; & Diodore de Sicile lui-même dit, dans un autre endroit, que les Nabatéens habitoient aux environs du golfe Élanitique, qui étoit à l'occident de l'Arabie, & en même-tems dans l'Arabie Pétrée. Josephe nous apprend que Jonathas Maccabée, étant dans le païs d'Émath, & ayant chassé les ennemis au-delà du fleuve Éleuthere, entra dans l'Arabie, battit les Nabatéens & vint à Damas. Saint Épiphane ajoute que les Ébionites venoient principalement du païs des Nabatéens & de Panéade.

II. Diodore de Sicile est celui de tous les Anciens qui soit entré dans un plus grand détail au sujet des Nabatéens. » Ce sont, dit-il, des brigands » qui ne vivent que du pillage » qu'ils vont faire chez leurs » voisins, & qu'il est impossible » de détruire; car, ils ont creu» sé dans leurs plaines des puits » qui ne sont connus que d'eux; » & où ils trouvent le rafraî» chissement dont ils ont besoin; » pendant que les étrangers qui » les poursuivent, meurent de » soif dans ces sables arides, » ou sont fort heureux de re» venir à moitié chemin, acca» blés de fatigues & de mala» dies. C'est par-là que les Na» batéens toujours invincibles » ont toujours conservé leur » liberté, & qu'il n'est point » de conquérant qui les ait sou» mis. Les anciens Assyriens, » les Medes, les Perses, & » enfin les rois de Macédoine, » ont été successivement obligés » d'abandonner l'entreprise, de » les subjuguer, après y avoir » employé toutes leurs forces. » Il y a au milieu de leur païs » une forteresse escarpée où » l'on ne monte que par un sen» tier étroit, & dans laquelle » ils vont mettre leurs captures. » Ils ont aussi un lac qui pro» duit du bitume dont ils tirent » de grands revenus. Ce lac a » près de cinq cens stades de » long, sur soixante de large. » Son eau est puante & amere; » de sorte que quoique le lac re» çoive dans son sein un grand » nombre de fleuves dont l'eau » est excellente, sa mauvaise » odeur l'emporte, & l'on n'y » voit ni poisson, ni aucun au» tre des animaux aquatiques. » Tous les ans le bitume s'éleve » au-dessus du lac, & oc» cupe l'étendue de deux ar» pens & quelquefois de trois. » Ils appellent Taureau la » grande étendue, & Veau la

» petite. Cette masse de bitume, nageant sur l'eau, paroît comme une isle. On prévoit plus de vingt jours auparavant le tems où le bitume doit monter; car, il se répand à plusieurs stades aux environs du lac une exhalaison forte qui ternit l'or, l'argent & le cuivre. Mais, la couleur revient à ces métaux, dès que le bitume est dissipé. Cependant, les lieux voisins du lac sont mal-sains & corrompus; les hommes y sont languissans & vivent peu. Les palmiers néanmoins croissent parfaitement dans ce voisinage, sur-tout dans les champs traversés par des rivieres ou par des ruisseaux. »

Ce passage n'est pas le seul où Diodore de Sicile s'étende sur ce qui concerne les Nabatéens. Il nous donne ailleurs une description particuliere des mœurs de cette nation & de sa façon de vivre.

Les Nabatéens habitoient en pleine campagne sans aucun toit. Ils appelloient eux-mêmes leur patrie une solitude, & ne choisissoient point pour leur séjour les lieux pourvus de rivieres & de fontaines, de peur que cet appât même n'attirât des ennemis dans le voisinage. Leurs loix ou leurs coutumes ne leur permettoient ni de semer du bled, ni de planter des arbres fruitiers, ni d'user de vin, ni de vivre sous des toits. Celui, que l'on auroit surpris en quelqu'une de ces pratiques, auroit été infailliblement puni de mort, dans la persuasion où ils étoient que ceux qui s'étoient assujettis à de pareilles commodités, s'assujettiroient bientôt à des maîtres pour les conserver.

Quelques-uns d'entr'eux faisoient paître des chameaux, & d'autres des brebis en pleine campagne. Entre tous les Nabatéens, il n'y en avoit point de plus riches que ces derniers, quoiqu'ils ne fussent pas les seuls, qui eussent des troupeaux en des campagnes désertes. Ceux dont nous parlons, qui ne passoient pas le nombre de dix mille, portoient encore vendre au bord de la mer, de l'encens, de la myrrhe & d'autres aromates précieux, qu'ils recevoient de l'Arabie heureuse. Ils étoient d'ailleurs extrêmement jaloux de leur liberté; & quand ils apprenoient que quelque armée s'approchoit d'eux, ils se réfugioient au fond du désert, dont les bords, par leur étendue, leur tenoient lieu de rempart. Car, les ennemis, n'y appercevant point d'eau, n'auroient osé le traverser, au lieu que les Nabatéens, s'en étant fournis dans des vaisseaux cachés sous terre, & dont eux seuls sçavoient les indices, s'étoient mis à l'abri de ce besoin.

Tout le sol n'étant formé que d'une terre argilleuse & molle, ils trouvoient le moyen d'y creuser de profondes & vastes cavernes, en forme quarrée, dont chaque côté étoit de la

longueur d'un arpent, & dont l'ouverture étoit extrêmement petite. Ayant rempli ces cavernes d'eau de pluie, ils en bouchoient l'entrée, qu'ils rendoient uniforme à tout le terrein qui l'environnoit, & sur laquelle ils laissoient quelques indices imperceptibles, & qui n'étoient connus que d'eux seuls. Ils accoutumoient les troupeaux, qu'ils enlevoient, à ne boire que tous les trois jours, afin que, dans le cas où il faudroit fuir à travers des plaines arides, ils fussent habitués à soutenir quelque tems la soif.

Pour eux, ils vivoient de chair, de lait & de fruits communs & ordinaires. Ils avoient dans leurs champs l'arbre qui portoit le poivre, & beaucoup de ce miel, que l'on appelloit sauvage, & qu'ils buvoient avec de l'eau.

III. Antigonus, devenu maître unique & paisible de la Syrie & de la Phénicie, entreprit de porter la guerre chez les Nabatéens, nation qu'il sçavoit lui être contraire. Il choisit pour chef de l'entreprise un officier son ami, nommé Athénée, auquel donnant quatre mille hommes de ses meilleurs fantassins, & six cens cavaliers exercés à la course, il le chargea de tomber tout d'un coup sur ces barbares, & de rapporter toute la proie qu'il pourroit faire sur eux.

Comme les Nabatéens avoient entr'eux un marché souterrein, dans lequel ils se rendoient, les uns pour débiter leurs marchandises, & les autres pour y faire leurs provisions, ils y étoient venus, après avoir laissé sous un rocher leurs richesses, leurs vieillards, leurs femmes & leurs enfans. Cette retraite étoit extrêmement forte, quoique sans murailles, & se trouvoit à deux journées de distance de toute habitation. Le capitaine Athénée, instruit de cette absence, prit ce tems-là pour aller attaquer le rocher avec un nombre suffisant de troupes; & partant de l'Idumée, il fit en trois jours & trois nuits un chemin de deux mille deux cens stades, il se saisit du rocher à la faveur des ténebres, & à l'insçu des Nabatéens absens, on tua une partie de ceux qui s'y trouvoient, on en prit d'autres vivans, & on y laissa beaucoup de blessés. Il emporta une grande partie de l'encens & de la myrrhe qui étoient là en réserve, & de plus cinq cens talens d'argent. Les soldats d'Athenes ne voulurent pas demeurer là plus de trois heures, & la crainte du retour des Nabatéens, leur fit faire encore deux cens stades pour s'éloigner d'eux, au bout desquelles accablés de fatigue, ils se dresserent un camp. Se croyant là fort éloignés des ennemis, ils se tenoient peu sur leurs gardes, persuadés qu'il falloit deux ou trois jours pour venir du rocher jusqu'à eux. Mais, les Nabatéens, instruits, par leurs coureurs de l'expédition & du poste de leurs adver-

faites, abandonnent sur le champ le rendez-vous de leur négoce, & reviennent d'abord au rocher. Là, instruits par les blessés de l'insulte qu'ils venoient d'essuyer, ils se mettent aussitôt en marche à la poursuite des Grecs. Comme les soldats d'Athénée étoient peu attentifs à la défense de leur camp, & que la plupart d'entr'eux accablés de lassitude, étoient plongés dans le sommeil, quelques prisonniers Nabatéens s'échapperent des tentes, pour venir rendre compte de l'état des choses à leurs compatriotes, qui à la troisieme veille de la nuit tomberent sur le camp au nombre du huit mille hommes. Ils égorgerent un grand nombre de Grecs, plongés encore dans le sommeil, & perçerent à coups de traits, la plupart de ceux qui se levoient pour prendre leurs armes. En un mot, tout ce qu'il y avoit d'infanterie fut tué dans cette surprise, & il n'échappa que cinquante cavaliers dont plusieurs étoient blessés. C'est ainsi que les soldats d'Athénée, après avoir bien commencé, périrent enfin par leur imprudence. Mais, le succès est ordinairement suivi de négligence & d'une sécurité téméraire. C'est pour cela que les Sages pensent qu'il est plus aisé de soutenir courageusement l'adversité, que d'user sobrement & avec sagesse de la prospérité & des grands succès; d'autant que l'adversité nous porte d'elle-même à craindre & à prévoir l'avenir; au lieu que les grands succès présens nous font oublier le passé & négliger l'avenir.

Les Nabatéens, après avoir donné cette leçon à leurs ennemis, vinrent remettre dans leur rocher les effets qu'ils avoient recouvrés. De-là ils écrivirent à Antigonus une lettre en langue Syriaque, par laquelle ils se plaignoient beaucoup d'Athénée, en se justifiant eux-mêmes. Antigonus leur fit une réponse, par laquelle il approuvoit la défense qu'ils avoient faite, & protestoit qu'Athénée les avoit attaqués de son chef & sans aucun ordre de sa part. Il usoit de cette dissimulation dans le dessein de mettre les Nabatéens hors de toute défiance, & de les attaquer lui-même lorsqu'ils s'y attendroient le moins. Car, il n'étoit pas aisé de subjuguer sans quelque détour des hommes qui menoient une vie sauvage, & qui avoient pour retraite un désert inaccessible. Cependant, les Nabatéens, quoique réjouis des assurances d'Antigonus qui les délivroit d'une crainte présente, ne laisserent pas de se défier de ses discours. Ils mirent sur les pointes de leurs rochers des sentinelles qui découvroient au loin tous ceux qui devoient entrer du moins en corps de troupes dans l'Arabie; & se tenant eux-mêmes prêts à se joindre au premier signal, ils attendoient l'évenement. Mais, Antigonus les ayant laissés quelque tems en

repos, & les croyant assez trompés par ce délai, choisit dans toute son armée quatre mille fantassins, & plus de quatre mille cavaliers, des plus dispos à la course, & leur ordonna de se pourvoir de vivres secs pour plusieurs jours. Il mit son fils Démétrius à la tête de l'avant-garde, en le chargeant de tomber sur les Nabatéens, au premier moment & du premier côté qu'il le pourroit. Celui-ci, marchant trois jours par des chemins détournés & difficiles, tâchoit de se cacher aux barbares. Mais, leurs espions ayant bientôt apperçu une armée en forme, en donnerent avis à leurs compatriotes par des signaux de feu dont on étoit convenu. Aussitôt les Nabatéens mirent tous leurs effets à couvert sous des rochers, avec une garde suffisante contre l'avidité des Grecs; car, on ne pouvoit entrer dans ce lieu de réserve que par un chemin étroit, fait de main d'homme. A l'égard de leurs troupeaux, ils les partagerent pour les sauver au fond du désert, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Démétrius, arrivé jusqu'au rocher, & s'appercevant qu'on avoit écarté les troupeaux, fit des attaques continuelles à cette espece de fort. Mais, comme les assiégés se défendoient vaillamment, & sçavoient profiter de l'avantage de leur poste, il entra en défiance de son entreprise, & fit sonner la retraite. Mais, revenant à l'attaque dès le lendemain, un des Nabatéens élevant sa voix, lui dit d'assez loin: « Roi Démétrius, à quel dessein, ou par quel conseil, » venez-vous faire la guerre à » un peuple qui habite un désert sans eaux, sans vin, sans » provisions, en un mot, sans » aucune des choses qui sont » l'objet ordinaire de votre cupidité & de vos concussions. » C'est par l'aversion invincible que nous avons pour la » servitude, que nous nous » sommes réfugiés dans un lieu » dénué de tous les biens qui » passent ailleurs pour nécessaires; que nous nous sommes » réduits à une vie solitaire & » sauvage, qui nous met par » elle-même hors de portée de » vous nuire en quoi que ce » soit. Nous vous supplions » donc, vous & le Roi votre » pere, de nous laisser en repos. Nous vous ferons même » des présens pour vous engager à retirer votre armée, » & à mettre les Nabatéens au » nombre de vos amis les plus » fideles & les plus constans. » D'ailleurs, vous ne sçauriez » demeurer long-tems ici, manquant d'eau & de toutes les » nécessités de la vie; & vous » ne viendrez jamais à bout de » nous assujettir à d'autres coutumes. Vous ne pouvez au » plus faire sur nous que quelques Esclaves qui ne vous » serviront que malgré eux, » & que vous ne pourrez jamais plier à vos mœurs & à » vos usages. » Frappé de ce

discours, Démétrius retira son armée, & se réduisit à leur demander des Ambassadeurs pour traiter avec eux. Les Nabatéens les choisirent entre leurs vieillards. Ceux-ci lui répéterent à peu près les mêmes choses qu'il avoit entendues, & lui présentant ce qu'ils avoient de plus précieux, ils l'engagerent, à les laisser tranquilles. Ainsi, acceptant de leur part, & des présens, & des ôtages, il abandonna le rocher.

Antigonus, au retour de son fils, qui lui rendit un compte exact de tout ce qu'il venoit de faire, désapprouva le traité qu'il avoit passé avec les Nabatéens; il prétendit qu'il les avoit rendus plus entreprenans en les laissant impunis, & leur avoit donné lieu de dire que c'étoit par impuissance & non par compassion, qu'il s'étoit désisté de son attaque.

IV. Les Nabatéens ne sont gueres connus dans l'Écriture que du tems des Maccabées. Pendant la guerre que les Juifs soutinrent contre les Syriens, & pendant le soulevement de presque tous les peuples des environs de la Judée contre les Hébreux, les Nabatéens seuls leur témoignerent de l'affection. Judas Maccabée, étant allé au secours de ses freres, dans le païs de Galaad, fut fort bien reçu des Nabatéens. Quelque tems après, Judas Maccabée envoya son frere Jean, pour conduire & mettre en dépôt chez les Nabatéens, les bagages de son armée qui l'embarrassoient; mais, les habitans de Médaba prirent Jean, le tuerent, & se saisirent de tout ce qu'il avoit.

NABATENE, *Nabatæna*. *Voyez* Nabatéens.

NABATH, *Nabath*, Ναβάτ, (*a*) de la tribu d'Ephraïm, fut pere de Jéroboam, premier Roi des dix Tribus, qu'il avoit fait révolter contre la maison de David.

NABATH, *Nabath*, Νασβὰς, (*b*) cousin du vieux Tobie. Après le retour du jeune Tobie, il vint plein de joie le féliciter de tous les biens que Dieu lui avoit faits.

NABATHÉENS, *Nabathæi*, *ou* NABATÉENS sans *h*. *Voyez* Nabatéens.

NABATHENE, *Nabathæna*, *ou* NABATENE sans aspiration. *Voyez* Nabatene.

NABDALSA, *Nabdalsa*, (*c*) Numide, homme de condition, distingué par ses richesses, & aimé du peuple. Bomilcar, ayant formé la résolution de perdre Jugurtha, fit entrer dans son dessein Nabdalsa. Celui-ci commandoit ordinairement l'armée en l'absence de Jugurtha, & expédioit toutes les autres affaires, lorsque ce Prince étoit fatigué ou embarrassé de plus grandes choses; ce qui lui avoit acquis

(*a*) Reg. L. III. c. 11. v. 26.
(*b*) Tobi. c. 11. v. 20.

(*c*) Sallust. in Jugurth. c. 47, 48.

beaucoup de gloire, & beaucoup de crédit; ils prirent donc ensemble jour pour exécuter leur trahison, se réservant à pourvoir au reste, selon que les affaires le demanderoient. Après quoi Nabdalsa partit pour joindre un corps de troupes, que Jugurtha lui avoit ordonné de tenir au milieu des quartiers d'hiver des Romains, pour les empêcher de ravager impunément la campagne. Nabdalsa, effrayé de l'énormité de son crime, manqua de se rendre le jour marqué, la crainte fut un obstacle à la trahison.

Cependant, Bomilcar impatient d'exécuter son entreprise, & craignant en même-tems que son complice n'abandonnât son dessein pour en prendre un nouveau, lui envoie une lettre par des courriers fideles, dans laquelle il l'accusoit de mollesse & de lâcheté, il prend les Dieux à témoin de leurs sermens, il l'avertit de prendre garde de tourner à sa ruine les récompenses de Q. Cécilius Métellus, que la perte de Jugurtha étoit certaine, qu'il ne s'agissoit plus que de sçavoir s'il périroit de sa main, ou de celle du général Romain; par conséquent qu'il eût à voir s'il préféroit les supplices à la récompense. Nabdalsa, fatigué de ses travaux, reposoit sur un lit dans le tems qu'on lui apporta cette lettre; il fut d'abord troublé par les discours que lui tenoit Bomilcar, & s'endormit, comme il arrive, quand on a l'esprit accablé. Il avoit pour secrétaire un certain Numide, homme fidele, qu'il affectionnoit, & pour qui il n'avoit rien de caché, si on excepte ce dernier dessein. Celui-ci, ayant sçu qu'il étoit arrivé des lettres, se rendit dans la tente de son maître, jugeant qu'on auroit besoin de ses lumieres & de ses services ordinaires; il prend la lettre que Nabdalsa, qui dormoit encore, avoit imprudemment laissée sur son chevet, il la lit d'un bout à l'autre, & ayant ainsi découvert la trahison, part en diligence pour aller trouver le Roi.

Peu de tems après, Nabdalsa s'étant éveillé, ne trouva plus sa lettre; les transfuges l'instruisirent comment l'affaire s'étoit passée; aussitôt il fait ses efforts pour joindre son dénonciateur; mais, voyant que c'étoit en vain, il alla se jetter aux pieds de Jugurtha, pour tâcher de l'appaiser. Il le prie les larmes aux yeux, par les liens de l'amitié, par sa fidélité ancienne, de ne le point soupçonner d'un pareil crime, qu'un domestique perfide l'avoit prévenu dans ce qu'il avoit lui-même résolu de faire. Le Roi répondit à cela avec douceur, quoiqu'il eût d'autres sentimens dans le cœur. Ce Prince fit d'abord mourir Bomilcar, & plusieurs autres qu'il sçavoit être complices de la conspiration. Il y a apparence que Nabdalsa ne fut pas épargné, & qu'il subit le même sort que tous ceux qui

avoient eu part au complot.

NABIS, *Nabis*, Νάϐις, (*a*) succéda à Machanidas dans la tyrannie de Sparte. Dans les commencemens, Nabis ne songea point à rien entreprendre au dehors. Il ne s'occupoit qu'à jetter des fondemens solides d'une longue & dure tyrannie. Pour cela, il s'attacha à perdre tout ce qui restoit de Spartiates, dans cette République. Il en chassa les plus distingués en richesses & en naissance, & il abandonna leurs biens, & leurs femmes aux principaux de son parti. Ces infortunés sont connus dans l'histoire sous le nom de Bannis.

Nabis avoit pris à sa solde des étrangers, tous assassins, & capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espece de gens, que leur scélératesse avoit fait chasser de leur patrie, s'assembloient de tous côtés autour du Tyran, qui vivoit au milieu d'eux comme leur protecteur & leur Roi, s'en servant comme de satellites & de gardes, pour s'affermir dans la tyrannie, & rendre sa puissance inébranlable. Il ne se contenta point de reléguer les citoyens; il fit en sorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun asyle, ni aucune retraite assurée. Les uns étoient massacrés dans les chemins, par ses émissaires; il ne rappelloit les autres d'exil que pour les faire mourir.

Outre cela, il inventa une machine, qu'on pourroit appeller infernale, qui représentoit une femme revêtue d'habits magnifiques, & qui ressembloit tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois qu'il faisoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril dont le païs, & Sparte en particulier, étoient menacés par les Achéens, du nombre d'étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la sûreté de l'État, & des dépenses qu'il faisoit pour le culte des Dieux & pour le bien commun. Si on se laissoit toucher par ces discours, il n'alloit pas plus loin; c'étoit ce qu'il se proposoit. Mais, quand quelqu'un refusoit de se rendre, & se défendoit de donner, il faisoit paroître sa machine, qui avoit les mains, les bras, & le sein hérissés de pointes de fer aigues cachées sous les habits. Elle embrassoit ce pauvre malheureux, le serroit entre ses bras, l'approchoit de sa poitrine lui appuyant les mains sur le dos, & lui faisoit jetter les hauts cris. La machine étoit susceptible de tous ces mouvemens

(*a*) Flor. L. II. c. 7. Tit. Liv. L. XXIX. c. 12. L. XXXI. c. 25. L. XXXII. c. 38. *& seq.* L. XXXIII. c. 44. L. XXXIV. c. 22. *& seq.* L. XXXV. c. 12. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 362. *& seq.* Pausf. pag. 272, 411. *& seq.* Just. L. XXX. c. 4. L. XXXI. c. 1. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 442. *& suiv.* Hist. Rom. T. IV. p. 148. *& suiv.*

par le moyen des ressorts secrets dont elle étoit composée. Le Tyran fit périr de cette maniere quantité de ceux dont il n'avoit pu extorquer autrement ce qu'il demandoit.

Croiroit-on un homme capable de s'appliquer de sang froid à inventer une telle machine, uniquement pour tourmenter ses semblables, & pour repaître ses yeux & ses oreilles du cruel plaisir de voir leur supplice & d'entendre leurs gémissemens? Il est étonnant que dans une ville comme Sparte, où la tyrannie étoit en exécration, où l'on se faisoit gloire d'affronter la mort, où les loix & la religion, loin de retenir les particuliers comme parmi nous, sembloient armer leurs mains contre tout ennemi de la liberté, un monstre si horrible ait pu subsister un seul jour.

Lorsque Nabis eut bien fortifié sa tyrannie à Sparte, il songea à attaquer ses voisins. Il emporta d'emblée la ville de Messene. Philopœmen marcha au secours des Messéniens. Nabis, averti de son approche, ne l'attendit point, quoiqu'il eût toutes ses troupes dans la ville; mais, sortant par une autre porte, il délogea très-promptement & emmena toute son armée, regardant comme une fortune signalée de pouvoir l'éviter, comme il l'évita en effet, & Messene fut délivrée.

Quelque tems après, Nabis apprenant que les Argiens avoient choisi, pour les commander, Cycliade en la place de Philopœmen, à qui il étoit bien inférieur, reprit les armes; & après avoir pillé les campagnes voisines, il menaçoit même les villes de cette contrée. Dans ces circonstances, les Achéens s'assemblerent à Argos pour délibérer de la guerre qu'ils méditoient contre Nabis. Comme ils examinoient donc combien chaque ville pourroit fournir de soldats pour repousser les efforts du Tyran, tout d'un coup Philippe de Macédoine se présenta dans l'assemblée, & leur promit que sans qu'ils s'en missent en peine, il les défendroit contre les entreprises de Nabis & des Lacédémoniens, & non-seulement empêcheroit le ravage de leurs terres, mais qu'il conduiroit lui-même son armée dans la Laconie, & tourneroit contre cette Province tous les malheurs de la guerre. Malgré ces promesses de Philippe, la guerre fut déclarée à Nabis.

Une preuve que les dispositions que montroit le roi de Macédoine, n'étoient pas bien sinceres, c'est que ce Prince, dans la suite, mit Argos en dépôt entre les mains de Nabis, à condition qu'il la lui remettroit, s'il étoit victorieux dans la guerre qu'il avoit actuellement sur les bras, & qu'il la garderoit pour lui-même, supposé qu'il fût battu. C'est pourquoi, il écrivit à Philoclès, gouverneur d'Argos & de Corinthe,

rinthe, d'aller lui-même trouver Nabis. Philoclès à l'offre avantageuse qu'il étoit chargé de faire à ce Prince, ajouta que le Roi, pour gage de l'amitié qu'il vouloit faire avec lui, avoit dessein de donner les deux princesses de Macédoine en mariage à ses deux fils. D'abord, Nabis refusa de se mettre en possession de la ville d'Argos, à moins qu'il ne fût appellé au secours de cette ville par un décret des Argiens mêmes. Mais, lorsqu'il eut appris que ce peuple en pleine assemblée, avoit non-seulement rejetté avec mépris, mais encore détesté avec horreur la proposition qu'on lui avoit faite de l'appeller, croyant avoir une belle occasion de le piller, il dit à Philoclès qu'il pouvoit lui livrer cette ville quand il voudroit. Ainsi, il fut reçu dans Argos pendant la nuit à l'insçu des habitans. Dès le matin, il occupa toutes les hauteurs, & fit fermer les portes. Il s'empara des biens de quelques-uns des principaux qui s'étoient échappés à la faveur du premier tumulte, ôta à ceux qui étoient restés tout ce qu'ils avoient de vases d'or & d'argent, & outre cela exigea d'eux des sommes considérables. Ceux qui obéirent sur le champ, en furent quittes pour la perte de leurs biens. Mais, ceux, qui furent soupçonnés d'avoir caché ou écarté quelques-uns de leurs effets, furent traités comme de malheureux Esclaves; & pour les forcer à se trahir eux-mêmes, on leur fit souffrir les supplices les plus rigoureux. Ensuite, il convoqua le peuple; & proposa deux loix dont l'une en supprimant tous les registres publics, abolissoit toutes les dettes, & l'autre ordonnoit que les terres seroient également partagées entre les citoyens. C'étoient là les deux flambeaux dont se servoient ordinairement les novateurs pour allumer la discorde, & armer la populace contre les Grands.

Dès que Nabis fut en possession d'Argos, il ne se souvint plus ni de qui il tenoit cette ville, ni des conditions auxquelles on la lui avoit livrée. Il envoya des Ambassadeurs à T. Quintius Flamininus qui étoit alors à Élatie, & à Attale qui hivernoit à Égine, pour leur apprendre qu'il étoit maître d'Argos; & que si ce général Romain vouloit s'y rendre, il espéroit qu'il n'auroit pas de peine à s'accorder avec lui. T. Quintius Flamininus, qui vouloit encore ôter cette ressource à Philippe, consentit à l'entrevue que demandoit Nabis; & sans différer, il envoya avertir Attale de le venir trouver d'Egine à Sicyone; & lui-même partit d'Anticyre avec dix quinquérèmes que son frere Lucius avoit par hazard amenées depuis quelques jours de ses quartiers d'hiver de Corcyre & se rendit à Sicyone. Attale, qui y étoit déjà arrivé, fit entendre à T. Quintius Fla-

mininus, qu'il ne convenoit pas à un général Romain d'aller trouver Nabis, mais que c'étoit à ce Tyran de se rendre auprès de lui. Ainsi, T. Quintius Flamininus n'alla point à Argos. Il y avoit près de cette ville un lieu appellé Mycénica. Ce fut là qu'on indiqua l'assemblée à laquelle se rendirent T. Quintius Flamininus avec son frere Lucius & quelques Tribuns militaires, Attale avec les Grands de sa Cour, & Nicostrate, préteur des Achéens avec un petit nombre d'Officiers des troupes Mercénaires. Ils y trouverent le Tyran qui les attendoit avec toutes ses forces. Il s'avança les armes à la main à la tête de ses gardes, jusqu'au milieu de la plaine qui les séparoit, & où il trouva T. Quintius Flamininus sans armes accompagné de son frere, & de deux Tribuns des soldats, & Attale aussi sans armes, ayant à ses côtés le préteur des Achéens, & un des principaux de sa Cour. Nabis commença par s'excuser de ce qu'il étoit venu accompagné de gens armés, & armé lui-même, à une conférence dans laquelle il voyoit T. Quintius Flamininus & le Roi sans armes; ajoutant qu'il ne craignoit rien de leur part, mais qu'il se défioit des exilés d'Argos. A l'égard de l'alliance qu'ils alloient contracter, T. Quintius Flamininus demanda deux conditions; 1°. Que Nabis fît la paix avec les Achéens; 2°. Qu'il lui donnât des troupes pour l'aider dans la guerre qu'on faisoit actuellement contre Philippe. Le Tyran consentit à envoyer des secours au général Romain. Mais, au lieu de la paix qu'on vouloit qu'il fît avec les Achéens, il ne voulut s'engager qu'à une treve, qui devoit finir avec la guerre de Macédoine.

Attale fit naître une difficulté à l'égard de la ville d'Argos. Car, ce Prince prétendoit que Nabis s'en étoit emparé par la trahison de Philoclès & contre la volonté des habitans; au lieu que Nabis soutenoit que c'étoit les Argiens eux-mêmes qui l'avoient appellé pour les défendre. Le Roi vouloit qu'on assemblât les Argiens pour sçavoir d'eux la vérité du fait. Le Tyran ne s'y opposa pas. Mais, le Roi vouloit que Nabis retirât ses troupes de la ville, afin que les Argiens n'étant plus retenus par la crainte des Lacédémoniens, pussent déclarer librement leurs sentimens. Le Tyran n'ayant pas voulu y consentir, ce point demeura indécis; & tout ce qu'on put obtenir de lui, c'est qu'il fourniroit six cens Crétois au général Romain, & feroit une treve pour quatre mois avec Nicostrate, préteur des Achéens.

Cette alliance avec un Tyran aussi décrié pour sa perfidie & ses cruautés que l'étoit Nabis, n'est pas fort glorieuse aux Romains. Mais, dans un tems de guerre, on croit devoir prendre tous ses avantages aux dé-

pens même de l'équité & de l'honneur. Aussitôt après le traité conclu, T. Quintius Flamininus partit pour Corinthe, & fit voir aux portes de cette ville les Crétois de Nabis, pour apprendre à Philoclès qui en étoit Gouverneur, que ce Tyran s'étoit déclaré contre Philippe. Nabis de son côté, après avoir mis une forte garnison dans Argos, s'en retourna à Lacédémone; mais, il envoya sa femme à Argos pour y prendre sa place, la chargeant de piller les Dames de cette ville comme lui-même avoit fait leurs maris. Elle s'acquitta parfaitement de sa commission; car, en invitant les plus illustres les unes après les autres à la venir trouver dans sa maison; quelquefois même y en attirant tout à la fois un grand nombre de celles qui étoient unies entr'elles par le sang & par l'amitié, elle employa si bien sur leur esprit tantôt les caresses, tantôt les menaces, qu'elle leur tira non-seulement tout ce qu'elles avoient d'or & d'argent, mais à la fin même leurs habits & leurs bijoux les plus précieux.

Cependant, on fut informé à Rome de l'avarice & de la cruauté de Nabis, & après bien des réflexions dans lesquelles on examinoit s'il y avoit assez de fondement pour lui déclarer sur le champ la guerre, ou si on se contenteroit de laisser à T. Quintius Flamininus la liberté de prendre à son égard, le parti qu'il jugeroit le plus convenable à la République, on se détermina à rendre ce Général le maître d'une entreprise qu'on pouvoit également presser ou différer, sans intéresser le salut de l'Empire. Dès que T. Quintius Flamininus eut reçu ce décret du Sénat, il avertit par un édit les députés de tous les états de la Grece, de se rendre un certain jour à Corinthe. Dès que les chefs de chaque peuple y furent arrivés, & ceux des Étoliens avec tous les autres, il leur demanda de quelle maniere ils croyoient qu'on dût en user à l'égard de Nabis, s'il refusoit de rendre Argos aux Achéens. Tous s'étant écriés qu'il falloit lui faire la guerre, il les exhorta à lui fournir des secours, chacun selon leurs forces. Il en envoya aussi demander aux Étoliens, non qu'il espérât rien tirer d'eux, mais seulement pour les obliger à découvrir leur mauvaise intention, comme ils firent. Cependant, il se mit lui-même à la tête des troupes, & marcha d'abord contre Argos. Mais ensuite, soit qu'il jugeât la place trop difficile à prendre, soit pour d'autres raisons, il résolut d'aller attaquer le Tyran jusques dans Lacédémone sa capitale. Il avoit plus de forces de terre qu'il ne lui en falloit. Les forces maritimes ne lui manquoient pas non plus. Il en avoit en abondance, sans compter un grand nombre de Lacédémoniens exilés par Nabis ou par les autres Tyrans

qui avant lui avoient regné à Lacédémone, & qui s'étoient rassemblés auprès des Romains, dans l'espérance de recouvrer leur patrie par leur moyen. Ils avoient à leur tête Agésipolis à qui le royaume de Sparte appartenoit comme au légitime héritier, mais qui en avoit été dépouillé, dès sa plus tendre enfance, après la mort de Cléomene, par Lycurgue, qui fut le premier usurpateur de ce sceptre.

Quoique le Tyran se vît menacé par mer & par terre d'un si grand nombre d'ennemis, qu'avec les forces qu'il avoit avec lui, il ne comptoit pas pouvoir leur résister, cependant il ne perdit pas encore courage, mais il fit venir de Crete mille jeunes gens des plus braves, qu'il joignit à mille autres du même païs qu'il avoit déjà; & il arma trois mille soldats Mercénaires, & dix mille hommes de ses vaisseaux, avec quelques Esclaves de ceux qu'on appelloit Ilotes, tirés des bourgs & forts de la Laconie. D'ailleurs, il entoura la ville d'un fossé, d'une palissade & d'un rempart; & pour empêcher qu'il ne s'excitât quelque sédition dans son sein, comme il ne pouvoit compter sur l'affection des habitans, il employoit la terreur des supplices pour les contenir. Il y en avoit même quelques-uns qu'il soupçonnoit d'avoir de mauvais desseins; ce qui le détermina à assembler toutes ses troupes dans la plaine où les citoyens s'exerçoient à la course, & que pour cette raison on appelloit Dromos; & y ayant fait appeller les Lacédémoniens sans armes, il les fit entourer de ses Satellites armés, & leur dit, » qu'on devoit lui pardonner si, dans » un tems où il y avoit tout à » craindre, il prenoit des précautions un peu extraordinaires, & s'il aimoit mieux » empêcher ceux qui lui étoient » suspects, de le trahir, que de » punir leur trahison. Qu'ainsi » il en tiendroit quelques-uns » dans les prisons, jusqu'à ce » que l'orage qui le menaçoit » fût passé; & qu'il les remettroit en liberté aussitôt qu'il » auroit chassé des ennemis » étrangers qu'il redoutoit peu, » tant qu'il seroit à couvert des » conjurations domestiques. » Ayant ainsi parlé, il fit citer devant lui environ quatre-vingts des premiers de la jeunesse; & quand ils eurent comparu, à mesure qu'on les appelloit par leur nom, il les fit conduire en prison, & dès la nuit suivante les fit tous égorger. A l'égard des Ilotes dont nous venons de parler, gens rustiques & sauvages, ayant été accusés d'avoir voulu déserter, ils furent tous étranglés, après avoir été préalablement battus de verges. La multitude, effrayée d'une rigueur si excessive, étoit dans l'accablement, & n'avoit pas le courage de songer au recouvrement de sa liberté. Nabis tenoit ses troupes renfermées dans ses

retranchemens, n'osant ni livrer bataille aux ennemis avec des forces si inégales, ni confier la garde de la ville à des citoyens dont il avoit tant de raison de soupçonner la fidélité.

Cependant, T. Quintius Flamininus arriva sur les bords de l'Eurotas, qui baignoit les murs de Sparte. Là les troupes auxiliaires du Tyran, étant venues fondre sur les Romains occupés à se camper, & sur T. Quintius Flamininus lui-même qui avoit pris les devans avec un détachement de cavalerie & quelques compagnies légeres, leur causerent d'abord assez de frayeur & de tumulte, parce qu'ils ne s'attendoient à rien moins, n'ayant rencontré personne sur toute leur route, & qu'ils marchoient avec aussi peu de précaution qu'ils auroient fait parmi leurs alliés. Les cavaliers appelloient l'infanterie, qui elle-même les invitoit à la secourir; & comme ni les uns ni les autres n'étoient en état de résister seuls, ils firent pendant long-tems une fort mauvaise contenance. Enfin, les légions arriverent, & sitôt que les premieres cohortes eurent pris leur poste dans la bataille, la chance tourna, & ceux qui attaquoient d'abord avec tant de fierté, rentrerent dans leurs portes avec beaucoup de désordre & de confusion. Les Romains, ne se tenant éloignés des murailles qu'autant qu'il falloit pour n'être pas exposés aux coups de traits, resterent quelque tems en bataille; & voyant que les ennemis ne paroissoient plus, ils rentrerent dans leur camp. Le lendemain T. Quintius Flamininus mena ses troupes en bataille le long du fleuve, au-delà de la ville, & s'arrêta au pied du mont Ménale. Les légions marchoient à la tête, suivies des soldats armés à la légere & de la cavalerie qui formoient l'arriere-garde. Nabis tenoit ses troupes Mercénaires qui faisoient toute sa ressource, rangées en bataille au-dedans des murailles, dans le dessein de venir fondre avec elles sur l'arriere-garde des Romains. En effet, dès que les dernieres compagnies eurent passé, les ennemis sortirent de la ville par plusieurs endroits en même-tems avec le même fracas qu'ils avoient fait la veille. Appius Claudius, qui étoit à l'arriere-garde, avoit préparé le courage des siens à tout ce qui pouvoit arriver, afin qu'ils ne fussent point surpris. C'est pourquoi, sans hésiter, il ordonna aux Enseignes de se retourner, & avec toute sa troupe, fit face aux ennemis à qui il tournoit le dos un moment auparavant; ensorte que pendant un tems considérable, l'action fut telle qu'elle a coutume d'être entre deux armées qui sont venues se choquer de front. Enfin, les soldats de Nabis prirent la fuite, & se seroient retirés avec moins d'effroi & de consternation, si les Achéens qui connoissoient le païs, ne les eussent pressés vivement. Ils en firent

un grand carnage, & en désarmerent un grand nombre qui s'étoient dispersés dans les campagnes.

Dans le même-tems, L. Quintius, frere du général Romain, se rendit maître le long de la côte de plusieurs villes, dont les unes se rendirent à lui volontairement, les autres par crainte, ou par force; & apprenant que les Lacédémoniens faisoient leur arsenal de celle de Gythium, & qu'ils y tenoient tout l'attirail de la mer, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces, & l'emporta. Avant que cette ville eut été prise, Pythagoras, gouverneur d'Argos, laissa la garde de sa place à Timocrate de Pellene, & avec mille soldats Mercénaires & deux mille Argiens, vint trouver Nabis à Lacédémone.

Si Nabis avoit été effrayé par la premiere arrivée des Romains, & la prise de toutes ses places maritimes, d'un autre côté la conservation de Gythium avoit un peu soutenu ses espérances. Mais, quand il sçut que cette place avoit aussi été livrée aux Romains, considérant qu'il étoit entouré d'ennemis du côté de la terre, sans espoir de leur échapper, & enfermé de toutes parts de celui de la mer, il crut qu'il étoit tems de céder à la fortune, & envoya un trompette au général Romain, pour sçavoir s'il lui permettroit de lui envoyer des Ambassadeurs. T. Quintius Flamininus y ayant consenti, Pythagoras vint trouver ce Général, à qui il ne demanda autre chose pour son maître, que la liberté de le venir trouver en personne. Le Conseil ayant été assemblé là-dessus, tous ceux dont il étoit composé, furent d'avis qu'on lui devoit accorder cette entrevue. Le rendez-vous lui fut donné sur une éminence située au milieu du païs, où ils se rendirent le général Romain & lui avec un petit nombre de troupes. Alors, ayant laissé l'un & l'autre leurs cohortes dans un poste d'où on les voyoit aisément, ils descendirent plus bas, Nabis avec ses gardes tous soldats choisis, & T. Quintius Flamininus accompagné de son frere, d'Eumene, de Sosilaüs de Rhodes, d'Aristène, préteur des Achéens & de quelques Tribuns des soldats de son armée.

T. Quintius Flamininus lui ayant laissé le choix de parler le premier, ou d'entendre ce qu'il avoit lui-même à lui dire, Nabis prit la parole, & parla en ces termes : » Si j'avois pu » deviner par moi-même, T. » Quintius Flamininus & vous » qui accompagnez ce Général, » la raison qui vous avoit portés à me déclarer & à me » faire la guerre, j'aurois attendu, sans me plaindre, ce » qu'il auroit plu à la fortune » d'ordonner de mon sort. Mais, » comme je ne comprends pas » ce qui peut m'attirer votre » haine, je ne puis gagner sur

» moi de me taire, & il faut » au moins qu'avant que de périr, je sçache la raison que » vous avez de me perdre. J'avoue que si vous ressembliez » aux Carthaginois sur la parole & les sermens desquels » on ne peut compter, je serois » moins étonné que vous eussiez pour moi si peu d'égard » & de ménagement. Mais, » quand je jette les yeux sur » vous, je vous reconnois pour » ces Romains tant vantés à » cause de leur justice, de leur » droiture & de leur fidélité, & » pour ces observateurs exacts » des loix divines & humaines. » Quand je me considere moi-même, je vois que je suis ce » même Nabis qui vous est allié » depuis long-tems avec tous » les autres Lacédémoniens, » & qui en particulier a renouvellé tout récemment avec » vous un traité d'alliance & » d'amitié à l'occasion de la » guerre de Macédoine. Cela » est vrai, me direz-vous peut-être, mais vous avez violé » ce traité, en vous emparant » d'Argos. Comment voulez-vous que je réfute cette objection? Par le fait même, ou » par les conjonctures du tems? » Le fait me justifie pleinement. » Car, c'est à la priere des » Argiens mêmes, que je suis » entré dans leur ville, pour » les défendre, & non pour » m'en emparer; & j'y suis » entré dans le tems qu'elle étoit » sous la domination de Philippe, & non dans votre alliance. Les conjonctures du tems » ne me sont pas moins favorables; car, j'étois déjà en » possession d'Argos, quand j'ai » fait alliance avec vous; & » vous exigeâtes de moi en la » contractant, non que je retirasse ma garnison de cette » ville, mais que je vous donnasse du secours contre Philippe. Vous conviendrez peut-être encore qu'à la vérité il » n'y a rien à me reprocher au » sujet d'Argos, puisque j'ai » tiré cette ville des mains de » votre ennemi, & non des » vôtres; que je l'en ai tirée à » la priere de ses habitans, & » non contre leur gré; qu'enfin » vous me l'avez abandonnée » par les conditions de l'alliance » que j'ai faite avec vous; mais » qu'après tout le titre de Tyran vous déplait, & que vous » ne sçauriez souffrir que je » mette les Esclaves en liberté, » & que je distribue des terres » à la multitude qui est dans le » besoin. A l'égard du nom que » vous me reprochez, qui que » je sois, je suis assurément le » même que j'étois, T. Quintius Flamininus, lorsque vous » même avez traité avec moi; » & je me souviens, qu'alors » vous me donnâtes la qualité » de Roi, au lieu qu'aujourd'hui il vous plait de me traiter de Tyran. Pour moi, si » j'avois pris un autre titre que » celui que vous m'avez donné » vous même, ce seroit à moi » qu'il faudroit demander la » raison de mon inconstance;

» mais, comme c'est vous qui » m'en donnez un nouveau, c'est » à vous de justifier la vôtre. » Quant à la liberté que je donne » ne aux Esclaves, pour augmenter » le nombre des citoyens, & aux terres que je » distribue aux pauvres pour les » soulager, le tems vous répondra » encore au lieu de » moi. J'avois fait l'un & l'autre, » bien ou mal, lorsque » vous fîtes alliance avec moi, » & que je vous donnai du secours » contre Philippe. Mais, » quand je l'aurois fait depuis, » je ne vous dirai pas qu'en cela » je n'aurois blessé ni votre » alliance ni votre amitié, mais » que je l'aurois fait à l'exemple » & suivant la coutume & les » réglemens de mes ancêtres. » N'exigez pas des Lacédémoniens » qu'ils se conforment » aux usages & aux loix qui » s'observent à Rome. Je ne » rapporterai point en détail » toutes les différences qui se » trouvent entre votre Gouvernement » & le nôtre. Je me » contenterai de vous faire » observer que dans le choix » de votre cavalerie comme de » votre infanterie, vous vous » réglez sur les revenus de chaque » particulier, & que vous » ne confiez la puissance & les » dignités qu'à un petit nombre » de citoyens à qui vous voulez » que le reste du peuple soit » soumis. Notre Législateur au » contraire n'a pas voulu que » le Gouvernement fût entre » les mains d'un petit nombre » de gens qui forment chez » vous ce que vous appellez » Sénat, & qu'il y eût dans la » République, un ou deux ordres » à qui tout le crédit & » toute l'autorité fussent dévolus ; » mais, il a cru qu'en » égalant la fortune & la dignité » de tous les citoyens, il » fourniroit à la patrie un plus » grand nombre de sujets capables » de prendre les armes » pour la défendre. J'avoue que » dans ce discours j'ai passé les » bornes de la briéveté dont » on se fait gloire à Lacédémone, » car je pouvois me contenter » de dire en un mot que » depuis que j'ai fait amitié avec » vous, je n'ai rien fait dont » vous ayiez lieu d'être mécontent. »

Ce raisonnement étoit concluant ; &, pour dire le vrai, T. Quintius Flamininus n'avoit rien de solide à y opposer. Aussi, en lui répondant, ne fit-il que se répandre en plaintes vagues, & que lui reprocher son avarice, sa cruauté, sa tyrannie. Alors, Aristène employa sur l'esprit de Nabis, non-seulement les conseils, mais encore les prieres, pour l'engager, pendant qu'il en étoit encore tems, à prendre un parti qui pût sauver sa vie & sa fortune. Il lui rapporta ensuite l'exemple de plusieurs Tyrans des États voisins, qui, après s'être dépouillés d'une autorité injuste, & avoir rendu la liberté à leurs citoyens, avoient vécu parmi eux jusqu'à une extrême vieil-

lesse non-seulement sans péril, mais même avec honneur & avec distinction. Après ces discours, la nuit vint & termina l'assemblée. Le lendemain, Nabis dit qu'il abandonnoit Argos & en retiroit ses troupes, puisque les Romains le vouloient ainsi, & qu'il leur rendroit leurs prisonniers & leurs transfuges. Il demanda que s'ils avoient d'autres prétentions, ils les lui donnassent par écrit, afin qu'il pût en conférer avec ses amis. Ainsi, on accorda au Tyran le tems qu'il demandoit pour faire ses réflexions; & T. Quintius Flamininus tint aussi conseil avec les chefs des alliés. La plupart étoient d'avis de continuer la guerre contre Nabis, laquelle ne pouvoit être glorieusement finie qu'en exterminant le Tyran, ou du moins la Tyrannie; qu'autrement on ne pouvoit compter que la liberté eût été rendue à la Grece; que les Romains ne pouvoient point faire d'accord avec Nabis, sans le reconnoître solemnellement, & sans autoriser son usurpation. T. Quintius Flamininus inclinoit pour la paix. Il craignoit que le siege de Sparte ne traînât en longueur. Pendant ce tems-là, la guerre d'Antiochus pouvoit éclater tout à coup; & n'auroit-on pas alors besoin de toutes les forces, & des Romains, & des Alliés, pour les opposer à un ennemi si puissant? Telles étoient les raisons qu'il alléguoit pour déterminer à un accommodement. Peut-être que des vues particulieres se joignoient à celles du bien public. Il craignoit qu'un des nouveaux Consuls n'eût pour département la Grece, & ne vînt lui enlever la gloire de terminer par une victoire complette une entreprise qu'il avoit si fort avancée. Comme il vit que son discours ne faisoit aucune impression sur l'esprit de ses alliés, il feignit de se rendre à leur sentiment, & par-là il les fit tous revenir au sien.

Aussitôt, T. Quintius Flamininus, ayant assemblé seulement les Lieutenans & les Tribuns militaires de son armée, régla avec eux les conditions auxquelles il souhaitoit que la paix se fît avec le Tyran. Les voici : » Que premierement il » y auroit une treve de six mois » entre Nabis d'une part, les » Romains & leurs alliés de » l'autre; que T. Quintius Fla- » mininus & Nabis enverroient » incessamment leurs députés à » Rome pour y faire confirmer » la paix par l'autorité du Sé- » nat; que la treve commen- » ceroit du jour qu'on auroit » donné à Nabis connoissance » des conditions, & qu'il les » auroit acceptées; & que dans » l'espace de dix jours, à comp- » ter depuis celui-là, il évacue- » roit Argos & toutes les au- » tres places de son territoire, » pour les remettre sur le champ » en la puissance du peuple » Romain; qu'il y laisseroit » tous les esclaves, tant ceux » du roi Philippe, que ceux du

» public & des particuliers ; » & que si quelques-uns en » avoient été tirés, ils seroient » renvoyés de bonne foi à leurs » maîtres. Qu'il rendroit aux » villes maritimes les vaisseaux » qu'il leur avoit ôtés ; que lui-» même ne pourroit garder » que deux brigantins à seize » rames au plus. Qu'il rendroit » aux alliés du peuple Romain » tous leurs prisonniers & leurs » transfuges, & aux Messéniens » tous les effets qui seroient en-» core en nature, & que ceux à » qui ils appartenoient pour-» roient reconnoître; qu'il resti-» tueroit aux exilés de Lacédé-» mone leurs biens, leurs enfans, » & celles de leurs femmes qui » voudroient accompagner leurs » maris dans leur exil, sans leur » faire aucune violence à cet » égard. Qu'il ne retiendroit » point les effets de ceux d'en-» tre ses soldats Mercénaires, » qui étoient retournés dans » leurs païs, ou qui étoient » passés dans les troupes des » Romains; qu'il ne posséderoit » aucune ville dans l'isle de » Crete, & remettroit aux Ro-» mains celles qu'il pourroit y » avoir. Qu'il ne feroit alliance » avec aucun peuple Crétois, » ni avec aucun autre, & qu'il » ne feroit point non plus la » guerre ni à cette nation, ni » à aucun peuple que ce fût. » Qu'il ne tiendroit aucune gar-» nison dans les villes qu'il avoit » lui-même restituées, ni dans » celles qui de leur plein gré » s'étoient mises sous la protec-» tion du peuple Romain, & ne » leur feroit aucun tort ou dom-» mage, ni par lui ni par les » siens. Qu'il ne bâtiroit aucu-» ne ville ni aucun fort dans » ses terres ou dans celles d'au-» trui. Que pour garantir l'exé-» cution de toutes ces clauses » & conditions, il donneroit » cinq ôtages au choix du gé-» néral Romain, du nombre » desquels seroit son fils, & » payeroit cent talens comptant, » & quatre cens en huit termes » égaux d'année en année. »

Lorsqu'on eut mis ces conditions par écrit, T. Quintius Flamininus alla camper près de la ville, & les envoya à Nabis. Ce Tyran ne les goûtoit que foiblement. La seule chose qui le flattoit, c'est que contre son espérance, on n'exigeoit pas qu'il rétablît les exilés dans leur patrie. Mais, rien ne le fâchoit tant que de se voir obligé de renoncer à ses vaisseaux, & à ses villes maritimes; car, il avoit tiré de grands avantages de la mer, par les pirateries qu'il avoit exercées sur toutes les côtes qui étoient au-delà du promontoire de Malée. D'ailleurs, la jeunesse des villes qu'on le forçoit de céder, lui fournissoit d'excellens soldats pour recruter ses armées. Quoiqu'il n'eût communiqué ces conditions qu'à ses confidens & à ses amis, elles s'étoient cependant répandues dans le public par l'indiscrétion & l'infidélité ordinaires à ceux qui sont à la cour des Rois. Elles ne déplaisoient

pas toutes ensemble à tous les Lacédémoniens en général ; mais, chacun désapprouvoit celles qui lui étoient contraires en son particulier. Ceux, qui s'étoient mis en possession des femmes ou des effets des exilés, regardoient l'abandon qu'on les obligeoit d'en faire, comme une perte de leur bien propre, & non comme une restitution du bien d'autrui. Les Esclaves, que le Tyran avoit mis en liberté, étoient indignés, non-seulement de ce qu'on leur arrachoit un bien dont ils avoient goûté la douceur, mais encore de ce qu'en les rendant à des maîtres irrités, on les faisoit entrer dans une servitude beaucoup plus dure & plus cruelle qu'auparavant. Les soldats Mercénaires ne voyoient qu'à regret la perte qu'ils alloient faire en tems de paix, de leur paye & des avantages que la guerre leur procuroit ; outre qu'il n'étoit pas sûr pour eux de retourner auprès de leurs compatriotes, qui ne haïssoient pas moins les satellites des Tyrans, que les Tyrans eux-mêmes.

Les Complaignans, après avoir quelque tems murmuré par peloton contre cette révolution, se rassemblerent & coururent aux armes. Nabis, voyant cette multitude déjà assez irritée par elle-même, la fit appeller dans la place. Là, il exposa les demandes impérieuses des Romains, y ajoutant de son chef des circonstances fausses qui en augmentoient encore l'indignité ; & comme il eut remarqué que tantôt une partie des mécontens, & souvent tous ensemble s'écrioient contre ces prétendues injustices, il leur demanda ce qu'ils souhaitoient qu'il répondît, ou quel parti ils vouloient qu'il prît. Alors, presque d'une commune voix, ils demanderent que pour toute réponse on prît les armes, & qu'on fît la guerre ; & comme il arrive ordinairement dans une multitude confuse ils s'exhortoient à l'envi les uns les autres, à prendre courage, & à bien espérer de la fortune qui ne manquoit jamais de se déclarer pour les gens de cœur. Le Tyran, encouragé par une résolution si déterminée, les assura qu'ils seroient secondés par Antiochus & par les Étoliens ; & qu'indépendamment de leur secours, il avoit des troupes suffisamment pour tenir le siege. Il n'étoit plus question de paix dans la ville, & tous les habitans impatiens de recommencer la guerre, couroient chacun à leurs postes. Quelques-uns même sortirent de la ville, & lancerent contre les Romains quelques traits qui ne leur laisserent plus douter qu'il ne leur fallût songer à la guerre. Depuis ce moment, il y eut pendant quatre jours de légeres escarmouches qui se terminerent sans aucun avantage pour l'un ou pour l'autre parti. Le cinquieme, il se donna une bataille plus réguliere, dans laquelle

les assiégés furent repoussés dans la ville avec tant d'épouvánte, que quelques-uns des soldats Romains, en pousuivant les fuyards dont ils tuoient les plus paresseux, entrerent dans la ville par les intervalles qu'il y avoit en ce tems-là entre les murailles.

Alors, T. Quintius Flamininus croyant que par ce début, il avoit suffisamment réprimé ces incursions des ennemis, songea à prendre des mesures pour s'emparer de Lacédémone même, la seule entreprise qui lui restât à exécuter. Pour cet effet, ayant envoyé chercher à Gythium les vaisseaux & les troupes de mer dont il avoit besoin, il fit en attendant leur arrivée, le tour des murailles avec les Tribuns des soldats, pour examiner la situation de cette ville. Sparte, dans le commencement, étoit ouverte de tous côtés. Nabis avoit entouré d'un mur très-fort les endroits de la ville les plus bas & les plus exposés. A l'égard des parties les plus élevées & les plus difficiles à aborder, il les défendoit avec des troupes nombreuses & aguerries qui tenoient lieu de fortifications. Lorsque T. Quintius Flamininus eut considéré attentivement le plan, persuadé qu'il devoit y donner l'assaut, il l'entoura entiérement avec toutes ses troupes, qui montoient, en joignant les forces terrestres & maritimes, à cinquante mille hommes tant alliés que Romains, tant infanterie que cavalerie. Les uns portoient des échelles; les autres des tisons allumés, & autres armes propres non-seulement à forcer, mais encore à effrayer les assiégés. T. Quintius Flamininus ordonna à ses gens de s'avancer tous à la fois en poussant de grands cris, pour jetter l'effroi parmi les habitans, & ne leur pas donner le tems d'examiner où ils devoient porter du secours, & repousser les ennemis. Il avoit formé trois corps des plus braves de son armée, qui attaquoient chacun une partie différente; deux, celles où étoient les temples d'Apollon & de la déesse Dictynne; & le troisieme, l'endroit qu'on appelloit Heptagonies, toutes parties ouvertes & sans murailles. Nabis, effrayé d'un péril qui le menaçoit de tant de côtés, couroit lui-même, ou envoyoit des Officiers & des soldats aux endroits qui paroissoient les plus pressés. Mais, tous ses efforts n'empêchant pas que les Romains ne répandissent par-tout l'allarme dans la ville, il demeura tellement interdit qu'il n'étoit capable ni de prendre lui-même aucun conseil salutaire, ni d'entendre ceux qui lui étoient donnés par d'autres, & qu'on eût dit qu'il avoit absolument perdu le sens & la raison.

D'abord, les Lacédémoniens arrêtoient les Romains assez facilement dans les espaces étroits où ils combattoient contre les trois corps qui les attaquoient en même-tems. Mais, à mesure

que l'action devenoit plus générale, l'égalité ne se soutenoit plus entre les deux partis. Car, les Lacédémoniens ne lançoient que des traits contre lesquels les Romains se mettoient aisément à couvert par la grandeur de leurs boucliers; outre qu'il y en avoit beaucoup qui ne portoient pas. Comme ils étoient en grand nombre, & par conséquent fort serrés dans ces défilés, non-seulement ils ne pouvoient prendre leur course afin de donner plus de force & de poids à leurs javelots, mais ils n'avoient pas même toute la liberté nécessaire pour les jetter de la place où ils étoient, & où ils n'avoient pas, comme on dit, les coudées franches. Ainsi, de tous ceux qu'ils lançoient de front, il n'y en avoit point qui donnassent dans le corps des Romains, peu même qui restassent attachés à leurs boucliers. Quelques-uns furent blessés des traits qu'on leur jettoit obliquement, & d'un lieu élevé; & même lorsqu'ils furent plus avancés, ils se virent en butte non-seulement aux armes des assiégés, mais en même-tems aux tuiles qu'on faisoit pleuvoir sur eux du haut des maisons. Mais, mettant leurs boucliers sur leurs têtes, & les joignant tous ensemble de façon qu'ils formoient au-dessus d'eux une espece de toit, ils s'avançoient en sûreté, sans qu'on pût les blesser ni de loin ni de près. Cependant, les assiégés résistoient en quelque façon dans des rues étroites qui ne pouvoient contenir une si grande multitude. Mais, quand les Romains, en gagnant toujours du terrein, eurent une fois le pouvoir de s'étendre, il ne fut plus possible aux Lacédémoniens de résister à leurs efforts; ils tournerent le dos, & s'enfuirent avec précipitation sur les hauteurs qui étoient aux environs de la ville. Alors, Nabis, qui croyoit sa prise indubitable, ne songeoit plus qu'à se sauver. Mais, Pythagoras plus assuré que lui, & faisant en sa place toutes les fonctions de commandant, trouva un expédient pour la sauver. Il fit mettre le feu aux maisons les plus voisines des murailles; & ceux qui avoient coutume de s'employer pour éteindre les incendies, concourant tous à augmenter celui-ci, il eut bientôt consumé tous ces édifices. Alors, les Romains sont accablés non-seulement d'une grêle de tuiles & de pierres, mais encore de la chûte des solives & des poutres brûlantes qui se détachent de moment à autre; tandis que la flamme qui se répand au loin, & la fumée qui les aveugle, leur causent encore plus de frayeur, que de péril. C'est pourquoi, ceux des Romains qui étoient encore hors de la ville, mais qui se préparoient à y entrer, s'eloignerent promptement des murailles; & ceux qui y étoient entrés les premiers, craignant que les flammes qu'ils appercevoient derriere eux, ne leur fermassent le chemin de

pendoit de l'attention qu'il auroit à lui ôter tous les secours de la mer. Le préteur des Achéens étoit comparable aux plus grands Généraux de son tems par son habileté & son expérience dans les guerres, qui se font par terre ; mais, il étoit tout-à-fait novice dans ce qui regarde la marine. Aussi fut-il vaincu dès le premier combat qui se donna sur mer.

Nabis, enflé de cet heureux succès qui le mettoit hors d'état de rien craindre du côté de la mer, entreprit de fermer aussi du côté de la terre, le passage à toutes les troupes qui entreprendroient de venir au secours de la ville. Ainsi, retirant du siege le tiers de l'armée qui y étoit occupée, il vint camper auprès de Pleies ou Bœes, place qui dominoit au-dessus de Leuces & d'Acries, par où il lui paroissoit que les ennemis devoient venir au secours de Gythium. Tandis qu'il s'y tenoit en repos, comme il y avoit peu de tentes dans son camp, & que la plupart des soldats s'étoient mis à l'abri de la chaleur sous des cabanes faites de roseaux & couvertes de feuilles, Philopœmen qui s'étoit mis en chemin, résolut, avant que de se montrer à lui, de l'opprimer par un stratageme auquel il ne s'attendoit pas. Il ramassa quelques petits bâtimens dans une rade cachée du territoire d'Argos. Il y plaça des soldats alertes, la plupart armés de boucliers, de frondes, de fleches, & autres traits aisés à lancer à cause de leur légereté. Ensuite, lorsqu'en côtoyant le rivage, il fut arrivé à un promontoire voisin du camp des ennemis, il passa par des sentiers qui lui étoient connus, & vint de nuit à Bœes ; & pendant que les sentinelles étoient endormis, comme des gens qui ne s'imaginent pas avoir rien à craindre, il fit mettre le feu à leurs cabanes dans toutes les parties du camp. Plusieurs furent dévorés par les flammes, avant que de s'appercevoir de l'arrivée des ennemis, & sans pouvoir être secourus de ceux qui s'en étoient apperçus. Le feu consuma tout, hommes, tentes, & cases, à l'exception d'un très-petit nombre qui se réfugierent dans le grand camp auprès de Gythium. Philopœmen, ayant ainsi déconcerté les desseins des ennemis, passa sans perdre de tems, dans le canton de la Laconie, appellé Tripolis, où il ravagea tout le païs, jusques aux confins de Mégalopolis; & après en avoir enlevé une grande multitude d'hommes & d'animaux, il se retira avant que Nabis envoyât des troupes pour s'opposer à ses ravages. Il ramassa ensuite toutes ses forces auprès de Tégée; & y ayant convoqué l'assemblée des Achéens & de leurs alliés, & appellé les principaux des Épirotes & des Acarnaniens, il leur fit entendre que ses derniers avantages ayant suffisamment relevé le courage des

ſiens, abattu par la perte du combat naval, & jetté la conſternation parmi les ennemis, il avoit réſolu d'aller attaquer Lacédémone, convaincu que c'étoit le ſeul moyen d'obliger les ennemis à lever le ſiege de Gythium. Il alla d'abord camper auprès de Caryes, ſur les terres des ennemis; & ce jour-là même Gythium ſe rendit à la force. Mais, Philopœmen qui l'ignoroit, alla camper auprès du mont Barboſthene, à dix milles de Lacédémone.

Nabis ne fut pas plutôt maître de la place, qu'il en partit avec un gros détachement, & ayant paſſé rapidement au-delà de Lacédémone, alla s'emparer du camp de Pyrrhus, [c'eſt ainſi que ce lieu s'appelloit] ne doutant point que le deſſein de Philopœmen ne fût de venir occuper ce poſte. De-là il alla audevant des ennemis. Ils formoient une longue file, qui occupoit près de cinq mille pas, conformément aux défilés étroits par où il leur falloit paſſer. La cavalerie & une grande partie des troupes auxiliares fermoient la marche, parce que Philopœmen jugeoit que le Tyran ne manqueroit pas de faire attaquer ſon arriere-garde par ſes ſoldats mercénaires, en qui il avoit le plus de confiance. Deux inconvéniens, que Philopœmen n'avoit pas prévus, rompirent d'abord les meſures qu'il avoit priſes; car, il avoit trouvé le poſte dont il vouloit s'emparer, ſaiſi par les ennemis; & il ſe voyoit attaqué de front dans un chemin étroit & raboteux, où il lui étoit impoſſible d'avancer, ſans le ſecours des ſoldats armés à la légere. Mais, les talens qu'il avoit reçus de la nature, les réflexions qu'il avoit faites, & l'expérience qu'il avoit acquiſe, le tirerent bientôt d'embarras. D'abord il fit faire alte à ſon armée; puis il fit paſſer à l'avant-garde les troupes auxiliaires de Crete, & les cavaliers appellés Tarentins, qui menoient chacun deux chevaux; & ordonnant à ſa cavalerie de le ſuivre, il alla s'emparer d'un rocher au-deſſus d'un torrent qui pouvoit lui fournir de l'eau. Après y avoir retiré tous les bagages, les valets & les goujats de l'armée, il les entoura d'un corps de troupes ſuffiſant pour les garder, & ſe campa autant bien que la nature du lieu pouvoit le permettre; car, il étoit difficile de dreſſer des tentes dans un terrein ſi inégal & ſi raboteux. Les ennemis n'étoient éloignés que de cinq cens pas. Les deux partis allerent puiſer de l'eau dans le même courant avec le ſecours de leurs ſoldats armés à la légere, & la nuit vint, avant qu'il s'engageât entr'eux aucune de ces eſcarmouches que la proximité des camps a coutume d'occaſionner. Mais, il étoit aiſé de juger que le lendemain, ceux qui eſcorteroient les puiſeurs d'eau, en viendroient aux mains autour

du ruisseau. Ainsi, Philopœmen pendant la nuit cacha dans un vallon éloigné de la vue des ennemis, autant de soldats armés de boucliers & de javelots, que le lieu en pouvoit contenir.

Dès que le jour parut, les Crétois & les cavaliers Tarentins de Philopœmen engagerent le combat contre les Crétois & les cavaliers Tarentins de Nabis, [car ces troupes servoient également dans les deux partis] autour du courant où ils escortoient ceux qui alloient à l'eau. La victoire fut long-tems douteuse entre des troupes de même espece, & qui se servoient des mêmes armes. A la fin, celles du Tyran eurent l'avantage, non-seulement parce qu'elles étoient en plus grand nombre, mais encore plus parce que Philopœmen avoit ordonné aux officiers de son détachement de prendre la fuite, après avoir combattu quelque tems, & d'attirer les ennemis jusqu'à l'endroit où il avoit placé son embuscade. Les gens de Nabis, poursuivant chaudement ceux de Philopœmen à travers la vallée, furent la plupart blessés ou tués, avant même que d'appercevoir ceux qu'on y avoit cachés, & qui avoient laissé entr'eux autant que la largeur du vallon l'avoit permis, des intervalles suffisans pour recevoir & laisser passer leurs compagnons qui fuyoient devant les ennemis. Quand ils les eurent mis en sûreté, ils parurent tout d'un coup; & eux qui avoient encore tout leur courage & toute leur force, se jetterent en bon ordre sur des ennemis que le hazard avoit dispersés, épuisés de travail & de lassitude, & la plupart couverts de blessures. La victoire ne fut pas douteuse. Les soldats du Tyran tournerent le dos dans le moment, & s'enfuirent dans leur camp d'une course encore plus précipitée que celle qui les avoit emportés après leurs ennemis. Mais, avant qu'ils y arrivassent, il en fut tué ou pris un grand nombre; & ils auroient peut-être eu de la peine à se défendre, si Philopœmen n'eût fait sonner la retraite, craignant beaucoup plus les chemins creux ou escarpés & dangereux, de quelque côté qu'il pût se tourner, que la valeur ou les forces de ses ennemis. Mais, ne doutant point que le succès de cette journée n'eût jetté la terreur dans l'esprit de Nabis, il engagea un soldat des troupes auxiliaires, à passer comme déserteur dans le camp du Tyran, & à l'assurer que dès le lendemain les Achéens devoient s'avancer jusques sur les bords de l'Eurotas, qui passoit le long des murs de Lacédémone, pour lui fermer le chemin de cette ville, & empêcher qu'on n'en transportât des provisions dans son camp, & en même-tems pour tâcher d'engager les habitans à se soulever. Nabis ne comptoit que foiblement sur la sincérité du transfuge. Mais, dans la

frayeur dont il avoit l'ame atteinte, son avis lui fournit une raison probable d'abandonner son camp. Le lendemain, il ordonna à Pythagoras d'en garder les retranchemens avec les troupes auxiliaires & la cavalerie. Pour lui, en étant sorti avec le gros de son armée, comme pour se mettre en bataille, il prit sur le champ le chemin de Lacédémone.

Philopœmen, voyant que le Tyran marchoit avec précipitation par un chemin étroit & escarpé, ordonna à toute sa cavalerie & aux Crétois, d'aller fondre sur les troupes qui paroissoient devant les portes du camp ennemi. Dès qu'elles virent que les Achéens venoient à elles, & que Nabis les avoit abandonnées, leur premier mouvement fut de rentrer dans le camp. Mais, s'appercevant que les ennemis s'avançoient en ordre de bataille, pour ne point être prises avec le camp même, elles se déterminerent à suivre Nabis, quelque avance qu'il eût devant elles. Aussitôt une partie des Achéens se jetta dans leur camp, tandis que les autres coururent après les Lacédémoniens. Ils suivoient un chemin dont à peine auroient-ils pu se tirer, quand ils n'auroient pas eu l'ennemi à leurs trousses. Mais, sitôt que les Achéens attaquerent leur arriere-garde, & que les cris des blessés & des mourans se firent entendre jusqu'aux premiers rangs, alors jettant leurs armes par terre, ils se disperserent dans les forêts d'alentour; & dans un moment le chemin se trouva couvert d'un amas confus de toutes sortes d'armes, sur-tout de piques, qui tombant la plupart la pointe la premiere, s'enfonçoient dans la terre, & formoient une espece de palissade qui bouchoit le passage aux Achéens. Philopœmen, ayant ordonné aux troupes auxiliaires de poursuivre les fuyards le plus promptement qu'elles pourroient, car il n'étoit pas aisé à la cavalerie de le faire, se mit lui-même à la tête des troupes pesamment armées, & les conduisoit par des routes plus larges jusques sur les bords de l'Eurotas; & s'y étant campé vers le coucher du soleil, il attendoit les soldats armés à la légere qu'il avoit chargés de poursuivre les ennemis. Lorsqu'ils furent revenus à la premiere veille de la nuit, & qu'il eût appris d'eux que le Tyran avoit pénétré dans la ville avec un petit nombre de gens, mais que le reste de ses soldats erroient sans armes, à travers les bois, alors il leur ordonna de manger & de se reposer. Pour lui, il tira du nombre des autres soldats, qui étant arrivés au camp les premiers, avoient eu le tems de se délasser & de prendre de la nourriture, les plus braves & les plus dispos, & ne leur faisant prendre que leurs armes, il alla les poster vis-à-vis des portes par où l'on sortoit pour aller à Pheres &

à Barbosthene, persuadés que c'étoit par-là que les fuyards se présenteroient pour entrer dans la ville. Il ne s'étoit pas trompé, car, les Lacédémoniens suivirent des routes inconnues & détournées, tant que le jour dura. A l'entrée de la nuit, appercevant les feux que les ennemis avoient allumés dans leur camp, ils continuerent à marcher par des sentiers cachés, tant qu'ils furent vis-à-vis d'eux. Mais, sitôt qu'ils eurent passé au-delà de leur camp, croyant n'avoir plus rien à craindre, ils descendirent dans les grands chemins, où ils tomberent entre les mains de Philopœmen & des siens qui s'en étoient emparés, & qui en prirent & en tuerent un si grand nombre, qu'à peine resta-t-il au Tyran la quatrieme partie de son armée. Philopœmen, voyant qu'il se tenoit renfermé dans sa ville, passa les trente jours suivans à ravager les campagnes de la Laconie; & par-là l'ayant réduit à la derniere extrêmité, il se retira chez lui comblé de gloire.

Peu de tems après, les Étoliens envoyerent à Lacédémone Alexamene, qui étoit moins chargé d'employer la force contre la ville, que la ruse contre le Tyran. Les Romains l'avoient dépouillé de ses places maritimes, & les Achéens le tenoient alors resserré dans les murailles de Lacédémone. Dans cette situation, quiconque lui ôteroit la vie, ne pouvoit manquer de s'en faire un mérite auprès des Lacédémoniens. Le prétexte, que prirent les Étoliens d'envoyer vers lui, c'est qu'il leur envoyoit message sur message pour les prier de venir à son secours, puisque ce n'étoit qu'à leur sollicitation qu'il s'étoit révolté contre les Romains. On donna donc à Alexamene mille fantassins, & trente cavaliers des plus braves de la jeunesse Étolienne. Étant venu trouver le Tyran, Alexamene le remplit d'abord des espérances les plus flatteuses. Il l'assura qu'Antiochus étoit déjà arrivé en Europe, & qu'il seroit bientôt dans la Grece; qu'il alloit couvrir toutes les terres & toutes les mers de ses flottes & de ses armées; qu'il seroit difficile de faire le dénombrement de ses vaisseaux, de ses chevaux & de ses soldats; que la seule vue de ses éléphans mettroit les ennemis en fuite, & termineroit la guerre; que les Romains avoueroient qu'ils avoient affaire à un Monarque bien différent de Philippe; que les Étoliens étoient disposés à venir secourir Lacédémone avec toutes leurs troupes, dès qu'ils en seroient requis; mais qu'auparavant ils avoient voulu les faire paroître sous les armes aux yeux d'Antiochus à son arrivée; que Nabis, à leur exemple, ne devoit pas retenir ce qu'il pouvoit avoir de troupes dans la ville, où elles s'amollissoient dans le repos & dans l'inaction, mais les faire sortir hors des murailles, & leur faire faire de fréquens

exercices, pour fortifier tout à la fois leurs corps & leurs courages; que l'habitude rendoit insensiblement le travail supportable, & qu'à la fin même le Général le rendoit agréable, quand il usoit de douceur & de bienveillance envers ses soldats.

Depuis ce jour-là, Nabis commença à ranger souvent son armée en bataille devant les murailles de la ville, dans la plaine le long de laquelle couloit l'Eurotas. Les satellites de ce Tyran étoient ordinairement dans le milieu. Pour lui, accompagné seulement de trois cavaliers, auxquels se joignoit assez souvent Alexamene, il caracolloit à l'avant-garde, ou autour des deux aîles. Les Étoliens étoient à la droite, tant ceux qui servoient auparavant parmi ses troupes auxiliaires, que les mille qu'Alexamene avoit amenés avec lui. Ce Commandant s'étoit fait une coutume, tantôt de visiter les compagnies à la suite de Nabis avec un petit nombre d'Officiers, prenant la liberté de lui donner les avis qu'il jugeoit convenables; tantôt de pousser son cheval jusqu'à l'aîle droite où étoient ses compatriotes, puis de venir rejoindre le Prince, après leur avoir donné ses ordres. Le jour qu'il avoit résolu de faire son coup, après avoir paru quelque tems à la vue des troupes dans la compagnie du Tyran, il poussa à son ordinaire, jusqu'aux Étoliens, & s'adressant aux cavaliers qu'il avoit amenés avec lui: « C'est maintenant, leur dit-il, brave jeunesse, qu'il vous faut exécuter le dessein pour lequel on vous a fait venir ici avec moi. Préparez vos courages & vos bras à seconder les coups que vous m'aurez vu porter le premier. Que celui qui hésitera à m'imiter, ou qui s'opposera à mes efforts, sçache qu'il ne reverra jamais sa maison, ses parens ni ses dieux Pénates. » Cependant, Nabis s'avançoit de la gauche vers la droite. Alors, Alexamene ordonna à ses cavaliers de tenir leurs lances baissées, & de ne point détourner les yeux de dessus lui. Puis, ramassant toutes les facultés de son ame effrayée à l'approche du crime qu'il alloit commettre, il se tourna vers Nabis qui venoit à lui, & ayant percé son cheval d'un coup de sa lance, il le renversa lui-même par terre. Ses cavaliers aussitôt lui porterent tant de coups, que malgré sa cuirasse qui en rendit plusieurs inutiles, il fut enfin percé, & expira avant que ceux qui étoient au centre de la bataille, pussent venir à son secours, l'an 192 avant Jesus-Christ.

NABO, *Nabo*, Ναβαυ, (a) ville qui fut bâtie par les enfans de Ruben. Comme elle étoit dans le voisinage du païs de Moab, les Moabites s'en ren-

(a) Numer. c. 32. v. 38. c. 33. v. 47. Jerem. c. 48. v. 1, 22.

direnr maîtres; & du tems de Jérémie, elle étoit à eux. Malheur à la ville de Nabo dit ce Prophete, parce qu'elle a été détruite, & qu'elle est tombée dans la confusion.

NABO, *Nabo*, Ναβὼ, (a) dieu des Babyloniens, suivant ce passage d'Isaïe: *Bel est brisé, Nabo est réduit en poudre*, &c. Car il est évident, quoi qu'en disent quelques interpretes, que le Prophete parle en cet endroit de deux Divinités, dont le culte devoit être un jour entiérement abandonné, & les Idoles renversées. On sçait qu'il y avoit dans le païs des Moabites, près de Jéricho, une montagne & une ville qui portoient le nom de Nabo; mais, ce n'est ni de la ville, ni de la montagne, qu'il s'agit dans le passage que nous venons de citer. D'ailleurs, il y a apparence que le culte de cette fausse Divinité ayant été porté dans le païs des Moabites, ils donnerent son nom à une de leurs villes, & à la montagne sur laquelle ils l'adoroient. Car, c'étoit ordinairement sur les lieux élevés qu'étoient les Temples & les bois sacrés, comme il paroît par cent passages de l'Écriture-Sainte, & des Auteurs profanes.

Suivant Grotius, Nabo avoit été quelque Prophete du païs, ce qui est conforme à l'étymologie de son nom qui, comme nous l'apprend saint Jérôme, signifie celui qui préside à la prophétie. Les Chaldéens, peuple entiérement adonné à l'Astrologie, pouvoient-ils manquer de mettre au nombre de leurs Dieux celui qui avoit excellé dans cet art? La plupart des rois de Babylone portoient le nom de ce Dieu, joint avec le leur propre, Nabo-Nassar, Nabo-Polassar, Nabu-Chodonosor, &c.

NABONASSAR, *Nabonassar*, roi de Babylone. Il y en a qui pensent que c'est le même que Bélésis. *Voyez* Bélésis.

NABONASSAR [l'ere de], (b) est une époque aussi célebre qu'importante dans la Chronologie. Cette aire est maintenant aussi familiere aux Chronologistes, que celle des Olympiades, & que celle de la fondation de Rome; mais, elle a sur elles l'avantage d'avoir une époque radicale, fixée avec la plus grande certitude & avec la plus entiere précision. Ptolémée s'en sert pour dater toutes les observations Astronomiques qu'il rapporte dans son Almageste, soit les siennes propres, soit celles qu'il avoit tirées des écrits d'Hipparque & des autres Astronomes.

Il est probable que Bérose, prêtre & astronome Chaldéen, qui porta dans la Grece l'astronomie & l'astrologie Chaldéennes, fit aussi connoître les hypothèses &

(a) Isaï. c. 46. v. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 2, 8, 101, 102.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 188. Tom. II. pag. 66. T. III. p. 147. & suiv. T. V. p. 398. T. XVI. p. 205. & suiv.

les observations des Chaldéens de Babylone, aussi-bien que l'époque de Nabonassar, qui servoit à fixer la date de ces observations. Ce fut alors que les Grecs se trouverent en état de prendre des notions plus exactes de la quantité des mouvemens célestes, & d'imaginer des périodes moins fautives, & des méthodes de calculs moins embarrassantes.

Toutes les observations de Ptolémée sont rapportées à l'ere de Nabonassar, ou à celle de la mort d'Alexandre, qui en est une continuation. On attribue même à cet Astronome, le Canon entier des rois de Babylone, des rois d'Égypte, & des empereurs Romains, depuis Nabonassar jusqu'au regne d'Antonin; mais, selon Théon, qui avoit fait un Commentaire sur ce Canon, & selon le Syncelle, Ptolémée n'étoit auteur que de la seconde partie du Canon, depuis la mort d'Alexandre, jusqu'à la derniere année d'Antonin.

Les années, par lesquelles Ptolémée date les observations de son Almageste, sont rapportées à l'ere de Nabonassar, & quelquefois à celle de la mort d'Alexandre. Ces années sont toujours nommées Égyptiennes, & sont de 365 jours, plus courtes de six heures que les années Solaires Juliennes; en sorte qu'après 1460 ans Égyptiens révolus, égaux à 1459 ans Juliens, le premier du mois Thoth qui commençoit l'année Égyptienne, & qui, tous les quatre ans, avoit remonté d'un jour dans l'année Solaire Julienne, se retrouvoit au même jour de cette année Julienne. Le premier de la 1461e. année Égyptienne, concouroit avec le premier de la 1460e. année Julienne, & commençoit un nouveau Cycle.

Les mois Égyptiens étoient de 30 jours chacun; & on ajoutoit 5 épagomenes à la fin du douzieme. L'époque radicale de l'ere de Nabonassar étoit fixée, par les astronomes Alexandrins, au 26 Février, 747 ans avant Jesus-Christ, commençant à midi à Babylonne. Comme il n'y avoit guere que les observations antérieures à Alexandre, qui eussent été faites à Babylone, & que les autres avoient été faites ailleurs, Ptolémée a toujours eu soin de réduire l'heure du Méridien de Babylone à celui d'Alexandrie, où il observoit, & pour lequel ses tables étoient calculées.

George Syncelle de Constantinople & quelques Modernes après lui, ont avancé que Nabonassar voulut commencer une nouvelle ere avec son regne, pour éteindre le souvenir des Rois qui l'avoient précédé; & qu'il supprima tous les mémoires historiques des tems antérieurs. Mais, le Syncelle ne cite aucun garant; & cette supposition est détruite par deux faits constans; le premier, c'est l'existence des anciennes observations astronomiques, que Cal-

lifthene trouva à Babylone, au tems d'Alexandre; le fecond, c'eft l'hiftoire de Bérofe, qui prouve que les anciens mémoires n'avoient pas été détruits. Le fentiment du Syncelle a été abandonné par les critiques les plus fenfés; ils croyent que l'ere de Nabonaffar marque l'époque d'une révolution politique arrivée à Babylone, & qui mit les Chaldéens en liberté. Sous ce nouveau Gouvernement, l'étude de l'Aftronomie, qui étoit liée avec la religion, prit une nouvelle vigueur, & ceffa d'être négligée, comme elle l'avoit été fous les Satrapes du roi de Ninive. Dans la religion Chaldéenne, les Prêtres étoient néceffairement Aftronomes, parce qu'on regardoit les Aftres comme le trône des Divinités qui gouvernoient l'Univers, ou du moins comme les inftrumens, par l'action defquels Bélus, le Seigneur, l'intelligence fuprême, en régloit les mouvemens, & en maintenoit l'harmonie.

NABONIDE, *Nabonidus*, Ναϐόννηδος, (*a*) roi de Babylone, le même qui eft appellé Labynet ou Labynit par Hérodote, Nabannidoch par Abydene, &c. Après un regne de dix-fept ans, Nabonide eut la douleur de voir fon Empire détruit par Cyrus, l'an 534 avant Jefus-Chrift. Le vainqueur le traita avec bonté, & lui donna le gouvernement de la Carmanie, où il mourut âgé de 80 ans.

Certains prétendent que Nabonide eft le même que Balthazar. D'autres font d'une opinion contraire. *Voyez* Balthazar.

NABOPOLASSAR, *Nabopolaffar*, (*b*) Babylonien, étoit Général des armées de Saracus, roi d'Affyrie. Ce Prince s'étant rendu méprifable à fes fujets par fa molleffe, & le peu de foin qu'il prenoit de fon Empire, Nabopolaffar s'empara d'une partie de fes États, fur laquelle il regna vingt un ans.

Pour foutenir fa révolte avec plus de fuccès, Nabopolaffar fit alliance avec Cyaxare, roi des Medes. Ayant réuni enfemble toutes leurs forces, ils affiégerent Ninive, la prirent, tuerent Saracus, & ruinerent de fond en comble cette grande ville. Depuis ce tems-là, Babylone fut la feule capitale de l'empire Affyrien.

Les Babyloniens & les Medes, ayant détruit Ninive, devinrent fi redoutables, qu'ils s'attirerent la jaloufie de tous leurs voifins. Néchao, roi d'Égypte, en fut tellement allarmé, qu'il s'avança vers l'Euphrate à la tête d'une puiffante armée,

(*a*) Jofeph. in Apion. pag. 1045. Herod. L. I, c. 74, 77, 188. Roll. Hift. Anc. Tom. I. p. 364. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 416. *& fuiv.* T. VII. p. 468. *& fuiv.*

(*b*) Roll. Hift. Anc. Tom. I. p. 356, 357. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 66. Tom. V. pag. 404.

pour arrêter leurs progrès ; & il y fit des conquêtes considérables.

Nabopolassar, voyant que depuis la prise de Charcamis par Néchao, toute la Syrie & la Palestine s'étoient détachées de son obéissance, son âge d'ailleurs & ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rebelles, s'associa à l'Empire son fils Nabuchodonosor, & l'envoya à la tête d'une armée pour remettre ce païs sous son obéissance.

C'est de ce tems-là que les Juifs comptent les années de Nabuchodonosor, c'est-à-dire, de la fin de la troisieme année de Joakim, roi de Juda, ou plutôt du commencement de la quatrieme. Mais, les Babyloniens ne comptoient le regne de ce Prince que de la mort de son pere, qui arriva deux ans après, l'an 604 ou 605 avant J. C.

NABOTH, *Naboth*, Ναϐουθαὶ, (*a*) Israëlite, de la ville de Jezrahel, avoit dans cette ville une vigne près du Palais d'Achab, roi des dix Tribus.

Ce Prince proposa à Naboth de lui vendre sa vigne pour en faire un jardin potager, offrant de lui en donner une autre meilleure, ou si cela l'accommodoit mieux, de la lui payer en argent le prix qu'elle valoit. Naboth lui répondit : » Dieu me » garde de vous donner l'hé» ritage de mes peres. » Achab revint chez lui tout en colere & plein de fureur, à cause de cette parole de Naboth de Jezrahel qui lui avoit dit : » Je » ne vous donnerai point l'hé» ritage de mes peres. » Et se jettant sur son lit, il se tourna du côté de la muraille & ne mangea point.

Jézabel sa femme l'étant venu trouver lui dit : » Qu'est» ce donc que cela ? D'où vous » vient cette tristesse ? Et pour» quoi ne mangez-vous point ? » Il lui répondit : C'est que » j'ai parlé à Naboth de Jez» rahel pour lui dire : Donnez» moi votre vigne, & je vous » en donnerai l'argent ; ou, si » vous l'aimez mieux, je vous » en donnerai une meilleure » pour celle-là ; & qu'il ma ré» pondu : Je ne vous donnerai » point ma vigne. Jézabel lui » dit : Votre autorité est gran» de, à ce que je vois, & vous » gouvernez bien le royaume » d'Israël. Levez-vous, man» gez, & ayez l'esprit en re» pos ; je me charge de vous li» vrer la vigne de Naboth de » Jezrahel. » Aussitôt elle écrivit des lettres au nom d'Achab, qu'elle cacheta du cachet du Roi, & elle les envoya aux anciens & aux premiers de la ville de Naboth qui demeuroient avec lui.

Ces lettres étoient conçues en ces termes : » Publiez un » jeûne & faites asseoir Naboth » entre les premiers du peu-

(*a*) Reg. L. III. c. 21. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 289.

» ple; & gagnez contre lui » deux enfans de Bélial, qui » rendent un faux témoignage » disant : Naboth a blasphêmé » contre Dieu & contre le Roi. » Qu'on le mene hors de la » ville, qu'il soit lapidé & mis » à mort. » Les anciens & les premiers de la ville de Naboth qui demeuroient avec lui, firent ce que Jézabel leur avoit commandé & ce que portoit la lettre qu'elle leur avoit envoyée. Ils ordonnerent un jeûne & firent asseoir Naboth avec les premiers du peuple. Ensuite, ayant fait venir deux enfans du Diable, ils les firent asseoir vis-à-vis de lui, & ces deux enfans du Diable porterent faux témoignage contre lui devant l'assemblée, en disant : *Naboth a blasphémé contre Dieu & contre le Roi*. D'après ce témoignage, ils le menerent hors de la ville, & le lapiderent. Ils envoyerent aussitôt à Jezabel pour lui dire que Naboth avoit été lapidé, & qu'il étoit mort.

Jézabel, ayant appris que Naboth avoit été lapidé & qu'il étoit mort, vint dire à Achab : » Allez & rendez-vous maître » de la vigne de Naboth de Jez- » rahel, qui n'a pas voulu cé- » der à votre désir, ni vous la » donner pour le prix qu'elle » valoit; car, Naboth n'est plus » en vie, mais il est mort. » Achab, ayant appris la mort de Naboth, s'en alla aussitôt dans sa vigne pour en prendre possession.

Cependant, le Seigneur ordonna au prophete Élie de l'aller trouver, & de lui dire : » Vous avez donc fait mourir » Naboth, & vous vous êtes » emparé de sa vigne ? Mais » voici ce que dit le Seigneur : » En ce même lieu où les chiens » ont léché le sang de Naboth, » ils lécheront aussi votre sang. » Si quelqu'un de la maison » d'Achab meurt dans la ville, » il sera mangé par les chiens, » & s'il meurt à la campagne, il » sera mangé par les oiseaux du » Ciel. Jézabel sera aussi mangée » par les chiens dans le champ » de Jezrahel : » Ces menaces du Prophete frapperent ce Prince. Il s'humilia, il se couvrit d'un sac; mais, sa pénitence ne fut pas assez sincere pour réparer le mal qu'il avoit fait. L'effet des menaces d'Élie fut différé, mais non pas révoqué.

Nous remarquerons ici que Moïse défend aux Israëlites d'aliéner leurs fonds, si ce n'est dans l'extrême nécessité, & encore leur permettoit-il de le retirer. Il vouloit de plus qu'en l'année Sabbatique & en l'année du Jubilé, chacun rentrât dans son héritage; ce qui n'auroit pu s'exécuter, si Naboth avoit donné sa vigne au Roi. Enfin, il y avoit une espece de déshonneur pour un Israëlite de vendre le fonds de ses peres. Naboth aima donc mieux s'exposer au ressentiment du Roi, que de faire une chose honteuse & indigne d'un homme de cœur.

NABUCHODONOSOR, *Nabuchodanosor*, Ναβουχοδονόσορ,

(a) roi d'Assyrie, selon le livre de Judith. Le lieu de son séjour ordinaire étoit la grande ville de Ninive. D. Calmet dit qu'on l'appelloit autrement Saosduchin. La plupart des Critiques prétendent que ce Prince est Nabuchodonosor Chiniladan, ou Ciniladan, qui commença à regner l'an 646, ou même selon d'autres quelques années plutôt. M. Gibert pense bien différemment. Il croit que le roi d'Assyrie, nommé Nabuchodonosor par l'auteur du livre de Judith, est le même que ce roi de Perse, connu dans les Écrivains profanes, sous le nom d'Ochus, ou d'Artaxerxe Ochus, & dont le regne ne commença que l'an 360 ou 361 avant Jesus-Christ.

Ce n'est sans doute, dit M. Gibert, ni le nom de Nabuchodonosor, ni le titre de roi d'Assyrie, qui doivent d'abord arrêter. Ce nom, tiré de quelques divinités Chaldéennes, est moins un nom propre qu'un nom de dignité. Aussi nos Critiques, comme les écrivains Ecclésiastiques, ont-ils reconnu depuis long-tems, qu'outre le Nabuchodonosor qui prit Jérusalem & emmena les Juifs en captivité, il y avoit eu au moins une autre Prince de ce nom entre les souverains de l'Orient. Ils ont seulement varié dans l'application; les uns, comme Jule Africain, l'attribuant à Cambyse, ou à Xerxès, comme George le Syncelle; d'autres, comme Sulpice Sévere, à Ochus; d'autres enfin, ou plutôt presque tous les Modernes, à un des prédécesseurs de Cyrus. Il faut même ajouter qu'il est assez probable que les différentes nations, soumises à ces Princes, les désignoient chacune à leur maniere; comme les Grecs par le nom de Basiléus, ou de Mégas Basiléus; les Perses par celui d'Artaxerxe ou de Xerxès; les Babyloniens peut-être par celui de Nabuchodonosor. Car, on doit observer que l'histoire de Judith étoit originairement écrite en langue Chaldéenne qui étoit celle des Babyloniens, & apparemment par quelque Juif de Babylone.

A l'égard du titre de roi d'Assyrie, il ne peut y avoir de difficulté, les Auteurs sacrés l'ayant donné également aux successeurs de Cyrus, aussi-bien qu'aux anciens rois de Ninive.

Il y avoit environ six ans qu'Ochus régnoit, lorsque s'alluma entre lui & les Medes la guerre dont il est parlé au commencement du livre de Judith. Arphaxad, après avoir bâti Ecbatane, ou plutôt après avoir rétabli & fortifié de nouveau cette ville, se souleva contre Ochus, prit le titre de Roi & en usurpa l'autorité. Si les Historiens profanes, qui ont presque toujours négligé les affaires intérieures de l'empire des Per-

(a) Judith. c. 1. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. II, p. 66, T. XXI, p. 47. *& suiv.*

ses, ne parlent pas avec toute l'étendue & toute la clarté que l'on pourroit souhaiter de cette guerre des Medes, ils en disent cependant assez pour nous l'indiquer & nous prouver qu'ils en ont eu quelque connoissance. En effet, ils nous parlent d'une guerre d'Ochus avec les Cadusiens, peuples septentrionaux de la Médie, & le tems auquel ils la rapportent, convient assez avec celui où il nous faut placer la révolte d'Arphaxad; à quoi nous pouvons ajouter que les Gadusiens paroissent singuliérement désignés dans le texte de Judith, à la tête des rebelles. » Tous les peuples » des montagnes, y est-il dit, » s'étoient ligués contre le roi » d'Assyrie, avec ceux de l'Eu» phrate, du Tigre, &c. » Or, les peuples des montagnes dont il s'agit étoient les Cadusiens qui en occupoient la plus grande partie vers la mer Caspienne, comme le dit positivement Strabon; mais, il y a plus encore, & l'Auteur sacré semble avoir attribué lui-même le nom particulier des Cadusiens à ceux qui suivoient le parti d'Arphaxad, lorsqu'il les appelle enfans de Cheleould, ou plutôt, comme on lit dans des manuscrits & dans quelques éditions, de Gelôd; car, c'est là le véritable nom de ceux à qui les Grecs ont donné celui de Cadusiens, & qui, au rapport de Pline, s'appelloient *Gelæ*. On ne peut donc douter que les Historiens profanes ne nous fournissent sous Ochus, la circonstance d'une guerre en Médie, à laquelle il est facile de rapporter celle dont il est parlé dans le livre de Judith.

Le roi de Perse, obligé d'avoir recours aux peuples tributaires ou vasseaux de son Empire, pour en tirer des secours qui le missent en état de triompher de son ennemi, se vit presque entiérement frustré de ce qu'il en attendoit. Les échecs qu'il avoit reçus sembloient promettre sa chûte à ces peuples qui ne la souhaitoient guere moins que les rebelles; & ils se flatterent de la hâter par leur refus. La Cilicie, la Syrie, la Phénicie & l'Égypte furent vainement sollicitées par ceux qu'il y envoya; ils ne purent rien obtenir, quelques-uns même y furent insultés. Ochus se promit bien d'en tirer une vengeance éclatante, lorsque l'état de ses affaires le lui permettroit; mais, dans ce moment, il fallut dissimuler. Cependant, la fortune des armes changea & lui devint favorable; & la douzieme année de son regne, il remporta sur les Medes une victoire signalée dans les campagnes de Ragau. Cette ville que les Grecs ont appellée Ragès, étoit située presque à l'entrée des montagnes des Cadusiens, où Arphaxad se sauva avec les débris de son armée, abandonnant Ecbatane & ses autres places au vainqueur. Il espéroit peut-être que, tandis qu'elles amuseroient Ochus par leur résistance, il au-

roit le tems de réparer ses forces; mais, Ochus prévint ses projets par la rapidité de ses conquêtes, & l'atteignit dans sa retraite, avant qu'il pût être remis de son premier échec. Une seconde victoire mit le sceau à la premiere; Arphaxad lui-même y fut tué, & tout ce qui lui restoit de troupes fut taillé en pieces.

Ochus, délivré d'un si dangereux ennemi, retourna dans sa capitale, où il célébra son triomphe par des fêtes qui durerent quatre mois entiers, & ne finirent qu'avec l'hiver. Au milieu de ces réjouissances il n'oublia pas le châtiment qu'il réservoit aux Provinces, qui avoient osé l'abandonner, lui refuser les secours qu'il croyoit qu'elles lui devoient, & insulter ses Commissaires. Dans un grand Conseil qu'il fit assembler le vingt-deux du premier mois, c'est-à-dire, vers notre mois d'Avril, ce Prince après avoir exagéré leur désobéissance & son injure, fit part de ses desseins à ses Ministres & à ses Généraux; ils entrerent dans ses vues, & il fut résolu d'envoyer de puissantes armées dans les païs dont il se plaignoit, & d'y porter toutes les horreurs de la guerre. L'exécution en fut confiée à un Général, nommé Holoferne; c'étoit le frere du roi de Cappadoce & le petit-fils de Datamès un des plus fameux Capitaines de l'antiquité. Nous tenons ces particularités de Diodore de Sicile, qui nous le fait également reconnoître, & par son nom, & par la part qu'il lui donne dans l'expédition d'Ochus contre la Phénicie & l'Égypte, à l'occasion de laquelle, comme il ajoute, le roi de Perse le combla d'honneurs & de bienfaits. Il y fut accompagné par l'eunuque Vagao ou Bagoas qui, suivant Sulpice Sévere, est le même que ce fameux Bagoas qui, ayant gagné la confiance d'Ochus & étant parvenu aux plus grands emplois de l'Empire, fit assassiner successivement deux rois de Perse, disposa deux fois de la couronne, & plaça enfin sur le trône Codoman qui le prévint lorsqu'il étoit près de le traiter comme il avoit fait ses prédécesseurs. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce dernier Bagoas résidoit en Judée à peu près dans ce même-tems, & y commandoit au nom d'Ochus, comme le rapporte Josephe.

Holoferne se mit donc à la tête de cent vingt mille hommes de pied & de douze mille chevaux qui furent destinés à l'expédition dont il étoit chargé. Les circonstances, que nous trouvons ici dans l'histoire profane, sont qu'Ochus ayant entrepris de réduire les Égyptiens qui s'étoient révoltés, les Satrapes & les Généraux chargés de faire les préparatifs & l'ouverture de cette expédition, firent exécuter leurs ordres avec tant de dureté & d'orgueil, que les Phéniciens qu'ils maltraitoient, imiterent les Égyp-

tiens, s'allierent avec eux; détruisirent la Maison royale qui étoit dans leur païs, ravagerent les superbes Jardins, brûlerent les magasins de fourrages qu'on avoit déjà amassés, enfin se saisirent de ceux qui les avoient opprimés, & leur firent porter la peine de leurs vexations. Isocrate, qui écrivoit vers ce même-tems, dit que l'armée d'Ochus avoit non-seulement été vaincue, mais même tournée en dérision. Ces derniers mots sur-tout sembleroient faits pour ce qui arriva à Holoferne; suivons-en le détail dans l'Auteur sacré.

Ce Général partit de Ninive; il faut prendre garde de confondre cette ville avec une autre du même nom qui étoit sur les bords du Tigre. Celle dont il est ici question & où le livre de Judith met la résidence de Nabuchodonosor, étoit en deçà de l'Euphrate, & à trois journées seulement des montagnes de la Cilicie. On sçait que les souverains de l'Asie changeoient souvent de séjour; ainsi ordinairement ils passoient l'hiver à Babylone, le printems à Suze, l'été à Ecbatane; d'autres fois on les trouve à Persépolis, à Sardes, à Memphis ou ailleurs, suivant apparemment que leurs plaisirs ou leurs affaires l'exigeoient. Ochus d'un côté, ne pouvant aller à Ecbatane qu'il venoit de livrer au pillage, & voulant d'un autre côté être à portée de diriger les opérations de la guerre, dont le théâtre étoit en deçà de l'Euphrate; avoit préféré le séjour de la ville dont nous parlons à celui des autres villes de son Empire, & c'est ce qui l'aura fait appeller roi de Ninive par l'Auteur sacré. N'est-ce pas ainsi que nous mêmes encore à présent, nous donnons aux différentes cours de l'Europe, le nom des lieux où résident leurs Souverains, sans nous servir toujours de celui de la capitale de leurs peuples ou de leurs États? A trois journées de Ninive Holoferne trouva ses troupes rassemblées à l'entrée de la plaine de Bectileth, Baictilaith, ou, comme l'appelle Ptolémée, Bactaillé, dans la Syrie Cassiotide, entre Hiérapolis & Antioche. Il se mit à leur tête, & s'étant avancé le long des montagnes de Cilicie, il prit d'assaut les villes de Phoud & de Loud, livra au pillage celle de Rassis & tout son territoire, aussi-bien que les Arabes qui étoient à l'entrée du désert, au midi de Chellon.

Après avoir frappé ces premiers coups, Holoferne continuant sa route vint à Damas, qui étoit une des plus belles ville de l'orient. Il en eut bientôt fait un triste désert. Rien n'y fut épargné; les bleds furent brûlés; les arbres coupés; les vignes arrachées; les troupeaux enlevés; toute la jeunesse passée au fil de l'épée. Un traitement si cruel répandit la terreur dans tous les environs, la plupart de ceux qui n'étoient pas encore réduits, songeoient à prévenir

un semblable malheur. On envoya de toutes parts des députés au Général des Perses pour se soumettre à lui & implorer sa clémence.

Holoferne s'avança ensuite vers les côtes de la Méditerranée, & entra dans la grande plaine de Jézrahel ; il y fit camper son armée, près de Dothaïm, entre Bethsan & Gabai, & vis-à-vis de Jézrahel. Bethsan, que l'on a aussi appellé Scythopolis, étoit du côté du Jourdain, un peu au-dessous du lac de Tibériade ; Gabai étoit vers le mont Carmel & le golfe d'Acé ou de Ptolémaïde, port célebre de la Syrie sur la Méditerranée qui, en cet endroit, n'est éloignée du Jourdain que de dix ou onze lieues. Il demeura un mois entier dans ce camp, moins pour s'y rafraîchir des fatigues qu'il avoit pu essuyer dans des conquêtes si rapides, que pour y attendre & y rassembler les renforts qui venoient le joindre ; car, il avoit obligé tous les peuples qu'il avoit subjugués, de lui fournir des recrues & des troupes. Le camp, dont il s'agit, qui étoit si proche d'Acé, est évidemment celui même où Strabon nous apprend que les rois de Perse qui entreprirent des expéditions contre l'Égypte, rassemblerent leurs armées. Dans ces expéditions, dit-il, Acé étoit le lieu du rendez-vous de leurs troupes. Voilà encore une circonstance singuliere de l'histoire de Judith que nous retrouvons dans les Auteurs profanes, & qui se lie heureusement avec toutes les autres que nous croyons y avoir déjà découvertes.

Tandis qu'Holoferne s'amuse à bloquer une petite place qui étoit à l'entrée des montagnes de Judée, du côté de l'Acrabatene vers le Jourdain, &, comme nous croyons, sur le chemin d'Acé à Jéricho, [l'Écriture l'appelle Bétulie] une femme fit évanouir tous ses projets. On la nommoit Judith ; elle étoit également distinguée par sa naissance & par ses richesses, & elle joignoit la vertu la plus pure à la plus grande beauté. Elle étoit à peine mariée qu'elle avoit perdu son époux ; & depuis trois ans & demi qu'il étoit mort, elle vivoit dans le deuil & dans la retraite. Dieu lui fit concevoir le dessein généreux de délivrer sa nation d'un ennemi implacable, & lui donna le courage de l'entreprendre. Elle feignit de se retirer dans le camp d'Holoferne pour ne pas être ensevelie sous les ruines de sa patrie. Naturellement belle & empruntant tous les secours que l'art peut prêter à la nature, pour faire paroître & triompher la beauté, elle inspira sans peine au général des Perses tout l'amour qu'elle voulut. Énivré de sa passion, lorsqu'il croyoit toucher au moment de la satisfaire, Judith profita du sommeil profond où l'avoient plongé les excès de vin, auxquels il s'étoit livré dans un grand repas qu'il avoit donné à

la captive & aux principaux Officiers de son armée. Restée seule auprès de lui dans sa tente, elle lui coupa la tête avec son propre sabre & retourna heureusement à Béthulie, à la faveur de la nuit & de la liberté que l'aveugle amour d'Holoferne lui avoit procurée dans la camp des Perses.

Son arrivée & l'heureuse nouvelle qu'elle apportoit, répandirent la joie dans la ville & releverent les espérances des Juifs; ils ne songerent aussitôt qu'à prendre les mesures nécessaires pour tirer un entier avantage d'un pareil évenement. Dans cette vue, à la pointe du jour, ils feignent de faire une sortie & de marcher aux ennemis; ils se montrent en ordre de bataille sur le penchant de leur montagne; ils s'avancent à pas lents, en jettant des cris terribles. On veut alors prendre les ordres d'Holoferne; & comme on pense qu'il dort encore, on essaie de l'éveiller par le bruit qu'on fait autour de sa tente; enfin, l'eunuque Bagoas pénetre jusqu'au pavillon sous lequel il reposoit; mais, il n'y trouve qu'un tronc sanglant & sans tête, car Judith l'avoit emportée. Le bruit en est bientôt répandu dans toute l'armée, le trouble se met en même-tems dans les différens corps qui la composent; tirés de diverses nations, ils n'ont plus de chef commun qui les réunisse, les lie & les fasse agir uniformément. Les mouvemens, que les Juifs paroissent faire, augmente le désordre, par l'incertitude des dispositions à faire ou pour les recevoir ou pour se retirer. Enfin, au moment qu'ils prennent le parti de la retraite, les Juifs fondent sur eux, la surprise & l'effroi redoublent la confusion, la retraite se change bientôt en une déroute générale; ils se débandent, jettent leurs armes, abandonnent tentes, provisions, équipages, & s'enfuient tête baissée les uns à travers la plaine, les autres par les défilés des montagnes voisines. Les Juifs marchent toujours sur eux en corps de bataille, taillent en pieces ceux qu'ils peuvent atteindre; en même-tems les villes voisines, averties par les soins du gouverneur de Béthulie, détachent après les ennemis tout ce qu'elles ont de soldats, en poursuivent les misérables restes jusqu'à leurs frontieres.

Ainsi échoua cette expédition des Perses contre l'Égypte. Leur Général tombé dans les pieges d'une femme, donna sans doute à leur défaite ce ridicule par lequel un auteur Contemporain l'a caractérisée, comme nous l'avons déjà remarqué.

L'article, qu'on vient de lire, a été transcrit mot pour mot d'après M. Gibert. Pour justifier son opinion, & l'accompagner des éclaircissemens nécessaires, il ajoute des réflexions dont nous placerons ici celles qui sont les plus analogues à notre sujet.

» Je

» Je commence, dit M. Gibert par la maniere différente dont la version Grecque & la Latine comptent les années du roi d'Assyrie. En effet, l'année que la version Latine compte pour la douzieme année du regne de ce Prince, est dite la dix-septieme dans la version Grecque; & de même où celle-ci compte la dix-huitieme année, l'autre ne compte que la treizieme. Il me semble que cette diversité ne peut mieux se lever qu'en disant que le regne dont il s'agit a eu deux époques, dont l'une remontoit cinq ans plus haut que l'autre, c'est ce qui s'applique parfaitement au regne d'Ochus, puisque les Auteurs variant sur la durée de son regne, il y a précisément une différence de cinq ans entre ceux qui lui donnent moins, & ceux qui lui donnent plus, je veux dire entre ceux qui lui donnent vingt-six ans, comme Eusebe, & ceux qui lui donnent vingt-un ans, comme le canon de Ptolémée. Si donc l'on suit Eusebe & le calcul de la version Grecque, il faudra compter son regne de la quatrieme année de la CIII^e. Olympiade; si l'on préfere le calcul du canon & de la version Latine, il ne faudra le dater que de la premiere année de la CVIII^e. Olympiade. Au reste, en comptant les années de Nabuchodonosor, comme fait la version Latine, j'ai tiré de la version Grecque les six ans de durée que je donne à la guerre des Medes. En effet, dans cette version, la guerre dont il s'agit, commence en la douzieme année du roi d'Assyrie, & n'est terminée qu'en la dix-septieme; ce qui donne six ans pour sa durée.

» La guerre des Medes est l'objet de quelques difficultés; l'on a de la peine à admettre, sous les successeurs de Cyrus, une guerre entre les Perses & les Medes; d'ailleurs, on voudroit en trouver une singuliérement & précisément sous Ochus. Mais, je crois avoir suffisamment prouvé à cet égard, & cela par les témoignages d'auteurs Contemporains, tels que sont Hérodote, Xénophon & Aristote, que les Medes avoient presque continuellement tramé des révoltes contre les successeurs de Cyrus; qu'ainsi la supposition d'une guerre contr'eux sous Ochus, n'avoit rien en elle-même qui ne fût probable, & qui ne pût convenir avec le reste de l'histoire de ces nations. Le peu de détail, dans lequel ces Historiens profanes sont entrés dans les affaires d'Orient, étrangeres aux Grecs, pourroit bien dispenser de pousser plus loin les recherches sur ce point. Cependant, je crois avoir été assez heureux pour découvrir dans les Anciens une guerre d'Ochus avec les

» Medes. En effet, Trogue Pompée & Diodore de Sicile nous » apprennent que ce Prince fit » la guerre aux Cadusiens, & » les vainquit; or, les Cadusiens faisoient partie des Medes. Voilà donc une guerre » d'Ochus avec les Medes; » c'est déjà beaucoup. Mais, » n'abandonnons pas encore » cette idée, & voyons s'il » n'y auroit rien dans le livre » de Judith qui s'appliquât plus » particuliérement aux Cadusiens. L'Auteur sacré désigne » les chefs de la révolte, 1°. par » la situation de leur païs; c'étoient ceux qui habitoient » les montagnes. 2°. Par le nom » d'enfans de Chilod ou Gélod; or, quant à la situation » c'est exactement celle des » Cadusiens. La demeure des » Cadusiens, dit Strabon, *sont* » *des montagnes*. Et ailleurs: *Les* » *Cadusiens habitent la plus grande partie des montagnes qui sont* » *sur le bord de la mer Caspienne.* » Quant au nom de Chilod ou » Gélod, c'est celui même des » Cadusiens. *Ceux que les Grecs* » *appellent Cadusiens*, dit Pline, » *se nomment Gelæ*; d'autres disent & écrivent *Geloi*, & c'est » le même nom qu'ils conservent encore aujourd'hui. Le » rapport & la ressemblance de » ces traits pourroient-ils être » mieux caractérisés.

» Je passe à la guerre d'Ochus contre les Égyptiens, » dans laquelle j'ai cru retrouver des vestiges assez frappans de l'expédition d'Holoferne en Syrie; & voici » exactement ce que les Historiens profanes nous apprennent de la guerre dont il s'agit.

» Ochus, lassé des échecs que » ses Généraux recevoient continuellement en Égypte, & » ayant résolu d'y porter enfin » la guerre lui-même en personne, mit sur pied une armée » formidable, & fit former en » Phénicie des magasins de toutes sortes de provisions. Le » rendez-vous général de ces » troupes fut marqué à Acé. » Cependant, ses Satrapes & ses » Généraux qui s'étoient portés » dans ces cantons pour hâter » ces préparatifs, traiterent les » Phéniciens avec tant d'insolence & d'orgueil, que ces » peuples se révolterent, brûlerent les magasins qu'on avoit » déjà formés, se défirent de » ceux qui les opprimoient, » battirent les Satrapes de Syrie & de Cilicie, qui s'étoient » avancés pour les réduire, & » chasserent toutes les troupes » qui étoient dans leur païs. » Mais, Ochus s'étant mis en » marche lui-même avec 330 » mille hommes, & ayant pris » Sidon par la trahison de » Mentor qui y commandoit, » eut bientôt ramené les Phéniciens à l'obéissance, & fut » en état l'année suivante de » pénétrer en Égypte, & de » la conquérir.

» La prise de Sidon, & par » conséquent les premiers évenemens de cette guerre, sont » attachés par Eusebe à l'an-

» née qu'il compte pour la » dix-huitieme d'Ochus, & qui » répond, comme je l'ai déjà » observé, à la treizieme de ce » Prince, suivant le calcul du » canon de Ptolémée. Or, ce » sont ces mêmes évenemens » qui m'ont paru avoir quelque rapport avec l'histoire » de Judith, arrivée également » en la dix-huitieme année du » roi d'Assyrie, suivant une maniere de compter son regne, » & en la treizieme, suivant » une autre. 1°. L'entreprise » d'Ochus étoit dirigée contre » l'Égypte ; l'Égypte étoit au » moins un des objets de l'expédition d'Holoferne.

» 2°. Ochus fit former plusieurs magasins de bled & » d'autres provisions ; Holoferne y fit ramasser aussi tous » les grains nécessaires à la subsistance de son armée.

» 3°. Les troupes d'Ochus » avoient leur rendez-vous général auprès d'Acé ; c'est aussi » précisément aux environs de » cette ville qu'Holoferne s'arrêta pour rassembler toute » son armée.

» 4°. Rien ne ressemble mieux » aux cruautés & à l'insolence » d'Holoferne, vis-à-vis des » peuples de Phénicie, que l'insolence & l'orgueil des Satrapes & des Généraux du » roi de Perse, vis-à-vis les » mêmes peuples.

» 5°. La révolte des Phéniciens & le massacre de ceux » qui les avoient vexés, ne se » retrouvent pas moins heureusement, soit dans la révolte » des Juifs, presque toujours » compris par les Auteurs profanes, au nombre & sous le » nom des Phéniciens, soit dans » le massacre d'Holoferne & » d'une grande partie de son armée.

» Mais, deux circonstances sur-tout en se réunissant » aux précédentes, sembleroient marquer les évenemens dont il s'agit, au caractere d'une entiere identité.

» La premiere est qu'il est » constant, dans l'expédition » dont il s'agit, qu'un des généraux d'Ochus, s'appelloit » réellement Holoferne ; la seconde est qu'on y retrouve » aussi un Bagoas, ainsi qu'il y » en a un avec Holoferne dans » l'histoire de Judith. Je ne » prétends assurer ni de l'un ni » de l'autre, comme une vérité » incontestable, qu'ils sont les » mêmes que ceux dont il est » parlé dans cette histoire ; » mais, après les autres rapports que je viens d'observer » entre cette même histoire » & la guerre d'Ochus en » Égypte, je crois pouvoir au » moins l'avancer comme une » conjecture aussi probable » qu'il en puisse être.

» Je n'ai point dissimulé l'objection qu'on pouvoit me » faire par rapport à Holoferne, fondée sur ce que celui » qui vivoit sous Ochus, revint de l'expédition d'Égypte, » & mourut dans sa patrie au

» rapport de ceux qui avoient » fourni sa généalogie à Diodo- » re. J'y ai répondu, entr'au- » tres choses, que cette ob- » servation qu'ils faisoient sur » le retour d'Holoferne & sa » mort dans sa patrie, étoit si » déplacée & si affectée sur-tout » dans une digression qui sem- » bleroit ne devoir rien con- » tenir que d'essentiel, qu'elle » devenoit suspecte; & on ne » peut pas dissimuler au moins » qu'elle ne soit singuliere. » Qu'en la faisant l'intention » du Généalogiste ait été de » dépayser & de dissimuler la » honte de la mort d'Holofer- » ne, c'est une conjecture. Qu'il » ait eu en vue de mieux ex- » pliquer de quelle maniere la » couronne passa aux enfans de » ce Prince, c'est une autre » conjecture. Mais, entre ces » deux conjectures j'ai cru pou- » voir choisir, & j'ai préféré » d'autant plus volontiers la » premiere à la seconde, que » je ne vois pas ce que le re- » tour d'Holoferne de l'expé- » dition d'Égypte, & sa mort » dans sa patrie ont de con- » nexité ou de relation avec la » succession de ses enfans à la » Couronne de son frere; puis- » que, soit qu'il soit revenu » ou non de cette expédition, » & quelque part qu'il fût » mort, il a pu laisser des en- » fans, & ces enfans ont pu » succéder à une Couronne qui » leur étoit dévolue par la mort » de leur oncle sans enfans mâ- » les. J'ajouterai encore que la » narration même de Diodore » de Sicile, suffiroit peut-être » seule, pour donner lieu de con- » jecturer qu'Holoferne étoit » mort dans l'expédition d'É- » gypte. En effet, dans la gé- » néalogie des rois de Cap- » padoce, l'historien Grec nous » apprend disertement, com- » me on voit, que ce Prince y » avoit fait la guerre avec » Ochus, & qu'il y avoit rem- » pli les emplois les plus subli- » mes & les plus illustres. Or, » dans l'histoire de cette expé- » dition, d'un côté, il raconte » que plusieurs des Satrapes & » des généraux d'Ochus qu'il » ne nomme pas, périrent dans » la premiere campagne; d'un » autre côté, nommant les prin- » cipaux chefs qui comman- » doient les troupes d'Ochus » pendant la seconde année, » tels que Rosace, Aristazane, » Bagoas, Mentor le Rhodien, » Lacratès, Nicostrate, il n'y » parle point d'Holoferne qui » auroit du y tenir un rang si » distingué. Il y a donc appa- » rence qu'il n'y étoit plus, & » conséquemment qu'il étoit un » de ceux, qui étoient péris » l'année précedente, bien loin » qu'il ait survécu à cette ex- » pédition; & qu'après en être » revenu, il étoit mort dans » sa patrie comblé d'honneurs » & de gloire par Ochus. C'est- » là, dis-je, une conjecture que » l'on pourroit tirer de la seule » narration de Diodore de Si- » cile, & qui peut bien jetter » de nouveaux soupçons sur la

» généalogie des rois de Cap-
» padoce, en même-tems qu'el-
» le ajoute encore un degré de
» probabilité à l'identité de
» l'Holoferne d'Ochus avec ce-
» lui de Judith. »

NABUCHODONOSOR, *Nabuchodonosor*, Ναϐουχοδονόσορ, qu'on appelle aussi Nabopolassar, étoit de Babylone. *Voyez* Nabopolassar.

NABUCHODONOSOR, *Nabuchodonosor*, Ναϐουχοδονόσορ, (*a*) fils du précédent, avoit épousé Aoritis ou Nitocris, fille d'Astyage & petite-fille de Cyaxare, roi des Medes. Il fut envoyé par son pere contre Néchao, roi d'Égypte, qui s'étoit avancé vers l'Euphrate, & le vainquit. De-là il marcha du côté de la Syrie & de la Palestine, & remit ces Provinces sous sa domination.

Il entra aussi dans la Judée, mit le siege devant Jérusalem, & s'en rendit maître. Il avoit fait mettre Joakim aux fers pour le transporter à Babylone; mais, touché de son repentir, il le rétablit sur le trône. Un grand nombre de Juifs, & entre autres les enfans de la race royale, furent menés captifs à Babylone, & l'on y transporta tous les trésors du Palais, avec une partie des vases du temple. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avoit faite au roi Ezéchias, par son prophete Isaïe. C'est de cette fameuse époque, qui étoit la quatrieme année de Joakim, roi de Juda, qu'il faut commencer la captivité des Juifs à Babylone prédite tant de fois par Jérémie. Daniel, âgé pour lors de dix-huit ans, fut enlevé avec les autres; & Ézéchiel quelque tems après.

Vers la fin de la cinquieme année de Joakim, l'an 605 avant Jesus-Christ, mourut le pere de notre jeune Prince. Il ne l'eut pas sitôt appris, qu'il partit en diligence pour Babylone, ayant pris le plus court chemin par le désert, accompagné de peu de gens, & ayant laissé à ses Généraux le gros de son armée pour la ramener à Babylone avec les captifs & le butin. Dès qu'il fut arrivé, il reçut le Gouvernement des mains de ceux qui le lui avoient conservé avec soin, & succéda ainsi à tous les États de son pere, qui comprenoient la Chaldée, l'Assyrie, l'Arabie, la Syrie, & la Palestine, & sur lesquels, selon Ptolémée, il regna quarante-trois ans.

La quatrieme année de son regne, il eut un songe dont il fut fort effrayé, mais qu'il oublia entiérement. Il consulta les sages & les devins de son Royaume, pour sçavoir d'eux ce qu'il

(*a*) Reg L. IV. c. 24. v. 1. *& seq.* c. 25. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 36. v. 6. *& seq.* Jerem. c. 22. v. 18, 19. c. 46. v. 2. *& seq.* Ezech. c. 26. *& seq.* Dan. c. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 336. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. p. 89. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 66, 68. T. V. p. 404. T. VI. p. 417. T. VII. p. 443. *& suiv.*

avoit vu en songe. Tous lui répondirent qu'il étoit impossible de le deviner, & que tout ce qu'on pouvoit faire étoit de lui expliquer son songe, après qu'il l'auroit fait connoître. Comme les Princes ne sont point accoutumés à trouver d'opposition à leurs volontés, & qu'ils veulent être obéis, Nabuchodonosor, s'imaginant qu'ils agissoient de mauvaise foi, entra en fureur, & les condamna tous à mort. Daniel, avec ses trois compagnons, étoit compris dans cet arrêt, comme étant du nombre des sages. Après avoir invoqué son Dieu, il alla trouver le Roi, & lui raconta ce qu'il avoit vu en songe. C'étoit, lui dit-il, une statue d'une hauteur énorme & d'un regard effrayant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, les jambes de fer, & les pieds en partie de fer & en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne; & frappant la statue par les pieds, elle l'a brisée & réduite en poudre; & la pierre est devenue une grande montagne, qui a rempli toute la terre. Au récit de ce songe Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands Empires qui devoient succéder à celui des Assyriens; sçavoir, l'Empire des Perses, l'Empire d'Alexandre le Grand & des Grecs, l'Empire Romain, ou selon d'autres celui des successeurs d'Alexandre. Après ces Royaumes, continua Daniel, le Dieu du Ciel en suscitera un qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera & anéantira tous ces Royaumes, & qui subsistera pendant toute l'éternité; par où il désignoit clairement le Royaume de Jesus-Christ. Le Roi, tout hors de lui-même & ravi d'admiration, après avoir reconnu & déclaré hautement que le Dieu des Israëlites étoit véritablement le Dieu des Dieux, éleva Daniel aux premieres charges de l'État, le fit chef de ceux qui avoient la surintendance sur les Mages, l'établit Gouverneur de toute la province de Babylone, & l'un des principaux Seigneurs du Conseil qui suivoit toujours la Cour. Ses compagnons eurent aussi part à son élévation.

Joakim s'étant révolté contre le roi de Babylone, les Généraux du dernier marcherent contre lui avec les troupes qu'ils avoient dans le païs, & exercerent toutes sortes d'hostilités sur ses terres. Il s'endormit avec ses peres, c'est tout ce que l'Écriture nous marque de sa mort. Jérémie avoit prédit qu'il ne seroit point regretté ni pleuré; que sa sépulture seroit comme celle d'un âne mort, & qu'on jetteroit tout pourri hors des portes de Jérusalem. Cela fut sans doute exécuté, sans qu'on sçache de quelle maniere.

Jéchonias succéda à l'impiété

de son pere, aussi-bien qu'à son Royaume. Les Lieutenans de Nabuchodonosor ayant formé le blocus de Jérusalem, il vint lui-même trois mois après en personne à la tête de son armée, & se rendit maître de la ville. Il enleva tous les trésors du temple & du Palais du Roi, & tout ce qui restoit des vases d'or que Salomon avoit fait faire pour l'usage du temple, & les fit transporter à Babylone, où il emmena aussi un grand nombre de captifs, parmi lesquels étoit le roi Jéchonias, sa mere, ses femmes, tous les Officiers & tous les Grands de son Royaume. Il mit à sa place sur le trône Mathanias son oncle, appellé autrement Sédécias.

Il ne fut pas plus religieux ni plus heureux que ses peres. Ayant fait alliance avec Pharaon Éphrée, roi d'Égypte, il rompit le serment de fidélité qu'il avoit prêté au roi de Babylone. Celui-ci l'en punit bientôt, & l'assiégea dans sa capitale. L'arrivée du roi d'Égypte à la tête d'une armée donna un rayon d'espérance aux assiégés; mais, leur joie fut bien courte. Les Égyptiens furent battus, & le vainqueur revint devant Jérusalem, & y remit le siege, qui dura près d'un an. Enfin, la ville fut emportée d'assaut, & il s'y fit un carnage effroyable. Nabuchodonosor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur pere avec tous les nobles & les grands de Juda. Il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, & l'emmena à Babylone, où il demeura en prison jusqu'à sa mort. La ville & le temple furent pillés & brûlés, & toutes les fortifications démolies.

Nabuchodonosor, étant revenu à Babylone après avoir fini heureusement la guerre de Judée, fit faire une statue d'or haute de soixante coudées, assembla tous les Grands de son État pour en faire la dédicace, & il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant ceux qui y manqueroient de les faire jetter au milieu des flammes d'une fournaise ardente. Ce fut dans cette occasion que les trois jeunes Hébreux, Ananias, Misaël, & Azarias, qui refuserent avec un courage invincible d'obéir à l'ordre impie du Roi, furent conservés d'une maniere miraculeuse au milieu des flammes. Le Roi, témoin par lui-même d'un miracle si étonnant, fit un Édit, par lequel il défendit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de blasphêmer le nom du Dieu d'Ananias, de Misaël & d'Azarias, & il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Nabuchodonosor, la vingt-unieme année de son regne, & la quatrieme depuis la destruction de Jérusalem, revint dans la Syrie, & mit le siege devant Tyr, dans le tems qu'Ithobal en étoit Roi. C'étoit une ville forte & opulente, qui n'avoit jamais été assujettie à aucune puissance étrangere, & qui étoit alors en

grande réputation pour son commerce, par le moyen duquel plusieurs de ses citoyens étoient devenus autant de Princes en richesses & en magnificence; aussi se trouva-t-elle en état, dans le tems dont nous parlons, de résister pendant treize années de suite, à un Monarque, sous le joug duquel tout le reste de l'Orient avoit plié.

Ce ne fut qu'après un long intervalle que Nabuchodonosor se rendit maître de Tyr. Ses troupes y souffrirent des fatigues incroyables, de sorte que, selon l'expression du Prophete, toute tête en étoit devenue chauve, & toute épaule pelée. Avant que Tyr fût réduite à la derniere extrêmité, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une isle voisine, à un demi-mille du rivage, où ils bâtirent une nouvelle ville, dont le nom & la gloire effacerent le souvenir de la premiere, qui, depuis ce désastre, n'a plus été qu'un simple village, connu sous le nom de l'ancienne Tyr.

Nabuchodonosor & son armée ayant essuyé d'horribles fatigues dans un si long & si pénible siege, & n'ayant rien trouvé dans la place qui pût les récompenser du service qu'ils venoient de rendre à Dieu, [c'est l'expression du Prophete] en exécutant sa vengeance contre cette ville, Dieu, pour les en dédommager, leur abandonna l'Égypte. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. Il y a peu d'endroits dans l'Écriture plus remarquables que celui-ci, & qui fassent mieux comprendre la souveraine autorité de Dieu sur tous les Princes & sur tous les Royaumes de la terre: » Fils de l'homme, [c'est » ainsi qu'il parle au prophete » Ézéchiel] Nabuchodonosor, » roi de Babylone, m'a rendu » avec son armée un grand ser» vice au siege de Tyr. Toutes » les têtes de ses gens en ont » perdu les cheveux, & toutes » les épaules en ont été écor» chées; néanmoins, ni lui ni » son armée n'ont point reçu » de récompense pour le servi» ce qu'ils m'ont rendu à la » prise de Tyr. C'est pourquoi, » [continue Dieu] je vais don» ner à Nabuchodonosor, roi » de Babylone, le païs d'Égyp» te. Il en prendra tout le peu» ple, il en fera son butin, & » il en partagera les dépouil» les. Son armée recevra ainsi » sa récompense, & il sera payé » du service qu'il m'a rendu » dans le siege de cette ville. » Je lui ai abandonné l'Égypte, » parce qu'il a travaillé pour » moi, dit le Seigneur notre » Dieu. Il enlevera tout, dit-il » par un autre Prophete, avec » la même facilité qu'un ber» ger se couvre de son man» teau. Il se chargera ainsi de » tout le butin; il mettra ainsi » sur ses épaules & sur celles » de ses soldats, toute la dé» pouille de l'Égypte. » Nobles expressions, qui montrent avec quelle facilité toute la puissance

& toutes les richesses d'un État sont enlevées, quand Dieu le veut, & passent comme un manteau à un nouveau maître, qui n'a qu'à le prendre & s'en couvrir.

Le roi de Babylone profitant donc des divisions intestines où la révolte d'Amasis avoit jetté ce Royaume, marcha de ce côté-là à la tête de son armée. Il subjugua l'Égypte depuis Mygdole ou Magdole qui étoit l'entrée du Royaume jusqu'à Syene qui étoit à l'autre extrêmité vers les frontieres d'Éthiopie. Il y fit par tout d'horribles ravages, tua un grand nombre d'habitans, & réduisit le païs dans une si grande désolation, qu'il ne put se rétablir de quarante ans. Nabuchodonosor, ayant chargé son armée de dépouilles, & soumis tout le Royaume, en vint à un accommodement avec Amasis ; & l'ayant confirmé dans la possession du Royaume comme son vice-Roi, il reprit le chemin de Babylone.

Après que ce Prince eut terminé heureusement toutes ses guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, il s'appliqua à mettre la derniere main à la construction ou plutôt aux embellissemens de Babylone. » Il » ne se contenta pas, dit Bérose, cité par Josephe, de faire » réparer les anciens bâtimens » de Babylone ; il agrandit la » ville, fortifia le canal, & » pour empêcher ceux qui voudroient l'attaquer, de pouvoir la prendre quoiqu'ils » eussent passé le fleuve, il fit » faire au dedans & au dehors » une triple enceinte de hautes » murailles de briques cuites. » Il fortifia aussi extrêmement » tout le reste de la ville, y fit » de superbes portes, & bâtit » un nouveau palais près de celui du feu Roi son pere, dont » il seroit inutile de rapporter » la magnificence & la beauté. » Mais, je ne sçaurois ne point » dire que ce superbe édifice » fut fait en quinze jours de » tems ; & parce que la Reine » sa femme, qui avoit été élevée dans la Médie, désiroit » de voir quelque ressemblance » de son païs, il fit faire pour » lui plaire des voutes au dessus » de ce palais avec de si grosses » pierres qu'elles paroissoient » comme des montagnes, & fit » couvrir ces voutes de terre, » & planter dessus une si grande quantité d'arbres de toutes » sortes, que ce jardin suspendu en l'air a passé pour l'une » des merveilles du monde. »

Rien, ce semble, ne manquoit à la gloire & à la félicité de ce Prince. Un songe effrayant vint en troubler la douceur, & lui causa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevoit jusqu'au Ciel, & dont les branches chargées de fruits s'étendoient jusqu'aux extrêmités de la terre. Toutes les bêtes habitoient dessous, les oiseaux du Ciel venoient se reposer sur ses branches ; & tout ce qui étoit animé y trouvoit de quoi se nourrir. Alors, celui qui veille

& qui eſt Saint, deſcendit du Ciel & cria : » Abattez l'arbre par » le pied, coupez-en les bran- » ches, & diſperſez-en les » fruits ; mais, laiſſez la ſou- » che en terre avec ſes racines. » Qu'il ſoit lié avec des chaî- » nes de fer parmi l'herbe des » champs ; qu'il ſoit mouillé de » la roſée du Ciel, & qu'il » paiſſe l'herbe de la terre avec » les bêtes ſauvages. Qu'on lui » ôte ſon cœur d'homme, & » qu'on lui donne un cœur de » bête pendant ſept années. Ainſi » l'ordonne celui qui veille, » afin que les hommes vivans » connoiſſent que c'eſt le Très- » haut qui eſt le maître des » Royaumes, qui les donne à » qui il lui plait, & qui choiſit, » quand il veut, le dernier » d'entre les hommes pour le » mettre ſur le trône. »

Le Roi, juſtement effrayé par un ſi terrible ſonge, conſulta tous ſes Mages, mais ce fut bien inutilement. Il fallut avoir recours à Daniel, qui lui en fit l'application à lui-même, en lui marquant nettement qu'il ſeroit banni de la compagnie des hommes pendant ſept années, & que réduit à la demeure & à la condition des bêtes, il paîtroit l'herbe comme un bœuf ; que ſon Royaume pourtant lui ſeroit conſervé, & qu'il le recouvreroit après qu'il auroit reconnu que toute puiſſance vient du Ciel. Enfin, il l'exhorta à racheter ſes péchés par les aumônes, & ſes iniquités par les œuvres de miſéricorde envers les pauvres.

Toutes ces choſes arrivérent à Nabuchodonoſor, comme le Prophete les lui avoit prédites. Un an s'étant paſſé, comme il ſe promenoit dans ſon palais, il dit, en conſidérant la beauté & la magnificence de ſes bâtimens: *N'eſt-ce pas ici cette grande Babylone, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puiſſance & dans l'éclat de ma gloire, pour en faire le ſiege de mon Royaume?* Un mouvement ſecret de complaiſance & de vanité à la vue de pareils ouvrages qu'un Prince auroit conſtruits, nous paroîtroit-il fort criminel ? A peine avoit-il achevé ces mots, qu'une voix ſe fit entendre du Ciel, qui lui prononça ſon arrêt. A l'heure même il perdit le ſens; on le chaſſa de la compagnie des hommes, il vécut comme une bête, ou, ainſi qu'il eſt dit dans Daniel, comme un bœuf, expoſé aux injures de l'air & ne vivant que d'herbe ; le poil de ſon corps devint ſemblable aux plumes d'une aigle, & ſes ongles s'allongerent comme les griffes des oiſeaux.

Après que le tems marqué fut accompli, l'eſprit & le ſens lui revinrent. Il leva les yeux au Ciel, dit l'Écriture, bénit le Très-haut, & rendit gloire à celui qui vit éternellement, reconnoiſſant que ſon empire eſt éternel, & que tous les habitans de la terre ſont devant lui comme un néant, qu'il fait tout ce qu'il lui plait au ciel & ſur la

terre, sans que personne résiste à sa main toute puissante, ni puisse lui dire : Pourquoi avez-vous agi ainsi ? Alors, il recouvra sa premiere forme. Les grands de sa Cour allerent le chercher ; il remonta sur le trône, & devint plus grand & plus puissant que jamais. Pénétré de la plus vive reconnoissance, il fit un Édit solemnel pour publier dans toute l'étendue de sa domination les merveilles étonnantes que Dieu venoit de faire en sa personne.

Ce Prince mourut un an après, ayant regné depuis la mort de son pere quarante-trois ans. C'est un des plus grands Rois qui ait jamais regné en Orient. Selon Mégasthene, ce Prince avoit surpassé de beaucoup Hercule par la grandeur de ses actions. Il eut pour successeur son fils, Évilmérodach. Selon le même Mégasthene, Nabuchodonosor fut rempli d'un enthousiasme divin, & s'écria : » Je vous » annonce, ô Babyloniens, un » malheur, que ni Bélus notre » pere, ni la Reine Baltis n'ont » pu détourner. Il viendra un » jour dans ce païs un mulet » Persan, qui appuyé du se» cours de vos Dieux, vous » réduira en servitude. Il sera » aidé du Mede la gloire des » Assyriens. » [Ce mulet Persan est Cyrus, né d'une mere Mede & d'un pere Persan ; & le Mede qui aidera Cyrus, est Cyaxare, ou Darius le Mede.] Nabuchodonosor ajouta : » Plût » à Dieu que ce Conquérant » pérît dans les abîmes ou dans » la mer, ou dans quelque af» freuse solitude, où l'on ne » voit aucun vestige d'un hom» me ; & que vous ne voyiez » pas les maux dont vous êtes » menacés, & plût à Dieu que » moi-même j'eusse pu avoir un » sort plus heureux, avant que » cela lui fût venu dans l'es» prit. » Ayant dit ces choses il disparut. On doute si ces mots, *il disparut*, marquent sa mort, ou seulement sa fuite, ou sa retraite, qui suivit sa métamorphose en bœuf.

Le nom de Nabuchodonosor peut marquer en Chaldéen, trésor défendu par le Dieu Nébo.

NABUTHÉENS, *Nabuthæi*, (*a*) c'est ainsi que la Vulgate, au premier livre des Maccabées, nomme les Nabatéens. *Voyez* Nabatéens.

NABUZARDAN, *Nabuzardan*, Ναβουζαρδὰν, (*b*) Ministre de Nabuchodonosor, roi de Babylone, & Général de l'armée de ce Prince.

La dix-neuvieme année du regne de Nabuchodonosor, le dixieme jour du cinquieme mois, Nabuzardan vint à Jérusalem, y brûla le temple du Seigneur, le palais du Roi, & toutes les maisons des particuliers. Il abattit aussi les murailles qui étoient à l'entour de la ville, & trans-

(*a*) Maccab. L. I. c. 5. v. 25. c. 9. v. 35.

(*b*) Reg. L. IV. c. 25. v. 8. *& seq.* Jerem. c. 39. v. 9. *& seq.* c. 40. v. 1. c. 52. v. 12. *& seq.*

séra les habitans à Babylone. Ce Général laissa seulement les plus pauvres du païs, les vignerons & les laboureurs. Ses soldats briserent aussi les colomnes d'airain qui étoient dans le temple du Seigneur, leurs bases & la mer d'airain, & ils en emporterent tout l'airain à Babylone. Ils en emporterent aussi les chaudieres, les poëles, les instrumens de musique, les coupes, les mortiers, enfin tous les vases d'airain qui servoient au ministere du Temple. Nabuzardan prit aussi les coupes, les encensoirs, les bassins & les chaudrons, les chandeliers, les mortiers & les tasses, une partie de ces vases étant d'or, & l'autre d'argent. Il prit aussi les deux colomnes, la mer & les douze bœufs d'airain qui en faisoient la base, que le roi Salomon avoit fait faire dans la maison du Seigneur. Le poids de l'airain de tous ces vases ne pouvoit s'estimer.

Il emmena Saraias, qui étoit de l'ordre sacerdotal, Sophonias qui tenoit le second rang, & les trois gardiens du vestibule du Temple. Il enleva aussi de la ville un eunuque qui commandoit les gens de guerre, sept personnes de celles qui étoient toujours devant le Roi, qui se trouverent dans la ville, le Secrétaire-Intendant de l'armée qui avoit soin de former les nouveaux soldats, & soixante hommes d'entre le peuple qui se trouverent au milieu de la ville. Nabuzardan les prit tous, il les emmena au roi de Babylone à Rébla; & ce Prince les fit tous mourir. Jérémie, l'un des captifs, reçut un traitement bien différent, Nabuchodonosor ayant ordonné à Nabuzardan de prendre tout le soin possible de ce Prophete, de ne lui faire aucun mal, & de lui accorder tout ce qu'il voudroit.

Quatre ans après, ce Général transféra encore à Babylone sept cens quarante-cinq Juifs; en sorte que le païs demeura presque entiérement désert. Mais, depuis cette époque, il n'est plus fait mention de Nabuzardan.

NABUSEZBAN, *Nabusezban*, (a) un des principaux Officiers de l'armée de Nabuchodonosor, envoya avec tous les grands de la cour de ce Prince, tirer Jérémie de prison, & le remettre entre les mains de Godolias.

NACHALAL. *Voyez* Naalol.

NACHON [l'aire de], (b) *Area Nachon*, aire dont il est parlé dans le second livre des Rois. On croit que Nachon pouvoit être un nom d'homme, qui ne nous est connu par aucun autre endroit de l'Écriture, que par celui-ci. Quand les bœufs qui portoient l'arche, furent arrivés dans l'aire de Nachon, ils commencerent à regimber; ce

(a) Jérem. c. 39. v. 13, 14.

(b) Reg. L. II. c. 6. v. 6, 10. Paral. L. I. c. 13. v. 9.

qui ayant mis l'arche en danger d'être renversée, Oza y voulut mettre la main; mais, le Seigneur le frappa de mort, pour punir son irrévérence. D'autres traduisent l'Hébreu par l'aire préparée, l'aire d'Obédédom, que l'on trouva près delà, disposée pour y placer l'arche. Les livres des Paralipomenes lisent l'aire de Chidon, au lieu de l'aire de Nachon; le Chaldéen simplement, au lieu préparé. Ce lieu, quel qu'il fût, étoit, ou dans Jérusalem, ou fort près de Jérusalem, & de la maison d'Obédédom qui étoit dans cette ville.

NACHOR, *Nachor*, Ναχώρ, (*a*) fils de Sarug, n'avoit encore vécu que vingt-neuf ans, lorsqu'il engendra Tharé, pere d'Abraham. Après avoir engendré Tharé, Nachor vécut cent dix-neuf ans, & engendra des fils & des filles. Il mourut âgé de cent quarante-huit ans, l'an 2003 ans avant Jesus-Christ, étant né l'an du monde 1849.

NACHOR, *Nachor*, Ναχώρ, (*b*) petit-fils du précédent, étoit fils de Tharé & frere d'Abraham. Nous ignorons au juste l'année de sa naissance, ainsi que celle de sa mort.

Nachor avoit épousé Melcha sa niece, fille d'Aran, de laquelle il eut huit fils, Hus, Bus, Camuel, Cased, Azo, Pheldas, Jedlaph & Bathuël qui fut pere de Rebecca. Nachor avoit aussi une concubine nommée Roma, qui lui enfanta Tabée, Jaham, Tahas & Maacha. Il avoit fixé sa demeure à Haran, qui en avoit pris le nom de la ville de Nachor.

NADAB, *Nadab*, Ναδάϐ, fils d'Aaron & frere d'Abiu. *Voyez* Abiu.

NADAB, *Nadab*, Ναδάϐ, (*c*) fils de Séméi, fut pere de Saled, & d'Apphaïm, dont le premier mourut sans enfans.

NADAB, *Nadab*, Ναϐὰτ, (*d*) fils de Jéroboam, succéda à son pere au royaume d'Israël la seconde année d'Asa, roi de Juda, l'an 950 avant Jesus-Christ. Il ne regna que deux ans. Mais, pendant ce court espace de tems, il fit le mal devant le Seigneur, & marcha dans les voies de son pere, & dans les péchés qu'il avoit fait commettre à Israël. Baasa, fils d'Ahias de la maison d'Issachar, fit une conjuration contre sa personne, & il le tua près de Gebbéthon, qui étoit une ville des Philistins, que Nadab & tout Israël assiégeoient alors. Le reste des actions de Nadab & tout ce qu'il fit, étoit écrit au livre des annales des rois d'Israël.

NADABIA, *Nadabia*, Ναϐαδίας, (*e*) le huitieme des fils de Jéchonias.

NADAGARA, *Nadagara*, (*f*)

(*a*) Genes. c. 11. v. 22. *& seq.*
(*b*) Genes. c. 11. v. 27, 29. c. 22. v. 20. *& seq.* c. 24. v. 10.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v 28, 30.
(*d*) Reg. L. III. c. 15. v. 25. *& seq.*
(*e*) Paral. L. I. c. 3. v. 18.
(*f*) Tit. Liv. L. XXX. c. 29.

ville d'Afrique. Elle étoit située dans l'Afrique propre & à peu de distance de Carthage, suivant le récit de Tite-Live. P. Corn. Scipion, l'an 202 avant Jesus-Christ, alla se camper près de Nadagara, dans un lieu commode en toutes façons, surtout où il pouvoit se pourvoir d'eau, sans être exposé aux traits des ennemis. Annibal se posta à quatre milles delà, sur une éminence assez avantageuse, si ce n'est qu'il lui falloit aller chercher de l'eau bien loin. Ce fut entre les deux camps que nos deux Généraux choisirent un lieu pour y avoir une entrevue particuliere.

NÆNIE, *Nænia. Voyez* Nénie.

NÆNIES, *Næniæ. Voyez* Nénies.

NÆVIUS, *Nævius. Voyez* Névius.

NAGGÉ, *Nagge*, Ναγγαὶ, (*a*) fils de Mahath, & pere d'Hesli, fut un des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair.

NAHAB, *ou* NAHABI, (*b*) *Nahab*, *Nahabi*, Ναβὶ, fils de Vasi ou de Vapsi, de la tribu de Nephthali, fut un de ceux que Moïse envoya pour considérer la terre de Chanaan.

NAHALIEL, *Nahaliel*, (*c*) Ναχαλιὴλ, un des campemens des Israëlites dans le désert. De Mathana ils allerent à Nahaliel, & de Nahaliel à Bamoth. Eusebe dit que Nahaliel est sur l'Arnon, & que Mathana est au-delà de l'Arnon, vers l'Orient, à douze milles de Médaba. Nahaliel signifie, *mon fleuve est le Seigneur.*

NAHALOL, *ou* NAALOL. *Voyez* Naalol.

NAHAM, *Naham*, Ναὰμ, (*d*) le troisieme des fils de Caleb, fils de Jéphoné.

NAHAMANI, *Nahamani*, Ναεμανὶ, (*e*) un de ceux qui revinrent avec Zorobabel de la captivité de Babylone.

NAHARAI, *Naharaï*, (*f*) ou Naaraï. *Voyez* Naaraï.

NAHARVALES, *Naharvali*, (*g*) peuple Germain, du nombre de ceux qu'on appelloit Lygiens, & qui habitoient au-delà de cette chaîne de montagnes qui coupoit & bornoit la Suévie. Les Naharvales montroient, selon Tacite, un bois Sacré qu'ils révéroient de tems immémorial. Le Prêtre qui le desservoit, portoit un habit de femme. On y adoroit ensemble, sous le nom d'Alcis, deux Divinités qui étoient regardées comme deux freres, toujours jeunes, & que les Romains par conjecture prenoient pour Castor & Pollux, quoiqu'on ne vît aucune statue, aucune trace d'une superstition étrangère aux Germains.

Les Naharvales doivent être placés entre la Vasta & la Vistule dans le coude que fait ce fleuve du côté de l'est.

(*a*) Luc. c. 3. v. 25, 26.
(*b*) Numer. c. 13. v. 15.
(*c*) Numer. c. 21. v. 19.
(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 15.
(*e*) Esdras. L. II. c. 7. v. 7.
(*f*) Reg. L. II. c. 23. v. 37.
(*g*) Tacit. de Germ. Morib. c. 43.

NAHASSON, *Nahaſſon*, (a) Ναασσὼν, fils d'Aminadab, étoit chef de la tribu de Juda, au tems de la ſortie d'Égypte. La ſeconde année après ce fameux évenement, Nahaſſon fit le premier ſon offrande au Tabernacle du Seigneur. Il offrit un plat d'argent du poids de cent trente ſicles, & un baſſin d'argent de ſoixante-dix ſicles au poids du ſanctuaire, tous deux pleins de fine farine paîtrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les ſacrifices; un petit vaſe d'or du poids de dix ſicles, plein d'encens; un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocauſte; un jeune bouc pour le péché; & pour hoſties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs & cinq agneaux d'un an. Ce fut là l'offrande de Nahaſſon, fils d'Aminadab.

NAHATH, *Nahath*, Ναχὼθ, (b) fils de Rahuel, & petit-fils d'Éſaü.

NAHLAT, *Nahlat*, nom de la femme de Cham, fils de Noé, ſelon les Orientaux.

NAHUM, *Nahum*, Ναοὺμ, natif d'Elcéſi, ou Elcéſaï, eſt compté pour le ſeptieme des douze petits Prophetes. Il y en a qui croyent qu'Elcéſaï eſt le nom de ſon pere, & que le lieu de ſa naiſſance étoit Bégabor, ou Béthabara, au-delà du Jourdain. On montroit autrefois le tombeau de ce Prophete dans un village nommé Béthogabre, aujourd'hui Gibrin, près d'Emmaüs. Le Chaldéen l'appelle Nahum de Beth-Koſi, ou de Beth-Ketſi. Mais, on ignore la ſituation de ce lieu, auſſi bien que celle d'Elcéſaï.

On ne ſçait aucune particularité de la vie de Nahum. Sa prophétie conſiſte en trois chapitres, qui ne forment qu'un ſeul diſcours, où il prédit la ruine de Ninive. Il la décrit d'une maniere ſi vive & ſi pathétique, qu'il ſemble avoir été exprès ſur les lieux, pour l'annoncer.

On eſt partagé ſur le tems auquel il a prophétiſé. Joſephe dit qu'il prédit la ruine de Ninive cent quinze ans avant qu'elle arrivât; ce qui nous obligeroit de dire que Nahum a vécu du tems du roi Achaz. Les Juifs veulent qu'il ait prophétiſé ſous Manaſſé. Saint Clément d'Alexandrie le met entre Daniel & Ézéchiel, & par conſéquent pendant la captivité. Mais, nous croyons avec ſaint Jérôme, qu'il a annoncé la ruine de Ninive du tems d'Ézéchias, & après la guerre de Sennachérib en Égypte, dont parle Béroſe. Nahum parle clairement de la priſe de Noammon, ville d'Égypte, de l'inſolence de Rabſacès, de la défaite de Sennachérib; & il en parle comme de choſes paſſées. Il ſuppoſe que Juda étoit encore dans ſon païs, & qu'il y célébroit ſes fêtes. Il parle de la captivité & de la diſperſion des

(a) Numer. c. 7. v. 12. & ſeq.

(b) Geneſ. c. 36. v. 13, 17.

dix tribus. Tous ces caracteres nous persuadent qu'on ne peut mettre Nahum avant la quinzieme année du regne d'Ézéchias, puisque l'entreprise de Sennachérib contre ce Prince est de la quatorzieme année de son regne.

Comme la prise de Ninive qu'il prédit, ne peut être la premiere, qui étoit arrivée sous Sardanapale long-tems auparavant, c'est-à-dire, l'an du monde 3257, il faut de toute nécessité l'expliquer du second siege de la même ville, formé par Nabopolassar & Astyage, l'an du monde 3378, & avant Jesus-Christ 622; ce qui revient à la seizieme année du regne de Josias, sous lequel saint Jérôme met la ruine de Ninive. Tobie dit que cette ville fut prise par Nabuchodonosor & par Assuérus, donnant à Nabopolassar le nom de Nabuchodonosor & à Astyage celui d'Assuérus.

Ce Prophete fait une peinture merveilleuse de la ruine de Ninive. Il dit que cette ville sera ruinée par un déluge d'eaux qui l'inonderont & renverseront ses murailles. Diodore de Sicile & Athénée racontent que pendant que cette ville étoit assiégée par Béléfis & par Arbace sous Sardanapale, le Tigre s'enfla de telle sorte, qu'il renversa vingt stades des murailles de Ninive. Mais, comme le siege, dont parle ici Nahum, est postérieur à la prise de Ninive sous Sardanapale, il faut dire qu'au second & dernier siege sous Nabuchodonosor & Astyage, la même chose arriva à Ninive; les assiégeans ayant apparemment en ce second siege mis en œuvre & déterminé le cours des mêmes eaux, qui avoient si bien réussi au premier.

NAHUM, *Nahum*, Ναούμ, (*a*) un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone avec Zorobabel.

NAIADE, *Naias*, (*b*) Nymphe qui, selon quelques-uns, fut mere de Priape.

NAIADES, *Naiades*, (*c*) Ναϊάδες, Nymphes, que les Payens honoroient d'un culte particulier, & qui, selon eux, présidoient aux fontaines & aux rivieres; d'où est venu leur nom, pris de ναίω, qui signifie *je coule*, ou *j'habite*.

Strabon compte les Naiades au nombre des Prêtresses de Bacchus. Il y en a qui prétendent qu'elles étoient meres des Satyres.

On les peint assez ordinairement appuyées sur une urne qui verse de l'eau, ou tenant un coquillage à la main. On leur offroit en sacrifice des chevres & des agneaux avec des libations de vin, de miel & d'huile; plus

(*a*) Esdr. L. II. c. 7. v. 7.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 276.

(*c*) Homer. Odyss. L. XIII. v. 102. *& seq.* Strab. pag. 468. Ovid. Metam. L. XIV. c. 8. Virg. Eclog. 2. v. 46. Eclog. 6. v. 21. Eclog. 10. v. 10. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 385, 386. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 275, 294, 361.

souvent

souvent on se contentoit de mettre sur leurs autels du lait, des fruits & des fleurs; mais, ce n'étoit que des Divinités champêtres, dont le culte ne s'étendoit pas jusqu'aux villes.

On distinguoit les Naiades en Naiades potamides & en Naiades limnades; celles-ci étoient les nymphes des étangs ou des marais, du mot λίμνη, *stagnum*, *lacus*, un étang, un lac; le potamides étoient celles des fleuves & des rivieres, leur nom étant dérivé de ποταμὸς, *fluvius*, *flumen*, fleuve.

NAIM, *Naïm*, Ναΐν, (*a*) ville de Palestine. Un jour, Jesus-Christ alloit à Naïm, accompagné de ses disciples & d'une grande foule de peuple. Lorsqu'il étoit près de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit en terre un mort, qui étoit fils unique de sa mere, & cette femme étoit veuve; il y avoit avec elle un grand nombre de personnes de la ville. Le Seigneur, l'ayant vue, fut touché de compassion pour elle, & lui dit: Ne pleurez point. Puis, s'approchant du cercueil, ceux qui le portoient s'arrêterent, & il dit: Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. En même tems, le mort se mit en son séant, & commença à parler; & Jesus le rendit à sa mere. Tous ceux qui étoient présens, furent saisis de frayeur, & ils glorifioient Dieu en disant: Un grand Prophete s'est élevé au milieu de nous, & Dieu a visité son peuple.

Eusebe dit que cette ville étoit aux environs d'Endor & de Scythopolis. Ailleurs il dit qu'elle étoit à deux milles du Thabor, vers le midi. Le torrent de Cison couloit entre le Thabor & Naïm.

NAIN, *Nanus*, Νάνος, sorte de vase dont les Grecs se servoient. Ce vase étoit fort petit & peu élevé, ce qui lui fit donner le nom de Nain.

NAIOTH, *Naioth*, Ναυὰθ, (*b*) lieu près de Ramatha, où David se retira pour éviter la violence de Saül, qui cherchoit à le faire mourir. Samuel, avec les enfans des Prophetes, demeuroit à Naioth près de Ramatha.

NAIS, *Naïs*, Ναΐς, *ou* Νηΐς, nymphe du mont Ida, qui, dit-on, épousa Capys, prince Troyen, duquel elle eut Anchise pere d'Enée.

NAIS, *Naïs*, Ναΐς, *ou* Νηΐς, (*c*) autre nymphe de laquelle Saturne eut Chiron, selon quelques uns.

NAIS, *Naïs*, Ναΐς, *ou* Νηΐς, (*d*) autre nymphe, qui eut de Bucolion, fils naturel du roi Laomédon, deux jumeaux, nommés l'un Ésépus & l'autre Pédasus.

Homere appelle cette nymphe Naïs Abarbarée. » Mais, » ce nom de Nymphe, dit Ma» dame Dacier, ne m'a pas » paru agréable en notre lan» gue; & c'est une chose assez » singuliere, qu'un nom, qu'Ho-

(*a*) Luc. c. 7. v. 11. *& seq.*
(*b*) Reg. L. I. c. 19. v. 23.
(*c*) Xenoph. p. 973.
(*d*) Homer. Iliad. L. VI. v. 21. *& seq.*

» mere n'a pas trouvé trop dur » pour son vers, ni mal né pour » les oreilles, me paroisse trop » dur pour ma prose. »

NAIS, *Naïs*, Ναΐς, *ou* Νηΐς, (*a*) autre nymphe, qui fut mariée à Otrynthée, & de leur mariage naquit un fils qui fut nommé Iphition.

NAISSANCE [jour de la]. Ce jour étoit particulierement honoré chez les Romains. Des mouvemens de tendresse & de religion consacroient chez eux une journée, où il sembloit qu'ils recevoient leurs enfans des Dieux mêmes, & pour ainsi dire de la main à la main. On les saluoit avec cérémonie, & en ces termes, *hodie nate salve*. Ils invoquoient le Génie comme une Divinité qui présidoit à la nativité de tous les hommes.

La solemnité du jour de cette Naissance se renouvelloit tous les ans & toujours sous les auspices du Génie. On dressoit un autel de gazon, entouré de toutes les herbes sacrées, & sur lesquelles on immoloit un agneau. On étaloit, chez les Grands, ce qu'on avoit de plus magnifique, des tables, des cuvettes, des bassins d'or & d'argent, mais dont la matiere étoit encore moins précieuse que le travail. Auguste avoit toute l'histoire de sa famille gravée sur des meubles d'or & d'argent. Le sérieux d'une cérémonie religieuse étoit égayé, par ce que les fêtes ont de plus galant ; toute la maison étoit ornée de fleurs & de couronnes, & la porte étoit ouverte à la compagnie la plus enjouée. *Envoyez-moi Philis*, dit un berger dans Virgile à Iolas ; *envoyez-moi Philis, car c'est aujourd'hui le jour de ma Naissance, mais pour vous ne venez ici que lorsque j'immolerai une génisse pour les biens de la terre.*

Les amis, ce jour-là, ne manquoient guere d'envoyer des présens. Martial raille finement Clyté, qui, pour en avoir, faisoit revenir le jour de sa Naissance sept ou huit fois l'année.

Nasceris octies in anno.

On célébroit même souvent l'honneur de ces grands hommes, dont la vertu consacre la mémoire, & qui enlevés aux yeux de leurs contemporains, se réveillent pour la postérité qui en connoît le mérite dans toute son étendue, & quelquefois les dédommage de l'injustice de leur siecle. *Pourquoi*, dit Séneque, *ne fêterai-je pas le jour de la naissance de ces hommes illustres ?* Pline, dans le troisieme livre de ses Épîtres, rapporte que Silius Italicus célébroit le jour de la naissance de Virgile, plus scrupuleusement que le sien même.

La flatterie, tenant une coquille de fard à la main, ne manqua pas de solemniser la nativité des personnes que la fortune avoit mises dans les pre-

(*a*) Homer. Iliad. L. XX. v. 382. & *seq.*

mières places, & par qui se distribuoient les graces & les bienfaits. Horace invite une de ses anciennes maîtresses à venir chez lui célébrer la Naissance de Mécene ; & afin que rien ne trouble la fête, il tâche de la guérir de la passion qu'elle avoit pour Téléphus. » Philis, j'ai chez moi, » dit-il, du vin de plus de neuf » feuilles, mon jardin me fournit de l'ache pour faire des » couronnes. J'ai du lierre propre à relever la beauté de » vos cheveux ; l'autel est couronné de verveine, les jeunes garçons & les jeunes filles qui doivent nous servir, » courent déjà de tous côtés. » Venez donc célébrer le jour » des Ides qui partage le mois » d'Avril consacré à Vénus ; » c'est un jour solemnel pour » moi, & presque plus sacré » que le jour de ma naissance, » car c'est de ce jour-là que » Mécene compte les années » de sa vie. »

On voit dans ce propos une image bien vive d'une partie destinée à la célébration d'un jour de Naissance ; il ne s'agit pas de sçavoir si elle étoit conforme à l'esprit de l'institution ; sans doute que ce vin délicieux, cette parure galante, cette propreté, ce luxe, cette liberté d'esprit que le Poëte recommande à Philis, plus dangereuse que la passion même ; enfin, cette troupe de jeunes filles & de jeunes garçons n'étoient guere appellés dans les fêtes religieuses, où l'on songeoit sérieusement à honorer les Dieux.

Le jour de la Naissance des Princes étoit sur-tout consacré par la piété ou par la flatterie des peuples. Leur caractère, la distinction de leur rang & de leur fortune, devenoient la mesure des honneurs & des réjouissances établis à cette occasion. La tyrannie même, bien loin d'interrompre ces sortes de fêtes, en rendoit l'usage plus nécessaire, & dans la dureté d'un regne où chacun craignoit de laisser échapper ses sentimens, on entroit avec une espece d'émulation dans toutes les choses dont on pouvoit se servir pour couvrir la haine qu'on portoit au Prince. Tous ces signes équivoques d'amour & de respect, n'empêcherent pas que les Empereurs n'en fussent extrêmement jaloux. Suétone remarque que Caligula fut si piqué de la négligence des Consuls, qui oublierent d'ordonner la célébration du jour de sa Naissance, qu'il les dépouilla du consulat, & que la République fut trois jours sans pouvoir exercer l'autorité souveraine.

Ces honneurs eurent aussi leur contraste, on mit quelquefois avec cérémonie au rang des jours malheureux, le jour de la Naissance, & c'étoit-là la marque la plus sensible de l'exécration publique. La mémoire d'Agrippine, veuve de Germanicus, fut exposée à cette flétrissure, par l'injustice & la cruauté de Tibere. C'est à ce sujet que M. Racine, si exact dans la

peinture des mœurs, fait dire par Narciſſe à Néron, en parlant de Britannicus & d'Octavie :

Rome, ſur les autels prodiguant les victimes,
Fuſſent-ils innocens, leur trouvera des crimes ;
Et ſçaura mettre au rang des jours infortunés,
Ceux où jadis la ſœur & le frere ſont nés.

NAISSUS, *Naïſſus*, Ναϊσσος, (*a*) ville de Mœſie, fut anciennement attribuée à la nation des Dardaniens. Claude II, s'étant mis à la pourſuite des Goths, ne put les atteindre qu'à Naïſſus. Là il leur livra la bataille qui fut long-tems & opiniâtrément diſputée. Les Romains plierent en plus d'un endroit. Enfin, un détachement de leur armée ayant pénétré par des routes qui paroiſſoient impraticables pour venir prendre les ennemis en queue ou en flanc, cette attaque imprévue décida de la victoire. Les Goths furent obligés de ſe retirer, laiſſant cinquante mille des leurs tués ſur la place.

Naïſſus ſe glorifie d'avoir donné la naiſſance à Conſtantin, dont les ancêtres paternels étoient Dardaniens. On croit que cette ville eſt la même qui ſe nomme aujourd'hui Niſſa, ville de la Turquie d'Europe, dans la Servie, aux confins de la Bulgarie, ſur la riviere de Niſſava, qui peu après ſe joint avec la Morave à l'orient de la ville d'Uſchup, ou Précop. On y voit pluſieurs moſquées, dont la principale eſt nommée Dunkiar Giamiſſi ; on appelle la ſeconde Yuſouf Begi Giamiſſi ; les autres ſont moindres. Il y a deux bains & pluſieurs fontaines dans la même ville.

NAMNETES, *ou* NANNETES, *Namnetæ*, *Nannetes*, (*b*) Ναμνῆται, Ναμνῖται, peuple de la Gaule Celtique. Les Auteurs Latins diſent ordinairement Nannetes ; & les Auteurs Grecs, Namnetes.

Leur ville s'appelloit Condivicnum. Dans le moyen âge, comme cela eſt arrivé à beaucoup d'autres villes, celle de Condivicnum perdit ſon ancien nom, pour prendre celui du peuple. Non-ſeulement on l'appella *Civitas Namnetum* & *Civitas Namnetica ;* on ſe contenta même de l'appeller ſimplement *Namnetes*, ou *Namnetæ*, d'où s'eſt formé le nom de Nantes, qu'elle prend aujourd'hui.

Le cours de la Loire bornoit le territoire des Namnetes ; & Strabon s'eſt expliqué exactement, en diſant que cette riviere coule entre les Pictones & les Namnetes.

Le païs de Retz, *Pagus Ratiatenſis*, qui borde le rivage méridional de la Loire, faiſoit

(*a*) Zoſim. pag. 366. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 10, 167.
(*b*) Strab. p. 190. Ptolem. L. II. c. 8. Plin. Tom. I. pag. 225. Cæſ. de Bell. Gall. pag. 100. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 471, 472.

partie de la cité des Pictaves ou Pictones ; il étoit du Diocèse de Poitiers, avant qu'il fût cédé à Hérispoé, Prince Breton & fils de Nominoé, par Charles le Chauve en 851. La politique des Princes Bretons de soumettre aux Évêques qui leur obéissoient tout ce qui étoit de leur domaine, a fait l'agrandissement de la Jurisdiction spirituelle des Évêques de Nantes. Il y a apparence que ces faits ont échappé à la connoissance de Nicolas Samson, & de ceux qui en le copiant étendent le territoire des anciens Namnetes à tout ce qui est aujourd'hui du diocèse de Nantes. D'un autre côté, on trouve quelque indice, que les limites de ce diocèse se seroient portées au-delà des bornes actuelles, & jusqu'à une petite riviere nommée la Sénone, en empiétant sur ce qui appartient au diocèse de Rennes. Car, un lieu nommé Messac, situé endeçà de la Sénone à l'égard de Nantes, étoit du territoire de cette ville. *Messiacum territorii Namnetici*, lit-on dans une chronique publiée par D. Lobineau. On lit encore dans la même chronique, qu'un Évêque installé par Nominoé sur le siege de Nantes, & qui s'étoit maintenu après la mort de ce Prince, dans une partie de ce Diocèse le long de la Vilaine, étendoit sa Jurisdiction *usque ad Semenonem*, jusqu'à la Sénone, qui se rend dans la Vilaine. En général, les limites des anciennes cités n'ont pas été aussi respectées dans l'étendue de la Bretagne, qu'en d'autres parties de la Gaule.

Le *Comitatus Mediæ*, dont Robert, Abbé du mont saint Michel, fait mention dans sa chronique, sous l'an 1174, est une partie du Nantois qu'on nomme la Mée, ce que M. de Valois n'explique point dans sa Notice.

NAMSI, *Namsi*, Ναμεσσὶ, (a) fut pere de Jehu, roi d'Israël.

NAMUEL, *Namuel*, Ναμουὴλ, (b) de la tribu de Ruben, étoit fils d'Éliab & frere de Dathan & d'Abiron.

NAMUEL, *Namuel*, Ναμουὴλ, (c) fils de Siméon, fut chef de la famille des Namuëlites.

NAMUELITES, *Namuelitæ*, famille Juive dont Namuël fut le chef.

NANÉE, *Nanæa*, Ναναία, (d) déesse qui avoit un temple célebre à Élymaïs en Perse. Antiochus étant venu avec ses amis dans ce temple, comme pour épouser la Déesse, & pour y recevoir de grandes sommes à titre de dot, les prêtres de Nanée lui montrerent tout cet argent ; & après qu'Antiochus fut entré avec peu de gens au dedans du temple, ils le fermerent sur lui. Alors, ouvrant une porte cachée par le lambris qui communiquoit dans le temple, ils l'accablerent d'une grêle de

(a) Reg. L. III. c. 19. v. 16.
(b) Numer. c. 26. v. 8.
(c) Numer. c. 26. v. 12.

(d) Maccab L. I. c. 6. v. 1. *& seq.* L. II. c. 1. v. 13. *& seq.*

pierres ; & mettant en pieces plusieurs de ceux qui l'accompagnoient, ils leur couperent la tête & la jetterent à ceux qui étoient dehors.

Tel est le récit du second livre des Maccabées. Mais, le premier livre raconte la chose tout autrement. Il porte qu'Antiochus Épiphane, ayant appris qu'il y avoit à Élymaïs un temple très-riche, marcha vers cette ville dans le dessein de la prendre & de la piller ; & que les citoyens, informés de sa résolution, se souleverent contre lui, & l'obligerent de se retirer dans la Babylonie.

Pour accorder deux récits si contraires, on pourroit dire qu'Antiochus Épiphane vint à Élymaïs, & qu'il entra dans le temple de Nanée, résolu d'en piller les trésors ; mais que les Prêtres & les habitans s'étant mis en défense, ce Prince fut obligé de se sauver, après avoir perdu une partie de ses gens, qui s'étoient avancés trop avant dans l'intérieur du temple. Ceci arriva l'an du monde 3840, & avant Jesus-Christ 160.

Les Auteurs, qui ont parlé du temple d'Élymaïs, sont partagés sur la Déesse qu'on y adoroit. Polybe & Diodore de Sicile croyent que c'étoit Diane ou la Lune. Appien soutient que c'étoit Vénus. Polybe l'appelle Vénus Élyméenne. D'autres croyent que c'étoit Cybele ou la mere des Dieux. Mais, le sentiment le plus commun est que c'étoit Diane, la même que Strabon appelle Anaïs ou Anaïtis. C'étoit une Déesse vierge, puisque Antiochus feignit de vouloir l'épouser; d'ailleurs Plutarque raconte que le roi Artaxerxe, voulant ôter à son fils, Aspasie dont lui-même étoit devenu amoureux, la consacra à une virginité perpétuelle en l'honneur d'Anaïs d'Ecbatane.

NANNACUS, *Nannacus*, nous est donné pour un des plus anciens Rois de la Grece. Ce Prince, dit-on, avoit prédit le Déluge de Deucalion.

NANNETES. *Voyez* Nannetes.

NANNUS, *Nannus*, (a) roi des Ségobrigiens, fut pere d'une fille nommée Gyptis, qu'il donna en mariage à Protis, l'un des chefs des Phocéens qui bâtirent Marseille. Nannus eut pour successeur son fils Comanus.

NANTUATES, *Nantuates*, Ναντουᾶται, (b) peuple de la Gaule Celtique. Nous lisons, dans le quatrieme livre des Commentaires de Jules César, que le Rhin, prenant sa source chez les Lépontiens, traverse le territoire des Nantuates. Selon Strabon, les Nantuates habitent les premiers sur le Rhin sorti du mont Adula. Cette position ne paroît pas néanmoins convenir aux Nantuates d'après celle qui leur est assignée dans un au-

(a) Just. L. XLIII. c. 3, 4.

(b) Strab. pag. 192, 204. Plin. Tom. I. pag. 176. Cæs. de Bell. Gall. pag. 92, 130. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 472, 473.

tre endroit des Commentaires. *Nantuates, Veragros, Sedunosque, à finibus Allobrogum, & lacu Lemano, & flumine Rhodano, ad summas Alpes pertinere.* Ces peuples sont ici rangés dans l'ordre de leur position, depuis la frontière des Allobroges & & le lac Léman, en remontant vers les sources du Rhône; & dans Strabon on trouve le nom des Nantuates, entre celui des Véragres & le lac Léman. Ainsi, les Nantuates devoient habiter entre les Allobroges & les Véragres, & on connoît la place de ceux-ci à Octodurus, endeçà des Sédunes.

Une inscription en l'honneur d'Auguste, que Guichenon témoigne avoir été trouvée à saint Maurice, peut servir d'indice que les Nantuates tenoient la partie du Valais qui touche au lac Léman. Cette inscription parle en leur nom, *Nantuates patrono.* Pour que les Nantuares fussent voisins des Allobroges, il faut admettre qu'ils s'étendoient dans le Chablais, dont les limites bordoient le Rhône, avant que les Walésans eussent conquis sur les Ducs de Savoie la partie qui tenoit à la rive gauche de ce fleuve. Dirons-nous, par égard pour Jules César, lorsqu'il parle du Rhin, comme pour Strabon qui le suit, qu'il y avoit une portion des Nantuates vers le commencement du cours du Rhin? Selon Pline, *Sarunetes*, entre les *Rhæti, ortus Rheni amnis accolunt.* Mais, ce qu'il y a d'éloignement dans la position de Sargans, qui représente les Sarunetes, pourroit donner quelque territoire dans les vallées du Rhin à une communauté peu considérable, comme il convient de regarder la plûpart de ces nations des Alpes, qui sont citées dans l'inscription du trophée, élevé en l'honneur d'Auguste. Les Nantuates y paroissent entre les Lépontiens & les Viberes d'un côté, & les Sédunes & les Véragres de l'autre. Il faut convenir de l'obligation que nous avons à deux mots d'inscription, déterrés à saint Maurice en Walais; & la maniere dont Cellarius s'explique sur les Nantuates, *ubi inquiramus incertum planè est*, ne sçauroit plus avoir lieu.

M. de Valois auroit vraisemblablement abandonné sa conjecture sur un petit endroit du haut Walais, appellé Naters, si l'inscription lui avoit été connue.

NANUS, *Nanus*, (a) un des anciens Rois de la Grece, étoit fils de Teutamidès. Nanus est compté parmi les descendans de Lycaon, roi d'Arcadie.

NAOS, *Naos*, Ναός, (b) partie d'un temple. Ce qu'on appelloit Naos, chez les Anciens, étoit comme la nef des Églises.

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. VI. pag. 13.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom II. p. 47.

NAPARIS, *Naparis*, (*a*) Νάπαρις, l'un des cinq fleuves qui, selon Hérodote, vont de Scythie se rendre dans l'Ister ou dans le Danube.

Peucer a prétendu que les habitans du païs nommoient ce fleuve Dnieper; mais, il ne paroît pas que le Dnieper se jette dans l'Ister, ce que faisoit le Naparis. Selon le sentiment de plusieurs Géographes, entr'autres d'Ortélius, c'est aujourd'hui Sereth appellé aussi Moldaw, qui se rend dans le Danube.

NAPATA, *Napata*, Νάπατα, (*b*) ville d'Éthiopie sous l'Égypte, étoit située sur le bord du Nil. Elle n'étoit, selon Pline, qu'à trois journées de la mer Rouge. La reine Candace en avoit fait la capitale de ses États. P. Pétronius, ayant poussé jusqu'à Napata, prit & saccagea cette ville, l'an 24 avant Jesus-Christ.

NAPE, *Nape*, (*c*) un des chiens d'Actéon, avoit été engendré d'un loup.

NAPÉES, *Napææ*, Ναπαῖαι, (*d*) nymphes, sur les fonctions desquelles les Auteurs ne s'accordent pas. Les uns les font présider aux forêts & aux collines; d'autres, aux boccages; d'autres, aux vallons & aux prairies. Le mot Grec νάπος, ou νάπη, d'où est venu celui de Napées, signifie un lieu couvert d'arbres.

On rendoit aux Napées à peu près le même culte qu'aux Naïades. *Voyez* Naïades.

NAPÉUS, *Napæus*, un des surnoms qu'on avoit donnés à Apollon.

NAPHEG, *Napheg*, Ναφὰθ, (*e*) un des fils qu'eut David à Jérusalem.

NAPHIS, *Naphis*, Ναφὲς, (*f*) le onzieme des fils qu'eut Ismaël, fut chef d'une tribu.

NAPHTE, *Naphta*, est la drogue dont Médée frotta la robe & la couronne qu'elle envoya à Créuse.

NAPLES, *Neapolis*, Νεάπολις, (*g*) ville maritime d'Italie, dans la Campanie. Cette ville, qui est très-ancienne, fut appellée d'abord Parthénope, à cause, disent quelques-uns, qu'Ulysse & ses compagnons s'étoient échappés des douceurs du chant de la Sirene Parthénope, cette nymphe marine qui se précipita de désespoir, & fut enterrée à Paléopolis. D'autres prétendent

(*a*) Herod. L. IV. c. 48.

(*b*) Ptolem. L. IV. c. 9. Plin. Tom. I. p. 344, 345. Strab. p. 820. Crév. Hist. des Emp. T. I. 49, 50.

(*c*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

(*d*) Virg. Georg. L. IV. v. 535. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 275, 294, 361.

(*e*) Paral. L. I. c. 14. v. 6.

(*f*) Genes. c. 25. v. 15. Paral. L. I. c. 1. v. 31.

(*g*) Vell. Paterc. L. I. c. 4. L. II. c. 123. Strab. p. 23, 246. *& seq.* Tit. Liv. L. VIII. c. 22. *& seq.* L. XXII. c. 32, 36. L. XXIII. c. 1. L. XXIV. c. 13. Plin. Tom. I. pag. 154, 534, 679. Pomp. Mel. pag. 131. Ptolem. L. III. c. 1. Tacit. Annal. L. XV. c. 33, 34. Horat. Epod. L. Ode. 5. v. 43. Plut. Tom. I. p. 518, 521, 864. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVII. pag. 396. *& suiv.* Tom. XVIII. pag. 334.

qu'une Parthénope, fille d'Euméléus, roi de Thessalie, & petite-fille d'Alceste, y amena une colonie des États de son pere, & qu'elle donna son nom à cette ville, qui en portoit auparavant un qui est inconnu.

L'histoire ajoute que les Cumains, ayant détruit cette ville, de peur qu'elle ne s'élevât au-dessus de celle de Cumes, furent attaqués d'une cruelle peste, & avertis en même tems par l'oracle qu'elle ne cesseroit point jusqu'à ce qu'ils eussent rebâti la ville de Parthénope, & qu'ils y honorassent le tombeau de cette Déesse. Les Cumains remirent cette ville sur pied & la nommerent Néapolis, des mots Grecs πόλις, *urbs*, ville, & νέα, *nova*, neuve. Quoi qu'il en soit, ces mots Grecs prouvent qu'elle a été bâtie par des Grecs. Ce qui est encore certain, c'est qu'elle est plus ancienne que la ville de Rome, à laquelle néanmoins elle se soumit, comme on le verra ci-après. Elle lui garda toujours inviolablement la foi, & en reconnoissance les Romains la mirent au nombre des villes libres & confédérées.

Strabon attribue cette ville à ceux de Cumes, & il ajoute que quelques-uns d'entre les Chalcidiens, les Pithécuséens, & les Athéniens, étant venus s'y établir, elle fut appellée depuis Néapolis.

Nous lisons, dans Tite-Live, que les habitans de Naples & ceux de Palépolis, ne composoient qu'un même peuple, les deux villes étant situées l'une près de l'autre. Ils étoient, ajoute Tite-Live, originaires de Cumes, dont les citoyens l'étoient de Chalcis, ville de l'Eubée. La flotte qui les amena, les rendit puissans sur la côte où ils avoient établi leur domicile. D'abord, ils descendirent dans les isles Énarie & Pithécuse. Ensuite, ils furent assez hardis & assez forts, pour transporter leur demeure dans le Continent. Ce peuple donc, comptant sur sa propre puissance, sur les secours des Samnites peu fideles aux Romains, & même sur les maladies contagieuses dont on publioit que ces derniers étoient alors tourmentés, fit beaucoup de ravages & d'hostilités contre ceux d'entr'eux qui habitoient sur les terres de Capoue & de Falerne. C'est pourquoi, sous le consulat de L. Cornélius Lentulus & de Q. Publilius Philon, le Sénat envoya les féciaux à Palépolis, pour demander réparation de cette injure; & sur la réponse fiere & arrogante de ces Grecs, plus habiles parleurs que braves guerriers, le peuple avec l'autorité des Sénateurs ordonna qu'on leur déclarât la guerre. Après qu'ils eurent été réduits, ou qu'ils se furent rendus d'eux-mêmes, les Romains firent un traité avec ceux de Naples, qui depuis ce tems-là devint la capitale de la nation Grecque établie dans ce canton.

Pendant la seconde guerre punique, l'an 216 avant Jesus-

Chrift, l'on vit arriver à Rome des députés de Naples. Ayant eu permiſſion d'entrer dans le Sénat, ils y porterent quarante coupes d'or d'un poids conſidérable. Le chef de l'embaſſade dit qu'il ſçavoit que le tréſor de la République étoit épuiſé par les dépenſes que la guerre avoit occaſionnées ; que les Napolitains n'ignoroient pas que les Romains combattoient pour la conſervation des villes & des campagnes de l'Italie, autant que pour celle de Rome qui en étoit la capitale ; que pour cette raiſon, ils avoient cru qu'il étoit juſte & raiſonnable de l'aider des tréſors, que leurs ancêtres leur avoient laiſſés pour être l'ornement de leurs temples dans la proſpérité & une reſſource pour eux-mêmes dans la mauvaiſe fortune ; qu'ils étoient dans la diſpoſition de lui accorder tous les autres ſecours dont il les croiroit capables ; que le plus grand plaiſir que le peuple Romain pût leur faire, c'étoit de regarder tout ce qui appartenoit aux Napolitains comme ſon bien propre, & de les eſtimer aſſez, pour vouloir bien recevoir d'eux un préſent beaucoup moins conſidérable par ſa propre valeur, que par la bonne volonté de ceux qui l'offroient. On remercia les députés de leur généroſité & de leur attention ; mais, on ſe contenta d'accepter la plus légere des quarante coupes.

L'année ſuivante, Annibal traverſant la Campanie, tira du côté de la mer inférieure, dans le deſſein de ſe rendre maître de Naples, afin d'avoir en ſa diſpoſition une ville qui lui donnât la liberté de la navigation. Quand il fut entré ſur les terres des Napolitains, il mit une partie des Numides en embuſcade dans des cavités & des enfoncemens, dont le terrein étoit rempli, & ordonna aux autres d'aller caracoller juſqu'aux portes de la ville, en faiſant parade du butin qu'ils avoient enlevé dans la campagne. Comme ils étoient en petit nombre, & qu'ils paroiſſoient s'avancer ſans précaution & ſans diſcipline, on fit ſortir ſur eux un eſcadron, qu'ils attirerent, en feignant de prendre la fuite, dans les embûches qu'on avoit préparées à ce deſſein. Les cavaliers dont il étoit compoſé, furent auſſitôt inveſtis ; & il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, s'ils n'euſſent gagné le bord de la mer, & ne ſe fuſſent ſauvés à la nage dans des barques de pêcheurs, qui étoient en grand nombre ſur le rivage près de la côte. Il y eut cependant quelques jeunes gens de qualité qui périrent, ou furent pris dans le combat ; du nombre deſquels fut Hégéas, qui commandoit cet eſcadron, & qui fut tué pour avoir pourſuivi les Numides avec plus de courage que de prudence. Quand Annibal conſidéra depuis la hauteur des murailles de Naples, & qu'il eut reconnu leur ſolidité & leur épaiſſeur, il vit

bien qu'il ne gagneroit rien à l'attaquer, & se désista de cette entreprise.

C'étoit dans cette ville, selon Strabon, que l'on montroit le tombeau de Parthénope, & par l'ordre de l'oracle on y célébroit des jeux gymniques. Dans la suite, il s'éleva des dissentions entre les habitans; ce qui les obligea d'admettre dans leur ville quelques Campaniens en la place des citoyens. Ayant donc éloigné d'eux les leurs, ils furent contraints de recevoir leurs plus grands ennemis, au lieu de leurs plus grands amis. Une preuve de ce que j'avance, dit Strabon, c'est qu'aux noms des Magistrats qui étoient d'abord Grecs, il se mêla dans la suite des noms Campaniens. Il y reste cependant, continue Strabon, plusieurs vestiges des établissemens Grecs, comme des Gymnases; & tous les cinq ans il s'y donne des jeux sacrés de musique, &c. qui durent pendant quelques jours. L'on voyoit aussi à Naples des fontaines d'eaux chaudes, & des bains qui ne le cédoient pas à ceux de Baies; seulement il n'y en avoit pas un aussi grand nombre que dans cette derniere ville.

Néron, ne pouvant résister à la passion qu'il avoit de paroître sur le théatre à la vue de tout le monde, mais n'osant pas d'abord y monter à Rome même, choisit Naples pour y faire son coup d'essai, dans le dessein de passer ensuite dans l'Achaïe, d'y mériter ces couronnes si célebres de tout tems parmi les peuples de cette contrée, & de revenir ensuite à Rome tout couvert de gloire, pour y recevoir les applaudissemens de ses citoyens mêmes. Il rassembla donc au théatre tous les habitans de Naples, & ceux des colonies & des villes municipales voisines, que le bruit de son arrivée y avoit attirés, avec les soldats de sa garde, & tout le reste de sa cour. A la fin du spectacle, il arriva un accident que la plupart regarderent comme un mauvais présage, mais qui parut à Néron lui-même un témoignage assuré de la protection des Dieux. Le peuple qui avoit assisté aux jeux, ne se fut pas plutôt retiré, que le théatre resté vuide tomba sans faire de mal à personne. Il fit donc remercier les Dieux par des hymnes & des chants composés exprès pour célébrer cette aventure innocente.

Naples avoit donné la naissance à plusieurs grands hommes, parmi lesquels on compte Stace & Velleius Paterculus.

Cette ville est aujourd'hui la capitale & la métropole du Royaume auquel elle donne son nom. La beauté de sa situation, la quantité de noblesse qu'on y voit, la multitude de ses marchands, le grand nombre de ses palais, la magnificence de ses Églises, tout cela la rend considérable. Quoiqu'elle ait souvent éprouvé de terribles assauts, c'est encore une des plus belles villes du monde, & peut-être la

plus également belle. Elle est toute pavée d'un grand carreau d'échantillon. Les rues sont droites & larges pour la plupart ; les maisons sont hautes, presque toutes à toits plats, & d'une structure uniforme. Rome, Paris, Londres, Vienne, Venise, & quantité de villes fameuses, ont à la vérité de beaux palais, mais ces palais sont entremêlés de vilaines maisons ; au lieu que Naples est généralement toute belle. La mer y fait un petit golfe, qui l'arrose au midi. Vers le nord elle a de riches côteaux, qui montent insensiblement à la campagne heureuse. A l'orient, c'est la plaine qui conduit au mont Vésuve, & à l'occident c'est la haute Naples où sont les grands Chartreux & le château de saint Érasme. On compte communément qu'en suivant les murailles de la ville, Naples a neuf milles de tour, & dix-huit milles en suivant ses fauxbourgs.

C'est une chose incroyable que la quantité de gens de justice & de pratique qu'il y a dans la ville de Naples. Tout le monde sçait la réponse du Marquis Carpio à Innocent XI, lorsque ce Pontife le fit prier de lui fournir trente mille têtes de cochons. Je ne sçaurois fournir tant de têtes de cochons, dit le Marquis ; mais, si sa Sainteté a besoin de trente mille Avocats, je les ai tout prêts à son service. Ces sortes de gens ne manquent pas d'occupation à Naples ; il y a peu de personnes de considération qui n'aient quelques procès à Naples. On dit communément que, lorsqu'un cavalier Napolitain n'a rien à faire, ce qui arrive souvent, il se renferme dans son cabinet & se met à feuilleter ses papiers, pour voir s'il ne peut point commencer quelque procès & tourmenter ses voisins. Tant a changé le génie de ce peuple depuis le tems de Stace.

Un autre point, sur lequel ils n'ont guere changé, c'est la paresse. Les habitans de Naples ont toujours été très-paresseux & très-voluptueux. Ces défauts pourroient bien venir en partie de la grande fécondité du païs, qui ne leur rend pas le travail si nécessaire, & en partie du climat, qui relâche les fibres de leurs corps, & dispose le peuple à une humeur fainéante & indolente. De quelque côté que cela vienne, les Napolitains étoient autrefois aussi fameux à cet égard qu'aujourd'hui. Horace dit :

Otiosa Neapolis.

& Ovide :

. . . . . . *& in otia natam*
Parthenopen.

NAR, *Nar*, Νὰρ, (*a*) fleuve d'Italie dans l'Ombrie. Strabon dit que le Nar traverse la ville

(*a*) Strab. p. 227, 235. Plin. Tom. I. pag. 152, 169. Tacit. Annal. L. I. c. 79. L. III. c. 9. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. IV. Epist. 15. Ovid. Metam. L. XIV. c. 8. Virg. Æneid. L. VII. v. 517.

de Narnia; qu'il se rend dans le Tibre un peu au-dessus d'Ocriculum, & qu'il n'est navigable que pour de petites barques. Nous apprenons de Tacite que le lac Velinus décharge ses eaux dans le Nar.

Pomponius Sabinus a remarqué que ce fleuve tiroit sa source des montagnes d'Amiterne. Mais, sa remarque ne paroîtra pas juste à quiconque considérera avec attention la partie du mont Apennin où naît le Nar. C'est aujourd'hui le Negra, ou plutôt la Néra, selon Léandre. *Voyez* Narnia.

NARAVASE, *Naravasus*, Ναραύασος, (*a*) Seigneur Numide, qui avoit toujours favorisé le parti des Carthaginois. Pendant la guerre de ces derniers contre les mercénaires, il vint avec deux mille Numides se joindre à Amilcar surnommé Barca, qui avoit été chargé de la conduite de cette guerre. On assure que Naravase fut d'un grand secours au général Carthaginois, qui, encouragé par le nouveau renfort qu'il venoit de recevoir, attaqua les séditieux, qui le tenoient resserré dans un vallon, en tua dix mille, & en fit quatre mille prisonniers. Naravase se distingua fort dans ce combat, qui fut donné environ 240 ans avant J. C.

NARBON, *Narbo*, Ναρβὼν, (*b*) fleuve de la Gaule, selon Polybe. Cet Auteur le donne pour la borne de la plus grande partie de l'Europe, & le place auprès de Marseille & des bouches du Rhône. Comme on ne trouve point de fleuve considérable entre les bouches du Rhône & la ville de Marseille, & que d'ailleurs le nom de Narbo n'a jamais été donné qu'à la ville de Narbonne, il est visible que Polybe, par ce fleuve Narbo, n'entend autre chose que la riviere de Narbonne, c'est-à-dire, l'Atax, aujourd'hui l'Aude, à l'embouchure de laquelle Strabon dit que Narbonne est située.

NARBONA, Ναρβωνά. *Voyez* Narone.

NARBONENSE MARE, la mer de Narbonne. *Voyez* Narbonne.

NARBONITIDE, *Narbonitis*, Ναρβωνῖτις, (*c*) nom que Strabon donne à la Narbonnoise. *Voyez* Narbonnoise.

NARBONNE, *Narbo*, (*d*) Ναρβὼν, ville de la gaule Narbonnoise. Cette ville existoit dans un état florissant avant les premières conquêtes des Romains dans la Gaule. Pythéas, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, environ 280 ans avant l'ere Chrétienne, en parle comme d'une des plus

(*a*) Polyb. p. 36. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 191.
(*b*) Polyb. p. 85. Strab. p. 181.
(*c*) Strab. p. 178.
(*d*) Polyb. pag. 85. Vell. Paterc. L. I. c. 15. Diod. Sicul. p. 218. Strab. pag. 104, 105, 106, 122, 128, 181. & seq. Plin. T. I. pag. 145. Pomp. Mel. p. 134. Ptolem. L. II. c. 10. Cæs. de Bell. Gall. p. 110, 111, 273, 404. de Bell. Civil. pag. 477. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 473, 474. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XVIII. p. 430. Tom. XIX. p. 162. & suiv.

opulentes villes de la Gaule, au rapport de Polybe, cité par Strabon. L'établissement d'une colonie Romaine, dont on avoit chargé l'orateur Licinius Crassus, a précédé l'ere Chrétienne de 116 ans ; & quoique ce fût sous le consulat de Marcius Rex, les médailles & les inscriptions, où le surnom de Narbonne est par un T, *MART*, non par un C, font voir que le nom de ce Consul n'y a point eu de part. Jules César renouvella cette colonie, en y envoyant les vétérans de la dixieme légion ; & delà vient que dans Pomponius Méla & dans Pline, Narbonne porte le titre de *Decumanorum Coloniæ ;* & que sur une médaille de Tibere, on lit *Col. Narbo Mart. Decumanor.* C'est aussi la raison pour laquelle cette ville prit sous Auguste le titre de *Julia Paterna*, comme on le voit dans une inscription du recueil de Gruter, *Col. Jul. Patern. Narbo Mart.* Il y en a qui croyent, & ce n'est pas sans fondement, que le surnom de *Martius* étoit pris de la légion Martia, ou plutôt du dieu Mars, parce que Rome, fondée par Romulus, fils de ce Dieu, avoit donné une nouvelle existence à la ville de Narbonne, par la premiere colonie qu'elle y avoit envoyée.

Cette ville fut pendant quelque tems le boulevard de l'Empire Romain contre les nations voisines qui n'étoient pas encore soumises. C'est ce que nous apprenons de Cicéron, dans son oraison pour Fonteius, où il appelle cette colonie de Narbonne, *specula populi Romani ac propugnaculum istis ipsis nationibus oppositum & objectum.* Pomponius Méla, qui vivoit sous l'Empereur Claude, parle, au V chapitre de son II liv., de Narbonne, comme d'une colonie qui l'emportoit sur les autres ; voici ses termes : *Sed antestat omnes Atacinorum Decumanorumque Colonia, unde olim his terris auxilium fuit, nunc & nomen & Deus est Martius Narbo.* On voit par-là que Narbonne s'appelloit aussi *Atacinorum Colonia*, à cause de la riviere Atax ou Aude, sur laquelle cette ville avoit été bâtie. Les habitans même de Narbonne sont appellés quelquefois *Atacini*, comme le Poëte Gaulois Varron qu'on qualifie *Atacinus* pour le distinguer du sçavant Varron, qui étoit Romain. On a depuis détourné le cours de l'Atax ou Aude. Sidonius Apollinaire fait aussi l'éloge de cette ville, dans la piece de vers qu'il a intitulée *Narbo.* Il dit entr'autres choses qu'elle étoit célebre

Muris, civibus, ambitu, tabernis,
Portis, porticibus, foro, theatro,
Delubris, capitoliis, monetis,
Thermis, arcubus, horreis, Macellis,
Pratis, fontibus, insulis, salinis,
Stagnis, flumine, merce, ponte, ponto.

Les Écrivains du moyen âge nomment quelquefois cette ville

Narbona au lieu de Narbo; c'eſt une faute. *Narbona* eſt une ville de l'Illyrie, & aucun ancien Auteur, ſi ce n'eſt Ammien Marcellin, ne donne le nom de *Narbona* à la ville de Narbonne.

Cette ville n'étoit qu'à deux lieues de la mer près du lac, nommé par Pline & par Pomponius Méla, *Rubreſus* ou *Rubrenſis*, & en François, l'Étang de la Rubine, qui formoit autrefois un port où les vaiſſeaux abordoient, & par où ceux de Narbonne faiſoient un très-grand commerce en toutes les provinces, ſituées ſur la mer Méditerranée, juſqu'en Égypte. C'eſt ce que nous apprenons de pluſieurs Auteurs, & particuliérement de Sulpice Sévere, qui vivoit ſous les Empereurs Valentin II. Théodoſe & Honorius. Strabon, en diſant que cette ville étoit le port des Arécomices, ajoute qu'elle étoit plutôt l'entrepôt de toute la Gaule. Mais, il y a long-tems que ce port a été bouché, la mer s'étant retirée de ſes côtes, où les navires ne peuvent plus aborder à cauſe des bas fonds.

Narbonne a donné ſon nom à la province Narbonnoiſe ou gaule Narbonnoiſe, dont elle étoit la capitale, & qui dans la ſuite fut diviſée en Narbonnoiſe première, Narbonnoiſe ſeconde, Viennoiſe, Alpes Graiennes, & Alpes Maritimes. Elle a auſſi donné ſon nom à cette partie de la mer Méditerranée, qui mouilloit les côtes de la province Narbonnoiſe, & que Strabon appelle *Mare Narbonenſe*; & d'autres, *Mare Narbonicum*. Narbonne étoit la plus ancienne colonie des Romains dans la Gaule Tranſalpine.

Cette ville vit naître le Fabius qu'Horace, dans la première Satyre du premier livre, marque au coin des grands parleurs; Montanus, qui vivoit dans les commencemens de la chûte de l'éloquence Romaine; & Marcus Aurélius Carus, qui fut Empereur.

Narbonne, après les premiers Céſars, fut obligée de céder le rang à Vienne, ſur le Rhône, à qui les Romains avoient accordé de grandes prérogatives; mais, lorſque ſous Conſtantin les charges de l'Empire & les provinces furent multipliées, Narbonne fut reconnue métropole de tout le païs qui eſt entre le Rhône & la Garonne, quoiqu'il y eût alors en ce païs des villes qui ne lui cédoient pas en grandeur & en puiſſance, & cette province fut nommée la premiere Narbonnoiſe.

Narbonne tomba au pouvoir des Viſigoths ſur la fin du regne de Valentinien III, au milieu du cinquième ſiecle, & ils la conſerverent juſqu'à la mort de leur dernier roi Roderic, tué en Eſpagne par les Sarrazins, qui établirent une colonie de Mahométans à Narbonne, laquelle devint leur place d'armes au-deçà des monts. Ils s'y ſoutinrent long-tems contre les François; mais enfin, ſous le regne de Pepin, les Sarrazins furent con-

traints, l'an 752, après avoir souffert un blocus de plus de six ans, de rendre la place.

Sous le regne de Charlemagne, Narbonne fut prise encore par les Sarrazins; leur Roi, qui avoit son siege à Cordoue en Espagne, ayant passé les Pyrénées, défit en bataille les François, commandés par Guillaume, qui étoit alors Duc ou Gouverneur général d'Aquitaine & de Septimanie. Ce Roi, après sa victoire, s'empara de Narbonne. Les Sarrazins en furent chassés deux ans après par les troupes de Charlemagne; ensuite, les François conquirent en plusieurs années la Catalogne; ce qui éloigna entiérement les Sarrazins du voisinage de Narbonne.

Le roi Pepin donna la moitié de la Seigneurie de cette ville & de son domaine aux Archevêques, ce qui fut confirmé par Charlemagne & ses successeurs. Néanmoins, les Ducs qui commandoient pour le Roi, avoient une jurisdiction supérieure à celle de l'Archevêque; ce qui dura jusqu'au déclin de la race de Charlemagne, lorsque les comtes de Toulouse & de Carcassonne, & même plusieurs Vicomtes, se rendirent propriétaires & indépendans. On voit que les Vicomtes de Beziers avoient quelque part à la Seigneurie de Narbonne & de son territoire; mais, celui qui avoit le plus d'autorité, étoit le Vicomte de cette ville, qui relevoit de l'Archevêque. Ce Prélat tenoit alors lieu de Duc de Narbonne, ce qui dura jusqu'à la fin du onzieme siecle. Ce fut alors que Raimond de S. Gille, Comte de Toulouse, prit le titre de Duc de Narbonne, auquel ses prédécesseurs, les Comtes propriétaires de Toulouse, n'avoient jamais prétendu; car, ceux qui ont joui, sous Charlemagne & ses successeurs, du titre de Duc de Narbonne, de Septimanie, & de Gothie, n'étoient que de simples Officiers & Commandans par commission du Roi; ce fut donc uniquement par la loi du plus fort que Raimond de S. Gille, s'empara du haut domaine de Narbonne & des villes voisines, ayant même usurpé une partie de la Provence. Ses enfans & ses successeurs voulurent soutenir ses prétentions, à quoi ils trouverent de grandes oppositions. Les Archevêques se maintinrent toujours dans leurs droits, & continuerent à recevoir l'hommage des Vicomtes de Narbonne; & même, lorsque Simon de Montfort, après avoir vaincu les Albigeois, se fut rendu maître de tout le païs, il fit hommage & prêta serment de fidélité à Renaud Amauri, Archevêque de Narbonne, comme on voit par une lettre d'Innocent III écrite à Simon, où ce Pape le blâme d'avoir fait plusieurs attentats sur la ville de Narbonne & sur son Église, quoiqu'il eût fait hommage & serment de fidélité à l'Archevêque.

Enfin, ce Vicomté, après avoir

avoir passé dans bien des familles, s'est trouvé réuni à la couronne de France par Henri IV, qui en hérita du côté de sa mere, Jeanne d'Albret.

Il y avoit autrefois à Narbonne un grand nombre de bâtimens antiques, un capitole, un cirque, un amphithéatre; mais, tout cela a été ruiné, & on s'est servi des matériaux pour bâtir les nouvelles fortifications de cette ville, qui étoit un boulevard de la France, du tems que les Espagnols tenoient Perpignan.

NARBONNOISE [la Gaule ou la Province], *Narbonensis Gallia*, *Provincia*. (*a*) Avant la division des Gaules par Auguste, les Romains appelloient *Provincia Romana* tous les païs de la Gaule qui étoient compris depuis les Pyrénées ou les frontieres d'Espagne, jusqu'aux Alpes ou jusqu'à l'Italie, & entre la mer Méditerranée, les Cévenes, le Rhône avant qu'il se joigne à la Saône, & le lac de Geneve. On lui avoit donné ce nom, & Jules César l'a appellée *Provincia* ou *Provincia nostra*, parce qu'elle étoit la première & la seule Province des Romains au-delà des Alpes. *Belgæ*, dit Jules César, *à cultu atque humanitate Provinciæ longissimè absunt.* Dans un autre endroit il dit : *Cùm nunciatum esset Helvetios per Provinciam nostram iter facere conari.*

Lorsqu'Auguste eut fait la division des Gaules, la Province Romaine fut appellée *Gallia Narbonensis*, ou Gaule Narbonnoise. Pline en donne les bornes en cette maniere : *Narbonensis Provincia appellatur pars Galliarum, quæ interno mari alluitur, Braccata antè dicta, amne Varo ab Italia discreta, Alpiumque vel saluberrimis Romano imperio jugis; à reliqua verò Gallia latere septentrionali montibus Gebenna & Jura*, &c. Elle se trouva alors si peuplée de colónies Romaines & de villes municipales, que Pline est tenté de la regarder plutôt comme l'Italie même, que comme une province dépendante de l'Italie. Elle fournit de grands hommes à la ville de Rome, ce qui fait dire à Claudius : *Num pœnitet Balbos ex Hispania, nec minùs insignes viros è Gallia Narbonensi transivisse.* Après Auguste, mais avant Constantin, selon *Carolus à Santo Paulo, Geogr. Sacræ, L. V. n.* 3. la province de Narbonne fut démembrée, & de ce démembrement on forma deux autres provinces; la province des Alpes & la province Viennoise. Enfin, dans la suite, comme on le voit dans la huitième lettre du Pape Hilaire, du trois des nones de Décembre 462, la province Narbonnoise étoit divisée en

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. p. 3, 9. Plin. Tom. I. pag. 97, 145. *& seq.* Strab. p. 178. *& seq.* Pomp. Mel. p. 133, 134. Ptolem. L. II. c. 10. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 14. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII, p. 414.

première Narbonnoise & seconde de Narbonnoise. Elle fut toujours regardée comme appartenant aux Gaules jusqu'au regne des Goths, qui la mirent sous la dépendance de l'Espagne, & elle y demeura jusqu'à la fin du septième siecle, & quelques années même au-delà, puisque l'on voit la souscription de Suniefredus, métropolitain de Narbonne, parmi celles des Évêques qui assisterent au quinzieme Concile de Tolede l'an 726.

Il est donc certain que de la Narbonnoise sont sorties trois Provinces; la Narbonnoise proprement dite, ou première lorsqu'il y en a eu deux, la Viennoise, & la seconde Narbonnoise; & à ces trois Provinces se joignent les Alpes maritimes & les Alpes Grecques. Plusieurs Sçavans, du nombre desquels est Joseph Scaliger, appliquent aux cinq Provinces qu'on vient de nommer la dénomination de Viennoise; se fondant sur l'autorité du faux Isidore, qui a fabriqué des décrétales, & sur une notice fort suspecte de nouveauté, & qu'on ne sçauroit mettre en opposition à des monumens tels que la notice des Provinces, qui paroît avoir été dressée sous Honorius, & que la notice des dignités de l'Empire, que l'on croit être du tems de Valentinien III. Comment a-t-on pu se persuader que le nom de Viennoise seconde pût convenir à la Narbonnoise premiere, sans considérer que ce qui a composé la Viennoise étoit antérieurement compris sous le nom même de Narbonnoise? C'est pourtant ainsi que Sanson intitule les Provinces dont il est question. Mais, quand on voit dans Scaliger, que la division de la Gaule en dix-sept Provinces est d'Auguste, quelques autres méprises ne doivent plus étonner.

Le partage de l'ancienne Narbonnoise en plusieurs Provinces, a limité la Narbonnoise première entre le Rhône & les Pyrénées; & sous sa métropole *Narbo*, la notice des Provinces ne compte d'autres cités que *Tolosa*, *Bæterræ*, *Nemausus* & *Luteva*, & *Ucetia* n'y paroît que sous le titre de *Castrum*, inférieur à celui de *Civitas*, qu'Ucetia n'a eu que postérieurement. On sçait que cette province Narbonnoise comprend deux provinces Ecclésiastiques, depuis que Jean XXII, en 1317, érigea Toulouse en Métropole, lui donnant pour suffragans sept nouveaux sieges, qu'il établissoit en même tems.

Il est nécessaire de s'expliquer sur la Narbonnoise seconde, par la difficulté qu'il y a de sçavoir comment a été formée cette seconde Narbonnoise. Comme elle ne tient point à la première, & qu'elle en est séparée par des cités annexées à la Viennoise, on l'en croiroit un démembrement, si l'on ne pensoit en même tems que dans ce cas, le nom de Viennoise seconde lui étoit dû plutôt que

celui de seconde Narbonnoise. Ce qu'il y a de vraisemblable, c'est que la formation de cette seconde Narbonnoise apporta du changement à l'une & à l'autre des provinces Narbonnoise & Viennoise.

Le P. Pagi attaque M. de Marca, qui avoit cru que la seconde Narbonnoise fut formée aux dépens de la Viennoise seule ; & il soutient que la Narbonnoise seule donna les cités, dont on composa la nouvelle Province. Mais, nous ne pouvons être du sentiment de l'un ni de l'autre.

Pour comprendre l'état de la question, il faut sçavoir que la seconde Narbonnoise fut formée des cités d'Aix qui en fut la capitale, Apt, Riès, Fréjus, Gap, Sistéron & Antibe. Si ces cités avoient été de la Narbonnoise, dit M. de Marca, le Gouverneur de cette Province n'auroit pu la parcourir toute entiere, qu'en traversant le territoire de la Viennoise. Cette considération nous paroît détruire entiérement l'opinion du P. Pagi, qui d'ailleurs ne sçauroit s'accorder avec ce qu'écrit Ammien Marcellin, qu'Antibe étoit une cité de la Viennoise.

D'un autre côté, quelle apparence, dit le P. Pagi, que la nouvelle province, si on l'avoit prise de la Viennoise, n'eût pas eu le nom de Viennoise seconde, au lieu de celui de seconde Narbonnoise ? Et comment se persuadera-t-on que dans les précédentes divisions, c'est-à-dire, pendant quatre-vingts ans, ou environ, la Viennoise a eu vingt cités, tandis que la Narbonnoise n'en auroit eu que six ? Dans la dernière division, la Viennoise conserva treize cités, quelle auroit été son étendue, si elle avoit eu encore les sept cités, dont la seconde Narbonnoise fut composée ?

C'est ainsi que ces deux Critiques sçavent se convaincre l'un l'autre, de s'être mépris dans l'idée qu'ils ont eue de la maniere dont fut formée la nouvelle Province. Il faut donc imaginer une troisième opinion, qui ne soit pas sujette aux inconvéniens qu'ils se reprochent. La seule qui se présente, est que la seconde Narbonnoise fut formée, tant de la Viennoise que de la Narbonnoise, qui changerent presque entiérement de face. Dans cette opinion, Aix qui devient la métropole de la nouvelle Province, étoit auparavant une cité de la Narbonnoise, ainsi que la cité du Vivarès en-deçà du Rhône, & au-delà de ce fleuve les cités d'Avignon, Orange, Cavaillon, & peut-être encore quelques autres. On donna celles-ci à la Viennoise, qui par-là fut dédommagée des cités d'Apt, Riès, Fréjus, Gap, Sistéron & Antibe, qu'on unit à Aix ; & le nouveau Gouvernement qu'on forma de ces cités, prit le nom de seconde Narbonnoise, parce que c'étoit de la Narbonnoise qu'on avoit détaché Aix, qui en devint la capitale. Ce n'est-

là qu'une conjecture, mais il falloit y avoir recours dans le silence des Anciens, & nous croyons qu'on n'en sçauroit imaginer une plus plausible.

On croit que la formation des deux Narbonnoises se fit sous l'Empereur Valentinien ou sous Gratien son fils & son successeur.

Strabon fait un bel éloge de la bonté du terroir de la gaule Narbonnoise, lorsqu'il dit que cette province produit toutes les especes de fruits qui viennent en Italie. Pomponius Méla en parle comme d'un païs bien cultivé, & pour cette raison très-fertile.

NARCÉA, *Narcæa*, Ναρκαία, un des surnoms de Minerve. *Voyez* Minerve Narcéa.

NARCÉE, *Narcæus*, (*a*) Ναρκαῖος, fils de Bacchus & de Physcoa. Étant devenu grand, il fit la guerre à ses voisins, se rendit fort puissant & bâtit un temple à Minerve sous le nom de Minerve Narcéa. Il institua le premier des sacrifices à Bacchus, & en l'honneur de Physcoa il institua un chœur de musique qui porta long-tems son nom, pour ne rien dire de beaucoup d'autres honneurs qu'il lui fit rendre.

NARCISSE [la Fontaine de], *Narcissi Fons*, Ναρκίσσου Πηγὴ, (*b*) fontaine d'un village nommé Hénodacon, situé aux confins des Thespiens en Grece. C'est la fontaine où l'on prétendoit que Narcisse se regarda, & entra en admiration de sa figure. *Voyez* l'article suivant.

NARCISSE, *Narcissus*, (*c*) Νάρκισσος, fils du Céphise, c'est-à-dire, de quelque Prince qui donna son nom à ce fleuve, & de la nymphe Liriope. Lorsque Narcisse eut atteint l'âge de seize ans, comme il avoit la beauté d'un enfant avec les graces d'un jeune homme, il fut aimé indifféremment & des jeunes hommes & des jeunes filles; mais, son orgueil n'étoit pas moindre que sa beauté, & jamais garçon ni fille ne fut capable de lui plaire. Un jour, en chassant le cerf, il fut apperçu par la nymphe Écho, cette nymphe qui ne peut se taire quand les autres parlent, & qui ne parle jamais la première. Narcisse la méprisa, ainsi que quantité d'autres nymphes des bois & des montagnes.

Enfin, quelqu'une, offensée de ces injurieux mépris, en demanda la vengeance, & levant les mains au Ciel: *Ainsi puisse-t-il aimer*, dit-elle, *& ne jouir jamais de ses amours.* La Déesse de l'indignation & du dépit écouta cette priere, & se prépara à y répondre. Il y avoit dans une forêt une fontaine d'une eau si claire & si tranquille, qu'on l'auroit prise facile-

(*a*) Pauf. pag. 318.
(*b*) Pauf. pag. 589.
(*c*) Pauf. pag. 589. Ovid, Metam. L. III. c. 6. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 18. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscripr. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 202, 203.

ment pour une glace de cryſtal. Ni les bergers, ni les brebis, ni les bêtes ſauvages, ni les oiſeaux, ni enfin aucune branche d'arbre qui ſeroit tombée dedans, ne l'avoient jamais troublée. On voyoit tout à l'entour comme un tapis d'herbe verte, entretenue par l'eau de cette fontaine, & par l'ombre de la forêt, qui avoit toujours empêché que le ſoleil le plus ardent n'en pût chaſſer la fraîcheur. Narciſſe laſſé de la chaſſe vint ſe repoſer en cet endroit, & ſe laiſſa attirer juſqu'au bord de cette fontaine, par la beauté du lieu, & par cette eau qu'il ſuivit & qu'il voyoit ſerpenter parmi les herbes de la forêt. Comme il buvoit dans cette fontaine, il fut ravi de l'image de ſa beauté que l'eau lui repréſentoit. Il aime en même tems ce qu'il voit, quoique ce ne ſoit qu'une apparence, & prend pour un corps ce qui n'eſt qu'une ombre. Il entre en admiration de ſoi-même, il conſidere ſon viſage avec une ſi profonde attention qu'il en devient immobile, & qu'on le prendroit pour une ſtatue qui ſeroit ſur une fontaine. Il contemple ſes yeux qui ſont auſſi beaux que deux aſtres, ſes mains qui ſeroient dignes de Bacchus, & ſes cheveux dignes d'Apollon. Il regarde ſon col qui reſſemble à de l'ivoire; il regarde ſon tein, & cette couleur même de neige & de vermillon qui font le plus bel objet qui ait jamais charmé la vue; enfin, il admire toutes les choſes par leſquelles il eſt déjà miſérable; il ſe déſire lui-même; il aime, & eſt lui-même ce qui eſt aimé; il demande, & eſt lui-même ce qu'il demande; il eſt la matière qui brûle, & & tout enſemble le feu qui le brûle. Combien baiſa-t-il de fois cette fontaine trompeuſe? Et combien de fois voulant ſe baiſer lui-même, enfonça-t-il ſes bras dans l'eau, ſans ſe trouver où il ſe voyoit? Il ne ſçauroit dire ce qu'il regarde; mais, il brûle par ce qu'il regarde, & la même erreur qui le trompe, le contente & plait à ſes yeux.

Cependant, ni le ſoin de ſe nourrir, ni la néceſſité de repoſer, ne purent l'arracher de ce lieu; mais, demeurant couché ſur l'herbe, il regarde d'un œil avide & qui ne ſe peut aſſouvir cette trompeuſe beauté. Il brûle & meurt par ſes propres yeux, en ſe ſoulevant un peu, & levant les bras vers les arbres qui l'environnent. » O » forêts, dit-il, qui a jamais » plus cruellement aimé? Vous » le ſçavez, ſombres forêts, car » vous avez ſouvent donné une » retraite favorable aux amans » les plus malheureux. Hélas! » depuis tant de ſiecles que vous » avez ſurmontés, en avez- » vous jamais vu dont la dou- » leur ait été pareille, & qui » aient recouru plus juſtement » au remede épouvantable que » nous donne le déſeſpoir? Je » vois tout le bien que je veux, » & toutefois je ne puis trou- » ver ce que je vois & ce que

» je veux. Et ce qui me gêne » davantage, nous ne sommes » point séparés par de grandes » mers, ni par de hautes montagnes, ni par de fortes murailles, mais seulement par » un peu d'eau. Cette beauté » que je désire, a pour moi les » mêmes désirs; & toutes les » fois que je me baisse pour lui » donner des baisers, elle se » hausse de son côté pour me » rendre ce que je lui donne. » On diroit que je la touche, » tant il y a peu de chose entre » nous. Mais hélas, que fort » peu de chose est un grand » obstacle aux amans! Sors de-» là qui que tu sois. Toi que » j'aime uniquement, feras tu » seul qui me tromperas? Pour-» quoi fuis tu lorsque je te » cherche? Ni mon âge, ni ma » beauté ne sont pas dans un tel » état qu'elles doivent te faire » peur, & il s'est trouvé des » nymphes qui ont eu pour moi » de l'amour. Ton visage qui » me flatte, me fait concevoir » quelque espérance. Lorsque » je te tends les bras, tu me » tends aussi les tiens. Lorsque » je te ris, tu me ris; & j'ai » souvent remarqué que tu pleu-» res, quand je pleure. Tu ré-» ponds par de mêmes signes à » tous les signes que je te fais; » & autant que je le puis con-» jecturer par le mouvement de » ta belle bouche, tu me par-» les lorsque je te parle. Mais, » je commence à m'apperce-» voir que c'est à moi que je » parle. Je connois ici mon » image, je brûle d'amour pour » moi-même; je suis l'amant, » & l'aimé, & j'allume moi-» même les flammes qui me » brûlent & qui me consument. » Que ferai-je malheureux? » Faut-il que je demande, ou » qu'on me demande? Mais, » que pourrai-je demander? Je » possede ce que je désire, & » ne suis pauvre que pour trop » avoir. Que ne puis-je, ô jus-» tes Dieux, me séparer de » moi-même! Mais, que ce » souhait est étrange & nou-» veau pour un amant, de vou-» loir être séparé de ce qu'il » aime! La douleur m'a déjà » ôté les forces, elle m'ôtera » bientôt la vie; & je meurs » malheureusement, lorsque je » ne commence qu'à vivre. » Toutefois, je ne me plaindrai » pas d'une mort qui va finir » tant de douleurs. Je souhai-» terois seulement qu'elle épar-» gnât celui que j'aime; mais, » nous devons mourir ensem-» ble, & en nous prenant tous » deux, la mort ne prendra » qu'une vie. »

A peine eût-il fait cette plainte que l'erreur qui l'aveugloit le fit retourner à son ombre. Alors, il répandit tant de larmes qu'il en troubla cette fontaine. Comme son image y paroissoit moins distinctement, que quand l'eau n'étoit point troublée, il commença à crier, voyant qu'elle s'effaçoit: » Où » fuis-tu cruel? Demeure & ne » m'abandonne pas sitôt. S'il » ne m'est pas permis de te tou-

» cher, qu'il me soit permis de te » voir, & de faire de ce regard » la nourriture de ma fureur. » Tandis qu'il faisoit ces plaintes, il déchira son habit, se frappa le sein de ses mains, & lui fit prendre une couleur qui ressembloit à celle des pommes qui sont partagées de rouge & de blanc, ou bien à celle des raisins qui ne sont pas encore mûrs. Mais, quand il eut vu dans cette fontaine l'outrage qu'il venoit de faire à une chair si délicate, il cessa de se frapper, & en même tems il perdit les forces. Comme on voit fondre la cire à la chaleur d'un petit feu, ou, comme la rosée se dissipe aux premiers rayons du soleil, ainsi le misérable Narcisse est peu à peu consumé par le feu qu'il a dans le cœur. On ne voit plus sur son visage ce blanc & ce rouge qui s'y confondoient avec tant de grace; il n'a plus cette vigueur qui répondoit à sa beauté, ni enfin tous ces attraits qui l'avoient charmé lui-même. Il n'a plus ce corps pour qui la malheureuse Écho avoit tant d'amour; & néanmoins quand elle le vit en ce malheureux état, quoiquelle fût en colere, & qu'elle se souvînt de son mépris, elle en eut de la pitié & de la douleur. Toutes les fois qu'il disoit, *hélas!* elle lui répondoit *hélas!* & s'il faisoit quelque bruit en se frappant avec les mains, elle rendoit un son pareil. Les dernieres paroles qu'il prononça en regardant l'image qui alloit se perdre avec lui, ce furent ces tristes paroles: *O beauté vainement aimée!* Écho lui rendit la même chose; & aussitôt qu'il eut dit adieu, Écho lui dit aussi adieu. En même tems, sa tête se baissa sur l'herbe, la mort lui ferma les yeux, qui admiroient encore en mourant ses beautés presque évanouies. Comme il s'étoit fait une habitude de se regarder, quand il fut dans les enfers, & qu'il passoit les eaux du Styx, il s'y regardoit encore. Les Naiades ses sœurs le pleurerent, se couperent les cheveux en signe de douleur & d'affliction, & les jetterent sur leur frere. Les Dryades en verserent aussi des larmes, & la nymphe Écho, qui n'en étoit pas moins affligée, répondoit à tous leurs soupirs. Enfin, elles préparoient déjà le bûcher, les torches, & le cercueil de leur frere; mais, son corps ne se trouva point; & l'on rencontra en sa place une fleur jaune qui avoit dans le milieu quelques feuilles blanches.

C'est ainsi qu'Ovide raconte cette fable. Mais, Pausanias, quoique d'ailleurs assez crédule, prétend que c'est un conte qui lui paroît peu vraisemblable. » quelle apparence, ajoute-t-il, qu'un homme soit » assez privé de sens pour être » épris de lui-même, comme » on l'est d'un autre, & qu'il » ne sçache pas distinguer l'ombre d'avec le corps? Aussi y » a-t-il une autre tradition, » moins connue à la vérité,

» mais qui a pourtant ses partisans & ses auteurs. On dit que Narcisse avoit une sœur jumelle qui lui ressembloit parfaitement ; c'étoit même air de visage, même chevelure, souvent même ils s'habilloient l'un comme l'autre, & chassoient ensemble. Narcisse devint amoureux de sa sœur, mais il eut le malheur de la perdre. Après cette affliction, livré à la mélancolie, il venoit sur le bord d'une fontaine, dont l'eau étoit comme un miroir où il prenoit plaisir à se contempler; non qu'il ne sçût bien que c'étoit son ombre qu'il voyoit, mais en la voyant il croyoit voir sa sœur, & c'étoit une consolation pour lui. Voilà comme le fait est raconté par d'autres. Quant à ces fleurs qu'on appelle des Narcisses, si l'on en croit Pamphus, elles sont plus anciennes que cette aventure. Car, long-tems avant que Narcisse le Thespien fût né, ce Poëte a écrit que la fille de Cérès cueilloit des fleurs dans une prairie, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton, & selon Pamphus les fleurs qu'elle cueilloit, & dont Pluton se servit pour la tromper, c'étoient des Narcisses & non des violettes. »

Peut-être, après tout, que le genre de mort de Narcisse n'est fondé que sur son nom même, qui est dérivé d'un mot Grec, qui veut dire, *être engourdi*, *sans sentiment*, d'où les remédes assoupissans sont appellés Narcotiques. Nous disons le genre de mort, car le fond de l'histoire est vrai. Comme ce jeune homme n'avoit marqué que du mépris pour toutes les personnes qui avoient conçu de la tendresse pour lui, on dit que c'étoit l'amour lui-même qui s'étoit vengé de son indifférence, en le rendant amoureux de lui-même ; & Ovide, toujours porté au merveilleux, a suivi cette histoire du côté qui lui en fournissoit. Elle est contée plus naturellement par Conon, de même que par Pausanias.

Il n'y a personne qui ne juge que par Narcisse on a voulu représenter ceux qui ont trop bonne opinion d'eux-mêmes, qui n'aiment qu'eux, qui ne considerent qu'eux & qui perdent enfin leur fortune, en croyant qu'ils méritent plus que tout ce qu'on veut leur donner. On nous représente Narcisse jeune, parce que les jeunes gens sont ordinairement les plus sujets à la maladie dont il mourut, nous voulons dire à s'aimer, & à aimer tout ce qui vient de leur esprit. Narcisse se persuadoit qu'il ne pouvoit trouver rien d'aimable que lui-même ; Narcisse ne vouloit point écouter la raison qui l'auroit bientôt détrompé ; aussi Narcisse périt par une vengeance des Dieux. N'est-ce pas ce que font les jeunes gens ? Soit qu'ils s'appliquent à la guerre, soit qu'ils s'adonnent aux sciences, ou enfin aux au-

tres choſes, ils croyent que la prudence humaine s'eſt toute raſſemblée en eux, qu'ils ont les ſciences infuſes, & qu'avec la force du corps ils ont auſſi celle de l'eſprit. Mais, outre que ces amoureux d'eux-mêmes tombent ordinairement dans de grands malheurs, ils ſont encore châtiés par cette ſorte de folie qui les porte à croire que leur ignorance eſt la véritable ſageſſe. Enfin, le miſérable Narciſſe fut changé en une fleur pour montrer que la beauté & la vaine gloire ſont des choſes légeres & périſſables, & qu'elles ſont de peu de durée. Mais, comme cette fleur ne fleurit que tard, il ſemble qu'elle nous veuille avertir de ne pas commencer trop tôt à nous croire ſages. Pour nous, nous eſtimerions que la ſouveraine ſageſſe conſiſte à ſe défier toujours de ſageſſe.

Que ce ſoit fable ou bien hiſtoire,
Narciſſe mourut à vingt ans;
Et toutefois qui le peut croire?
Il a laiſſé cent mille enfans.

NARCISSE, *Narciſſus*, (*a*) Νάρκισσος, jeune homme avec qui Socrate s'entretenoit ordinairement, au rapport de Lucien.

NARCISSE, *Narciſſus*, (*b*) Νάρκισσος, un des plus puiſſans affranchis de l'empereur Claude, abuſa étrangement de l'autorité dont ce Prince le laiſſa jouir. Il avoit obtenu l'emploi de Secrétaire, & étoit devenu par-là le confident de Claude.

Le premier abus que Narciſſe fit de ſon énorme crédit, ce fut la mort tragique de C. App. Silanus, illuſtre perſonnage, qui avoit l'honneur d'appartenir de fort près à la famille impériale. Un matin, Narciſſe étant entré dans la chambre de ſon maître, qui étoit encore au lit, lui dit d'un air effrayé, qu'il l'a vu en ſonge poignardé par C. App. Silanus. Meſſaline, contrefaiſant l'étonnée, admire le rapport du ſonge de Narciſſe avec les ſiens, & aſſure que depuis pluſieurs nuits cette même idée la perſécute & la tourmente. En ce moment, on annonce C. App. Silanus, qui étoit mandé comme de la part de l'Empereur. Son arrivée dans ces circonſtances parut à Claude une conviction de ſes deſſeins criminels, & il le fit tuer ſur le champ.

Deux ans après, c'étoit l'an de Jeſus-Chriſt 42, la révolte de Fur. Camillus Scribonianus ayant donné lieu aux recherches les plus rigoureuſes, Narciſſe & les autres affranchis profiterent de l'occaſion pour exercer leur vengeance, ou s'enrichir de la dépouille des accuſés. Non-ſeulement ils firent con-

(*a*) Lucian. T. I. p. 758.

(*b*) Dio. Caſſ. pag. 674. *& ſeq.* Tacit. Annal. L. XI. c. 29. *& ſeq.* L. XII. c. 1. *& ſeq.* L. XIII. c. 1. Sueton. in Claud. c. 28. *& ſeq.* Juven. Satyr. 14. v. 329. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 107. *& ſuiv.* T. III p. 153.

damner & exécuter à mort, mais préalablement déchirer par les tortures plusieurs Sénateurs & chevaliers Romains, quoique Claude au commencement de son regne, eût promis avec serment qu'aucune personne de marque ne seroit appliquée à la question. Ceux qui échapperent, en furent redevables à leur argent.

A. Plautius avoit reçu ordre de conduire dans la grande Bretagne les légions qui lui obéissoient; mais, les soldats Romains ne se laisserent pas aisément persuader de passer dans cette isle. Pour vaincre leur résistance aux ordres de leur chef, qui étoit un personnage consulaire, l'affranchi Narcisse eut l'insolence de se transporter dans leur camp, & de monter sur le tribunal d'A. Plautius, dans le dessein de les haranguer. Loin de vouloir l'entendre, ils crierent *aux Saturnales*, pour lui reprocher les fers de la servitude qu'il avoit portés; & l'indignation, faisant sur eux ce que la considération du devoir n'avoit pu obtenir, ils déclarerent à leur général qu'ils étoient prêts à le suivre.

L'an de Jesus-Christ 48, Narcisse entreprit de perdre Messaline, qui par la mort d'un affranchi fort accrédité, avoit allarmé tous les autres par la crainte d'un sort semblable; & pour réussir dans son projet il se servit de l'occasion du mariage de cette Princesse avec Silius; mariage qui avoit été contracté à l'insçu de Claude. Cet Empereur étoit alors à Ostie. Narcisse gagna donc deux Concubines du Prince, Calpurnie & Cléopatre, par argent, par promesses, en leur faisant envisager l'augmentation de leur crédit au moyen de la ruine de l'impératrice; & il les engagea à se rendre délatrices contre elle. Calpurnie, dans un moment où Claude étoit seul, se jette à ses genoux, lui déclare le mariage de Messaline avec Silius. En même tems, elle interroge Cléopatre, qui de concert avec elle étoit présente, & lui demande si elle en a entendu parler; & celle-ci ayant répondu qu'elle en étoit instruite, Calpurnie prie l'Empereur de mander Narcisse. Il entre, & d'abord il supplie Claude de lui pardonner s'il ne l'a pas averti des autres désordres de Messaline. » Actuellement même, dit-» il, ce n'est pas précisément » l'adultere que je lui reproche. » Silius est servi par vos escla-» ves; sa maison est remplie » des meubles des Césars. Ce » n'est pas là ce qui excite mon » zele. Laissez-le jouir, si vous » le voulez, de tout l'appareil » de la dignité impériale. Mais, » qu'il vous rende votre épou-» se, & qu'il annulle le con-» trat de mariage passé avec » elle. Êtes-vous instruit, ajou-» ta-t-il, de votre divorce? » Le mariage de Silius a eu pour » témoins le peuple, le Sénat, » les soldats; & si vous ne » vous hâtez, le nouveau ma-

» rié eſt maître de la ville. »

Cependant, Meſſaline prenoit toutes les meſures poſſibles pour tâcher d'appaiſer Claude, & elle auroit pu réuſſir, ſi elle n'avoit pas eu affaire à un vigilant ennemi. Narciſſe, ſe défiant du préfet du Prétoire, qui étoit un homme ſans principes, & également capable du bien & du mal ſelon les occaſions, déclara affirmativement à Claude, en ſe faiſant appuyer de ceux qui partageoient les mêmes craintes avec lui, qu'il n'y avoit point de ſûreté pour la perſonne de l'Empereur, à moins que pour ce jour ſeulement le droit de commander les gardes ne fût donné à l'un des affranchis; & il offrit de s'en charger. De plus craignant que pendant le voyage d'Oſtie à Rome, qui pourtant n'eſt pas long, les diſcours de Vitellius & de Cécina Largus ne tournaſſent l'eſprit de Claude, & ne le fiſſent changer de réſolution, il demanda & prit une place dans le caroſſe de l'Empereur.

Claude varioit dans ſes diſcours. Souvent il témoignoit une vive indignation contre les horribles débauches de Meſſaline; quelquefois le ſouvenir du lien nuptial l'attendriſſoit, & ſur-tout la conſidération de ſes enfans en bas-âge. A ces différens propos Vitellius ne répondit jamais autre choſe, ſinon : *O honte! O crime!* Narciſſe le preſſoit de s'expliquer, & de faire connoître ſes véritables ſentimens. Mais, il ne put jamais tirer de ce courtiſan, que des paroles ambigues, & ſuſceptibles de toutes les interprétations que demanderoient les circonſtances; & Cécina Largus imita cette diſſimulation artificieuſe.

Narciſſe fit mener l'Empereur droit à la maiſon de Silius; & après lui avoir fait remarquer dans le veſtibule l'image de Silius le pere, placée en honneur, quoique ſa mémoire eût été flétrie par un arrêt du Sénat, il lui montra les ameublemens & les bijoux qui avoient autrefois décoré les maiſons des Nérons & des Druſus, devenus la récompenſe de la débauche & de l'adultere. Cette vue irrita Claude, & lui fit prendre le ton menaçant. Narciſſe, le voyant dans cette bonne diſpoſition, le conduiſit promptement au camp des Prétoriens, où les troupes étoient aſſemblées pour le recevoir. L'Empereur, averti par ſon affranchi, leur fit une harangue très-courte. Car, ſi le reſſentiment cherchoit à ſe produire, la honte le retenoit. Les ſoldats, entrant dans la juſte indignation de l'Empereur, demanderent à cris redoublés les noms des coupables, afin qu'il en fût fait prompte & ſévere juſtice. Silius, qui fut préſenté le premier, demanda pour toute grace que l'on hâtât ſon ſupplice. Pluſieurs autres, tant Sénateurs que Chevaliers Romains, périrent avec une ſemblable conſtance. Cependant, Narciſſe, craignant que Meſſa-

line ne vînt à bout de sauver sa vie, & de rentrer en grace, la fit tuer par un officier militaire. On décerna alors à Narcisse les ornemens de la Questure. C'étoit une assez foible décoration pour un affranchi si accrédité.

Claude, voulant ensuite contracter un nouveau mariage, Narcisse lui proposa Élia Pétina, & dit que cette alliance n'étoit point une nouvelle alliance; qu'Élia Pétina avoit déjà été épouse de Claude; qu'elle avoit de lui une fille actuellement vivante; qu'ainsi il n'arriveroit aucun changement dans la maison impériale, si elle y rentroit; & qu'il n'étoit point à craindre qu'elle regardât avec des yeux de marâtre Britannicus & Octavie, qui étoient ce qu'elle avoit de plus proche après ses propres enfans. Mais, ces raisons ne prévalurent pas, & Claude épousa Agrippine, mere de l'empereur Néron.

L'accusateur de Messaline ne pouvoit pas espérer de vivre sous Britannicus empereur; mais, il comprit qu'il n'avoit pas moins à craindre & à redouter d'Agrippine, si Néron venoit à régner. Entre deux périls extrêmes, il choisit de s'exposer à celui qui étoit d'accord avec son devoir; & puisque sa perte étoit certaine, il voulut au moins la mériter par un acte de fidélité envers son maître. » J'ai » accusé & convaincu, disoit-» il à ses confidens, Messaline » & Silius. Je n'ai pas de moin-» dres raisons d'accuser celle » qui partage aujourd'hui le lit » de l'Empereur. C'est une ma-» râtre, qui trouble toute la » famille impériale, qui ren-» verse l'ordre de la succession. » Il seroit plus honteux de me » taire sur ce genre de crimes, » que si j'avois laissé les désor-» dres de Messaline impunis. » Encore cette tache d'infamie » se trouve-t-elle ici jointe à tout » le reste. Agrippine se prostitue » à Pallas, & donne hautement » l'exemple de sacrifier pu-» deur, sentimens, honneur, » à l'ambition de regner. » En même tems qu'il tenoit ces discours, Narcisse embrassoit Britannicus, en faisant des vœux pour le voir promptement arriver à un âge où il pût se connoître. Il tendoit les mains, tantôt au ciel, tantôt vers le jeune Prince. » Croissez, lui disoit-il, » & détruisez les ennemis de vo-» tre pere; vengez même, s'il le » faut, la mort de votre mere. »

Narcisse déclaroit donc ainsi ouvertement la guerre à Agrippine. Mais, la victoire resta à l'Impératrice. Elle triompha de celui qui vouloit la perdre, & l'obligea de s'éloigner de la cour sous prétexte d'aller prendre les bains d'eaux chaudes en Campanie pour la goutte dont il étoit tourmenté. L'éloignement de Narcisse devint funeste à Claude. Tant que ce vigilant gardien auroit été auprès de la personne de son maître, la vie du Prince étoit en sûreté. Son absence laissa toute liberté à Agrippine de mettre le comble

à ses crimes par l'empoisonnement de son Empereur & de son époux ; ce qui arriva l'an de Jesus-Christ 54.

Après cela, elle se hâta de se défaire de Narcisse, qu'elle avoit tant de raisons de haïr. Ce fut malgré Néron, qui trouvoit dans cet affranchi un confident très-bien assorti à ses vices encore cachés. Mais, Agrippine l'emporta, & contraignit Narcisse de se donner la mort dans la retraite où il s'étoit enfermé. Il fit, avant que de mourir, une action louable. Il avoit été secrétaire de Claude, & en cette qualité dépositaire de bien des papiers importans. Il eut soin de brûler tous ceux dont Agrippine auroit pu abuser pour satisfaire ses animosités & ses vengeances.

Narcisse étoit riche, selon Dion Cassius, de quatre cens millions de Sesterces ; & cette fortune prodigieuse n'étoit point le fruit d'une économie attentive à éviter la dépense ; il fut aussi prodigue, qu'avide d'accumuler. Insolent & fastueux à l'excès, couvert de crimes, il méritoit le sort qu'il éprouva, quoiqu'on ne puisse se dispenser de reconnoître qu'il a fait preuve, dans des occasions éclatantes, d'une capacité & d'une fermeté au-dessus de sa condition.

NARCISSE, *Narcissus*, (*a*) Νάρκισσος, dont parle saint Paul dans son épître aux Romains. *Saluez*, dit-il, *ceux de la maison de Narcisse qui sont au Seigneur.* Ce passage ne prouve pas que Narcisse ait été Chrétien, non plus que celui de l'épître aux Philippiens, dans lequel il salue ceux qui sont de la maison de César, c'est-à-dire, apparemment, de la maison de Néron. Origene prétend que cette expression, *ceux qui sont de la maison de Narcisse*, prouve que toute cette maison n'étoit pas Chrétienne. Grotius croit que Narcisse étoit un Payen. D'autres veulent qu'il ait été Chrétien. Mais, comme ils soutiennent que c'étoit Narcisse, fameux affranchi de l'empereur Claude, ils se trompent manifestement, puisque ce Narcisse ne fut jamais Chrétien, & que d'ailleurs il étoit mort quelques années avant que saint Paul écrivît sa lettre aux Romains. L'Ambrosiaster dit que quelques exemplaires portoient que Narcisse étoit Prêtre, & que si saint Paul ne le salue pas, c'est que peut-être il étoit alors absent. Les Grecs le font évêque d'Athènes & martyr, lui donnent le titre d'Apôtre, & le mettent au nombre des soixante-dix Disciples. Baronius l'a placé aussi dans le martyrologe Romain au 31 Octobre.

NARCISSE, *Narcissus*, (*b*) Νάρκισσος, fameux Athlete, qui étrangla l'empereur Commode. On avoit conseillé à ce Prince

(*a*) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 11.

(*b*) Dio. Cass. p. 828. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 510 Tom. V. pag. 35, 91.

de prendre l'exercice de la lutte. On lui donna pour adversaire Narcisse, que l'on avoit bien instruit de ce qu'il auroit à faire. Celui-ci, luttant contre Commode, le saisit à la gorge, & la lui serra tellement qu'il l'étouffa. Ce ne fut qu'au bout de cinq ans que Narcisse fut puni par l'ordre de Sévere; on l'exposa aux lions avec cet écriteau : *Meutrier de Commode.* Il fallut pour lui faire subir la peine de son crime, que la haine contre le Sénat plutôt que le zele pour la mémoire d'un Prince détesté, servît à Sévere d'aiguillon. Narcisse avoit joui d'un grand crédit sous Commode, puisqu'il disposoit des charges les plus importantes de l'État.

NARCISSE, *Narcisse*, (*a*) fleur, qui, selon Sophocle & Phurnutus, étoit chérie des Divinités infernales, à cause du malheur arrivé au jeune Narcisse. On offroit aux Furies des couronnes & des guirlandes de Narcisse, parce que, suivant le commentateur d'Homere, les Furies engourdissoient les scélérats. Νάρκη signifie *torpor*, engourdissement, assoupissement.

NARISQUES, *Narisci*, (*b*) peuple de Germanie, que Ptolémée nomme Varistes, & Dion Cassius Naristes. Tacite leur donne pour voisins les Hermundures d'une côté, & les Marcomans de l'autre.

Il y a apparence que les Narisques tiroient leur nom d'une riviere, nommée *Navus*, la Nawe, qui traversoit leur païs. Peut-être que le Navus fut aussi appellé Narus, ou que les *Navisci* furent nommés *Narisci* par les Romains, par le changement de l'*u* en *r*. Le lieu qu'ils habitoient, s'étendoit au midi du Danube des deux côtés de la Nawe; & selon la position que Ptolémée leur donne, ils étoient bornés au septentrion par la forêt Hercynienne, au midi par le Danube, & au couchant par le païs des Hermundures. De cette façon leur païs renfermoit le haut Palatinat ou le Palatinat de Baviere avec le Langraviat de Leuchtenberg.

Tacite fait le plus grand éloge des Narisques, lorsqu'il dit que ce peuple & les Quades soutiennent dignement la gloire du nom Suévique.

Il y a lieu de croire que le païs des Narisques formoit une partie du royaume de Maroboduus & d'Arioviste. Les Historiens ne le disent pas positivement, mais tout concourt à le persuader. Si après que Maroboduus fut chassé de ses États, ils jouirent de leur liberté, ou bien s'ils furent gouvernés par un Roi ou par un Duc, c'est ce qu'il n'est pas possible de décider, parce que l'antiquité n'en dit rien. Nous apprenons seulement de Dion Cassius & de

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 459. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 45.

(*b*) Ptolem. L. II. c. 11. Dio. Cass. p. 820. Tacit. de Morib. Germ. c. 42.

Capitolin, que les Narisques subsistoient du tems des Antonins, puisque ces Auteurs les mettent au nombre des nations qui conspirerent contre les Romains.

Selon M. l'abbé de la Bleterie, les Narisques habitoient entre la Boheme & le Danube, vis-à-vis de Passau & de Ratisbonne.

NARISTES, *Naristæ*, Ναριστaί, peuple Germain. *Voyez* Narisques.

NARNIA, *Narnia*, (*a*) ville d'Italie, dans l'Ombrie, étoit située, selon les cartes de M. d'Anville, sur la voie Flaminia, près du fleuve Nar. Il y en a qui veulent qu'elle soit plus ancienne que Rome; mais, d'autres prétendent qu'elle est postérieure.

Il seroit plus facile de s'accorder sur ce point, que sur l'étymologie de son ancien nom. On l'appelloit Nequinum, qu'on fait venir de *nequitia*, méchanceté. Les uns disent que ce nom lui est venu de la difficulté des chemins qui y conduisent, ou à cause de sa situation sur une montagne rude & escarpée, où l'on ne peut arriver qu'avec peine; d'autres soutiennent que cette ville avoit mérité ce nom odieux, à cause de la méchanceté de ses habitans, & de leur naturel cruel & barbare. Ils fondent ce sentiment sur un point de l'histoire, qui dit que cette ville ayant été assiégée & tellement pressée par la disette, qu'il falloit se rendre ou mourir de faim, les habitans se résolurent de tuer leurs meres, leurs sœurs & leurs femmes, afin d'épargner le peu de vivres qui leur restoient; & que ces vivres étant consumés, ils se tuerent les uns les autres, préférant la mort à la perte de leur liberté. On conclud de ces actions barbares, qu'elles ont donné l'origine au nom Nequinum. Supposé que ce récit soit exact, la ville se repeupla depuis.

L'an de Rome 452, & 300 avant Jesus-Christ, le consul Q. Appuleius alla attaquer Nequinum, place forte par sa situation avantageuse, & même inaccessible & imprenable par l'endroit, dit Tite-Live, où est aujourd'hui Narnia; de façon que ne pouvant s'en rendre maître, ni en lui donnant l'assaut, ni en l'assiégeant dans les formes, il laissa cette entreprise aux Consuls de l'année suivante. Ce fut M. Fulvius Pétinus qui en fut chargé. Ce siege traînoit toujours en longueur, & on y eût peut-être perdu bien du tems. Mais, deux des habitans de cette ville, ayant fait un trou sous la muraille contre laquelle leurs maisons étoient adossées, se rendirent secréte-

(*a*) Strab. p. 227. Plut. Tom. I. pag. 369. Plin. Tom. I. p. 171. Tit. Liv. L. X. c. 9, 10. L. XXVII. c. 9, 50. L. XXIX. c. 15. L. XXXII. c. 2. Tacit. Annal. L. I. c 79. L. III. c. 9. Hist. L. III. c. 58, 60, 63, 78. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 220, & suiv.

ment dans le camp des Romains; & ayant été conduits au Consul, ils lui offrirent de recevoir ses troupes dans la ville. Quoique ce Général ne comptât pas absolument sur leur promesse, il ne crut pas cependant devoir la négliger. Ainsi, gardant l'un des transfuges pour ôtage, il renvoya l'autre par la même ouverture, avec deux Romains qu'il chargea d'examiner exactement la chose. Le rapport de ses espions lui ayant ôté toute défiance, il fit passer dans la ville, sous la conduite du transfuge, trois cens hommes armés, qui s'emparerent pendant la nuit de la porte la plus voisine de son camp; & après qu'ils l'eurent rompue, le Consul entra dans la ville avec son armée, & la prit sans répandre de sang. Le Sénat y envoya, pour tenir les Ombres en bride, une colonie qui nomma la place Narnia, du fleuve Nar qui y passoit.

Cette colonie fut une des douze qui, pendant la seconde guerre Punique, l'an 209 avant Jesus-Christ, refuserent de fournir aux Romains leur contingent. Elles en furent punies quelques années après par un arrêt du Sénat qui leur enjoignit à chacune de donner un nombre considérable de troupes, & augmenta en mêmetems le tribut annuel qui leur étoit imposé.

L'an 199 avant Jesus-Christ, les Narniens s'étant plaints par leurs Ambassadeurs, qu'il s'étoit introduit dans leur ville des étrangers, qui, se donnant pour citoyens Romains, remplissoient la place de ceux qui manquoient à la colonie; le consul L. Cornélius Lentulus eut ordre de nommer des Triumvirs pour examiner le fait, & il choisit Pub. Élius & Sextus Élius, tous deux surnommés Pétus avec C. Cornélius Lentulus, qui rendirent le nombre de leurs citoyens complet.

Cette ville se nomme aujourd'hui Narni, & est dans la terre des Sabins, province de l'État Ecclésiastique, sur la riviere de Néra. Elle est en partie située sur la croupe & en partie sur la pente d'une montagne élevée & escarpée, & d'un accès difficile.

On voit à Narni les restes d'un pont magnifique, qu'on dit avoir été bâti par Auguste après la défaite des Sicambres, & de leurs dépouilles. Ce pont étoit extraordinairement exhaussé, afin qu'il pût joindre les sommets des deux collines, au milieu desquelles passe la Néra & donner un cours plus libre à l'eau de ce torrent, qui s'éleve souvent à une hauteur considérable. On juge par ce qui en reste, que l'arche du milieu avoit deux cens pieds de large, & cent cinquante de haut; il étoit bâti de grands quartiers de marbre joints ensemble par des bandes de fer scellées en plomb. On a fait un autre pont au-dessus, & à une assez petite distance de celui qui est rompu.

Il

Il est de pierres de taille & de briques. Il s'en faut beaucoup qu'il soit de la beauté de l'ancien; aussi n'est-il pas permis à tout le monde d'imiter Auguste. Ce nouveau pont a sept arches, au lieu que l'ancien n'en avoit que quatre. Une de ces arches est en pont levis. La tête du côté opposé à la ville est fortifiée d'une tour carrée de peu de défense. Le chemin, qui conduit du pont à la ville, est difficile & rude. On trouve en entrant par ce côté, une espece de fauxbourg environné de vieilles murailles flanquées de tours; on continue de monter, & on trouve la ville aussi environnée de vieilles murailles avec des créneaux & des tours; il y a de ce côté trois boulevards, qui paroissent d'une maçonnerie plus moderne que le reste de l'enceinte.

NARNIENS, *Narnienses*, les habitans de Narnia. *Voyez* Narnia.

NARNIA [la Tribu], (*a*) *Tribus Narniensis*, l'une des quatre nouvelles tribus qui furent ajoutées, l'an de Rome 368, & 384 avant Jesus-Christ aux vingt-une qui composoient alors le peuple Romain. *Voyez* Tribu.

NARNIENSIS AGER, (*b*) le territoire de Narnia. *Voyez* Narnia.

NARNIENSIS TRIBUS. *Voyez* Narnia.

(*a*) Tit. Liv. L. VI. c. 5. L. XXIX. c. 37.

(*b*) Plin. Tom. II. pag. 555.

(*c*) Plin. Tom. I. pag. 179. Strab. p. 315, 317. Ptolem. L. II. c. 17.

NARON, *Naro*, Νάρων, (*c*) fleuve de Dalmatie auprès duquel étoit la ville de Narone, aujourd'hui Narenta, nom que prend aussi à présent ce fleuve.

M. d'Anville, dans ses cartes, après avoir fait naître le Naron dans les montagnes, le conduit, au travers d'une plaine, dans la mer Adriatique, vis-à-vis l'isle d'Hyllis & celle de Corcyre, & lui fait recevoir, chemin faisant, les eaux de quelques fleuves moins considérables. Pline met ce fleuve à cent mille pas de la colonie d'Épidaure; & Strabon place sur ses bords trois peuples, les Daorizes, les Ardiéens, & les Pléréens.

NARONE, *Narona*, Νάρωνα, (*d*) ville de Dalmatie, qui est appellée dans Pline *Narona colonia*; & l'assertion de ce Géographe est confirmée par une médaille de Tite, rapportée par Goltzius, & où l'on lit *COL. NARONA*. Ptolémée la nomme *Narbona*, au lieu de *Narona*. Elle étoit située près du fleuve Naron, auquel elle avoit donné son nom, ou qui l'avoit pris elle-même de ce fleuve.

Cette ville, qui se nomme aujourd'hui Narenta, est moins fameuse par ses fortifications présentes, que par la réputation de ses premiers habitans. Ils se rendirent si puissans sur mer, que les villes de la Dalmatie, la Ré-

(*d*) Plin. Tom. I. p. 178. Pom. Mel. pag. 122. Ptolem. L. II. c. 17. Cicer. ad Amic. L. V. Epist. 9, 10. L. 13, Epist. 77.

publique de Venise même, furent forcées pendant plus de 170 ans de leur payer tribut, pour avoir la liberté d'entrer dans le golfe de Narenta. Son territoire consiste en une seule vallée d'environ trente milles de longueur; la riviere l'inonde en certains mois de l'année, ce qui rend le païs extrêmement fertile. Elle a eu autrefois l'honneur d'être la capitale de toute la Dalmatie. Les députés des autres villes s'y rendoient, pour travailler aux intérêts communs de la Province.

Du tems de Cicéron, Narenta étoit une forteresse de conséquence, comme on le voit dans la lettre où P. Vatinius lui marque la peine qu'il avoit eue à emporter cette place. Elle fut une des villes où les Romains envoyerent des colonies, après la conquête du royaume de l'Illyrie. Dans la suite, elle eut des Souverains indépendans des Rois des deux Dalmaties; & comme ces Souverains faisoient leur principale occupation de la piraterie, ils n'embrasserent que fort tard la foi Chrétienne. L'Évangile n'y fut reçu que dans le onzieme siecle. L'empereur Basile, s'étant rendu maître de la partie orientale de la Dalmatie, procura la conversion des habitans de Narenta. Cette ville devint bientôt Épiscopale sous la jurisdiction de l'archevêque de Raguse, d'où Narenta est éloignée de 30 milies vers le septentrion. Son Évêque se trouve communément nommé Évêque de saint Étienne, parce que l'Église Cathédrale est sous l'invocation de ce Saint. Narenta a encore été depuis une principauté particuliere, sous le nom de principauté de Chulmia, & quelques rois de Dalmatie ont pris ce titre. Aujourd'hui, ce païs s'appelle l'Herzegovine, ou le duché de saint Saba, quoique ce Duché s'étende jusqu'aux frontieres de la Bosnie.

NARRATION, *Narratio*, (*a*) terme de Belles-Lettres. La Narration, dans l'Éloquence & dans l'histoire, est un récit ou relation d'un fait, ou d'un évenement comme il est arrivé; ou comme on le suppose arrivé.

Il y en a de deux sortes; l'une simple & historique, dans laquelle l'Auditeur ou le Lecteur est supposé entendre ou lire un fait qui lui est transmis de la seconde main; l'autre artificielle & fabuleuse, où l'imagination de l'Auditeur échauffée prend part au récit d'une chose, comme si elle se passoit en sa présence.

La Narration, selon les Rhéteurs, est la seconde partie du discours, c'est-à-dire, celle qui doit suivre immédiatement l'exorde.

Dans l'histoire, la Narration fait le corps de l'ouvrage; & si l'on en retranche les réflexions incidentes, les épisodes, les di-

(*a*) Quintilian. L. IV. c. 2. Roll. Trait. des Étud. Tom. I. p. 505. *& suiv.*

greffions, l'hiftoire fe réduit à une fimple Narration.

Cicéron demande quatre qualités dans la Narration, la clarté, la probabilité, la briéveté & l'agrément.

On rend la Narration claire, en y obfervant l'ordre des tems, enforte qu'il ne réfulte nulle confufion dans l'enchaînement des faits, en n'employant que des termes propres & ufités, & en racontant l'action fans interruption.

Elle devient probable par le degré de confiance que mérite le Narrateur, par la fimplicité & la fincérité de fon récit, par le foin qu'on a de n'y rien faire entrer de contraire au fens commun ou aux opinions reçues, par le détail précis des circonftances & par leur union, enforte qu'elles n'inpliquent point contradiction & ne fe détruifent point mutuellement.

La briéveté confifte à ne point reprendre les chofes de plus haut qu'il n'eft néceffaire, afin d'éviter le défaut de cet Auteur ridicule dont parle Horace, qui *gemino bellum trojanum orditur ab ovo*, & à ne la point charger de circonftances triviales ou de détails inutiles.

Enfin, on donne à la Narration de l'agrément en employant des expreffions nombreufes, d'un fon agréable & doux, en évitant dans leur arrangement les hiatus & les diffonnances, en choififfant pour objet de fon récit, des chofes grandes, nouvelles, inattendues, en embelliffant fa diction de tropes & de figures, en tenant l'Auditeur en fufpens fur certaines circonftances intéreffantes, & en excitant des mouvemens de trifteffe ou de joie, de terreur ou de pitié.

C'eft principalement la Narration oratoire qui compofe ces ornemens; car, la Narration hiftorique n'exige qu'une fimplicité mâle & majeftueufe, qui coûte plus à un Écrivain que tous les agrémens du ftyle qu'on peut répandre fur les fujets, qui font du reffort de l'Éloquence.

Il ne fera pas inutile d'ajouter ici quelques obfervations fur les qualités propres à la Narration oratoire. Quoiqu'on recommande dans la Narration la fimplicité, on n'en exclut pas toujours le pathétique. » J'admire, dit Quintilien, ceux » qui prétendent que dans le » récit on ne doit pas exciter » les paffions. Si par-là ils entendent feulement qu'on ne » doit pas s'y arrêter long-» tems, comme on le fait dans » la péroraifon, ils ont raifon; » car, il faut y éviter les lon-» gueurs. Mais, je ne vois pas » pourquoi en inftruifant les » Juges, on ne fongeroit point » à les toucher, puifque, fi » on n'a pu réuffir dès-lors à » leur infpirer quelques fenti-» mens de colere ou de com-» paffion, on les trouvera bien » mieux difpofés à recevoir & » à goûter les preuves. C'eft » ainfi que Cicéron en a ufé en

» décrivant le supplice d'un » citoyen Romain, & en rap» portant dans un autre endroit » la cruauté que Verrès exerça » sur Philodamus. » *Quid? Philodami casum nonne per totam expositionem incendit invidia?* [Paroles qui montrent que cette narration entiere est touchante & pathétique.] » En effet d'at» tendre à la fin d'un discours » pour attirer la compassion sur » des choses qu'on aura racon» tées d'un œil sec, c'est s'y » prendre un peu tard. » Un récit de choses graves & touchantes seroit très-imparfait, s'il n'étoit vif & passionné.

L'endroit du supplice de Gavius dans la derniere Verrine, suffit seul pour justifier les regles qu'on vient d'établir. Cicéron, après avoir préparé au fait par une espèce d'exorde qui est fort animé, & avoir raconté comment & pourquoi Gavius fut amené à Messine devant Verrès, vient à la description du supplice. Il insiste d'abord sur deux circonstances, sur ce qu'un citoyen Romain a été frappé de verges au milieu de la place publique de Messine, & sur ce qu'il a été mis en croix. Ces circonstances sont racontées, non froidement & sans passion, mais d'une maniere extrêmement vive & touchante. *Cædebatur virgis in medio foro Messanæ civis Romanus, judices, cùm interea nullus gemitus, nulla vox alia illius miseri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur, nisi hæc:* Civis Romanus sum. *Hac se commemoratione civitatis omnia verbera depulsurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modò hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur; sed, cùm imploraret sæpius usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.* Ce récit, déjà fort pathétique par lui-même, est suivi de l'amplification dans laquelle Cicéron, avec son éloquence ordinaire, fait sentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium nostræ civitatis!* &c.

Il rapporte une derniere circonstance du supplice, & reproche à Verrès d'avoir choisi exprès pour faire mourir ce citoyen Romain, un endroit d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence envisager l'Italie en expirant. *Ut ille, qui se civem Romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum suam prospicere posset.* Cette pensée, fort touchante quoiqu'exprimée en deux lignes, est aussitôt après étendue & développée. *Italiæ conspectus ad eam rem ab isto electus est, ut ille in dolore cruciatuque moriens, perangusto freto divisa servitutis ac libertatis jura cognosceret; Italia autem alumnum suum extremo summoque supplicio affectum videret.*

L'amplification ne manque pas de suivre, & elle met cette circonstance dans tout son jour. *Facinus est vinciri civem Romanum*, &c.

Enfin, Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathétique, & par une derniere réflexion qui intéresse tous les citoyens, & qui semble tenir lieu d'épilogue, en disant que s'il parloit dans une solitude, les rochers les plus durs seroient touchés du récit d'un traitement si indigne; combien donc à plus forte raison doivent l'être des Sénateurs & des Juges qui par leur état & leur place sont les protecteurs des loix, & les défenseurs de la liberté Romaine? *Si in aliqua disertissima solitudine ad saxa & scopulos hæc conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tanta & tam indigna rerum atrocitate commoverentur*, &c.

Voilà un modele parfait de la maniere dont une narration peut être passionnée, soit dans le récit même, soit par les réflexions qui le suivent.

Il y a donc des causes qui demandent une narration touchante & passionnée, comme il en est qui n'exigent qu'une exacte & tranquille exposition du fait. C'est à l'orateur sensé à distinguer ces convenances & à varier son style, selon la différence des matieres.

Pour les causes de peu d'importance, comme sont la plûpart des causes privées, il faut relever la médiocrité du sujet par une distinction simple en apparence, mais pure, élégante, variée. Sans cette parure, elles paroissent tristes, seches, ennuyeuses; on doit même y jetter quelques pensées ingénieuses, quelques traits vifs, qui piquent la curiosité, & qui soutiennent l'attention.

A l'égard des causes où il s'agit d'un crime ou d'un fait grave, d'un intérêt public, elles admettent des mouvemens plus forts. On y peut ménager des surprises qui tiennent l'esprit en suspens, y faire entrer des mouvemens de joie, d'admiration, d'étonnement, d'indignation, de crainte & d'espérance, pourvu que l'on se souvienne que ce n'est pas là le lieu de terminer ces grands sentimens, & qu'il suffit de les ébaucher; car, l'exorde & la narration ne doivent avoir d'autres fonctions que de préparer l'esprit des Juges à la preuve & à la péroraison.

NARRATION, *Narratio*, terme dont on fait particuliérement usage en Poësie, pour signifier l'action ou l'évenement principal d'un Poëme.

Le P. le Bossu observe que l'action en Poësie est susceptible de deux sortes de Narrations oratoires, & que ces deux sortes de Narrations constituent deux especes de grands Poëmes. Les actions dont le récit est sous une forme artificielle ou active constituent les Poëmes dramatiques. Celles qui sont seulement racontées par le Poëte, comme Historien, forment les Poëmes épiques.

Dans le Drame, la Narration mise en action est le fond unique

& total du Poëme ; dans l'Épopée, l'action mise en récit n'en fait qu'une partie, mais à la vérité la partie principale. Elle est précédée par une proposition & une invocation que le même Auteur appelle prélude, & que d'autres nomment début; & elle est fréquemment interrompue par le Poëte dans les endroits où il parle en personne, pour demander aux lecteurs & aux Dieux de la bienveillance, de l'indulgence, du secours, & dans ceux où il raconte les faits en Historien.

La Narration du Poëme épique renferme l'action entiere, avec ses épisodes, c'est-à-dire, avec les ornemens dont le Poëme l'accompagne.

Dans cette partie l'action doit être commencée, continuée & finie ; c'est-à-dire, qu'on doit apprendre les causes des évenemens qui font la matiere du Poëme qu'on y doit proposer, & résoudre les difficultés, développer les caractères & les qualités des personnages, soit humains, soit divins, qui prènnent part à l'action ; exposer, & ce qu'ils font, & ce qu'ils disent ; démêler les intérêts, & terminer le tout d'une maniere satisfaisante. Tout cela doit être traité en vers nobles, harmonieux, dans un style rempli de sentimens, de comparaisons & d'autres ornemens convenables au sujet en général, & à chacune de ses parties en particulier.

Les qualités d'une Narration épique sont la vraisemblance, l'agrément, la clarté. Elle doit être également noble, vive, énergique, capable d'émouvoir & de surprendre, conduisant, pour ainsi dire, à chaque pas le lecteur de merveilles en merveilles.

Selon Horace, l'utile & l'agréable sont inséparablement nécessaires dans un Poëme épique.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Le P. le Bossu prétend que l'utile y est de nécessité absolue, & que l'agréable n'est que de nécessité accessoire ; d'autres au contraire veulent qu'on ne s'y propose que l'agrément, & que l'instruction morale n'en fasse pas une partie essentielle.

NARSÉE, *Narsæus*, Ναρσαῖος. *Voyez* Nisée.

NARSÈS, *Narsès*, (a) Prince entreprenant & avide de conquêtes, succéda au trône des Perses à Vararane III, l'an de Jesus-Christ 294. On ne sçait si ce fut à titre d'héritier, ou autrement. Tout ce que nous pouvons dire des droits de ce Prince au trône, c'est qu'il étoit issu de Sapor, mais peut-être d'une autre branche que les Vararanes. Il ne se vit pas plutôt en possession de l'Empire, que se proposant l'exemple de Sapor son ayeul, il songea à s'é-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 180. & suiv.

tendre aux dépens des Romains. Il fit une irruption en Syrie ; il tenta de s'emparer de l'Arménie. Dioclétien ne put pas dissimuler de telles entreprises ; & pendant qu'il alloit en Égypte châtier Achillée, il ordonna à Galérius de marcher contre Narsès.

La premiere campagne ne fut pas heureuse aux Romains. Galérius étoit avantageux, & par sa présomption il s'attira des disgraces. Orose témoigne que ce Prince fut battu trois fois par les Perses. Mais, dans la suite, il se conduisit en sage capitaine; & s'étant ménagé une occasion pour attaquer les Perses avec avantage, il les défit entiérement, quoiqu'ils le surpassassent beaucoup en nombre, & il remporta sur Narsès une victoire décisive. Le Roi de Perse vaincu & blessé ne se sauva qu'avec peine par la fuite; son camp fut pris & pillé; toute sa famille resta prisonniere entre les mains du vainqueur, ses femmes, ses enfans, ses sœurs; un grand nombre d'illustres Persans eurent le même sort. Tous les bagages, toutes les richesses de l'armée devinrent la proie des Romains. Le désastre fut si complet, que Narsès retiré aux extrêmités de ses États, n'eut d'autre ressource que de demander humblement la paix.

Galérius ne pouvoit pas arrêter la paix ni conclure le traité sans l'avis de Dioclétien. Il alla le trouver à Nisibe, jusqu'où cet Empereur s'étoit avancé. Un Auteur a écrit qu'il étoit aisé aux Romains de faire des États du Roi de Perse une Province de leur Empire, & que l'on ignore pourquoi Dioclétien manqua une si belle occasion. Mais, ce sage Prince n'avoit garde de se laisser éblouir par un projet plus spécieux que solide. Il ne vouloit pas prendre, comme l'observe M. de Tillemont, ce qu'il ne se voyoit pas en état de conserver ; & les efforts inutiles de Trajan pour exécuter ce dessein, servirent à Dioclétien d'exemple & d'avertissement.

Il envoya donc Sicorius Probus à Narsès, pour lui porter ses propositions, ou plutôt ses ordres. Il exigeoit que le roi de Perse renonçât à toutes prétentions sur la Mésopotamie ; que le Tigre servît de bornes aux deux Empires, & qu'en conséquence cinq Provinces situées sur la rive droite de ce fleuve vers sa source, & qui avoient jusques là appartenu aux Perses, fussent cédées aux Romains. Il y a quelque différence entre les différens Auteurs sur les noms de ces cinq Provinces ; mais, ils conviennent de la Cordyene, de l'Artazene, & de la Zabdiene. Dioclétien demandoit encore que l'Arménie demeurât aux Romains, & il fixoit les bornes de ce Royaume du côté de la Médie. Il vouloit que le roi d'Ibérie tînt sa couronne des Empereurs Romains, & ne relevât plus des Rois de Perse ; enfin

que Nisibe devînt l'entrepôt des marchandises de l'Orient, & le lieu du commerce des deux Empereurs. Narsès étoit si bas, qu'il ne pouvoit se refuser à rien. Seulement, il excepta le dernier article qui regardoit Nisibe, sans autre motif, dit l'Historien, que celui de faire voir qu'il ne recevoit pas absolument la loi en esclave, & qu'il mettoit quelque chose du sien dans le traité. Les prisonniers ne lui furent point rendus. Dioclétien les garda pour en orner son triomphe.

Narsès mourut l'an de Jesus-Christ 301, après un regne de sept ans.

NARTHACIENSIUM MONS, *ou* ANTHRACEORUM MONS, (*a*) c'est-à-dire, la montagne des charbonniers. Xénophon la place dans la Thessalie. On trouvoit dans cette montagne quatre belles fontaines, dont les eaux se réunissoient dans la plaine de Pharsale, & formoient un grand nombre de ruisseaux qui alloient se jetter dans le Pénée. Ce fut sur cette montagne qu'Agésilaüs, étant revenu d'Asie, éleva un trophée après la victoire qu'il remporta sur ceux de Pharsale; & ce fut-là aussi que l'éphore Diphridas vint trouver ce Prince un peu avant la bataille de Coronée. A côté de la montagne de Narthacium il y avoit des forêts peuplées de bêtes fauves & de bêtes-noires.

Le texte Grec de Xénophon porte ἐπὶ τῷ ὄρει Ἀνθρακίων, & les Commentateurs veulent qu'on lise ἐν τῷ ὄρει Ναρθακίῳ ou τῶν Ναρθακιέων.

NARTHACIUM, *ou* NARTHÉCIUM, *Narthacium*, *Narthecium*, Ναρθάκιον, Ναρθήκιον, (*b*) lieu, ou plutôt montagne de Grece dans la Thessalie. *Voyez* Narthaciensium Mons.

NARTHÉCIUM. *Voyez* Narthacium.

NARTHÉCOPHORE, *Narthecophorus*, Ναρθηκοφόρος, c'est-à-dire, qui porte une canne de férule, surnom de Bacchus, qu'on représente quelquefois avec une de ces cannes à la main, parce que la tige de férule étant fragile & légere, il persuada aux buveurs d'en porter une pour bâton, afin que si dans la chaleur du vin, ils venoient à se battre, ils pussent le faire impunément.

NARYCIÆ. (*c*) On lit dans Virgile, au second livre des Géorgiques:

Naryciæque picis lucos, &c.

On a inféré de ce passage qu'il y avoit une isle du nom de Narycie dans la mer Égée, ou Ionienne, comme si on ne pouvoit pas l'entendre de la ville de Naryx ou Narycion.

NARYCII. (*d*) On lit encore dans Virgile, au troisieme livre de l'Énéïde:

(*a*) Xenoph. pag. 658. Plut. Tom. I. pag. 605.
(*b*) Xenoph. pag. 658. Plut. Tom. I. p. 605.
(*c*) Virg. Georg. L. II. v. 438.
(*d*) Virg. Æneid. L. III. v. 399.

Hic & Narycii posuerunt mœnia Locri.

Ces Locriens, qui sont ceux d'Italie, sont appellés Naryciens, à cause de la ville de Naryx ou Narycion qui étoit dans la Locride en Grece. Mais, ce passage ne signifie pas qu'il y ait eu une ville de ce nom en Italie, comme l'ont assuré quelques Commentateurs de Virgile. Il signifie seulement que la ville de Locres, selon ce Poëte, fut fondée par des Locriens qui étoient de Naryx.

NARYCION, *Narycion*, Ναρύκιον. *Voyez* Naryx.

NARYX, *Naryx*, Νάρυξ, (*a*) ville de Grece dans la Locride. Pline & Étienne de Byzance en font mention. Le premier l'appelle Narycion; & le second, Naryx & Narycion. Il y avoit aux environs de cette ville, des forêts d'arbres résineux, selon Virgile.

NASALE, terme de Grammaire. On distingue dans l'alphabet des voyelles & des consonnes Nasales.

Les voyelles Nasales sont celles qui représenteroient des sons dont l'unisson se feroit en partie par l'ouverture de la bouche, & en partie par le canal du nez. Nous n'avons point de caracteres destinés exclusivement à cet usage; nous nous servons de *m* ou de *n* après une voyelle simple pour en marquer la Nasalité, *an* ou *am*, *ain* ou *aim*, *eum* ou *un*, *on* ou *om*. On donne quelquefois aux sons mêmes, le nom de voyelles; & dans ce sens, les voyelles Nasales sont des sons dont l'émission se fait en partie par le canal du nez. M. l'Abbé de Dangeau les nomme encore voyelles sourdes ou Esclavones; sourdes, apparemment parce que le reflux de l'air sonore vers le canal du nez occasionne dans l'intérieur de la bouche une espece de retentissement moins distinct que quand l'émission s'en fait entiérement par l'ouverture de la bouche; Esclavones, parce que les peuples qui parlent l'Esclavon ont, dit-il, des caracteres particuliers pour les exprimer. La détermination de Nasale nous paroît préférable, parce qu'elle indique le méchanisme de la formation de ces sons.

Les consonnes Nasales sont les deux *m* & *n*; la premiere, labiale; & la seconde, linguale & dentale; toutes deux ainsi nommées, parce que le mouvement organique qui produit les articulations qu'elles représentent, fait passer par le nez une partie de l'air sonore qu'elles modifient.

NASAMONES, *Nasamones*, Νασαμῶνες, (*b*) peuples d'Afrique, que Ptolémée met dans la

(*a*) Plin. Tom. I. p. 198, 726. Virg. Georg. L. II. v. 438.

(*b*) Ptolem. L. IV. c. 5. Herod. L. II. c. 32. L. IV. c. 172. Plin. T. I. p. 249, 250. Strab. pag. 836, 838. Diod. Sicul. p. 127. Q. Cur. L. IV. c. 7. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 36.

partie septentrionale de la Marmarique, entre les Augiles & les Bacates & dans le voisinage des Auschises, ce qui convient assez à la situation que leur donne Hérodote. Cet Auteur dit que les Nasamones habitent la côte de la Syrte qui regarde l'orient, & qu'ils sont limitrophes des Auschises du côté de l'occident. Pline leur donne aussi la même position, en les plaçant sur la côte de la Syrte; mais, il met au-dessous d'eux les Asbistes & les Maces. Il ajoute que les Nasamones avoient été appellés Mésammones par les Grecs, parce qu'ils étoient situés au milieu des sables.

Strabon place les Nasamones au-dessus de Bérénice, & les étend jusqu'aux autels des Philenes. Il dit ailleurs qu'au-dessus de la Syrte & de la Cyrénaïque est un païs stérile & aride, qu'occupent d'abord les Nasamones, ensuite les Psylles, &c.

» Quatre nations, dit Diodore » de Sicile, habitent la terre » ferme qui est derriere Cyrene » & les Syrtes. Les Nasamones » sont au midi, les Auschises » sont au couchant, les Marmarides cultivent cette longue étendue de côtes qui est » entre l'Égypte & Cyrene, & » les Maces qui sont les plus » nombreux habitent le plus » près des Syrtes. »

Les Nasamones étoient nombreux. En été ils laissoient leurs troupeaux le long des côtes de la mer, & se rendoient à un lieu, dans les terres, nommé Augila pour y cueillir des dattes. Lorsqu'ils prenoient des sauterelles à la chasse, ils les faisoient sécher au soleil & les mettoient en poudre; ils jettoient ensuite du lait sur cette poudre & avaloient le tout. Ils avoient plusieurs femmes; mais, la premiere nuit des noces, la femme s'abandonnoit à tous les convives, qui, après avoir habité avec elle, lui faisoient chacun un présent. Ils avoient l'usage du serment & de la divination; ils juroient au nom des personnes qui avoient vécu avec probité, & ce jurement se faisoit en touchant leurs tombeaux. Pour prédire, ils se rendoient aux tombeaux de leurs ancêtres; après avoir fait leurs prieres, ils s'endormoient, & tout ce qu'ils rêvoient dans le sommeil étoit réputé pour des prédictions. Quand deux personnes vouloient se donner la foi, elles buvoient dans la main l'une de l'autre; si elles n'avoient aucune liqueur, elles prenoient de la poussiere qu'elles léchoient.

Quinte-Curse dit des Nasamones, que ce sont des gens qui rodent autour de la grande Syrte, & qui s'enrichissent du butin qu'ils font sur les côtes; car, ajoute Quinte-Curse, ils les tiennent assiégées, & connoissant toutes les plages, s'emparent de tous les vaisseaux qui demeurent à sec, quand la mer est retirée.

Du tems de Domitien, les Nasamones, ne pouvant sup-

porter la rigueur avec laquelle on exigeoit les tributs & les impôts, se souleverent, tuerent les financiers & leurs commis; & Flaccus, gouverneur de Numidie, ayant amené des forces pour châtier leur rébellion, ils le défirent lui-même, & remporterent une victoire complette, jusqu'à se rendre maîtres de son camp. Mais, ce grand succès fut précisément la cause de leur perte. Ayant trouvé dans le camp Romain d'abondantes provisions de vin, ils s'en remplirent avec une avidité de barbares, & s'enivrerent. Flaccus, qui en fut instruit, revint avec ce qui lui restoit de troupes les surprendre en cet état, & il les extermina sans qu'il en échappât un seul. Domitien fut très-enflé de cette victoire, & il se servit de cette arrogante expression dans le Sénat : *J'ai voulu que les Nasamones cessassent d'être, & ils ne sont plus.* Cet évenement doit être placé, selon M. de Tillemont, sous l'an de Jesus-Christ 36.

NASCIO, *ou* NATIO, déesse. *Voyez* Natio.

NASE, *Nasa*, *Nasos*, *Nasus*, (*a*) nom d'une partie de la ville de Syracuse. Ce mot, qui est Grec, & prononcé selon le dialecte Dorique, signifie isle. Nase étoit en effet une isle jointe au continent par un pont. C'est dans cette isle qu'on bâtit dans la suite le palais des Rois & la citadelle. Cette partie de la ville étoit très-importante, parce qu'elle pouvoit rendre ceux qui la possédoient, maîtres des deux ports qui l'environnoient. C'est pour cela que les Romains, quand ils eurent pris Syracuse, ne permirent plus à aucun Syracusain de demeurer dans l'isle. On appelloit aussi cette isle Ortygie. *Voyez* Syracuse.

NASE, *Nasus*, (*b*) ville de Grece, dans l'Acarnanie selon Tite-Live. M. Valérinus Lévinus ôta cette ville aux Acarnaniens, l'an 211 avant Jesus-Christ, pour la donner aux Étoliens qu'il venoit de recevoir par un traité de paix dans l'alliance & l'amitié du peuple Romain.

NASES, *Nasi*, Νάσοι., (*c*) lieu du Péloponnèse, dans l'Arcadie, qui étoit situé à sept stades de Caphyes. Pour aller de cette derniere ville à Nases, on descendoit toujours, au rapport de Pausanias.

Cet Auteur parlant d'un certain marais, dit : » Pour empêcher que ce marais n'inonde les terres des Caphyates » on a fait une levée qui retient » l'eau. En deçà de la levée » il y a un gros ruisseau qui » après avoir fait un certain » chemin se dérobe sous terre, » puis reparoît à Nases, près » d'un village qu'ils nomment » le Rheunus. » Pausanias,

(*a*) Plut. T. I. p. 239. Tit. Liv. L. XXV. c. 30, 31. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 444.

(*b*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 24.
(*c*) Pauf. p. 489, 490, 491, 494.

dans un autre endroit, assure que le Ladon passoit à Nases.

NASIA, *Nasia*, Νασβιὲ, (a) Νασιὰ, Israëlite, dont les enfans revinrent avec Zorobabel, de la captivité de Babylone.

NASICA, *Nasica*, Νασικᾶς, surnom de quelques Scipions. *Voyez* Scipion.

NASICA, *Nasica*, (b) certain personnage, qu'Horace tourne en ridicule, dans une de ses satyres.

NASIDIÉNUS, *Nasidienus*, (c) donna un repas, dont Horace fait la description dans une de ses satyres.

NASIDIUS [L.], *L. Nasidius*, (d) fut envoyé par Cn. Pompée avec une flotte de seize vaisseaux, pour secourir les Marseillois, assiégés par l'armée de Jules César. Avec ces seize vaisseaux, dont il y en avoit quelques-uns à proue d'airain, L. Nasidius passe le détroit de Sicile, à l'insçu de C. Curion, & entrant dans le port de Messane, donne l'épouvante à la ville, & enleve une galere de l'arsenal. Delà il tire vers Marseille, après avoir fait annoncer son arrivée, & encouragé les habitans à tenter encore une fois la fortune d'un combat naval. Ils le firent, mais ce ne fut pas avec succès. La flotte même de L. Nasidius ne fut d'aucun usage dans le combat. Car, comme elle n'étoit animée ni par les mêmes mouvemens, ni par les mêmes espérances, elle s'enfuit bientôt, suivie d'une galere de Marseille, & gagna la côte d'Espagne sans avoir perdu un seul navire.

L. Nasidius survécut à Jules César & à Cn. Pompée. Après la mort de Cn. Pompée, il se rangea du côté de Sextus Pompée, son fils; mais, celui-ci ayant été entiérement défait en Espagne, L. Nasidius se joignit à Marc-Antoine.

Il y en a qui croyent que ce L. Nasidius étoit le pere de celui qui dans certains monumens est appellé *Q. NASIDIUS*, & dans d'autres *Q. NASIDIU*.

NASIDIUS [L.], *L. Nasidius*, (e) Chevalier Romain, dont Cicéron fait le plus grand éloge dans sa septieme Philippique.

NASTÈS, *Nastes*, Νάςης, (f) fils de Nomion, étoit l'un des chefs, qui commandoient les Cariens, au siege de Troie.

NASO (Q.), *Q. Naso*, (g) dont parle Cicéron dans son Oraison pour A. Cluentius.

Le même Cicéron, dans son Oraison pour L. Flaccus, parle d'un Q. Naso, qui avoit été Préteur, & qui est peut-être le même que le précédent. Dans sa troisieme Philippique, il parle aussi d'un P. Naso.

(a) Esdr. L. I. c. 2. v. 54. L. II. c. 7. v. 56.
(b) Horat. L. II. Satyr. 5. v. 57. & seq.
(c) Horat. L. II. Satyr. 8. v. 1. & seq.
(d) Cæs. de Bell. Civil. L. II. p. 525. & seq.
(e) Cicer. Philipp. 7. c. 232.
(f) Homer. Iliad. L. II. v. 377, 378.
(g) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 116. pro L. Flacc. c. 40. Philipp. 3. c. 141.

NASUA, *Nasua*, (a) Prince Sueve, qui avoit un frere, nommé Cimbérius. Les cent cantons des Sueves, du tems de Jules César, s'étant campés sur le bord du Rhin, étoient tout prêts à passer ce fleuve, sous la conduite de ces deux freres.

NATALIS [ANTONIUS], *Antonius Natalis*, Chevalier Romain. *Voyez* Antoine.

NATALIS, *Natalis*, surnom commun à plusieurs Divinités, comme Junon, Génius, la Fortune, &c.

NATALITIES, *Natalitia*, fêtes ou jeux en l'honneur des Dieux qu'on croyoit présider à la naissance.

NATATORIA SILOÉ, (b) Κολυμβήθρα τοῦ Σιλωὰμ, c'est-à-dire, la piscine de Siloé, étang qui étoit auprès des murailles de Jérusalem, du côté de l'orient. Les eaux de la fontaine de Siloé remplissoient cette piscine. Notre Seigneur envoya l'aveugle-né, lâver ses yeux dans la piscine de Siloé.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (c) fut fils d'Éthéi & pere de Zabad.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (d) Prophete du Seigneur, qui parut du tems de David, & qui eut beaucoup de part à la confiance de ce Prince. On ignore quelle étoit sa patrie, & l'année où il commença à prophétiser. L'Écriture en parle pour la premiere fois à l'occasion du dessein que David conçut de bâtir un temple au Seigneur. Ce Prince s'en ouvrit à Nathan; & le Prophete, présumant qu'une si sainte résolution ne pouvoit venir que de Dieu, lui répondit qu'il pouvoit faire tout ce qu'il avoit dans le cœur. Mais, la nuit suivante, le Seigneur parla à Nathan, & lui ordonna d'aller trouver David, de lui dire que jusques-là il n'avoit point eu de temple fixe dans Israël; qu'il n'en avoit point demandé; qu'il réservoit l'honneur de lui en bâtir un, non à David, mais à son fils, qui devoit lui succéder dans le Royaume; qu'au reste il pouvoit assurer David de sa protection pour sa personne & pour celle de ses successeurs.

Plusieurs années après, David étant tombé dans le crime avec Bethsabée, & ayant fait mourir Urie par l'épée des enfans d'Ammon, le Seigneur envoya Nathan à ce Prince, pour le reprendre de son péché. Nathan s'y prit d'une maniere pleine de sagesse, en lui proposant une histoire feinte d'un homme riche, qui, ayant plusieurs brebis & de grands troupeaux, avoit néanmoins ravi de force une brebis qui appartenoit à un pauvre, qui n'avoit que celle-là, & l'avoit prise pour régaler un ami qui lui étoit venu de dehors. David ayant ouï le récit de Nathan, répondit:

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. l. p. 37.
(b) Joann. c. 9. v. 7.
(c) Paral. L. l. c. 2. v. 36.
(d) Reg. L. II. c. 7. v. 2. & seq. c. 12. v. 1. & seq. L. III. c. 1. v. 8. & seq. Paral. L. I. c. 29. v. 29. L. II. c. 9. v. 29.

» L'homme qui a fait cette action, est digne de mort, il rendra la brebis au quadruple. Alors, Nathan lui dit : C'est vous-même qui êtes cet homme. Voici ce que dit le Seigneur : Je vous ai fait sacrer Roi d'Israël, je vous ai délivré de la main de Saül, & si cela étoit peu de chose, j'étois prêt à y en ajouter beaucoup d'autres. Pourquoi donc avez-vous méprisé ma parole ? Vous avez ravi la femme d'Uri Héthéen, vous l'avez prise pour vous, & vous l'avez vous-même fait périr par l'épée des enfans d'Ammon. C'est pourquoi, le glaive ne sortira point de votre maison ; je vais vous susciter des maux, qui sortiront du milieu de votre maison ; je prendrai vos femmes à vos yeux, & je les donnerai à un autre, qui dormira avec elles aux yeux de ce soleil que vous voyez ; car, pour vous, vous l'avez fait en secret ; mais moi, je ferai cette action aux yeux de tout Israël, & aux yeux de ce soleil que vous voyez. »

David répondit à Nathan : » J'ai péché contre le Seigneur. » Le Prophete lui dit : Le Seigneur a aussi transféré votre péché, vous ne mourrez point. Mais, parce que vous avez fait blasphémer les ennemis du Seigneur, le fils qui vous est né de Bethsabée, perdra la vie. » La chose arriva comme l'avoit dit Nathan ; & cet endroit fait voir qu'il ne vint reprendre David qu'environ un an après son péché. La pénitence de David fut si parfaite, que le Seigneur ne tarda pas à le consoler par de nouveaux témoignages de sa bonté. Bethsabée ayant eu un second fils, qui fut appellé Salomon, le Seigneur lui envoya Nathan, qui donna à l'enfant le nom de Jedidiah, c'est-à-dire, aimé du Seigneur. Ce fut apparemment dans cette occasion que Dieu déclara à David, que Salomon seroit son successeur, & que ce seroit lui qui lui bâtiroit un temple, & qui deviendroit l'héritier des promesses qu'il lui avoit faites auparavant.

David étant parvenu à une grande vieillesse, Adonias son fils commença à se donner un équipage de Roi, & à former un parti, pour se faire reconnoître Roi, au préjudice de Salomon. Joab, général des troupes du Roi, & Abiathar grand Prêtre tenoient pour Adonias ; mais, ni le grand prêtre Sadoc, ni le prophete Nathan, ni le gros de l'armée, n'étoient point pour lui. Un jour, Adonias ayant fait un grand festin à ceux de sa faction, Nathan avertit Bethsabée, mere de Salomon, de tout ce qui se passoit, & lui dit : » Suivez le conseil que je vais vous donner, sauvez votre vie, & celle de Salomon votre fils. » Allez trouver le roi David, » & dites-lui : O Roi, mon » Seigneur, ne m'avez-vous

» pas juré que Salomon mon » fils regneroit après vous ? » Pourquoi donc Adonias re- » gne-t-il ? Pendant que vous » parlerez encore, je surviendrai, » & j'appuyerai ce que vous au- » rez dit. » Bethsabée exécuta de point en point tout ce que lui avoit dit Nathan ; & comme elle étoit encore avec le Roi, Nathan arriva ; & étant introduit en la présence de David, il lui dit : » Mon Seigneur, » avez-vous ordonné qu'Ado- » nias fût votre successeur, & » qu'il s'assît sur votre trône ? » Et ne m'avez-vous pas décla- » ré vous-même que ce seroit » Salomon qui regneroit après » vous ? » En même tems, il fit venir le grand prêtre Sadoc, & Banaias, fils de Joiada, & les envoya avec le prophete Nathan, pour qu'ils allassent sacrer Salomon roi d'Israël. Ils firent donc monter Salomon sur la mule du Roi, & l'ayant conduit sur la fontaine de Gihon, ils le sacrerent roi d'Israël avec de grandes réjouissances.

On ignore le tems & la maniere de la mort de Nathan. Les Paralipomenes nous apprennent que Gad & Nathan avoient écrit l'histoire de David. Les mêmes Prophetes avoient aussi réglé avec David l'ordre & la disposition des Ministres du Temple. Enfin, Nathan & Ahias de Silo avoient écrit l'histoire de Salomon.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (*a*) un des fils qu'eut David à Jérusalem, fut pere de Matatha, un des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, Ναθανά, (*b*) fut pere d'Igaal, un des braves de l'armée de David. Ailleurs, Nathan est appellé frere de Joël, & les Septante au même endroit le font pere de ce Joël.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (*c*) qui fut pere d'Azarias, un des principaux Officiers de la cour de Salomon. Au même verset où il est fait mention de ce Nathan, il est parlé d'un autre Nathan qui étoit pere de Zabud, prêtre & favori de Salomon.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (*d*) un de ceux qui revinrent, avec Esdras, de la captivité de Babylone.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ (*e*) fils de Suar, étoit chef de la tribu d'Issachar, au tems de la sortie d'Égypte. La seconde année après cet évenement, il fut le second qui fit son offrande au Tabernacle. Il offrit un plat d'argent du poids de cent trente sicles, & un bassin d'argent de soixante-dix sicles au poids du sanctuaire, tous deux pleins de fine farine pastrie avec de l'huile, pour l'obla-

(*a*) Reg. L. II. c. 5. v. 14. Luc. c. 3. v. 31.
(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 36. Paral. L. I. c. 11. v. 38.
(*c*) Reg. L. III. c. 4. v. 5.
(*d*) Esdr. L. I. c. 8. v. 16.
(*e*) Numer. c. 1. v. 8. c. 7. v. 18. & seq.

tion qui devoit accompagner les sacrifices ; un petit vase d'or du poids de dix sicles, plein d'encens ; un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocauste ; un jeune bouc pour le péché ; & pour hosties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs, & cinq agneaux d'un an. Ce fut là l'offrande de Nathanaël, fils de Suar.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*a*) le quatrieme des fils d'Isaï, étoit frere du roi David.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*b*) le cinquieme des fils d'Obédédom, de la race des Prêtres, étoit un de ceux qui sonnoient de la trompette dans la cérémonie du transport de l'arche à Jérusalem.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*c*) un des premiers Seigneurs de la cour de Josaphat, & un de ceux qui furent envoyés par ce Prince pour instruire dans les villes de Juda.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*d*) de la tribu de Lévi, fut pere de Sémeias.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*e*) frere de Chonénias & de Sémeias, étoit chef des Lévites, du tems du roi Josias.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*f*) un des Prêtres, qui, au retour de la captivité de Babylone, se trouverent avoir pris des femmes étrangeres, & qui consentirent à s'en séparer.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*g*) étoit chef de la famille Sacerdotale d'Idaia, du tems de Joacim.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*h*) disciple de Jesus-Christ, étoit de Cana en Galilée.

Philippe, ayant rencontré Nathanaël, lui dit : » Nous » avons trouvé le Messie promis » par Moïse & par les Prophetes ; & c'est Jesus de Nazareth, fils de Joseph. Nathanaël » lui répondit : Peut-il venir » quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : Venez, & voyez : » Jesus, voyant venir Nathanaël, dit de lui, que c'étoit un bon Israëlite, sans déguisement & sans artifice. Nathanaël lui demandá d'où il le connoissoit. Jesus lui répondit : » Avant que » Philippe vous appellât, je » vous ai vu sous le figuier. » [On croit que Jesus le vit en esprit, lorsque Nathanaël prioit en secret sous ce figuier, & demandoit à Dieu qu'il lui manifestât son Messie.] Nathanaël lui dit : » Maître, vous êtes le » fils de Dieu ; vous êtes le » Roi d'Israël. Jesus lui répon- » dit ; Vous croyez parce que » je vous ai dit : Je vous ai vu » sous le figuier, mais vous

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 14.
(*b*) Paral L. I. c. 15. v. 24. c. 26. v. 4.
(*c*) Paral. L. I. c. 17. v. 7.
(*d*) Paral. L. I. c. 24. v. 6.
(*e*) Paral. L. I. c. 35. v. 9.
(*f*) Esdr. L. I. c. 10. v. 22.
(*g*) Esdr. L. II. c. 12. v. 21.
(*h*) Joann. c. 1. v. 45. & *seq.* c. 21. v. 2.

„ verrez

» verrez de bien plus grandes » choses. »

Plusieurs ont cru que Nathanaël étoit le même que saint Barthélemy ; ainsi qu'on l'a vu sous l'article de Barthélemy ; & si cela est, comme il y a assez d'apparence, il ne faut pas séparer l'un de l'autre. Nous lisons à la fin de l'Evangile de saint Jean, que le Sauveur, après sa Résurrection, se manifesta à saint Pierre, à saint Thomas, à Nathanaël & aux deux fils de Zébédée, comme ils étoient occupés à la pêche dans le lac de Génézareth. On ne sçait point d'autres particularités de la vie, ni de la mort de ce Saint homme. Il y en a qui croyent qu'il étoit l'époux des noces de Cana en Galilée.

NATHANIAS, *Nathanias*, Νάθαν, (*a*) étoit à la tête de la cinquieme classe des chantres sous le roi David.

NATHANIAS, *Nathanias*, Ναθανίας, (*b*) fils d'Élisama, de la race royale de Juda, fut pere d'Ismahel, qui tua Godolias.

NATHANMÉLECH, *Nathanmelech*, Νάθαν, (*c*) Eunuque, dont il est parlé au quatrieme livre des Rois. On y lit que Josias ôta les chevaux, que les Rois de Juda avoient consacrés au soleil, qui étoient depuis l'entrée du Temple du Seigneur jusqu'au logement de l'eunuque Nathanmélech à Pharurim.

NATHINÉENS, *Natinæi*, Ναθινὶμ, (*d*) terme qui vient de l'Hébreu Nathan, qui signifie donner.

Les Nathinéens étoient des serviteurs qui avoient été donnés & voués au service du Tabernacle & du Temple, pour les emplois les plus pénibles & les plus bas, comme d'y porter le bois & l'eau. On y employa d'abord les Gabaonites. Dans la suite, on assujettit aux mêmes charges ceux des Chananéens qui se rendirent, & à qui l'on conserva la vie. On lit dans Esdras, que les Nathinéens étoient des Esclaves voués par David & par les Princes, pour le ministere du Temple, & ailleurs qu'ils étoient des Esclaves donnés par Salomon. En effet, on voit dans les livres des Rois, que ce Prince avoit assujetti les restes des Chananéens & les avoit contraints à diverses servitudes. Il y a apparence qu'il en donna aux Prêtres & aux Lévites, pour leur servir dans le Temple.

Les Nathinéens furent menés en captivité avec la tribu de Juda, & il y en avoit un grand nombre vers les portes Caspiennes, d'où Esdras en ramena quelques-uns. Au retour de la captivité, ils demeurerent dans les villes qui leur furent assignées ; il y en eut aussi dans Jérusalem, qui occuperent le

(*a*) Paral. L. I. c. 25. v. 12.
(*b*) Reg. L. IV. c. 25. v. 23, 25.
(*c*) Reg. L. IV. c. 23. v. 11.
(*d*) Josu. c. 9. v. 27. Reg. L. III. c. 9. v. 20, 21. Esdr. L. I. c. 2. v. 43, 58, 70. c. 8. v. 20. L. II. c. 3. v. 26, 30. Joseph, de Bell. Judaïc. p. 811.

quartier d'Ophel. Ceux qui revinrent avec Esdras, étoient au nombre de deux cens vingt ; & ceux qui suivirent Zorobabel, formoient celui de trois cens quatre-vingt-douze. Ce nombre étoit petit, eu égard aux charges qui leur étoient imposées. Aussi voyons-nous que dans la suite on institua une fête, nommée Xylophorie, dans laquelle le peuple portoit en solemnité du bois au Temple, pour l'entretien du feu de l'autel des holocaustes.

NATHO, *Natho*, Ναθώ, (*a*) nom qu'Hérodote donne à la moitié de l'isle de Prosopitis en Égypte.

NATIO, *Natio*, (*b*) Déesse du Paganisme, étoit adorée chez les Romains, qui lui faisoient des sacrifices solemnels à Ardée, ville du Latium, où elle avoit un temple. Elle présidoit à la naissance des enfans, & étoit invoquée par les femmes, pour leur procurer d'heureuses couches. Son nom étoit pris du mot *Natus*, né.

Si Natio est Déesse, dit un des interlocuteurs de Cicéron, la Pudeur, la Foi, l'Esprit, la Concorde, l'Espérance & Monéta, seront aussi des Déesses; or, tout cela n'est pas probable.

NATION, *Natio*, terme collectif dont on fait usage pour exprimer une quantité considérable de peuples, qui habitent une certaine étendue de païs, renfermée dans de certaines limites, & qui obéissent au même gouvernement.

Chaque nation a son caractere particulier ; c'est une espece de proverbe que de dire, léger comme un François, jaloux comme un Italien, grave comme un Espagnol, méchant comme un Anglois, fier comme un Écossois, ivrogne comme un Allemand, paresseux comme un Irlandois, fourbe comme un Grec.

Le mot *Nation* est aussi en usage dans quelques Universités pour distinguer les suppôts ou membres qui les composent, selon les divers païs d'où ils sont originaires.

La Faculté de Paris est composée de quatre Nations; celle de France, celle de Picardie, celle de Normandie, celle d'Allemagne. Chacune de ces Nations, excepté celle de Normandie, est encore divisée en Tribus, & chaque Tribu a son Doyen, son Censeur, son Procureur, son Questeur & ses Appariteurs ou Massiers.

La Nation d'Allemagne comprend toutes les Nations étrangeres, l'Angloise, l'Italienne, &c.

Les titres qu'elles prennent dans leurs assemblées, actes, affiches, &c. sont pour la Nation de France, *honoranda Gallorum Natio ;* pour celle de Pi-

(*a*) Herod. L. II. c. 165.
(*b*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 47. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I, pag. 345. T. V. p. 330.

cardie, *fidelissima Picardorum Natio*; on désigne celle de Normandie par *veneranda Normanorum Natio*; & celle d'Allemagne, par *constantissima Germanorum Natio*. Chacune a ses Statuts particuliers pour régler les Élections, les honoraires, les rangs, en un mot tout ce qui concerne la police de leur corps. Ils sont homologués en Parlement, & ont force de Loi.

NATIONS [Les], *Gentes*, (*a*) terme, qui, dans l'Écriture, signifie les peuples infideles & idolâtres, qui ne connoissent ou n'adorent pas le vrai Dieu. » Demandez-moi, & je vous » donnerai toutes les Nations » pour votre héritage. »

NATISO, ou NATISON, (*b*), *Natiso*, *Natison*, Νατίσων fleuve d'Italie, que Pline met dans la dixieme région, au païs des Vénetes. Il passoit, selon cet Auteur, sous les murs d'Aquilée.

Maximin, voulant assiéger cette place importante, fut arrêté pendant trois jours par le Natiso. Ce n'est, à proprement parler, qu'un torrent, mais qui grossi alors par les neiges fondues rouloit de grandes eaux avec beaucoup d'impétuosité; & un beau pont de pierres, que les Empereurs y avoient anciennement bâti, venoit d'être détruit par les habitans d'Aquilée, qui n'en étoient qu'à quatre ou cinq lieues. Il n'étoit pas possible à une armée de traverser cette riviere sans pont; & quelques cavaliers Germains, qui voulurent en faire l'essai, parce qu'ils étoient accoutumés à passer dans leur païs les plus grands fleuves à la nage, furent entraînés par la rapidité du torrent, & périrent avec leurs chevaux. Maximin, qui n'avoit point de bateaux, fut obligé de faire un pont avec des futailles liées ensemble, & recouvertes de brossailles & de terre; & toute son armée passa sur ce pont.

Le Natiso prend sa source dans les Alpes, court d'abord en serpentant du nord-ouest, au sud-est, jusqu'à Staraselle; de-là tournant de l'est à l'ouest, il se rend à san Pietro, d'où après avoir reçu les eaux du Cosice canal & de san Léonardo canal, il court du nord au midi, passe à Cividal de Friuli & à Palma la Nuova, après s'être joint à la riviere Corno; enfin, prenant son cours du côté du sud-est, il va se jetter dans la Lisonzo au-dessous de Gradisca. Les Anciens font entendre que le Natiso se jettoit dans la mer; ainsi, ils donnoient le nom de Natiso à la Lisonzo avec laquelle il se joint.

NATISON, *Natison*. Voyez Natiso.

NATTA, *Natta*, (*c*) dont parle Cicéron, dans une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

(*a*) Psalm. 2. v. 8.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 175. Herodian. p. 303, 304. Roll. Hist. des Emp. T. V. p. 362.

(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. IV, Epist. 9.

NATTA [L.], *L. Natta*, (*a*) jeune homme d'une illustre naissance, au rapport de Cicéron dans son Oraison pour L. Muréna. Mais, il n'avoit pas moins de courage que de noblesse.

NATTA, *Natta*, (*b*) certain particulier, qu'Horace blâme dans une de ses Satyres. Ce Natta seroit-il le même, dont parlent Perse & Juvénal, & que ces deux Poëtes blâment comme Horace? » N'avez-vous » pas honte, dit Perse, de vi- » vre comme le débauché Nat- » ta? Mais, ces vices l'ont » rendu stupide, & son excessi- » ve graisse a pénétré jusqu'aux » sens; aussi ne peche-t-il plus, » ne connoissant pas la perte » qu'il fait; il est si plongé dans » la débauche, qu'il ne sçau- » roit plus s'en tirer. »

NATURALES DII, c'est-à-dire, les Dieux Naturels, parmi lesquels on comprenoit le monde, le soleil, l'air, l'eau, la terre, la tempête, l'amour, &c.

NATURALITÉ, *Jus Civitatis Alienæ*. C'est l'état de celui qui est Naturel d'un païs. Les droits de Naturalité ou de regnicolat sont la même chose. Les lettres de Naturalité sont des lettres de Chancellerie, par lesquelles le Prince déclare que quelqu'un sera réputé Naturel du païs, & jouira des mêmes avantages que ses sujets Naturels.

Ceux, qui ne sont pas Naturels d'un païs, ou qui n'y ont pas été Naturalisés, y sont étrangers ou aubains, *quasi alibi nati*.

La distinction des Naturels du païs d'avec les étrangers, & l'usage de Naturaliser ces derniers, ont été connus dans les anciennes Républiques.

A Athenes, suivant la premiere institution, un étranger ne pouvoit être citoyen que par les suffrages de six mille personnes, & pour de grands & signalés services.

Ceux de Corinthe, après les grandes conquêtes d'Alexandre, lui envoyerent offrir le titre de citoyen de Corinthe qu'il méprisa d'abord; mais, les ambassadeurs lui ayant remontré qu'ils n'avoient jamais accordé cet honneur qu'à lui & à Hercule, il l'accepta.

On distinguoit aussi à Rome les citoyens ou ceux qui en avoient la qualité de ceux qui ne l'avoient pas. Les vrais & parfaits citoyens, *qui optima lege cives à Romanis dicebantur*, étoient les Indigenes, habitans de Rome & du territoire circonvoisin; ceux-ci participoient à tous les privileges indistinctement.

Il y avoit des citoyens de droit seulement; c'étoient ceux qui demeuroient hors du territoire particulier de la ville de Rome, & qui avoient néanmoins le nom & les droits des

(*a*) Cicer. Orat. pro L. Muræn. c. 67.
(*b*) Horat. L. 1. Satyr. 6. v. 124. Persi. Satyr. 3. v. 31. & seq. Juven. Satyr. 8. v. 95.

citoyens Romains, soit que ce privilege leur eût été accordé à eux personnellement, ou qu'ils demeurassent dans une colonie ou ville municipale qui eût ce privilege. Ces citoyens de droit ne jouissoient pas de certains privileges qui n'étoient propres qu'aux vrais & parfaits citoyens.

Il y avoit enfin des citoyens honoraires; c'étoient ceux des villes libres qui restoient volontairement adjointes à l'état de Rome quant à la souveraineté, mais non quant aux droits de cité, ayant voulu avoir leur cité, leurs loix, & leurs officiers à part; les privileges de ceux-ci avoient encore moins d'étendue que ceux des citoyens de droit. Ceux, qui n'étoient point citoyens de fait ni de droit, ni même honoraires, étoient appellés étrangers, ils avoient un Juge particulier pour eux, appellé *prætor peregrinus*.

En France, tous ceux qui sont nés dans le Royaume & sujets du Roi, sont Naturels, François ou regnicoles; ceux qui sont nés hors du Royaume, sujets d'un Prince étranger, & chez une nation à laquelle le Roi n'a point accordé le privilege de jouir en France des mêmes privileges que les regnicoles, sont réputés aubains ou étrangers, quoiqu'ils demeurent dans le Royaume, & ne peuvent effacer ce vice de pérégrinité qu'en obtenant des lettres de Naturalité.

NATURE, *Natura*, Φύσις, (*a*) Divinité que quelques-uns font fille de Jupiter. D'autres prétendent qu'elle étoit sa mere; d'autres, sa femme.

Les hommes n'adorerent d'abord que les astres, le soleil & la lune. Mais ensuite, ils regarderent la nature elle-même, ou le monde, comme une Divinité. Les Assyriens l'adorerent sous le nom de Bélus; les Phéniciens, sous celui de Moloch; le Égyptiens, sous celui d'Ammon; les Arcadiens, sous celui de Pan; les Romains, sous celui de Jupiter; & comme si le monde avoit été trop grand pour être gouverné par une seule Divinité, on en assigna chaque partie à un Dieu particulier, afin qu'il eût plus de loisir & moins de peine à la gouverner; ou, pour mieux dire, on voulut adorer la Nature en détail, & on fit présider une Divinité à chacune de ses parties.

Dans l'apothéose d'Homere, la Nature est représentée par un petit enfant qui tend la main à la Foi.

Tous les Sçavans conviennent que les symboles si diversifiés de la Diane d'Éphese ne signifient autre chose que la Nature & le monde avec toutes ses productions. Ce n'est point une conjecture; les inscriptions qu'on

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. 1. pag. 341, 342. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. 1. pag. 158. T. V. p. 168.

ve sur deux de ses statues en font foi. L'une a παναίολος φύσις πάντων μήτηρ, *la Nature pleine de diversités, mere de toutes choses*; l'autre se lit ainsi παναίολος φύσις, *la Nature pleine de diversités*.

NATURE, *Natura*, Φύσις, terme dont on fait différens usages. Il y a dans Aristote un chapitre entier sur les différens sens que les Grecs donnoient au mot Φύσις, Nature; & parmi les Latins ces différens sens sont en si grand nombre qu'un Auteur en compte jusqu'à 14 ou 15. M. Boyle, dans un traité exprès qu'il a fait sur les sens vulgairement attribués au mot *Nature*, en compte huit principaux.

Nature signifie quelquefois le systême du monde, la machine de l'univers, ou l'assemblage de toutes les choses créées. C'est dans ce sens que nous disons l'Auteur de la Nature, que nous appellons le soleil l'œil de la Nature, à cause qu'il éclaire l'univers, & le pere de la Nature, parce qu'il rend la terre fertile en l'échauffant; de même nous disons du phénix & de la chimere, qu'il n'y en a point dans la Nature.

M. Boyle veut qu'au lieu d'employer le mot *Nature* en ce sens, on se serve, pour éviter l'ambiguïté ou l'abus qu'on peut faire de ce terme, du mot *monde* ou *univers*.

Nature s'applique dans un sens moins étendu à chacune des différentes choses, créées ou non créées, spirituelles ou corporelles. C'est dans ce sens que nous disons la Nature humaine, entendant par-là généralement tous les hommes qui ont une ame spirituelle & raisonnable. Nous disons aussi Nature des Anges, Nature Divine. C'est dans ce même sens que les Théologiens disent *Natura Naturans*, & *Natura Naturata*; ils appellent Dieu *Natura Naturans*, comme ayant donné l'être & la Nature à toutes choses, pour le distinguer des créatures, qu'ils appellent *Natura Naturata*, parce qu'elles ont reçu leur Nature des mains d'un autre.

Nature, dans un sens encore plus limité, se dit de l'essence d'une chose, ou de ce que les Philosophes de l'école appellent sa quiddité, c'est-à-dire, l'attribut qui fait qu'une chose est telle ou telle. C'est dans ce sens que les Cartésiens disent que la nature de l'ame est de penser, & que la nature de la matiere consiste dans l'étendue. M. Boyle veut qu'on se serve du mot *essence* au lieu de nature.

Nature est plus particuliérement en usage pour signifier l'ordre & le cours naturel des choses, la suite des causes secondes, ou les loix du mouvement que Dieu a établies. C'est dans ce sens qu'on dit que les Physiciens étudient la Nature.

Saint Thomas définit la Nature une sorte d'art divin, communiqué aux êtres créés, pour les porter à la fin à laquelle ils sont destinés. La Nature prise

en ce sens n'est autre chose que l'enchaînement des choses & des effets, ou l'ordre que Dieu a établi dans toutes les parties du monde créé. C'est aussi dans ce sens qu'on dit que les miracles sont au dessus du pouvoir de la Nature ; que l'art force ou surpasse la Nature par le moyen des machines, lorsqu'il produit par ce moyen des effets qui surpassent ceux que nous voyons dans le cours ordinaire des choses.

Nature se dit aussi de la réunion des puissances ou facultés d'un corps, sur-tout d'un corps vivant. C'est dans ce sens que les Médecins disent que la Nature est forte, foible, ou usée, ou que dans certaines maladies la Nature abandonnée à elle-même en opere la guérison.

Nature se prend encore en un sens moins étendu, pour signifier l'action de la Providence ; le principe de toutes choses, c'est-à-dire, cette puissance ou être spirituel, qui agit & opere sur tous les corps pour leur donner certaines propriétés ou y produire certains effets. La Nature, prise dans ce sens, qui est celui que M. Boyle adopte par préférence, n'est autre chose que Dieu même, agissant suivant certaines loix qu'il a établies. Ce qui paroît s'accorder assez avec l'opinion où étoient plusieurs Anciens, que la Nature étoit le Dieu de l'univers, le τὸ πᾶν qui présidoit à tout & gouvernoit tout, quoique d'autres regardassent cet être prétendu comme imaginaire, n'entendant autre chose par le mot *Nature* que les qualités ou vertus que Dieu a données à ses créatures, & que les Poëtes & les Orateurs personnifient.

Le P. Mallebranche prétend que tout ce qu'on dit dans les écoles sur la Nature, est capable de nous conduire à l'idolâtrie, attendu que par ces mots les anciens Payens entendoient quelque chose qui sans être Dieu agissoit continuellement dans l'univers. Ainsi, l'idole nature devoit être selon eux un principe actuel qui étoit en concurrence avec Dieu, la cause seconde & immédiate de tous les changemens qui arrivent à la matiere ; ce qui paroît rentrer dans le sentiment de ceux qui admettoient l'*anima mundi*, regardant la Nature comme un substitut de la Divinité, une cause collatérale, une espece d'être moyen entre Dieu & les créatures.

Aristote définit la Nature *principium & causa motûs & ejus in quo est primò per se & non per accidens ;* définition si obscure, que malgré toutes les gloses de ses Commentateurs, aucun d'eux n'a pu parvenir à la rendre intelligible.

Ce principe, que les Péripatéticiens appelloient Nature, agissoit, selon eux, nécessairement, & étoit par conséquent destitué de connoissance ou de liberté.

Les Stoïciens concevoient aussi la Nature comme un certain esprit ou vertu répandue dan-

l'univers, qui donnoit à chaque chose son mouvement; de sorte que tout étoit forcé par l'ordre invariable d'une Nature aveugle & par une nécessité inévitable.

Quand on parle de l'action de la Nature, on n'entend plus autre chose que l'action des corps les uns sur les autres, conforme aux loix du mouvement établies par le Créateur. C'est en cela que consiste tout le sens de ce mot, qui n'est qu'une façon abrégée d'exprimer l'action des corps, & qu'on exprimeroit peut-être mieux par le terme méchanisme des corps.

Il y en a, selon l'observation de M. Boyle, qui n'entendent par le mot *Nature* que la loi que chaque chose a reçue du Créateur, & suivant laquelle elle agit dans toutes les occasions; mais, ce sens attaché au mot *Nature*, est impropre & figuré.

Le même Auteur propose une définition du mot *Nature* plus juste & plus exacte, selon lui, que toutes les autres, & en vertu de laquelle on peut entendre facilement tous les axiomes & expressions qui ont rapport à ce mot. Pour cela il distingue entre Nature particuliere & Nature générale.

Il définit la Nature générale l'assemblage des corps qui constituent l'état présent du monde, considéré comme un principe par la vertu duquel ils agissent & reçoivent l'action, selon les loix du mouvement établies par l'Auteur de toutes choses.

La Nature particuliere d'un être subordonné ou individuel, n'est que la Nature générale appliquée à quelques portions distinctes de l'univers; c'est un assemblage des propriétés méchaniques, [comme grandeur, figure, ordre, situation & mouvement local] convenables & suffisantes pour constituer l'espece & la dénomination d'une chose ou d'un corps particulier, le concours de tous les êtres étant considéré comme le principe du mouvement, du repos, &c.

NATURE [la], en Poësie est 1°. ce qui est actuellement existant dans l'univers, 2°. C'est tout ce qui a existé avant nous, & que nous pouvons connoître par l'histoire des tems, des lieux & des hommes. 3.° C'est tout ce qui peut exister, mais qui peut-être n'a jamais existé & n'existera jamais. Nous comprenons, dans l'histoire, la fable & toutes les inventions poëtiques, auxquelles on accorde une existence de supposition qui vaut pour les arts autant que la réalité historique. Ainsi, il y a trois mondes où le génie poëtique peut aller choisir & prendre ce qui lui convient pour former ses compositions; le monde réel, le monde historique, qui comprend le fabuleux, & le monde possible; & ces trois mondes sont ce qu'on appelle la Nature.

NAVA, *Nava*, (a) fleuve de la Gaule Belgique. Tacite & Ausone en font mention.

Les Allemans l'appellent aujourd'hui la riviere de Nahe. Elle a sa source dans la Lorraine, à l'orient de Neukirch, prend son cours du sud-ouest au nord-est, passe à Werdenstein & à Obersten, traverse le Lenahegaw, où elle reçoit diverses rivieres & plusieurs ruisseaux, & baigne Kirn, Martenstein, Sobernheim, Éberburg, Creutznah; enfin, tournant du midi au nord, après avoir mouillé les murs de Bretzenheim, elle va se jetter dans le Rhin au-dessous de Bingen.

NAVAL [Combat]. *Voyez* Bataille Navale.

NAVALE [Bataille]. *Voyez* Bataille Navale.

NAVALE [Couronne], (b) *Corona Navalis*, étoit, chez les Romains, une Couronne ornée de figures de proues de vaisseaux; on la donnoit à ceux qui dans un Combat Naval avoient les premiers monté sur le vaisseau ennemi.

Quoiqu'Aulu-Gelle semble avancer comme une chose générale, que la Couronne Navale étoit ornée de figures de proues de vaisseaux, cependant Juste Lipse distingue deux sortes de Couronnes Navales, l'une simple, l'autre garnie d'éperons de navires. Selon lui, la premiere se donnoit communément aux moindres soldats; la seconde, beaucoup plus glorieuse, ne se donnoit qu'aux Généraux ou Amiraux, qui avoient remporté quelque victoire Navale considérable.

NAVALES DUUMVIRI; les Duumvirs de la Marine. *Voyez* Duumvir.

NAVARQUE, *Navarchos*, (c) nom qu'on donnoit au commandant de chaque Liburne.

NAUBOLIDE, *Naubolides*; Ναυβολίδης, (d) un des Seigneurs Phéaciens qui se présenterent un jour pour combattre à la course.

NAUBOLUS, *Naubolus*, (e) fils d'Hippasus, au rapport de Stace.

NAUBOLUS, *Naubolus*, (f) Ναύβολος, fut pere de Schédius & d'Épistrophus, deux capitaines Grecs, qui, au siege de Troie, commandoient les peuples de la Phocide.

NAUCLARES, *Nauclari*; ou selon d'autres Naucrares. *Voyez* Naucrares.

NAUCLIDE, *Nauclides*, (g) Ναυκλείδης, s'étant laissé corrompre, ouvrit pendant la nuit les portes de Platées aux Lacédémoniens. Cet acte d'hostilité fit d'autant moins d'honneur aux Lacédémoniens, qu'ils n'étoient

(a) Tacit. Hist. L. IV. c. 70. Notice de la Gaule par M. d'Anvill. p. 475.
(b) Aul. Gell. L. V. c. 6.
(c) Antiq. expl. par D. Bernard. de Montf. Tom. IV. pag. 247.
(d) Hom. Odyss. L. VIII. v. 116.
(e) Stati. Theb. L. VII. v. 355.
(f) Homer. Iliad. L. II. v. 23. & seq.
(g) Demosth. Orat. in Neær. p. 877.